(2)

CDN/

BAG



DE L'ACCROISSEMENT

DE LA

MÉDECINE PRATIQUE

PAR G. BAGLIVI;

Traduction nouvelle

PAR LE Dr J. BOUCHER,

Précédée d'une

INTRODUCTION SUR L'INFLUENCE DU BACONISME

EN MÉDECINE.

Bonus magister experientia est.

(Arétée, *De Morb. acut.*)



PARIS,

LABÉ, LIBRAIRE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,

Place de l'Ecole-de-Médecine, 23 (ancien no 4).

1851.

DE L'ACCROISSEMENT

DE LA

MÉDECINE PRATIQUE.

DIJON,

IMPRIMERIE LOIREAU-FEUCHOT,

Rue Chabot-Charny, 40.

DE L'ACCROISSEMENT

DE LA

MÉDECINE PRATIQUE

PAR G. BAGLIVI;

Traduction nouvelle

PAR LE Dr J. BOUCHER,

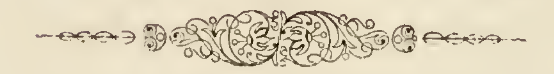
Précédée d'uue

INTRODUCTION SUR L'INFLUENCE DU BACONISME

EN MÉDECINE.

Bonus magister experientia est.

(ARÉTÉE, *De Morb. acut.*)



PARIS,

LABÉ, LIBRAIRE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,

Place de l'Ecole-de-Médecine, 23 (ancien no 4).

1851.

BACON, Francis, Viscount St. Albans
[1561-1626]
Systems and theories of medicine

(2)

INTRODUCTION.

I.

Tout ce qu'on sait de Baglivi se borne à peu de chose. Éteint de bonne heure par l'excès du travail, ce brillant esprit n'eut jamais rien à démêler qu'avec la science, et la science n'est pas généralement ce qui attire l'attention de l'histoire. Malgré cela, il existe plusieurs biographies de Baglivi; mais ce n'est point l'histoire de sa vie qu'on y trouve, ce n'est que l'histoire critique de ses ouvrages. Il y a peu d'hommes cependant qui aient poussé aussi loin que lui le soin un peu vain de noter tout ce qui concernait sa personne; ses livres sont pleins de renseignements de cette nature, et l'on comprend difficilement qu'on ait pu différer d'opinion sur son âge, quand on saura qu'il a donné lui-même, dans le traité *De la Tarentule*, ch. XII, son acte de naissance.

On peut donc affirmer maintenant, malgré l'autorité de Fabroni, que Baglivi naquit à Raguse le 8 septembre 1668, *au lever du soleil*. Sa famille, d'origine arménienne, et n'ayant d'autre nom que celui de sa première patrie, fut chassée de Raguse par la misère; le hasard la fit aborder à Lecce, dans la Pouille, où ses malheurs devaient finir. Sur la recommandation du jésuite Tudisius, qui était leur compatriote, un

médecin riche et considéré, nommé Pier-Angelo Baglivi, adopta les deux enfants de la pauvre famille, les fit élever, leur laissa sa fortune, et leur donna un nom que tous deux surent rendre illustre.

Georges Baglivi, celui qui nous occupe, vint étudier la médecine à Padoue et à Bologne, où il fut bientôt le disciple et l'ami intime du célèbre Malpighi. Quelques années après, le grand anatomiste, devenu médecin d'Innocent XII, attira Baglivi à Rome. Celui-ci n'avait que vingt-trois ans; mais sa réputation naissante et l'influence de son illustre maître lui firent donner presque aussitôt la chaire d'anatomie, où il enseigna avec beaucoup d'éclat. C'est ce même jeune homme, le fils adoptif du médécin de Lecce, qui, à vingt-sept ans, se posait en législateur, et publiait hardiment le traité de philosophie médicale dont nous donnons aujourd'hui la traduction au public. Ce traité fut reçu avec une sorte d'enthousiasme; mais son grand mérite et l'extrême jeunesse de son auteur valurent à ce dernier d'injustes et glorieux soupçons : on prétendit que cet ouvrage n'était pas de lui, par la raison qu'un livre de cette importance ne pouvait venir que d'une tête blanchie dans l'exercice de la médecine; et l'on avait tort de s'arrêter en si beau chemin, car évidemment le traité de Baglivi exigeait en outre un esprit usé, pour ainsi dire, par des méditations assidues sur la philosophie générale des sciences.

Il nous semble, en effet, qu'on s'est mépris généralement sur la nature de ce livre, et malheureusement le titre est bien fait lui-même pour prêter à la méprise (1). On croit naturelle-

(1) C'est ici le lieu de nous expliquer sur la modification légère et très-légitime que nous avons fait subir au titre du livre de Baglivi. Quatre ou cinq des plus grands médecins modernes ont donné, sous le titre de *Médecine pratique,* des ouvrages faits pour servir éternellement de modèles; or, les gens du monde ne sont pas les seuls à confondre dans la même idée des ouvrages qui ont à peu près le même titre. Quoi qu'il en soit, il n'y a rien de commun entre ces ouvrages et celui de Baglivi. Les premiers sont essentiellement

ment qu'il s'agit d'un traité de médecine pratique; et ce que l'on trouve, c'est un traité *sur* la médecine pratique, ce sont des considérations sur l'expérience et les théories, c'est une méthode, enfin, pour mouvoir la science et pour la faire avancer vers un but idéal, où des esprits trop ardents peut-être ne craignent pas de diriger les efforts de l'homme, sa confiance et son ambition.

Considéré de cette façon, le livre de Baglivi n'exigeait plus, à beaucoup près, autant d'expérience médicale; et, d'ailleurs, les amis du jeune médecin pouvaient toujours répondre à ses détracteurs que l'expérience, après tout, n'est qu'une chose relative, et que bien des médecins meurent sans elle après quarante années de pratique assidue.

Il y avait cependant quelque chose de juste et de fondé dans les doutes qu'on exprimait à propos de ce livre; et, quoique l'expérience médicale ne dût pas sembler absolument nécessaire pour écrire un ouvrage de cette nature, il était permis de douter peut-être qu'un jeune homme de l'âge de Baglivi pût avoir assez médité sur la constitution générale des sciences pour donner ainsi des leçons de philosophie à la médecine de son siècle, et pour exprimer en un style aussi hardi les fautes commises par tant de générations médicales, et la marche qu'on eût dû suivre pour amener la médecine à la perfection.

C'était bien là, en effet, la question véritable; il ne s'agissait pas d'un livre de pratique, mais d'un livre de philosophie, où les principes généraux étaient proclamés presque toujours

des livres de pratique; l'autre n'a qu'un seul but, qui est de montrer la route où il faut engager la médecine, si on veut qu'elle fasse des progrès rapides et sûrs. Or, cette route, c'est celle montrée par Bacon : tous les principes généraux sont ceux du chancelier anglais, et des yeux médiocrement exercés n'ont pas de peine à reconnaître dans le livre de Baglivi le livre *De l'Accroissement des sciences* et celui de *l'Organum* spécialement appliqués à la médecine. Aucune des personnes qui lisent Bacon ne me reprochera donc d'avoir rendu au titre du livre sa véritable idée, son étymologie.

avec cette hautaine hardiesse qui caractérise les chefs d'école. Or, Baglivi était véritablement bien jeune alors pour en être là; et si les soupçons de ses envieux restèrent sans preuve, ils n'étaient pas du moins absolument injustes, car on sait depuis longtemps que l'œuvre du brillant professeur n'était que le développement médical des livres de Bacon, la première tentative régulière pour introduire en médecine la méthode philosophique nouvelle. Mais on connaissait fort peu alors le philosophe anglais : la France et l'Allemagne, éblouies par le génie de Descartes, n'avaient pas encore abandonné cet homme prodigieux, vers lequel on revient peu à peu de nos jours; et l'on n'avait guère besoin de Bacon en Italie, où le véritable créateur de la philosophie expérimentale, l'illustre Galilée, avait donné pendant cinquante ans le précepte et l'exemple (1).

Voilà pourquoi on ne put articuler nettement contre Baglivi ce reproche dont nous parlions tout-à-l'heure; et même, en vérité, eût-il été bien juste de le faire? Si les principes appartenaient à Bacon, à qui appartenaient tous ces développements si riches et si ingénieux? Etait-ce bien un homme ordinaire, que ce médecin de vingt-sept ans qui établissait avec tant de sagacité la recherche générale des circonstances morbides et celle des indications? Et quant aux principes eux-mêmes, Baglivi, dans aucun cas, pouvait-il être considéré encore comme un copiste servile? Le jeune et ardent philosophe pouvait bien sans doute embrasser avec enthousiasme le parti d'un homme qui avait proclamé si hautement la philosophie de l'expérience; mais le compatriote de Galilée ne pouvait ignorer non plus les immenses progrès que des hypothèses très-hardies avaient fait faire aux sciences naturelles depuis un

(1) Quel que soit le parti que l'on prenne à l'égard de Bacon, on avouera bien, du moins, que celui-là ne donnait pas à la fois l'exemple et le précepte; et c'est ce que voulait exprimer Voltaire, lorsqu'il disait avec son élégance habituelle : « Le chancelier Bacon proposait alors de nouvelles sciences, mais Co- « pernic et Keppler en inventaient. » *Essai sur les mœurs*, t. V, p. 85.

siècle et demi. Ces progrès frappaient tous les yeux, et, malgré les préventions les plus fortes, la vive intelligence de Baglivi ne pouvait pas se faire la complice aveugle de cette proscription générale des théories qui fait la base du système de Bacon.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, on retrouvera partout, dans le livre que nous publions, les principes et l'esprit du philosophe anglais, son style même et ses figures; c'est donc bien de lui qu'il s'agit ici; la *méthode* de Baglivi est bien celle de Bacon, et cette méthode elle a réellement dominé la médecine, et elle la domine encore. Qu'on le sache, en effet, ou qu'on l'ignore, c'est elle qui règne en souveraine dans les deux camps qui se partagent la France médicale; et, comme Baglivi, tout en modifiant quelquefois les idées du maître, n'a fait cependant que les reproduire; comme il a été, au fond, l'un des premiers promoteurs de sa méthode et l'un des plus brillants, il nous semble utile d'examiner cette méthode elle-même, et de rechercher la nature de son action sur les sciences en général et sur la médecine en particulier (1).

II.

La fin du XVI[e] siècle offrit, sans contredit, un des plus beaux spectacles qu'il soit donné à l'homme de contempler. Le génie de la synthèse antique dominait toujours les sciences,

(1) La méthode de Bacon, qui a eu sur la médecine une action si considérable, est une méthode générale, donnée comme règle unique et universelle des connaissances physiques et métaphysiques. Il serait donc très-difficile et très-incomplet d'examiner séparément l'action du baconisme sur la médecine; et d'ailleurs la discussion n'en devient que plus claire, quand on montre en même temps son action sur les sciences naturelles, qui font la véritable gloire de cette méthode philosophique, et où les résultats, d'ailleurs, sont palpables,

mais il n'en était plus le tyran : les observations se refaisaient, et l'on interrogeait l'expérience avec une tenacité inouïe. L'un des nôtres, par exemple, l'illustre Sanctorius, passait trente années de sa vie dans une balance, pour vérifier seulement un point de la physiologie de l'homme (1584-1614). Mais, par un caprice de l'esprit humain, ou plutôt, peut-être, par un des secrets de sa nature, ce ne fut point par les sciences d'applications familières que commença la rénovation ; ce fut par la plus sublime de toutes, l'astronomie. Un esprit de foi ardent et impétueux, excité encore par les dissensions religieuses, dirigeait sans cesse l'œil de l'homme vers les grandes idées d'harmonie et d'intelligence qu'une sombre école de philosophie voulut depuis bannir de l'univers ; et le XVIe siècle était à peine fermé, que les révélations de Keppler ouvraient à toutes les sciences modernes un chemin qu'elles n'ont pas fini de parcourir.

On en était là, lorsque, tout-à-coup, quatre-vingts ans après Copernic, et du temps même de Galilée et de Keppler, Bacon, armé d'une méthode puissante et qu'il disait nouvelle, vint la proclamer comme l'unique moyen de conquérir la vérité, déclarant à chaque page de ses livres que tout ce qui avait été fait jusqu'à lui, par des méthodes différentes de la sienne, ne devait compter pour rien dans la science.

On pouvait d'ailleurs y renoncer sans peine, car le réformateur assurait qu'en suivant ses indications on arriverait, d'une manière simple et pour ainsi dire mécanique, à une science nouvelle toute inondée des lumières de la vérité (1).

Quelle était donc cette méthode réellement si puissante, et qu'on disait si infaillible et si rapide?

En voici l'analyse en quelques mots : on proscrivait d'un seul coup, sous les noms d'*idoles* et d'*anticipations de l'esprit,*

(1) .... *Restat ut res veluti per machinas conficiatur.* — Nov. Org., Præfat. II.

toute espèce d'hypothèse, toute théorie, toute notion même qui n'eussent pas été tirées des faits suivant les règles de la méthode nouvelle (1), après quoi on procédait méthodiquement à la recherche des faits, à l'expérience. C'est là la partie importante du système. Bacon multiplie les précautions; il donne, pour observer, des règles ingénieuses, excellentes, et de mauvais exemples. Arrive ensuite un travail de statistique comparée : les faits, choisis, digérés, rangés par catégories, séparés ou rapprochés suivant certaines règles, fournissent tout naturellement *la loi* de ces faits (2). Ces lois ou axiomes *mineurs* servent ensuite à fournir par le même procédé des axiomes *moyens*, qui s'échelonnent eux-mêmes et par lesquels on s'élève enfin aux axiomes *très-généraux* ou généralissimes (3).

Tel est le procédé; mais tout procédé philosophique a un

(1) *Nov. Org.*, XVI, XXXVI et LX. — On sera surpris, peut-être, en apprenant que l'un des plus hardis généralisateurs de l'antiquité, Galien, avait posé des principes à peu près semblables dans son traité *Des Simples*, chap. XXXVIII. Et probablement Galien n'a été ni le premier ni le seul philosophe qui ait voulu qu'on se dépouillât de toute espèce de *paralogisme* avant de recevoir la *vraie* doctrine. On permettra du reste à un médecin de rappeler ici une définition de l'*induction* donnée par ce même Galien, et qui ressemble assez à l'idée qu'en a donnée Bacon. On jugera : « ... *Qui ex exemplis fidem facit, unum aut duo ejusdem generis affert, aut certè planè paucula, plerisque cæteris prœteritis.* » — Sauf le nom de Galien, qui ne s'y trouve pas, on trouvera dans mille endroits de Bacon la même idée formulée comme accusation générale contre toute l'antiquité scientifique; voici maintenant la suite : « *Qui verò ex inductione, omnia comprehendere nititur quæ per experientiam sunt cognita. Quare talis inductio vehemens est.* » — De Simplic. Medic. facult., l. II, ch. IV.

(2) Ce que Bacon appelle une *loi* ne doit pas se confondre avec une *cause*, quoique lui-même emploie ce dernier mot très-souvent; et cette confusion a été fatale à quelques-uns de ses disciples. Une *loi*, pour lui, n'est autre chose qu'une *propriété constante* dans les faits observés. Dans la fièvre typhoïde, par exemple, on trouva d'abord *constamment* les ulcérations intestinales. Dans le système de Bacon, ces ulcérations étaient la *loi* de la fièvre typhoïde; mais le pas était glissant : la *loi* de la fièvre typhoïde devint la *cause* de cette même fièvre, et il fallut bien du temps et bien des luttes pour ébranler enfin cette dangereuse induction.

(3) *Nov. Org.*, l. Ier, aphor. 42.

fondement, une raison d'être. Voici donc les principes fondamentaux de la méthode, car il en faut toujours quelques-uns à toutes les méthodes, même au baconisme (1). On suppose donc deux choses : premièrement, que les phénomènes sont gouvernés par des lois constantes, et enchaînés entre eux (2); et, secondement, que les sens *aidés* sont tout-puissants pour la recherche de la vérité. Comme ces propositions méritent quelque explication, nous y reviendrons tout-à-l'heure.

Quoi qu'il en soit, rien de plus spécieux que ce système. Le grand principe de tout raisonnement, qui est de partir d'un point sûr, y semble à l'abri de toute discussion; il y a ensuite cette promesse séduisante d'*égaliser* les esprits médiocres et les esprits sublimes, et, si l'on ajoute à tout cela l'entraînement d'un style vigoureux et plein d'originalités charmantes, on s'expliquera facilement la fortune qu'a faite la philosophie de Bacon.

Il faut d'ailleurs le dire bien haut : cette philosophie est véritablement une arme très-puissante, et la gloire de Bacon c'est d'avoir introduit de l'ordre et de la méthode dans une manière de raisonner où il n'y en avait pas; c'est d'avoir redressé, embelli, je dirais presque d'avoir refait une route par où l'on passait depuis le commencement du monde, mais où l'instinct général semblait précipiter son siècle.

Malheureusement, l'esprit humain peut-il jamais s'arrêter à temps? La méthode de Bacon était bonne, il la proclama infaillible; elle était puissante, il la proclama exclusive; après quoi il fallut bien, de toute nécessité, la proclamer universelle.

Mais, que l'orgueil de l'homme s'enfle tant qu'il voudra : jamais il n'a eu dans les mains une arme de cette espèce, et jamais, peut-être, il n'aura rien de semblable. La nature en-

(1) Voyez Jouffroy, *Préface des Esquisses morales*, p. XCVI et suiv.
(2) *Ibid.*

tière est notre domaine; mais, pour agir sur elle, nous n'avons que deux instruments, tous deux fragiles, tous deux trompeurs : les sens et la raison. Est-ce donc trop? Et si l'antiquité, peut-être, abusa de la raison, est-ce un motif suffisant pour abuser des sens?

De quoi s'agit-il au fond? De cette vieille querelle de la synthèse et de l'analyse, que l'orgueil des fondateurs de sectes est parvenu à rendre ennemies, au lieu de combiner leurs forces pour les faire marcher ensemble à la conquête de la vérité. Où en seraient aujourd'hui les sciences, si le législateur de l'induction eût consenti à n'être pas leur tyran; s'il eût laissé à la synthèse une partie de l'autorité qu'il voulait usurper pour l'induction toute seule; s'il eût voulu, enfin, que celle-ci régnât sur autre chose que sur des ruines?

C'est là un regret que nous ne craignons pas d'exprimer; il l'a été déjà, et le jour n'est pas loin, peut-être, où il le sera bien plus hautement encore.

Quoi qu'il arrive d'ailleurs, si l'on doit remercier Bacon d'avoir déblayé un des chemins de la vérité, on doit lui reprocher aussi d'avoir complètement fermé l'autre. Nous parlions tout-à-l'heure de la vieille querelle de la synthèse et de l'analyse; mais, au fond, cette querelle ne date que de Bacon, et c'est à lui seul qu'on doit cette séparation funeste. La plupart des disciples, il est vrai, refusent aujourd'hui de proscrire aussi absolument que le maître une méthode à laquelle nous devons les plus grandes choses que nous sachions; mais tous les jours encore on invoque le principe général, tous les jours on l'oppose aux plus modestes tentatives de synthèse, tous les jours enfin on essaie de flétrir, sous le nom d'*hypothèses* ou de *vagues théories,* ce que Bacon voulait flétrir lui-même sous le nom d'*anticipations de l'esprit,* c'est-à-dire toute généralisation tirée des faits par une voie plus courte que celle de l'induction.

Examinons donc les fondements de la nouvelle méthode, les objections qu'elle fait à la méthode ancienne et celles qu'on lui peut faire à elle-même.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, l'induction est fondée sur deux principes généraux, qui ressemblent assez aux principes les plus hardis qu'ait jamais employés la synthèse. — Le premier de ces principes n'est exprimé nulle part, par la raison sans doute que l'induction alors redeviendrait sur-le-champ une synthèse véritable, mais il fait nécessairement le fond de la doctrine; d'après ce principe, la nature agit par des lois générales qui s'impriment dans chaque fait particulier, et qui s'y manifestent par un certain nombre de circonstances essentielles et identiques. Ce sont ces circonstances essentielles qu'il suffit de déterminer méthodiquement dans un certain nombre de faits, pour obtenir la loi de ces faits et de tous ceux qui leur ressemblent.

Tel est le premier principe du baconisme; or, ce principe, très-vieux et très-fécond sans doute, qu'est-ce autre chose qu'une proposition extrêmement synthétique? (1) Les philosophes de l'observation pure et de l'expérience pourraient-ils dire par quelle série d'*expériences* et d'*observations* on est arrivé à dégager *inductivement* cette loi d'ordre et d'harmonie qui échappe ainsi à la proscription générale? (2) Et qu'auraient-ils à répondre si on leur représentait avec modestie que « l'entendement humain, en vertu de sa constitution naturelle,

(1) ..... Quùm in syllogismo sit robur nervusque omnis ratiocinii, et ne inductio quidem quicquam probet, nisi quia virtute syllogismus est (ob subintellectam nimirùm generalem propositionem qua enuntietur : omnia quæ enumerari possunt singularia esse ea quæ sunt enumerata, nullumve assignari posse quod non sit ejusmodi). Gassendi, *Syntagma philosophicum*, pars prima, l. II, ch. VI. — M. de Maistre n'a guère dit autre chose.

(2) On peut lire à ce sujet le 3e paragraphe du travail de Jouffroy que nous avons cité plus haut. Ce philosophe examine dans ce passage le rôle que jouent dans les sciences d'observation quelques vérités primitives conçues par la raison, ce que Descartes appelle *certaines semences de vérités qui sont naturellement en nos ames*. — *Méthode*, 6e partie.

« n'est que trop porté à supposer dans les choses *plus d'uni-*
« *formité, d'ordre et de régularité* qu'il ne s'y en trouve en effet;
« et, quoiqu'il y ait dans la nature une infinité de choses extrê-
« mement différentes de toutes les autres et *uniques en leur es-*
« *pèce,* il ne laisse pas d'imaginer un parallélisme, des analo-
« gies, des correspondances et des rapports qui n'ont aucune
« réalité? »

Il est, je le sais, difficile d'accumuler en moins de mots plus de propositions tranchantes et absolues; mais ces paroles sont du maître (1), et le passage est d'autant plus remarquable, qu'il combat directement, ou plutôt qu'il détruit autant que possible la légitimité de cette conclusion du particulier au général, qui est l'induction même (2).

Du reste, on ne doit point s'étonner de cela, car il y a dans Bacon des armes pour tout le monde; nul n'a su comme ce philosophe plier les principes aux besoins de sa cause, et leur donner dans tous les cas cette expression de gravité philosophique qui constitue les grands écrivains comme les grands penseurs.

Mais cela ne suffit pas; et, quand on a la prétention d'effacer d'un seul coup toute proposition générale émise par une science dont on nie absolument la légitimité, on n'a pas le droit de partir soi-même tout simplement du principe le plus élevé peut-être et le plus général, où l'on ne devrait arriver qu'à peine après des siècles d'induction (3).

(1) Intellectus humanus, ex proprietate suâ, facilè supponit majorem ordinem et æqualitatem in rebus, quam invenit; et quùm multa sint in naturâ monodica et plena imparitatis, tamen affingit parallela, et correspondentia, et relativa, quæ non sunt. — *Nov. Org.*, I, 45.

(2) On peut remarquer que c'est notre Descartes qui, le premier, a formulé nettement ce grand principe d'ordre, qui était sans doute une hypothèse, mais une hypothèse absolument nécessaire aux progrès de toutes les sciences. — Voyez le *Discours sur la Méthode*, 2e partie, et l'appréciation des théories physiques de Descartes dans le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie.*

(3) Les disciples de Bacon ne se dissimulent plus que leur maître, à force de redouter les *anticipations de l'esprit*, finissait par faire de l'esprit un ins-

On ne nous accusera pas, sans doute, de combattre le principe en lui-même : nous aurions plutôt à le défendre contre ceux qui l'emploient; cependant, il est facile de sentir quels abîmes on doit franchir quand il s'agit de s'élever des faits aux lois de ces faits et à leurs causes (1). Le procédé baconien, au fond, tient beaucoup de la statistique, et la statistique est loin d'être une méthode sans dangers. Multipliez les expériences, accumulez les faits, créez-en si vous pouvez (2), diminuez par tous les moyens possibles les chances d'erreur où peut tomber l'observation, la science vous aura certainement des obligations infinies, mais vous n'en n'aurez pas moins affaire à un nombre de phénomènes relativement petit, la raison de ces phénomènes n'en sera pas moins hors d'eux-mêmes, l'observation n'en restera pas moins une chose fort difficile, et leur interprétation une chose fort délicate et réservée aux seules intelligences d'élite.

Ceci nous amène au second principe de la philosophie ba-

trument purement passif. Bacon dit bien, sans doute, à plusieurs reprises, qu'il faut marier l'observation et la raison (*Nov. Organum*, I, 95 et *passìm*); mais, évidemment, c'est là une simple formule de politesse pour cette pauvre raison, qui doit se laisser porter et guider en aveugle : *Restat unica salus ac sanitas, ut opus mentis de integro resumatur, ac mens, jàm ab ipso principio, nullo modo sibi permittatur, sed perpetuò regatur.* — Nov. Org., Præf., 2.

(1) Toute cette question de la causalité a été traitée avec une impartialité très-remarquable dans la thèse de M. Jaumes, de Montpellier (1850), pp. 64, 73, 87 et suiv. Il est nécessaire de connaître ce travail, plein de conscience et de talent, pour apprécier le rôle de la méthode intolérante de Bacon, et pour comprendre ce qui lui a manqué. Si la thèse de M. Jaumes n'eût pas été faite dans le sanctuaire même de la philosophie médicale anglaise, il est évident qu'il ne se fût pas borné à cette demi-justice qu'il rend aux théories médicales (p. 44), et même aux autres théories (p. 75).

(2) C'est là, selon nous, une difficulté des plus graves dans l'emploi exclusif de la méthode baconienne en médecine. L'expérience, en effet, est pour nous une chose indispensable, et l'expérimentation ne nous est pas même permise. Dans les sciences naturelles, au contraire, quelle différence ! L'homme peut tourmenter la nature, c'est son droit; mais tourmenter l'homme lui-même, qui osera le faire? Nous avons vu des philosophes, qui n'avaient pas la pierre, trouver fort mauvais que Louis XI ait fait ouvrir la vessie d'un calculeux, condamné à mort. Que serait-ce donc s'il s'agissait d'une expérimentation en grand?

conienne, c'est-à-dire à la toute-puissance des faits, ou, si l'on veut, à celle des sens *aidés* par la méthode.

La vérité est loin de nous, assurément; mais, si longue que pût être la route qui y mène, elle ne le serait jamais assez pour effrayer l'homme, s'il était sûr de la trouver au bout. Mais, nous le répétons hardiment, il n'y a point de méthode infaillible; toute philosophie qui promet le contraire se trompe elle-même ou trompe les autres. Le syllogisme, il faut l'avouer, a jeté dans le monde un certain nombre d'erreurs qu'on devrait bien lui pardonner peut-être en faveur des grandes vérités qu'il a trouvées; mais où est l'homme qui osera prétendre que l'observation n'a jamais fourni que des vérités sans mélange (1)?

On dira : Si l'observation a fourni quelquefois des résultats faux, c'est qu'elle était mal faite.

Au premier coup-d'œil cela pourrait sembler incontestable et sans réplique. Cependant, avant de faire cette réponse si nette, il serait bon de prouver d'abord que l'observation bien faite donne toujours d'une manière infaillible ce qu'il y a de général et d'essentiel dans les choses; or, ceci nous semble difficile à prouver, et, sans sortir du domaine de la médecine, on montrerait aisément quelques mécomptes à ce sujet.

Et d'ailleurs, en admettant même que l'observation bien faite pût donner autre chose que des éléments pour la raison, il resterait toujours à savoir si cette observation elle-même (j'entends l'observation légitime et concluante), si cette observation, dis-je, peut devenir jamais une chose si simple et si *mécanique* qu'on puisse hardiment se priver de toute autre manière d'arriver à la vérité. La nouvelle école de Bacon est loin de paraître, à cet égard, aussi rassurée que Bacon lui-

(1) Cette proposition serait du moins assez douteuse en médecine, ne le fût-elle que là.

même; on convient généralement, aujourd'hui, que la méthode inductive n'est point à la portée des esprits vulgaires; et ceci ne doit pas s'entendre seulement de ce passage du particulier au général, qui nous semble une des plus hardies opérations de l'esprit, on doit l'entendre aussi de l'observation elle-même, qui exige une foule de qualités peu communes.

Tout le monde, je le sais, se prétend observateur aujourd'hui, et c'est là sans doute une des causes de la fortune philosophique de l'induction; mais quand on examine avec quelque sang-froid ces milliers d'observations toutes isolées, toutes contradictoires, et toutes faites cependant sous l'influence incontestée de la philosophie baconienne, on n'a pas besoin de beaucoup de réflexions pour sentir qu'il est difficile de bien voir ou de tout voir, et qu'il n'appartient même qu'à un fort petit nombre d'hommes de ne point se laisser aller à confondre un phénomène évident avec un phénomène essentiel, et quelquefois même avec une cause, ce qui est bien autrement dangereux encore (1).

On dira enfin que, si l'observation a donné quelquefois des résultats faux, c'est qu'elle agissait alors sur un trop petit nombre de faits. Mais où est le tribunal qui déterminera ce nombre toujours si petit? Néanmoins, c'est assurément une des gloires de Bacon, d'avoir proclamé l'utilité des faits *en nombre,* et l'on n'aurait, sous ce rapport, que des éloges à donner au philosophe anglais, si la considération de cette utilité ne lui eût pas fait méconnaître le droit qu'ont quelques intelligences

(1) Une des causes de la fortune de l'induction, ce fut de se produire dans le monde avec la prétention avouée et répétée d'égaliser les esprits — *exæquare ingenia*, — chose infiniment agréable aux esprits médiocres. Mais, sous ce rapport, Bacon ne changea rien à l'ordre universel des choses : en médecine comme en tout le reste, le droit de bien voir et celui de conclure restèrent comme auparavant le droit exclusif du génie, ou du moins celui de l'instinct scientifique, cette divine εὐστοχία si enviée, si admirée de la Grèce, et qui n'est peut-être qu'une des transformations du génie.

de s'illuminer au contact de certains phénomènes qui passeraient inutilement sous les yeux inattentifs de deux ou trois générations.

Bacon revient à chaque instant sur ce qu'il appelle des *anticipations de l'esprit,* c'est-à-dire sur les conclusions générales tirées d'un petit nombre de faits; mais qu'on ouvre l'histoire des sciences et qu'on examine sans préjugés la marche habituelle qu'elles ont suivie : on aurait trop beau jeu si l'on voulait remonter jusqu'à Keppler; n'allons donc point au-delà du siècle où nous sommes, et nous verrons que dans l'ordre des sciences physiques, par exemple, Malus, Ampère et Fresnel, ces hommes qui ont renouvelé ou plutôt qui ont créé la physique moderne, nous verrons, dis-je, que ces hommes n'avaient à leur disposition qu'un nombre de phénomènes qui ferait sourire de pitié ces observateurs infatigables dont la fonction semble être aujourd'hui d'encombrer la science. Les faits parlent, tout le monde l'avoue; mais, comme le vieux Protée de Virgile, ils ne parlent guère qu'aux hommes forts, aux hommes de génie.

Il y a cependant, à ce sujet, une chose qui peut tromper naturellement les esprits légers et superficiels. Qu'on l'appelle une *anticipation* ou un effort de génie, tout principe général vrai, ou, si l'on veut, toute découverte doit favoriser jusqu'à l'infini le facile développement des faits de même ordre : ces faits eux-mêmes doivent nécessairement perfectionner le principe, ôter ici quelques obscurités, ajouter là quelques lumières, après quoi l'éternel essaim qui se jette toujours sur les grandes choses a bientôt fait de s'en croire l'auteur.

Passons maintenant aux objections que la philosophie anglaise oppose à la méthode ancienne. Elles sont assez nombreuses; mais nous n'examinerons que les principales.

Bacon d'abord, avec sa verve et son luxe d'images ordinaire, attaque et poursuit sans relâche, sous les noms d'*idoles*

de tribu, etc., les divers préjugés qui encombrent les abords de l'intelligence humaine (1).

Il y en a de plusieurs sortes; et, dès que l'esprit s'est accoutumé peu à peu à l'onomaturgie un peu bizarre du philosophe, on reconnaît bientôt dans sa brillante analyse des idoles que chacun de nous caressait en effet, sous d'autres noms, dans le fond de son cœur; mais, il ne faut pas s'y tromper, la plupart de ces préjugés n'appartiennent pas à une méthode plutôt qu'à l'autre : ils appartiennent au cœur humain, et malheureusement ils semblent en faire partie (2).

Qu'est-ce que ces idoles *de caverne*, par exemple, qui sont si nombreuses, et celles *de théâtre?* Dans ces deux grandes catégories, combien d'idoles qu'il faut briser, sans lesquelles, pourtant, on ne comprend guère ni l'homme social ni l'homme philosophique! Combien d'idoles qu'il faut abattre, pour les remplacer sur-le-champ par des idoles nouvelles ! Avec de l'éloquence et de l'esprit, il est facile de déclamer sur les préjugés que chacun de nous puise nécessairement dans *la nature propre de son esprit*, dans *son éducation, ses conversations, ses lectures*, dans *l'autorité* des personnes qu'on admire ou qu'on respecte, et enfin dans celle des *philosophies diverses* (3). Mais qu'est-ce donc que l'homme sans tout cela? Qu'est-ce que l'homme sans *passions*, sans *tournure d'esprit propre*, sans *éducation*, sans *lectures*, sans respect pour l'*autorité*? Assurément, ce n'est pas celui que nous connaissons. Au lieu donc de faire ainsi abstraction de l'homme, réglons, s'il est possible, l'autorité naturelle de ces idoles; mais restons bien persuadés qu'il dépend de nous de les rendre utiles, et qu'en fin de

(1) Toute cette partie de la philosophie de Bacon se retrouve dans les premiers chapitres du I[er] livre de Baglivi.

(2) Il est même fort douteux que tous ces préjugés soient des malheurs. — Nous verrons, dans un instant, que quelques-uns d'entre eux jouent peut-être un rôle très-utile, en variant les moyens de rechercher la vérité.

(3) *Nov. Org.*, I, 42 et 54.

compte la plus dangereuse de toutes c'est encore la triste manie de tout détruire pour tout recommencer sans cesse.

Il ne serait peut-être pas inutile, mais il serait assurément trop long d'examiner l'une après l'autre chacune des *rémoras* dont parle Bacon.

On trouvera d'ailleurs, dans le premier livre de Baglivi, le développement de quelques-unes d'entre elles, de celles surtout qui se rattachent de plus près à la médecine; mais ce développement, tout brillant qu'il soit, ne peut nous dispenser d'entrer nous-même dans quelques explications à cet égard.

Il y a d'abord une réflexion que nous faisions tout-à-l'heure, et qui, nous l'espérons, frappera tout le monde, comme elle nous a frappé nous-même.

Dans toute méthode philosophique, la première chose à faire, c'est de considérer l'homme tel qu'il est, et non tel qu'il pourrait être si les philosophes eussent été là dans le principe pour conseiller la divinité créatrice. Or, on peut mettre en fait que, dans toute méthode philosophique, ou du moins dans toute méthode *exclusive*, on a toujours considéré l'homme sous un point de vue unique, et méconnu par cela seul une des sources les plus pures et les plus abondantes de la fécondité humaine.

Il y a pourtant, dans l'organisation du monde intellectuel, un fait qu'on peut regarder comme nécessaire, puisqu'il se reproduit dans tout le reste de la nature; et ce fait, c'est la variété, élément inépuisable de force et de puissance. Qu'on jette les yeux sur l'industrie et les arts, et l'on verra que toute conquête de l'homme repose sur cette heureuse variété de moyens, qui nous permet d'employer à chaque pas un instrument nouveau contre une difficulté nouvelle. Or, cette variété qui fait la force de l'homme dans l'ordre physique, pourquoi donc en méconnaître la puissance dans l'ordre intel-

lectuel? On ne peut nier une chose, et personne ne la nie, c'est que chacun de nous apporte en naissant une tournure d'esprit spéciale, une véritable originalité, en vertu de laquelle celui-ci est plus frappé des ressemblances des choses, celui-là de leurs différences (1); l'esprit de l'un se complaît dans l'étude des formes générales ou des actions d'ensemble; l'esprit de l'autre ne voit ou ne peut voir que les détails intimes, l'anatomie des choses; et chacune de ces dispositions, si on la suppose portée à un degré très-éminent, peut aller jusqu'au génie. Or, maintenant, que fait Bacon? Devenu lui-même adorateur intolérant d'une de ces idoles de caverne qu'il voulait briser tout-à-l'heure, il consulte la nature propre de son esprit; il y trouve d'immenses ressources d'analyse, et dès ce moment tout le reste disparaît à ses yeux; la route qui convient à son intelligence, il faut que tout le monde la suive, sous peine d'être chassé de l'empire des sciences modernes, car l'idole de Bacon est une idole jalouse et très-exclusive : on perfectionne, il est vrai, on organise la méthode nouvelle de cultiver le champ de la science; mais, comme on ne veut qu'une manière d'y travailler, tout esprit qui n'est pas propre à cette manière est perdu pour les progrès de l'esprit humain. Or, si l'on jette un instant les yeux sur la liste des hommes qui ont été le plus loin dans l'étude de la nature, on s'apercevra bien vite que cette exclusion est injuste autant que malheureuse. Le champ de la science est comme ceux de la terre : il faut, pour le cultiver, des instruments de toute sorte; il faut savoir employer à l'occasion la robuste patience du bœuf et la vigueur hardie du cheval. Or, que font-ils ces novateurs imprudents qui, voulant réformer tous les préjugés et cédant eux-mêmes aux préjugés de leur esprit, n'apprécient que les qualités qu'ils possèdent, proscrivent d'un seul coup toutes les autres, ou

(1) *Nov. Org.*, l. I, aph. 55.

veulent du moins attacher sur le front du cheval le joug qui n'est utile que sur celui du bœuf.

C'est le génie seul qui donne aux divers instruments de la pensée la plus grande partie de leur valeur, et il y en a peu de mauvais pour les hommes d'un certain ordre.

Je dis plus : il y a tel instrument médiocre qui, dans les mains d'un homme donné, produira des résultats immenses, pendant que ce même homme, à cause de la tournure de son esprit, n'aurait rien retiré peut-être d'un instrument admirable qu'on eût mis de force entre ses mains. Laissons donc chacun choisir ses armes; perfectionnons celles qui nous conviennent, mais ne les imposons pas et n'en proscrivons point. La science est une lutte comme la guerre; or, quoique les théories militaires modernes aient donné à l'homme de pied une importance qu'on ne soupçonnait pas dans les armées de nos aïeux, que dirait-on d'un général qui voudrait, sous ce prétexte, bannir de son armée jusqu'au dernier de ses hommes de cheval?

Nous n'insisterons pas sur les *rémoras* singulières dont nous faisions le catalogue tout-à-l'heure, car il est probable qu'en mettant l'homme en garde contre *son éducation, ses lectures, ses conversations,* contre *l'autorité* enfin *et les systèmes philosophiques,* on ne prétend pas condamner toutes ces choses d'une manière absolue, mais qu'on entend seulement les condamner en tant qu'elles ne sont pas faites d'une certaine manière, qui est la seule bonne, *la nôtre* (1).

Il ne faut pas, d'ailleurs, attacher à cette partie de la méthode une importance de découverte. De quoi s'agit-il dans

(1) Comment se fait-il en effet que tous les chefs d'école aient tenu, sous ce rapport, exactement le même langage, quel que fût leur point de départ? Qu'on lise cet admirable deuxième livre de la *Recherche de la Vérité*, où Baglivi semble avoir puisé de si beaux développements, et l'on y trouvera partout des accusations tout aussi nettes contre l'esprit, des plaintes tout aussi éloquentes contre *l'autorité contagieuse des imaginations fortes.*

tout cela? De l'autorité, c'est-à-dire du préjugé le plus naturel peut-être, mais aussi le plus attaqué dans tous les temps. On objectera ce fameux αὐτός ἔφη, qui faisait, dit-on, toute la science du moyen-âge; mais d'abord, ce n'est pas précisément du moyen-âge qu'il s'agit; dès avant Bacon les choses avaient déjà bien changé de face, et ensuite, si la pensée a subi trop longtemps ce honteux esclavage, l'histoire de la philosophie et des sciences n'en est pas moins pleine de révoltes contre le despotisme intellectuel et pleine de reproches contre cette abdication servile de l'intelligence. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a pris l'habitude de dire à l'esprit humain des vérités très-dures; et l'on a eu raison de le faire, car on l'a empêché ainsi de s'endormir dans sa paresse.

Je pourrais ajouter : et dans son orgueil, car nous allons voir maintenant un reproche d'une nature toute différente. C'était la pusillanimité de l'esprit qu'on accusait tout-à-l'heure; à présent c'est son audace.

Nous parlions, il n'y a qu'un instant, des anticipations de l'esprit, ou, si l'on veut, de ces élans rapides au moyen desquels la raison franchit d'un seul coup l'espace qui sépare les faits d'avec leurs lois ; c'est là, aux yeux de Bacon, le grand crime de la philosophie ancienne; c'est la source fatale où les sciences, jusqu'à lui, ont puisé leur effroyable stérilité. Or, examinons en quelques mots la valeur de ce reproche.

Il est facile de proscrire d'un seul coup toutes les théories; mais ce qui est beaucoup moins facile, c'est de changer la nature de l'esprit de l'homme, qu'une sorte d'instinct constitutif et avoué emporte vers les abstractions (1). Il est facile d'envelopper d'un mépris général et très-souvent injuste tout ce qu'on a fait avant nous par une méthode différente de la nôtre; mais ce qui est moins facile, c'est de préserver ses disciples et

(1) *Nov. Org.*, l. I, aph. 51.

de se préserver soi-même de ces abstractions dangereures où tout homme est tombé, *suivant sa nature,* depuis le commencement des sciences. Il est facile de parler d'idées préconçues et d'affirmer que l'édifice entier des sciences n'a jamais reposé que sur ce fragile fondement, mais ce qui serait moins facile, ce serait d'en donner la preuve (1).

Les idées véritablement préconçues ne sont point communes; toutes les écoles, il est vrai, se font l'une à l'autre ce singulier reproche; mais c'est là, selon nous, une de ces calomnies dont les factions philosophiques ont l'habitude de se rendre coupables comme toute autre espèce de factions.

Il y a des théories construites sur des faits en trop petit nombre ou mal interprétés, cela n'est pas douteux, et le baconisme lui-même en est plein, surtout en médecine; mais jamais peut-être une seule de ces théories n'a mérité d'être flétrie de ce nom. Depuis Galien, par exemple, la médecine a été pendant quinze siècles dominée par la doctrine des quatre humeurs. C'était là une théorie fort générale, une hypothèse, une idée préconçue, une errreur si l'on veut; mais fera-t-on croire à personne que les hommes illustres qui ont essayé de rattacher à cette hypothèse l'immense variété des phénomènes morbides aient suivi, pour en arriver là, une autre route que celle de l'expérience et de l'observation? La médecine a vu naître et mourir bien des théories semblables; mais il n'y eut jamais qu'une manière de les faire, l'observation plus ou moins régulière, l'expérience plus ou moins complète.

Allons plus loin, d'ailleurs; examinons les procédés de la synthèse en eux-mêmes, et voyons s'ils méritent cette proscription dédaigneuse dont les a frappés l'illustre auteur de l'*Organum* (2).

(1) Cela, du moins, n'était plus vrai déjà du temps de Bacon, pour plusieurs des sciences naturelles; et l'on peut dire que, pour la médecine, cela ne l'avait presque jamais été.

(2) Il est clair que la synthèse que nous défendons, c'est la synthèse comme

Dans toute synthèse, dans tout syllogisme, la loi ou majeure est sûre ou supposée telle. Si elle est sûre, toutes les subtilités du monde sur les propositions et les notions (1) n'empêcheront pas les conséquences d'être bonnes; si elle est supposée sûre, il arrivera de deux choses l'une : ou bien elle le sera réellement, et alors tous les faits connus viendront lui rendre témoignage; ou bien elle sera fausse, et alors les faits l'auront bientôt renversée. Est-ce donc là un instrument si grossier, surtout lorsqu'il tombe aux mains d'un grand homme? Et si l'on dit que les hommes de cette trempe sont rares, je réponds qu'ils sont rares dans toutes les méthodes, et qu'on en a besoin dans toutes. Est-ce une chose, par exemple, qui appartienne à tout le monde, que l'interprétation des faits et même leur classification, mots pompeux qui font fort bel effet dans les livres, mais qui promettent souvent beaucoup plus qu'ils ne peuvent tenir?

Il y a même, à ce sujet, une chose qu'on oublie peut-être un peu trop. Si l'on en croit l'école de Bacon, ou même ceux qui parlent sous son influence, eux seuls ont l'art d'arriver à l'intelligence de toutes choses par l'observation scrupuleuse des

nous l'entendons, et nous l'entendons comme Dugald-Stewart. (*Esquisses morales*, nos 6 et 8). Il n'est ici question que de principes, et chacun a le droit de les circonscrire. Néanmoins, pour mieux faire comprendre notre pensée à cet égard, donnons un exemple que nous choisirons exprès dans les sciences physiques, parce que là les résultats sont palpables, et qu'il serait difficile d'en dire autant pour la métaphysique ou la médecine.

Vers l'an 1600, Jean Keppler, pénétré du principe pythagorique de l'harmonie numérale des mondes, part de ce principe et se met à la recherche des lois qui président au mouvement des astres dans le système solaire; il essaie tour à tour diverses combinaisons systématiques, et soumet chacune d'elles au contrôle des faits connus. Keppler travailla longtemps, sans doute; sa troisième règle lui coûta, dit-on, 17 ans de travail; mais tout le monde sait ce qu'il en est résulté. Maintenant, libre à Laplace, à Delambre et à Bacon lui-même d'appeler ce point de départ de Keppler de *chimériques spéculations* d'harmonie; Dieu veuille seulement envoyer de temps à autre sur la terre quelques chimères aussi fécondes!

(1) *Nov. Org.*, I, 14, et *De Augment.*

faits et leur classification rigoureuse. Pour ce qui regarde l'observation, depuis longtemps déjà, depuis Bacon si l'on veut, personne ne songe à s'y soustraire; mais, quant à cette autre prétention de classer rigoureusement les faits, on oublie trop que, pour classer des faits avec rigueur, il est absolument nécessaire de connaître d'abord à fond la nature de ces faits et leurs lois, c'est-à-dire précisément l'objet de la recherche. Or, cela ne ressemble-t-il pas à ce qu'on appelle dans l'école une pétition de principes?

Nous pourrions nous en remettre à l'un des plus fervents disciples de Bacon, à Baglivi lui-même, du soin de montrer l'utilité des théories; mais on a tant répété les déclamations baconiennes à cet égard, le préjugé de l'*analyse exclusive* a pénétré si avant dans les sciences, qu'il est bon de ne point glisser trop vite là-dessus.

Les deux ou trois générations qui nous ont précédés ont élevé la génération actuelle dans une profonde horreur des théories, des systèmes et des hypothèses; mais, à force de proclamer de toutes manières les prérogatives des faits et leurs propriétés exclusives, on est arrivé à ce résultat inévitable, qu'il y a des choses aujourd'hui qu'on croit des sciences et qui ne sont peut-être que des nomenclatures. Une science n'est rien, en effet, elle n'existe pas, tant que les faits qui doivent la composer n'ont pas entre eux cette dépendance naturelle qui résulte d'un principe général et commun. Dans les sciences de curiosité ou de bien-être, dans les sciences d'opinion ou purement spéculatives, cela peut bien n'avoir qu'un inconvénient médiocre, mais dans les sciences destinées à une application immédiate et nécessaire il n'y a pas de milieu, il faut courir les dangers de l'empirisme pur ou ceux des théories.

Ne parlons pas de cet empirisme brutal qui n'a, Dieu merci, jamais eu l'honneur de figurer sérieusement en médecine; mais, quant aux théories, nous essaierons de montrer

qu'elles sont utiles à la fois et nécessaires, après quoi il sera presque inutile de montrer que tout le monde en a une, et quelquefois plusieurs (1).

Quand nous parlons de la nécessité d'une théorie en médecine, nous n'entendons même pas par ce mot un principe très-prochain de vérité absolue, au moyen duquel on dominerait toute espèce de phénomène morbide. Ce serait là, sans doute, la chose du monde la plus désirable; mais serait-on regardé comme un pessimiste bien outré si l'on émettait avec simplicité et modestie l'opinion que jamais l'homme n'aura dans la main ce *filum medicinale* que nous promet Bacon, ce qui n'est autre chose, probablement, que le secret de la vie (2).

Or, en attendant ce résultat si beau, mais si hypothétique, faudrait-il donc que la médecine restât à l'état d'expérience ou même de nomenclature?

Il y a bien des théories médicales, sans doute, et même il y en a de mauvaises; mais personne encore, Dieu merci, n'a mis en pratique cette médecine impassible qui ne serait, au fond, qu'une expérience de philosophie sur l'animal humain (3).

Et qu'on n'aille pas dire que cela vaudrait mieux que de mauvaises théories. Si l'on veut ne donner à nos paroles qu'un

(1) Pourquoi M. Jaumes, de Montpellier, se défend-il *de faire l'éloge des systèmes*, lui qui montre si bien que les *synthèses anticipées et boiteuses de Descartes ont produit cependant de bonnes choses* en médecine (p. 45); lui qui propose une *logique des vraisemblances médicales* (p. 104); lui, enfin, qui sait tout ce que donne de force à la médecine cette belle théorie du principe vital qui, un jour peut-être, régnera sur la science, mais qui ne s'est pas encore imposée à elle, comme ferait l'évidence?

(2) Ceux qui tiendraient absolument à connaître ce *secret* pourront voir dans la belle introduction à la *Chimie* de Berzélius quelques motifs de désillusion à cet égard.

(3) Baglivi (l. II, ch. III, 2), examinant les moyens de faire l'histoire d'une maladie, recommande de ne point s'occuper alors de l'utilité des malades (*non cogitet de afferenda ægrotis utilitate*); mais on peut croire que Baglivi n'a jamais poussé la philosophie jusque là.

sens raisonnable et bienveillant, nous ne craindrons aucunement d'accepter la proposition contraire. — Nous nous expliquons :

Ainsi que nous le disions tout-à-l'heure, nous sommes loin de partager l'illusion qui promet à l'homme, dans un avenir plus ou moins éloigné, la découverte d'un fil médical au moyen duquel la médecine pourra marcher tranquillement dans le labyrinthe des maladies. Après deux cents ans de résultats négatifs, il faudrait autre chose que la promesse d'un philosophe pour justifier de si ambitieuses espérances; mais, après tout, quand il s'agit d'une science dont l'application est journalière et forcée, une théorie n'a pas besoin d'être la vérité absolue pour se montrer utile dans la pratique. — Essayons de le montrer.

S'il était possible de se créer une loi, physique ou autre, à laquelle on pût à chaque instant comparer l'état de l'homme; assez souple pour se fléchir aux mille caprices de la vie, saine ou malade; assez évidente pour qu'on ne la perdît jamais de vue dans la nuit sans bornes qui couvre la constitution de l'homme vivant, on aurait précisément le *filum medicinale* de Bacon, et la médecine serait infaillible. Jusques-là, elle sera invinciblement sujette à l'erreur, comme tout ce qui n'agit pas sur l'immobilité ou l'inertie (1).

(1) Il nous semble que l'illusion où nous sommes généralement sur la perfectibilité indéfinie de la médecine vient surtout de la place qu'on lui assigne dans le tableau encyclopédique des connaissances humaines. Dans la *Répartition générale des sciences*, Bacon place la *médecine* tout entière avec la *cosmétique*, l'*athlétique*, la *voluptuaire*, dans la *science du corps de l'homme*. Il est évident que la place est un peu étroite pour la médecine; mais on doit avouer que, si la science du corps de l'homme comprend la médecine tout entière, celle-ci devient une *science purement physique*, c'est-à-dire calculable, et par conséquent indéfiniment perfectible.

Nous savons bien qu'à Montpellier on n'a point accepté la décision de Bacon à cet égard, et qu'on y a élargi le cercle de la médecine en y faisant entrer la *science de l'ame sensible ou produite;* mais cela n'engage que Montpellier; et, d'ailleurs, si l'on convient, comme M. Lordat, que ce principe a une *sponta-*

Mais, à défaut de ce fil impossible, il en est d'autres qui peuvent, du moins, nous faire éviter les dangers les plus grands, ou nous en retirer. Il y a quelques-uns de nos fleuves dont le fond mobile et tourmenté nous paraît l'exacte image de ce qui se passe sous les eaux de cet autre fleuve qu'on appelle la vie : ce sont partout des écueils insaisissables, qui tous les jours changent de place et de nature ; et, malheureusement, c'est à la douteuse clarté des étoiles, que la médecine est obligée de guider la course de l'homme au milieu de tant de périls. Que faire, cependant ? car ce fleuve, il le faut descendre ! Les pilotes appellent à leur aide chacun des sens où ils trouvent le plus de perfection, chacune des théories qui pénètre mieux la nature de leur esprit. Malgré l'obscurité de la nuit, les uns apprennent à doubler par l'exercice la vigueur d'une vue perçante ; d'autres les suivent, qui ont su forcer leurs oreilles à distinguer de loin des bruits confus pour tout le monde, et les symptômes du danger, qui se révélaient d'une manière à l'œil des premiers, se révèlent d'une manière différente à l'oreille des seconds. Viennent ensuite d'autres pilotes ; ceux-là disent : Voyons, si nous pouvons ; entendons, si c'est possible ; mais, avant tout, considérons la nef elle-même que nous avons à conduire et la hauteur des eaux : si la barque est trop légère, lestons-la ; si elle est trop lourde, rendons-la plus légère, et passons.

Voilà bien trois théories fort différentes, et il y en aurait

néité, une *providence individuelle*, il est évident que la médecine se complique immédiatement d'un élément inaccessible au calcul. Or, une science de cette espèce doit s'appeler un art. C'est là une vérité qui serait évidente peut-être, si, au lieu de classer les connaissances humaines d'une façon arbitraire, on les rangeait, d'après leur objet, suivant qu'elles seraient fondées plus ou moins sur l'*immuabilité*, l'*inertie* et la *spontanéité;* les deux premières catégories formant les sciences d'*accumulation* ou *collectives*, indéfiniment perfectibles, en raison même de leur objet, et la troisième catégorie comprenant toutes les sciences personnelles ou *arts*, nécessairement mobiles et défectibles, à cause de la *spontanéité*, qui échappe au calcul.

d'autres, sans doute : c'est la fidèle image des écoles médicales. Interrogez ces pilotes ; tous vous répondront qu'en dehors de leur méthode il n'y a que *théories, hypothèses* et *nuages.* Et cependant, malgré des naufrages sans nombre, qui oserait dire que le hasard vaut mieux que la moins bonne de ces trois théories? Et qui oserait dire ensuite que l'observation des faits pourra donner un jour d'une manière infaillible la clé de cette mobilité sans bornes?

Qu'on y songe : il y a trois cents ans bientôt que les médecins recueillent des faits, et ils en ont recueilli de très-beaux ; il y a cent cinquante ou deux cents ans que tous ces faits sont dans les mains d'une école rigoureuse, qui se prétend en possession d'une méthode sûre pour arriver, par l'analyse des phénomènes, aux lois de ces phénomènes et de là à leur essence ; or, avec tout cela et dans la supposition bien naturelle où l'on voudrait définir la médecine simplement l'art de guérir, y a-t-il beaucoup d'hommes sérieux qui puissent croire à ces progrès si vastes dont l'orgueil des écoles fait tant d'étalage ?

Ce qui trompe à cet égard, ce sont les progrès visibles des sciences naturelles. Qu'on en fasse honneur à l'induction seule ou au mélange heureux de l'induction et de l'ancienne philosophie, ces progrès n'en sont pas moins incontestables ; mais c'est à l'induction seule qu'on les rapporte généralement. Or, voici ce qui arriva : quoique la méthode eût été donnée comme générale, il n'en était pas moins évident que les sciences naturelles en avaient surtout profité. De là à conclure que les sciences naturelles seules pouvaient profiter de cette méthode, il n'y avait qu'un pas, et les naturalistes le firent sans balancer. Eurent-ils raison ? La question ne nous semble pas résolue ; mais, à l'exception des métaphysiciens de profession, presque tout le monde fut de leur avis. On révisa donc le testament du maître, et les naturalistes refusèrent nettement aux métaphysiciens la part d'héritage que ceux-ci revendiquaient.

Dans un ouvrage très-grave, publié en 1825, sous le titre modeste de *Préface,* Jouffroy entra dans ce procès et y plaida longuement la cause de la métaphysique. Les raisonnements de Jouffroy sont exposés, certainement, avec cette précision élégante qui distingue les écrits de ce philosophe; mais, s'il vint à bout de prouver aux naturalistes de la matière deux choses qu'on devrait n'avoir pas besoin de prouver, la *réalité* des faits de conscience et la possibilité de leur observation, il y eut une troisième chose que ni lui ni d'autres n'ont jamais démontrée, la réalité des progrès de la métaphysique.

Nous avons certainement à cet égard des mots nouveaux sans nombre; mais des mots ne sont pas des choses, et les naturalistes ont toujours, selon nous, le droit de douter que les métaphysiciens de nos jours en sachent réellement sur les faits extrà-physiques plus que Platon, saint Thomas et Malebranche (1). Or, ce doute, qui nous semble raisonnable, deviendrait fort ridicule si on l'appliquait à la physique, par exemple.

Les naturalistes se trouvèrent donc les maîtres du terrain; ils en profitèrent et se firent leur part dans le domaine des sciences. C'était leur droit, et il n'y eut pas la moindre discussion tant qu'il ne s'agit que de sciences en dehors de la vie; mais pour l'homme la question devint douteuse. Il se forma alors une science intermédiaire, qu'on appela la physiologie. Ce devait être un moyen terme entre la métaphysique et les sciences naturelles; mais les physiologistes étaient partis du camp des naturalistes et ils firent la guerre pour le compte de

(1) Il faut même dire, à la louange des métaphysiciens, que plusieurs d'entre eux ont complètement renoncé à cette prétention. Cette fameuse doctrine elle-même du *principe vital* ou *ame sensible*, qui donne à l'école de Montpellier un caractère métaphysique si élevé, il serait facile d'en suivre la trace jusqu'à des temps *fort voisins des dieux*, suivant la belle expression de Cicéron (*De Leg.*, II, 11) et de Sénèque (*Epist.*, XC).

ces derniers. La science de l'homme sain resta cependant sans trop de luttes à la métaphysique, mais sur l'article de l'homme malade les naturalistes reprirent tous leurs avantages; ils vinrent et dirent : Cette science est à nous. Cependant, de toute évidence, cela ne suffisait pas pour que cette science fût à eux : ce n'était pas tout de montrer dans l'homme des cordes, des poulies, des ressorts, des leviers, des soufflets, des tubes et autres *instruments* de statique et d'hydrostatique, susceptibles de lésions évidentes et certaines (1); il eût fallu prouver, en outre, que c'était là tout l'homme; et cela, je crois, restera toujours assez difficile, tant qu'il sera loisible à un homme de bon sens de demander au besoin à toute une académie de médecine quel est l'organe ou l'instrument qui manque à un cadavre.

Or, c'est là une question qu'il faut résoudre avant tout. Si la physique est dans son droit en montrant les organes qui constituent le phénomène sensible de l'homme, la métaphysique est dans le sien en montrant à sa manière qu'il s'agit, après tout, d'un ensemble assez complexe, et que l'homme n'est essentiellemeut qu'un *animus* servi par une *anima* et des *organes*.

De deux choses l'une : ou cette proposition est vraie, ou elle est fausse. Chacun peut, à ses risques et périls, accepter l'une ou l'autre de ces hypothèses; mais une hypothèse absolument inadmissible, c'est que cette proposition soit indifférente en médecine. L'école de Montpellier a employé le même dilemme et s'en est fait une arme puissante contre ceux qui ne daignaient pas baisser la tête pour examiner sa belle théorie du *principe vital* ou de l'*anima;* mais qui empêchera les stahliens de retourner le raisonnement contre elle? Avec tout le respect qu'on doit à deux grands personnages qui, depuis soi-

(1) Baglivi, l. I, ch. XI, 7.

xante ans, ont dirigé le vaisseau de la médecine à travers trois ou quatre tempêtes médicales, on peut bien leur demander s'ils n'ont pas fait eux-mêmes trop bon marché de l'étude complète de l'homme, et transigé d'une manière coupable en écartant comme inutile la considération d'une partie de nous-mêmes, essentiellement active et influente, si elle existe.

C'est donc là, je le répète, une question à résoudre avant tout. Appelons nos adversaires des *métaphysiciens*, parlons d'*hypothèses* tant que nous voudrons, de théories et de *nuages*, tout cela ne fait rien à la chose; la constitution de l'homme n'en est pas moins une question fondamentale, sur laquelle il n'est pas permis de glisser. Si le *principe vital* existe, tous les dédains du monde n'y feront rien, et jamais il n'y aura de médecine complète sans la considération incessante de cet élément de l'homme. Et j'ajoute : si l'*animus* peut avoir une influence quelconque sur le *principe vital* et les *organes*, il est tout aussi impossible qu'il y ait jamais une médecine complète sans l'incessante considération de cet élément métaphysique de l'homme. On n'est point libre à cet égard : médecins, moralistes et métaphysiciens, personne n'a le droit de compter sur des résultats un peu clairs, si l'on veut étudier isolément l'un ou l'autre des principes constitutifs de l'homme.

Des comparaisons prouvent si peu, qu'il ne vaut guère la peine d'en faire. Que dirions-nous cependant de l'artiste imprudent qui, chargé de réparer une machine hydraulique, n'y voudrait voir que des rouages? Qu'arrivera-t-il? Auscultée de tous côtés, percutée de toute manière, la machine aura bientôt fait de laisser arriver l'œil de l'artiste jusqu'à la lésion *organique* qui est la cause immédiate du dérangement. L'habile ouvrier répare l'*organe* et s'en va. Mais, l'*organe* réparé, la machine n'est pas *guérie*, le mal se reproduit à la même place ou autre part. D'où vient cela? C'est que la *maladie* vient de plus haut. Moins imbu du préjugé des organes,

un autre artiste vient et trouve cette cause dans les modifications éprouvées par le *principe vital* de la machine, qui est le régime de l'eau motrice. Ce régime est ramené à ses conditions normales, et l'artiste s'en va. Pourquoi, cependant, la maladie obstinée persiste-t-elle à reparaître? C'est qu'elle vient de plus haut encore; et peut-être il faudra qu'un troisième artiste vienne pour montrer que la maladie tout entière résidait dans l'intelligence chargée d'animer la machine et de veiller au jeu libre et régulier du *principe vital* et des *organes*.

On objectera à cela deux choses peut-être :

La première, que ce dernier point regarde la morale. Or, cela se peut, à la rigueur; mais la seule conclusion qu'on en puisse tirer, c'est qu'il faut bien se garder alors de bannir de la médecine les considérations morales et métaphysiques ; et la morale, d'ailleurs, n'est pas le moins du monde la seule manière d'agir sur l'ame (1).

La seconde objection qu'on pourra faire, c'est qu'à cet égard la doctrine des écoles est peu de choses, puisqu'au fond toutes les écoles enseignent à employer les influences morales ou à les combattre. Mais qu'est-ce que cela prouve, si ce n'est qu'il y a chez nous d'heureuses inconséquences, et qu'on y fait pour les théories ce qu'on fait pour bien d'autres choses : on les calomnie et l'on s'en sert ? Est-il bien sûr d'ailleurs que ce vague enseignement puisse avoir des résultats bien utiles? On serait dans une erreur profonde si l'on croyait que personne, aujourd'hui, ne jure plus sur la parole du maître ; et si le maître a posé en principe la séparation absolue et quelquefois même la négation de la métaphysique, il est croyable que bien des disciples, sortis tout faits de l'école, ne voudront jamais voir dans le malade qu'une machine dérangée ou des lésions de rouages.

(1) Baglivi, l. I, ch. XIV.

Demandez à ceux-là ce qu'ils pensent des théories : « Ce qu'on ne voit pas, disent-ils, et ce qui n'existe pas, c'est tout un; *de non apparentibus et non existentibus eadem est ratio.* » Affirmer que l'homme est tout entier dans ses organes, ou du moins que la maladie ne peut être que là, c'est ce qu'ils appellent n'avoir pas de théories; mais qui est-ce qui n'en n'a pas? C'est ce que nous allons examiner, après avoir fait remarquer toutefois que, pour ceux qui veulent bien l'entendre, il ne faudrait pas d'autre preuve peut-être que les théories sont absolument nécessaires.

Commençons par le père de la médecine.

Au premier coup-d'œil, on serait tenté de croire que toutes les théories du monde sont dans Hippocrate, sans parler même de la théorie fort absolue qui veut les proscrire toutes. Ouvrez au hasard un livre de médecine, quelle que soit l'école d'où il vienne, et soyez sûr que vous en trouverez la doctrine appuyée sur le grand nom d'Hippocrate; mais c'est là un des inconvénients du génie, d'avoir à répondre de beaucoup de choses. Passons donc là-dessus; mais qu'est-ce que sa *nature médicatrice?* On dira : Ceci n'est pas une théorie, mais un fait. C'est à peu près ce que disent de leurs doctrines tous ceux qui veulent les faire prévaloir : ce ne sont jamais des théories, mais des faits. On ne peut nier cependant que le fait en question soit loin d'avoir ce degré d'évidence qui entraîne invinciblement l'assentiment général, et, s'il en faut juger par la pratique très-active de la plupart des écoles modernes, on ne se fie guère nulle part aux efforts de la nature médicatrice : il y a d'ailleurs le cadre entier des maladies chroniques où cette théorie devient complètement insuffisante; et, même par rapport aux maladies aiguës, il est bien permis de rappeler du moins que l'un des plus illustres successeurs d'Hippocrate l'avait appelée d'un nom terrible, une *méditation sur la mort.*

Entre Hippocrate et Galien il y eut bien d'autres écoles; mais à quoi bon insister sur chacune d'elles; qu'est-ce que l'histoire des écoles, sinon celle des théories? Arrivons donc à Galien, qu'il suffit de nommer pour réveiller l'idée de système en médecine. La profondeur et l'étendue de ses connaissances donnèrent aux doctrines de ce grand homme une influence qu'on ne peut comparer qu'à celle d'Aristote en philosophie, et, pour l'un comme pour l'autre, il entra peut-être un peu de rancune dans la guerre acharnée qu'on leur déclara vers la fin du seizième siècle. Quoi qu'il en soit d'ailleurs, les théories de Galien furent la médecine entière pendant quinze cents ans, et cela suffit pour la thèse que nous soutenons.

Mais c'est là précisément, dira-t-on, ce qui rendait la réforme nécessaire : si la médecine se traînait toujours incomplète, toujours la même, c'est qu'elle se traînait dans l'ornière des théories; et il fallut que Bacon vînt révéler au monde qu'on ne pouvait rien faire avec des théories, et qu'on ferait tout avec l'induction.

Les éditeurs de Bacon, je le sais, déclarent sans balancer que tout fut renouvelé dans les sciences à dater de son livre (1). Il est donc probable que, dès lors, nous allons trouver la médecine moderne complètement dégagée de tous ces systèmes où l'on emprisonnait les faits.

(1) Voici, en effet, ce qu'on dit simplement : « Ce qui prouve bien que Bacon, comme Papin et Watt, était inventeur, c'est que tout, dans les sciences, a été renouvelé à dater de son livre » (*F. Riaux*). — Nous espérons que les faits observés par la philosophie inductive pure sont généralement moins contestables que celui-ci, du moins quant au fond. De l'aveu de tout le monde, la philosophie de Bacon fut longtemps à se faire connaître, et voici ce que pensait de son influence sur la marche des sciences un homme qui avait toute espèce de droits et de raisons pour en parler : « Ses méthodes de découvrir la vérité... furent admirées des philosophes, *mais ne changèrent pas la marche des sciences* » (Condorcet, *Tableau des Prog.*, VIIIe Epoq.).

C'était là aussi, à peu près, l'opinion du vénérable Dugald-Steward, qui le considère surtout comme l'expression de l'âge où il vivait (*Esquisses morales*, n° 9).

Cependant, voici d'abord l'école de Descartes, qui reconstitue la médecine à son point de vue et la fait reposer tout entière sur deux ou trois principes de la physique générale nouvelle.

Le siècle de Descartes n'était pas fini, que la médecine était devenue, en Italie, un simple problème de mécanique; c'était déjà une simple question de chimie en Hollande. L'Allemagne enfin éleva la voix, et Stahl, indigné, prétendit qu'il fallait bien compter l'ame pour quelque chose. Il la compta pour tout, et dès ce jour les liquides, les solides et l'ame, ces trois éléments de l'homme les plus évidents, devinrent, chacun à part, la clé des phénomènes morbides pour la médecine moderne.

La chémiatrie de Sylvius, le mécanicisme de Bellini et l'animisme de Stahl eurent bientôt fait de se diviser en un certain nombre d'autres écoles, qui toutes prétendaient posséder la vérité absolue. Où trouver des noms pour exprimer chacune de ces théories, modifications plus ou moins radicales des trois grandes idées primitives? — C'est Glisson d'abord qui jette de loin les fondements de l'irritabilité hallérienne; c'est Hoffmann ensuite qui, développant le solidisme adouci de Baglivi, donne à la fibre un mouvement *propre* et résume la médecine en deux mots : *spasme* et *atonie;* c'est Boerhaave, qui combine ensemble Sylvius et Bellini, et qui en outre persuade à l'Europe médicale que l'inflammation n'est autre chose qu'une erreur de lieu. Mais l'animisme s'introduit en France et s'y développe. Pendant ce temps-là, Cullen, en Ecosse, voit tout dans le système nerveux, et Brown explique tout par une propriété mystérieuse qu'il appelle l'*excitabilité*. Montpellier abandonne l'animisme de Sthal et embrasse une très-vieille theorie philosophique qu'on retrouva toute faite dans Bacon, quoique celui-ci se fût donné pour mission de détruire les théories. Modifié profondément à

Montpellier, l'animisme subit à Paris des transformations qui le rendent méconnaissable. Bientôt après, le règne de l'anatomie commence : c'est elle désormais qui se charge de l'avenir de la médecine. Le précurseur de Broussais, John Hunter, crée, dit-on, la *véritable physiologie pathologique;* puis viennent l'organicisme, le physiologisme, le stimulisme, et enfin, comme expression la plus pure de cette philosophie baconienne invoquée par tout le monde, la médecine statistique.

Voilà pourtant le siècle qui a traité avec un si superbe dédain l'esprit de système, les théories anciennes et même les qualités occultes.

Du reste, à les en croire séparément, aucune de ces écoles n'a de théorie; mais personne n'est juge dans sa propre cause, et l'on ne voit que les théories de l'école voisine. Demandez par exemple à celle de Montpellier ce qu'elle pense du solidisme, de l'organicisme et du physiologisme, qui tour-à-tour ont fait le fond des doctrines de Paris? — Théories ! — Demandez à l'école parisienne ce qu'elle pense du semi-stahlianisme de Montpellier ? — Hypothèses et nuages !

Otez la dédaigneuse âpreté des mots, et vous retrouverez sous l'injustice de l'expression un fonds de vérité incontestable ; c'est qu'en effet, à l'exception des statisticiens, personne jamais n'a fait école en médecine autrement qu'avec des théories, c'est-à-dire autrement qu'avec des généralisations qui représentaient à un point de vue spécial l'ensemble des phénomènes morbides.

Ainsi donc, il nous semble difficile de nier l'utilité des théories, et il n'y a au monde que le plus intraitable de tous les orgueils, l'orgueil de faire école, qui ait pu vouloir briser ainsi dans la main de l'homme un des deux instruments qui lui ont été remis pour arriver à la vérité. Le génie de Bacon embrassait le monde; mais lui qui tenait avec une noble

constance pour l'*hypothèse* de Ptolémée, lui qui acceptait sans balancer une *théorie* anthropologique fort belle sans doute et fort utile, mais appuyée seulement sur de véritables subtilités d'exégèse (1), s'il avait pu prévoir la part si large que se sont faite, dans le mouvement général des sciences, une foule de théories très-systématiques et très-hardies, depuis Copernic et Keppler jusqu'à quelques hommes de nos jours, il se fût bien gardé de proscrire d'une manière absolue ces fameuses *anticipations de l'esprit;* il en eût réglé l'usage, au contraire, et peut-être il les eût rendues plus utiles et plus sûres, en y appliquant cette extraordinaire pénétration qu'il a mise au service d'une méthode exclusive et isolée.

Je sais ce qu'on dira. On montrera les sciences en marche vers la perfection, et l'on dira : Voyez!

Cette objection mérite qu'on s'y arrête, car elle est très-spécieuse, et, aux yeux des hommes prévenus, c'est à Bacon seul et à sa doctrine qu'on doit rapporter tous les progrès des sciences modernes. Cependant, il est bon de s'entendre à cet égard.

Si l'on veut dire que la méthode nouvelle, comme un levain salutaire, ait introduit dans la masse des sciences anciennes une fermentation pleine de mouvement et de vie, rien de plus juste que cette proposition. Nous l'avons dit déjà, et nous tenons à le répéter : Cette manière d'arriver par des faits plus ou moins méthodiques à des vérités plus ou moins générales n'est pas du tout ce que nous combattons; ce que nous combattons, c'est la prétention de cette méthode à l'infaillibilité, et, comme conséquence de cette première faute, la prétention d'exclure toute autre méthode : ce qui est à la fois une ingratitude et un malheur. Je dis une ingratitude, car les sciences modernes elles-mêmes, enrichies par les

(1) *De Augment. scient.*, l. III, ch. IV, et l. IV, ch. III.

faits, n'ont guère fait de grands pas que par les illuminations du génie; je dis ensuite un malheur, car, à force de courber ainsi la tête de l'homme pour l'empêcher d'élever ses regards, on a éteint, probablement, de bien nobles hardiesses (1). — Le grand avantage de l'induction, ç'a été d'appeler à mouvoir les sciences une foule d'esprits qui n'auraient été jamais sans cela que de simples spectateurs. Cet avantage, qui le nie? Personne; mais il n'aurait pas fallu sous ce prétexte calomnier l'esprit de l'antiquité, et chercher à faire oublier le rôle créateur qu'il continue de jouer dans les sciences (2).

(1) Dans l'éloge de T. Young, M. Arago a fait une réflexion pleine de justesse, qu'on sera bien aise peut-être de trouver ici : « On a vraiment besoin, dit-il, de se rappeler à combien peu de personnes la nature départit cette précieuse faculté de s'étonner à propos. » Ce sont ces *étonnements* si rares et si heureux qui constituent ce que j'appelle des *révélations*, phénomène intellectuel où le mécanisme inductif entre pour bien peu de chose.

J'ai dit que les sciences n'avaient guère fait de grands pas que par les illuminations du génie; j'aurais pu dire avec autant de justesse par *ses témérités;* mais toute témérité disparaît quand l'induction est venue, *suivant sa nature*, confirmer les synthèses du génie. Ceci rappelle un mot très-vif de Fresnel. Dans une conversation qu'il eut avec un de nos plus grands géomètres, ce dernier *accusait* l'illustre physicien *d'avoir trouvé de fort belles choses en raisonnant mal.* Fresnel répondit assez durement au géomètre qu'on ne lui ferait pas le même reproche, car *il n'avait rien trouvé en raisonnant fort juste.*

(2) Voici à cet égard l'opinion d'un homme dont toute la vie a été un dévouement aux siences modernes : « Ce serait, dit M. de Humboldt, méconnaître « la dignité de la nature humaine et *l'importance relative des facultés dont « nous sommes doués*, que de condamner tantôt la raison austère qui se livre « à l'investigation des causes et de leur enchaînement, tantôt *cet essor de « l'imagination qui prélude aux découvertes et les suscite par son pouvoir créa- « teur* » (*Cosmos,* t. I, p. 78).

Voici, du reste, l'idée qu'il donne un peu plus haut de l'*expérimentateur rationnel :* « Il n'agit pas au hasard, dit-il; il est *guidé par des hypothèses « qu'il s'est formées,* par un pressentiment à demi instinctif et plus ou moins « juste de la liaison des choses ou des forces de la nature (*Ibid*., p. 72).

Dans la patrie même de Bacon, le fils de l'illustre Herschel déclare « qu'il « ne peut y avoir de véritable philosophie sans un certain degré de hardiesse « dans les *conjectures*. Les hypothèses sont toujours nécessaires dans une science « avant que la théorie ne devienne une chose tout-à-fait fondée... Ces hypo- « thèses hardies doivent donc, à certaines époques de la science, être accueil- « lies plutôt que découragées » (*British Assoc., fort the advanc. of sciences*, juin 1842, Manchester).

Veut-on dire, en effet, comme les éditeurs de Bacon et un peu comme Bacon lui-même, que tout fut changé dans les sciences à dater de son livre? Cette proposition est aussi fausse dans le fond que dans la forme. — J'entends par la forme ce qu'on dit et par le fond ce qu'on veut dire. — Ce mouvement si admirable, dont on se donne tout l'honneur, il était commencé de toutes parts quand parurent les livres de Bacon, et l'on n'a pas besoin pour le prouver du témoignage très-formel de Condorcet à cet égard.

Ajoutons seulement ici une considération qui ne pourra manquer de frapper ceux qui n'ont pas oublié tout-à-fait les pères de la science moderne.

De l'aveu même des admirateurs du philosophe anglais, la philosophie baconienne n'a eu dans sa patrie qu'une action assez lente; à la fin du dix-septième siècle seulement elle pénétra en Italie, où on l'accueillit surtout à cause d'une certaine ressemblance exagérée avec la philosophie florentine; ce n'est que vers le milieu du dix-huitième siècle qu'elle fut reçue en France, et l'on peut dire à peine qu'elle ait pénétré en Allemagne. Faut-il donc effacer dans chaque pays tout ce qui a précédé ces époques? On objectera, je le sais, qu'il ne s'agit pas de Bacon, mais de l'esprit philosophique dont il a été l'organe.

Voici ce que j'aurai à répondre : Avant d'être formulée par le chancelier d'Angleterre, la doctrine de l'expérimentation n'était point *exclusive* comme il l'a faite ; c'était un élément nouveau qui venait secouer le génie de la science antique, en doubler la puissance et susciter des merveilles que nous faisons semblant d'oublier; mais cette doctrine qui venait aider l'ancienne ne venait point la détruire; cette gloire, si c'en est une, est la gloire de Bacon, et peut-être il est permis de douter qu'on lui doive pour cela beaucoup de reconnaissance.

Quant à l'application pure et rigoureuse de la méthode baconienne, il est difficile de savoir ce qu'elle eût produit, car cette application n'a jamais été faite ainsi qu'en théorie. La plupart des grands hommes modernes qui ont su *s'étonner* à propos ont su aussi voir de loin ; aucun d'entre eux n'a eu besoin d'un encombrement de faits, et leurs théories, discutées, admises ou renversées, ont toujours eu pour résultat de susciter rapidement des vérités nouvelles.

Il est question ici de sciences naturelles, bien entendu; car, pour la médecine, la chose est beaucoup moins claire et les progrès plus contestables. Tout le monde en parle cependant : c'est le mot de toutes les écoles; mais où sont-ils, ces progrès si vantés? (1) Plein de reconnaissance et d'admiration pour les hommes éminents dont la parole, l'exemple ou les écrits ont dirigé ma jeunesse, personne, j'en suis sûr, ne m'accuserait de leur manquer de respect, si je les comparais à ces vieux galénistes dont Baglivi portait si haut la pratique admirable (2).

On parlera de cette chose mobile et curieuse qu'on appelle la physiologie, de cette autre qu'on appelle l'anatomie pathologique, et enfin des ressources puissantes que nous fournissent chaque jour la chimie nouvelle et les arts.

On pourrait d'abord répondre, en principe, que les progrès de la chimie, de l'anatomie pathologique et de la physiologie prouvent une chose : c'est que ces sciences, très-voisines de la médecine, sont bien loin cependant d'être la médecine elle-même, puisque de toute évidence elles ont marché sans elle.

(1) Nous retrouvons ici ce même parrallélisme de la médecine et de la métaphysique, qui deviendrait une chose toute simple s'il était bien convenu que la médecine est une science où la métaphysique joue un rôle aussi considérable que la physique ou la mécanique. On disputait autrefois sur les idées et sur la fièvre ; on dispute aujourd'hui sur la fièvre et sur les idées, et tout semble faire croire que la discussion est loin d'être finie.

(2) Baglivi, l. I, ch. xi, n° 5.

Mais cette réponse a beau être juste, elle pourrait sembler peut-être un peu concise. Arrêtons-nous donc un instant.

Quant à la physiologie, il y en a de plusieurs sortes. Pour les uns, la physiologie consiste à savoir quel filet nerveux donne à tel organe ses propriétés fonctionnelles, et ensuite quel est le produit ou résultat d'un organe mis en fonction; cette sorte de physiologie organique a fait des progrès immenses. — C'est la science des rouages. — Un peu plus loin, on ne se contente plus de cela; on regarde avec une certaine tristesse cet immense amas de travaux remarquables, d'où il n'est pas sorti encore une seule conséquence biotique. Or, pour ceux dont nous parlons, ces conséquences sont précisément la physiologie véritable, — c'est la science du ressort.

Dévoué de cœur à cette dernière théorie, qui nous paraît seule approcher de la vérité, nous ne pouvons cependant nous déterminer à la considérer comme un grand progrès en médecine, puisqu'elle nous semble à peu près aussi vieille que la médecine elle-même et que la philosophie (1); mais, quant à la physiologie organique, si l'on ne peut rien prévoir sur l'avenir qui lui est réservé, il est bien permis, du moins, de parler de son passé.

Les XVIIIe et XIXe siècles ont-ils fait une seule découverte physiologique dont on puisse comparer l'importance avec celle de la circulation. Eh bien! cette découverte sublime, quelle modification a-t-elle apportée dans la pratique médicale? Une seule. Peu-à-peu on s'est accoutumé à ce raisonnement très-spécieux : Puisque le sang circule, ôtez-en quelque part et vous en ôterez partout; et nous avons abandonné peu-à-peu ces vieilles saignées sublinguale, temporale, hémorrhoïdale, etc., consacrées par l'expérience et regrettées

(1) « Nous convenons que, quoique munis de toute l'anatomie de notre époque, nous n'en savons pas plus qu'Hippocrate sur la constitution de l'homme vivant » (M. Lordat, *Lettre à M. Bouillaud*, p. 56).

encore par la probité scientifique de quelques-uns de nos maîtres (1). On ne nous accusera pas, je l'espère, de nous adresser à des futilités physiologiques ; mais nous sommes obligé d'aller vite, et nous ne pouvons qu'ébaucher ce tableau.

Disons un mot, cependant, d'un travail extrêmement remarquable, qui appartient presque en entier au siècle où nous vivons, et qui semblait destiné à des applications plus immédiates : nous voulons parler de l'étude physiologique des éléments qu'on trouve dans les fluides de l'organisme ; prenons le fer.

La découverte du fer physiologique dans le sang a été un fait considérable, mais qui n'a guère modifié la thérapeutique de la chlorose ; on a donné comme auparavant des préparations martiales ; la seule différence, c'est qu'on a su pourquoi. Cela était bien ; mais, par malheur, l'évidence reconnue d'un symptôme concentra l'attention des observateurs, qui se trouvèrent portés naturellement à borner aux préparations martiales la thérapeutique entière de cette maladie.

Une chlorose une fois reconnue, on lui oppose le fer ; si la maladie est rebelle, on change la préparation ; après quoi, on réussit ou l'on échoue, car ce n'est point une chose rare qu'une chlorose rebelle au fer. Supposez, cependant, qu'on envisage la question d'une façon moins *organique;* voici ce qu'on se dira : L'absence du fer est un phénomène important dans la chlorose, mais ce n'est pas la chlorose elle-même ; car, si une jeune personne pleine de fraîcheur et de santé devient rapidement chlorotique, il est difficile de croire que ses aliments ont cessé tout-à-coup de contenir la quantité de fer nécessaire au sang ; donc la maladie vient de plus loin : les fonctions digestives, frappées elles-mêmes par une modification spéciale du principe qui est *la vie,* ont perdu, sous un point de vue également spécial, une partie de leur faculté élaboratrice, et

(1) V. Baglivi, l. I, chap. XIII, I.

c'est en vertu de cette modification que le fer, devenu inassimilable, traverse l'économie sans la toucher. La médication, alors, devient plus complexe ; on s'adresse à la fois au rouage et au ressort, c'est-à-dire qu'on revient heureusement aux traditions thérapeutiques, à la médication de cette vieille théorie des esprits vitaux, dont la différence avec le principe vital doit être assez légère.

De l'étude du sang dans l'état morbide à l'anatomie pathologique, il n'y a qu'un pas. L'anatomie pathologique est une science nouvelle, et elle a marché avec une rapidité sans exemple. Quelle maladie a-t-elle appris à guérir, aiguë ou chronique? Est-ce la fièvre typhoïde, cette hydre à cent têtes qu'elle était venue à bout de faire considérer, pendant quelque temps, comme une simple inflammation des plaques de Peyer? Est-ce la phthisie, où elle n'a jamais vu que ce qu'elle avait à y voir, des tubercules, sans vouloir jamais avouer que ce n'étaient pas quelques globules de matière grise imprégnée de phosphate calcaire qui pouvaient constituer cette effroyable maladie, mais bien la modification vitale en vertu de laquelle se faisait la ségrégation morbide.

Et ainsi de suite, car il est évident que l'anatomie pathologique, qui ne vit que de cadavres, n'a pas grand'chose à démêler avec la vie. Admettons une hypothèse tout-à-fait gratuite : supposons, par exemple, que, dans une maladie donnée, la lésion la plus évidente soit toujours la plus essentielle. Nous serions bien les maîtres d'en demander la preuve ; mais acceptons sans discussion cette proposition un peu douteuse, et examinons sur ce principe quelqu'une de ces maladies où des produits pathologiques spéciaux entraînent avec eux l'évidence. Reprenons la phthisie, par exemple, ce mal horrible qui a l'air de donner son secret à tout le monde et qui le garde encore.

Le scalpel en main, l'anatomiste me fait suivre du doigt le

ravage organique. Ce sont : ici des cavernes fétides, là des noyaux suppuratoires, plus loin des points de matière grise imprégnés de carbonate et de phosphate de chaux, où doivent se passer tour-à-tour des phénomènes semblables à ceux qui ont amené la destruction caverneuse. — Voilà la phthisie.

Non, ce n'est pas là la phthisie ; avant ces cavernes, il y avait à leur place des noyaux plus au moins ramollis ; avant ces noyaux, il y avait de simples tubercules, et ces tubercules ils se sont eux-mêmes développés successivement. Il y a donc eu un jour où le premier de ces tubercules n'existait pas ; mais ce jour-là le principe de la vie, frappé d'une manière spéciale, laissait filtrer sourdement sur l'organe pulmonaire cette pluie mortelle qui, bientôt, devait suffire pour éteindre la vie.

Or, ce jour-là, et sans un seul tubercule au poumon, l'homme était phthisique pour la raison ; l'était-il pour l'anatomie pathologique?

Et maintenant, je m'adresse à ceux qui prétendent que l'anatomie pathologique rend raison de tout, et je leur dis : Vous m'avez montré le poison versé chaque jour dans un organe ; luttons contre le poison, si nous pouvons ; mais point de salut pour la victime si nous ne venons à bout de trouver et de détourner la main qui empoisonne.

Mais, dira-t-on, cela rejette la science dans l'étude de ces causes premières et mystérieuses bannies de la médecine par toute la philosophie moderne. Cela se peut ; mais j'en conclurai seulement que la philosophie moderne a eu tort doublement, quand elle a voulu bannir de la médecine humaine l'étude nécessaire des éléments de l'homme, et ensuite quand elle a cru pouvoir nous montrer dans le cadavre le secret des maladies qui n'y est pas.

Quant à la médication, — la grande affaire de la médecine, — à qui peut-on la demander avec quelque apparence de succès? Est-ce à l'anatomie pathologique, qui ne voit dans

la phthisie que de la matière grise, du phosphate de chaux, de l'inflammation et de la suppuration, ou bien aux doctrines qui, voyant la phthisie au-dessus de tout cela et avant tout cela, n'espèrent trouver des armes contre elle que dans quelques moyens spécifiquement applicables aux différentes perversions vitales qui déterminent la production tuberculeuse? (1)

Je sais bien que toutes les écoles médicales du monde sont à la recherche de moyens semblables. Quelles que soient leurs doctrines, tous ceux d'entre nous qui n'ont pas désespéré de la phthisie appellent ces moyens, les observent ou les essaient; cela est incontestable; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que les animistes sont logiques en le faisant, et que peut-être ils sont les seuls à l'être (2).

Restent maintenant les progrès de la chimie et sa nouvelle invasion dans la science.

Il est certain que la matière médicale est complètement changée; Galien ne connaîtrait pas vingt de nos médicaments, et il frémirait peut-être au seul nom de quelques-uns d'entre eux. L'officine d'un pharmacien au XIX[e] siècle est devenue une collection de minéralogie, où la médecine mo-

(1) A ce point de vue, on peut douter que la thérapeutique de la phthisie soit aussi avancée que du temps de Morton. Il est extrêmement probable que l'illustre praticien a guéri, sous le nom de phthisie, bien des *consomptions* sans tubercules; mais il est tout aussi probable que l'habitude où nous sommes de ne voir dans la phthisie que des tubercules nous engage trop souvent à n'y voir, comme les galénistes, qu'une maladie *essentielle*, fatalement dévouée à la mort. Quel est celui d'entre nous, cependant, qui n'ait pas vu, comme Brambilla, Lagneau, etc., disparaître comme par enchantement, sous l'influence d'un traitement spécial, tous les symptômes d'une phthisie que Morton aurait appelée *phthisis à syphilide?* Cela vient de ce que le tubercule est bien la *loi* de la phthisie, mais il n'en est pas la *cause*.

(2) Si quelques personnes se trouvaient portées à considérer cette distinction comme un peu subtile, nous les prierions d'examiner la question d'une manière générale, et l'on verrait ainsi que les tendances thérapeutiques doivent être logiquement fort différentes, suivant le point de départ. Toute doctrine *animiste* porte naturellement aux médications *générales;* toute doctrine organique, aux médications *locales*. Ce n'est point là une chose indifférente.

derne vient puiser à pleines mains des armes qu'on ne peut pas du moins accuser d'impuissance.

Quoi qu'il en soit, plusieurs de ces médicaments sont véritablement admirables. Mais d'abord, qui nous fera la liste de ceux que nous avons perdus, ou même la liste de ceux que nous avons laissés aux *charlatans* et aux *bonnes femmes?* Nos journaux de médecine sont remplis chaque jour de réclames merveilleuses où l'on vante tour-à-tour les sels les plus tourmentés de la chimie; un médicament est toujours assez bon quand il agit vite, et cette funeste manière de considérer la thérapeutique nous entraîne tous, médecins et malades, à oublier de plus en plus ce noble esprit de suite et de persévérance, véritable esprit des méthodes anciennes, où l'on cherchait surtout à imiter la nature, *qui ne fait rien par saut.*

Or, cette imitation de la nature, qu'une certaine école de médecine a revendiquée comme un monopole, mais qui fait plus ou moins le fond de toutes les doctrines, voyons comme la chimie l'a entendue à sa manière.

On nous accuserait probablement d'*ontologie* et de *causes finales,* si nous voulions considérer les rapports généraux qui lient entre eux l'aliment et le médicament, l'organe digestif et l'aliment. Laissons donc là ces considérations, si naturelles cependant et si fécondes peut-être, et bornons-nous à rechercher en quelques mots si la tendance de la thérapeutique moderne est bien d'imiter la nature ou de l'exagérer.

La médecine ancienne employait très-spécialement les simples (1); plus tard, on espéra ne rien perdre en concentrant tous les principes naturels dissous par un menstrue quelconque, surtout par l'eau. Plus tard encore, la chimie faisant chaque jour de nouveaux progrès, on ne se contenta plus de recueillir en masse tous les éléments naturels d'un médica-

(1) V. Galien, *Opp.*, sect. IV.

ment, on chercha ces éléments eux-mêmes, on les sépara, on choisit le plus actif, qui fut chargé de représenter le médicament lui-même, et on rejeta tous les autres.

Et maintenant, est-ce là imiter la nature? L'action énergique et rapide de quelques-unes de ces quintessences chimiques nous donne évidemment sur certaines maladies une action très-appréciée par l'impatience des malades et la mollesse des médecins; mais enfin, je le répète, est-ce bien là l'imitation de la nature si vantée par la nouvelle philosophie? Du temps de Molière les gens bien portants trouvaient fort agréable la réponse fameuse du récipiendaire sur les *propriétés dormitives* de l'opium, mais les médecins, je crois, n'y trouvaient pas à rire. Aujourd'hui, rien n'empêche les médecins de faire comme tout le monde; car les chimistes leur ont appris que, si l'opium fait dormir, c'est qu'il y a de la morphine; et nous regardons avec une compassion très-hautaine ces temps d'ignorance et de polypharmacie où le sommeil ne s'achetait qu'avec de la morphine, de la narcotine, de la codéine mêlées ensemble et cachées par la nature sous le nom vulgaire d'opium.

La nature, en effet, est très-essentiellement polypharmaque. Lisez, par exemple, l'analyse des eaux minérales naturelles, ces médicaments dont l'action, quand elle est réglée avec prudence et bien indiquée, constitue sans contredit l'une des médications les plus douces, les plus sûres et les plus puissantes; qu'est-ce autre chose qu'une longue ordonnance très-entachée de polypharmacie, une sorte de thériaque fluide aussi compliquée peut-être que celle d'Andromachus? Je sais que la chimie a simplifié tout cela et qu'elle a eu quelquefois la prétention de nous donner des mélanges aqueux (je ne dis pas des combinaisons) où se trouvaient heureusement corrigées ces erreurs polypharmaciques; mais cette prétention-là, les chimistes sont les seuls à l'avoir, et, pendant qu'ils

travaillent sans relâche à redoubler la brûlante activité de leurs préparations, la nature, de son côté, continue d'élaborer en silence des remèdes dont la douce et lente action semble arrangée pour la délicatesse de nos organes, des aliments médicamenteux, s'il est permis de le dire.

Mais on dira : Ce sont les médicaments qui guérissent; *medicamenta sanant;* et nous en avons de meilleurs que l'antiquité. Cela se peut à la rigueur, mais cela ne prouve pas que les médicaments soient la médecine. Or, on peut l'affirmer, la médecine ne consiste pas dans les médicaments, comme voudraient le faire croire quelques-uns de ceux qui parlent le plus haut des progrès de cette science, mais bien dans les indications, la chose du monde la plus mobile, la plus trompeuse, la plus artistique, si l'on veut me permettre d'employer ce mot si souvent profané aujourd'hui (1). Les médicaments ne sont que des instruments; le quinquina par exemple en est un comme la lancette; personne ne peut dire que l'un soit plus puissant que l'autre, et il y a peu de médecins qui oseront avancer que les indications de la saignée aient fait depuis deux cents ans un progrès réel et calculable.

Ainsi donc, c'est une chose bien peu évidente que ces progrès de la médecine dont tout le monde parle et que chacun s'attribue. Aujourd'hui comme autrefois, les maladies aiguës

(1) Baglivi, l. II, ch. x. — On parle beaucoup des remèdes spécifiques; mais, en réfléchissant bien sur l'action héroïque de quelques-uns de nos médicaments les plus simples, *dans certaines conditions données*, on serait entraîné bientôt à considérer la plupart de nos remèdes comme spécifiques, si nous possédions d'une manière exacte la science des indications. Mais jusqu'à présent cette science est un *art*, c'est-à-dire une chose toute individuelle. Néanmoins, cet art existe; on le trouve quelquefois chez des hommes spécialement doués. Ces heureuses organisations sont frappées autrement que les autres; elles aperçoivent, elles démêlent, au milieu de phénomènes *bruyants*, quelque chose de plus obscur, de plus général et de plus important; elles savent rapporter ce qu'elles voient à un idéal qui peut être la vérité, mais qui n'a pas même besoin de l'être; et, si ces médecins pouvaient formuler leurs *théories*, ces théories seraient presque aussi utiles que la vérité.

n'ont généralement besoin que d'une thérapeutique très-modérée ; rien ne prouve que nous soyons supérieurs aux anciens sous ce rapport ; et, malgré la découverte de quelques médicaments spéciaux très-utiles, plusieurs de nos maîtres professent hautement cette opinion, que les anciens, avec leurs hypothèses humorales, avaient meilleur marché que nous de la plupart des maladies chroniques. Mais c'est une tendance naturelle de l'esprit humain de toujours préférer sa manière à la manière des autres. Nous faisons autrement ; donc nous faisons mieux : et d'ailleurs les plus raisonnables eux-mêmes peuvent difficilement s'accoutumer à l'idée de rester immobiles lorsque tout semble se mouvoir autour d'eux. Nous avons expliqué tout-à-l'heure d'où venait, à nos yeux, la différence radicale qui sépare les sciences d'*accumulation* ou *collectives* et les sciences *personnelles* ou *arts*. C'est en vertu de cette différence capitale que la médecine ne nous semble que très-partiellement susceptible de se mouvoir, comme la physique, par exemple, ou l'astronomie, ou les mathématiques ; et si l'on objecte que l'homme a du moins dans sa constitution un élément qui est du domaine des sciences physiques, il faut bien remarquer que cette vérité ne peut être tout au plus qu'un point de départ pour arriver à la connaissance aussi prochaine que possible de la constitution totale de l'homme ; il faut bien remarquer ensuite que cette manière de considérer à part l'élément organique de l'homme suppose nécessairement et *à priori* une indépendance fonctionnelle qu'on affirme et qu'on n'a certainement pas le droit d'affirmer ; d'où il résulte que, si l'on se trompe en ce point, les résultats peuvent être autant d'erreurs, puisqu'on se trouve alors établir ses calculs sur de l'*inertie* et des *propriétés immuables*, tandis qu'on aurait devant soi de l'inertie, il est vrai, mais de l'inertie animée à la fois par les propriétés générales de la matière et par quelque chose d'*incalculable*, la *spontanéité*.

La médecine, du reste, n'est pas seule dans ce cas. Tout ce qui a affaire à *la vie* en est là; mais la médecine plus que tout le reste, et nous en concluons que nous, qui avons à faire une imitation animée de la nature vivante, c'est-à-dire une chose qui peut sembler au-dessus des forces de l'homme, nous n'avons droit de nous priver d'aucun des moyens d'arriver à ce but, d'autant plus que ces moyens sont en fort petit nombre.

Résumons-nous en quelques mots.

Le but de ce travail, but que nous avouons sans crainte, a été de protester, suivant nos forces, contre l'application isolée d'une *méthode philosophique* à l'avancement des sciences en général et de la médecine en particulier.

Je dis méthode philosophique, afin de préciser la question; car il faut bien se garder de confondre ensemble la philosophie que nous avons en vue et cet esprit général dont on prétend qu'elle a été l'organe : celui-ci n'avait point consacré en principe son isolement d'action; il marchait côte à côte avec l'esprit antique, et leur union féconde produisit dans les sciences un mouvement énorme, d'où il sortit des hommes peut-être incomparables.

Frappé de cette fermentation nouvelle, un génie très-pénétrant en rechercha la cause; il compara la science ancienne et la science moderne, et trouva dans celle-ci un élément très-négligé dans l'autre, l'observation.

On pouvait tirer de là deux conclusions : la première, que l'union de l'élément antique et de l'élément moderne était féconde, ce qui était un fait; la seconde, que cette fécondité revenait toute entière à l'élément moderne, ce qui était une hypothèse. Or, c'est cette hypothèse que Bacon proclama comme une vérité incontestable, et ce jour-là, pour la première fois peut-être, l'esprit d'analyse et d'observation eut la conscience de lui-même. Mais, par malheur, il en eut aussi bien-

tôt l'orgueil : à peine réduit en méthode, il prétendit sur-le-champ pouvoir suffire à la découverte de la vérité, et, pour dominer seul sur les sciences, il fit comme les sultans du sérail, qui commencent leur règne en étranglant tous leurs frères (1).

Cette proscription nous a semblé injuste. On bannissait d'un seul coup, sous le nom d'*anticipations de l'esprit*, toutes les théories ou généralisations du passé et toutes celles de l'avenir qui ne seraient pas faites par la méthode elle-même. Or, nous avons montré que l'induction, comme toutes les méthodes du monde, était fondée sur des anticipations semblables à celles qu'on proscrivait. Après avoir examiné les principes mêmes de l'induction, nous avons jeté un coup-d'œil rapide sur les *rémoras* attachées au vaisseau des sciences; il nous a paru que l'ensemble de ces obstacles pouvait se réduire à deux principaux : la *nature propre de l'esprit* et l'*autorité*. Au lieu de répondre simplement que ces obstacles tenaient à l'homme et non pas aux méthodes, nous avons recherché l'influence que pouvait exercer chacun d'eux. Nous n'avions pas besoin de poser en principe l'originelle et incontestable variété des esprits; mais il nous a semblé que la philosophie ne pouvant faire l'homme à sa manière, elle devait le prendre comme il était, et laisser à chacun les armes qui lui allaient le mieux. Nous nous sommes demandé, en conséquence, si l'auteur de la méthode nouvelle, entraîné par la nature propre de son génie, n'aurait pas méconnu l'utilité possible du génie des autres, et annulé pour les sciences ou amoindri tous les esprits organisés autrement que le sien.

Quant à l'autorité, le préjugé du monde le plus naturel, il nous a paru qu'on ne l'a condamnée qu'autant qu'on n'était pas l'autorité soi-même, et que sans elle, d'ailleurs, il faudrait à chaque instant recommencer les sciences.

(1) *Nov. Org.*, I, 67.

Restait le grand crime de la méthode ancienne, le procédé syllogistique, auquel nous avons donné indifféremment des noms assez variés, mais qui tous dans notre esprit répondent à la définition donnée de la synthèse par Dugald-Stewart.

Nous avons plus spécialement examiné cette question par rapport à la médecine, et nous avons montré que si les théories étaient moins utiles dans les sciences fondées sur l'immuabilité, elles avaient prouvé leur puissance dans les sciences fondées sur l'inertie, et qu'il était difficile de s'en passer dans celles qui reposaient sur la spontanéité.

Eclairé par cette distinction, nous avons recherché alors la source de cette illusion *inductive* qui promettait depuis deux cents ans à la médecine des progrès indéfinis, sinon absolus, et nous avons trouvé que cette illusion venait seulement de la place qu'on affectait à la médecine dans le tableau encyclopédique des connaissances humaines. Si la médecine, en effet, appartient purement à l'ordre physique, on ne voit pas de limite possible à ses progrès ; mais si elle appartient en grande partie à la métaphysique, il faut se rappeler que cet ordre de connaissances échappe au calcul.

La constitution de l'homme nous a donc paru une étude nécessairement antérieure à l'étude de la médecine, sans que personne eût le droit d'adresser à ceux qui cherchent la vérité sur ce point des qualifications dont le moindre inconvénient consiste à n'être ni raisonnables ni polies.

Nous avons montré ensuite que ceux-là mêmes qui reprochent aux autres des théories et des nuages acceptaient sans balancer des théories non moins nébuleuses; après quoi, jetant un coup-d'œil rapide sur la médecine en général, nous avons vu que l'histoire de cette science n'était autre chose que l'histoire des théories médicales, et qu'aujourd'hui, comme toujours, la médecine en était inondée.

Quant aux progrès des sciences par l'induction, ceux de

l'ordre physique sont incontestables et merveilleux; mais l'examen des faits prouve que l'esprit de la synthèse antique est toujours là pour féconder les phénomènes, et que ces progrès si rapides ont presque toujours été le produit de quelque *témérité* du génie. En métaphysique, on peut les nier ces progrès, on le doit peut-être, et la médecine touche de trop près à la métaphysique pour en avoir fait de bien considérables.

Si quelqu'un maintenant prétendait trouver dans ce travail la preuve d'une opposition quelconque à cet esprit d'analyse et d'observation qui fait le fond de la méthode inductive, nous aurions le droit de nous en plaindre sans doute, mais nous n'aurions pas d'autre chose à répondre que ce que nous avons dit déjà, que, pénétré d'admiration pour l'homme qui a tracé d'une main si ferme une des méthodes qui peuvent nous conduire à la vérité, cette admiration serait sans bornes s'il n'eût pas voulu détruire en même temps un instrument qui s'est montré si admirable dans les mains de quelques hommes de génie.

Et enfin, si d'autres personnes, appuyées sur quelques passages de Bacon, prétendaient qu'on n'a pas bien saisi en cela le vrai sens de sa philosophie, nous demanderions alors ce que signifie cette double promesse qu'il a faite et répétée dix fois, de rendre mécanique la recherche de la vérité, et d'*égaliser* tous les esprits dans la lutte de l'homme contre la nature.

Tous les disciples de Bacon ont passé légèrement sur cette exéquation fameuse, se bornant à la considérer comme une de ces forfanteries philosophiques qui ne changent rien aux choses. Cette opinion nous semble une erreur : le mot de Bacon est doublement grave; car, en premier lieu, c'est une de ces flatteries populaires comme en font tous les novateurs qui veulent détruire les institutions antiques ; en second lieu, et c'est là le point capital, le mot est vrai; et comme Bacon est non-seulement un philosophe pénétrant, mais aussi un

très-grand écrivain, le mot est aussi juste dans la forme que dans le fond : « Sa méthode, dit-il, *ne laisse presque rien* à la supériorité du génie; *non multùm excellentiæ ingeniorum relinquit* » (1); elle n'a pas la prétention d'élever les esprits médiocres à la hauteur des esprits sublimes; sa manière de niveler les intelligences est différente et consiste simplement à enlever au génie sa sublime prérogative, qui est de trouver par anticipation, dans un petit nombre de faits, ce qu'une foule d'esprits médiocres ne trouveraient jamais dans un encombrement de faits immense (2).

Voilà ce qui nous persuade que cette méthode est, comme toutes les méthodes exclusives, l'expression d'une nature d'esprit spéciale, qui ne reconnaît qu'à elle-même le droit de travailler aux sciences. C'est là la prétention que nous avons voulu combattre : on pare sans doute aux inconvénients du génie en lui coupant les ailes ou en y *attachant du plomb* (3), mais si l'on évite ainsi quelques erreurs, on perd aussi peut-être bien des vérités.

III.

On pourra s'étonner qu'avec de pareils principes nous ayons songé à donner au public un des morceaux de philosophie médicale moderne où sont développées avec le plus d'éclat les doctrines de Bacon sur l'avancement des sciences. Nous espérons qu'il suffira de quelques mots pour justifier, à cet égard, la résolution que nous avons prise.

(1) *Nov. Org.*, I, 61 et 122.

(2) « Le plus beau privilège du génie c'est de deviner sur peu d'éléments ce que d'autres déduiront plus tard péniblement. » (Is. Geoffroy Saint-Hilaire, *Rev. des Deux-Mondes*, 1er avril 1837.)

(3) *Nov. Org.*, I, 104.

Ainsi qu'une partie de la génération médicale actuelle, nous avons assisté à la chute de la médecine physiologique. Jamais, peut-être, un édifice scientifique quelconque n'avait été construit avec autant d'unité, agrandi avec autant de talent, pour tomber avec autant de rapidité. Après avoir exercé pendant quelque temps une domination presque universelle, la doctrine du grand novateur s'était vue attaquée de toutes parts, et Broussais, l'un des plus beaux génies du XIXe siècle, eut le temps de mourir sur les ruines de sa théorie.

L'occasion était belle, car le mal, cette fois-là, était visible, et il pouvait frapper tous les esprits, que n'entraînait plus la parole passionnée du maître. Aussi ce fut un concert d'anathèmes, et tous ceux qui avaient pris part à cette lutte brillante, de près ou de loin, maudirent à l'envi ces théories funestes qui venaient compromettre la science et ruiner l'autorité de la médecine.

Au milieu de cette disposition générale, que pouvait faire la génération nouvelle? Son rôle, ou peut-être même son devoir, dut être aussi de maudire les théories, et c'est ce que firent avec bonne foi la plupart d'entre nous.

J'ai encore présent à la mémoire le souvenir de ces longs entretiens où nous débattions alors, avec quelques amis, les principes et les dangers des théories. Réunis par la conformité des goûts et la tendance générale des idées, nous apportions en commun, à certains jours, le fruit de nos études particulières et de nos prédilections médicales. Baglivi fut mon partage. J'avais lu avec une sorte d'enthousiasme ce brillant ennemi des hypothèses en médecine, et j'ébauchai dès cette époque la traduction que je publie aujourd'hui.

Outre ses qualités philosophiques, Baglivi, d'ailleurs, est plein de remarques si judicieuses et de si beaux préceptes, qu'il était impossible de n'en pas retirer le plus grand fruit. Je fis donc une étude sérieuse de ce livre, où se reconnaissent,

dès l'abord, tous les principes généraux de Bacon, ses riches figures et souvent même ses expressions; or, comme en toute chose il est naturel de remonter à la source, il fallut revenir aux ouvrages du philosophe éminent auquel on attribuait de toutes parts la rénovation générale des sciences. C'est ici que commencèrent pour moi une série de réflexions dont quelques-unes ont été développées dans la deuxième partie de cette introduction. Il me semblait lire Bacon pour la première fois. C'était pour moi, je l'avoue, un chagrin véritable de le voir traiter avec un si profond dédain, un dédain de sectaire, ces prodigieux génies dont il *daignait à peine parler* (1); affirmant à chaque page de ses livres la nullité des sciences avant lui, déclarant même que la méthode expérimentale suivie de son temps — le temps de Galilée! — était aveugle et stupide (2); et promettant à l'homme une sorte de mécanisme pour arriver à la vérité.

Il me paraissait difficile que la vérité prît un ton aussi superbe, et notre Descartes, qu'on était convenu d'accuser de *personnalisme*, me semblait désormais un prodige de modestie.

Si je croyais, d'ailleurs, sentir alors le danger des théories pour la médecine, une science d'application immédiate et forcée, je ne voyais pas, relativement aux sciences de curiosité ou de bien-être, ce que l'homme pouvait gagner à ne chercher la vérité que par un seul chemin. Il était évident que la nouvelle méthode donnait à l'esprit une sûreté de marche admirable, mais il me semblait que le voyageur *inductif* qui aurait prétendu décrire l'univers, en suivant pas à pas toutes les côtes de l'ancien monde n'eût jamais découvert le nouveau. Je me rappelais le mot de Voltaire, « que nous savions maintenant, grâce aux mathématiciens, l'angle le plus favorable que

(1) *Nov. Org.*, I, 71 et *passim.*

(2) « At modus experiendi quo homines nunc utuntur *cæcus* est ac *stupidus.* » *Nov. Org.*, I, 70.

devait faire le gouvernail avec la quille d'un navire, mais que Colomb avait découvert l'Amérique sans cela ; » et j'en concluais qu'un peu de hardiesse dans les sciences ne pouvait que leur être infiniment utile.

Il y avait d'ailleurs, bien évidemment, deux manières d'arriver à la vérité, puisque cela était avoué par l'auteur lui-même de la nouvelle et très-jalouse méthode (1). Or, je comprenais bien que l'entendement eût besoin d'être aidé et dirigé dans cette recherche, mais je ne comprenais pas qu'on le déclarât absolument hors d'état de pénétrer la mystérieuse obscurité de la nature autrement que par l'une de ces méthodes à l'exclusion de l'autre (2). Il me semblait que l'histoire des sciences était peu d'accord avec cette théorie, et que si la synthèse abandonnée à elle-même avait fait autrefois des faux pas très-graves, ce danger n'en était plus un depuis qu'on possédait dans l'induction un merveilleux instrument de contrôle.

Arrivant ensuite à la médecine, et sachant que Bacon l'avait peu cultivée, je m'attendais à ne trouver à cet égard que l'application générale des principes inductifs à l'avancement de cette science. Mais il était loin d'en être ainsi. Outre que la science du corps humain se trouvait, dans l'ouvrage du philosophe, complètement séparée de la science de l'ame, ce qui me semblait une philosophie très-malheureuse, le chapitre consacré à la science du corps était plein d'affirmations dogmatiques et pratiques, affirmations que les lois sévères de l'induction devaient interdire au philosophe, et qui me paraissaient fort peu différentes de ces *anticipations* condamnées par lui en principe. Je me demandai alors si ces anticipations étaient donc si naturelles à l'esprit de l'homme qu'il fût impossible de leur échapper, et je revins à Baglivi, pour y cher-

(1) *Nov. Org.*, l. I, 19.
(2) *Nov. Org.*, l. I, 21 et suivants.

cher l'influence des principes généraux du maître sur un homme spécial.

La première chose qui me frappa, c'est que le baconisme de Baglivi ne l'avait pas non plus sauvé des théories; et voici où l'avait amené l'observation *rigoureuse* et *méthodique* des faits : pour Baglivi, la cause presque générale des maladies consistait dans deux sortes de lésions : la première affectait le ton, le ressort et la structure des fibres; la seconde affectait l'équilibre mutuel des solides et des liquides (1). Avec cette manière de considérer l'homme sain et malade, la médecine devenait une question de mécanique, et par conséquent une chose indéfiniment perfectible, ce qui commençait à me sembler très-contestable.

Du reste, si l'école italienne du temps de Baglivi s'était laissée aller au torrent des théories, ce n'était pas une raison qui prouvât que toute la médecine moderne en eût fait autant. Mais on avait beau chercher, on ne trouvait que des systèmes qui avaient régné tour-à-tour, jusqu'à ce que l'anatomie fût venue révéler que toute maladie était le résultat organique d'une irritation toujours identique, toujours semblable à elle-même, quelle que fût la nature des agents irritants.

C'était là cette grande théorie physiologique qu'on essayait de renverser au temps dont nous parlions tout-à-l'heure, et ce travail se faisait au nom de la médecine d'observation pure. C'était là un très-beau nom; mais il était bon de savoir si cette école elle-même s'était bien réellement débarrassée des théories. Or, il était évident qu'après tant de luttes l'anatomie pathologique était restée comme auparavant la maîtresse du champ de bataille; et l'anatomie pathologique considérée comme fondement de la médecine, qu'était-ce autre chose

(1) *De Fibrâ motrice; De anatome fibrarum*, pp. 402 et 441 (éd. 1745).

qu'une affirmation ou du moins une hypothèse en vertu de laquelle on supposait qu'une maladie avait toujours sa raison suffisante dans les organes, et qu'il ne fallait tenir compte que de ce qu'on voyait? Cela nous semblait philosophiquement faux; il nous paraissait que c'était l'*homme* qui était l'objet de la médecine, et non pas seulement ses organes (1). L'anatomie pathologique ne pouvait donc avoir de valeur que par sa combinaison avec une théorie anthropologique aussi vraie que possible. Cela nous menait tout droit vers Montpellier, où du moins l'étude de l'homme faisait partie essentielle de l'enseignement médical. Là, en effet, on ne demandait plus au cadavre tout seul le secret des maladies elles-mêmes, on n'y cherchait que ce qu'on y pouvait trouver, le témoignage des organes; l'anatomie pathologique se trouvait réduite pour ainsi dire au rôle d'une opération de médecine légale : on constatait la blessure organique, on en recherchait les modifications, mais on croyait savoir qu'on ne faisait après tout que l'anatomie de la moitié de l'homme, et peut-être de la plus petite moitié; l'autre avait disparu.

Mais quelle était cette autre moitié? On avait pris dans Bacon, qui l'avait prise dans Telesio, une théorie où l'on distingue deux ames humaines, l'ame rationnelle, dont il n'est pas question dans les écoles de médecine, et l'ame irrationnelle ou *sensible,* qui a son origine dans les *matrices des éléments.* Cette dernière ame, qui est *certainement* matérielle (2), n'est point donnée par Bacon comme un fondement de la médecine; mais, depuis Stahl, il était devenu très-difficile de

(1) « La médecine n'est une science qu'en distinguant dans chaque fait le rôle de chacune des causes qui constituent l'homme. » Lordat, *Lettre au Congrès médical*, p. 9.

(2) « Anima siquidem sensibilis sive brutorum plane *substantia corporea* censenda est, à calore attenuata, et facta invisibilis. » *De Augm.*, l. IV, ch. II, nº 4.

toucher à cette science sans y mêler un élément spiritualiste quelconque; et d'ailleurs c'était de Stahl lui-même que procédait l'école de Montpellier.

Barthez avait donc pris cette ame de seconde majesté; il l'avait posée en fait (1), déclarant que, « *puissance* ou *faculté*, le principe vital était *un*, absolument indépendant de l'ame pensante et même du corps, suivant toutes les apparences »(2). Son illustre successeur l'avait représentée ensuite comme une « puissance temporaire qui a une *spontanéité*, une providence individuelle, une futurition contingente, une *raison d'agir non nécessaire*, mais liée à un but »(3).

Il y a loin de là à l'ame matérielle de Bacon, et cette manière de considérer l'homme retirait du moins la science de ce que le chancelier, dans son énergique langage, aurait appelé volontiers les *ordures de la médecine* (4).

Mais, on l'avoue généralement, cette belle théorie n'en est pas moins une théorie, et elle n'est point fille de l'induction : ceux qui la proclament l'ont posée en fait, et si jamais on employait, pour prouver cette *théorie*, la moitié du talent qu'on a dépensé pour défendre une *méthode*, on aurait bientôt mis à l'abri de toute contestation cette doctrine du principe vital absolument nécessaire à la médecine.

Arrivé là et convaincu désormais que, sous quelque nom qu'on les cachât, on avait toujours en médecine un principe général, un système, ou, si l'on veut, une théorie autour desquels on pût grouper d'une manière convenable l'ensemble des symptômes qui constituent ce que nous voyons d'une maladie, il ne restait plus qu'à savoir la théorie à laquelle il fallait s'attacher. Mais cela ne nous semblait plus

(1) V. Jaumes, *De l'Influence des doctrines philosophiques de Descartes et de Bacon sur la médecine*, p. 87.

(2) *Nouveaux éléments de la science de l'homme*, par Barthe ; 1806.

(3) Lordat, *Lettre à M Cousin*, p. 51.

(4) *De Augm.*, l. IV, ch. II, n° 15.

douteux. L'homme étant un agrégat où les phénomènes animiques jouent évidemment un aussi grand rôle que la digestion (1), il nous parut impossible qu'une théorie médicale quelconque pût approcher jamais de la sorte de perfection relative où nous pouvons prétendre, si elle ne commençait d'abord par accepter nettement ou du moins par étudier sérieusement toutes les conditions, tous les éléments de l'agrégat humain.

Il restait néanmoins une considération qui pouvait nous sembler embarrassante : parmi le grand nombre de théories qui ont régné sur la médecine, il y en a eu beaucoup d'incomplètes et beaucoup de fausses ; et cependant, si l'on y regarde avec quelque impartialité, si on ne se laisse point trop aller à ces déclamations du progrès si communes aujourd'hui, on verra que chaque école médicale peut citer avec orgueil des noms de praticiens très-illustres. D'où cela peut-il venir? On peut en donner plusieurs raisons : la première, c'est qu'il y a bien réellement un fort petit nombre d'écoles véritables, de façon que des médecins qu'on croit séparés par des choses ne le sont que par des mots (2) ; la seconde raison, c'est que la plupart de ces théories ne sont point, comme le disait Bacon, de pures anticipations de l'esprit, mais bien des généralisations fortes et laborieuses, embrassant véritablement un très-grand nombre de faits, les liant entre eux et permettant de les soumettre à une sorte de calcul, à peu près comme le système de Ptolémée, si cher au cœur de Bacon, permettait de pré-

(1) Jouffroy, op. cit., p. 46.

(2) Y a-t-il, par exemple, du moins quant à la pratique, une différence considérable entre l'*animisme* de Montpellier et les *esprits vitaux* de Sydenham, qu'il est très-facile de retrouver au fond du mécanicisme de l'école italienne? Nous savons bien que cette différence existe, et nous croyons pouvoir affirmer que nous la sentons; mais nous parlons de la pratique, et sous ce point de vue le mécanicisme animé de Baglivi nous semble infiniment plus près de la vérité que ce vitalisme *local* et *individuel* qui tient l'esprit enchaîné sur un point de l'économie et ne veut voir que des résultats.

voir assez exactement les phénomènes astronomiques et de s'en servir.

Ajoutons, enfin, à cette troisième raison, que l'*art* médical est comme les autres arts : quelle que soit l'école ou la théorie, l'instinct, l'εὐστοχία, cette qualité précieuse, individuelle, intransmissible; l'instinct domine tout, sait tirer parti de tout, et sans lui tout est médiocre.

Voilà pourquoi, sans acception aucune, il est bon d'étudier avec soin tous ceux qui ont marché à la tête des écoles ou fait honneur aux théories. C'est leur génie bien plutôt que leur système qui est aux prises avec la nature. On les voit agir eux-mêmes quelquefois sans saisir leurs motifs, souvent à l'encontre de leur théorie, mais toujours avec utilité. Qu'importe que Sydenham voie partout des humeurs et des esprits vitaux, physiques ou non? En est-il moins le premier des médecins modernes, malgré ces mêmes esprits vitaux, et malgré le dédain qu'il montrait pour ces longues observations particulières où se complaît sans fin ce qu'on appelle la précision médicale de notre siècle?

Quelles que soient, d'ailleurs, leurs préoccupations philosophiques, c'est seulement dans les livres de ces hommes illustres qu'on trouve à chaque pas ces préceptes *communs* dont parle Sénèque, qui conviennent à toutes les écoles et qui rentrent dans toutes les théories. Baglivi surtout en est plein, et c'est probablement à l'abondance de ces principes fondamentaux qu'il a dû de se voir donner par Hecquet le titre superbe de *boussole des médecins*.

Baglivi est donc, sans contredit, l'un des hommes qu'il nous importe le plus de connaître, et c'est pour cela que nous avons résolu de donner cette édition française du premier de ces ouvrages, après les huit ou dix éditions latines qui en ont été publiées.

Les personnes à qui s'adresse ce livre n'ont pas besoin qu'on

leur en fasse l'analyse, et sa vieille réputation dispense d'en faire l'éloge. Conçu tout entier dans les idées baconiennes, ce livre est certainement un de ceux qui ont commencé le mouvement philosophique moderne, et c'est celui de tous qui a le plus contribué, et le plus tôt, à lancer la médecine dans la voie nouvelle qu'elle se glorifie de parcourir aujourd'hui, sous dix noms différents (1). A ce point de vue, Baglivi se rattache intimement à toutes les idées scientifiques actuelles et n'a été jusqu'à présent ni effacé, ni remplacé dans la tâche brillante qu'il avait accomplie à vingt-sept ans. Ecrit dans un style plein d'énergie et d'éclat, on désirerait peut-être dans cet ouvrage un peu moins de faste et un peu plus d'ordre, un peu moins de théories, ou de meilleures; mais on y trouvera partout ce profond instinct de la médecine qui ressemble tant au génie, cet enthousiasme de l'art, qu'on ne trouve pas toujours chez ceux-là même qui parlent le plus haut de ses progrès, et enfin cette probité scientifique qui est utile dans toutes les sciences, mais qui est indispensable pour ceux qui exercent l'art médical. Baglivi a donné, sans doute, l'exemple d'un homme qui proscrit les systèmes et qui consacre sa vie à la défense d'un système fragile et oublié, mais cet exemple on le retrouve partout, car l'esprit de l'homme s'arrange mal des faits qui restent longtemps isolés. On lira donc toujours ce livre remarquable pour se mettre en garde contre soi-même et contre les autres, et pour pénétrer son esprit de cette vérité nécessaire, que la médecine vit surtout d'observation personnelle et de préceptes.

(1) Il est très-facile de montrer dans Baglivi, comme dans la plupart des médecins, depuis le milieu du XVII[e] siècle, l'influence évidente de Descartes et de sa philosophie; mais ce que nous avons eu en vue plus spécialement, ç'a été la méthode, et la méthode de Baglivi est celle du *Novum Organum*. Peu importe maintenant qu'il soit arrivé par cette méthode à des résultats tout différents de ceux qui ont été obtenus depuis; c'est là le sort de toutes les méthodes : mais il n'en est pas moins vrai que le traité de Baglivi est l'application médicale de la philosophie du chancelier d'Angleterre.

Il y a enfin une dernière chose qu'on trouvera dans ce livre, et que peut-être on chercherait vainement ailleurs : je veux parler de cette demi-justice rendue aux théories, et qu'il était difficile de leur refuser dans la patrie de Galilée, un des hommes qui ont réuni avec le plus de bonheur le génie de l'expérience et la hardiesse des idées.

Nous terminons ici ce que nous voulions dire de la méthode et de l'ouvrage. Quant à la traduction elle-même, nous n'avons point à en parler : nous l'avons jugée utile parce que la lecture d'un livre latin, tout brillant qu'il puisse être, n'en est pas moins un travail, et quelquefois même, il faut bien l'avouer, une fatigue qu'on s'épargne (1). — Nous espérons donc qu'on l'accueillera, sous ce rapport, comme nous l'avons faite, et que nous aurons contribué ainsi, pour notre part, à entretenir dans la médecine ce souffle de philosophie qui peut bien changer de nature et de but, mais sans lequel la médecine est nécessairement quelque chose de bien faible (2).

Nous avions eu d'abord l'intention de joindre à cette traduction quelques développements particuliers et quelques-unes des savantes notes qui ont enrichi les éditions latines de la fin du dernier siècle ; mais nous y avons renoncé bien vite. Un livre de médecine s'adresse toujours à des hommes qui savent faire la part des affirmations thérapeutiques, et un livre de philosophie a besoin d'unité ; il ne faut pas, selon nous, qu'un auteur soit arrêté à chaque phrase pour s'entendre dire dans une note le contraire de ce qu'il vient de dire dans le texte. Nous sommes loin, sans doute, de partager toutes les idées *méthodiques* du livre que nous publions, mais nous avons

(1) La traduction de M. Daignan, épuisée d'ailleurs depuis longtemps, ne comprend que la partie purement pratique du livre de Baglivi. Cette partie, renfermée tout entière dans un seul chapitre du Ier livre, le chapitre IX, commence à la p. 61 et finit à la p. 225 de notre traduction.

(2) « Medicina autem in philosophiâ non fundata res infirma est. » *De Dignit. et Augm. Sc.*, IV, II, 3.

trouvé plus convenable de les laisser marcher librement et de recueillir nous-même en quelques pages les réflexions que nous inspirent depuis longtemps ces admirations exclusives pour une méthode et ces proscriptions systématiques dont l'abus commence enfin à frapper tous les yeux.

C'est une considération toute semblable qui nous a fait sacrifier sans balancer un certain nombre de notes spéciales où l'on discutait le texte et les commentaires de quelques passages d'Hippocrate rapportés par Baglivi : Hippocrate n'était point en cause, et d'ailleurs nous ne pouvions perdre de vue qu'il s'agissait de philosophie médicale au moins autant que de pratique ou d'érudition.

Nous avions commencé notre travail sur l'édition de Kuhne; mais en comparant cette édition avec d'autres beaucoup meilleures, nous nous sommes arrêté spécialement à celle de 1745, sauf les additions et interpolations, que nous n'avons pas reproduites. Les personnes qui aiment à remonter aux sources nous sauront gré, enfin, d'une amélioration dont nous allons dire quelques mots. Les citations de Baglivi, celles surtout qui ont rapport à Hippocrate, sont faites sur des éditions qui ne sont plus très-communes (1); il y en a même un grand nombre qui semblent faites de mémoire (2). Nous avons fait tous nos efforts pour retrouver leur place véritable, et pour l'indiquer dans les éditions les plus connues. Toutes les fois, par exemple, qu'il s'agissait d'un livre hippocratique traduit par M. Darem-

(1) Il nous semble que Baglivi citait habituellement l'édition de Froben, traduction latine d'Hagenbut (Janus Cornarius); Bâle 1558.

(2) Il serait facile d'en donner quelques exemples, qui pourraient même être considérés comme assez graves s'il s'agissait seulement d'érudition. Dans l'*Appendice à la pleurésie*, Baglivi cite ce passage des *Coaques* (491, Lit. 481) : « Dolores circà latus tenuitèr consistentes in febribus citrà *nothas costas*, venæ sectio læserit, etc. » — Il n'y a rien dans Cornarius ni dans Foës, et encore moins dans le texte grec, qui permette cette leçon, *nothas costas*. Le texte grec, que je n'ai plus sous les yeux, mais que j'ai très-présent à l'esprit, dit seulement ἄσημα (ἀλγήματα?) dolores *citrà notas*, et Cornarius ne traduit pas autremem.

berg, nous avons préféré renvoyer à cette traduction, que sa valeur propre et son bon marché ont rendue très-populaire. Pour les autres livres, nous avons renvoyé à l'édition de M. Littré, et souvent même nous avons donné les deux indications à la fois. Nous savons bien que ce travail est généralement apprécié beaucoup moins qu'il ne coûte; mais nous espérons cependant que ceux-là du moins qui ont essayé quelque chose de semblable nous en sauront gré.

Quant à la traduction elle-même des passages dont nous parlons, nous n'avons fait aucune difficulté de reproduire l'une ou l'autre des traductions qui sont connues, conservant ce qui nous paraissait bon, modifiant ce qui nous semblait devoir l'être, et gardant, enfin, à cet égard toute notre liberté. Nous devons ajouter seulement ici que c'est à l'élégante traduction de M. Daremberg que nous avons fait le plus d'emprunts, parce que le savant bibliothécaire nous a paru tenir un juste-milieu très-sage entre les hardiesses un peu téméraires de Villebrune et le parti pris singulier de style qui caractérise la traduction de M. Littré dans sa belle édition d'Hippocrate.

DE LA MÉDECINE PRATIQUE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

De la nécessité des observations en médecine.

APHORISMES.

I. Ministre de la nature et son interprète, quoi qu'il veuille faire ou quoi qu'il fasse, le médecin doit se rappeler que le seul moyen de commander à la nature, c'est de savoir d'abord lui obéir soi-même. Les causes intimes des maladies, leurs sources premières sont en effet cachées dans un sanctuaire impénétrable, où elles peuvent braver toute l'activité de l'intelligence; et l'homme a beau s'agiter à la poursuite de la nature, presque toujours il s'arrête, épuisé d'efforts, au milieu d'un chemin qu'elle abandonne pour s'engager dans des routes nouvelles.

II. Quand on peut joindre à la sagacité de l'esprit le secours puissant d'une longue observation, on trouve sans difficulté de bonnes méthodes pour guérir les hommes; et l'on en trouve plus facilement encore, si l'on peut s'appuyer en outre sur la lecture et sur la connaissance des livres. Les plus

grandes précautions cependant sont nécessaires quand il s'agit de cette lecture. Rien n'est à craindre comme de trouver une nouvelle source d'erreurs là même où l'on croyait puiser de nouveaux et puissants moyens de science.

III. Ce n'est point le langage de l'homme, c'est le langage de la nature elle-même que parle Hippocrate. L'antiquité médicale n'a rien produit qu'on puisse comparer avec cet illustre fondateur de la science, et l'avenir ne produira rien de semblable, jusqu'à ce que les médecins, revenus de leurs longues erreurs et sortis de leur profond sommeil, aient pu saisir enfin toute la distance qui sépare cette mâle et historique médecine de la Grèce des romanesques spéculations modernes; jusqu'à ce que, moins confiants dans les orgueilleuses fictions de l'imagination, ils aient fini par comprendre qu'au lieu d'étouffer la médecine dans les étroites limites de l'esprit humain, on doit plutôt lui en ouvrir toutes les barrières, afin qu'elle puisse s'élancer en liberté dans le vaste champ de la nature.

IV. Si les théories actuelles ont quelque chose qui les distingue de la rudesse antique, nous ne devons ce résultat qu'à la philosophie expérimentale, née de nos jours et sous nos yeux; mais, si nous voulons que l'humanité puisse trouver enfin quelque utilité générale dans cette masse de travaux particuliers, il s'agit d'appliquer maintenant la même méthode au perfectionnement de la pratique, qui est le but véritable de la science, le seul but où doivent tendre désormais tous les efforts, tous les talents des hommes de notre âge. Suivons cette route, et nous verrons s'évanouir l'un après l'autre tous ces préjugés d'une éducation fausse qui sont la source de nos erreurs la plus inépuisable; suivons-la, et bientôt nous verrons la médecine, débarrassée enfin des langes grossiers de l'enfance, revêtir la force et la prudence de la virilité.

V. Au lieu de chercher sans cesse à séparer les anciens et les modernes, essayons plutôt, s'il est possible, de réunir les uns et les autres dans une alliance éternelle. Quelle folie plus grande en effet que de vouloir toujours les mettre en désaccord par les mots quand ils sont d'accord par les choses! On ne peut s'imaginer, par exemple, combien cette déplorable manie

de créer toujours des mots nouveaux pour exprimer des choses déjà nommées sème d'embarras, de défiance et d'obscurité sous les pas des jeunes gens qui marchaient avec le plus de bonheur dans l'étude de la médecine. Aussi, qu'arrive-t-il? C'est qu'une fois aux prises avec la maladie, ne sachant plus ni où ils sont, ni où ils doivent aller, incertains, trébuchant sans cesse, ils ne peuvent faire un pas sans prendre eux-mêmes ou faire prendre aux autres pour la vérité l'apparence du vrai ou même du vraisemblable. Quant aux malades, que leur importe, en vérité, que nous donnions aux phénomènes morbides et aux éléments de l'organisme les noms moins délicats que leur donnait l'antiquité, pourvu que rien ne nous échappe des vrais moyens de guérison, pourvu que nous sachions donner par les faits un sens palpable à nos paroles, et faire enfin répondre l'événement à nos promesses !

VI. S'il y a quelque chose au monde qui puisse faire perdre de vue à l'esprit la connaissance des maladies, c'est, avant tout, cette rage effrénée de spéculations et de disputes que les médecins arabes et tous les Galénistes des siècles suivants ont portée jusque dans la pratique. Il en est résulté qu'au lieu de s'arrêter dans le champ vaste et fertile de la nature, où de si beaux génies auraient pu s'ébattre en liberté, on les a vus s'aller perdre de gaîté de cœur au milieu des ronces et des épines de la dialectique; et là, captif et comme enchaîné, leur esprit ne put jamais s'élever seulement jusqu'à l'espérance d'ajouter aux anciennes découvertes de la médecine quelques découvertes nouvelles.

VII. Fille du temps, la médecine n'a point dû à l'esprit de l'homme son laborieux enfantement; et si l'antiquité regardait l'art de la divination comme un résultat des remarques journalières et de l'expérience, on en peut dire autant pour le moins de la médecine, qui se peut définir ainsi : « Un art qui « s'appuie sur l'expérience et l'étude des résultats, pour arriver à connaître, à voir, à expliquer les divers genres de « lésions morbides ; un art qui, dans la pratique, laisse de « côté tout ce qui n'est que probabilité ou hypothèse, et va « chercher, pour combattre les maladies, des armes impéris-

« sables, dans les préceptes consacrés par l'expérience des « siècles. »

Comparée avec la splendeur et l'orgueilleuse magnificence des doctrines fondées sur des hypothèses, cette méthode médicale, je le sais, peut paraître bien petite, basse peut-être, et misérable ; mais les premières sont sans utilité, comme elles sont sans vie réelle ; ce n'est qu'un vain étalage de feuillage et de rameaux : leur beauté flatte l'œil d'abord, mais elle se flétrit bien vite, dès que le charme de la nouveauté a cessé, comme la sève, d'en nourrir l'éclat trompeur. La médecine dont nous parlons, au contraire, ne devant rien aux fictions ni aux mensonges, méprisant à la fois l'ostentation et la vaine gloire, autant qu'elle aspire à la gloire vraie et solide de guérir les hommes, fournit à ceux qui la cultivent, non pas seulement des fleurs orgueilleuses et stériles, mais encore des fruits aussi doux qu'abondants ; et, chaque jour, elle acquiert une force et une beauté nouvelles.

VIII. Les hommes prudents et réfléchis regardent généralement comme étrangère à la science cette partie de la médecine qui s'abandonne aux spéculations. La science, en effet, ne se compose que de choses parfaitement connues et pénétrées ; ses préceptes sont en dehors des caprices de l'opinion ; les raisons qu'elle donne ont de la méthode et de la certitude ; et si elle nous montre un chemin, nous y pouvons diriger nos pas, sans crainte de tomber dans quelque erreur pratique. Mais toutes ces hypothèses où semble se complaire la vanité de notre siècle, peut-on trouver rien de plus vague et de plus incertain qu'elles ? Voyez-les : qu'ont-elles à nous offrir pour la plupart, si ce n'est de simples conjectures, dont l'analogie s'empare ensuite pour nous traîner de tous côtés, et quelquefois de côtés tous contraires ?

Ce n'est donc point dans la pénétration de l'esprit humain qu'il faut aller chercher le berceau de cet art sublime : c'est l'observation fine, délicate, incessante, c'est une sorte d'espionnage de la nature qui a créé la médecine ; on pourrait la regarder comme un monument de la science générale, agrandi, chaque jour, par les travaux des hommes de génie de tous les

siècles ; ou enfin, comme l'esprit d'une foule d'hommes réuni dans un seul.

IX. Rappeler ici le déluge infini de maux dont cette insatiable fureur d'hypothèses a inondé la médecine, ce serait un travail aussi long qu'inutile; je n'en dirai donc que quelques mots : Ainsi d'abord les plus beaux esprits et les plus illustres, accoutumés, façonnés pour ainsi dire à ces doctes et séduisantes fictions, en viennent bien vite à ne plus regarder qu'avec une sorte de mépris des travaux qui leur semblent bons tout au plus pour d'épaisses intelligences; et ce qu'ils entendent par ces travaux si indignes d'eux, c'est tout simplement l'étude des caractères morbides et la recherche expérimentale des propriétés médicamenteuses des corps.

Une autre conséquence aussi triste, c'est que les esprits studieux une fois imbus de ces théories mensongères s'y laissent complétement absorber par l'habitude et le travail lui-même; après quoi ces théories ne sont plus pour eux de simples probabilités, mais des règles de conduite infaillibles, dont ils font malheureusement bientôt l'application dans la pratique.

X. Nous n'avons que trop longtemps sacrifié aux ingénieuses explications de la physique, aux divisions sans nombre et aux subtiles définitions de la dialectique ; tout cela peut enrichir et fortifier la science, mais tout cela n'est pas la science. La nature, d'abord, n'a d'autres lois que les siennes ; elle est trop vaste pour que l'esprit humain puisse en fixer les bornes ou l'enfermer dans son étroit horizon. En second lieu, tout ce qui est corporel obéit à des lois admirables qui doivent durer autant que les corps eux-mêmes. Si donc nous voulons ne point payer les hommes de vaines paroles, si nous voulons nous contenter de leur être utiles, les lois de la nature doivent faire chaque jour le sujet de nos remarques et de nos observations les plus attentives, afin de les suivre pas à pas et de ne nous en écarter jamais.

XI. Le motif qui m'a déterminé à publier ce petit ouvrage n'a certainement rien de commun avec le désir d'acquérir une célébrité vaine; je n'ai point eu, en le faisant, d'autre intention que d'offrir à un grand nombre de ceux qui

aspirent au même but que moi un guide qui pût les prémunir contre les erreurs du chemin, ou les ramener dans la voie. Je suis loin, du reste, de m'attendre à voir mon travail accueilli par la plupart d'entre eux avec bienveillance ou même avec justice. J'entends d'ici les uns répandre à pleines mains l'ironie sur ce qu'ils appelleront mes haillons galéniques; on me comparera peut-être à ces animaux immondes qui ne sortent de la fange que pour revenir s'y vautrer, ou bien encore au chien qui, suivant l'expression de l'Ecriture, retourne à son vomissement. Les autres ne manqueront pas de crier bien haut à la désertion, et de me dénoncer comme ayant passé avec armes et bagages du côté des empiriques. Trop heureux encore si l'on se borne à m'accuser d'audace et de témérité, pour venir ainsi, presque seul des médecins de notre âge, résister au torrent et lutter face à face contre les efforts de tous!

Toutes ces considérations, du reste, n'ont pu m'ébranler, ni bien d'autres encore; j'avais pour les mépriser un motif bien autrement puissant qu'elles-mêmes; je veux parler de cet amour de la vérité, de ce désir de me rendre utile, qui ont fait l'occupation de ma jeunesse et celle de mon âge mûr. Ce serait une honte, en effet, qu'un philosophe chrétien laissât aux sages du paganisme la pratique de l'antique adage : « L'homme n'a rien de plus précieux que ce qui peut être « utile à l'homme. »

XII. La raison ne peut jamais se trouver en lutte avec l'expérience : ceux qui croient cela possible me semblent tous également en dehors de la raison, empiriques ou rationalistes. Quel est celui qui pourrait, en effet, ne reconnaître que la raison pour règle, quand il s'agit de la médecine, une science qui, de l'aveu de tout homme sage, n'a d'autres sources que les tentatives et l'expérience des siècles. Et peut-on dire ensuite que ce serait une moindre folie de n'avoir égard qu'à la seule expérience, et de rejeter bien loin tout secours de la raison?

Du reste, quand je parle de la raison, je n'entends point précisément par-là cette activité particulière de l'esprit qui

s'applique à pénétrer les secrets de la nature et s'appelle encore l'invention ou la méditation; celle-ci ne regarde guère que la physique. Mais la raison dont je parle, c'est cette raison maîtresse et souveraine qui révèle au médecin les conséquences des choses, découvre à ses yeux le principe et la cause des maladies, lui en fait prévoir la marche et les terminaisons, et qui l'amène enfin, par la connaissance des choses actuelles, à la connaissance des résultats futurs. — Toutes ces discussions, ces luttes sans fin, qui déchirent la médecine au détriment de l'humanité et de la république chrétienne, Dieu veuille bientôt, dans sa bonté, en effacer jusqu'à la trace et faire enfin descendre la paix et la tranquillité du port sur le vaisseau de la médecine, jouet misérable de tous les vents depuis tant de siècles!

CHAPITRE II.

La Médecine et tout ce qu'elle a de certain, son origine et ses progrès ne sont dus qu'aux observations.

—

I. Si la nécessité inventa la médecine, c'est l'expérience qui la perfectionna. Inculte et grossière dans les premiers âges, chaque jour lui apporta des observations nouvelles, qui, s'éclairant les unes les autres, et éclairées toutes ensemble par le flambeau de la raison, ne tardèrent point à faire de la médecine une science libérale et profonde.

II. Suivant un vieux proverbe, *ce n'est point le fil-à-plomb qui s'accommode aux pierres, mais bien les pierres qui s'accommodent au fil-à-plomb*. C'est exactement le cas de la médecine : ses plus beaux raisonnements ne sont autre chose que les pierres apportées par chacun à l'édifice de la science; ils doivent par conséquent se ranger au fil de la nature; et, puis-

que ce fil éternel, immuablement suspendu par la main de Dieu dans l'univers, ne peut fléchir jamais de l'épaisseur d'un cheveu, pour s'accommoder aux erreurs de nos imaginations, il faut bien que les raisonnements de l'homme aillent eux-mêmes se fléchir et s'accommoder à lui.

III. Il y a deux pivots principaux sur lesquels roule toute la médecine, le raisonnement et l'observation; mais l'observation est en outre le fil qui doit régler les raisonnements de l'homme. Chaque maladie a sa nature particulière et certaine, à l'abri du caprice des théories; il n'en est pas une aussi qui n'ait, de la même façon, son mode d'invasion, ses progrès, sa période d'état et sa terminaison propres; et, comme tout cela se passe sans le secours de l'esprit, en dehors même de ses opérations, celui qui veut en pénétrer la nature ne trouvera jamais dans les subtiles et obscures discussions de la dialectique l'ombre même de l'utilité qu'il puiserait à pleines mains dans l'opiniâtre observation de tous les phénomènes morbides et dans l'habile imitation, je dirais presque dans l'imitation servile des méthodes de la nature.

IV. Il arrive tous les jours en médecine de voir démentir par l'événement les prévisions les mieux fondées sur le raisonnement et l'expérience. Faut-il en accuser l'insuffisance des préceptes d'un art sublime, ou n'est-il pas beaucoup plus naturel encore d'en accuser l'incroyable multiplicité des causes morbides de toute espèce, et surtout la négligence ou les erreurs du malade, celle des personnes qui l'entourent, et celle du médecin lui-même, dans la détermination et l'application des divers agents thérapeutiques?

V. Les uns donnent trop au raisonnement et rien à l'expérience; les autres font tout le contraire. Tous sont également aveugles, et voilà la source malheureuse de ces disputes sans fin qui déchirent la médecine et rejettent dans deux camps opposés la pratique et la théorie.

Il y a sans doute un mystère que nous n'avons point pénétré encore, et que nous ne pénétrerons jamais : c'est cette délicate et admirable texture des tissus de l'organisme, que Dieu a mise au-dessus des sens de l'homme, et même au-dessus

de son intelligence. Mais, prenons-y garde, l'expérience peut aussi nous égarer, si elle veut marcher seule, sans l'appui de la raison ; laissons donc chacune d'elles prêter à l'autre sa propre lumière ; toutes deux sans cela peuvent également nous mener à l'erreur.

VI. Tout nous échappe, je le sais, quand il s'agit de déterminer la nature des lésions organiques et celle des maladies ; mais il y a une chose claire, c'est que chacune d'elles a son type particulier ; qu'elles croissent et décroissent suivant certaines lois ; que leurs périodes enfin sont régulières et constantes. Et cela deviendra une vérité démontrée, du moment où on laissera à la nature sa liberté d'action, sans embarrasser sa marche par une foule de médications inutiles ou dangereuses. Toutes les fois que les choses se passent autrement, c'est l'affaire de la méthode et non celle de la nature. Supposez deux hommes atteints de la même maladie, une pleurésie, par exemple, et faites traiter ces hommes par des médecins différents et d'après une méthode différente ; rien ne se ressemblera moins que les symptômes chez ces deux malades. Qu'il se glisse une erreur dans la méthode, et vous aurez des symptômes du médecin plus encore que des symptômes de la maladie.

VII. Prenons les *Aphorismes* d'Hippocrate, ses *Pronostics*, ses *Prénotions de Cos*, et comparons avec les observations modernes : nous serons bientôt convaincus que la nature des maladies est restée ce qu'elle était dans ces temps reculés ; leur marche, leurs périodes, rien n'a changé depuis lors. Tout cela nous donne le droit de conclure que la médecine n'est point, comme on le dit, une science pleine d'incertitude et sans base réelle ; mais que ses décisions sont le résultat de règles certaines et appuyées sur une longue expérience. L'observation, en effet, qui est le grand principe de la science, s'exerce nécessairement sur le corps humain, dont les mouvements, naturels ou morbides, ont une origine immuable, des périodes régulières et constantes. Or, appuyés sur un fondement aussi sûr et aussi solide, comment veut-on que les dogmes de la science médicale ne partagent pas eux-mêmes sa certitude et sa perpétuité?

VIII. C'est là ce qu'avait admirablement compris Hippocrate, quand il résolut de consacrer tous les efforts et toute la précision de son génie à réunir une suite d'observations exactes, qui lui permirent bientôt de reconnaître et de déterminer dans les maladies différentes deux ordres de symptômes : les uns constants et spéciaux, les autres irréguliers et communs à plusieurs maladies. Les symptômes constants dépendent de la nature propre et constante elle-même de la maladie; les symptômes irréguliers reconnaissent pour cause soit la variété des méthodes curatives, soit celle plus grande encore et pour ainsi dire infinie des causes. Ce sont les symptômes du premier ordre qui sont la règle vraie de l'art médical; ce sont eux aussi qu'il concentra sous forme de sentences et d'aphorismes. Quant aux autres, s'il ne voulut point en faire des règles, il fut loin aussi d'en méconnaître l'importance, mais il en laissa l'appréciation à la probité, à la prudence et à la sagacité du médecin.

IX. Parmi ces symptômes réguliers, que l'on pourrait appeler les signes caractéristiques des maladies, il y en a d'évidents et de palpables, mais on en trouve souvent aussi de fort obscurs, et dont on ne peut guère donner une explication un peu plausible. Malgré cela, un médecin ne doit jamais les dédaigner, et son devoir est au contraire de les étudier tous avec la rigoureuse simplicité de la nature; car, s'il n'y a jamais dans une maladie de circonstance assez petite pour ne pouvoir fournir quelquefois une indication curative, il ne peut y avoir non plus d'assez petits phénomènes, ou d'assez obscurs, pour qu'on ne doive pas les examiner scrupuleusement et les décrire. C'est ainsi que l'on pourra se procurer un jour non-seulement une histoire exacte et complète des maladies, mais, ce qui est bien autrement important encore, une méthode curative exacte et complète.

X. Il serait difficile sans doute de passer en revue la longue série des phénomènes obscurs que nous voyons se manifester dans le cours des maladies. Cependant, pour développer clairement notre pensée à cet égard, nous nous arrêterons du moins sur quelques-uns d'entre eux. Ainsi, par

exemple, telle est la doctrine des jours critiques, c'est-à-dire le phénomène en vertu duquel l'épuration de la matière morbide s'accomplit au moyen de la fièvre en un temps déterminé. C'est par suite de ce principe que les maladies aiguës se terminent heureusement les jours impairs; celles qui se terminent les jours pairs se terminent habituellement par la mort. Les maladies chroniques au contraire se terminent les jours ou les mois pairs, suivant l'observation de l'antiquité. — Hipp., *De morbis*, IV, 27; *Coaq.* 80; *Aph.* IV, 61 (1).

Telles sont encore ces inexplicables transformations des maladies, leurs métastases sur un organe plutôt que sur un autre, les sympathies mystérieuses qui unissent quelques-uns des points de l'économie, et qu'on ne peut méconnaître, par exemple entre les jambes et la poitrine, entre la poitrine et les organes secrets.

Les vieux ulcères, les cautères anciens et autres affections chroniques des jambes, si on les supprime à contre-temps ou sans précaution, manquent rarement d'être remplacés par quelque maladie terrible de la poitrine : l'expérience de chaque jour confirme cette règle.

Dans les maladies de poitrine, les diurétiques et les pédiluves sont utiles, les purgatifs sont généralement nuisibles.

Tous les pleurétiques que nous avons vus ont guéri quand il se déclarait dans l'intérieur de l'oreille une douleur violente suivie de suppuration. — *Coaques*, 395–16; Littr. 399.

Des fièvres intermittentes, qui ont résisté aux délayants,

(1) Il y a de grandes difficultés sur ces textes d'Hippocrate. L. de Villebrune, qui traduisait avec une grande hardiesse, met simplement les jours *critiques*, au lieu des jours *impairs*, traitant d'*absurde théorie* la leçon ordinaire. On peut remarquer que tous les traducteurs et commentateurs d'Hippocrate ont, depuis ce temps-là, approuvé la correction de Villebrune, sans la suivre, et ils ont eu raison, puisque le texte est formel et appuyé d'ailleurs par *Epid.* II, v, 15; II, vi, 10, etc. Il faut avouer cependant que le *Pronostic*, 120 et 121, et surtout le manuscrit 446, suppl. cité par Littré sous la désignation C', est très-favorable à Villebrune. Mais doit-on se permettre de modifier ainsi à son gré le texte d'Hippocrate, uniquement parce qu'un passage est contraire à un autre ? Il nous semble impossible d'accepter ces sortes de modifications, qui tout au plus n'auraient de valeur qu'autant que la collection hippocratique nous serait venue d'une seule main.

aux laxatifs et aux fébrifuges, cèdent quelquefois avec une merveilleuse facilité à une saignée de la salvatelle.

Une douleur violente tombant tout-à-coup sur les testicules emporte les toux sèches. — Hipp. *Epid.* II, sect. V, n° 9. — Les gonflements du testicule qui succèdent à la toux rappellent la sympathie qui unit la poitrine, le sein, les organes de la génération et ceux de la voix. — *Epid.* II, sect. I, 6, fin. — Si la toux se déclare pendant une inflammation du testicule, cette inflammation disparaît. — *Epid.* II, sect. I, 6. — L'hydrocèle qui disparaît est remplacée par une hydropisie de poitrine. — Meara, *Observ. méd.* — Les éternuments qui précèdent ou accompagnent les maladies de poitrine sont mauvais. — *Pronostic,* 14; *Coaq.* 399; Litt. 393.

Il y a également quelque chose de mystérieux dans ce périodisme de certaines maladies, dans ces exacerbations à heure fixe qui caractérisent quelques espèces de douleurs, les fièvres en général, et beaucoup d'autres maladies.

XI. Or, ces observations et bien d'autres semblables, les médecins en font un sujet de plaisanterie quand on leur en parle; ils n'en tiennent aucun compte quand on les leur montre, et tout cela au grand détriment des malades. Il y a une infinité de choses qui surpassent notre intelligence; elles n'en sont pas plus à dédaigner pour cela; mais, si la raison se perd dans l'infinie variété de leur nature, la vraie sagesse consiste alors à ne laisser échapper, s'il se peut, aucun de leurs résultats sensibles, afin d'en pouvoir tirer des règles pour la pratique. C'est en effet l'un des travers de l'esprit humain, lorsqu'il se croit ou se sent incapable de pénétrer une chose obscure et d'en donner une explication satisfaisante, c'est, dis-je, l'un de ses travers habituels d'aller user, briser ses forces contre de subtiles inutilités. Et cette remarque que je fais, elle avait été faite déjà par Bacon : « Quand une « fois, dit-il, l'homme a désespéré de trouver la vérité, il « n'y a plus chez lui que langueur et découragement. D'où « il résulte bien vite qu'au lieu de suivre avec opiniâtreté « la voie triste et austère des recherches, il va se jeter dans « les sentiers plus agréables des discussions, et laisse égarer « son esprit tout au travers de la nature. »

Ainsi donc, puisqu'un épais bandeau couvre les yeux de la raison quand elle veut pénétrer ces mystères, il nous faut prendre les faits, sous quelque forme qu'ils se présentent, saisir leurs traits avec exactitude et les mettre simplement sous les yeux du lecteur, sans vouloir en altérer la forme par le prestige trompeur et le coloris des spéculations, comme Asclépiodore savait, dit-on, faire d'admirables peintures sans le secours des couleurs.

XII. La conclusion de tout ce qui précède, c'est que la médecine en général, sous le rapport de son origine et de ses plus solides principes, n'a point d'autre source que l'expérience. Quant à la manière de traiter chaque maladie en particulier, on ne peut guère espérer, je crois, de fort heureux résultats, si l'observation et la raison refusent de se prêter un mutuel appui. Que l'on y réfléchisse, en effet : les mille causes des maladies, la variété des tempéraments, les âges et les sexes divers, le genre de vie, le climat, les constitutions médicales toujours différentes et produisant chaque fois des influences diverses, tout cela peut amener dans la marche certaine et constante des maladies et de leurs symptômes une perturbation si grande qu'il devient extrêmement difficile de démêler la vérité, à moins d'avoir embrassé d'abord et pesé l'ensemble de tous ces éléments, pour l'examiner ensuite au flambeau sûr de la raison.

CHAPITRE III.

Des obstacles qui, jusqu'aujourd'hui, ont empêché les médecins d'apporter dans leurs observations le soin nécessaire.

—

I. S'il y a de la vérité ou même de la vraisemblance dans tout ce que nous venons de dire, on nous demandera peut-être quelles sont alors les causes qui ont pu empêcher la médecine

pratique d'atteindre ce degré de force et de perfection où devait la conduire l'observation médicale ainsi entendue. C'est ce que nous allons examiner.

Le mépris des médecins anciens, les *idoles* médicales, ou opinions préconçues, les fausses analogies, les lectures mal faites, la mauvaise interprétation des auteurs et la manie de bâtir des systèmes, l'oubli de la méthode aphoristique dans les livres qui traitent des maladies, etc., voilà ce que nous regardons comme les principaux obstacles qui ont entravé jusqu'ici l'observation médicale, et retardé par conséquent les progrès de la pratique. C'est pourquoi, afin de mettre cette vérité dans tout son jour, nous allons examiner chacune de ces questions dans autant de chapitres spécialement destinés à les approfondir.

Les obstacles que nous venons d'énumérer ne sont pas du reste les seuls ; on en pourrait compter une foule d'autres qui ne sont guère moins graves. Tel est d'abord et avant tout le peu de soin apporté dans le choix des maîtres qui doivent nous ouvrir le chemin de la science. Lorsque nous allons, en effet, soumettre à ces hommes un esprit vierge encore de toute opinion préconçue, s'il arrive par malheur que leur esprit lui-même soit dépourvu de toute méthode, ou embarrassé dans les filets de l'erreur ; s'il se trouve que leur jugement soit sans finesse et sans pénétration, tous les défauts de leur intelligence déposés dans la nôtre ont bientôt fait de s'y graver d'une manière si durable, qu'il devient ensuite à peu près impossible d'en effacer la trace. Il ne peut y avoir alors que les plus excellents maîtres ou les leçons de l'expérience elle-même qui soient capables de nous ramener dans la voie de la vérité, en nous faisant oublier d'abord jusqu'au souvenir de ces principes qui avaient été la source première et principale de nos erreurs.

II. Le tempérament que chacun de nous tient de la nature ou de l'habitude devient ensuite une cause d'erreurs non moins féconde, en nous inspirant sur les choses des jugements qui sont loin d'être conformes à la vérité. Nous pourrions ici nous appuyer de l'autorité de Galien, dans le petit traité qu'il a fait

sur cette question : « Que le caractère de l'homme dépend de « son tempérament; » mais l'expérience de chaque jour est plus que suffisante pour nous ôter toute espèce de doute à ce sujet. Ainsi, par exemple, on rencontre à chaque pas des hommes, pleins d'ailleurs de science et de pénétration, qui se font les esclaves de quelques opinions dont la fausseté ne peut tromper même l'ignorance la plus grossière. Or, ces hommes n'en laissent pas moins glisser leur esprit sur la pente naturelle qui l'entraîne ; et, non contents de s'interdire à eux-mêmes le moindre doute à l'égard de ces opinions, ils ne permettent pas même aux autres de diriger contre elles les raisonnements les plus pleins d'évidence.

Cette influence du tempérament devient plus claire encore dans la prédilection que montrent quelques médecins pour des médicaments d'une nature ou d'une autre. Voyez, par exemple, un médecin d'un caractère timide, mélancolique, ou doué, comme on dit, d'un tempérament froid et humide; sa tournure d'esprit naturelle lui inspirera presque toujours l'horreur des médicaments spiritueux, volatils, doués d'une certaine rapidité d'action ou de quelque énergie ; contre toute espèce de maladies, il ne connaît d'autres armes que les délayants, les rafraîchissants, les remèdes propres à apaiser le tumulte des humeurs et tout ce qu'il pourra trouver de moins actif encore. Voyez, au contraire, cet autre médecin, dont le tempérament est chaud et bilieux, le caractère ardent et fier; ce n'est guère aux réfrigérants que vous le verrez s'adresser, ni aux médicaments légers; il n'emploie rien avec plus de plaisir que les remèdes volatils, spiritueux, alcalins, aromatiques, le fer, le feu, les vésicants, les drastiques, tout l'arsenal enfin des substances actives et énergiques. Or, quand on s'abandonne ainsi à la pente naturelle qui fait préférer une espèce de remède à toute autre, pourquoi n'en ferait-on pas autant pour les dogmes de la médecine, et souvent même pour tout le reste des sciences? Il faut donc savoir étudier avec toute l'attention possible les moyens de résister à ce penchant funeste; car si l'on ne parvient à soumettre à la sévère raison les aveugles impul-

sions de son caractère, il est impossible qu'on ne devienne pas enfin la proie des erreurs dont nous avons parlé, et de bien d'autres encore.

III. La préférence accordée aux inutiles chimères de son esprit sur les enseignements de la nature et de l'observation peut enfin revendiquer aussi l'un des premiers rangs parmi les causes d'erreurs les plus fécondes et les plus fatales. Si nous considérons, en effet, que la nature, maîtresse d'elle-même, ne reconnaît en rien l'autorité de nos jugements; que son action, toute enveloppée de mystères, n'est guère accessible qu'à l'observation, ou tout au plus à la raison, quand celle-ci veut bien ne pas quitter l'observation d'un seul pas; si d'un autre côté nous faisons réflexion que les hommes, quand ils ont à parler des opérations de la nature, s'abandonnent sans réserve aux élans de leur imagination ou à ses caprices, je ne vois pas ce qui pourrait nous surprendre lorsque nous entendons les médecins tirer chaque jour tant de conclusions fausses, et bâtir sur ces conclusions tant de méthodes, qui répondent si mal aux espérances fondées sur elles.

Il reste cependant une chose assez inexplicable : c'est de voir ensuite ces mêmes médecins dont nous parlons rejeter sur l'inconsistance de l'art, comme ils disent, et sur son incertitude, des causes d'erreurs qu'ils feraient beaucoup mieux d'attribuer tout simplement à leur manière de raisonner et à leurs fragiles théories. Il n'est pas besoin de chercher autre part la raison qui fait que tant de médecins en sont venus aujourd'hui à déclarer la médecine une science sans certitude. Voilà également pourquoi les uns ont fait de la doctrine du pronostic l'objet de leurs moqueries; pourquoi les autres emploient les médicaments au hasard, sans s'occuper de crise ou de coction, à quelque époque de la maladie que ce soit, et quelle que puisse être l'activité de ces médicaments; voilà enfin pourquoi ceux-ci refusent d'accorder aux anciens la confiance qu'ils prodiguent aux modernes, tandis que ceux-là ne la veulent accorder ni aux uns ni aux autres. Lorsqu'on ne sait pas s'abaisser avec la nature; lorsqu'au lieu de rester simple

avec elle, on veut traîner ses actes au tribunal des théories, et les soumettre, pour ainsi dire, à une sorte d'imitation dérisoire, que peut-il y avoir d'étonnant si, une fois imbus d'erreurs et de préjugés thérapeutiques, les médecins ne peuvent plus venir à bout de les dissiper ni de les éteindre; s'ils les nourrissent, au contraire, ou ne font qu'en changer?

On pourrait grossir considérablement cette liste des obtacles qui ont entravé jusqu'ici la marche de la médecine pratique ; mais, dans la crainte de donner à ce livre des dimensions qui n'offriraient peut-être au lecteur rien de fort agréable, nous les abandonnerons aux réflexions de chacun, et nous nous bornerons à examiner les principaux d'entre eux dans les chapitres suivants.

CHAPITRE IV.

PREMIER OBSTACLE.

Du mépris des médecins anciens.

1. Tourner en dérision les beaux travaux d'autrui et les nobles efforts tentés pour faire avancer les sciences, c'est non-seulement une chose indigne d'un honnête homme et d'un homme docte, mais c'est encore un dommage considérable causé à l'état et au progrès des sciences elles-mêmes. Cette vérité, d'un ordre très-général, devient tout-à-fait incontestable en médecine. Voyez, en effet, tous ceux qui, depuis quarante ans bientôt, ont voulu écrire sur ces matières : la plupart d'entre eux, ayant pour ainsi dire uniquement consacré leurs efforts à inonder de sarcasmes les traditions de la médecine

antique, on peut à peine s'imaginer tout ce qu'il en est résulté de maux pour la médecine et les malades. Il faut remonter loin déjà pour trouver la source de cette erreur fatale, ouverte, je crois, par Van Helmont et Paracelse (1). Résolus d'élever leur école sur les ruines de l'école galénique, ces deux hommes n'ont pas craint de porter contre Galien et l'antiquité médicale tout entière une impudente accusation de mensonge et d'ignorance : ils ont fait plus, ils se sont abaissés, dans leurs livres, jusqu'à les harceler d'affronts et de calomnies. Trop heureux encore s'ils avaient été du moins les seuls à poursuivre cette tâche honteuse ! mais le germe qu'ils avaient fait éclore se développa, il fit de jour en jour plus de ravages, et bientôt l'on vit ramper derrière eux une école tout entière qui, dédaignant de parler comme la nature, borna toute son étude à parler d'après le caprice de l'imagination. Avec une pareille méthode, ce n'est plus la droite raison qui juge, mais bien les impétueux élans de l'esprit.

II. Notre siècle a produit d'autres hypothèses. Ceux qui ont voulu se faire un nom par elles n'ont pu s'empêcher aussi de

(1) Paracelse et Van Helmont furent deux de ces hommes dont la postérité a le droit de dire beaucoup de mal et beaucoup de bien.

Le premier, né à Einsiedlen, en 1493, six mois après la découverte de l'Amérique, passa sa vie à brûler Galien, et remplaça les *quatre humeurs* du médecin grec par *cinq entités* morbides. Cela, sans doute, ne valait pas la peine de faire une révolution médicale, et d'injurier pendant vingt-cinq ans la médecine qu'il voulait détruire. Mais Paracelse a laissé des traces plus durables dans la matière médicale, et c'est aux hardiesses thérapeutiques de ce novateur qu'on doit la plupart des médicaments chimiques. Ses admirateurs prétendent même trouver dans ses ouvrages de vastes idées physiques sur la lumière considérée comme agent universel. Il mourut à Saltzbourg, en 1541, à l'âge de 48 ans.

Paracelse avait été surtout praticien; Van Helmont fut surtout philosophe et chimiste. Né à Bruxelles, en 1577, il passa une partie de sa vie à Vilvorde, plongé dans l'étude de la chimie et de la médecine. Ecrivain beaucoup plus élégant que Paracelse et beaucoup plus clair, ses attaques sont moins des injures que de mordantes railleries, et l'on aurait tort de le confondre avec son fougueux devancier. C'est à lui qu'on doit l'hypothèse des *fermentations humorales*, hypothèse à peine détruite, ou qui du moins régna longtemps. L'*Archée*, déjà inventé par Paracelse, devint, entre ses mains, un principe fécond, dont il est difficile de nier la beauté ; et, s'il n'avait pas eu le tort de multiplier les *archées*, sa théorie n'eût été peut-être qu'une belle préface de la grande école animiste. Van Helmont mourut le 30 décembre 1644.

jeter le mépris sur les médecins antiques, et peut-être avaient-ils pour cela les mêmes raisons que ceux dont nous venons de parler. Les premières théories avaient eu des sectateurs, les théories nouvelles en trouvèrent aussi qui, une fois enrôlés dans cette faction du dédain, se crurent obligés de suivre la coutume et se mirent naturellement en devoir d'attaquer les anciens à tort et à travers, sans s'être même donné la peine d'abord de les lire ou de les comprendre.

Il importe peu d'ailleurs qu'on puisse attribuer cette funeste manie aux causes que nous venons de signaler ou à des causes différentes; il n'en découle pas moins une foule d'inconvénients fort graves.

Et d'abord, comme tous ces contempteurs de l'antiquité n'examinent jamais qu'à travers les nuages de la prévention tout ce qui regarde les préceptes de thérapeutique si largement développés dans les écrits des anciens, ils ne peuvent manquer de regarder ces préceptes comme faux, ou comme parfaitement inutiles, et ils privent ainsi le malade des avantages qu'il en aurait pu retirer. Pleins d'une confiance sans bornes en eux-mêmes, ils attachent à leurs idées, à leurs hypothèses une importance si considérable qu'ils dédaigneraient presque de s'abaisser jusqu'à l'expérience. Quelquefois, cependant, et par hasard, il leur arrive de le faire, mais alors ils s'amusent, pour ainsi dire, à imiter la nature; ou bien ils ont à peine en main une observation ou deux, qu'ils se hâtent d'en profiter bien vite pour s'élever à des axiômes généraux. Que leur importe, après cela, l'étude sévère des phénomènes? Ces axiômes leur suffisent pour déduire la cause cachée des maladies.

Je passe sous silence une foule d'autres inconvénients de ce genre qui nuisent sans doute au médecin et à la science, mais qui nuisent bien plus encore au malade, et dont la source unique est le vice honteux que nous cherchons à combattre. L'esprit, d'ailleurs, pour les apercevoir, n'a besoin que d'un peu de sincérité et de quelque justesse.

III. Revenons aux anciens : ce sont des éloges qu'ils me semblent mériter bien plus que des dédains ou des calomnies. Non-seulement ils ont posé d'une main ferme les fondements

de la science, mais encore ils ont mis tant de soin et de persévérance à sonder la nature de chaque maladie; ils ont enrichi de tant de belles découvertes la véritable pratique médicale, qu'ils n'ont pu nous laisser, à nous, qu'une bien faible espérance de faire de nouveaux efforts après leurs efforts sublimes. Si quelques disciples de Galien ont montré peut-être un peu trop de penchant pour des théories sans beaucoup de consistance ou de certitude, est-ce une raison pour envelopper dans une commune accusation d'erreur ou d'ignorance l'antiquité médicale tout entière? Si même on considère le goût dominant des temps où ils vivaient et la barbarie des interprétations arabes, peut-on s'étonner que les galénistes des siècles passés n'aient pu résister tout-à-fait à ces torrents de théories? Peut-on s'en étonner surtout quand on réfléchit que de longs siècles de silence et d'oubli avaient dû laisser aux sources de la médecine grecque le temps de se tarir, ou de voir troubler du moins la limpidité de leurs eaux, seules capables d'apporter dans les champs de la médecine la fécondité et la vie? Il serait d'ailleurs injuste de l'oublier; mais, dans ce temps-là même, la plupart des galénistes, qui sentaient bien la faiblesse et le vide de leurs théories, se tournèrent résolument vers le diagnostic, le pronostic et le traitement des maladies, c'est-à-dire vers la pratique vraie et solide, où ils obtinrent d'admirables succès, qu'il est difficile de révoquer en doute, en présence de tant de belles observations et de si excellents préceptes qu'ils ont semés dans leurs ouvrages. Tout cela, cependant, n'a point suffi pour mettre à l'abri des envieuses calomnies de la médecine moderne les grands hommes des siècles passés : on crut pouvoir, sans rougir, exposer aux risées du monde leur pratique et leur théorie; et, comme l'habitude endurcit, on aima mieux, à la fin, se jeter dans la nuit de l'erreur avec des hommes entourés d'une admiration ridicule, plutôt que de raisonner juste avec des hommes de sagesse et de science, qu'on ne pouvait se résoudre à estimer. Refuser obstinément à Galien la justice qu'il mérite, le poursuivre de malédictions impudentes, comme s'il n'était véritablement que le dernier, le

plus méchant de tous les hommes; décerner au contraire aux médecins modernes ces titres superbes de dieux ou de princes de la science, c'est, je crois, faire preuve de peu de sagesse, et se montrer absolument dépourvu de respect pour ceux qui nous ont tout appris.

C'est donc avec instance que nous supplions les médecins d'accueillir désormais avec une justice égale les anciens et les modernes. Souvenons-nous seulement que la lecture des uns et des autres n'offre rien qui mérite d'être recueilli avec autant de soin que les préceptes généraux, les aphorismes et les formules de médicaments longtemps éprouvés. Ces trois choses, en effet, et quelques autres de même nature, voilà tout ce qu'il y a de vraiment solide : ce sont aussi les seules qui ne périssent point, les seules qui, au milieu du vaste océan de mort où flotte l'humanité, puissent apporter à l'homme quelque utilité ou quelque puissance. Quant au reste, tout ce qui n'est qu'une abstraction inutile ne mérite point qu'on s'y arrête; ce sont des choses qu'il faut abandonner sans réserve et sans regret aux discussions des hommes étrangers à la science.

CHAPITRE V.

DEUXIÈME OBSTACLE.

Des idoles médicales, ou opinions préconçues.

1. Parmi les *rémoras* qui embarrassent la pratique médicale, le second rang appartient de droit à ces idoles aux pieds desquelles s'est toujours prosternée la médecine, surtout celle de notre âge. Souples esclaves, obéissant aux moindres signes

de leurs frivoles divinités, les médecins ferment l'œil et l'oreille aux conseils de l'intelligence, comme à ceux de la nature; d'où il suit nécessairement que la droite raison n'étant point consultée, les résolutions ne sont plus que des conséquences d'opinions préconçues et arrêtées d'avance.

Il y a beaucoup d'idoles de cette nature; examinons seulement celles qui se présentent pour le moment à notre esprit.

Une médication a bien réussi une fois ou deux : beaucoup de médecins, par cela seul, ou plutôt par suite d'une tendance naturelle à s'exagérer l'action des remèdes, ou même à leur prêter une action qu'ils n'ont pas, se laisseront aller de suite à faire de ce médicament une sorte de panacée suffisante pour combattre et pour vaincre toutes les maladies. Voilà ce qui fait que l'on voit des médecins prôner indistinctement contre toute espèce d'affections l'usage du lait ou du petit-lait; d'autres en font autant pour les remèdes spiritueux et diffusibles; ce sont les acides ou les alcalins qui ont toute la confiance de ceux-ci; ceux-là, au contraire, la donnent toute entière aux purgatifs et aux saignées. C'est ainsi que chacun d'eux, suivant son caractère particulier ou les jeunes impressions des commencements de sa pratique, s'arrête, pour ainsi dire, à ces médicaments ou à d'autres semblables, abandonnant follement ou méprisant tout le reste, malgré l'évidence d'une utilité longtemps éprouvée.

Il y a une autre classe de médecins : ceux-là se laissent absorber par un principe de théorie ou de pratique, qu'ils ont puisé dans les livres ou dans leur propre imagination; puis on les voit torturer la thérapeutique, plier de mille manières le traitement de chaque maladie, pour le tailler, s'il est permis de le dire, sur le patron de ce principe.

Ce serait gratuitement perdre son temps que de passer en revue chacun de ces dogmes trompeurs; ils viendront d'eux-mêmes s'offrir à l'esprit de quiconque voudra réfléchir avec quelque soin sur la tendance et les travaux des médecins modernes, ces hommes, auxquels il a suffi de deux choses, *examiner peu* et *juger sur rien*, pour renverser presque et pour détruire la pratique médicale toute entière.

II. L'Ecole galénique avait autrefois employé dans la pratique les évacuations sanguines, les purgatifs, les vésicants et autres moyens semblables; or, aujourd'hui, la plupart des médecins de notre âge ont rejeté tout cela comme absolument inutile, dangereux même.

D'où vient ce préjugé funeste?

C'est Van Helmont qui, le premier, l'introduisit dans la science; c'est lui qui fit jouer de toutes manières, parmi les mille détours d'une expérience sans profondeur et sans méthode, ce triste fantôme qui finit bientôt par usurper sur l'opinion un empire dont on ne peut vraiment s'étonner assez, quand on voit la médecine de nos jours, séduite par des nouveautés de cette nature, se déchaîner aux dépens des malades et avec un dédain suprême, contre l'usage des médicaments galéniques.

Vient ensuite une autre catégorie de médecins. Ceux-là font découler toutes les maladies d'un principe acide, et par conséquent ils réduisent toute la thérapeutique à combattre ce principe par les alcalins. Une semblable théorie médicale, offrant infiniment plus de simplicité que toutes les autres, et pouvant en quelques jours être apprise à fond par la dernière et la plus ignorante des vieilles femmes, ne pouvait manquer de l'emporter sur les autres théories, dans un siècle comme le nôtre. Mais ces médecins-là ne connaissent pas sans doute le mot d'Hippocrate, que l'homme a mille moyens d'être malade; et, avec leur méthode, ils me semblent devoir *conjecturer,* en fait de maladies, ou *deviner* même, bien plutôt qu'ils ne peuvent *trouver* et *connaître.*

On voit d'autres médecins encore qui, au début de toute espèce d'affection, ne manquent jamais d'administrer un médicament purgatif, dans le but, comme ils disent, d'évacuer les matières qui entretiennent dans les premières voies la fermentation de celles qui sont passées dans les secondes. C'est au milieu des écoles arabes qu'est née cette autre espèce de vision, et une foule de médecins lui sont restés si fidèles, que rien au monde ne peut les y faire renoncer, ni les nombreuses observations modernes sur l'opportunité des purgatifs, ni

l'exemple lui-même du père de la médecine, qui ne purgeait jamais au début des maladies que dans le cas où il reconnaissait une turgescence de la *matière*. Les purgatifs en effet, sont de la nature des médicaments propres à exciter la fermentation ; ils peuvent donc aller chercher les matières crues qui peut-être sommeillaient tranquillement dans quelque retraite cachée ; ils peuvent, comme une torche ardente, rallumer la funeste activité de ces saburres, et finir ainsi par développer des fièvres, ou en doubler la force, ou en favoriser le retour.

III. Au nombre des préjugés, des visions qui obcurcissent le plus l'esprit des médecins, il ne faut point oublier cette idée de quelques-uns, qu'il est impossible d'arriver à une connaissance parfaite de la pratique, à moins de s'être assuré d'avance le secours des sciences diverses, la dialectique, par exemple, les mathématiques, les langues, la rhétorique, l'astronomie, etc. Toutes ces connaissances et d'autres encore de même nature ajoutent certainement à la science médicale un éclat considérable ; à mon avis, cependant, pour connaître l'histoire exacte des maladies, tout cela n'est guère plus nécessaire à un médecin, qu'il ne le serait à un musicien de savoir la peinture. L'expérience nous apprend chaque jour que de vieux médecins galénistes, à peine au courant de la langue latine, savent conduire le traitement d'une maladie tout aussi bien que d'autres médecins dont on vante l'extrême habileté dans quelques sciences inutiles à la pratique médicale.

Cette manie des temps modernes a nécessairement enfanté une foule de conséquences singulières. Ainsi, par exemple, comme il faut, pour acquérir ces sciences, y consacrer une bonne partie de son temps, ce qu'il en reste alors aux hommes dont nous parlons suffit à peine pour apprendre les premiers éléments de la pratique. Ce sont des astrologues, et ils en sont fiers, des poètes, des critiques, des historiens, des philosophes, des hellénistes et des hébraïsants, etc. ; mais demandez-leur de s'expliquer spécialement sur les choses que l'on apprend surtout dans l'étude de la sage Antiquité, c'est-à-dire sur la science de l'homme, et vous serez étonné de la maigreur et du peu de poids de leurs raisons. Puis enfin, lorsque ces motifs

et quelques autres semblables ont fini par les mettre dans l'impuissance absolue d'acquérir par l'observation une connaissance solide de la pratique, ils se hâtent autant que possible de se mettre au courant d'une théorie générale, et il leur suffit alors de quelques principes également généraux, de théorie ou de pratique, pour traiter toutes les maladies. Or, comme ces principes ne sont au fond que des espèces d'ombres fantastiques glissant et dansant sur la surface des choses, comme on en voit sur la surface des eaux, il n'y a rien d'étonnant, je crois, si, après avoir fixé d'abord et enflé l'espoir des médecins, ces ombres s'évanouissent bientôt, sans laisser même la trace de leur passage.

IV. Mais procédons par ordre dans l'analyse de la question qui nous occupe. Il faut soigneusement distinguer l'histoire des maladies, qu'on peut appeler *la médecine première*, et leur traitement, que j'appelle *la médecine seconde*. L'histoire des maladies est une science qui ne ressort que d'elle-même ; son origine et ses progrès, tout est à elle ; elle n'emprunte rien ; c'est un ruisseau qui sort clair et limpide des sources de la nature les plus pures et les plus salutaires. Ou bien encore, pour m'exprimer avec plus de précision, l'histoire des maladies consiste toute entière dans l'exposition fidèle et patiente des phénomènes que peuvent offrir l'invasion, la marche, le caractère des maladies, observés d'ailleurs avec simplicité par un homme instruit, et décrits ensuite avec la même simplicité, sans aucun mélange des idées de l'auteur, sans aucune de ces considérations puisées dans l'autorité des livres ou dans celle des autres sciences.

Ainsi donc, soumettre au joug des sciences étrangères cette enfance de la médecine, qui ne doit, pour ainsi dire, sucer d'autre lait que celui de l'observation, c'est, à mon sens, bouleverser de fond en comble les fondements de cet art sublime. La médecine *première*, en effet, est la base immuable de la médecine *seconde* ou *curative ;* on n'en doit donc pas faire une image de la nature particulière de son esprit, comme on le voit si souvent ; elle ne doit être qu'une émanation de la nature des choses elles-mêmes ; ce n'est pas avec d'oiseuses dis-

putes, ce n'est pas avec d'arrogantes et fastueuses théories qu'on peut donner à cette partie de la science une impulsion durable ; il faut pour cela des travaux sans nombre, d'infatigables recherches, et enfin une bonne foi d'observation profonde, un peu méticuleuse même, je dirais presque méfiante.

V. Quant à la médecine *seconde*, ou médecine *curative* des maladies, j'avouerai sans peine qu'elle peut être considérablement éclairée par l'étude des autres sciences, celles surtout qui ont avec la médecine une sorte de parenté, ou qui n'en sont guère que des membres. On peut ranger dans cette catégorie la chimie, la botanique, la connaissance de la diététique, de la gymnastique et des six choses non naturelles, la philosophie expérimentale, l'anatomie et d'autres sciences encore, toutes infiniment utiles pour perfectionner la méthode et pour apprendre à puiser rapidement dans une circonstance insignifiante les meilleures indications curatives.

Qu'est-ce que la méthode, en effet, si ce n'est, pour ainsi dire, la charpente de l'édifice médical, et la base du traitement ? Il est donc impossible qu'elle puisse atteindre un certain degré d'excellence, à moins que chacune des pièces qui la composent n'emprunte aux autres la sorte de perfection qu'elles ont dû puiser dans l'une ou l'autre des sciences que nous venons de dire, pour se confondre enfin dans l'unité de la nature et de la vérité.

Quant au reste des sciences, sans aucune affinité avec la médecine, elles ne sont pas cependant dépourvues de tout avantage; on ne peut nier, par exemple, que l'étude des mathématiques ne puisse ajouter à la finesse et à la pénétration de l'esprit, comme elle ajoute à la dignité du maître; c'est, entre mille exemples, ce que l'on peut voir chez notre illustre compatriote Marino Ghetaldi, de Raguse, à qui nous devons de savants traités de synthèse et d'analyse mathématique, ainsi que l'*Apollonius redivivus*. Il en est de même de quelques autres sciences. Ainsi la météorologie, l'astronomie, l'éloquence ou l'art de convaincre, la philosophie morale, celle surtout qui a pour objet de régler les mœurs et de combattre la précipitation de l'esprit, sont toutes infiniment utiles aux méde-

cins. Cependant, comme elles sont absolument en dehors de la médecine appliquée, on ne doit guère y employer que les heures perdues ou celles consacrées au repos de l'esprit; car il en faut de cette sorte : les forces du corps et celles de l'ame se laissent abattre et briser sous le poids d'une contention excessive; mais quelques heures de relâche, accordées d'une manière convenable, suffisent pour leur rendre le nerf et l'énergie qu'elles avaient perdus.

VI. C'est une erreur considérable que de se croire en état de traiter les maladies avec quelque bonheur, par ce motif que l'on possède à un certain degré l'art de faire une théorie. C'est une grave erreur, je le répète, et le médecin doit élever bien plus haut ses regards, s'il éprouve l'ambition de défendre son art, éternellement assailli par d'injustes calomnies, s'il veut pouvoir arracher l'homme aux longs chagrins de la maladie et lui faire goûter le calme heureux de la santé. Après la mort elle-même, il reste encore pour lui un cadavre à disséquer, à fouiller de tous côtés, pour y trouver le siége de la maladie, sa cause, le résultat des symptômes offerts pendant la vie, et enfin le secret de tous les phénomènes observés dans le cours de la maladie. Les matières fécales et l'urine, la langue et les yeux, le pouls et la physionomie, les affections morales, le genre de vie, les anciens excès du malade, etc., il doit tout considérer, tout peser, s'il veut arriver d'une manière sûre et naturelle au diagnostic, au pronostic et aux indications curatives des maladies.

Se montrer avec une sorte d'ostentation dans les fastueux musées de la science, réunir à grands frais de vastes bibliothèques, sur lesquelles on ne daigne pas même jeter les yeux, se faire agréger à une foule de sociétés savantes, pour voir chaque jour vanter la gloire de son nom dans les Recueils littéraires et scientifiques, tout cela ne peut servir à soulager la plus petite douleur d'un malade. Il y a au contraire une incontestable utilité à visiter souvent le triste grabat de la misère souffrante et les hôpitaux publics; à noter avec une austère et intrépide patience tout ce qu'il arrive d'heureux ou de malheureux dans les phases différentes d'une maladie, la marche des symp-

tômes, les modifications qu'ils peuvent subir après l'administration des divers médicaments, la transformation de la maladie actuelle en une autre d'une espèce différente, la bénignité, la malignité, la violence d'une maladie, et celles de ses symptômes, observés à certaines périodes de cette maladie ; les méthodes thérapeutiques qui se sont montrées constamment fidèles dans chaque espèce d'affection ; les conséquences des évacuations diverses ou de l'absence des mêmes évacuations; mille autres choses enfin, qui ont avec la nature une affinité plus étroite encore peut-être, et qui ne forment dans sa vaste unité que des distinctions délicates plutôt que des divisions tranchées.

VII. Le vain désir de la gloire, voilà un autre fantôme qui, de tout temps, fit imaginer des sectes nouvelles, au lieu d'exciter l'homme à la recherche de phénomènes oubliés, qui auraient contribué peut-être à jeter sur l'histoire des maladies un nouveau jour et une certitude nouvelle. Or, quand on se fait ainsi une nature au gré de ses caprices, quand on bouleverse la véritable avec d'indigestes spéculations, comment s'étonner ensuite si l'on arrive tout naturellement à appauvrir, à épuiser le champ patrimonial de la médecine, si l'on parvient à étouffer sa végétation vigoureuse sous l'inutile fardeau des livres !

Ce n'est pas tout d'ailleurs, chacun des hommes dont nous parlons laissa des disciples : ceux-ci, aveuglés par un respect ridicule, ou détournés des fatigues de l'investigation par les conseils d'une lâche paresse, trouvèrent commode de passer seulement pour de subtils interprètes, des disputeurs redoutables ou des abréviateurs méthodiques, au lieu d'essayer, par des observations qui leur fussent propres, à débrouiller le diagnostic, le pronostic et le traitement des maladies; ou bien encore, si l'on veut, ils se mirent à jouer au maître et au disciple, laissant à d'autres le soin glorieux de faire des découvertes ou de les perfectionner.

VIII. « Les meilleurs préceptes de morale sont ceux qui n'ap-
« partiennent en propre à personne, ceux que l'on entend sortir
« à la fois de toutes les bouches et de toutes les écoles, du Lycée

« et de l'Académie, du Portique et de la rue. » Ce mot de Sénèque sur la morale, les médecins de notre âge auraient besoin de l'adopter pour eux-mêmes, car si l'on examine un instant leurs préceptes de pratique, on verra qu'ils n'offrent jamais, comme ceux d'Hippocrate, l'avantage de rentrer à la fois dans les principes des diverses écoles, galénique, chimique, mécanicienne, etc.; on s'apercevra facilement que ces préceptes ne sont admis que par eux, et ne s'appuient sur l'autorité d'aucun fait, d'aucune observation. S'il leur arrive de voir une fois un résultat heureux, ils s'imaginent qu'il doit toujours en être de même, mais le temps marche, les choses s'éclaircissent, et l'on finit par s'apercevoir que ce que l'on avait pris pour une chose commune et constante n'était qu'un fait particulier et accidentel. Les paradoxes de nos jours, les intarissables disputes des médecins modernes, cette infinité de livres qui se succèdent avec une imprudente rapidité, pour démontrer l'incertitude de la médecine, tout cela prouve surabondamment qu'il n'y a rien de généralement avoué dans les dogmes médicaux d'aujourd'hui, rien, pour ainsi dire, qui pût réunir les votes de chaque membre dans la vaste assemblée des Etats-généraux de la médecine : chacun marche avec ses propres systèmes, poussé par la haine des écoles rivales ou par l'amour de son école particulière; car les médecins en sont venus à ce point, que tous les moyens leur sont bons pour défendre l'école à laquelle ils ont dévoué leur vie. Ou bien ils agissent sous d'autres influences : c'est tantôt une certaine faiblesse d'intelligence ou un amas de préjugés puisés à toutes les sources; tantôt l'amour de la nouveauté, tel qu'on le voit de nos jours, poussé jusqu'au délire; ce sont de fausses notions recueillies aux leçons des maîtres ou dans la lecture de livres superficiels; c'est le mépris de ses confrères et mille autres motifs encore. Il n'y a donc plus qu'à désespérer des progrès de la science, si les médecins n'arrivent enfin à se réunir dans la profession d'une seule et inébranlable doctrine.

IX. L'habitude de trouver toujours dans les maladies une malignité qui n'y est pas devient encore une source d'erreurs pour les médecins peu instruits. Comme ils n'attachent au-

cune importance à connaître exactement les causes antécédentes des maladies, leurs symptômes et leur marche tout entière, il leur est impossible d'éviter les erreurs les plus considérables dans les méthodes curatives. Aussitôt qu'un mal naturellement assez peu grave a pris tout-à-coup, par suite du traitement lui-même, une gravité inattendue, ils se hâtent d'en rejeter la cause sur le mystère d'une malignité qui n'existe peut-être que dans leur imagination; après quoi, ne sachant pas davantage en quoi consiste la nature de cette malignité, ils se laissent aller au courant de l'opinion populaire qui veut que cet état des humeurs ne puisse être combattu que par des médicaments de la classe des alexipharmaques et des échauffants, afin d'en obtenir l'évacuation par les sueurs. Or, ce qui résulte de cette conduite, c'est qu'après des sueurs considérables, la malignité que l'on cherche à combattre n'est point toujours enlevée, et que parfois ces sueurs elles-mêmes finissent par réveiller quelques-unes des sourdes inflammations viscérales qui, la plupart du temps, sont les véritables causes des fièvres dont nous parlons, et qui, une fois rallumées, grandissent à vue d'œil et jettent enfin le malade dans les plus graves dangers.

Des médecins modernes, au contraire, ayant soumis à un examen sévère les accidents qui forment le cortége des affections connues sous le nom de fièvres malignes, découvrirent que toutes ces fièvres découlent d'une double source, l'épaississement des liquides ou leur dissolution, et que, pour combattre ces altérations si différentes, il faut nécessairement que les méthodes diffèrent entre elles. Si les remèdes chauds, cordiaux et diffusibles réussissent fort bien dans les fièvres malignes par épaississement des humeurs, ils sont au contraire excessivement dangereux dans celles qui sont caractérisées par leur dissolution; et les acides faibles, les émulsions de semences, les gelées de corne de cerf et autres médicaments tempérants sont les seules armes qui puissent combattre avec quelque avantage cet état de dissolution du sang, qui touche à l'inflammation. Or, comme ces remèdes agissent évidemment par une qualité dissolvante et tempérante, il ne

peut venir à l'esprit de personne de nier la cause également évidente de ces fièvres, ce qui fait crouler sur lui-même le fantôme menteur de la malignité.

On ne peut disconvenir, cependant, qu'il ne se rencontre de temps à autre des fièvres vraiment malignes, produites par une *aura*, par quelque humeur analogue aux poisons, et assez subtile pour se dérober à nos sens : telles sont, par exemple, les fièvres engendrées sous l'influence de quelque qualité mauvaise de l'atmosphère, celles qui surviennent à la suite d'une alimentation puisée dans des substances délétères, dans la chair d'animaux empoisonnés, etc. Mais ces fièvres sont comme l'oiseau de la fable, on en trouve bien peu sur la terre, infiniment moins que les médecins ne le pensent.

Il y a bien encore un certain nombre d'autres préjugés qui trompent les médecins et enraient les progrès de la pratique; mais nous les passons sous silence, de peur d'allonger ce chapitre jusqu'à la satiété.

CHAPITRE VI.

TROISIÈME OBSTACLE.

Des analogies fausses, ou fausses comparaisons.

I. Le raisonnement par analogie étant, à beaucoup près, le plus facile de tous, expose également, toutes les fois qu'il est mal préparé, à des conclusions infiniment plus trompeuses; et rien ne prouve mieux peut-être l'imprudente légèreté des recherches médicales que ces comparaisons fausses employées avec tant de complaisance par les médecins dans

le traitement des maladies, aussi bien que dans la détermination de leur nature.

Pour avoir le droit de conclure, toute comparaison ne doit se faire qu'entre des êtres du même genre, entre un végétal et un autre, par exemple; entre deux minéraux ou deux corps animés, et ainsi de suite; de façon que chaque attribut de la chose comparée puisse se vérifier sur celle à qui on la compare. Tout autre manière de raisonner par analogie est vicieuse et ne peut comprendre l'énumération complète des parties, ce qui est pourtant nécessaire pour éviter les erreurs les plus graves. Si l'on veut comparer Alexandre Farnèse à César, on peut le faire, car tous deux sont hommes, tous deux furent de grands capitaines, et l'on peut montrer la correspondance des attributs de César avec ceux de Farnèse. Mais, si l'on veut comparer ce prince au soleil, cela n'est plus possible, les analogies sont trop éloignées, et comme elles sortent tout à fait du même cercle, les attributs du soleil ne pourront en aucune manière se démontrer dans le prince.

Appliquons ces principes aux comparaisons usitées en médecine.

II. Quand on raisonne par analogie, de l'anatomie des insectes à celle des quadrupèdes, ou de celle-ci à celle de l'homme, on a parfaitement le droit de le faire, parce que les analogies sont puisées dans le cercle de la vie animale; et comme, après une suffisante énumération des parties, les attributs anatomiques de l'une de ces classes d'êtres répondent parfaitement à ceux de l'autre, il en résulte que les observations faites chez les quadrupèdes peuvent non-seulement jeter une vive lumière sur les observations de même nature faites chez l'homme, mais qu'elles peuvent encore leur être exactement assimilées. Il y a plus, même : ce sont ces mutuelles et fortes analogies qui nous ont révélé la circulation du sang, la structure intime des viscères et mille autres merveilles dont la découverte fera l'éternel honneur de notre âge.

D'un autre côté, les *iatro-mécaniciens,* qui partent de divers principes mathématiques, ceux de la statique, de l'hydraulique, de la pesanteur, et qui veulent les appliquer à la

structure du corps vivant, ceux-là ont philosophiquement raison de le faire, car le corps de l'homme, en tout ce qui regarde la structure animale, est soumis au nombre, au poids, à la mesure, et subit dès lors toutes les conséquences qui en dépendent. Telle fut sans doute la volonté de Dieu, le père souverain des choses, lorsque, pour rendre cette machine animale plus propre à exécuter les ordres de l'ame, il n'employa, ce semble, que le compas et la craie du mathématicien, pour tracer dans l'économie du corps de l'homme l'arrangement harmonieux des proportions et des mouvements.

Si donc les inductions analogiques tirées de la mécanique et de l'anatomie offrent des rapports si étroits avec la thérapeutique, et beaucoup plus de certitude que toutes les autres hypothèses, on comprendra sans difficulté comment il s'est fait que deux hommes illustres, Borelli à Rome et Bellini à Florence, voulant raffermir sur ses fondements l'édifice ébranlé de la science, ne trouvèrent pas de moyen qui leur semblât aussi puissant que l'application des règles anatomico-mécaniques à l'explication des effets morbides (1). Aussi, rien n'est plus digne d'être médité que leurs savants ouvrages, également glorieux pour la science et la patrie, et utiles pour l'humanité. Mais ceux qui cherchent au fond des cornues chimiques les résultats de réactions minérales, pour en déduire

(1) Borelli (Jean-Alphonse), né à Naples en 1608. On a de lui deux traités médico-mécaniques : *De motu animalium*, 1680 ; et *De vi percussionis*, 1686. Borelli avait commencé par une observation de physiologie animale fort juste ; il montra que les os sont de véritables leviers mis en mouvement par les muscles autour des articulations. Mais il fit comme la plupart des inventeurs, il s'exagéra l'étendue de son idée physiologique ; toutes les fonctions de l'organisme devinrent des phénomènes physiques, et la médecine se trouva engagée dans une voie pleine d'hypothèses, où marchèrent bientôt la plupart des médecins d'Italie. Baglivi lui-même, ce grand ennemi des théories en médecine, s'y laissa aller comme les autres, ainsi qu'on peut le voir à chaque page de son ouvrage. Borelli, malgré les bienfaits de la reine Christine de Suède, mourut pauvre à Rome en 1679, chez les Clercs des Écoles Pies, où il s'était retiré deux ans avant sa mort, partageant son temps entre la prière et les leçons de mathématiques qu'il donnait aux jeunes religieux.

Bellini, né à Florence en 1643, y mourut en 1703. Il développa la partie systématique des écrits de son maître dans deux ouvrages : *Exercitationes anatomicæ ; — Opuscula de motu cordis.*

analogiquement des résultats semblables dans les corps animés par la vie, ceux-là ne se contentent pas d'arriver à des conclusions fausses, ils fournissent encore aux fatales erreurs qui inondent la médecine de nos jours un appui et une force incroyables.

Il y aurait cependant pour eux un moyen d'arriver à des résultats bien plus beaux : ce serait d'appeler à leur aide une sorte d'*anatomie* par *infusion*, en cherchant à opérer sur les êtres vivants le mélange des liquides animaux avec les liquides végétaux ou chimiques, et en s'attachant ensuite à examiner avec soin le résultat de ces mélanges.

III. Il serait trop long certainement de passer en revue tant d'analogies fausses et presque populaires, dont les médecins d'aujourd'hui font un si étrange abus dans la thérapeutique. Combien n'a pas fait de victimes cette comparaison imaginée d'abord par Van-Helmont pour démontrer au peuple l'inutilité des évacuations sanguines !

« Ce n'est pas, disait-il, en diminuant la quantité d'eau qui « bout dans une chaudière, qu'on peut abaisser sa température, mais c'est en ôtant le feu qui la fait bouillir. Il en est « de même pour la fièvre : quand le sang bout dans les veines, « ce n'est pas en l'évacuant par la saignée qu'on peut diminuer sa chaleur, il n'y a que l'élimination de la cause morbide par les sueurs et les autres voies naturelles qui puisse « atteindre ce but. »

Au premier coup-d'œil, cette comparaison semble irréprochable ; mais, comme les attributs des deux choses comparées ne sont point renfermés dans le même cercle, elle peut jeter les praticiens dans les plus funestes erreurs. Et, en effet, pour ne parler que d'une chose, le feu de la fièvre, celui dont il est question, est uni et mêlé intimement avec le sang ; il n'y a rien là qui ressemble au feu allumé sous une chaudière ; si l'on soustrait une partie du sang, on soustrait donc également une partie du feu de la fièvre.

Après cela, cependant, si les solides arguments tirés de la mécanique et de l'expérience nous font considérer l'usage prudent de la saignée comme infiniment utile dans les fièvres,

ce n'est pas une raison pour la croire indifféremment applicable dans tous les cas, et nous ne la croyons utile que dans les fièvres où l'excessive ébullition du sang, sa quantité trop grande, ou un engorgement qui se déclare dans quelques viscères, préparent à l'économie les dangers les plus graves, tels que le délire, l'insomnie, les inflammations viscérales, de pénibles serrements d'estomac ou de poitrine, la difficulté de la respiration, la suspension du cours des humeurs dans quelques organes, la rupture des vaisseaux et mille autres accidents qui arriveraient bien vite, et même nécessairement, si l'on ne se hâtait de les prévenir par une évacuation sanguine. Cette évacuation, d'ailleurs, n'a pas seulement pour résultat la suppression des accidents dont nous venons de parler, mais la masse elle-même du sang en ébullition se trouve ainsi ramenée à un type modéré de mouvement, qui suffit pour opérer en temps convenable la dépuration et l'excrétion de la matière morbide.

IV. Voici encore une autre comparaison de Van-Helmont. « Quand la fièvre, dit-il, est allumée par une épine enfoncée « dans le doigt, on ne peut l'éteindre qu'en arrachant l'épine. « Il en est de même de toutes les autres fièvres; on ne peut les « guérir qu'en employant sur-le-champ, et sans attendre de « coction, les diaphorétiques, les purgatifs, etc., pour arra- « cher cette autre épine de l'humeur peccante, qui blesse et « irrite l'archée. »

Or, on peut faire à cette comparaison les mêmes difficultés qu'à l'autre; car, d'abord, il existe une foule de fièvres où il est impossible de saisir en aucune manière cette épine de matière peccante dont la présence produit la fièvre. Telles sont, par exemple, les fièvres qui suivent un vif mouvement de colère, un excès vénérien, une souffrance morale, ou toute autre cause de même nature. Les diaphorétiques et les purgatifs de Van-Helmont, administrés au début des maladies aiguës, pour débarrasser le sang de cette épine imaginaire, ne peuvent amener qu'à ce résultat, de diminuer la partie séreuse qui le délaie et le rafraîchit, et le disposer ainsi aux épaississements et aux fermentations les plus dangereuses. Il n'y a donc

rien d'étonnant si nous voyons chaque jour, au risque de la vie des pauvres malades, les symptômes des fièvres aiguës et ces fièvres elles-mêmes prendre tout-à-coup un caractère de violence extrême, sous l'influence malheureuse de diaphorétiques et de purgatifs administrés sans méthode et sans prudence.

Il existe une foule d'autres comparaisons aussi peu solides que celles-là, et toutes très-familières aux médecins dans l'explication et le traitement des maladies. Telle est la comparaison de la chaleur développée par la putréfaction humide avec la chaleur fébrile produite, suivant les *Galénistes*, par la putréfaction des liquides animaux. Cette opinion, du reste, a été trop souvent accusée et convaincue de fausseté par les médecins modernes, pour que nous ayons besoin de nous y arrêter. Tout le monde sait que le chapiteau de l'alambic réduit en eau les vapeurs de la cornue par le fait seul de son refroidissement : on a voulu trouver dans ce fait le mécanisme du catarrhe, que l'on explique par la condensation en pituite épaisse des vapeurs qui s'élèvent des viscères vers le cerveau refroidi ; on a expliqué le sommeil de la même manière, par l'action du cerveau sur les esprits animaux, qu'il refroidit et opprime. Il y a encore les phénomènes de succion, d'attraction et d'excrétion physiques, que l'on a voulu appliquer d'une manière étroite à l'explication des phénomènes vitaux; et enfin mille autres comparaisons populaires, en fort grand honneur auprès de ces médecins ignorants qui établissent leurs traitements non pas sur un ensemble de lois dogmatiques tirées du fond des entrailles de la nature, mais bien plutôt sur le modèle de quelques-unes de ces comparaisons imaginaires et incomplètes dont nous venons de parler.

V. Si, jusqu'à présent, je me suis montré peu favorable à cet étrange abus d'analogies, qui n'a été, pour notre siècle, qu'un héritage des siècles barbares, il ne faudrait pourtant pas que l'on pût me croire capable de condamner et de repousser absolument cette espèce de raisonnement *à simili* ou par analogie. Je voudrais seulement qu'on y apportât un jugement plus sévère, quand il s'agit surtout d'asseoir sur cette base un mode

de traitement pour les maladies de l'homme. Quant à l'analogie en elle-même et à l'induction, c'est par elles seules que la philosophie naturelle, la philosophie expérimentale et la médecine ont trouvé tout ce qui a été trouvé dans ce siècle. Mais, que cela soit bien convenu, il n'est pas question ici de l'analogie dans le sens de celle que nous venons de combattre; nous entendons par là cette autre espèce d'induction tirée de l'énumération complète des parties, longtemps et évidemment confirmée par l'expérience; l'induction enfin qui fournit, comme expression générale de l'ensemble, un certain nombre d'axiômes généraux qui affermissent eux-mêmes la vérité de la science, ouvrent à la médecine une voie sûre vers la pratique, et nous y font marcher sans crainte à la recherche des méthodes thérapeutiques. Ainsi donc, pour perfectionner dans toutes ses branches la science de la nature et surtout la médecine, il n'y a pas un mode de raisonnement préférable à l'induction: d'abord parce qu'elle suit pas à pas la nature et se confond pour ainsi dire avec elle, et ensuite parce que les plus petits écarts de l'esprit deviennent, par ce mode de raisonnement, mille fois plus clairs et plus évidents que par tout autre.

CHAPITRE VII.

—

QUATRIÈME OBSTACLE.

Des lectures mal faites.

—

1. Faisons-nous d'abord une bonne méthode pour lire; sans cela, nous n'avons rien à espérer de nos lectures. Faites sans ordre, sans choix, et avec une avidité toujours inassouvie, elles

ne servent qu'à hébêter l'intelligence; si, au contraire, elles sont ménagées avec à propos, avec discernement, et secondées, d'ailleurs, par la conversation des hommes instruits et les leçons de l'expérience, elles ajoutent à l'esprit une perfection et une fécondité extrêmes. Ce n'est pas en chargeant l'estomac par un excès de nourriture que l'on peut donner au corps plus de vigueur et de santé; il en est de même de l'intelligence : ce n'est pas avec d'insatiables lectures qu'on lui donne une science plus forte et plus nerveuse.

Que faut-il conclure de là? C'est que les hommes qui ont assez de sagesse pour borner le cercle de leurs méditations arrivent non-seulement à mieux juger des choses, mais encore à prendre des décisions plus promptes et plus faciles. Les livres, il faut l'avouer, sont un puissant moyen d'instruction; mais, pour en retirer des fruits abondants et salutaires, il faut avoir accoutumé d'abord son esprit à une longue vigilance, afin d'y pouvoir démêler et combattre des erreurs dont les écrivains ne sont pas plus exempts que les autres, et qui, après avoir pénétré l'intelligence, ne l'engagent que trop souvent hors des sentiers de la vérité. La lecture des bons livres abrège le chemin de la science, mais la lecture des mauvais ne fait que l'allonger sans fin.

II. Notre intention, en écrivant ce chapitre, n'a point été d'imposer à personne une manière de diriger ses lectures; nous ne l'avons fait que pour signaler quelques erreurs où tombent assez souvent ceux qui, sans réflexion, sans précaution aucune, s'appliquent à l'étude des livres. On ne peut s'imaginer tout ce que cette méthode offre d'inconvénients pour la science et ceux qui la cultivent. Les uns lisent sans ordre, les autres ne le font que pour le plaisir de contredire; d'autres enfin, abdiquant leur liberté intellectuelle, imitent les navigateurs de la fable antique, et, comme ceux-ci ne pouvaient se résoudre à s'éloigner des rochers habités par les Sirènes, les hommes dont nous parlons se cramponnent aux opinions des auteurs qu'ils lisent; leur moindre signe est pour eux une raison, leurs ordres sont des lois, leurs réponses des oracles. Mais arrivons à la question.

III. Les personnes qui s'occupent à la fois de plusieurs sciences différentes sont dans l'habitude de juger de l'une par les principes et les dogmes de l'autre, de celle surtout qui leur sourit le plus. Il en fut de même dans l'antiquité : quand il s'agit d'examiner et de scruter la nature, Aristote ne décide rien que par la dialectique, Platon n'emploie que les abstractions et la théologie, et la seconde école de Platon, Proclus et ses disciples, n'empruntent leurs décisions qu'aux principes mathématiques. Or, comme, en dehors de l'étude des maladies, les médecins ont généralement le goût des autres sciences, s'il leur arrive de s'appliquer à l'une d'elles avec plus d'ardeur qu'il n'est convenable, ils ne manqueront pas de soumettre bientôt la pratique médicale et la thérapeutique non plus aux jugements ni aux principes de l'expérience, mais aux principes de leur science favorite, qu'ils se hâteront ensuite de vanter de toutes façons par la parole et par la presse, comme absolument indispensable à l'étude et au traitement des maladies.

Qu'il appartienne au siècle ou aux écrivains, ce défaut malheureux n'en a pas moins envahi tous les esprits médicaux de notre âge et soulevé un trouble profond dans les sciences. C'est le motif qui fit faire à Cardilucci, dans la préface de sa *Médecine pratique*, cette sortie peut-être un peu violente contre les anatomistes, qui représentent la dissection délicate des fibres comme absolument indispensable à l'histoire et au traitement des maladies, pendant que réellement, selon lui, les cinquante dernières années, dépensées tout entières aux dissections anatomiques, n'ont pas ajouté la moindre perfection à l'histoire des maladies, la moindre solidité à l'édifice de la thérapeutique. Cardilucci, d'ailleurs, ne s'en tient pas là, et il ajoute que si les anatomistes ont cherché dans les finesses de l'anatomie la solution des questions relatives à l'histoire des maladies ou à la médecine première, les chimistes en ont voulu faire autant avec leurs expériences et leurs cornues, les créateurs des nouveaux systèmes avec leurs paralogismes et les mots de leur invention, les mathématiciens enfin avec leurs *cercles* et leurs

barres. Et maintenant, tout cela s'est-il fait sous d'heureux auspices? C'est ce qu'il faut abandonner au jugement des hommes doctes.

IV. Quoi qu'il en soit, ceux qui lisent ainsi font usage de leur mémoire bien plus que de leur raison, et l'on dirait que tous leurs efforts n'ont d'autre but que d'apprendre ce qu'a pensé tel ou tel écrivain. Quant à ce qu'on peut penser soi-même, quant à ce que l'on doit penser d'après sa propre expérience, c'est ce qu'ils ignorent complètement. Examinez de près les écrits de quelques-uns de nos médecins modernes : vous y trouverez dans ses moindres détails toute la généalogie des opinions nouvelles, l'échelle entière des couleurs; mais ce que vous n'y trouverez pas, c'est l'ardente recherche des faits nouveaux, c'est le désir d'ajouter à la force ou à la clarté des faits anciens.

D'où vient cette tendance des hommes de notre âge? Il me semble impossible de l'expliquer autrement que par cette incroyable manie de sécher, de se consumer sur les livres, ou bien plutôt encore par cette lâcheté qui les empêche de faire usage de leur raison et de consulter jamais l'expérience. Quelle est ensuite la conséquence de tout cela? C'est que plus ils ont perdu de temps à lire, plus il y a de confusion dans leurs jugements sur les choses; et cette confusion a bientôt fait de les mener au scepticisme ou à la démence. La capacité du cerveau, en effet, n'étant pas infinie, il n'y a rien d'étonnant si les mille sillons qu'y tracent les idées des choses finissent par s'y confondre. L'esprit commence donc ainsi par se trouver hors d'état de porter un jugement net et précis; puis l'homme s'accoutume à ne plus faire usage de son intelligence, funeste habitude qui entraîne bientôt l'impuissance même de s'en servir.

Malgré tout cela, cependant, les médecins dont nous parlons, hommes de mémoire plutôt que d'intelligence, n'en sont pas moins une race bouffie d'orgueil; ils regardent de très-haut tout le reste de leurs confrères, et refusent à tout autre qu'à eux-mêmes le droit de juger les choses. Il n'y a là rien d'étonnant, d'ailleurs, car cette espèce de science *mémoriale*.

s'il est permis de s'exprimer ainsi, enfle l'esprit et donne à ces hommes une sorte d'éclat qui écrase leurs adversaires, pour peu qu'il s'y ajoute un ton tranchant et un certain talent de parole.

V. Viennent ensuite d'autres médecins, que l'on dirait vraiment n'aller à la recherche de la vérité qu'avec l'équipage des autres, jamais avec le leur. C'est bien toujours avec leurs yeux qu'ils voient, mais ce n'est jamais ou presque jamais avec leur raison qu'ils cherchent à découvrir la nature des maladies. L'habitude d'accepter sans contradiction tout ce qui offre de la vraisemblance, et ensuite une certaine inhabileté d'expérience et de jugement où l'inaction intellectuelle plonge dès l'enfance une grande partie des médecins, voilà deux obstacles très-puissants qui les empêchent d'arriver à la connaissance de la vérité. Aux yeux de ces hommes, toute idée d'antiquité se confond avec celle de vérité, toute idée de nouveauté avec celle d'erreur; de façon que les découvertes nouvelles les plus incontestables ne peuvent échapper de leur part à l'accusation de fausseté, en même temps qu'ils regardent comme l'expression de la vérité elle-même les opinions anciennes les plus évidemment fausses. La circulation du sang, la découverte des vaisseaux lactés et lymphatiques, la structure et les fonctions physiologiques des nerfs et des viscères, plusieurs autres belles inventions enfin, dues au génie de quelques modernes et confirmées d'avance par le vœu immortel de la nature, n'ont pu cesser encore d'être en butte à leurs malédictions, sans autre motif, sans doute, que leur nouveauté elle-même. La putréfaction des humeurs, au contraire, l'origine hépatique du sang, l'importance des qualités premières dans la production et le traitement des maladies, et une foule d'autres vieilles opinions qui, pendant des siècles entiers, n'ont servi qu'à mettre obstacle aux nobles efforts tentés pour agrandir la science, et n'ont semé dans les esprits que des préjugés ou des erreurs, ces hommes ne peuvent se résoudre à les abandonner jamais; et cela seulement parce qu'elles sont antiques et qu'elles ont fait partie des doctrines de l'antiquité.

VI. Or, en se laissant aller à une admiration si outrée des anciens ; en leur attribuant une si grande supériorité dans tous les genres, que fait-on véritablement, si ce n'est de nous interdire absolument toute espérance de trouver une voie nouvelle ou d'arriver à quelques principes plus beaux ou meilleurs ? Le siècle où nous vivons est bien propre cependant à montrer toute la vanité de ces erreurs, car le nombre et la grandeur de ses découvertes l'ont mis, sous ce rapport, au-dessus de tous les âges précédents.

Une autre preuve irrécusable de la fausseté de ces idées, c'est l'unité qui caractérise les opérations de la nature, c'est cette admirable constance, cette immuabilité prodigieuse qui n'abandonne aucune de ses productions dans toute la succession des siècles. Il est donc assez difficile de comprendre pourquoi la nature ne produirait plus aujourd'hui que des esprits grossiers et de lourdes intelligences. Ce n'est certainement pas l'esprit de l'homme qui vieillit, mais seulement l'art d'en tirer parti. L'intelligence humaine n'a qu'un moyen de s'éteindre, l'inaction ; et la triste vieillesse, qui finit par peser sur toutes les choses du monde, ne peut jamais peser sur elle, ni briser les solides et immortels remparts dont la nature semble l'avoir entourée. Or, si cela est évident, est-il moins clair ensuite qu'il doit nous rester autant de pénétration d'esprit qu'aux anciens, et que c'est même un droit pour nous d'espérer la voir s'augmenter encore si nous voulons l'aiguiser et la fortifier par l'exercice ? Cessons donc désormais de ne donner aux choses qu'une valeur relative à leur âge, et tâchons qu'elles soient pour nous un motif d'émulation plutôt qu'un objet d'admiration passive.

Je regretterais d'ailleurs infiniment que mes paroles dussent donner à personne l'idée que, prévenu contre l'antiquité, je puisse lui reprocher précisément une chose qui lui a valu tant de gloire ; la voie qu'elle avait tracée pour agrandir le domaine de la science médicale, je me suis sans cesse efforcé de la suivre ; et ç'a toujours été l'un de mes plus vifs chagrins de voir que, serrés, étouffés comme nous le sommes dans les défilés d'une science rétrécie, et privés tout-à-fait des res-

sources qui firent la force des siècles antiques, nous nous trouvons à peu près hors d'état de faire avancer d'un seul pas l'art de soulager les hommes. Les écrivains de l'antiquité sont, il est vrai, pour la plupart, enveloppés de ténèbres; mais il y brille de temps à autre des étincelles qui suffisent, lorsqu'on sait en profiter, pour répandre un jour lumineux sur l'intelligence de leurs préceptes.

VII. Prenons garde cependant d'attirer contre nous quelques attaques de l'ignorance. On pourrait croire peut-être que notre langage est de nature à éloigner la jeunesse de cet utile et louable exercice de la lecture des livres ; c'est donc un devoir pour moi d'avouer ici avec simplicité que, si j'ai fait en médecine quelques progrès qui vaillent la peine d'être remarqués, je ne le dois guère qu'à la lecture des livres, et que, par conséquent, je ne cesserai jamais d'exhorter instamment la jeunesse à s'appliquer à des études qui m'ont été si utiles. Mais, pour qu'elle n'aille pas se briser sur les récifs où j'ai plus d'une fois touché moi-même, il est bon, je crois, de lui en signaler quelques-uns, et c'est ce que je vais faire.

Veut-on retirer de ses lectures une grande et rapide utilité ? Il faut, en premier lieu, ne lire que des hommes d'un savoir reconnu ; et même, si nous trouvons quelque auteur qui soit plus généralement consacré encore, il ne doit point quitter nos mains, pour ainsi dire ; nous ne tarderons pas à nous apercevoir qu'on y peut trouver la somme de science tout entière qu'il faudrait chercher, peut-être en vain, dans mille autres livres d'une réputation moins incontestable. Je citerai une preuve éclatante de cette vérité. C'est l'illustre Sanctorius, qui, dans son inestimable petit traité de la *Médecine statique*, a su rendre plus de services à l'humanité que n'ont jamais pu faire des milliers d'auteurs dans des milliers de livres effrontément copiés les uns sur les autres, sorte de cercle éternel d'où il ne sort qu'un océan de mots, et pas un monument qu'un siècle puisse léguer à l'autre (1).

(1) Sanctorius naquit à Capo d'Istria, en 1561. Tout le monde connaît l'admirable opiniâtreté scientifique qui lui permit de poursuivre pendant 30 ans ses belles expériences sur la transpiration insensible. Sanctorius avait trois ans

Le seul moyen de profiter des livres, c'est, avant tout, de les comprendre ; une fois compris, attendez, pour adopter tout ce qu'ils disent, que vous vous soyez d'abord assuré si ce qu'ils disent est vrai ou non. Demandez à votre raison la solution des questions que vous voyez posées en tête des livres ; mêlez à vos lectures les leçons de l'expérience, et tâchez ainsi de juger sainement des choses. Si les études, en effet, ne sont dirigées par la raison, la raison non-seulement n'aura rien à attendre des études, mais encore, après avoir été comme alourdie par elles, elle se laissera détourner même du but auquel elle aspire. La manie des livres, quand on la porte jusqu'à pâlir et sécher sur eux, ressemble assez à une sorte de nullité intellectuelle couverte de brillants dehors; comme le mépris des livres sent l'ignorance et l'ostentation. Tout le monde sait que les lettres ajoutent à la perfection de la nature ; mais on sait tout aussi bien que l'expérience est nécessaire pour leur donner à elles-mêmes le sceau de la perfection. Les livres, il est vrai, sont pleins de principes généraux ; mais il faut que l'expérience en montre l'application, car c'est une chose connue de tous, que la stupidité et l'inaptitude presque générale de ceux qui ont pâli sur les livres ; l'habitude de se tenir sans cesse en dehors des réalités, et une certaine confusion d'idées, conséquence inévitable de lectures excessives, tout cela les met absolument dans l'impossibilité de rendre aucun service à eux-mêmes ni à l'Etat, et ne leur permet, comme nous l'avons dit déjà, de ne porter sur chaque chose que des jugements confus.

On voit, au contraire, une foule d'autres hommes qui font, avec infiniment moins d'érudition, l'objet de l'admiration générale, parce qu'ils savent penser et juger des choses avec beaucoup de sagesse et une suprême sagacité.

de plus que Galilée; il donna, dans ses travaux, l'exemple d'une précision inconnue jusqu'à lui, et fut un de ceux qui contribuèrent le plus à préparer cette *philosophie expérimentale* dont Galilée devait donner la formule. Sanctorius mourut à Venise, en 1636. Outre la *Médecine statique*, on a de lui encore un livre intitulé : *Methodus vitandorum errorum qui in arte medicâ contingunt,* 1630, et d'autres traités moins importants.

Si vous ne trouvez point en vous-mêmes la disposition, c'est-à-dire le vif et ardent désir d'étudier, attendez un moment plus favorable ; car, en l'absence de cette disposition, les plus vastes lectures ne vous seront jamais que d'une utilité fort médiocre. Ainsi, pour que ce temps ne soit point perdu sans retour, consacrez-le à entretenir les hommes instruits et à consulter l'expérience.

VIII. C'est la coutume des habiles de mépriser les lettres ; c'est la coutume des simples de ne les regarder qu'avec admiration ; mais, entre ces deux extrêmes, les hommes sages savent tenir un juste milieu, et n'accorder aux lettres qu'autant d'importance qu'en réclame l'utilité publique ou particulière, sans s'occuper aucunement de tout ce qui n'atteint pas ou qui dépasse ce but. Quant à ceux qui lisent pour le plaisir de contredire, ou qui abusent des livres pour s'en faire une sorte de décoration extérieure, ou qui acceptent indifféremment et aveuglément tout ce qu'ils contiennent, on ne peut guère leur accorder que l'affectation de la science, et non la science vraie et solide.

La médecine pratique consiste tout entière en sentences et en préceptes, sanctionnés par une longue expérience ; or, rien ne s'échappe plus facilement de la mémoire, à moins d'être soigneusement fixé par l'écriture. Ce sera donc une chose fort utile pour ceux qui aiment les livres, de se procurer une sorte de registre, avec les titres des matières les plus importantes, et d'y transcrire avec exactitude tout ce qu'ils trouveront d'intéressant dans leurs lectures. On peut, de cette façon, relire ces notes chaque jour, aux heures de loisir ; elles finissent par se graver au plus profond de la mémoire ; l'esprit se féconde ainsi et se perfectionne, de manière que bientôt le traitement des maladies les plus difficiles n'a plus rien qui puisse venir à bout de l'effrayer ou de le surprendre.

Qu'ils soient anciens ou modernes, les auteurs d'une science profonde et qui sont consacrés par l'estime générale doivent non-seulement être lus et relus, il faut les avoir sans cesse à la main, si nous voulons que notre esprit se retrempe, pour ainsi dire, sur la trempe de l'esprit qui les animait. Les livres d'une

moindre valeur ne doivent se parcourir qu'en partie ; ou bien, si on les lit en entier, il faut avoir soin de le faire sans y perdre beaucoup de temps, ou sans beaucoup s'y appesantir. Quant aux ouvrages d'une classe inférieure encore, il ne faut les lire que par les yeux des autres ; c'est-à-dire qu'il suffit d'en voir l'analyse faite par des amis d'étude ou par des secrétaires. C'est ainsi que nous pourrons acquérir des notions assez considérables des sciences et de la littérature médicale, sans y perdre beaucoup de temps et de santé.

Examinons maintenant avec rapidité l'utilité des livres pour ceux qui pratiquent la médecine.

IX. Notre siècle a fourni à la médecine infiniment plus de livres qu'aucun des siècles qui l'ont précédé ; mais, en revanche, pas un des siècles antérieurs au nôtre n'a été aussi pauvre en observations pratiques. Essayez d'examiner à fond quelques-uns des ouvrages modernes, vous n'y trouverez jamais qu'une fastidieuse répétition de ce qui a été dit jusque-là, ou une vaine et excessive parade de nouveautés, ou un mélange indigeste de choses nouvelles et anciennes ; vous trouverez enfin des livres uniquement consacrés à de stériles disputes, au lieu de l'être au développement des recherches nouvelles. Afin d'ajouter plus de poids et d'autorité à ce qu'il peut dire, l'auteur d'un livre nouveau, précisément peut-être parce qu'il manque de raisons lui-même, ne rougit pas d'attaquer par tous les moyens possibles celles que des hommes d'ailleurs fort supérieurs à lui ont données pour soutenir et défendre l'opinion qu'il examine. Otez-en les passages étrangers à la question par le fond ou par la forme, la philologie, les citations d'auteurs, l'étalage des ornements, les sophismes, les superstitions et autres vaines superfluités, ces livres, je crois, deviendront fort petits. Vous cherchiez de solides trésors de science, vous n'aurez trouvé que des chimères et des fantômes.

Ainsi donc, les livres n'étant que d'une médiocre utilité pour faire médicalement une bonne et solide histoire des maladies, il faut bien en revenir aux choses qui touchent de plus près à la nature : l'expérience, l'observation, les amphithéâtres d'anatomie, les jardins botaniques, les cornues de

la chimie, toutes les choses enfin qui nous permettent d'examiner, d'analyser, de tourmenter la nature, et qui finissent toujours par nous laisser voir le véritable sens de ses actions.

Il faut d'ailleurs que la jeunesse le sache : le premier de tous les livres c'est le malade. Pour ceux qui savent observer avec soin, la maladie révélera toujours en peu de temps et avec fidélité une foule de choses pleines d'importance, et que de longues années de lecture auraient eu peut-être bien du mal à nous apprendre. Le malade est un livre où se trace simplement et au naturel l'histoire des maladies ; les livres, au contraire, font cette histoire au gré de leur caprice ; le faste des sophismes et la pompe menteuse des spéculations ne servent qu'à la défigurer. C'est d'ailleurs un vaste et obscur labyrinthe que celui des maladies, et, si l'on y veut trouver ce passage vainement cherché depuis tant de siècles, ce n'est point à l'observation de quelques maladies qu'il faut se borner : il faut étendre sans fin le cercle de ses recherches, et y faire entrer, s'il est possible, des milliers d'observations.

Ainsi donc il faut de la sobriété dans les livres, et cette sobriété que nous recommandons nous la trouvons également exposée chez notre illustre Sénèque, ce grand maître de la philosophie pratique, dans son *Traité de la tranquillité de l'ame*, ch. IX :

« L'une des plus nobles dépenses, dit-il, est celle qui
« est consacrée à l'étude et aux livres : faisons-la toujours
« d'une manière convenable, mais faisons-la aussi avec mo-
« dération. Que m'importent ces vastes bibliothèques, ces li-
« vres sans nombre, dont le maître, dans toute sa vie, n'a
« jamais pu seulement lire les titres? C'est un fardeau pour
« celui qui veut apprendre : ce n'est pas un secours utile.
« Ne vaut-il pas mieux vous abandonner à quelques au-
« teurs que chercher sans cesse dans la foule? Il a été brûlé
« à Alexandrie quatre cent mille volumes qu'on n'avait pas
« ramassés là pour l'étude, mais seulement pour l'étalage.
« Nous voyons tous les jours quelque chose de semblable :
« ce sont des hommes, étrangers même aux éléments des

« lettres, qui réunissent chez eux des bibliothèques considé-
« rables, non point comme instrument d'étude, mais comme
« décoration de leur salle à manger. Ayons donc des li-
« vres ce qu'il en faut avoir, n'en ayons point pour l'osten-
« tation. Tout ce qu'il y a de trop est mal; et pourtant,
« jusqu'au milieu des bains et des thermes, les bibliothè-
« ques sont devenues une décoration nécessaire, dont ces
« édifices ne peuvent plus se passer. »

Qu'aurait donc dit Sénèque, s'il eût vécu dans un temps comme le nôtre, où le nombre des livres est devenu si considérable, qu'aucun siècle au monde ne lui peut être comparé sous ce rapport !

X. De tout cela il est facile de conclure que les médecins trop érudits, ceux qui ont passé leur vie à mourir sur les livres, ne doivent pas être fort heureux dans leurs traitements; qu'il leur est impossible même de jamais juger sainement des choses de la pratique, à moins d'avoir fini par s'y adonner tout entiers et d'y avoir vieilli.

Il y a, à ce sujet, une plaisante histoire racontée par J. Huarte (1) :

« Dans le temps, dit-il, que la médecine des Arabes était
« florissante parmi nous, il y avait un médecin qui florissait
« avec elle. C'était un homme qui lisait, écrivait, argumen-
« tait, distinguait, répondait et concluait si admirablement
« que sa réputation n'avait point d'égale. Il avait une élo-
« quence intarissable, de façon que tous ceux qui se pres-
« saient autour de lui pour l'entendre ne pouvaient s'empê-
« cher de convenir qu'entre des mains si habiles, non-seu-
« lement un malade ne devait pas mourir, mais que les
« morts eux-mêmes pourraient à peine s'empêcher de reve-
« nir à la vie. Avec tout cela, dès qu'il en venait à la prati-
« que, il n'y avait pas peut-être un seul des malades confiés à
« ses soins qui ne fût jeté bientôt dans les plus graves dan-

(1) Jean Huarte, né à Saint-Jean-Pied-de-Port (Navarre française), se fit un nom, au XVI[e] siècle, par un ouvrage intitulé : *Examen de ingenios para las sciencias*. Il en existe une traduction française fort rare.

« gers, ou qui ne payât de sa vie la vaine et inutile science « du maître. Enfin, ne pouvant comprendre la cause vé- « ritable de tant d'insuccès, et craignant même pour sa « gloire et sa fortune quelque chose de plus redoutable, il « dit adieu aux choses du monde, et alla s'enfermer dans un « cloître où il mourut. »

Huarte, dans le même chapitre, raconte encore une histoire plus propre même à appuyer ce que nous disons.

« Un médecin, dit-il, me demanda un jour, avec le plus « grand secret, comment il se faisait qu'après avoir étudié « avec ardeur tous les livres qui exposent les meilleurs prin- « cipes de pronostic, et en avoir appris les règles avec tout « le soin dont il était capable, chaque fois cependant qu'il « voulait appliquer sur le malade cet art du pronostic qu'il « avait essayé de puiser dans les livres, il ne manquait ja- « mais d'en être pour la honte de sa prédiction, sans pouvoir « arriver une seule fois à annoncer nettement ce qui devait « arriver. »

S'il en faut croire des hommes très-graves, comme le remarque encore Huarte, Argentier surpassa peut-être Galien lui-même dans l'art de ramener la médecine à des principes plus méthodiques; et cependant, dit-on, Argentier fut extrêmement malheureux dans sa pratique particulière : presque tous ses malades mouraient, ou ils tombaient dans des affections incurables; d'où il résulta qu'à la fin ses concitoyens effrayés refusèrent de se confier à ses soins (1).

Tous les jours, d'ailleurs, on peut voir la même chose. Rien ne serait donc plus facile que de puiser dans les auteurs des faits de même nature; mais cela, maintenant, nous semble fort inutile.

Ainsi donc, les médecins trop érudits, trop adonnés aux abstractions philosophiques et aux théories, ceux qui, comme l'araignée de nos jardins, élaborent le fil de la science avec des méditations à demi digérées, ceux-là ne peuvent devenir

(1) Argentier, né à Castel-Novo, en Piémont, vers 1514, mourut à Turin en 1572.

de bons praticiens, à moins de s'être d'abord livrés tout entiers et pendant longtemps à l'exercice de la pratique. Les maladies sont en effet quelque chose de très-mystérieux, et leur action se passe dans de si obscures profondeurs et si impénétrables à l'esprit de l'homme, qu'il est bien difficile d'y rien découvrir autrement que par l'observation. Voilà pourquoi on trouve partout dans Hippocrate ce cri qu'il a répété si souvent : Il y a dans les maladies quelque chose de divin (θειον)! Et il avait raison; car, si l'on jette les yeux sur la structure du corps humain, si on réfléchit sur l'origine des maladies, sur leurs causes, sur l'action des médicaments, il en faut revenir à chaque instant au τι θειον du père de la médecine.

Du reste, ce *quelque chose de divin*, il se trouve dans le médecin comme dans la maladie; et c'est ce que prouve surabondamment le bonheur singulier qui accompagne quelques médecins dans leur pratique. Il y a, par exemple, des hommes très-médiocrement instruits, chez qui l'on trouve cet admirable instinct (ευστοχια) qui leur révèle sur-le-champ la nature d'une maladie et la médication qui lui convient; instinct qui ne laisse pas de faire souvent défaut à d'autres hommes remplis de science.

Il nous semble donc incontestable, d'après tout ce que nous avons dit jusqu'ici, que toute l'érudition du monde, médicale et scientifique, ne peut pas faire un bon praticien sans la pratique elle-même. Quiconque fera ou croira le contraire se fera certainement adresser par la nature cette apostrophe de l'antiquité aux dialecticiens : « Mon ami, vous sortez de l'A-« cadémie; vous sentez l'orgueil, le vide et l'ignorance. »

CHAPITRE VIII.

CINQUIÈME OBSTACLE.

De la mauvaise interprétation des livres et de la manie de faire des systèmes.

I. Quand il s'agit de plaider, contre les mauvais interprètes en général, la cause de l'interprétation vraie, il y aurait deux plaidoyers à faire : le premier contre ceux qui interprètent mal les maladies, le second contre ceux qui interprètent mal les livres. Mais la première partie de cet ouvrage n'est, pour ainsi dire, d'un bout à l'autre, qu'une longue recherche des moyens de rendre à l'interprétation des maladies la précision et la force que cette partie de la science a perdues de nos jours. Nous n'avons donc à nous occuper dans ce chapitre que des moyens de mettre à nu l'abîme d'erreurs où tombent tous ceux qui, dans l'interprétation des livres, se laissent aller à leur imagination ou à leurs sentiments particuliers.

II. Jour lugubre, jour malheureux que celui où la médecine et toutes les sciences, à peine échappées aux fureurs des barbares, se virent tout-à-coup la proie des Arabes! Est-il possible d'y penser sans que l'ame soit saisie d'une inexprimable douleur! Les livres grecs étaient à peine arrivés dans leurs écoles : ils s'en emparent, et, au lieu de reproduire simplement, avec scrupule et pureté, le sens de ces précieux ouvrages, ils en font une source inépuisable d'inutiles et ridicules théories. Or, si cette funeste manière d'interpréter les livres de l'antiquité grecque fut pour ceux qui l'employèrent un titre à la confiance et à l'admiration de leurs contempo-

rains, elle fut malheureusement entre leurs mains un instrument non moins puissant pour éteindre et anéantir toute espèce d'observation médicale.

Une grande preuve de cette vérité, c'est l'état où se trouva la médecine pendant tout le temps que domina dans le monde l'influence des écoles arabes. Ce fut alors un triste spectacle de voir les médecins, comme fascinés par quelque opération magique, tourner sans cesse autour du cercle mystérieux des interprétations arabiques, dépenser en stériles commentaires sur les ouvrages de quelques hommes tout le temps d'une vie longue et laborieuse, et arriver ainsi jusqu'à oublier même l'usage de leur intelligence. Voilà certainement la source de tant de sophismes, de tant de fictions et d'erreurs qui ont inondé la médecine! Voilà ce qui déshonora cette science sublime et lui arracha le noble et antique patronage de la santé, pour la réduire à n'être plus que la vile esclave des factions philosophiques.

III. Ceux qui entreprennent l'explication d'un livre commencent d'abord par le charger d'éloges d'autant plus outrés, en général, que l'auteur est un homme moins important, ou que son ouvrage a moins besoin de commentaires. S'abandonnant ensuite aux élans de l'amour-propre, ils ne rougissent pas de prodiguer à celui qu'ils expliquent les noms les plus pompeux : il est admirable, il est divin, c'est le prodige de son siècle, et son ouvrage, sorte de révélation du ciel, se recommande à tous comme une œuvre absolument nécessaire à l'Etat lui-même. Or, le mobile de tant d'éloges, ce n'est point du tout le besoin de défendre ou d'agrandir la réputation de ces auteurs, ce n'est que l'ardent et secret désir de se faire louer par les hommes instruits pour avoir entrepris l'explication d'un ouvrage plein de mérite et d'excellence. Comparez, sous le rapport des découvertes, l'Anatomie de Mundini avec celle de nos jours : il y a entre elles autant de rapports qu'entre le ciron et l'éléphant; et pourtant nous voyons la première comblée d'éloges, et Cardan n'est pas le seul qui lui ait fait l'honneur d'un commentaire; d'autres hommes fort savants s'en sont fait, comme lui, un titre de gloire. Quel put donc être en

cela le motif de Cardan et de ceux qui ont fait comme lui, si ce n'est cette naturelle paresse de l'homme, qui l'empêche de faire jamais l'expérience de ses propres forces et lui inspire pour les dissections cadavériques une sorte de honteux dégoût? Or, avec des dispositions de cette espèce, on comprend bien qu'il leur ait semblé préférable d'accepter le texte de Mundini comme l'expression même de la vérité (1).

Ce que nous disons de l'anatomie peut tout aussi bien s'appliquer à la pratique. Effrayés par l'inconstance des résultats, ou par l'austère patience que nécessite l'observation, les praticiens, au lieu de marcher résolument, pour leur propre compte, à la recherche des vrais phénomènes, bornent toute leur ambition à tirer de l'oubli des livres que leur inutilité rendait indignes d'en sortir.

Ce n'est certes pas là ce que fit le maître immortel, le père de la médecine, Hippocrate. Il sentit bien toute la difficulté des recherches et la ténébreuse obscurité des maladies; mais tout cela ne fit qu'irriter son indignation généreuse; c'était un frein qu'il rongea, s'il est permis de le dire; et bientôt, engagé dans une lutte corps à corps avec la nature, il ne quitta plus un seul instant des yeux le but qu'il s'était proposé d'atteindre; si bien qu'à la fin son infatigable patience d'observation et l'importance de ses découvertes le placèrent si haut dans la science, qu'aucun médecin, dans toute la suite des siècles, n'a pu encore s'élever jusqu'à lui.

(1) Mundino ou Mundini, né à Florence au XIIIe siècle, fait époque dans l'histoire de l'anatomie. C'est lui qui, le premier, depuis l'antiquité, disséqua des cadavres humains. La démonstration qu'il fit à Bologne, en 1315, sur deux cadavres de femmes est donc le point de départ de l'anatomie moderne. On peut bien croire que son anatomie est peu de chose, mais il eut la gloire de rouvrir en Europe le champ de l'observation directe. Depuis lors, en Italie, on disséqua en public une ou deux fois par an dans chaque université. Cette heureuse innovation fut longtemps à s'introduire en France, car ce ne fut qu'en 1376 qu'eut lieu à Montpellier la première démonstration d'anatomie sur le cadavre humain, et Vésale rapporte avec une fierté bien naturelle qu'il donna à Paris, sous le règne de François Ier, la première démonstration de même nature, *à la grande surprise des auditeurs*. Mundini mourut à Bologne, en 1318.

Jérôme Cardan, médecin, géomètre et astrologue, naquit à Pavie en 1501. Philosophe bizarre et plein d'orgueil, il se laissa mourir de faim à Rome, en 1576, afin d'accomplir l'horoscope qu'il s'était dressé à lui-même.

En interrogeant plus soigneusement la nature ; en la consultant sans relâche, le scalpel à la main, sur les cadavres et même sur les animaux vivants, les anatomistes de notre âge ont prouvé au monde que les commentateurs de Mundini n'avaient guère, en fait d'anatomie, que des connaissances très-superficielles. Ce livre, peut-être, rendra le même service; s'il peut encore, après moi, jeter sur la pratique médicale quelques lueurs de vérité, elles suffiront sans doute pour faire comprendre aux siècles futurs jusqu'à quel point ils s'étaient éloignés de la vraie médecine, tous ces hommes qui ne rougirent pas de sacrifier aux barbares interprétations des Arabes l'exercice de leur intelligence et l'étude de leurs propres observations.

IV. Il n'est pas rare de trouver des explications plus obscures que la chose expliquée elle-même ; ce qui ne vient d'ailleurs que de l'ignorance ou du mépris des règles à suivre dans l'interprétation des auteurs.

Lorsqu'on entreprend un travail de cette nature, il faut d'abord connaître la question, non pas d'une connaissance ordinaire ou superficielle, mais à fond et d'une manière intime. C'est là, d'ailleurs, ce que nous voyons faire chaque jour aux critiques, qui, avant de se mettre à développer, à éclaircir les passages obscurs des poètes ou des historiens, commencent par consacrer un temps considérable à acquérir une connaissance exacte des mœurs, des guerres, des coutumes, de tout ce qui concerne enfin le siècle où vivait l'auteur qu'ils veulent expliquer.

Quoi qu'il en soit, en fait d'interprétation des livres de pratique, il y a une connaissance qui me semble absolument indispensable, c'est celle que l'on puise dans une longue expérience et dans une patiente observation. On peut citer comme preuve de ce que j'avance trois hommes des plus illustres parmi ceux qui ont couru cette carrière, Mercuriali, Duret et Martian (1). Tous trois n'ont voulu écrire leurs beaux com-

(1) Mercuriali (Jérôme), né à Forli en 1530, y mourut en 1606. On lui éleva une statue dans sa patrie, et Bœrner a écrit sa vie et son éloge.

Duret (Louis) naquit à Baugé-la-Ville, en Bresse, en 1527, et mourut à Paris

mentaires sur les livres d'Hippocrate qu'après avoir usé dans la pratique la meilleure partie de leur vie. Les ouvrages d'Hippocrate sont, en effet, la quintessence de la pratique ; et, par conséquent, ce n'est qu'à la pratique elle-même qu'il était possible d'en demander une bonne et convenable interprétation.

Si l'on se contente, au contraire, d'avoir effleuré la superficie de la science traitée dans l'ouvrage que l'on veut expliquer, ou bien encore si l'on ne possède que des sciences presque étrangères à ce livre, il ne peut rien y avoir de bien étonnant, sans doute, si les commentaires restent plus obscurs que la chose commentée elle-même.

On voit bien un certain nombre d'hommes qui prennent la qualification d'interprètes ; mais si rien n'est commun comme le mot, rien n'est rare comme la chose. Examinez avec quelque soin leurs vastes commentaires ; vous n'y trouverez point la seule chose nécessaire dans ces sortes d'ouvrages, l'explication des passages obscurs, l'élucidation de tout ce qui peut ôter au lecteur la nette intelligence du livre ; mais, en revanche, vous y verrez partout un immense étalage d'érudition, un luxe de grec et d'hébreu, des citations sans fin comme sans rapport à la question, un texte enfin beaucoup moins pesé à la balance de la vérité qu'à celle des préjugés de l'auteur ou du commentateur lui-même.

V. Il arrive souvent que les commentateurs prêtent à l'écrivain qu'ils expliquent certaines opinions auxquelles ceux-ci n'ont jamais songé peut-être. Or, quel est le but qu'on se propose en agissant ainsi ? C'est de faire parade de pénétration aux yeux des savants ; ou plutôt on ne fait qu'obéir aux théories dont on s'est rendu l'esclave dès la première jeunesse. Ce n'est pas là ce que faisaient Mercuriali, Duret et Martian, et pourtant ce sont les éternels modèles que doivent suivre les interprètes d'un livre ; sans cela nous ferons mille fois mieux de l'interpréter nous-mêmes, à nos risques et périls, plutôt que

en 1586 ; il avait été le médecin ordinaire de Henri III, qui le combla de faveurs.

Martian (Prosper), né à Reggio en 1567, mourut en 1622.

de nous laisser obscurcir l'esprit par les frivoles erreurs des autres.

Qu'arrive-t-il, en effet, la plupart du temps? C'est que, les abords de l'ame se trouvant à la fin complètement envahis par les sombres et vains fantômes de l'interprétation, rien ne peut plus arriver jusqu'à elle, et ces jets brillants de lumière, ces rayons que l'histoire des maladies sait tirer de l'observation ne peuvent plus venir, comme auparavant, s'y réfléchir en liberté.

Si je parle ainsi, du reste, ce n'est pas que je blâme les médecins de vouloir commenter les auteurs; je voudrais seulement voir chez eux le jugement marcher un peu mieux de compagnie avec la volonté. Aussi, quand je me mets à réfléchir sur les causes qui ont le plus écrasé la pratique sous le poids de pesantes entraves, ou qui l'ont empêchée de reculer ses étroites limites dans le vaste champ de la nature, je n'en peux trouver de plus puissante que cette malheureuse façon d'expliquer les livres, cette triste et misérable obstination qui porte les médecins à négliger absolument l'interprétation des ouvrages de la nature pour ne s'attacher qu'à ceux des Arabes. Il y a près de deux siècles que cette fatale manie domine presque toutes les écoles; personne n'a prévu le danger, personne ne l'a signalé; est-il donc permis de s'étonner aujourd'hui si, privé ainsi de ses plus nobles racines, l'arbre de la science médicale, hors d'état maintenant de montrer au monde le spectacle de sa puissance, a cessé d'étendre au loin ses branches vigoureuses? Qu'y a-t-il d'étonnant, au contraire, si avec des mots creux, des observations puériles, ou même avec de belles observations pliées aux caprices menteurs des théories, la médecine a presque fini par troubler de fond en comble la marche et la régularité de la nature elle-même?

VI. Si l'on veut éviter ces absurdes erreurs, il faut avoir sans cesse devant les yeux ce que nous allons dire : l'interprétation des livres de pratique doit se faire exactement comme celle de la nature ; il y a pour cela d'excellents modèles à suivre ; ce sont les trois interprètes d'Hippocrate que nous avons

cités plus haut, trois hommes incomparables, qui ont appris au monde ce que c'était que l'interprétation véritable, et qui ont su lui rendre sa dignité primitive.

Gardons-nous ensuite de nous laisser aller, pour les livres que nous expliquons, à une prodigalité d'éloges qu'il vaut mieux mesurer d'après le lieu, le temps et la valeur du livre lui-même. S'il a été fait contre lui quelque objection juste et grave, n'essayons jamais d'en diminuer l'importance par une interprétation malveillante. Point de violences, point d'embûches tendues à la raison au moyen d'une foule de discussions sans rapport avec le sens du texte, et qui sont amenées, en général, dans le but de s'attirer les louanges ou l'admiration des hommes, bien plutôt que pour jeter du jour sur les passages obscurs.

Mettons-nous bien en garde aussi contre la confusion, un défaut qui ne coupe que trop souvent le fil de la science et le vrai sens d'un ouvrage : l'esprit a plus tôt fait de briser les filets de l'erreur que ceux de la confusion.

Commençons par nous débarrasser l'intelligence de toutes ces idoles dont nous avons parlé, de ces préjugés sans nombre, puisés de toutes pièces dans des hypothèses vaines ou des sciences étrangères; c'est là une des routes les plus sûres pour arriver sans peine à saisir la sourde invasion de l'erreur dans le domaine de la vérité, et la pénétration de la vérité dans les ténèbres de l'erreur.

Point d'acception de siècles modernes ou antiques; les uns ni les autres ne peuvent se peser dans la même balance avec la vérité. Parce qu'elle est antique ou moderne, une chose n'est pas nécessairement vraie ou nécessairement fausse, comme se l'imaginent quelques médecins d'aujourd'hui; singulière opinion, et qui prête le flanc à toutes les objections.

Exposons notre auteur sans en rien retrancher, sans y rien ajouter; que ce soit lui tout entier, ou du moins sa scrupuleuse ressemblance; reproduisons-le de façon qu'on n'ait à lui reprocher que ses défauts, à le louer que de ses qualités; mot pour mot, si c'est possible, et que les mots eux-mêmes y soient à la même place, toutes les fois surtout qu'il s'agira

d'un passage important et obscur, comme sont, par exemple, différents textes des *Coaques,* du *Pronostic,* des *Epidémies,* des *Aphorismes* et des autres ouvrages d'Hippocrate. Souvenons-nous qu'un interprète n'est point un juge qui ait le droit de choisir dans celui qu'il explique, d'effacer sans contrôle tout ce qui ne lui plaît pas, et de mettre à la place des opinions qui lui sont propres. C'est là le défaut de presque tous les commentateurs, et ceux qui les lisent savent tous les funestes conséquences qui en peuvent découler pour les sciences et surtout pour la médecine. Ne cédons point trop au plaisir de contredire, ne nous laissons point aller non plus à un doute éternel ou excessif. S'il se trouve un texte fort obscur, faisons comme les disciples de l'Académie : informons-nous, cherchons de tous côtés, n'affirmons rien avec certitude qu'après de longues et patientes réflexions. Et si, après cela, nous n'avons pu réussir encore à éclaircir le texte, gardons-nous d'y toucher, et laissons-le expliquer à des esprits plus pénétrants que les nôtres.

Ceux qui seront ainsi préparés à la lutte de l'interprétation pourront s'y engager sans crainte, sûrs d'être utiles à eux-mêmes comme aux auteurs qu'ils expliquent, et sûrs aussi de terminer heureusement et avec honneur l'entreprise qu'ils auront formée.

Après avoir mis à nu les erreurs sans nombre des commentateurs, ce serait le moment, sans doute, de développer également celles qui ont si puissamment entravé la pratique médicale entre les mains des fondateurs de systèmes; mais, comme nous réservons dans la suite de cet ouvrage un chapitre entier destiné à traiter de la manière de construire utilement une théorie, nous jugeons à propos de ne point entamer cette matière dans le présent chapitre.

CHAPITRE IX.

—

SIXIÈME OBSTACLE.

De l'abandon des méthodes aphoristiques dans les livres de médecine.

—

Circonscrire la médecine dans les bornes d'une méthode, l'embellir, l'envelopper sous le faux éclat d'une foule de fictions menteuses et d'abstractions inutiles, ce n'est certes pas la moindre des entraves qui aient embarrassé la marche de la pratique. Comment pourrait-il d'ailleurs en être autrement? Cette façon de traiter méthodiquement la médecine tend à représenter la science comme complète et comme arrivée désormais à des limites au-delà desquelles il n'y a rien; or, ceci doit nécessairement ôter à l'homme cette ardeur d'investigation qui peut lui faire découvrir chaque jour des faits nouveaux, capables d'enrichir et d'éclairer l'histoire des maladies. Il y a même à cela un autre inconvénient encore : c'est de donner aux médecins une si grande confiance en eux-mêmes, qu'ils s'imaginent facilement avoir épuisé la science tout entière. Il peut leur arriver, par exemple, d'observer quelque chose de neuf et de réellement utile; mais si cela ne peut entrer dans le cadre de leur méthode, ils le rejettent et le méprisent comme quelque chose d'étranger à la science. C'est pourquoi les anciens, sur ce point, me semblent plus sensés. Ils sentaient bien qu'avec des classifications et des méthodes on peut répandre sur la médecine de l'ordre et de la clarté, mais que tout cela n'était pas capable d'agrandir l'édifice ou d'en affermir la base; ils se mirent donc à re-

chercher tout ce qu'ils pourraient découvrir par une longue et patiente observation des maladies; ensuite ils exprimèrent chaque chose par des aphorismes, qui n'étaient que des sentences brèves et concises, écrites librement et simplement, en dehors de toute méthode, de toute subtilité d'école. De cette façon les siècles suivants pouvaient saisir à la fois la physionomie vraie des choses découvertes ainsi que les vides laissés dans la science, tout prêts à recevoir successivement les révélations que la nature laisse échapper sans cesse.

Malheureusement cette admirable méthode, si propre à donner à la médecine une impulsion vigoureuse, est aujourd'hui tombée de vieillesse. Aussi l'histoire des maladies, quelque riche qu'elle paraisse au premier coup-d'œil, est, dans le fond, réellement pauvre et stérile. Ses malheureuses et éternelles digressions dans le domaine de la philologie, ses superfluités oratoires, ses questions vides et creuses, et mille autres bagatelles lui ont fait perdre même toute sa force, presque toute sa vie. A l'exception de quelques observateurs qui ont su féconder le champ de la médecine en écrivant des histoires particulières de maladies avec soin, fidélité, scrupule, et sans rien prêter à la nature, tout ce qu'on a fait de plus pour appuyer de fausses théories ou quelques autres sottises semblables n'a fait que troubler, qu'embarrasser la marche de la pratique médicale, au lieu de servir à frayer la route et à faire avancer la science. Quant à la manière d'exposer en un style concis et aphoristique le résultat de longues et fréquentes observations, c'est ce que nous allons essayer de montrer, en parcourant un certain nombre de maladies, et ce que l'on apprendra bien plus sûrement encore si l'on veut se livrer avec un soin et une patience infatigable à l'examen des hôpitaux d'Italie.

DE LA PLEURÉSIE.

Si vous voulez connaître la pleurésie, mettez d'abord tous vos soins à bien connaître la nature du pouls : la dureté du pouls est le signe presque infaillible de toutes les pleurésies; et, lors même que cette affection ne se montre qu'avec des caractères obscurs, ou compliquée de diverses maladies de poitrine, si vous trouvez dans le pouls cette dureté caractérisée par l'excès de tension et par les vibrations exagérées de l'artère, l'absence même des autres signes ne doit point vous empêcher de prononcer hardiment que votre malade est affecté de pleurésie. La dureté du pouls est en effet l'inévitable compagne de toutes les inflammations des parties nerveuses, ou membranes (1).

Le diagnostic une fois établi, il n'y a rien, dans toute la maladie, qui exige une attention plus soutenue que l'embarras de la respiration. La pleurésie aura en effet une issue d'autant plus heureuse ou plus funeste que cette fonction s'accomplira avec plus ou moins de facilité.

Une bonne respiration est toujours d'un augure favorable, et rien n'est à redouter comme une respiration mauvaise. Aussi, à mesure que la pleurésie prend un caractère plus alarmant, la respiration devient plus difficile, et, aux approches de la mort, elle est presque impossible. Le pouls lui-même est loin de fournir des signes aussi clairs, un pronostic aussi certain; car, dans les maladies de poitrine, rien ne sort de l'état normal avec plus de promptitude et de facilité que le pouls. Ainsi, j'ai vu souvent, chez des pleurétiques, le pouls devenir intermittent sans que cela entraînât aucun danger, et sans

(1) Dans le langage de Baglivi, ces expressions comprennent tout ce que nous appelons aujourd'hui des membranes séreuses. L'ensemble de ces organes n'était, suivant lui, qu'une émanation des *méninges* et des *fibres médullaires du cerveau*. — V. *De Fibrâ motrice*, L. Ier, ch. III.

que cette intermittence me semblât un motif suffisant pour m'empêcher de revenir deux et même trois fois sur la saignée, dès qu'une évacuation sanguine me semblait particulièrement indiquée.

Quand un malade, respirant avec peine, veut rester assis sur son lit, où un sentiment de suffocation l'empêche de se tenir couché, un grand nombre d'observations m'ont appris que c'était là un signe funeste. Toutes les fois donc que vous verrez un homme atteint d'une affection pulmonaire aiguë vouloir s'asseoir sur son lit, soyez sûrs que cet homme court les plus grands dangers, surtout s'il existe en même temps un sifflement dans la trachée-artère et de la difficulté dans l'expectoration. En pareil cas, un pouls convenable même ne pourrait être qu'un indice trompeur; gardez-vous d'y croire. J'ai vu souvent, en effet, dans la première période d'une inflammation pulmonaire, l'excessive irritation des fibres produire un pouls dur, inégal, petit, etc. Et plus tard, lorsque se déclaraient les phénomènes dont je parlais tout à l'heure, c'est-à-dire lorsque les malades étaient à la dernière extrémité, on voyait, sous l'influence commençante du relâchement cadavérique des fluides et des solides, le pouls prendre sur la fin un caractère de mollesse, d'égalité, d'élévation. Mais je n'avais garde de me laisser aller à une confiance imprudente; car je voyais chaque fois les malades s'éteindre tout-à-coup, la parole sur les lèvres.

Combien il est difficile de guérir les affections du poumon! Combien il est plus difficile encore de les connaître et de prévoir leur terminaison avec quelque certitude! Les plus habiles médecins, les princes de la science eux-mêmes y échouent. Soyez donc sur vos gardes, chers élèves; mettez dans le traitement de ces maladies toute la prudence possible, et n'allez jamais promettre une guérison facile, comme c'est l'habitude de ces malheureux médecins qui dédaignent de lire Hippocrate.

Il y a une observation que nous avons eu très-souvent l'occasion de faire dans les différents hôpitaux d'Italie : c'est que toutes les fois qu'il survient chez un pleurétique des dou-

leurs dans l'intérieur de l'oreille, puis des abcès et un écoulement de pus, les malades guérissent presque infailliblement. Cette circonstance nous a frappé surtout à Rome, au commencement de l'année 1694. Il y avait alors beaucoup de glace et de neige, et un froid très-rigoureux, peu ordinaire dans la Campagne de Rome, avait produit tout-à-coup un grand nombre de pleurésies cruelles.

Je suppose la pleurésie guérie; s'il reste aux malades une petite toux opiniâtre; s'il revient tous les soirs une sorte de chaleur générale, annoncez hardiment une rechute de la pleurésie ou bien la suppuration de l'organe. Il m'est arrivé plus d'une fois de porter publiquement ce pronostic, et de voir ensuite l'événement justifier ce beau précepte d'Arétée.

Il n'y a rien de bon à espérer pour les pleurétiques et les péripneumoniques qui ne crachent pas, à moins pourtant que l'expectoration ne soit suppléée par un flux copieux d'urine.— Hipp., *Coaq.*, 386 (1).

Sous le climat de Rome, la saignée est sans contredit le premier de tous les moyens pour combattre la pleurésie. Après la saignée, ce sont les délayants unis aux atténuants et aux anodins qui en ont le plus vite raison; mais, si la pleurésie a sa source dans l'appareil humoral des premières voies, il faut avoir recours aux purgatifs, comme nous l'expliquerons plus au long dans l'*Appendice*.

Il arrive assez souvent que le poumon devient, et même pendant plusieurs années, le siége de tubercules qui s'y développent sans apporter de gêne sensible dans les fonctions de cet organe; mais à la fin, pourtant, leur présence se manifeste, et ils deviennent tout-à-coup évidents à la suite d'une pleurésie, d'une angine, d'une fièvre même. Ainsi donc, si après la

(1) Nous rappellerons ici une fois pour toutes ce que nous avons dit dans l'introduction de cet ouvrage. La discussion des textes nombreux cités dans ce neuvième chapitre nous eût entraîné fort loin, et eût constitué, ce nous semble, un travail critique tout-à-fait en dehors du but philosophique de Baglivi. Nous avons donc sacrifié tout ce que nous avions préparé à cet égard, nous contentant de choisir librement dans les divers commentateurs d'Hippocrate, toutes les fois qu'il ne nous a pas semblé préférable de l'interpréter nous-même.

guérison d'une fièvre quelconque vous voyez survenir chez vos malades une douleur qui ait son siége à la poitrine, au dos ou sur quelque autre point des parois thoraciques ; si en outre la respiration ne s'opère qu'avec difficulté, le cou tendu, soyez certains qu'il y a dans les poumons des tubercules que l'inflammation va faire suppurer ; et vous n'avez pas de temps à perdre pour y porter remède. Nous avons eu deux fois aussi, dans un hôpital, l'occasion de vérifier sur le cadavre et après un sérieux examen la justesse de cette observation de Dodoëns (1).

Quand il y a, dans une pleurésie, indication évidente de dissoudre, le camphre ou les médicaments dont il fait la base deviennent alors des moyens héroïques, surtout si la pleurésie offre un caractère d'épidémie et de malignité, ou plutôt si elle provient d'un grand épaississement du sang. Si la même indication persiste, une heure après l'administration de la préparation camphrée faites prendre au malade une décoction pectorale composée, par exemple, avec les racines d'angélique impératoire et de tussilage, et les feuilles de tussilage et de scabieuse ; il prendra cette décoction très-chaude, presque bouillante, afin que les particules de ces racines les plus diffusibles et les plus actives aillent, pour ainsi dire, se porter à plein canal et avec toute leur énergie sur la partie affectée des poumons. Cette manière d'administrer les boissons bouillantes est un des moyens qui m'appartiennent pour combattre et dissoudre ces viscosités opiniâtres qu'on rencontre dans la pleurésie épidémique et maligne, et dans les autres maladies de poitrine qui reconnaissent la même cause. J'ai vu de pauvres malades qui étouffaient, pâles, livides, arrachés en quelques instants à leurs souffrances, en buvant presque coup sur coup des décoctions pectorales brûlantes.

Dans les maladies de poitrine, et surtout quand elles sont aiguës, un flux de ventre est aussi redoutable qu'il peut être

(1) Rambert Dodoëns, né dans la Frise, en 1518, fut médecin de Maximilien II et de Rodolphe II. Il mourut en 1585, fort estimé comme médecin et comme botaniste. Son principal ouvrage est intitulé : *Medicinalium observationum exempla rara.*

utile dans les affections du cerveau. Tenez-vous donc bien sur vos gardes, et que le désir de combattre l'inflammation n'aille pas vous faire administrer un purgatif dans le cours des pleurésies. Prenez-garde même d'aller donner aux fonctions du ventre, par l'usage inconsidéré des lavements, une liberté exagérée ; vous amèneriez sur-le-champ une exacerbation ; les crachats seraient supprimés, et tous les autres symptômes s'aggraveraient, au grand détriment de votre malade.

Dans les inflammations des membranes, et surtout dans la pleurésie, si la douleur disparaît sans emporter la fièvre ; si cette dernière augmente, au contraire, en même temps que le pouls devient petit, fréquent, intermittent, et qu'il se déclare des sueurs froides, etc., c'est un triste symptôme : il ne se sera pas écoulé douze heures peut-être depuis la disparition de la douleur, que vous verrez le délire s'emparer de votre malade, voué bientôt à une mort prompte et inévitable. Vous pouvez être certain, en effet, que l'inflammation s'est terminée par la gangrène. J'ai pu voir par trois fois, dans les hôpitaux, se confirmer cette sentence d'Hippocrate.

Il arrive souvent qu'une pleurésie se développe sans qu'on s'en aperçoive, parce qu'elle se développe sans douleur ; et c'est la source des plus tristes erreurs dans la pratique. Pour ne plus s'aller briser désormais contre de semblables écueils, nous allons donner un moyen de reconnaître les pleurésies indolentes et cachées. Faites coucher le malade sur le côté droit ou sur le côté gauche ; faites-lui exécuter alors de larges respirations, et dites-lui de tousser. Après une ou deux respirations, voyez si l'une ou l'autre de ces fonctions s'accompagne d'un sentiment de douleur ou de pesanteur dans une partie quelconque de la poitrine. S'il en est ainsi, soyez certains que le point où se fait sentir cette douleur ou cette pesanteur est le siége d'une pleurésie cachée. Nous avons été assez heureux, et plusieurs de nos malades aussi, pour voir quelquefois ce moyen puissant nous révéler l'existence de pleurésies qui se dérobaient aux moyens ordinaires d'investigation.

En fait de pleurésies, presque toutes les récidives sont

mortelles, suivant Hippocrate. Par exemple, si la douleur et la fièvre qui avaient disparu le quatorzième jour reparaissent le vingt-unième, ou même un autre jour, Hippocrate assure que le malade succombera dans sa lutte contre cette seconde attaque de la pleurésie. Cependant si la fièvre seule reparaît, sans être escortée de la douleur de côté, il y aura moins à désespérer du malade; ce qui n'empêche pas les récidives de pleurésies d'être toujours un accident formidable.

Quant l'inflammation de la plèvre ou des tubercules pulmonaires se termine par un abcès et de la suppuration, la fièvre vive et continue éprouvée jusque-là change de type et fait place à une fièvre tierce ou quotidienne intermittente. C'est vers le septième jour que s'opère ce changement, et c'est un signe infaillible d'un empyème qui commence, comme l'enseigne Morton, d'après l'autorité d'Hippocrate et sa propre expérience, dans son magnifique *Traité de la Phthisie* (1).

Il n'y a que l'expectoration favorisée par la toux qui puisse terminer heureusement une pleurésie; et toutes les fois qu'un médecin sera parvenu à provoquer cette expectoration dans les bornes indiquées par la prudence, il verra bientôt reculer devant lui l'affection pulmonaire. Les sueurs et les autres évacuations semblables, qui ne vont point chercher les produits morbides dans l'endroit même où ils se forment, sont loin, par conséquent, d'offrir la même utilité.

Si l'expectoration se déclare avant le quatrième jour, c'est un bon signe, suivant Hippocrate, car elle abrège la durée de la maladie. Après le quatrième jour, en effet, l'affaiblissement du malade et l'épaississement des matières rendent l'expectoration plus difficile et aggravent le danger.

Donner des purgatifs au début d'une pleurésie, c'est supprimer l'expectoration, c'est donner à la fièvre et à la maladie

(1) Depuis qu'on cesse un peu d'attacher aux lésions locales l'importance étiologique qu'elles avaient usurpée, le grand traité de Morton ne peut manquer de reprendre sa place à côté des plus beaux ouvrages de la science.

Morton était né dans le comté de Suffolk, vers la première moitié du XVII[e] siècle. Nommé médecin du prince d'Orange, il fut longtemps, à Londres, le rival de Sydenham, et mourut dans le comté de Surrey, en 1698.

des aliments nouveaux. D'un autre côté, administrer dans les mêmes circonstances des diaphorétiques énergiques, c'est appeler sur les malades le délire et les autres accidents cérébraux.

Ajoutez à cela que la pleurésie, pour se terminer heureusement, doit suivre dans la disparition de ses symptômes une marche telle, que la fièvre soit la première à s'éteindre et la douleur ensuite. Si, au contraire, la douleur disparaît d'abord, laissant la fièvre et tous les autres symptômes continuer leur marche ou s'aggraver même, le malade court les plus grands dangers.

Quand vous verrez, dans le cours d'une pleurésie, une expectoration, supprimée d'abord, reparaître ensuite avec une coloration roussâtre, gardez-vous bien d'aller jamais ordonner une saignée, car elle aurait pour effet immédiat de supprimer définitivement l'expectoration et d'amener inévitablement la mort du malade, comme nous en avons vu trois ou quatre exemples dans un hôpital.

Un très-mauvais signe, c'est de voir une expectoration, d'abord convenable, se supprimer entièrement, tout en laissant subsister dans la poitrine la pesanteur et la douleur primitives. Mais le plus funeste de tous les symptômes, c'est sans contredit l'excessive dureté du pouls et sa petitesse, qui ne manquent jamais, avec un autre symptôme, la chaleur, d'accélérer énormément ses mouvements. On n'a jamais sauvé un seul pleurétique dont le pouls offrait ces caractères; cela est certain. — Voyez Galien, *De præcognitione ex pulsu*, et dans d'autres passages de ses ouvrages.

Les flux de ventre sont toujours pernicieux chez les pleurétiques. J'ai eu souvent à me louer, dans ce cas, de l'administration du bol suivant :

R. Electuaire de Nicolas, } de chaque, 1 gr. 25 centigr.
Antimoine diaphorét. }

Mêlez et donnez le soir en pilules (1).

L'opiat apaise le flux du ventre et l'antimoine chasse les

(1) L'électuaire de Nicolas, *Electuarium requies Nicolai*, est un médicament fort approchant de la thériaque et contenant à peu près un centième d'opium.

humeurs vers la peau, conformément à cette sentence d'Hippocrate : « La liberté du ventre est accompagnée de sécheresse de la peau, et le contraire. » Ainsi donc, si une pleurésie se complique à son début d'un cours de ventre, donnez aussitôt le bol dont je viens de parler, et quand la diarrhée aura cessé, ordonnez la saignée, s'il y a indication.

Dans la pleurésie simple et franche on n'a jamais à observer, dès le principe, une expectoration copieuse; les crachats ne sont rendus qu'en petite quantité, le pouls est dur et fréquent et la respiration courte et pressée.

S'il arrive, un jour quelconque de la maladie, le second par exemple, ou le quatrième, le cinquième, le septième, etc., avant ou après la saignée, que la respiration d'un pleurétique devienne difficile, en même temps que l'expectoration, je me hâte d'appliquer deux vésicatoires aux jambes, selon cette sentence d'Hippocrate : « *Dans les pulmonies, toutes les fois qu'il paraît des tumeurs aux jambes, c'est un bon signe.* » — *Pronost.*, nº 18. J'ai souvent eu l'occasion, après l'application des vésicatoires, de voir se rétablir immédiatement l'expectoration, en même temps que la respiration devenait plus facile et que le cours de ventre, s'il y en avait, s'arrêtait comme par enchantement. Toutes les fois qu'une pleurésie nous a offert ces symptômes, nous avons eu le bonheur de la voir guérir avec rapidité.

Dans la pleurésie, la péripneumonie et les autres affections inflammatoires des poumons, observez le sang tiré au malade. Si vous n'apercevez point à la surface de la saignée cette croûte blanche qui doit nécessairement s'y trouver, c'est un bien mauvais symptôme, car alors les matériaux qui constituent cette croûte sont restés dans le poumon et l'obstruent. Aussi, vous verrez bientôt la fièvre, l'inflammation, la difficulté de respirer et tous les autres symptômes se développer avec une violence nouvelle. Si une seconde émission sanguine offre ensuite le caractère dont il est question, c'est un meilleur signe; mais si malheureusement vous n'observez point sur cette seconde saignée la croûte blanche nécessaire, gardez-vous bien de pousser plus loin les émissions sanguines;

vous tueriez votre malade, car des pertes de sang répétées dépouillent bien vite ce liquide de ses particules les plus volatiles et lui communiquent ainsi une plus grande disposition à se coaguler, comme notre savant ami, M. Lancisi, a eu l'obligeance de nous l'expliquer (1).

Lorsqu'on entend dans la poitrine des pleurétiques un râle bruyant causé par une grande quantité de viscosités; quand leur physionomie devient triste et que leurs yeux prennent une teinte sale et jaunâtre, ils sont voués à la mort. — Hipp., *Coaq.,* 388; Litt., 382.

Si, au déclin d'une pleurésie, le ventre paraît tantôt ballonné, tantôt flasque, c'est un symptôme heureux; les pleurétiques chez qui l'on observe ces symptômes guérissent presque tous, et presque toujours aussi vers le dixième jour de la maladie, comme nous l'avons souvent observé.

APPENDICE SUR LA PLEURÉSIE.

Parmi les pleurésies les plus difficiles, les plus pernicieuses et les plus rebelles aux moyens thérapeutiques, il faut ranger la pleurésie sèche ou la pleurésie érysipélateuse très-aiguë. — *Coaq.,* 381; Litt., 375; *De morb.*, I, 18 et 28. — Cette maladie prend sa source dans une humeur séreuse, âcre, ténue, brûlante, qui envahit rapidement le poumon et le dessèche, sans s'accompagner pourtant d'une douleur bien remarquable; puis, au moment où le médecin y pense le moins, elle étouffe le malade avec la plus effrayante rapidité. Les signes de cette pleurésie, suivant Hippocrate, sont une coloration fugace des joues, une toux sèche, l'absence presque complète de la douleur, l'anxiété, la sècheresse de la langue et l'ardeur brûlante des intestins. Saignez une fois la salvatelle, après quoi c'est aux fomentations, aux anodins et aux antiseptiques que vous

(1) Lancisi (Jean-Marie), né à Rome en 1654, y mourut en 1720. Il fut médecin et camérier secret d'Innocent XI et de Clément XI. Outre de nombreux et savants traités qu'il a laissés sur la médecine, Lancisi fut encore un numismate très-instruit. Il légua en mourant à l'hôpital du Saint-Esprit une bibliothèque de 20,000 volumes, à condition qu'elle serait publique.

devrez surtout avoir recours. Ce qu'il y aura donc de plus utile dans ce cas, ce sont les différentes parties du pavot, la gelée de corne de cerf, les violettes, les décoctions de semences, les eaux pectorales et autres médicaments semblables; faites boire largement des décoctions de racines de guimauve et de bette, de graines de lin et de fleurs de pavot; c'est ce que j'ai coutume de faire dans ma pratique.

Si la douleur de côté résiste aux fomentations, ne vous obstinez point dans cette médication ; vous n'arriveriez qu'à dessécher le tissu pulmonaire et à produire la suppuration, suivant Hippocrate.

La pleurésie franche débute toujours par le frisson, si bien que, d'après Hippocrate (*De Morbis*), des médecins vulgaires ont pu regarder le frisson comme la cause et le principe de la maladie. Quand la pleurésie débute autrement, ce n'est ordinairement qu'une pleurésie fausse, dont la cause peut être différente sans être inflammatoire; ce sera, par exemple, une de ces fluxions d'humeurs salines qu'amène habituellement le vent du sud chez les personnes dont le tempérament s'accommode mal de son influence; ou bien ce sera un afflux considérable de matières crues dans le tissu des poumons, de particules bilieuses entre les muscles de la poitrine, et autres causes semblables. Les émissions sanguines, dans ce cas-là, sont loin d'offrir la même utilité que lorsqu'il s'agit d'une pleurésie franchement inflammatoire, caractérisée par l'espèce de frisson dont nous parlions tout-à-l'heure. Les pleurésies avec frisson sont donc les pleurésies vraiment inflammatoires, et ce sont elles qui réclament impérieusement les émissions sanguines, toutes les fois du moins qu'il n'y a pas dans le reste de l'organisme une contre-indication formelle.

La thérapeutique de la pleurésie et celle des autres inflammations se borne absolument à rendre aux parties enflammées, par le moyen d'une médication appropriée, la souplesse convenable. Ne serait-ce point là ce qui a fait considérer universellement l'huile de graine de lin comme le souverain remède de la pleurésie? C'est, en effet, celui qui manque le plus rarement son but, car sa partie oléagineuse relâche les fibres con-

tractées de l'organe pulmonaire, éteint cet éréthisme inflammatoire qui arrête la circulation des fluides, et remet l'organe dans ses conditions premières; d'un autre côté sa partie légèrement sulfureuse et volatile va chercher dans les poumons le sang coagulé, qu'elle dissout et entraîne dans le torrent de la circulation. Si, à l'huile de graine de lin, vous ajoutez une certaine quantité de blanc de baleine, vous obtiendrez des résultats plus avantageux encore. Mais il faut pour cela que l'huile soit nouvellement exprimée; autrement, elle serait difficile à prendre et deviendrait par conséquent plus nuisible qu'utile. En place de blanc de baleine vous pouvez prendre encore 125 grammes de cette huile, mêlée avec 4 grammes de poudre de dent de sanglier et un peu de sucre, et, sous cette forme, le médicament deviendra plus agréable.

A cette occasion, je ne puis contenir mon indignation contre ces modernes partisans de Van-Helmont qui, sur la foi des plus vaines théories explicatives de la pleurésie et des autres inflammations, s'en vont administrer sans cesse les esprits, les sels volatils, les poudres âcres, actives, dissolvantes, les liquides énergiquement diaphorétiques et d'autres remèdes semblables; ils en saturent leurs malades, et, au lieu d'arriver à résoudre ce qu'ils voudraient résoudre, ils ne parviennent qu'à irriter davantage, à crisper encore les fibres pulmonaires; ils entravent et ils étouffent la circulation des fluides, et provoquent enfin la mort avec une effroyable rapidité.

J'ai eu souvent, je puis le jurer, j'ai eu très-souvent l'occasion d'observer à Rome les fatales conséquences de l'emploi de cette médication. La même chose arrive-t-elle autre part? Je l'ignore. Chaque pays a sa médecine propre, sa méthode particulière. Ainsi, je ne condamne personne; je ne veux faire abandonner à qui que ce soit l'usage des méthodes que l'expérience a consacrées dans chaque pays. S'il faut croire à quelqu'un, c'est seulement aux hommes d'expérience; aux autres, non. En Italie, l'air est pur, on y vit sobrement; il n'en est pas de même de l'autre côté des Alpes. Ainsi, l'arsenal de la thérapeutique doit varier dans les divers climats; mais les préceptes de la bonne médecine sont les mêmes partout.

Revenons à la question.

Lorsque j'ai affaire à une fausse pleurésie, causée par des sérosités crues et visqueuses attachées aux cellules du poumon, si les symptômes sont peu inflammatoires, j'emploie alors, pour résoudre cette obstruction, des spiritueux, mais des spiritueux étendus dans une tisane pectorale prise très-chaude. Dans ces circonstances je recommande l'élixir de propriété de Van-Helmont, préparé par distillation sans aloès, la teinture de fleurs de mille-pertuis, excellent remède certainement pour dissoudre les humeurs coagulées, et enfin le vulnéraire, médicament qu'on ne peut louer assez et que je recommande ici à mes lecteurs comme spécifique. J'emploie également quatre grammes d'esprit de suie, plus ou moins, ou bien la même quantité d'ammoniaque préparée sans chaux; le tout étendu dans cent grammes de sirop de racines de scabieuse, de lierre terrestre ou d'une autre plante du même genre; je fais donner tous les jours quelques cuillerées de cette potion, et je n'ai eu qu'à m'en féliciter toutes les fois qu'il s'agissait de débarrasser le poumon de sérosités visqueuses dans la pleurésie fausse. J'ai même employé ce moyen dans la pleurésie franche, mais alors vers la période d'état seulement.

Ces remarques une fois faites, remarques qui ne m'ont été dictées que par mon amour pour l'humanité et mes concitoyens, je continue.

Il faut donc rendre aux fibres pulmonaires contractées par l'inflammation la souplesse convenable. Le premier moyen pour y arriver, ce sont les évacuations sanguines; et même, au besoin, on devra y revenir : rien ne peut en effet se comparer à la saignée pour détendre le système sanguin, et le faire avec promptitude; aussi est-ce la première indication à remplir dans les maladies aiguës, affections qui réclament essentiellement une médication relâchante. Dans les maladies chroniques, au contraire, où il faut donner à l'économie du ton, de la vigueur, de l'exaltation même, elle est nuisible et pernicieuse. Voilà pourquoi également elle est contre-indiquée dans les fièvres intermittentes.

Après la saignée viennent les tisanes préparées avec les feuilles de violette, celles de scabieuse et de tussilage, bouillies ensemble avec la bette coupée; l'huile d'amandes douces nouvelle, exprimée à froid, la gelée de corne de cerf, l'émulsion de semences de melon et d'amandes douces préparée par ébullition dans une tisane; on fait une colature que l'on donne le soir à l'heure du souper, en y ajoutant, si l'on veut, un jaune d'œuf.

Lorsque par l'emploi de ces moyens vous aurez procuré aux organes le relâchement et la souplesse convenables, tâchez de provoquer l'évacuation des crachats et de la matière morbifique, au moyen du sirop de scabieuse, avec addition de teinture de fleurs de mille-pertuis, ou par quelqu'autre des médicaments fournis par les auteurs. C'est là une méthode infaillible à Rome.

Nous l'avons remarqué cent fois, et nous l'avons répété à chaque page de nos ouvrages, l'emploi des purgatifs au début d'une pleurésie franchement inflammatoire est une pratique pernicieuse et essentiellement condamnable; car, par lui-même, par sa nature, l'état inflammatoire ne réclame aucunement la purgation, mais la saignée. Chaque jour nous confirme dans cette opinion.

Que l'on n'aille pas croire cependant que c'est là, de notre part, une simple généralité, en dehors de toute considération des faits particuliers et des innombrables causes qui peuvent enfanter la pleurésie. Nous savons bien que cette affection doit parfois se combattre et s'enlever, même dès le début, par l'emploi des purgatifs; mais alors les purgatifs, loin d'être dirigés contre l'inflammation, sont réclamés par la nature même de la matière morbifique, dont l'encombrement dans les premières voies devient la cause immédiate de la pleurésie et un foyer incessant de reproduction. Hippocrate en avait fait un précepte dès la plus haute antiquité, et, de nos jours, à Rome, l'illustre Martian, digne interprète du divin vieillard, a renouvelé ce précepte dans ses immortels *Commentaires* sur Hippocrate et son *Antiparalogisme* contre Manelphe.

Ainsi donc, pour nous expliquer clairement, le premier devoir d'un médecin appelé pour combattre et guérir une pleurésie devra être de rechercher soigneusement si la nature de l'affection réclame la saignée ou les purgatifs. Le premier moyen pour arriver à ce but, suivant l'avis d'Hippocrate, c'est la considération du siége de la douleur et l'étude des autres symptômes que nous allons décrire. Si la douleur a son siége au dos ou à la poitrine, auprès de la clavicule et du cou, c'est la saignée qui est indiquée. Si la douleur se fait sentir vers les fausses côtes et l'épigastre, c'est aux purgatifs qu'il faut avoir recours, car c'est là que s'allume alors le foyer de la maladie, et c'est dans le mésentère que se trouve cet amas de matières crues et putrides dont l'incessante fermentation jette à chaque instant dans le torrent circulatoire ces principes funestes qui vont bientôt pleuvoir sur le poumon, où ils entretiennent sans cesse la maladie qu'ils y ont portée.

Il n'y a d'ailleurs en tout cela rien que de fort raisonnable. Et, en effet, examinons un peu l'asthme humide : de l'avis général de la science, c'est dans l'estomac et les premières voies qu'il faut chercher la source cachée de cette maladie. Or, est-ce avec des remèdes pectoraux, avec une funeste profusion de sirops adoucissants qu'on peut attaquer cette maladie avec quelque succès? Non; ce qu'il faut pour cela, ce sont les stomachiques, les évacuations soutenues, produites par les pilules d'hiera-picra et d'agaric, ou par d'autres médicaments de même nature. Voilà la seule manière de détacher et d'entraîner hors des premières voies toutes ces matières crues et indigestes qui entretiennent dans les poumons la maladie qu'ils y ont allumée. Pourquoi donc ne ferait-on pas exactement le même raisonnement pour la pleurésie, lorsqu'elle reconnaît pour cause quelque désordre des premières voies ? Et pourquoi ne purgerions-nous pas, sinon à cause de l'inflammation, du moins à cause des matières nuisibles entassées dans ces premières voies?

Mais, afin que le lecteur puisse bien fixer dans sa mémoire les signes qui réclament la saignée dans la pleurésie, je vais transcrire à ce propos quelques sages et excellentes réflexions

de l'illustre Duret, dans son commentaire sur les *Coaques*, fol. 388. Elles se rapportent tout-à-fait au sujet que nous traitons ici et sont conçues en ces termes : « Quant à la pleurésie, qui, « au dire de tous les *sophistes*, réclame impérieusement la « saignée, voici l'avis d'Hippocrate : c'est que si la saignée est « utile et convenable dans une pleurésie, c'est seulement « lorsque la douleur s'élève jusqu'à la clavicule, avec pesan- « teur du bras et tension des muscles pectoraux ; lorsqu'elle « résiste aux fomentations et que, l'expectoration se faisant « mal, la douleur devient pongitive, pénétrante, toujours « également intense, et désespérante par sa continuité ; lors- « qu'enfin il se joint à tout cela une toux sèche, une fièvre « continue et une respiration très-difficile. Or, au milieu de « cette horrible torture que fait subir au corps une douleur « pleurétique si cruelle et cette immense difficulté de la res- « piration, tout doit être rapidement funeste, à moins que la « source de la douleur ou l'épine interne, c'est-à-dire l'in- « flammation distensive de la plèvre ne soit vite enlevée ; une « large saignée devient donc alors un héroïque remède, seul « capable de rendre la vie aux pleurétiques.

« Mais si la pleurésie se manifeste plus bas, si la douleur « descend vers le diaphragme et les fausses côtes, ce n'est « point la saignée, mais la purgation qui, de l'avis d'Hippo- « crate, pourra arracher de là les matériaux épais du ca- « tharre. »

Au reste, dans ce même passage et un peu plus bas, Duret développe encore quelques réflexions fort remarquables, relativement aux évacuations sanguines dans la pleurésie.

Tout ce qui a rapport à l'indication de la saignée ou des purgatifs dans le traitement des pleurésies a, en outre, été savamment traité par l'illustre Baillou, à Paris, et, avant lui, à Rome, par le célèbre Martian, deux disciples, deux dignes héritiers d'Hippocrate (1).

(1) Guillaume de Baillou, né à Paris en 1538, fut nommé par Henri IV premier médecin du dauphin, depuis Louis XIII. Il mourut à Paris en 1616. Outre ses *Epidémies*, on a de lui deux livres de *Consultations médicales* fort estimées et quelques autres ouvrages.

Ce qu'il faut donc savoir avant tout, c'est la différence qui existe entre un point de côté et une pleurésie : celle-ci est l'inflammation même du poumon; le point de côté, au contraire, est une affection qui ne regarde que les autres parties de la poitrine, surtout les parties externes. C'est pourquoi Hippocrate le distingue souvent de la pleurésie. Il dit, par exemple : « Un point de côté qui n'est pas pleurétique....; » et autre part (*Coaques* 67) : « Quand un point de côté se manifeste « pendant le cours d'une fièvre, des selles séro-bilieuses abon- « dantes soulagent le malade. » Duret et Martian font remarquer avec justesse que, dans ce passage d'Hippocrate, il s'agit non pas de la pleurésie, qui ne cède aucunement à d'abondantes évacuations alvines, mais bien seulement de la douleur des parois thoraciques elles-mêmes, ce qui doit être soigneusement remarqué par les médecins. Aussi le divin vieillard ajoute-t-il plus loin (*Coaques*, 411; Littré, 405) : « Ceux qui, « avec une douleur de côté sans pleurésie, éprouvent de lé- « gères perturbations du ventre ou rendent des matières té- « nues, deviennent frénétiques. »

Or, écoutons maintenant notre illustre Baillou :

« Pendant les froids de l'hiver, les douleurs de poitrine « et de côté sont très-fréquentes, selon Hippocrate (*Aphor.*, « section IIIe, n° 23). C'est, la plupart du temps, la pré- « sence d'un vent cru et froid qui produit ces douleurs en « glissant vers la poitrine ou ses parois; quelle qu'en soit « la cause d'ailleurs, elles sont fort trompeuses. Les médecins « se hâtent de les combattre par la saignée, et ils ont tort : « les onctions et les fomentations sont bien préférables. C'est « une très-grave erreur que l'usage a consacrée là et une fort « mauvaise expérience. » — Baillou, *Epid.*, Const. épid. d'automne 1574, p. 154.

« Ainsi donc beaucoup de douleurs de côté viennent d'une « fluxion de la tête. Ouvrons maintenant les traités de méde- « cine, nous y trouverons décrites d'une manière assez précise « trois sortes de douleurs de côté ou pleurésies : les unes qui « connaissent pour cause le phlegmon, les autres qui sont « produites par une affection erysipélateuse, et les troisièmes

« enfin qui n'ont pas d'autre source que l'afflux de sérosi-
« tés pures et limpides découlant de la tête. Or, dans ce dernier
« cas, c'est moins une pleurésie qu'une douleur de côté, et
« cette douleur est beaucoup moins le symptôme d'une in-
« flammation que le signe d'un amas d'humeurs fixé dans cet
« endroit. Nous avons vu même, chez un très-grand nombre
« de malades, d'intolérables douleurs de côté qui n'étaient
« produites que d'une manière indirecte par une abondance
« de matières excrémentitielles amassées dans le poumon, et
« dont la partie la plus séreuse et la plus ténue allait de là se
« répandre vers les membranes et y donner naissance à ces
« douleurs.

« Mais il y a ici une remarque importante à faire, c'est que
« l'amas de quelque matière excrémentitielle dans le poumon
« et le thorax, ainsi que l'afflux d'une humeur ténue soulevée
« par l'orgasme du bas-ventre, fournissent bien plus de pleu-
« résies et de douleurs de côté qu'il n'en peut venir de la tête
« et des parties supérieures. Or, c'est ce qu'il faut bien exa-
« miner pourtant, car il n'est pas rare de voir des médecins
« qui n'osent purger dans ces affections ni lâcher le ventre.

« Et cependant il arrive souvent que la purgation est
« beaucoup plus utile que la saignée; il y a plus : on ne doit
« point saigner dans ce cas-là, ou le faire une seule fois
« tout au plus, surtout s'il s'agit de douleurs de côté causées
« pendant l'hiver par une humeur crue et froide, auquel cas la
« saignée ne convient nullement. » — Baillou, *Epid.*, Const.
épid du printemps 1575, p. 79.

« Quand la douleur se promène sur les fausses côtes et
« que, par le seul fait de la continuité des membranes, elle
« se propage jusqu'au sein et au sternum, il faut examiner
« avec soin si la douleur a pour cause une mauvaise disposi-
« tion du bas-ventre, d'où s'élèvent des vapeurs nuisibles,
« ou si cette douleur vient des parties supérieures, ou bien
« encore si son foyer est dans le thorax lui-même. On saigne
« presque toujours, de quelque côté que vienne la douleur,
« et on a tort. Personne n'ignore, en effet, que, si la douleur
« a sa source dans le bas-ventre, non-seulement la saignée

« ne sert à rien, mais encore elle fait du mal, car elle con-
« gestionne les parties supérieures, et, dans le cas où il n'y a
« pas de pleurésie encore, elle peut en déterminer une. » —
Id., ibid., p. 88.

« On voit des malades se plaindre à la fois d'une double
« douleur à la poitrine et à l'estomac; ils ne peuvent, comme
« ils disent, avoir leur respiration. Les médecins vulgaires
« se hâtent de conseiller la saignée, mais la terminaison na-
« turelle de ces sortes d'affections prouve assez souvent le
« peu d'utilité ou même l'inutilité absolue de cette médica-
« tion; il suffit, en effet, d'une forte évacuation bilieuse,
« d'une diarrhée, d'un purgatif, pour soulager tout-à-coup
« ces douleurs, que l'on rencontre assez souvent.

« C'est ainsi que la cacochymie et l'embarras des hypo-
« chondres produisent des douleurs qui semblent surtout se
« rapporter à la poitrine, par un effet de sympathie du dia-
« phragme et parce que c'est le même feuillet pleural qui
« tapisse, dans la poitrine, le diaphragme et les parois tho-
« raciques. C'est ainsi que les personnes atteintes d'une mé-
« lancolie venteuse sont en même temps prises de douleur
« vers les mamelles et le sternum. Saignerez-vous pour cela?
« Non, certes! du moins pour évacuer, car, après tout, si la
« douleur est trop poignante, on peut essayer de faire une
« petite saignée pour faciliter le cours des liquides et com-
« battre l'obstruction. C'est ainsi encore qu'au début des
« paroxismes, dans quelques espèces de cauchemars et dans
« les obstructions viscérales rebelles, il se manifeste des
« douleurs dans les parois thoraciques, qui ne cèdent aucune-
« ment à la saignée. Il vaudra donc mieux, dans tous les
« cas, faire le contraire du vulgaire, et tenter la purgation
« avant d'en venir à la saignée. » — Id., ibid., p. 92.

« Ceux qui sont sujets à des douleurs de côté ne manquent
« point d'en ressentir pendant la fièvre ou à son approche,
« comme s'il s'agissait d'une pleurésie; mais cette douleur
« diminue et s'en va avec la chaleur fébrile. La saignée est
« utile à ces malades, si on ne la répète pas trop. » — Id.,
Const. épid. d'automne 1575, p. 145.

« Nous avons vu bien des fois survenir des points de côté « qui cédaient immédiatement à une saignée ou à l'adminis- « tration de quelques médicaments; mais on n'en doit pas « moins se tenir sur ses gardes, car il n'est pas rare de voir « tout cela se terminer par une péripneumonie. » — Id., Const. épid. d'hiver 1575, p. 154.

« Ceux peut-être chez qui on observe le plus souvent des « points de côté sont les personnes atteintes d'hydropisie de « poitrine, ou dont le poumon, légèrement endurci, rend le « pus de toutes parts. La saignée peut-elle convenir à de « pareils malades ? » — Id., ibid., p. 175.

« Défiez-vous de toute douleur de côté qui disparaît sans « motif, surtout si la fièvre persiste et s'il y a de la dys- « pnée, car cela prouve qu'il s'agit alors de quelque méta- « stase de la sérosité. Or, les douleurs de côté qui vont et vien- « nent offrent toujours un caractère malin, érysipélateux, et « sont souvent mortelles. Je conseille donc aux médecins de « se tenir sur leurs gardes. » — Id., ibid., in annot, p. 165.

« Dans toute fièvre essentielle avec point de côté, c'est « l'exacerbation de la fièvre qui augmente la douleur. Dans « la vraie pleurésie, au contraire, c'est l'exacerbation de la « douleur qui augmente la fièvre. Les médecins doivent donc « attacher une grande importance à savoir au juste si la fièvre « est essentielle ou non, toutes les fois qu'il y a un point « de côté. » — Baillou, *Epid.*, Const. épid. d'automne 1577, p. 208.

« Nous avons été à même de voir, chez un homme qui « éprouvait une grande douleur de côté, que, dans le cas « surtout où ces douleurs sont le produit de la fluxion san- « guine, les purgatifs, loin de les adoucir, les irritent. Les « points de côté, au contraire, dont la source est dans le « bas-ventre et le mésentère, ne sont utilement combattus « que par les purgatifs et même par des purgatifs énergi- « ques. » — Id., *Epid.* Const. épid. du printemps 1578, p. 225.

« Nous avons vu des douleurs de côté continues, mais qui « s'exaspéraient la nuit. Elles avaient résisté à tout; nous

« soupçonnâmes une infection vénérienne, et, en effet, elles « cédèrent au régime et à des frictions mercurielles. » — Id., ibid., p. 7.

« Nous avons vu d'autres points de côté produits par un « vent qui n'était lui-même que le résultat d'une diathèse « hypochondriaque. Cela arrive surtout dans les cas de sura- « bondance du chyle, ou bien chez les personnes qui boivent « froid en sortant du lit, ou bien enfin chez celles qui ont « mangé des fruits verts. » — Baillou, *Epidem.*, Constit. d'automne 1570.

« Ceux dont les chairs sont serrées, fermes et solides « ont des douleurs de côté beaucoup plus difficiles à guérir.— « *Coaq.*, 398; L., 392. — Et, en dépit de tous les médecins, « du monde, les saignées répétées n'y font rien, car cette « disposition entraîne presque l'oblitération des pores de la « peau et empêche par conséquent l'exhalation cutanée. Ces « personnes d'ailleurs ne peuvent habituellement se tenir au « lit et s'exposent à l'air froid : c'est ce que j'ai vu chez une « foule de malades. » — Id., ibid., p. 231.

« Lorsque la douleur est vive dans une pleurésie, nous « saignons; si elle augmente, nous saignons avec plus de « hardiesse encore. Faisons-nous bien? Pas le moins du « monde. Quand il se forme du pus, ce travail est accompa- « gné de douleur. Est-ce une raison pour ouvrir à chaque « instant la veine? Nous embarrassons la marche de la na- « ture, et nous nous étonnons ensuite si nous en voyons tant « mourir. » — Id., *Epid.*, 4e Cons.

« ... Il régnait alors des pleurésies épidémiques qui de- « venaient facilement pernicieuses, sans que le passage à « cet état fût marqué par aucun phénomène tumultueux ou « violent. La douleur était fugace, et au moment où les « malades semblaient en bon état et complètement débar- « rassés de leur point de côté, ils s'éteignaient. La source de « ces pleurésies était une sérosité âcre et indomptable qui « marchait en silence et à couvert; elles étaient plutôt éry- « sipélateuses que phlegmoneuses. » — Id., ibid., p. 32.

« Un pleurétique voit sa douleur disparaître après une

« saignée ; est-ce un motif suffisant pour rester dans une « complète sécurité à l'égard de la maladie? Nullement ; car « on voit tous les jours, en pareille circonstance, se dé- « clarer tout-à-coup les péripneumonies les plus graves. » — Baillou, *Epid.*, Const. épid. du printemps 1571, p. 22.

« Voici les avantages de la coction dans la pleurésie : la « partie malade se détend, la matière à éliminer s'atténue et « se prépare ainsi une sortie facile ; les méats eux-mêmes « deviennent plus libres, et l'effort expulsif de la nature plus « puissant. » — Duret, *Comment. sur les Coaq.*, p. 256.

« Quant à ce changement de coloration (du sang rouge « en sang noir), il ne faut ni le désirer ni l'attendre dans les « pleurésies qui occupent les côtes inférieures ; car la saignée, « dans ce cas-là, ne sert qu'à détourner le cours de la fluxion « et à tempérer l'ardeur d'un sang en feu, sans pouvoir au- « cunement détacher la matière épaisse du catharre. Il est « bien convenu, d'ailleurs, qu'il s'agit ici de cette espèce de « pleurésie qui occupe les côtes inférieures et que l'on trouve « encore assez souvent vers le diaphragme, mais qui ne se « montre jamais vers le haut de la poitrine ; car, dans cette « dernière, il n'y a que les grands moyens de la médecine « qui puissent être de quelque utilité. » — Duret, *Comment. sur les Coaq.*, p. 261.

« Toutes les fois qu'il y a de la toux, il faut boire lar- « gement et favoriser autant que possible l'excrétion des « crachats par des boissons humectantes ; de cette façon, le « poumon perd sa sécheresse, les crachats sortent avec « plus de facilité et de promptitude, et la toux devient moins « douloureuse. » — Hipp., *De morbis*, III, nos 23 et 24.

« Si la douleur s'élève jusqu'à la clavicule, s'il existe un « sentiment de pesanteur qui persiste vers le bras ou s'é- « tend jusqu'à la mamelle, Hippocrate considère cet état « comme produit par le sang, et, en conséquence, il veut « qu'on ouvre la veine le second et le quatrième jours dans « les maladies aiguës ; mais, si la douleur se fait sentir au- « dessous du diaphragme et vers les hypochondres, il regarde « la pleurésie comme étant le résultat de la précipitation

« de certaines humeurs épaisses et desséchées, et c'est par la « purgation seule qu'il conseille alors de l'attaquer. » — Martian, *Antiparalog.*, p. 15.

« Il y a des pleurésies qui proviennent d'une humeur âcre « qui descend de la tête avec impétuosité et se précipite sur « le poumon ; cette affection a beaucoup d'analogie avec la « péripneumonie, et c'est d'elle que parle Hippocrate dans « son traité *De locis in hom.,* n° 14, où il dit : « Le point de « côté occupe la partie du thorax recouverte par les fausses « côtes, il envahit même les environs de la clavicule ; il y a « de la fièvre, le dessus de la langue devient pâle, verdâtre, « et les crachats sont compactes. » — « Cette maladie se dis- « tingue des autres espèces de pneumonies et de pleurésies « en ce que la douleur occupe à la fois la clavicule, les fausses « côtes et l'hypochondre, et que la langue offre les caractères « que nous avons marqués ; dans la véritable pneumonie, en « effet, la douleur ne s'étend jamais jusqu'aux fausses côtes. « Or, dans cette sorte de pleurésie causée par un écoulement « d'humeurs, il ne faut point ouvrir la veine, pour plusieurs « raisons : d'abord Hippocrate n'en a point parlé, sachant « très-bien que la bile âcre d'où provient cette maladie doit « rendre fort réservé sur l'emploi de la saignée ; ensuite la « fluxion catharrale, source unique de la maladie, n'est point « enrayée par l'évacuation sanguine, ou plutôt c'est une se- « cousse qui l'augmente. Or, il est conforme à la raison que « cette sorte de pleurésie exerce surtout ses ravages dans les « lieux exposés aux vents du sud, qui amènent tant de ca- « tharres, suivant la remarque d'Hippocrate, *De aere,* « *aquis et locis,* n° 3. — C'est ce qui fit qu'Asclépiade, au té- « moignage de Cœlius Aurelianus, ch. *De la pleurésie,* ob- « serve qu'à Rome (avis aux médecins romains) et à Athènes « la saignée nuisait aux pleurétiques, tandis qu'à Parium et « sur l'Hellespont elle se montrait fort utile pour soulager et « guérir dans ces maladies. Rome et Athènes sont, en effet, « bâties sur un terrain peu élevé, et complètement exposées « aux vents chauds ; c'est pourquoi les pleurésies, dans ces « deux villes, sont de la nature de celles qui reconnaissent

« pour cause une fluxion catharrale. Cette vérité, d'ailleurs, « est confirmée par l'expérience elle-même, car presque tou- « jours, à Athènes et à Rome, les poumons sont pris, dans les « cas de pleurésie ; et cette coïncidence s'y montre si souvent, « qu'elle a pu faire croire à Cagnati que toute pleurésie est « nécessairement accompagnée d'inflammation du poumon. « Voilà pourquoi, à Rome et à Athènes, la saignée devient « si souvent nuisible ; car la plupart des pleurésies y dépen- « dent de cette disposition catharrale. Houllier a fait une re- « marque de même nature lorsqu'il a dit que les pleurétiques « se trouvent bien de la saignée dans les lieux exposés aux vents « du nord, mais qu'elle est nuisible dans les endroits tournés « vers le midi (1) ; c'est pour cela qu'Hippocrate réservait ex- « clusivement la saignée pour deux espèces de pleurésies : « celle d'abord qu'on peut appeler *de toto,* et qui est l'expres- « sion d'un travail général de l'organisme ; elle offre tous les « caractères de la pléthore sanguine et s'accompagne d'une « certaine douleur vers la clavicule et l'épaule, ou d'une sen- « sation de pesanteur vers le bras et la mamelle ; la seconde « espèce de pleurésie qu'Hippocrate combattait par la saignée « était la pleurésie sèche, celle qui ne fournit presque pas de « crachats. Quant à ce qui regarde les autres variétés, il ne « parle point de la saignée, la considérant comme inutile, « ainsi qu'on peut le voir dans son traité *De ratione vict. in* « *acut.*, 3 et 4 (Comment. 8 et 15), où il dit : — « La saignée « n'enlève pas aussi bien une douleur de côté, si cette douleur « ne s'élève pas jusqu'à la clavicule. On peut même dire « qu'elle est nuisible, tant à cause de l'humeur peccante « qu'en raison des forces qui doivent conserver leur énergie « pour débarrasser convenablement des crachats, sans quoi « les malades sont voués à la mort. » Voyez tout ce passage dans Martian, *Antiparalogisme,* pp. 16–19.

Il y a une troisième espèce de douleur de côté qu'Hippocrate décrit en ces termes : *Prén. Coaq.*, 491 ; L., 481 : « Quand il

(1) Houllier, né à Etampes, au commencement du XVI[e] siècle, fut le maître de Louis Duret et mourut en 1562.

« existe dans le cours d'une fièvre des douleurs de côté sans « fixité et sans signes, si le malade éprouve du dégoût, ou « qu'il y ait un gonflement de l'hypochondre, la saignée est « nuisible, etc. » Je regarde ces douleurs comme produites par un amas de bile dans l'estomac, car l'illustre médecin de Cos, revenant sur ces douleurs un peu plus loin (*Coaq.*, nº 67), s'exprime ainsi : « Quand il survient dans une fièvre des dou- « leurs de côté (ce qu'il appelait tout-à-l'heure des douleurs « sans fixité), des selles séro-bilieuses abondantes soulagent le « malade. » Or, ceci est tout le contraire de ce qui arrive dans les maladies qui ont leur siége dans la poitrine elle-même, comme il résulte de ce qu'avait dit Hippocrate quelques lignes plus haut : « Chez ceux qui ont des selles bilieuses, « une douleur mordicante à la poitrine, et de l'amertume, il « y a du danger. » — *Coaques*, nº 43. — Ce qui indique suffisamment que ces douleurs thoraciques sont dues à l'action de certaines vapeurs âcres produites dans le poumon par les humeurs bilieuses amassées dans le ventricule.

Nous avons eu cent fois dans la pratique l'occasion d'observer ces sortes de douleurs, qui se jettent tour-à-tour sur les différentes parties de la poitrine et disparaissent un moment pour renaître bientôt, ce qu'Hippocrate veut exprimer, je crois, quand il parle de douleurs *sans fixité*. Chez les uns, nous trouvions un dégoût marqué pour toute espèce de nourriture ; la matière bilieuse obstruait l'orifice du ventricule, et dans ce cas c'était surtout au côté gauche de la poitrine que se montrait la douleur. Chez les autres, il y avait à l'hypochondre droit un gonflement notable ou une sensation douloureuse évidente à la pression, et c'était alors le côté droit qui était plus habituellement le siége de la douleur. Les uns et les autres étaient soulagés par des purgations légères, et il nous semble certain qu'une saignée leur eût été nuisible, comme le dit Hippocrate; car d'abord elle eût eu pour résultat d'appeler dans le torrent circulatoire les matières bilieuses cachées dans l'estomac, ce qui eût été un mal plus grand que le premier, et, en outre, on peut voir que le père de la médecine lui-même ne s'est jamais écarté de cette règle, que

quelle que soit la maladie, fièvre ou autre, toutes les fois que la bile domine, on ne doit jamais ouvrir la veine. C'est pour cela que dans le livre des *Humeurs*, n° 20, in medio; *Épidém.* VI, sect. III, n° 24, il dit qu'il y a trois choses qui peuvent contre-indiquer la saignée chez les malades qui crachent le sang : « la saison, la pleurésie, la bile. » — Martian, ouvrage cité, p. 21.

Voyez dans Hippocrate, *De morbis*, II, n°s 40 et 41, une fort belle description de trois espèces de pleurésies très-rares, avec le traitement qui leur convient. Voyez aussi dans le même traité, liv. III, depuis le n° 20 jusqu'au n° 22, un magnifique passage sur la pleurésie, ses terminaisons diverses et son pronostic.

Dans le livre *De locis in homine*, n° 26, le divin vieillard avance que la pleurésie sèche dépend d'une certaine agglutination des poumons, qui se collent et adhèrent aux parois thoraciques. Ceci mérite toute l'attention des médecins et est d'une fort grande importance pour le traitement. Voici donc comme Hippocrate s'exprime à l'égard de ces sortes de pleurésies, *De morb.*, III, n° 20 : « Il y a encore des pleurésies « sèches et sans expectoration, qui sont fort dangereuses : elles « se jugent comme les autres, mais elles ont plus que les « autres besoin d'être humectées par des boissons abondantes; « celles qui sont accompagnées de pléthore bilieuse ou san- « guine se jugent le neuvième et le onzième jours, et en géné- « ral d'une manière avantageuse. S'il y a, dès le début, des « douleurs faibles qui prennent de l'acuité le cinq ou le six, « les malades vont jusqu'au douzième jour, mais la plupart « pour y mourir. Le plus grand danger pourtant est jusqu'au « septième jour et même jusqu'au douzième. Ceux qui passent « ce terme guérissent. Quand au contraire les douleurs faibles « du début ne deviennent aiguës que le septième et le huitième « jour, la maladie se juge le quatorzième, et le malade gué- « rit. »

Après tout ce que nous avons dit jusqu'ici, appuyé sur l'autorité des plus grands hommes, on peut voir avec certitude de combien de précautions doit s'entourer le médecin pru-

dent quand il veut combattre une pleurésie par la purgation ou la saignée, et avec quelle exactitude il doit fixer dans sa mémoire les préceptes que nous venons de passer en revue. Mais si l'on ignore ces principes, ou si l'on en fait à la pratique une application vicieuse, on n'a guère le droit de s'étonner quand on voit, après l'emploi d'une saignée ou après l'imprudente administration d'un purgatif, les malades tomber tout-à-coup dans un état plus grave ou même s'éteindre.

Pour éviter désormais d'aussi tristes inconvénients, je prie les médecins, au nom du vieux père de la médecine, au nom de cette vieille et noble école de Cos, je les conjure d'apporter dans le traitement de la pleurésie à Rome une défiance sans bornes contre ces misérables charlatans de chimie, fourbes effrontés qui, sans s'arrêter nulle part, s'en vont éternellement d'une ville à l'autre, et qu'un mauvais destin semble s'obstiner chaque jour à rassembler dans nos murs, où les pauvres malades se laissent bercer par eux du vain espoir de remèdes infaillibles. Ce sont là les hommes dont j'ai parlé si souvent dans mes livres; je le rappelle ici à ce chimiste hollandais qui ne cesse d'insulter chaque jour les disciples d'Hippocrate (1). Ce n'est pas contre les bons chimistes, au nombre desquels, peut-être, il faut le compter lui-même, mais c'est contre cette espèce d'hommes que je m'élève sans cesse, c'est contre leurs diaphorétiques puissants, leurs sels volatils, leurs secrets astrologiques, toutes leurs poudres enfin qu'ils vendent avec bruit à la sottise, et que des médecins sans crédit et sans nom viennent ensuite, aux risques et périls des malades, administrer indifféremment dans toute espèce de pleurésies et à quelque période que ce puisse être.

Au lieu donc de s'abandonner à une funeste confiance dans ces sortes de gens et de remèdes, examinons d'abord si la pleurésie est sous la dépendance d'une cause vraiment inflamma-

(1) Baglivi veut parler ici de Jacques Le Mort, chimiste et médecin, né à Harlem, en 1650. Il mourut en 1718 et fut remplacé dans sa chaire de chimie, à Leyde, par l'illustre Boerhaave. Ses querelles avec Baglivi eurent beaucoup d'éclat dans le temps, et les admirateurs de ce dernier, Hecquet surtout, traitèrent fort mal le chimiste de Leyde.

toire, ou si elle provient de l'altération des humeurs amassées dans les premières voies, ou bien enfin si elle est produite par l'écoulement d'une humeur âcre venant de la tête, comme le croyait l'antiquité, ou plutôt, comme nous le pensons nous-mêmes, par des sels âcres, ténus, brûlants, scorbutiques, hypochondriaques, hémorrhoïdaux, herpétiques, par les sels enfin de toute nature qui peuvent être la cause ou l'expression de quelque maladie principale. Ces sels dissolvent les humeurs altérées, ils les enflamment, les mêlent aux autres liquides, et, quand celles-ci sont arrivées au poumon, elles y donnent naissance à des pleurésies, à des péripneumonies, à des douleurs de côté, avec tout l'appareil de la fièvre et des autres symptômes caractéristiques de ces maladies.

Or, tout cela doit être considéré comme un résultat de l'irritation produite par l'action mordicante des sels, bien plutôt que comme une affection véritablement inflammatoire; et ce sont là les pleurésies que j'ai l'habitude d'appeler lymphatiques ou fausses, parce que c'est la lymphe, ce premier dissolvant des sels, qui, une fois chargée de ces principes morbides, allume et entretient cette sorte de pleurésie.

Ainsi donc, dans la pleurésie vraiment inflammatoire, l'inflammation elle-même exige que l'on saigne sur-le-champ. De cette manière les vaisseaux se dégonflent, et rien ne s'oppose plus au libre passage des fluides que l'éréthisme des fibres pulmonaires retenait dans le tissu des poumons; la saignée relâche tout-à-coup la tension des solides et l'énorme pression des liquides, de façon que l'expulsion des humeurs nuisibles peut se faire avec facilité par les crachats ou toute autre voie qu'il plaît à la nature de choisir.

Quant à la pleurésie qui prend sa source dans l'appareil des premières voies et dont les symptômes se manifestent surtout du côté des hypochondres, c'est à la purgation qu'il faut recourir, d'après l'opinion des grands hommes dont nous venons de parler. Voici, d'ailleurs, la conduite que j'ai coutume de tenir toutes les fois que je rencontre quelqu'un de ces cas obscurs, où l'on ne peut agir avec trop de précautions : dans les premiers jours de la maladie, afin de tenir le ventre dans

un doux état de relâchement, je fais administrer un et même deux lavements par jour, surtout si je vois qu'il y ait vers les hypochondres une grande quantité de matières saburrales et que le poumon soit fortement enflammé. Si, au contraire, il y a peu de symptômes d'inflammation, que la langue soit humide, l'urine sans trop d'ardeur et la chaleur sans trop d'âcreté, je prescris en outre une purgation avec la casse, le sirop de roses pâles, etc., et non avec la manne, qui ne chasse que les sérosités et laisse les humeurs épaisses et gluantes; mais, quand il s'agit d'évacuer des humeurs saburrales et putrides, rien ne peut égaler le sirop de roses pâles, si l'on a soin surtout de le donner avec une décoction de séné, de tartre et d'épithym.

Si enfin c'est un sel âcre, scorbutique, dissolvant qui occasionne la pleurésie, il ne faut recourir aux émissions sanguines qu'avec des précautions infinies, à moins qu'une excessive inflammation des poumons, allumée par l'âcreté même de ce sel, ne rende cette évacuation absolument indispensable.

Quant à l'appréciation des cas qui indiquent la purgation, il faut s'en tenir aux préceptes des maîtres de l'art, que nous avons recueillis il n'y a qu'un instant. Il ne faut point oublier ensuite que lorsqu'il s'agit de cette espèce de pleurésie produite par l'acrimonie et la dissolution des humeurs, le traitement doit nécessairement se compléter par les tisanes de mauve, de violette, de scabieuse, la gelée de corne de cerf, les émulsions de semences de melon et d'amandes douces faites à chaud et prises de temps à autre, l'eau d'orge bue chaude et en abondance, l'huile d'amandes douces fraîche et exprimée à froid, et quelques autres préparations de même nature, qui peuvent adoucir l'âcreté des humeurs et éteindre, en les délayant, la fermentation des sels et leur bouillonnement terrible. Or, c'est là ce qui doit faire le but principal du traitement.

Cette sorte de pleurésie exerce particulièrement ses ravages sur les scorbutiques, les hypochondriaques, les personnes atteintes de fièvre hectique, celles qui ont eu des hémorrhoïdes ou la gale, celles enfin qui sont habituellement sujettes à des catharres ou à des douleurs vagues et rhumatismales.

Il y a, en effet, dans le sang et les autres fluides de tous ceux qui sont en proie à l'une ou l'autre de ces affections un appauvrissement notable des esprits vitaux et des sucs nutritifs, ce qui rend chez eux toute évacuation sanguine dangereuse, lorsqu'on ne craint pas d'y recourir pour combattre une pleurésie produite par une fluxion saline, âcre et corrosive. Partout où les sels dominent, il faut que les esprits et les sucs vitaux diminuent, frappés, étouffés, éteints par la tyrannie des sels. Il est donc impossible que ces hommes ne soient pas faibles; et, quand il arrive que la saignée nuise à quelque pleurétique, ou le tue même, elle le tue pour la raison que nous venons de dire. Chez tous ces malades on trouve habituellement des urines rouges; mais c'est l'excessive abondance des sels qui leur donne cette coloration, et non pas une certaine exaltation sulfureuse du sang, comme on le voit dans une autre espèce de pleurésie véritablement inflammatoire. Or, ces urines si rouges sont-elles une raison suffisante pour saigner? Non, certes! car aussitôt après la saignée les sels s'emparent de l'économie, et leur tyrannie despotique finit bientôt par amener la mort.

Voici maintenant, selon mes propres observations à Rome, les symptômes qui dénotent cette acrimonie des humeurs chez l'homme : lorsque la température s'élève ou s'abaisse un peu trop, la cause la plus légère suffit pour porter atteinte à la santé; les pieds deviennent en même temps le siége de duretés fort douloureuses. Examinez avec soin les gencives, car dans le cas dont nous parlons vous les trouverez toujours plus rouges que d'habitude, ulcérées, gonflées, livides, douloureuses, avec des matières visqueuses au collet des dents. Quand on sait bien examiner les gencives, on arrive facilement à pénétrer la cause mystérieuse d'une foule de maladies qui ne dépendent que de l'acrimonie des humeurs. Les urines laissent déposer un sable rouge, et l'urine elle-même est rougeâtre; on a beau laver chaque jour le vase de nuit avec une eau claire et limpide, on ne peut jamais parvenir à enlever tout-à-fait une espèce de dépôt visqueux et tenace qui l'enduit de toutes parts, ce qui, d'après toutes mes obser-

vations, est la marque d'une excessive abondance de sels impurs qui circulent dans le sang.

Je passe sous silence tout le reste des symptômes qui caractérisent l'acrimonie des humeurs, et que l'on peut facilement rechercher et apprendre dans tous les livres de médecine. Tout récemment encore, au mois d'octobre dernier, de cette année 1702, j'ai été à même d'observer à la fois le cortége entier de ces symptômes chez un malade qui demeurait sur les bords du Tibre, tout près du palais Borghèse et à côté de l'église Saint-Jérôme des Slaves et Dalmates. On peut, d'ailleurs, en retrouver tous les jours de semblables chez une foule d'autres habitants de la ville; car malheureusement, à Rome, une certaine faiblesse dans les fonctions digestives rend si communes les affections catharrales et celles qui dépendent de l'appareil des premières voies, qu'on peut les regarder comme des maladies héréditaires et *patrimoniales,* s'il est permis de s'exprimer ainsi.

C'est dans cette même année, pendant le cours du même mois d'octobre, que fut achevée la célèbre méridienne tracée dans l'église des Chartreux de Sainte-Marie-des-Anges, auprès des Thermes de Dioclétien. Ce grand ouvrage, entrepris sur l'ordre et aux frais du Souverain-Pontife, et construit tout entier en marbre et en cuivre, a été élevé, décoré et amené enfin à sa perfection, avec un soin et une science incroyables, par le savant et illustre François Bianchini, depuis longtemps célèbre par des ouvrages pleins de savoir, aujourd'hui prélat distingué et plein pour nous d'une amitié qui fait l'un de nos plus beaux titres de gloire (1).

(1) On aura souvent occasion, dans le cours de cet ouvrage, de rencontrer des renseignements historiques de cette nature. Je ne me suis point permis de les supprimer, et j'espère qu'on m'en saura gré. Ces digressions d'ailleurs tiennent peu de place, et elles forment une partie du caractère de l'auteur.

Bianchini (François), né à Vérone en 1662, fut un savant universel; sa méridienne fut construite de concert avec Maraldi, l'un des neveux de l'illustre Dominique Cassini. — Il mourut en 1729.

DES FIÈVRES EN GÉNÉRAL.

Au début des fièvres aiguës, défiez-vous des purgatifs; défiez-vous également des remèdes trop diffusibles et trop actifs; car, la maladie n'étant point encore arrivée à sa période de coction, ou vous évacuerez ce qui ne doit point être évacué, ou vous augmenterez la fièvre, ou même vous donnerez la mort au malade. — Hipp., *Aphor.*, I, 2; IV, 2 et 3.

Avant le septième jour, dans les maladies aiguës et inflammatoires, point de purgatifs, point de diaphorétiques énergiques : jusque-là, en effet, la matière peccante reste crue, elle n'est point séparée encore des sucs naturels et purs; et pour qu'elle obéisse à de semblables remèdes, il faut que les signes caractéristiques de la coction se soient manifestés.

Lorsque le début d'une fièvre continue s'accompagne de turgescence excessive des vaisseaux ou de congestion sanguine vers la tête, le poumon ou d'autres organes; lorsqu'on peut craindre le *phrénitis,* que le malade d'ailleurs est jeune et la température élevée, saignez de suite, si l'on n'est pas encore au septième jour de la maladie; et revenez à la saignée, si la violence des symptômes l'exige. De cette façon, les vaisseaux se trouveront dégonflés, la circulation générale plus libre, et vous aurez ainsi ménagé une voie plus facile aux diaphorétiques, aux purgatifs, à tous les agents d'excrétion enfin qui peuvent s'employer dans la période d'état des maladies.

Toutes les fois que vous aurez le moindre soupçon de l'existence d'une fièvre maligne par coagulation des humeurs, gardez-vous des évacuations sanguines comme de la peste.

Une observation que j'ai pu faire, c'est que, suivant la différence des pays et des climats, les vomitifs sont plus ou moins utiles ou nuisibles. A Rome nous sommes loin de les trouver,

dans les fièvres, aussi innocents qu'ils le paraissent généralement dans le nord. Ainsi donc, lorsqu'il s'agit de prescrire des médicaments, ayez sans cesse devant les yeux la nature et le climat de votre pays, ainsi que le tempérament général du peuple qui l'habite; et, avant d'appliquer en ce genre aucune des prescriptions que vous aurez trouvées dans les auteurs, pénétrez-vous bien du principe que nous venons d'exposer.

Dans le traitement des maladies aiguës, il y a deux écueils principaux où vient échouer trop souvent la science médicale. Tantôt c'est une abondance excessive, un encombrement de remèdes; tantôt, et plus souvent encore, c'est leur administration intempestive, sans règle et sans méthode. Voilà deux sources d'où découlent à la fois d'innombrables inconvénients pour les malades, des perturbations sans fin dans les périodes morbides, et d'incroyables transformations des maladies elles-mêmes; or, il ne manque point d'ignorants médecins qui attribuent ces phénomènes à la nature de la maladie, au lieu d'en accuser le vide et l'inconsistance de leur thérapeutique spéculative. Mais l'avenir, il faut l'espérer, finira par éclaircir tout cela.

Dans toutes les fièvres aiguës et inflammatoires, à Rome, j'ouvre le traitement par une évacuation sanguine, et jamais par un purgatif, à moins qu'il n'existe des vomissements considérables, ou que la maladie n'ait été immédiatement précédée par un état de réplétion excessif; — *Aphor.*, IV, 10; — et j'ai toujours observé que la saignée dans ce cas était immédiatement suivie d'une sorte de sueur qui ne manquait jamais de soulager le malade.

La fièvre double-tierce légitime est excessivement commune à Rome, où elle ne cesse jamais entièrement; ce qui avait été remarqué déjà par Galien, qui, pendant son séjour dans cette ville, demeurait près du temple de Minerve, du côté qui mène aujourd'hui au Panthéon d'Agrippa. C'était sous l'empire d'Antonin, protecteur éclairé de Galien et de la médecine toute entière. On dit même, à ce sujet, que l'illustre médecin de Pergame, lorsque pour la première fois il fit la thériaque à Rome, reçut de l'empereur, aux applaudissements de la ville

entière, une chaîne d'or avec une médaille du prince sur laquelle étaient gravés ces mots :

ANTONINUS ROM. IMP.

GALENO MED. IMP.

Mais revenons à notre affaire.

La fièvre double-tierce est donc endémique dans nos contrées ; ceci est une vérité constatée par l'expérience et par le témoignage de Galien, ainsi que nous venons de le dire. — *De loc. com.*, 25, et *De morb. temp.*, circà finem. — Qu'il nous soit permis cependant de citer ici, à propos de cette fièvre, les savantes réflexions de Fontanus, dans ses scholies sur le passage de Dodoëns relatif à la fièvre double-tierce.

Voici donc ce que dit Fontanus : « C'est l'estomac, et surtout sa partie nerveuse, que la fièvre double-tierce attaque de « préférence, ainsi que le foie ; et voilà pourquoi on doit la « classer parmi les fièvres mortelles. Il n'est pas rare de la voir « dégénérer en fièvre hectique ou se terminer par l'hydropisie, à cause des obstructions considérables qu'elle entraîne. « V. Hipp., *Epid.*, liv. Ier, sect. 3, n° 11. — Cette fièvre attaque spécialement les gens d'église, les nobles, les hommes « de cour, les jeunes gens, les hommes de loisir, qui vivent « dans les plaisirs et l'abondance, et les habitants des pays « chauds. Voilà pourquoi elle est si commune en Ethiopie et « en Italie; etc. »

Tel est le sentiment de Fontanus; mais l'illustre et savant Dodoëns développe à ce sujet, dans son ouvrage, des réflexions bien autrement remarquables.

Voici maintenant la marche de la fièvre double-tierce : il vient un accès tous les jours, mais un jour sur deux la fièvre est plus forte et le frisson plus violent ; le jour suivant la fièvre est plus douce, comme chaque médecin peut s'en convaincre par ses propres observations. La maladie est longue et dangereuse; elle frappe surtout les hommes adultes ou qui approchent de l'âge viril, et sévit particulièrement en automne. C'est l'estomac qui est l'organe spécialement attaqué; mais la maladie ne laisse pas que de se compliquer assez souvent de léthargies, d'insomnies, d'aridité et de sécheresse de la langue.

Puisque nous en sommes à parler des fièvres, je ne puis

m'empêcher d'exprimer ici mon étonnement de voir que la plus grande partie des médecins d'aujourd'hui veulent absolument trouver la source de toutes les maladies, et spécialement celle des fièvres, dans la seule action des acides; ce qui les amène nécessairement à les combattre toutes, sans distinction et au grand détriment des malades, par l'usage des anti-acides. Or, pour quiconque examinera la chose sans préjugé, l'action des alcalis, au contraire, altérables de tant de façons, pourra devenir bien plus souvent le but des méfiances de la médecine. Examinons, en effet, comment se passent, au milieu de l'économie animale, tous les phénomènes qui ont lieu dans le sang; c'est au moyen de fermentations diverses que tout cela s'exécute, ne cessant ici que pour recommencer là; tantôt elles prennent trop d'activité, tantôt l'altération est plus profonde qu'elle ne devrait être; mais le résultat définitif de ces fermentations est bien moins un produit acide qu'un sel alcalin, lixiviel, âcre, calciné, ou quelque autre chose de même nature. C'est ce que l'on observe principalement dans les fièvres, où l'on voit généralement des signes manifestes qui décèlent la présence de ces sels âcres, alcalins, lixiviels, calcinés et autres; aussi, beaucoup d'entre elles se guérissent-elles simplement au moyen des seuls délayants, aiguisés avec quelque doux acide, comme on le voit chaque jour dans les fièvres ardentes. Voilà ce qui fait qu'on ne peut trop exalter les propriétés singulières de l'acide sulfureux (1), dont la vertu *subacide* suffit souvent pour étouffer dans leur germe la plupart des fièvres qui dépendent des variations de l'atmosphère, et d'autres fièvres mêmes plus ardentes.

Ici, à Rome, les fièves d'été qui sont dues à des variations de l'atmosphère ne sont point produites par des sels acides, mais par des sels alcalino-âcres. Or, il est bien entendu que je ne parle pas ici de ces funestes erreurs de régime que la soif du plaisir fait commettre à la campagne, et qui deviennent

(1) *Clyssus antimonii*, V. *Pharmacopée universelle*, I, p. 47. — C'était l'acide sulfureux obtenu par la distillation de l'antimoine, du nitrate de potasse et du soufre. On en donnait de 20 à 60 gouttes étendues dans des proportions assez variables.

la source d'un certain nombre de fièvres dont on ne peut accuser l'atmosphère. Quant aux autres, voici comment nous entendons leur production : La chaleur active du soleil détache et élève dans l'air une infinité de molécules terreuses ou minérales; une fois répandues dans l'atmosphère, de nouveaux torrents de chaleur viennent chaque jour les diviser davantage, les cohober, les disséminer; elles acquièrent ainsi en peu de temps une volatilité suprême et un caractère alcalino-âcre, bien plutôt encore que de l'acidité. Dans cet état de ténuité infinie, l'activité respiratoire les fait pénétrer dans le torrent de la circulation; elles y dissolvent la masse du sang, et cette dissolution y engendre bientôt tous les effets de la coagulation. Ceci d'ailleurs est évidemment conforme à l'expérience; car, si nous considérons les acides, même les plus puissants, quand ils ont subi une fermentation quelconque, soit par la réaction intime et lente des éléments, soit par la chaleur, nous trouverons qu'ils deviennent doux ou bien insipides et alcalins; la fermentation a émoussé les pointes de l'acide et lui a donné tous les caractères de l'alcali. Voilà comment il se fait que l'eau thériacale, d'abord acide, devient douce au bout d'un an ou deux. Il n'y a pas jusqu'aux esprits acides eux-mêmes qui ne se dulcifient avec le temps, et il en est de même de tout le reste. Je ne prétends pas nier d'ailleurs que des productions acides développées dans l'appareil des premières voies puissent pénétrer dans la masse du sang et y exciter des fermentations malheureuses; mais on doit avouer aussi qu'il faut, pour cela, que ces acides soient bien puissants, car autrement un certain temps de fermentation de ces acides avec le sang aurait bientôt fait d'émousser leurs pointes et de les transformer ainsi nécessairement en alcalins. De cette façon, il ne seraient plus en état de faire du mal, ou bien, prenant les propriétés alcalines, ils agiraient sur les organes à la manière des alcalis, et c'est à ce titre qu'ils deviendraient une source de maladies; or, c'est ce qu'il fallait prouver. Mais cette question doit être examinée plus au long dans un traité spécial sur l'*innocuité des acides*.

DES FIÈVRES MALIGNES ET MÉSENTÉRIQUES.

Les médecins vulgaires et le vulgaire des hommes appellent fièvres malignes celles qui s'accompagnent de symptômes très-graves et qui marchent rapidement vers une terminaison funeste. C'est l'ignorance des médecins qui créa cette vaine et vide expression de *malignité;* c'est la prétentieuse arrogance du vulgaire qui la fait vivre. Il croit, en effet, ce vulgaire ignorant, que tous ceux qui sont tués par la fièvre le sont à cause de sa malignité, et le monde est plein de médecins qui croient la même chose. Je ne dis pas qu'il ne se rencontre de temps à autre un certain nombre de fièvres produites, pour ainsi dire, par une humeur empoisonnée : telles sont, par exemple, celles qui suivent l'ingestion des champignons, des bolets ou de quelques autres aliments également nuisibles; mais ce que je nie formellement, c'est qu'elles soient aussi fréquentes, c'est qu'elles soient presque innombrables, comme veulent se l'imaginer le peuple et les médecins. Ce qui nous paraît une fièvre maligne dépend d'une affection phlegmoneuse ou érysipélateuse des viscères, c'est-à-dire d'une cause évidente, manifeste. Où est donc la malignité ?

Les fièvres lymphatiques sont de toutes les fièvres les plus pernicieuses, surtout lorsque la lymphe a contracté un certain degré de concrétion, de viscosité, comme je l'ai observé cent fois. Or, il n'est pas rare que l'urine soit belle dans ces fièvres, et que le pouls soit bon; mais la langue est très-mauvaise, et le mésentère est plus mal encore peut-être, à cause de l'amas de matières saburrales et putrides qui l'encombrent. Les malades se croient dans un état excellent, parce que ce n'est pas dans le sang qu'est l'ennemi, c'est dans la lymphe; mais aussitôt que celle-ci, coagulée dans ses vaisseaux propres, a communiqué au sang, d'une façon sympathique, la même disposition, le sang se coagule à son tour et s'épaissit, il se prend, et la circulation ne se fait plus qu'avec difficulté; alors, c'est la vie

qui tombe en ruines, qui s'écroule et se précipite; plein de stupeur enfin, balbutiant encore son éternelle accusation contre la malignité, le médecin voit tout-à-coup le malade s'éteindre entre ses bras.

C'est la vérité que je dis là, c'est mon expérience que je rapporte, je l'affirme sous la foi du serment. Ce n'est point une vaine et fantastique malignité qui, dans ce cas, a tué le malade, c'est une grave sidération, une coagulation de la lymphe, qui a fini par entraîner le sang dans sa conjuration contre la vie. Je l'ai vu souvent, je l'ai vu encore aujourd'hui même, 23 décembre 1702, au moment où je mettais la dernière main aux additions qui doivent entrer dans l'édition générale de mes œuvres, que va donner, en France, l'illustre Anisson de Lyon. Ainsi donc, je le répète, j'ai fait aujourd'hui même encore cette observation, près du Panthéon d'Agrippa, chez un vieillard mortellement atteint de cette espèce de fièvre. Le même jour, 23 décembre 1702, le Tibre, grossi par des pluies considérables qui n'ont cessé de tomber depuis plusieurs jours, a inondé une partie de Rome et causé beaucoup de dommage aux habitants de cette ville. Toutes les rues qui mènent au Vatican, les rues Lungaria, Ursi, Burginovi, etc., sont couvertes d'eau; la place du Panthéon d'Agrippa est inondée toute entière, ainsi que la place des Juifs et une foule d'autres rues, sans compter la voie Flaminia elle-même auprès de l'église de St.-Laurent *in Lucinâ*. Or, une longue et malheureuse expérience a prouvé aux Romains qu'à la suite des grandes inondations du Tibre, il se déclare dans la ville un nombre infini de fièvres épidémiques très-graves et pernicieuses. Que Dieu, dans sa bonté, veuille écarter du moins ce fléau qui nous menace, au milieu de tant d'autres fléaux, pendant que l'Europe est en feu et que la triste Italie gémit sous le poids des armées qui l'inondent (1).

Quand je commence seul le traitement d'une maladie, et que je suis libre d'attaquer une fièvre comme je l'entends, il

(1) La guerre dont il est ici question est la terrible guerre de la succession d'Espagne. L'Italie était alors le théâtre des grandes batailles du prince Eugène contre Catinat, Villeroi et Vendôme.

est rare que j'aie à observer de ces sortes de fièvres malignes; mais, quand on m'appelle auprès d'un malade dont le traitement a été commencé par un autre, comme ce traitement est habituellement fondé sur l'un ou l'autre de ces mille préjugés qui enlacent l'intelligence, au lieu de l'être sur les oracles de la nature et les préceptes du père de la médecine, je ne manque guère d'avoir sous les yeux le spectacle d'une infinité d'accidents divers et très-graves qui n'appartiennent point à la nature de la maladie, et ne sont, la plupart du temps, que la conséquence malheureuse d'une mauvaise méthode thérapeutique. C'est là une chose que l'on voit souvent, ou plutôt que l'on voit tous les jours dans la pratique; mais il n'en est pas moins vrai, comme j'ai eu plusieurs fois l'occasion de m'en convaincre, qu'il se trouve aussi un certain nombre de fièvres dont le début lui-même est plein de gravité et de dangers, et qui marchent avec un cortége de symptômes véritablement effrayants. Le vulgaire donne à ces affections le nom de fièvres malignes, par où il entend des fièvres qui sont le produit d'une humeur toxique; et, sous le prétexte de combattre ce venin, qui n'existe que dans leur imagination abusée, ils se hâtent de prescrire des médicaments spiritueux, aromatiques, alexipharmaques, chauds, volatils, et cent autres espèces de remèdes absolument incompatibles, au moyen desquels ils viennent à bout d'appeler ou d'accroître le danger qu'ils prétendaient combattre.

Quant à moi, pour dire avec franchise ce que j'ai pu apprendre là-dessus, à force de soins et de méditations, je me suis assuré qu'il y a deux causes surtout qui produisent cette espèce de fièvres malignes: l'inflammation des viscères, et l'abondance de certaines humeurs crues et altérées dans les premières voies ou dans le torrent circulatoire lui-même. On rencontre fort souvent à Rome ces amas d'humeurs dans les premières voies, mais ils sont plus rares dans le sang. C'est la fréquence de ces affections qui m'a engagé à traiter des fièvres mésentériques à Rome; et je l'ai fait sous la dictée de la nature, pour ainsi dire, et à l'aide de la plus patiente observation. J'ai été assez heureux, d'ailleurs, pour remarquer dans le traitement

de cette maladie une foule de choses infiniment dignes de l'être. Quand ces fièvres, par exemple, se déclarent chez des hypochondriaques ou des gens de cabinet, chez des hommes enfin en proie à une certaine faiblesse de l'estomac, s'il arrive que l'une des grandes humeurs organiques, ou seulement la bile de la vésicule elle-même, s'échauffe d'une manière exagérée, l'économie entière éprouve immédiatement un trouble tel, qu'on peut observer sur-le-champ l'aridité de la langue, la petitesse du pouls, le refroidissement des extrémités, les anxiétés, et mille autres symptômes que l'on regarde en général comme caractéristiques de la fièvre maligne, et qui, dans le fond, ne sont aucunement l'effet de la malignité, mais seulement le résultat de l'action irritante et corrosive des humeurs enflammées sur la membrane de l'estomac. Que l'irritation cesse, que le trouble de l'estomac s'apaise, et vous verrez disparaître tous les accidents dont nous venons de parler.

Je me suis convaincu aussi que dans le traitement des fièvres mésentériques, il était à peu près inutile d'observer les jours critiques et de compter sur leur action, sur leur puissance. Ce qui constitue la crudité dans ces maladies, c'est seulement la violence des symptômes, et la coction n'y est autre chose que la diminution des accidents. Aussitôt que je puis saisir la moindre rémission, le plus petit affaiblissement des symptômes, j'administre immédiatement un purgatif, fût-ce même le jour critique; car, comme nous le disions tout-à-l'heure, cette sorte de fièvre échappe entièrement à l'action des crises, et se joue, pour ainsi dire, de leur puissance. Voilà pourquoi je me hâte d'évacuer aussitôt que possible l'amas d'humeurs qui encombrent le mésentère. Je fais donner également deux lavements par jour ; tous mes efforts enfin tendent à ce but, d'évacuer par les purgatifs l'encombrement du mésentère, et je laisse de côté les diaphorétiques et toutes ces poudres absorbantes qui sont pour le moins inutiles, si même elles ne sont pas nuisibles.

En même temps qu'on administre les purgatifs, il suffit généralement de quelques médicaments stomachiques où entrent, par exemple, l'eau thériacale, l'eau distillée de rue sau-

vage, la pierre de porc-épic, etc., pour mener à bonne fin le traitement des fièvres mésentériques à Rome.

Il y a pourtant une chose qu'il faut remarquer par-dessus tout, c'est qu'il n'existe pas une seule espèce de maladie dont le traitement réclame autant de patience et de prudente temporisation que les fièvres mésentériques, si l'on veut arriver à une guérison heureuse et complète. Les glandes du mésentère, une fois gonflées par les humeurs crues et morbides, ne parviennent que peu à peu et lentement à les verser enfin dans les parties de l'intestin qui leur sont contiguës. Les maladies des glandes offrent, en effet, un caractère commun, qui est une sorte de chronicité ; c'est ce qui fait qu'on doit soumettre d'abord à une espèce de digestion, au moyen de stomachiques végétaux, les humeurs du mésentère, pour les évacuer ensuite au moyen de purgatifs répétés par intervalles, et l'on arrive ainsi à dompter enfin ces fièvres difficiles. Que si votre ignorance, celle du malade et de ceux qui l'entourent, ou la durée indéfinie de la maladie elle-même, vous engagent malheureusement à recourir au quinquina ou aux absorbants, avant d'avoir nettoyé convenablement le mésentère, tout ce que vous obtiendrez sera de changer une fièvre légère en une fièvre grave, continue, sans fin, avec tendance à dégénérer en fièvre hectique et presque impossible à guérir.

C'est à Rome que j'écris, moi ; c'est au milieu de l'atmosphère romaine. Qu'ils disent donc tout ce qu'ils voudront, les fauteurs éternels du quinquina : dans d'autres pays, dans des villes différentes, ce médicament peut être un remède souverain, mais à Rome il est plein de dangers, je le sais par expérience, et je ne m'en sers jamais, ou très-rarement du moins, comme je l'ai dit autre part, dans mon traité *De la Fibre motrice*, ch. XIII, *sur les Fièvres mésentériques.*

Il y a autre chose encore à considérer dans ces fièvres ; c'est qu'il faut attacher moins d'importance à leurs périodes, à la violence de leurs symptômes qu'à la cause elle-même qui les produit, c'est-à-dire à l'encombrement du mésentère. La fièvre sera d'autant plus violente que cet encombrement sera plus considérable ou dû à des aliments plus altérés ; elle sera

d'autant plus légère, au contraire, et exigera d'autant moins de remèdes actifs que l'économie se trouvera dans des conditions plus différentes.

Une conséquence de ce que nous venons de dire, c'est que d'abord, pour enrichir la pratique médicale et élever sur des bases solides le laborieux édifice de l'histoire des maladies, la condition la plus nécessaire, c'est l'opiniâtre observation des malades; une seconde condition absolument nécessaire pour arriver à une bonne méthode thérapeutique et à l'application des remèdes convenables, c'est d'ajouter à cette observation opiniâtre des expériences physiques nombreuses, instituées de tous côtés dans les trois règnes de la nature.

Cette méthode, d'ailleurs, n'est autre que la méthode expérimentale, création sublime de notre illustre Galilée : mise en pratique, d'abord chez nous, par ce grand homme lui-même, elle fut bien vite accueillie en Angleterre, où la plus utile et la plus forte impulsion lui fut donnée par cette noble Société royale de Londres, fondée depuis peu par Charles II, l'immortel souverain de la Grande-Bretagne. L'éclat répandu sur la médecine par les membres de cette savante académie lui a mérité à juste titre la reconnaissance éternelle du corps médical tout entier; et, pour ce qui me regarde personnellement, moi, le dernier des médecins peut-être, quand je considère à la fois les motifs que je viens de dire et le souvenir de l'honneur insigne qui me fut fait en 1697, lorsque les suffrages unanimes de la Société m'appelèrent à occuper au milieu d'elle une place si glorieuse, je me trouverai toujours attaché à elle par les liens d'une éternelle reconnaissance (1).

(1) La Société royale de Londres, organisée à Oxford par quelques Anglais qui espéraient échapper par la science à l'ombrageuse tyrannie de Cromwell, fut légalement fondée à Londres par Charles II, en 1660, l'année même de la Restauration. Cette société commença à publier ses mémoires en 1665, sous le titre de *Transactions philosophiques*. On a souvent rappelé que notre Académie des sciences n'avait été fondée qu'après celle de Londres; on verra donc avec plaisir quelques renseignements sur les sociétés scientifiques.

Dès 1640, le cabinet du père Mersenne était devenu une véritable académie de physique, illustrée par les plus beaux noms scientifiques d'alors. En 1657,

Quoi qu'il en soit cependant, le désir de jeter plus de jour et quelque certitude sur la cause véritable des fièvres m'a engagé, depuis deux années environ, à produire la fièvre chez les chiens et quelques autres animaux, par des moyens qui me sont propres. Cette méthode consiste à injecter dans les veines des liquides de diverse nature, spiritueux, aromatiques, âcres, acido-âcres ou autres semblables; j'ai soin, du reste, de mêler les mêmes substances dans les aliments et les boissons, jusqu'à ce qu'enfin la fièvre se déclare; une fois celle-ci produite, j'observe avec soin sa violence et son caractère, l'inappétence, la faiblesse, les sécrétions intestinales, les tremblements, les périodes, tous les symptômes enfin qui se manifestent et qui varient d'habitude, comme les liquides employés dans l'expérience. Mais nous nous réservons de développer tout cela dans un traité spécial, où nous aurons également à dire une foule de choses complètement neuves sur les phénomènes que l'on observe quand on a excité la fièvre chez des chiens au moyen de vésicatoires appliqués sur les cuisses, ou quand on a soumis les animaux à un jeûne très-prolongé (1).

Revenons donc à nos fièvres malignes. Les principales d'entre elles sont celles que les anciens ont nommées tritéophye, hémitritée, typhode, asode, hélode, lipyrie et épiale. Toutes ces fièvres sont graves, sans aucun doute, et même mortelles, à moins que la bonne étoile du malade ne lui fasse rencontrer quelque médecin plein de sagesse et de prudence; elles s'accompagnent immédiatement de ce cortége effrayant de symptômes qu'on a tort d'attribuer le plus souvent à la malignité,

Léopold, grand-duc de Toscane, organisa à Florence l'*Academia del Cimento*, pour les progrès de la physique expérimentale. Elle était, pour ainsi dire, exclusivement composée des disciples de Galilée, mort 15 ans auparavant. Viennent ensuite la Société royale de Londres, en 1660; celle des *Curieux de la nature*, si on peut lui donner le nom d'académie, fondée par Bausch, en 1664; et enfin l'Académie des sciences, organisée en 1666 par Colbert.

Galilée, le véritable fondateur de la philosophie expérimentale, puisqu'il donna à la fois le précepte et l'exemple, était né à Pise en 1564, trois ans après Bacon. Il mourut à Florence en 1642.

(1) C'est là un des nombreux projets de Baglivi, que sa mort prématurée ne lui permit pas de mettre à exécution.

car ces symptômes sont bien plutôt la conséquence de quelque inflammation interne, qui trouble la marche des liquides et devient ainsi la source d'une infinité d'accidents très-graves; ou bien ils sont le résultat d'un encombrement d'humeurs putrides dans les premières voies ou dans le torrent de la circulation. Ce sont là des choses qu'il faut soigneusement distinguer et parfaitement connaître, si l'on veut arriver à de bonnes indications curatives; mais, sans cette utile précaution, on peut faire au malade plus de mal que de bien.

De toutes les fièvres connues, les fièvres tritéophyes sont incontestablement les plus graves et les plus dangereuses. Par leur nature, leur violence, leur caractère, leur mouvement périodique général et particulier, elles sont faites pour inspirer une terreur légitime, et, à ce point de vue, on peut leur donner le nom de fièvres malignes. Les humeurs putrides qui les produisent sont à la fois de mauvaise nature et en grande abondance; chaque instant ajoute à la force de ces fièvres; et, quand arrivent les jours critiques, elles prennent tout-à-coup une violence extraordinaire et plongent le malade dans un abîme de dangers. Il ne se manifeste pas dans ces fièvres un seul accident, un seul phénomène qui ne semble destiné à porter l'épouvante au cœur du malade et du médecin lui-même. Voyez d'ailleurs, au sujet de cette maladie, les savants commentaires de Duret sur les *Coaques,* et, dans le divin vieillard lui-même, qu'il a si admirablement expliqué, voyez *Aphor.*, sect. II, 43 ; *Epid.*, liv. I, sect. II, n° 4, *et passim.*

Les fièvres tritéophyes n'offrent point d'intermission. On les appelle ainsi, parce que chaque troisième jour elles s'exaspèrent, mais sans présenter en rien la rigueur et le frisson périodiques que l'on observe dans les fièvres hémitritées. En effet, les fièvres tritéophyes n'ont point de périodes ; ou si elles en ont, elles ne sont aucunement fixes.

Les fièvres tritéophyes erratiques, lorsqu'elles changent pour tomber les jours pairs, deviennent rebelles. — Hipp., *Coaq.*, 39 ; L., 38.

Le suc du sonchus pris le matin, à la dose de cent grammes,

dans un peu de tisane, la gelée de corne de cerf, la scabieuse, le nitre perlé, les lavements journaliers et les fomentations sur le ventre sont les moyens dont on retire le plus d'avantages dans cette espèce de fièvres. On peut en employer d'autres, selon que l'exige la nature des symptômes, mais il y faut mettre une prudence infinie et une patience sans bornes; la patience et la prudence sont d'ailleurs, par-dessus tout, ce qui doit caractériser le médecin, dans l'enseignement aussi bien que dans la pratiqne.

Hippocrate, dans ses *Coaques,* a signalé trois graves inconvénients des fièvres tritéophyes, la longueur, les grandes souffrances et la colliquation. Voici comme il s'exprime : « Ce « n'est qu'après beaucoup de temps, de longues souffrances « et une colliquation opiniâtre, que ces fièvres finissent par « céder. Quant aux accidents qui les accompagnent ou qui « leur succèdent, ce sont les dysenteries, les ténesmes, les « hydropisies. » — Duret, p. 41.

Toute fièvre continue qui s'exaspère tous les deux jours, en même temps que les autres accidents s'aggravent, est une tritéophye ou une hémitritée, comme j'ai pu m'en assurer, d'après Duret. Le même médecin regarde l'éruption successive d'un certain nombre d'abcès ischiatiques comme un caractère assez habituel des fièvres tritéophyes; et Baillou, de son côté, a remarqué que les fièvres inflammatoires et malignes semblent revêtir en général le type des hémitritées et des tritéophyes. — Baillou, *Epid.,* IV[e] Const., p. 36.

Dans l'hémitritée ou double-tierce il y a un accès tous les jours; mais un jour sur deux la fièvre est plus forte et le frisson plus violent. Le jour suivant la fièvre est plus douce. Cette sorte de fièvre est produite par une inflammation érysipélateuse de l'intestin grêle, s'il en faut croire Spigel, qui a développé sur cette fièvre de fort belles considérations (1).

La fièvre double-tierce est, d'habitude, une maladie longue et dangereuse; elle attaque plus particulièrement les hommes

(1) Adrien Spigel, né à Brxelles en 1578, professa l'anatomie à Padoue, et mourut dans cette ville en 1625.

qui sont dans l'âge viril ou qui en approchent. Hippocrate a remarqué aussi qu'elle est, d'une manière plus spéciale, la fièvre des personnes atteintes de phthisie ou de quelque autre affection chronique. — Hippocr., *Epid.* I, sect. III, n° 11.

L'estomac est avant tout, suivant Dodoëns, l'organe attaqué dans cette maladie, qui, tous les jours, offre au médecin des accidents léthargiques ou des insomnies invincibles, l'aridité de la langue et sa sécheresse. Il ne faut point s'y tromper, du reste, cette fièvre est difficile à connaître et bien plus difficile encore à guérir.

L'accès peut être fort long dans les fièvres doubles-tierces : on en voit qui durent vingt-quatre heures, d'autres trente-six, et les plus longs vont jusqu'à quarante-huit heures. Il est rare, d'ailleurs, que les choses aillent jusqu'à produire l'apoplexie.

Cette sorte de fièvre, comme nous l'avons dit déjà, est très-commune à Rome, au témoignage de Galien lui-même, — *De locis affect.*, sect. 25; *De morbor. temporibus*, circa finem; — et, ce qui la rend si souvent mortelle, c'est la lésion de l'estomac, celle surtout de sa partie nerveuse. Elle finit souvent par dégénérer en fièvre hectique ou en hydropisie, à cause des obstructions considérables du bas-ventre, et de la quantité d'humeurs putrides qui se sont amassées dans les premières voies. Or, je dois avouer avec franchise que les deux tiers au moins des fièvres de Rome ont pour cause unique soit un *infarctus* du mésentère, soit un encombrement de matières putrides dans l'abdomen. C'est ce qui fait que la fièvre double-tierce attaque si souvent les hommes d'église, les nobles, les jeunes gens, les gens de loisir, ceux qui vivent dans le plaisir et l'abondance, ceux enfin qui habitent les pays chauds, comme l'Italie et l'Ethiopie (Egypte), où ces fièvres sont si communes, au rapport de Fontanus, dans ses *Scholies* sur Dodoëns.

C'est cette même espèce de fièvre qui emporte la plus grande partie de ceux qui sont atteints de maladies chroniques; et cela est naturel, car, dès qu'une maladie quelconque, à force

de tourmenter l'estomac, est parvenue à affaiblir le ton de cet organe, les digestions cessent de se faire d'une manière convenable, et bientôt des humeurs crues, mal digérées, s'amassent dans les premières voies, où elles deviennent irrésistiblement une source de la fièvre qui nous occupe. Voilà ce qui faisait dire au divin vieillard, dans ses *Epidémies* : « Quant « à ce qu'on appelle la fièvre hémitritée, il s'y joint quelque- « fois des maladies aiguës, et c'est la plus meurtrière de « toutes; elle est, d'une manière spéciale, la fièvre des phthi- « siques et de tous ceux qui sont atteints de maladies chro- « niques. Quand la fièvre vient la nuit, ce n'est pas qu'elle « soit fort dangereuse, mais elle est longue; celle qui a lieu « dans la journée est de plus longue durée encore, et même « on la voit souvent dégénérer en phthisie. » — Hippocr., *Epid.*, I, sect. III, n° 11.

Toutes les fois qu'une fièvre continue a des redoublements et s'aggrave le troisième jour, c'est une tritéophye ou une hémitritée, les plus mortelles de toutes les fièvres, suivant Hippocrate, comme l'a fait observer Duret dans ses *Commentaires sur les Coaques,* p. 122.

Les graves symptômes qui font habituellement le cortége des hémitritées sont faits pour inspirer l'effroi ; mais il faut avouer que ces fièvres sont rares autre part qu'en Italie, d'après l'illustre Baillou. — *Epid.,* Constit. d'automne 1575, p. 138. — A Rome, elles ne laissent pas que d'être assez communes, et c'est toujours l'embarras des premières voies, l'encombrement des matières putrides qui les y font naître ou les y entretiennent.

Au nombre des fièvres malignes on doit ranger la fièvre lipyrie, à cause de la violente inflammation de l'estomac qui l'accompagne. Cette fièvre a cela de particulier, que l'intérieur du corps est en feu pendant que l'extérieur est de glace ; aussi est-elle le résultat d'une espèce de *feu sacré* ou érysipèle, qui semble occuper de préférence la partie de l'estomac qui se cache sous le foie, aux environs de la vésicule du fiel. Le cours de la bile se trouve ainsi gêné, et cette interruption amène bientôt les accidents les plus

graves. Ce qui donne à la fièvre lipyrie cette physionomie singulière d'une sensation de chaleur brûlante à l'intérieur, pendant que la périphérie est glacée, c'est que l'éréthisme inflammatoire de l'estomac crispe et ébranle, pour ainsi dire, tout l'ensemble des systèmes vasculaire et fibreux, après quoi les liquides, embarrassés, ralentis dans leur course, se trouvent nécessairement refroidis quand ils arrivent à la périphérie. C'est le même motif qui rend la langue sèche et aride, la soif considérable, le pouls rapide, inégal, petit, presque imperceptible. Cette petitesse du pouls est d'ailleurs inséparable des affections de l'estomac, quelle qu'en soit la cause, et à plus forte raison lorsqu'il s'agit d'une inflammation d'aussi mauvaise nature que la fièvre lipyrie. C'est là, du reste, une conséquence de ce principe, que, dans toutes les douleurs et affections inflammatoires des tissus membraneux, le pouls offre généralement un caractère de petitesse uniforme, à cause de la ressemblance qui existe entre le tissu des vaisseaux, celui de l'estomac et des autres parties membraneuses, et ensuite à cause de la relation d'origine et de sympathie qui lie, dans l'économie, les tissus de même nature, comme nous avons essayé de le démontrer dans le premier livre de notre traité sur la *Fibre motrice*.

La saignée et les purgatifs ne sont d'aucune utilité au début de cette espèce de fièvre. D'un autre côté, cependant, s'il en faut croire Hippocrate, — *Coaq.*, 120; Littré, 117; Duret, pp. 66 et 109, — les fièvres lipyries ne se résolvent que s'il survient un choléra. Ce n'est donc qu'avec des précautions infinies qu'il faut recourir aux diurétiques et aux diaphorétiques, puisque ce n'est point la voie par où la nature se débarrasse de ces fièvres, et qu'il faut, pour les emporter, d'après le divin vieillard, un *choléra*, c'est-à-dire un flux par haut et par bas des humeurs morbides amenées à leur point de coction.

La tristesse, l'anxiété, l'agitation sont des symptômes à peu près inséparables de la fièvre lipyrie, comme elles le sont de la première et de la quatrième espèce de fièvres typhodes. Quant à la source de ces tristes symptômes, il faut la chercher dans l'interruption du cours de la bile à travers les vaisseaux

chargés de l'éliminer. C'est là, en effet, vers la partie concave du foie, que cette humeur, arrêtée dans sa marche, ne peut manquer d'être mise en état de fermentation par le fait même de la contiguité entre la vésicule du fiel et les parties de l'estomac qui sont le siège de l'inflammation érysipélateuse. Dans les fièvres lipyries, en effet, s'il en faut croire Duret, c'est dans l'estomac, organe d'une sensibilité exquise, qu'il faut chercher le foyer de cette humeur âcre et bilieuse dont l'action irritante produit cette sensation de chaleur brûlante à l'intérieur, tandis que l'extérieur semble froid comme le marbre. L'élimination de la bile se trouve ainsi empêchée à la fois par une obstruction opiniâtre et par l'inertie des organes comprimés, et c'est ce qui donne aux personnes atteintes de cette maladie un caractère si marqué d'amertume, de tristesse et de dégoût : à charge à tout le monde, et ne pouvant souffrir personne, ils cherchent sans cesse les moyens de se rendre plus misérables eux-mêmes ; tout leur déplaît, les hommes et les choses ; le sommeil les fuit, et leur respiration entrecoupée semble se briser dans leur gorge avec effort ; on voit à chaque instant leur lèvre inférieure qui s'agite, et leurs mains soumises à une sorte de tremblement convulsif, etc. — Duret, *Comment. sur les Coaques,* p. 126.

Mais, puisque nous en sommes sur ce chapitre, nous devons ajouter que Duret examine à ce propos la question de savoir si la fièvre lipyrie, qui reconnaît pour cause une inflammation érysipélateuse des organes digestifs, cède véritablement, comme le dit Hippocrate, à d'abondantes évacuations bilieuses ; il faut remarquer, d'ailleurs, qu'à l'exception de la peste, il n'existe pas une seule espèce de fièvre d'une aussi mauvaise nature. Or, suivant le même auteur, tout le monde est d'accord sur ce point, qu'une fièvre est mortelle quand elle réunit à la fois ces deux conditions, un amas d'humeurs putrides et l'inflammation. Celle-ci, en effet, surtout au début, et par le fait même de l'acuité de la maladie, est absolument incompatible avec l'indication des purgatifs. Ce serait donc une espèce de miracle de voir guérir de la sorte une affection si dangereuse et à laquelle si peu de monde échappe ;

d'autant plus qu'en outre de l'inflammation, qui fait le fonds de la maladie, c'est encore au milieu de l'été qu'elle se déclare, double circonstance qui ne permet aucunement de recourir aux médicaments de cette nature. Cependant, si la fièvre lipyrie arrive en automne, si elle reconnaît pour cause l'abus des fruits, du vin nouveau et des baies, il se peut alors qu'un *choléra,* une diarrhée abondante suffisent pour emporter la maladie et la faire disparaître sans retour.

Il faut, d'ailleurs, rapporter aussi le sentiment de Houllier.

Considérant que la fièvre lipyrie n'a point d'autre source que l'interruption du cours de la bile dans ses vaisseaux excréteurs, interruption qui ne tarde pas à allumer l'inflammation dans le ventricule, la partie concave du foie et le mésentère, ce grand médecin prétend que la diarrhée y est toujours utile, et même que les choses ne peuvent jamais se terminer que d'une manière fatale si, d'une façon ou d'une autre, il ne se manifeste pas d'évacuations. Aussi, à son avis, les vomissements et les déjections, provoqués par l'art ou par la nature, n'en guérissent pas moins la fièvre lipyrie, et il appuie son opinion à cet égard de l'opinion exprimée par Hippocrate dans ses *Coaques,* n° 120; Littr., 117; où il dit que « les fièvres lipyries ne se résolvent que s'il survient un cho- « léra. »

Quant à ce qui me regarde, cependant, j'avoue qu'au lieu de recourir immédiatement à des purgatifs, j'aimerais mieux ouvrir le traitement de cette maladie par des lavements émollients, administrés chaque jour par l'application souvent répétée de fomentations émollientes, et par l'emploi, en boissons, du petit-lait tamariné ou bouilli, pris chaque matin avec addition de 60 grammes de suc dépuré de sonchus. Pendant le jour on donnerait de la gelée de corne de cerf avec de l'eau de violettes et de chardon-béni. Je continuerais ainsi pendant tout le premier septenaire, et alors seulement, quand j'aurais triomphé de l'éréthisme inflammatoire des parties malades, et préparé ainsi dans toute l'économie une voie sûre et tranquille au purgatif, j'examinerais enfin jusqu'à quel point il

serait nécessaire alors d'administrer ces sortes de médicaments.

La fièvre typhode est une espèce de fièvre ardente dont le siége occupe l'estomac tout entier. Il y a aussi une autre affection typhode, qui est une sorte de cachexie, et dont parle Hippocrate dans son traité *De internis affect.* C'est, comme nous venons de le dire, une sorte de cachexie fort voisine du scorbut et de l'hypochondrie invétérée, deux affections où le sang, profondément vicié par des humeurs salines, presque vitrioliques, ne peut être ramené dans son état primitif que par l'usage du lait pris avec persévérance pendant plusieurs années, ou bien encore, ce qui m'a fort bien réussi dans quelques circonstances, au moyen de vins médicamenteux préparés au moment des vendanges.

Mais, pour ce qui regarde la fièvre typhode ou l'espèce de fièvre ardente qui reconnaît pour cause une inflammation générale de l'estomac, elle amène avec elle les symptômes suivants : vomissement, hoquet, tension douloureuse dans toute la région épigastrique, chaleur et agitation. Les malades sont tourmentés, ils se jettent à droite et à gauche, leurs mains tremblent, et l'humeur âcre qui inonde l'orifice de l'estomac entretient leur esprit dans un morne découragement. Mais ce qui distingue par-dessus tout l'inflammation gastrique, c'est que les boissons les plus chaudes, prises par la bouche, n'apportent dans ce cas à l'estomac aucune sensation de chaleur, en même temps qu'il existe en outre une douleur fort aiguë à la région épigastrique, et une fièvre violente. Lorsque l'inflammation a son siége dans l'intestin, on sent vers la partie malade des pulsations qui ne s'observent point dans le cas dont nous parlons.

C'est dans les inflammations de cette nature qu'il faut se hâter surtout d'ouvrir la veine du bras. A quelque moment que l'on arrive, c'est une loi de nécessité; car, pour peu que l'on attende, on peut voir la maladie se terminer par un abcès ou la gangrène. Immédiatement après une évacuation sanguine, j'ai vu quelquefois, dans ce cas-là, disparaître sur-le-champ la tension des parties, le tremblement nerveux et l'é-

réthisme fatigant des solides, et lors même qu'il arrivait que l'inflammation résistât à une première saignée, une seconde en avait bientôt fait justice.

Outre la saignée, il y a encore les préparations de nitre, qui, dans cette maladie, comme dans toutes les inflammations internes, se montrent d'une utilité incontestable. J'emploie habituellement le nitre perlé, quelquefois le nitre antimonié, dans une tisane d'orge, ou plutôt dans une décoction de feuilles ou de racines de scabieuse, dont les vertus sont souveraines pour prévenir la terminaison gangréneuse dans les inflammations viscérales. Evitez d'ailleurs l'abus des remèdes, l'abus surtout des boissons sucrées, et gardez-vous des purgatifs comme de la peste. Si cependant il existe dans les premières voies un encombrement considérable d'humeurs putrides, qui soit la cause de la maladie ou qui l'entretienne, on peut combattre cet encombrement humoral avec des fomentations et des lavements, et, si cela ne suffit pas, on pourra donner quelque boisson tamarinée, adoucissante, pourvu toutefois qu'il n'y ait pas de contre-indication bien clairement fournie par un état de chaleur dévorante ou d'inflammation excessive.

C'est dans ce cas-là surtout qu'on a besoin d'une prudence et d'une vigilance infinies. Toutes les fois que vous aurez affaire à une de ces fièvres qui dépendent d'un encombrement d'humeurs putrides, ou qui sont le résultat d'une erreur de régime, comme on en voit si souvent, ou qui enfin sont nées sous l'influence d'une des choses non naturelles, il faut toujours craindre, ne rien annoncer qu'avec précaution, et n'avancer dans le traitement qu'avec lenteur et sans brusquer aucune des périodes ordinaires de la maladie, car, sans cela, voici ce qui arrive, et je l'ai vu cent fois : les liquides qui circulent dans le mésentère se trouvent comme étranglés dans leur cours par l'afflux des humeurs qui viennent s'y amasser tout-à-coup, et l'on voit tout-à-coup aussi, pour ainsi dire, s'éteindre la vie des malades : le pouls commence par devenir petit, puis misérable, et bientôt c'est le pouls de la mort, quoique tout le reste semble promettre une issue plus heureuse.

Dans la classe des fièvres qu'on appelle malignes, on compte également la fièvre épiale, à cause des accidents graves et terribles dont elle s'accompagne. Un symptôme très-fréquent de cette fièvre et de la fièvre syncopale, ce sont des lipothymies qui n'ont point d'autre cause qu'une humeur crue, visqueuse, tenace, qui s'attache aux tuniques de l'estomac et les irrite sans cesse. La souffrance de cet organe entraîne bientôt avec elle la souffrance sympathique du cœur, par le moyen du plexus cardiaque, et il en résulte les syncopes dont nous parlions tout-à-l'heure. C'est donc vers l'estomac qu'il faut porter d'abord toute son attention; c'est l'estomac et les premières voies qu'il faut, dès le principe, débarrasser au moyen de doux purgatifs. Une fois cette indication remplie, recourez aux médicaments stomachiques, tels que l'infusion de pierre de porc-épic, l'eau de rue sauvage, l'eau thériacale, etc. Puis enfin faites écouler au dehors, par épicrase (1), tout ce qui peut rester de principes morbides, en administrant l'hiéra-picra, médicament admirable toutes les fois qu'il s'agit de nettoyer la surface de l'estomac malade, et ne comptez sur une guérison parfaite qu'après que vous aurez, à la fin de la maladie, convenablement et entièrement débarrassé l'estomac et les premières voies.

Il y a des médecins qui, dans ces sortes de fièvres, ont l'habitude d'administrer le quinquina à la manière ordinaire. Quel est le résultat d'une pareille médication? C'est ce que nous avons vu dans vingt endroits de cet ouvrage. Et, en effet, introduire ce médicament dans l'économie lorsqu'elle est pleine d'humeurs impures, c'est travailler à la ruine du malade, surtout lorsqu'il s'agit de l'encombrement du mésentère. Ajoutez à cela que ce n'est point, d'ailleurs, une chose rare de voir administrer le quinquina sans aucune espèce de succès, et la fièvre persister, comme auparavant, malgré des doses réitérées de ce médicament. Cela même arrive, de nos

(1) On entendait par épicrase toute élimination d'humeurs peccantes, obtenue par des moyens doux, toniques et soutenus... *quando succorum corruptio paulatim vacuatur et optimi succi appositione corrigitur ac emendatur.* — Foes *Œconomia Hippocr.*, Επιxρασις.

jours, beaucoup plus souvent qu'autrefois; mais la seule raison de cette différence, c'est qu'on ne recueille plus aujourd'hui cette écorce comme on le faisait dans les premiers temps de son introduction. Cette opération, en effet, ne doit se faire que vers l'époque où le soleil est dans la constellation du Lion, et seulement sur les arbres qui sont exposés au midi. C'est, du moins, ce qui m'a été affirmé, il y a près de deux ans, par un religieux dominicain d'Amérique, qui était venu à Rome. Mais si l'on veut, sans choix aucun, recueillir l'écorce du quinquina sur tous les arbres indifféremment et dans toutes les saisons, on peut tenir pour certain qu'elle n'aura jamais aucune vertu fébrifuge, comme une longue expérience, suivant le même religieux, l'avait depuis longtemps appris aux Indiens d'Amérique.

DES LOMBRICS DANS L'ENFANCE.

Quelle que soit la maladie d'un enfant, défiez-vous toujours des lombrics; car, s'ils ne sont pas la cause immédiate de la maladie, la maladie elle-même, en parcourant ses périodes, réveille souvent les germes vermineux qui doivent produire les lombrics.

Les enfants et tous ceux qui offrent ce qu'on appelle un tempérament lymphatique sont exposés aux vers beaucoup plus que les tempéraments bilieux et les adultes.

Quand un enfant se presse le ventre avec force, c'est qu'il existe chez lui des vers dont la présence est méconnue; ce caractère est bien plus sûr encore s'il s'y ajoute des douleurs tormineuses.

Ce n'est point une chose absolument rare de voir, au moment où on y pense le moins, sans cause évidente, sans symptômes caractéristiques de quelque maladie particulière, un homme tomber tout-à-coup dans un danger manifeste de la vie : on dirait une attaque d'apoplexie soudaine; les extrémités sont froides, le pouls très-petit (un signe presque in-

faillible de vers cachés, ainsi que les sanglots). Il y a, en outre, de l'aphonie et quelquefois même un délire subit. Lorsque ces caractères se trouvent réunis, il ne peut y avoir de doute sur la présence des vers. Or, dans un cas de cette nature, il n'y a pas de moyen qui ait plus de puissance que l'administration immédiate d'une mixture composée avec —calomel, 60 centigrammes; scammonée soufrée (diagrède soufré), 25 centigrammes; — dans une infusion. Cette dose est pour les adultes, il faut naturellement en diminuer les proportions pour les enfants; ou mieux encore, il faut leur donner du mercure cru, gros comme un pois rond, avec une infusion, et vous obtiendrez des résultats merveilleux. — Chesnau (1).

Dans les maladies de l'enfance, défiez-vous toujours des vers; dans les maladies des femmes, défiez-vous toujours de l'hystérie et des fonctions menstruelles. Dans celles des adultes en général, hommes ou femmes, toutes les fois qu'elles se montrent difficiles ou rebelles, toutes les fois qu'elles marchent sans garder aucunement leur allure ordinaire, défiez-vous de la syphilis, qui, aujourd'hui, a mille manières de se transmettre : quelquefois, en effet, c'est une triste part de l'héritage paternel, ou bien elle a été sucée au sein d'une nourrice, ou bien enfin c'est une faute de jeunesse, un écart de la fragile humanité, qui a suffi, un jour, pour empoisonner le torrent de la circulation; une fois entrée dans l'économie, elle y reste, s'y perpétue sous la forme trompeuse d'une foule de maladies diverses, et devient ainsi, pour le médecin, une source intarissable d'embarras et de mécomptes. Ainsi donc, de la prudence et de la sagacité!

Pr.—Mercure cru, parfaitement pur, 30 grammes; eau de chiendent et de pourpier, 120 grammes.—Faites macérer pendant deux heures, en agitant souvent et avec force; décantez et filtrez, en laissant le mercure au fond du vase. Il n'y a certainement pas un seul vermifuge préférable à ce-

(1) Chesnau (Nicolas), né à Marseille en 1601, mourut vers 1675. Il a laissé d'excellentes *Observations*.

lui-ci, ainsi que nous avons pu l'observer sur les indications de G. Bate (1), premier médecin de la cour d'Angleterre.

Se réveiller en sursaut, avec une sorte de tremblement nerveux, c'est ce que les commères regardent, surtout chez les enfants, comme un signe infaillible de vers. Mais ce même symptôme se rencontre également au début des fièvres éruptives, ainsi que nous l'avons observé souvent, d'après la remarque de Chesnau.

Les coliques des enfants n'ont généralement guère d'autre cause que la présence des vers. Or, les pilules de Mattéus, connues en Angleterre sous le nom de pilules de Starkey, jouissent d'une réputation méritée contre toute espèce de douleurs des parties internes. Ces pilules sont-elles également utiles dans la colique vermineuse? C'est ce que je n'ai pu voir encore dans aucun auteur médical. Mais nous reviendrons sur ce médicament à propos de la colique.

Il arrive assez souvent que les lombrics se cachent dans les cavités du colon, et, comme les médicaments ne peuvent pas toujours les y atteindre, il n'y a rien de fort étonnant si les meilleurs remèdes échouent dans le traitement des lombrics.

Lorsque, dans une fièvre continue, il tombe du nez quelques gouttes de sang, c'est assez souvent un signe de vers cachés. Cette observation s'appuie sur des autorités graves.

Pour peu qu'il y ait de motifs légitimes de soupçonner la présence des vers, administrez sur-le-champ les anthelmintiques, car il arrive très-souvent que les vers tuent comme la foudre; et cela s'applique aux adultes tout aussi bien qu'aux enfants des premiers âges.

Voici une expérience que j'ai faite avec un de mes amis,

(1) Georges Bate, né en 1608 à Maid's-Morton, Buckinghamshire, fut successivement médecin de Charles Ier, à Oxford, puis d'Olivier Cromwell, à Londres, puis enfin, à la Restauration, médecin de Charles II. G. Bate fut à la fois un médecin de grande réputation et un historien fort estimé encore en Angleterre. Il a publié une *Histoire des Mouvements d'Angleterre* et une *Relation de la dernière maladie de Cromwell,* qui le justifie pleinement d'avoir hâté la mort de l'illustre usurpateur. G. Bate mourut en 1669.

à Rome, en 1694. Les lombrics de l'homme, plongés vivants dans l'esprit de vin et dans une infusion aqueuse de *semen-contra*, y moururent au bout de cinq heures; dans le vin, la solution d'aloès, celle d'extrait de chamœdrys et d'extrait de tabac, ils ne périrent qu'au bout de neuf, ou même de quinze heures. Nous avons pris d'autres lombrics également vivants, et nous les avons plongés dans l'huile d'amandes douces; le lendemain ils vivaient encore, mais dans un état frappant d'engourdissement et de langueur. Dans le suc de limons, on les trouvait, le jour suivant, pleins de force et de vie, et il en était de même lorsqu'on les avait enfermés dans un vase à demi rempli de vif-argent. Seulement, dans ce cas-là, ils cherchaient à éviter le contact du mercure, et faisaient tous leurs efforts pour s'élever vers les bords du vase.

DE LA VARIOLE, DE LA ROUGEOLE ET DE LA SCARLATINE.

Parmi les maladies aiguës, l'une des plus importantes, sans contredit, c'est la variole, à laquelle on a donné aussi le nom d'*ecthyma*. On dirait que, dans cette maladie, la masse du sang est devenue un torrent de feu, qu'une espèce de souffle empoisonné vient quelquefois rallumer à chaque instant. Il faut donc au médecin, pour la combattre, beaucoup de science à la fois et de prudence, beaucoup de sagacité et de sage temporisation; mais ce qui est plus nécessaire encore, c'est l'observation religieuse des mouvements de la nature. Sans ces précautions, on ne peut manquer de tomber dans une foule d'erreurs pernicieuses.

Les médecins qui purgent au début de la variole, ou qui emploient des diaphorétiques énergiques, n'arrivent, la plupart du temps, qu'à doubler la violence de la fièvre, et ils amènent ainsi des inflammations viscérales, le délire, les affections inflammatoires du poumon, des toux énormes et mille autres accidents de même espèce.

L'éruption variolique est l'œuvre de la nature ; c'est donc

à la nature qu'il faut obéir, c'est sa marche qu'il faut aider par tous les moyens de la médecine. Lorsqu'il s'agit, en effet, de guérir les maladies, et surtout les maladies aiguës, la sagesse consiste d'abord à garder son esprit libre des préjugés de toute sorte, ceux qui sont puisés dans les sciences ou les théories comme ceux qui sont le produit des erreurs populaires, ceux qui nous ont été inculqués par nos maîtres aussi bien que ceux qui ne découlent que de la tournure propre de notre esprit ; elle consiste ensuite à ne jamais troubler les efforts de la nature, en embarrassant sa marche par l'emploi de médicaments sans opportunité.

Si le sang coule brûlant dans les veines, s'il se porte avec impétuosité vers la tête, si je crois avoir à redouter quelque inflammation viscérale, le délire, etc., je pratique immédiatement une saignée, plus ou moins abondante selon qu'il me semble nécessaire. En même temps, je prescris la gelée de corne de cerf, l'émulsion de semences avec l'eau de violettes, l'huile d'amandes douces avec une décoction de semences froides, et autres médicaments semblables. J'arrive ainsi à briser en partie l'effort impétueux du sang, et j'empêche le torrent de sortir de son lit. Je tiens la même conduite jusqu'au quatrième jour, après quoi, si l'éruption a commencé de paraître, j'essaie de seconder le mouvement de la nature en administrant de doux diaphorétiques, la gelée de corne de cerf, etc. ; et enfin, sans perdre un instant de vue la marche naturelle de la maladie, je me borne à opposer des médications différentes aux différentes dispositions des humeurs, suivant qu'elles se montrent calmes ou tumultueuses.

Si au moment de l'éruption, vers le quatrième jour, je vois se faire du côté de la tête un développement énorme de pustules, accompagné de chaleur, d'anxiété, de soubresauts des tendons, etc., je fais immédiatement appliquer des ventouses scarifiées aux épaules, et sur-le-champ il se fait une sorte de révulsion sanguine qui étouffe à la fois dans leur germe tous ces effrayants symptômes, et laisse bientôt, comme nous l'avons pu voir souvent, l'éruption se faire d'une manière heureuse et tranquille.

S'il se forme à la surface du sang tiré de la veine une croûte blanche, large et épaisse, comme on en voit d'ailleurs dans toutes les maladies inflammatoires, c'est un signe que les pustules seront fort nombreuses et la maladie pleine de danger. C'est une chose que nous avons vue très-souvent nous-même, et qu'ont vue aussi de savants maîtres et des praticiens vieillis dans les hôpitaux d'Italie. Ce que nous disons là est une chose sérieuse, une chose qu'il ne faut pas oublier, non plus que tout ce qui précède ; car il ne s'agit point ici de quelque théorie agréable et spécieuse, mais c'est le résultat sévère de ce que nous ont appris à nous et aux autres de longues séries de faits et d'observations.

S'il se fait un transport du sang vers le cerveau, avec tension prononcée à l'hypochondre, je fais appliquer dans les mains et sous les pieds des éponges imbibées de décoctions émollientes tièdes, et j'obtiens par cette simple pratique un adoucissement notable aux symptômes dont je viens de parler.

Après le quatrième jour, on peut prescrire des diaphorétiques plus ou moins énergiques, selon que le sang, plus ou moins allumé, se porte vers le cerveau, le poumon ou les autres viscères, suivant enfin le plus ou moins de danger des autres symptômes.

Une fièvre lente, sans frisson, un sommeil lourd, des douleurs de tête et de reins, de la raucité quelquefois et quelquefois des épistaxis, tout cela forme, d'après Dodoëns, un cortége de symptômes précurseurs de la variole. — Dodoëns, *Prax.*, cap. 20, lib. II.

Chez les enfants, il y a deux choses dont il faut toujours se défier, les vers et la variole. Il ne faut donc jamais prétendre donner aux fièvres, chez les enfants, un nom spécifique, avant qu'une période de deux ou trois jours n'ait éclairci la chose par rapport à la variole.

Ceux qui doivent avoir la petite vérole éprouvent une sorte de fièvre dont les exacerbations sont accompagnées de douleurs de reins insupportables. Toutes les fois que, chez un enfant qui n'a pas encore eu la petite vérole, il se déclare des mouvements convulsifs au milieu d'une fièvre, c'est un signe

que le lendemain il se fera une éruption variolique. Sydenham regarde cela comme un résultat infaillible de l'expérience (1).

Ainsi donc les symptômes qui annoncent une fièvre varioleuse sont la douleur aiguë des reins, les mouvements convulsifs, la toux et l'humidité des yeux.

Lorsque c'est un médecin ignorant qui traite la petite vérole, il peut faire naître chez son malade des affections de poitrine inflammatoires, et parfois même produire un étouffement instantané.

Il est rare que l'on meure de la variole, quand elle est accompagnée d'une expectoration abondante. Je n'ai jamais vu, dit Waldschmidt (2), mourir de cette maladie un seul homme qui eût bien craché.

Si un enfant a une attaque d'épilepsie sans qu'on ait eu jamais le droit de le soupçonner atteint de cette affection, l'accès aura eu pour cause ou la dentition ou la variole. Si c'est la variole qui se déclare après l'accès, elle sera toujours d'une assez bonne nature et rarement confluente.

R.	Huile d'amandes douces.	60 grammes.
	Sperma ceti.	12 grammes.
	Huile essentielle de bois de Rhodes. . .	4 gouttes.

Mélangez. Faites selon l'art une pommade.

Il n'y a pas de moyen thérapeutique aussi efficace pour effacer les cicatrices de petite vérole; cette pommade, en outre, adoucit la douleur et fait disparaître l'âcre démangeaison des pustules, comme le fait remarquer encore le savant G. Bate, premier médecin du roi d'Angleterre.

Lorsque les varioleux adultes ne sont pas convenablement traités, il n'est pas rare de les voir succomber au délire. Nous en avons vu trois exemples à l'hôpital. Il faut donc, pour

(1) Il est presque inutile de donner ici des renseignements sur Sydenham, que l'admiration générale a placé aux premiers rangs de la médecine moderne. Il était né en 1624, à Windford-Eagle, dans le Dorsetshire, et mourut à Londres en 1689, à 65 ans.

(2) Waldschmidt (Jean-Jacques), né en 1644, à Rhodeim, dans la Wétéravie, fut un cartésien décidé et mourut en 1689, à Marbourg.

les malades arrivés à cette période de la vie, avoir grand soin de réprimer l'excès de la chaleur et garantir à tout prix le cerveau des funestes effets de sa violence.

DE L'OBSERVATION DES HYPOCHONDRES

DANS LES MALADIES AIGUES.

Si les médecins d'aujourd'hui se donnaient la peine d'explorer les hypochondres de tous leurs malades, surtout lorsqu'il s'agit de maladies aiguës, on les verrait certainement commettre un peu moins d'erreurs qu'ils ne font en dédaignant cette utile observation. Quand on sait bien l'état du ventre dans les maladies, combien on sait mieux les traiter! combien le pronostic devient plus facile!

Pendant le cours d'une maladie aiguë, les hypochondres, pour être en bon état, suivant Hippocrate, doivent être souples, indolents et également élevés. — *Coaq.*, 279; Litt., 273; *Pronost.*, 7. — Ils sont, au contraire, en mauvais état quand on y trouve une contraction inégale, de la chaleur, de la dureté, ancienne ou nouvelle, quelque tumeur enfin, douloureuse et inflammatoire. Il arrive assez souvent, dans les maladies aiguës, que l'hypochondre est retiré vers le diaphragme; c'est que ce muscle, alors, est enflammé, ou qu'il est agité de mouvements spasmodiques, ce qui est toujours un mal, dans les deux cas.

C'est toujours un très-mauvais signe quand le ventre se gonfle dans les maladies aiguës; et lorsque, dans toute espèce de maladie, ce gonflement se combine avec d'autres symptômes mauvais, vous pouvez pronostiquer une mort prochaine. Prenez garde, cependant, de vous laisser tromper par le météorisme des hypochondriaques, et cherchez en conséquence avec beaucoup de soin la valeur des autres signes. Combien, hélas! sont variés les symptômes qui tourmentent la vie des hypochondriaques! quelles horribles souffrances

pour un mal si peu dangereux, dont l'estomac est la source unique!

Les battements à l'épigastre, quand il s'y joint de la sécheresse à la langue ou quelque autre part, annoncent le délire. — *Coaq.*, 282.

Les tumeurs de l'hypochondre, quand elles sont dures et douloureuses, présagent une mort prochaine. Elles offrent moins de danger si elles n'occupent que l'hypochondre gauche. Dans ce cas-là, il se déclare habituellement une épistaxis, symptôme heureux, surtout si la maladie change de période. Quand les tumeurs de cette nature persistent au-delà de soixante jours, elles se terminent par suppuration, suivant Hippocrate (*Pronost.,* 7).

Si, au début des maladies et surtout des maladies aiguës, les hypochondres se trouvent gonflés ou douloureux, attendez-vous à voir le sang se porter vers les parties supérieures. Si la maladie et la douleur persistent pendant longtemps, comptez sur quelque abcès aux oreilles, à moins qu'une abondante hémorrhagie nasale n'en prévienne l'apparition. Si la maladie, d'ailleurs, prend une sorte de marche chronique, elle peut se terminer aussi par des abcès aux parties inférieures.

Les fièvres produites par des douleurs aux hypochondres sont des fièvres de mauvaise nature.

Quand une douleur au cardia vient s'ajouter à des douleurs lombaires, elle présage un flux hémorrhoïdal.

Toute tension de l'hypochondre est fort à craindre, quand rien ne fait espérer une hémorrhagie ou des dépôts aux jambes.

Tout météorisme qui persiste, toute tumeur épigastrique douloureuse, dans le cours d'une maladie aiguë, peuvent dépendre de deux causes : une ardeur chronique des intestins ou un éréthisme excessif des fibres instestinales. Or, voyez, dans un cas comme dans l'autre, quels maux incalculables peuvent engendrer l'abus des médicaments, l'usage même des sirops, ou l'emploi malheureux des purgatifs!

Les battements à l'hypochondre sont le signe d'une vive inflammation dans les maladies aiguës, et le hoquet ne tarde guère à les suivre.

Les douleurs à l'hypochondre, qui s'accompagnent d'évacuations excessives, sont très-dangereuses. Elles sont habituellement suivies de parotides de fort mauvaise nature. — Hippocr., *Coaq.*, 284; L., 278.

On ne doit jamais être tranquille sur le compte d'un malade dont les hypochondres restent longtemps météorisés et tendus pendant le cours d'une maladie aiguë. Ces symptômes indiquent un relâchement funeste dans le ton des fibres viscérales, un affaiblissement de leurs fonctions, une sorte enfin d'anéantissement de leurs facultés. C'est surtout ce qui est à redouter dans les cas de météorisme opiniâtre.

DES TUMEURS ET DES SUPPURATIONS

AUX PAROIS ABDOMINALES.

Ne vous laissez point trop effrayer quand il vous arrive de voir dans les maladies des excrétions purulentes. C'est quelquefois une apparence trompeuse, et, au lieu de pus, ce n'est souvent qu'une élimination du fluide nourricier devenu trop abondant dans les vaisseaux, par suite du repos des organes ou à cause d'une nourriture un peu trop copieuse. Il s'ensuit, au rapport d'Avicenne, qu'il s'en écoule au dehors une partie, sous l'apparence du pus, mêlé avec les urines, les matières fécales, etc (1). Ainsi donc toute matière blanche n'est pas un signe d'ulcère, il faut bien s'en souvenir.

Quand les abcès du mésentère finissent par s'ouvrir, ils le font généralement par la voie la plus courte; le pus, alors, est versé directement dans l'intestin, et, comme il peut s'y écouler librement et sans cesse, l'abcès se guérit assez bien. Mais quand il pousse au dehors, quand il s'ouvre un chemin à tra-

(1) Avicenne (Abou Ibn Sina), philosophe et médecin arabe, né à Shiraz, en Perse, vers l'an 980. Il mourut à Hamadan (Ecbatane) en 1037, empoisonné, dit-on, par un esclave avide de ses richesses; mais l'épilepsie, à laquelle il était sujet, suffisait peut-être pour expliquer sa mort.

vers les interstices des muscles abdominaux, le pus ne sort qu'avec difficulté, et les caractères extérieurs de coloration, de gonflement et de douleur sont à peine sensibles. Cependant, une petite fièvre nocturne, de la sueur, de la rougeur à l'œil du côté malade, une secousse même un peu forte pratiquée sur le malade au lit, tout cela peut fournir autant de signes qui décèlent la présence du pus entre les muscles.

Les hommes qui sont pleins d'humeurs acrimonieuses et salines sont généralement tourmentés de douleurs qui se jettent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Or, s'il arrive que des humeurs de cette nature viennent à se glisser entre les muscles de l'hypochondre droit ou gauche, ou vers la région ombilicale, elles y porteront avec elles des douleurs trompeuses, qu'on serait tenté de rapporter à la rate, au foie ou à l'intestin, tandis qu'elles n'ont réellement rien de commun avec ces organes et qu'elles ne sont autre chose que des douleurs musculaires purement externes, produites simplement par la présence d'un *ichor* âcre et corrosif. Quand on a affaire à ces sortes d'affections, les médications qu'on a coutume d'opposer aux maladies douloureuses internes n'ont plus aucune espèce d'utilité, tandis qu'au contraire les émulsions légères de semences, les fomentations émollientes externes, les purgatifs doux, tels que les tamarins ou les décoctions apéritives, obtiennent alors beaucoup plus de succès. Si c'est le vice scorbutique qui amène dans l'économie les humeurs âcres dont nous parlons, vous le verrez aux gencives et à la nature du goût perçu par la bouche; si c'est le virus vénérien, le vice hémorrhoïdal ou quelque autre affection constitutionnelle, les symptômes caractéristiques de ces diverses maladies viendront aussi vous l'apprendre. Lorsque les douleurs qui nous occupent ne reconnaissent pour cause aucune lésion viscérale, le *facies* des malades est généralement bon, au lieu que toute maladie, toute obstruction des viscères se traduisent immédiatement par une altération dans la couleur du visage, son embonpoint, etc. C'est un fait sur lequel nous sommes revenu souvent dans nos ouvrages.

Il ne faut pas oublier non plus que l'on peut, à la ri-

gueur, rencontrer aussi une sorte d'hydropisie dont le siége occupe l'interstice des muscles abdominaux. Dans les cas de cette espèce, la sérosité s'est répandue et flotte entre les muscles qui entourent la cavité abdominale, au lieu de s'épancher dans la cavité elle-même; et le gonflement du ventre ne peut prendre le développement qu'on lui trouve, sans avoir nécessairement brisé, relâché ou corrodé les vaisseaux lymphatiques qui parcourent cette région du corps. C'est une maladie fort rare, mais plus difficile à reconnaître qu'à guérir. Le premier médecin qui en ait parlé est Hippocrate : « Les interstices des muscles, dit-il, se rem- « plissent d'air et de sérosité. » — Waldschmidt en dit aussi quelque chose dans sa *Pratique de la médecine*, d'après ce qu'il avait recueilli de la bouche de son maître. Quant à moi, je n'ai point eu encore l'occasion d'observer cette maladie, mais ce serait une chose utile si quelque médecin s'appliquait à l'étudier sérieusement et donnait de bons caractères pour distinguer cette espèce d'hydropisie des autres espèces connues.

Dans le cours d'une hydropisie incurable, si la face prend une teinte plombée, on touche à la mort.

Les personnes dont l'estomac est naturellement faible et la digestion difficile ont les dents livides et sales, et l'haleine mauvaise; elles sont portées au sommeil beaucoup plus qu'à la veille; elles ont la vue faible et voient mal les objets éloignés; leur pouls est petit et débile; ce qui, du reste, est un des caractères habituels aux maladies de l'estomac; elles crachent souvent, et le moindre excès de nourriture les indispose.

Le café est un remède souverain pour ces personnes, et c'est un des secrets de ma pratique.

Outre les symptômes dont nous venons de parler, on voit encore ces pauvres malades en proie à une tristesse habituelle, fatigués sans cesse par des douleurs de tête qui les rendent excessivement irritables. J'ai souvent été à même de faire cette observation à Rome, chez une foule de personnes dont l'estomac, naturellement délicat, élaborait mal les aliments, et devenait ainsi une source de maux intarissable.

DES CRISES ET DES JOURS CRITIQUES.

L'autorité d'Hippocrate et ses préceptes nous enseignent que les fièvres ne sont pas les seules maladies soumises à la loi des jours critiques; il y a une foule d'autres affections dans le même cas, telles que les ulcères, les ophtalmies, les dysenteries et les fièvres traumatiques. La fièvre typhode, si l'on en croit ce grand médecin, se juge en six mois; d'autres maladies ont besoin de deux années; quelques-unes même de vingt ans. Il y a une espèce de volvulus qui ne se juge qu'au bout d'un an, et un autre au bout de six.

C'est vers le septième jour ou vers le quatorzième que se jugent la plupart des maladies, à moins que le médecin ne vienne, avec ses purgatifs, ses diaphorétiques et autres remèdes semblables, administrés sans méthode et sans raison, entraver la marche uniforme de la nature. Quand les choses se sont passées ainsi, les phénomènes qui se manifestent dans le cours des maladies aiguës révèlent beaucoup moins les efforts de la nature médicatrice que les effets des remèdes, et la médication alors devient tout aussi impossible que le pronostic.

Observez avec tout le soin possible les mouvements de la nature à chacune des cinq périodes quaternaires comprises dans les vingt premiers jours ; l'ensemble de cinq quaternaires équivaut en effet précisément à trois semaines ; et, comme ces jours sont indicateurs des jours critiques, examinez avec soin tout ce que vous y voyez de bon ou de mauvais, et soyez sûrs que vous reverrez aux jours critiques quelque chose de semblable , à moins pourtant (et que ceci soit bien entendu une fois pour toutes), à moins que vous n'ayez fait quelque erreur de thérapeutique, et troublé, par une fausse médication, l'heureuse régularité des mouvements de la nature.

Le même nombre de jours qui amène la guérison ou la mort des malades règle les crises des fièvres. — Hipp. *Pronost.*, n° 20 ; *De Judicat.*, n° 2.

C'est par jours impairs que marchent naturellement les maladies aiguës. Si elles marchent d'une manière différente, l'ordre naturel est dérangé, et elles échappent à la puissance des jours critiques. — *De Morb.*, IV, n° 27.

Il faut un juste tempérament dans l'économie des humeurs pour que les crises se fassent d'une manière utile; et j'entends par là que les humeurs ne doivent être ni dans un état de chaleur excessive, ni dans un état d'engourdissement ou d'inertie. Ainsi donc, au début d'une maladie quelconque, lorsque les humeurs bouillonnent avec furie, n'attendez pas de crise, car, à cette période des maladies, le lait disparaît des mamelles, le pus des ulcères, toutes les sécrétions enfin cessent de traverser leurs filtres naturels. D'un autre côté, à l'approche des jours critiques, sachez aussi n'user qu'avec ménagement des remèdes opiacés, car il serait à craindre alors que la nature, qui dans ces moments-là a besoin de mouvement et d'activité, ne se trouve allanguie avec les humeurs, opprimée et hors d'état enfin de produire la crise.

Si le second jour d'une maladie vous voyez s'exaspérer tous les symptômes, et votre malade devenir plus mal, il mourra le quatrième. Si vous faites la même observation le quatrième jour, il mourra le sixième. — Hippocr.

Qu'il s'agisse de maladie chronique ou de maladie aiguë, il faut apporter un soin religieux à l'observation des mouvements critiques que la nature semble diriger vers les articulations, et, au lieu de la détourner de ce but, on doit faire tous ses efforts, au contraire, pour lui permettre de ne rien déposer autre part, tant qu'il restera dans l'économie quelque élément morbide. Dans les maladies chroniques, ce qui est nécessaire pour cela, c'est d'insister avant tout sur les médicaments stomachiques, la bonne nourriture et la régularité du régime; dans les maladies aiguës, c'est aux diaphorétiques légers qu'il faut recourir.

Lorsque les crises se font vers les articulations, c'est que la nature, par des lois qui lui sont particulières et qui ne sont connues que d'elle-même, provoque cet utile mouvement et

sait le mener à terme. Or, que faisons-nous dans ce cas là, avec nos maladroites médications, si ce n'est de détourner la crise favorable qu'elle dirige et dont nous ignorons parfaitement l'essence, d'où il résulte en fort peu de temps une métastase sur les organes internes, qui tue le malade. J'ai pu cent fois m'assurer de la vérité de cette observation, car c'est la coutume des médecins de traiter par les diurétiques et les purgatifs répétés les malades chargés d'humeurs impures, et qui offrent des gonflements aux pieds, des douleurs rhumatismales ou des engorgements de même nature aux articulations. Les funestes résultats de cette pratique sont surtout remarquables chez les personnes dont l'estomac, d'une triste délicatesse, est toujours faible et sans énergie; et c'est le cas ordinaire à Rome. Il règne en effet dans cette ville une souveraine faiblesse de cet organe, et la plupart des Romains, les personnes de condition surtout, les gens d'étude ou d'affaires, ont l'estomac infiniment délicat.

Ce n'est donc point une chose bien surprenante de voir les Romains d'aujourd'hui si sobres, si peu enclins aux excès de table; car, au fond, leur estomac ne s'accommoderait guère d'une nourriture copieuse. Or, dans les circonstances dont nous parlons, l'usage des purgatifs et des diurétiques, en refoulant vers l'intérieur les humeurs que la nature dirigeait d'un autre côté, amène bientôt des maladies mortelles, ou du moins fort dangereuses. C'est sur l'estomac qu'il faut alors porter toute son attention. Ordonnez une nourriture substantielle, administrez pendant toute l'année les vins préparés, suivant notre méthode, au temps des vendanges, et vous verrez guérir vos malades.

Les métastases humorales ou les crises qui n'éliminent point le principe morbide sont toujours très-dangereuses.

Les ictères critiques, lorsqu'ils arrivent après le septième jour, sont de bon augure, s'ils amènent une diminution sensible des symptômes. —Hippocr., *Aph.*, IV, 62 et 64.

Nul mouvement ne peut être critique s'il est petit; et nul mouvement critique, pour être bon, ne doit se manifester trop vite.

Vous tous qui exercez la profession médicale, observez scru-

puleusement les jours critiques, et souvenez-vous que la guérison des maladies aiguës devient aisée quand on sait d'abord dégager la cause de ces maladies, puis observer les jours critiques d'une manière religieuse, n'employer les médicaments qu'avec une extrême réserve (excepté, je le répète, dans les cas de fièvre mésentérique), et enfin, lorsqu'on arrive, après la période de coction, pour débarrasser l'économie des humeurs morbides. Je dis *après la période de coction*, à condition pourtant que les humeurs morbides ne seront point par trop abondantes; car, dans ce cas-là, il faut évacuer sur-le-champ, il faut guérir de suite, ou se résigner à voir mourir le malade. J'ai pu voir ce que je dis là sur un homme qui logeait au Palais du Mont Citatorio, place de la Colonne Antonine, et sur un autre encore qui demeurait près de l'ambassade de Venise et de l'église Saint-Marc, au bout de la voie Flaminienne. Tous deux ne furent point purgés, et tous deux moururent à la même période de turgescence humorale.

Ainsi donc, celui qui saura bien ces quatre choses verra toujours, dans les maladies aiguës, sa pratique couronnée de succès.

Dans les cas de blessures, il faut, suivant Hippocrate, observer soigneusement le troisième jour. Or, si cela est utile dans les maladies externes, à combien plus forte raison dans les affections internes. Considérons, en effet, tous les liquides hétérogènes, le vin par exemple, la bière, les sucs d'herbes ou de fruits; quand ils fermentent, cette opération s'accomplit en un certain nombre de jours fixe, et différent pour chacun d'eux, selon qu'ils sont plus ou moins chargés d'impuretés. Il en est de même du sang : suivant qu'il sera plus ou moins impur, il accomplira sa fermentation fébrile avec plus ou moins de rapidité, sans autre secours que lui-même, ou du moins sans avoir besoin que d'un fort petit nombre de médicaments.

Combien, hélas ! est petit le nombre des malades que tue la violence des maladies, si on le compare au nombre de ceux que tuent les remèdes!

Les jours critiques de la pleurésie et de la péripneumonie sont le 3e, le 5e, le 7e, le 9e, le 11e et le 14e.

Examinez ce qu'aura duré le début de la maladie : la période d'augment, celle d'état et les autres dureront le même nombre de jours, et vous pourrez ainsi, par la seule considération du début, juger de la durée totale de l'affection.

Quand les exacerbations se font aux jours pairs ou impairs, les crises se font comme elles.

Gardez-vous bien d'évacuer sans raison aux environs des jours critiques : j'excepte toujours les fièvres mésentériques de Rome, où il faut purger même les jours critiques, et débarrasser promptement le mésentère des humeurs putrides qui s'y sont amassées, si l'on ne veut pas voir se développer sous ses yeux des symptômes graves et presque toujours mortels. Mais, à l'exception de ces fièvres, si l'on veut évacuer vers les jours critiques, il peut survenir des superpurgations mortelles, déterminées à la fois par l'action du remède et par celle de la nature troublée dans sa marche ; et, à moins d'être forte et énergique, il faut qu'elle succombe.

La nature, qui se connaît, fait un peu mieux avec ses crises que les médecins avec leurs remèdes.

Les crises qui se font par l'excrétion d'un liquide naturel, pur et sans mélange, sont de très-mauvais augure. Telles sont, par exemple, celles qui amènent du sang pur par la toux, de la bile pure dans les selles, etc.

Les crises qui n'amènent qu'une petite quantité d'humeurs, des gouttes de sang, de petits vomissements, quelques petites selles, ces crises-là sont fort mauvaises ; c'est la résolution des organes qui les produit, ou bien leur oppression.

Jusqu'au vingtième jour, les maladies aiguës marchent par quaternaires ; elles marchent par septenaires, du vingtième au quarantième jour ; du quarantième au centième, elles suivent des périodes de vingt jours. Quant aux périodes des maladies chroniques, c'est par mois ou par années qu'elles se font, etc.

Faites attention surtout à chaque jour impair ; c'est ce jour-là que se décide la question de vie ou de mort, suivant que les crises sont bonnes ou mauvaises. Si même il en faut croire le prince de la science, tous ceux qui meurent de maladie sont

emportés un jour impair, un mois impair ou une année impaire ; et toute fièvre qui cesse un autre jour qu'un jour impair doit nécessairement revenir un peu plus tard.

DE LA SUEUR

DANS LES MALADIES AIGUES.

Les sueurs sont bonnes quand elles arrivent en pleine maladie ; mais il n'en est pas de même quand c'est au début qu'elles se manifestent ; car les sueurs, à cette période, n'en sont pas moins, il est vrai, des instruments de crise, mais elles ne sont pas des crises, et ce n'est jamais par elles que la nature tente un mouvement critique au début des maladies ; elles ne sont alors que des symptômes, des preuves de l'abondance des humeurs ; et si la nature les produit, ce n'est que malgré elle.

Les sueurs sont bonnes, au contraire, si elles arrivent un jour critique, et qu'elles soulagent.

Les sueurs froides, dans le cours des maladies aiguës, sont le signe de quelque inflammation viscérale.

Quand, au milieu d'une maladie aiguë grave, il survient à la fois deux crises, la sueur, par exemple, et un flux de ventre, et cela sans quelque amélioration notable dans les symptômes, le malade meurt habituellement ; je l'ai vu cent fois ; ou s'il ne meurt pas, il court les dangers les plus grands.

Des sueurs nocturnes abondantes et sans cause manifeste sont l'indice d'un excès de nourriture. — *Aphor.*, sect. IV, n° 41.

L'évacuation d'humeurs qui se fait d'une manière continue, par le moyen de la transpiration insensible, l'emporte énormément sur la quantité totale des autres évacuations réunies. C'est une vérité qui a été mise hors de doute par les expériences statiques du savant et illustre Sanctorius. Or, quand je considère l'abondance extrême de ces excrétions si continuellement filtrées à travers la peau, je serais porté à croire que, si les fiè-

vres sont, en été, plus fréquentes à la fois et plus dangereuses que dans les autres saisons, cela peut s'expliquer de la manière suivante : la chaleur même de l'été, en exaltant la chaleur des fluides et la rapidité de la circulation, détermine un mouvement général vers la périphérie, une vaporisation véritable, qui tend à dissiper les humeurs à travers les téguments externes. Si donc, comme cela se voit tous les jours, le désir d'échapper au poids d'une chaleur brûlante ou à l'ennui d'une sueur profuse nous fait exposer tout-à-coup à un vent frais, il se fait sur-le-champ une répercussion sur les organes internes, la peau cesse d'opérer cette utile élimination d'humeurs nuisibles ou superflues, après quoi la masse du sang s'échauffe, s'enflamme, et la fièvre enfin se déclare, plus forte ou plus légère, suivant que la transpiration aura été plus ou moins vivement refoulée, et que la masse générale des humeurs sera plus ou moins considérable. C'est donc à tort qu'on attribue aussi généralement les fièvres d'été à la chaleur du soleil ou à l'abus des fruits ; car elles sont bien plus souvent le résultat d'un arrêt de transpiration dans les circonstances que nous venons de dire. C'est une observation que l'on peut faire tous les jours à Rome, et je conseille aux médecins d'y faire une sérieuse attention.

Si l'on excite une sueur abondante pendant que l'estomac est plein, il se fera une métastase vers la tête.

De petites sueurs au début des fièvres présagent une longue maladie.

Des sueurs froides dans le cours d'une fièvre aiguë sont mortelles. S'il s'agit d'une fièvre moins grave, il faut compter qu'elle sera longue. — Hippocr., *De Judic.*, 7 ; *Coaq.*, 573 ; L., 562 ; *Pronost.*, 6 ; *Aphor.*, IV, 37.

Il n'y a rien de plus mauvais que les sueurs froides, surtout quand elles se manifestent autour du cou, car alors elles présagent la mort ou des maladies interminables. — Hippocr., *Coaq.*, 573 ; L., 561 ; *Pronost.*, 6.

C'est habituellement par le chemin le plus court que les maladies tendent à se guérir. Ainsi, c'est par les sueurs ou par quelque autre voie plus appropriée encore à la nature que se

résolvent les fièvres sanguines; les fièvres mésentériques se guérissent par les évacuations répétées, et surtout par l'administration du tartre, de l'épithym et des racines apéritives. Les maladies de poitrine se jugent par l'expectoration, celles du ventre par les excrétions alvines, etc.

Il vaut mieux pour la nature ne rien essayer du tout que d'essayer en vain; car les crises manquées sont toujours suivies de quelque métastase très-douloureuse, ou même de la mort. — Duret.

DES PAROTIDES ET DE LA SURDITÉ

DANS LES MALADIES AIGUES.

C'est une chose très-dangereuse qu'une douleur aiguë de l'oreille accompagnée de fièvre aiguë : c'est un présage de mort ou de délire.—Hippocr., *Coaq.*, 189 et 80; *Pronost.*, 22. Aussitôt que vous avez affaire à cette sorte de douleur, hâtez-vous d'examiner avec soin tous les symptômes qui l'accompagnent. S'ils sont mauvais, la maladie est extrêmement dangereuse; elle sera sans danger, au contraire, si les symptômes sont de bonne nature. Cette affection emporte les jeunes gens au bout d'un septenaire. Quant aux vieillards, il y en a davantage qui échappent à la mort, si la suppuration peut se faire jour. —Hippocr., *ibid.*

Les petites toux avec expectoration arrêtent le développement des abcès autour de l'oreille : c'est ce qui explique l'heureuse action des gargarismes de vin de mauve, dans les parotides. Ce moyen thérapeutique est un de ceux qui me sont le plus familiers; mais tous les médicaments qui favorisent l'excrétion des crachats sont utiles dans cette maladie, car ils nettoient les vaisseaux des glandes salivaires et favorisent ainsi le cours de la lymphe. Or, c'est la concrétion de la lymphe dans ces vaisseaux qui donne naissance aux parotides. — *Coaq.*, 204; *Prorrhét.*, 167.

Toute parotide qui, dans le cours d'une fièvre ardente, n'ar-

rive pas à suppuration est mortelle.—Hippocr., *Coaq.*, 203; L., 199.

Le bourdonnement d'oreilles et la surdité avec céphalalgie annoncent des parotides; et cela est surtout inévitable, quand il y a en même temps distension de l'épigastre et encombrement d'humeurs morbides dans le mésentère.

Les douleurs et les inflammations d'oreilles sont des symptômes funestes.

Les parotides excessivement rouges et douloureuses, avec ou sans suppuration, offrent toujours beaucoup de danger, surtout s'il ne se déclare pas une évacuation alvine bilieuse. —Hippocr., *Coaq.*, 199; L., 195.

Il n'y a pas une maladie de la tête où la liberté du ventre ne produise des effets utiles et admirables.

Dans le cas même où les parotides arrivent à suppuration, il faut, en outre, qu'on observe des signes de coction dans l'urine, ou des selles abondantes. Sans cela, le danger n'a rien perdu de sa gravité; car, tant que la matière morbide reste crue, la suppuration de la parotide n'aboutit qu'à donner un ulcère de mauvaise nature. —Duret.

Les parotides sont bonnes lorsqu'elles arrivent un jour critique avec signes de coction, lorsqu'elles ne sont ni trop considérables pour la partie malade, ni trop petites pour suffire à l'élimination complète des principes de la maladie; elles sont bonnes encore quand elles sont diffuses plutôt que circonscrites, et enfin quand elles n'offrent ni une rougeur excessive ni une excessive douleur. Toute parotide qui se manifeste avec des symptômes contraires est mauvaise.

Si une parotide vient à se déclarer pendant la période de crudité d'une maladie accompagnée de symptômes graves, et que la crainte de maux plus graves encore ne permette pas d'attendre la suppuration, appliquez-y de suite le fer rouge, afin d'appeler une suppuration immédiate, et d'ouvrir par là une issue aux humeurs malignes. Si vous attendez la suppuration naturelle, vous courez le risque de laisser ces mêmes humeurs envahir les parties supérieures et la tête, où elles peuvent étouffer la vie. Valésio a éprouvé souvent l'excellence de

cette méthode (1), et j'ai été assez heureux moi-même pour l'éprouver également, ces jours derniers, chez un septuagénaire près de l'église Saint-Philippe-de-Néri.

La surdité arrête le flux intestinal, et le flux intestinal enlève la surdité; l'épistaxis en fait autant. — *Coaq.,* 627.

Quand l'organe de l'ouïe s'embarrasse dans le cours d'une maladie aiguë, c'est un signe que le sang se porte avec violence vers le cerveau; il vient du délire, et, si la surdité a passé certaines bornes, la convalescence et la guérison elle-même s'accompagnent pendant longtemps d'une espèce de stupidité, d'une sorte d'idiotisme. C'est encore là une observation que j'ai faite chez une jeune malade qui demeurait auprès de Saint-Marcel, dans la voie Quirinale.

Les maladies des oreilles ne sont jamais à dédaigner, souvenez-vous en bien, jeunes médecins; celles qui sont aiguës tuent vite, et celles qui sont chroniques ne guérissent guère.

La surdité peut être critique ou symptomatique, ce qui lui est commun avec toutes les autres métastases humorales.

Les sifflements et les bourdonnements d'oreilles sont mortels dans les maladies aiguës, suivant Hippocrate. Le bourdonnement rappelle assez celui des abeilles. Triste symptôme!

Le bourdonnement d'oreilles ressemble à celui des abeilles : la cause de ce phénomène est une sorte de résolution vitale dans la partie du cerveau où le sens de l'ouïe a sa source. C'est ce qui en fait un symptôme mortel, d'après Hippocrate et Duret.

Quand la surdité, dans une maladie aiguë, arrrive après le septième jour, avec d'autres signes favorables, elle annonce la convalescence.

Les malades qui, dans le cours d'une fièvre ardente, deviennent plus ou moins sourds, tombent nécessairement dans le délire, si la fièvre ne s'éteint pas : elle peut d'ailleurs s'éteindre de plusieurs façons, à la suite d'une épistaxis, par

(1) Valesio (François Covarrubia), né dans la Vieille-Castille, fut médecin de Philippe II, roi d'Espagne, et l'un de ceux qui contribuèrent le plus à relever en Espagne la médecine grecque sur les ruines de la médecine arabe.

exemple, ou d'un flux de ventre. — Hipp., *Coaq.*, 196; L., 192; *Aph.*, IV, 60; *De Judic.*, 11.

Il n'y a pas une maladie de l'oreille qui ne mérite une attention sérieuse, car elles prennent assez souvent un caractère d'acuité si violent, qu'elles n'ont besoin que de deux jours pour tuer le malade. Ainsi, par exemple, l'homme d'Halicarnasse, dont parle Hippocrate, ayant été pris d'une violente douleur d'oreilles, mourut aphone le douzième jour de la maladie. — Hippocr.

Ce qui donne à cette affection une acuité si dangereuse, c'est le phlegmon de l'oreille, qui en est le résultat habituel ou la cause. Si l'abcès, en effet, se produit dans la caisse du tympan, le danger est très-grave, car le pus, dans ce cas, ne peut guère s'épancher au dehors, et c'est ce qui rend l'affection si souvent mortelle; dans le cas contraire, si le phlegmon a son siége dans le conduit auditif externe, le pus, trouvant une issue facile, s'écoule naturellement au dehors, et débarrasse la partie malade sans faire courir au cerveau le danger d'un fâcheux voisinage.

Les grincements de dents au milieu d'une maladie aiguë, l'invincible constriction des mâchoires et l'impossibilité de la déglutition m'ont paru des symptômes convulsifs et mortels chez deux malades : le premier demeurait auprès du nouveau palais bâti sur la place de la colonne Antonine, et l'autre à côté du collége de la Sapience, sur la place Navonne.

DE L'URINE

DANS LES MALADIES AIGUES.

Par rapport au traitement des fièvres, je ne connais pas d'urine de plus mauvais augure que les urines trop rouges; car, de deux choses l'une : ou elles indiquent une maladie fort aiguë, ou elles indiquent une fort longue maladie. Et quand les urines offrent cette couleur, si malheureusement vous administrez les diaphorétiques, les alexipharmaques ou quelque autre espèce de médicaments chauds, vous arriverez

nécessairement à ce résultat, que vous verrez s'exalter l'âcreté des sels qui communiquent leur couleur à l'urine, et qu'ainsi vous ferez naître sous vos yeux des inflammations intestinales et des fièvres longues autant que dangereuses : c'est là une chose que j'ai vue cent fois à Rome.

Les urines trop colorées, trop rouges, indiquent dans la masse du sang un excès de matières salines. Gardons-nous bien de déclarer jamais un malade à l'abri du danger, dans les fièvres aiguës comme dans les fièvres intermittentes, tant que les urines n'auront pas repris leur coloration naturelle.

Lorsque les urines ont cette couleur rouge que nous disons, si la langue reste en même temps humide, s'il y a de l'inappétence et des symptômes de crudité dans le mésentère, prenez garde que cette considération de la rougeur des urines ne vous engage à tirer du sang, car vous auriez bientôt fait de jeter votre malade dans les plus terribles dangers. Ce n'est point la bile, en effet, ou la chaleur qui donnent cette couleur à l'urine, comme le croyaient les galénistes; ce sont des sels fixes, une sorte de sels bruts et hétérogènes qui envahissent le sang et communiquent aux sécrétions urinaires la nature et la couleur des eaux lixivielles. Or, tant que ces principes morbides circulent avec le sang, le sang lui-même en modère l'ardente impétuosité, il met un frein à leur fureur et les empêche de se faire les tyrans des autres éléments qui le composent. Mais si vous diminuez la quantité de ce fluide, vous en diminuez également la force, je dirais presque l'énergique harmonie; et, comme conséquence inévitable, le sang n'étant plus en état d'exercer sur les sels une action suffisante, ceux-ci débordent comme un torrent partout où ils trouvent un passage, et tous les organes qu'ils frappent deviennent le siége des accidents les plus graves.

Dans toute espèce de fièvres, aiguës ou intermittentes, s'il existe également des urines rouges et excessivement colorées, gardez-vous du quinquina comme de la peste. Dans les fièvres aiguës, en effet, le quinquina provoque une inflammation interne qui les rend infiniment plus redoutables, et les fièvres intermittentes deviennent sur-le-champ des fièvres

continues, graves, dangereuses et chroniques. Si donc c'est généralement une chose utile, dans toute espèce de maladie, de savoir attendre avec une patience prudente et sans bornes la coction des humeurs morbides, cela devient une nécessité et un devoir lorque ces maladies sont accompagnées d'urines excessivement rouges. Si vous suivez une conduite différente, attendez-vous tout au moins à d'interminables maladies, et souvent même à la mort de vos malades.

Or, ce que je dis là, c'est à Rome que je le dis, c'est dans l'atmosphère romaine; et si je reviens ici encore sur une chose que j'ai répétée plusieurs fois, c'est pour éviter de fournir à certaines gens, dont je veux taire le nom, un prétexte insensé pour retomber dans leurs stupides emportements contre l'école d'Hippocrate, s'il leur arrive de trouver que les choses se passent d'une autre manière dans les brouillards de leur patrie. Je puis l'affirmer sur l'honneur, j'ai peut-être observé cent fois à Rome la preuve de ce que j'avance, et ç'a toujours été avec une douleur profonde que j'ai vu les médecins s'engager dans une voie tout opposée.

Il y a des signes propres au début des affections viscérales produites par l'éréthisme inflammatoire, l'ébranlement morbide et l'exaltation des sels : tels sont, par exemple, la sécheresse et l'aridité de la langue, une sorte de chaleur âcre et générale, la tension de l'abdomen avec chaleur aux hypochondres. Or, si ces phénomènes se rencontrent avec l'espèce d'urines dont nous parlons, dans ce cas-là les évacuations sanguines, même répétées, si la marche des accidents l'exige, pourront devenir fort utiles, en prévenant le délire, la céphalalgie et mille autres affections aiguës de même nature.

Les urines troubles comme celles des bêtes de somme doivent toujours faire craindre une maladie de la tête. Si elles s'accompagnent d'insomnies, de soif, de douleur de tête, etc., vous pouvez annoncer un délire prochain. Si, au contraire, elles se rencontrent avec de l'assoupissement, de la pesanteur de tête et de la petitesse dans le pouls, c'est une léthargie que vous pouvez prédire.

Quand les urines restent ténues pendant fort longtemps, il

faut nécessairement qu'il se fasse une autre crise dans l'économie générale des humeurs, ou bien la chose ne pourra finir que par un abcès aux parties inférieures.

Lorsque l'urine, dans les maladies aiguës, se supprime avant la période de frisson, c'est un bon signe ; car alors c'est une crise : mais, si c'est après le frisson qu'elle s'arrête, cette suppression amène les convulsions et la mort. — Duret. — Il en faut dire autant de l'hémorrhagie, qui, pour être bonne et critique, doit venir après le frisson et non avant.

Il faut toujours se défier des urines ténues dans les maladies aiguës, et, s'il en faut croire le divin vieillard, on ne doit jamais purger les malades tant que leurs urines sont dans cet état. Il est rare, en effet, que cette rougeur des urines ne soit pas alors la conséquence de quelque lésion viscérale inflammatoire, et dans ce cas-là il n'y a guère de purgatif innocent.

C'est donc une pratique que nous regardons comme fort mauvaise de purger au début des fièvres, toutes les fois qu'elles offrent des symptômes d'acuité et d'inflammation ; mais dans le cas contraire, et si, en outre, la maladie causée par quelque erreur de régime se présente avec un caractère évident et morbide de turgescence humorale, il faut purger tout de suite et même revenir à cette médication s'il est nécessaire.

Quand l'urine, dans les maladies aiguës, arrive tout-à-coup et contre la marche ordinaire des choses à l'état de coction, c'est un fâcheux symptôme, car tout ce qui se fait de cette manière dans les maladies aiguës est mauvais. — Hippocr., *Coaq.*, 579 ; L., 568 ; *Prorrhét.*, 59.

Quand les urines changent souvent dans les maladies aiguës, cela indique que la maladie doit être longue.

Les urines rouges et très-colorées ne sont pas toujours une raison pour tirer du sang, car elles sont loin d'être toujours un symptôme de chaleur, comme nous l'avons remarqué plus haut. Dans la véritable inflammation intestinale, au contraire, l'urine est presque toujours blanche, et cependant, on doit ouvrir la veine si la maladie l'exige.

La bonne coloration des urines et leur coction rapide indiquent l'énergie de la nature, et sont, par conséquent, un symptôme favorable.

Dans les maladies aiguës, la suppression des urines, après le frisson, est infiniment dangereuse. — Hipp., *Prorrhét.*, I, 51; *Coaq.*, 5.

Quand la vessie, dans les maladies aiguës, est dure et douloureuse, c'est un très-mauvais signe : le ventre se resserre, et, à moins qu'une évacuation d'urine purulente ne vienne enlever la douleur et la tension de cet organe, le malade mourra dès les premiers accès; ceci est particulièrement inévitable chez les enfants, depuis la septième jusqu'à la quinzième année.—Hippocr., *Pronost.*, 19; *Coaq.*, 471.

Les malades affectés d'obstructions des premières voies, avec encombrement d'humeurs crues dans le mésentère, présentent souvent un phénomène que j'ai eu cent fois l'occasion d'observer : l'urine diminue peu à peu, et finit quelquefois par se supprimer tout-à-fait. C'est qu'alors toutes ces humeurs qui obstruent le mésentère s'y entassent et finissent par troubler, d'une manière plus ou moins complète, le cours de la lymphe dans les vaisseaux de l'abdomen. Donnez tous les diurétiques que vous voudrez, quelle que soit leur énergie vous n'arriverez point à produire une excrétion d'urine plus considérable; peut-être même n'arriverez-vous qu'à la supprimer entièrement. Ce sont les purgatifs répétés avec les pilules d'hiéra et d'agaric, les préparations tartareuses, l'épithym et autres doux purgatifs semblables qui, employés d'une manière convenable, pourront seuls nettoyer le mésentère et en chasser toutes les impuretés; le cours des urines se rétablit, et les malades guérissent. C'est ce que j'ai vu arriver, d'abord chez un homme malade, au pied du Quirinal, près de l'église de l'Ange-Gardien; ensuite chez quelques autres, à côté du collége Clémentin des religieux Somasques, sur le bord du Tibre, au Champ-de-Mars, et enfin chez une vieille femme qui demeurait également au Champ-de-Mars, au bas des ruines du mausolée d'Auguste.

DU POULS

DANS LES MALADIES AIGUES.

Presque tous ceux qui meurent d'une maladie aiguë meurent avec de la fréquence et de la petitesse du pouls.

L'intermittence du pouls est un très-mauvais symptôme dans les fièvres aiguës et inflammatoires, surtout s'il existe en même temps quelque autre symptôme grave. C'est un moins mauvais signe quand il s'agit d'une maladie de poitrine, où cette intermittence n'est pas rare. On la trouve aussi assez souvent dans les maladies des vieillards, chez les individus pléthoriques, et chez les enfants quand ils dorment. L'intermittence est si ordinaire dans tous ces cas, qu'on ne doit plus y attacher, à beaucoup près, autant d'importance.

Ceux qui ont le pouls naturellement petit se portent mieux et vivent plus longtemps que ceux qui ont le pouls large et fort. Ceux qui ont le teint légèrement pâle ont également plus de santé que les hommes dont la figure est rouge et enflammée : et quand un homme se porte bien, il faut d'autant plus se défier de sa santé, que sa coloration est plus vermeille et plus forte. Les personnes dont le teint est animé sont exposées aux maladies les plus graves; elles tombent malades pour le moindre motif; il ne faut rien pour déterminer chez elles une inflammation; leur vie est courte, ou bien les hémorrhoïdes, la pierre et les douleurs articulaires en font un long supplice.

Quand il se produit quelque part une douleur violente, le pouls devient immédiatement petit et misérable. Les maladies de l'estomac donnent également au pouls ce même caractère de petitesse, ce qui fait que tous ceux dont l'estomac est naturellement faible ont, en général, toute leur vie, le pouls fort petit. C'est une chose qu'il est très-important de savoir si l'on veut porter de bons pronostics dans les maladies aiguës, et cette considération nous a été fort utile chez un Anglais malade à la place d'Espagne, dans les premiers jours d'avril 1702.

C'est le 19 mars de la même année que le prince d'Orange, Guillaume III, roi d'Angleterre, mourut à la suite d'une contusion grave reçue à la chasse en tombant de cheval. Ce prince avait été appelé au trône par les Chambres anglaises, pendant que le pieux et catholique Jacques II, roi d'Angleterre, était forcé de fuir sa patrie et de passer en France.

Toutes les fois que, dans une fièvre aiguë maligne, vous touchez le pouls, et que le malade cherche à retirer sa main tremblante et mal assurée, c'est un signe très-funeste; ceux qui l'offrent n'en reviennent guère, ainsi que je l'ai vu souvent dans les hôpitaux.

Chez les vieillards, le pouls est naturellement variable et ne se ressemble pas longtemps à lui-même. Ne vous laissez donc point effrayer pour cela dans le traitement de leurs maladies. Le pouls est variable aussi chez les enfants travaillés par les vers et dans les affections de l'estomac accompagnées de réplétion et d'embarras des premières voies.

DE L'INAPPÉTENCE.

Dans toute espèce de maladies, tant que l'appétit subsiste, rien n'est perdu. L'inappétence, au contraire, ne vaut jamais rien; il faut toujours s'en défier, toujours la craindre, et, pour ce qui me regarde, l'inappétence des malades est une chose que je n'ai jamais cessé de redouter. Tant que les fonctions de l'estomac se font bien, le reste en fait autant; les aliments et les remèdes, tout se digère. Les malades du IIIe livre des *Epidémies* d'Hippocrate avaient tous perdu l'appétit, et tous moururent, le Parien, à Thasos, Hermocrate et d'autres à Cos. A Rome, nous avons vu la même chose chez deux femmes qui demeuraient au quartier Marforio, du côté du Forum, près de l'hôpital de la *Consolation;* chez une autre femme veuve, au Forum; chez un vieil ecclésiastique, à côté de l'hospice des *Incurables*, au commencement de l'ancienne voie Flaminienne, aujourd'hui rue du Peuple; chez un jeune homme

qui faisait partie de la maison de Marie-Casimire, veuve du feu roi de Pologne, Jean III Sobieski, le libérateur de Vienne, près de la basilique des Douze-Apôtres et de la voie Quirinale; et enfin chez une personne attachée au prince de Parme, qui habitait le palais Farnèse, à Rome, l'an du jubilé 1700. Nous n'en finirions pas si nous voulions compter tous les autres.

Dans les cas de maladies aiguës et quelquefois même de maladies chroniques, s'il arrive qu'une inappétence absolue soit tout-à-coup remplacée par un appétit dévorant, et cela sans quelque bonne crise préalable ou sans quelque autre heureux symptôme, annoncez la mort pour le sous-lendemain, ainsi que j'ai pu l'observer chez un négociant malade tout auprès du collége des Allemands, au commencement de la grande rue *Coronaria*, qui aboutit au pont d'Adrien.

Tous ceux qui restent longtemps sans appétit finissent bientôt par éprouver quelque grave maladie.

Toutes les fois qu'il reste de l'inappétence après la guérison d'une maladie, annoncez une rechute.

Ainsi donc, c'est une chose grave que l'inappétence dans les maladies, une chose dont il faut infiniment se défier. Tous les autres symptômes, quelque favorables qu'ils puissent être, n'ont jamais pu m'inspirer de la confiance, tant que l'appétit n'est pas revenu avec eux. L'appétit prouve que les viscères sont dans un état naturel, source inépuisable d'espérances. Je ne dis rien que je n'aie vu. Croyez-moi donc, gardez-vous bien de vous laisser trop facilement aller à promettre d'heureux résultats, tant que vous n'aurez point, pour appuyer vos espérances, l'existence ou le retour de l'appétit chez les malades.

DES AFFECTIONS DE LA TÊTE

DANS LES MALADIES AIGUES.

Les douleurs de tête intenses et continues avec fièvre sont extrêmement dangereuses, pour peu qu'il s'y joigne quelque autre symptôme funeste. Mais, s'il n'y a point d'autre

symptôme grave, et que la douleur passe vingt jours sans que la fièvre cesse, il faut s'attendre à une hémorrhagie nasale ou à quelque dépôt aux parties inférieures. L'hémorrhagie, d'ailleurs, peut également très-bien arriver avec d'autres douleurs, surtout s'il s'agit de jeunes gens au-dessous de trente-cinq ans. Chez les vieillards, ce sont plutôt des dépôts qui se forment. — Hippocr., *Coaq.*, 160; Lit., 156; *Pronost.*, 21.

Un écoulement de pus par le nez, ou des crachats épais, sans odeur, enlèvent la céphalalgie. Une forte éruption ulcéreuse peut, du reste, en faire autant, ainsi que le sommeil lui-même ou un cours de ventre. — Hipp., *Coaq.*, 172; Litt., 168.

Pour tout ce qui regarde la céphalalgie, voyez les *Prénotions coaques* d'Hippocrate, dans le *Commentaire* de Duret, pages 87 à 98; vous y trouverez des considérations pleines d'excellence et d'utilité.

Toute céphalalgie avec torpeur et pesanteur générale cache quelque chose de spasmodique. — Hippocr., *Coaq.*, 174 et 171; Litt., 170 et 167.

Lorsque, dans une céphalalgie, il existe à la fois surdité et coma, il viendra quelque dépôt vers les oreilles. — Hip., *Coaq.*, 165; *Prorrhét.*, 168.

Si la céphalalgie a précédé la fièvre, si elle est forte et continuelle, si elle a son siége à l'occiput, il est à craindre qu'il n'y ait quelque lésion cérébrale idiopathique et essentielle; si, au contraire, la céphalalgie n'arrive qu'après la fièvre, ne fût-ce que quelques jours, ce n'est alors qu'une céphalalgie sympathique, c'est-à-dire un symptôme de la fièvre, et elle a son siége vers la partie antérieure de la tête, ainsi que je l'ai vu souvent. Elle ne laisse pas que d'être grave, d'ailleurs, si elle débute en même temps que la fièvre, augmentant chaque jour, ou seulement ne perdant rien de sa force.

Les douleurs de tête avec coma présagent des convulsions et des parotides. Elles peuvent aussi présager une hémorrhagie; un cours de ventre les fait disparaître. — Hippocr.

Le coma, quand il s'accompagne d'un flux intestinal de matières rouges, est mortel. — Hippocr.

Un coma doux, calme et sans agitation peut durer long-

temps, comme celui de l'ivresse, sans être nécessairement mauvais. Il calmerait plutôt et préviendrait peut-être quelque accident plus grave, le délire, par exemple, la céphalalgie, et, chez les enfants, la fièvre. — Duret.

Dans les affections cérébrales, c'est l'urine qui fournit au pronostic les signes de mort ou de vie : si elle est blanche et ténue, c'est un fort mauvais signe, car alors les sels morbides qui devraient la colorer et qui sont la véritable cause du mal restent dans le cerveau et y rallument sans cesse le foyer de la maladie.

La constipation a un résultat infaillible, c'est d'augmenter les douleurs de tête. Il y a deux bons moyens pour combattre ces douleurs, les bains de pied et la liberté du ventre. Ainsi, pour parler de moi-même, le 20 janvier de l'année dernière, 1702, à trente-trois ans, une trop longue et trop continuelle application à l'étude et à la pratique me fit contracter un effroyable mal de tête avec fièvre, où l'abus du chocolat, du reste, entrait peut-être pour quelque chose. Deux purgatifs pris dans la même semaine et des bains de pied tous les soirs suffirent pour me débarrasser complètement en huit jours, sans aucune autre espèce de remèdes.

Les cautères au bras sont d'une utilité infinie dans les maladies de la face et de la gorge.

L'un des remèdes les plus héroïques dans les maux de tête désespérés, c'est l'ouverture d'une des artères qui rampent à sa surface.

Les sangsues au siége soulagent les maladies de la tête; appliquées de la même manière, elles soulagent également les maladies des hypochondres, quand celles-ci reconnaissent pour cause l'âcreté du sang, la violence et l'embarras de la circulation dans cette partie de l'économie.

Hippocrate, dans le traité *De Morbis*, a décrit d'une manière admirable plusieurs affections cérébrales qu'on fera bien de rechercher dans ce livre, car il n'en est pas question dans les autres auteurs. — *De Morbis*, II et III.

Ceux qui ont échappé à une attaque d'apoplexie, mais qui, ensuite, pleurent et se désolent sans motif ou pour le motif

le plus léger, doivent inspirer des inquiétudes, et l'on peut craindre pour eux une rechute. C'est ce que j'ai vu arriver chez un vieillard du quartier Suburra, chez un enfant de la place des Juifs, et chez un autre du Marché-aux-Bœufs.

Quand l'apoplexie vient se joindre à l'épilepsie, la mort est inévitable; c'est une vieille observation que j'ai pu faire moi-même sur un malade qui demeurait auprès du temple antique de la Paix, sur le Forum, à côté de Saint-Barthélemy-des-Bergamasques et du Collége romain.

L'abus du café produit des maladies de tête, l'insomnie, le tremblememt, la chaleur, etc. J'ai vu, chez deux personnes, l'abus que je signale amener le tremblement et la faiblesse du bras, et dans les deux cas il a suffi, pour ramener la santé, de supprimer ce breuvage, ou de n'en user plus qu'avec modération. L'un de ces malades demeurait près de Sainte-Cécile au-delà du Tibre; c'était un vieillard et un homme très-savant; l'autre habitait près des Thermes de Constantin, au pied du Quirinal; celui-ci était un jeune homme, mais également plein de science et d'érudition.

Puisqu'il s'agit du café, je dirai en passant que c'est un secret infaillible pour dissiper les maux de tête de l'après-midi, qui sont habituellement le résultat d'une mauvaise digestion et se déclarent quelques heures après avoir mangé. Or, c'est ce qu'on rencontre à chaque pas à Rome; et ce que j'ai vu mille fois chez les autres, je le vois pour moi-même; car des méditations continuelles et les fatigues extrêmes subies chaque jour pour aller voir les malades et pour recueillir avec exactitude et patience ces descriptions de maladies si utiles à l'avancement de la pratique médicale, tout cela m'a rendu l'estomac excessivement faible, et trois heures après dîner je me sens régulièrement pris de douleurs de tête, de pesanteur et de tristesse. Comme tous ces symptômes sont la conséquence d'une mauvaise digestion, je prends immédiatement deux ou trois tasses de café, et, en un instant, toutes mes souffrances disparaissent comme par enchantement. Il m'arrive aussi quelquefois, dans la même circonstance, de boire au lieu de café quelques tasses de thé ou de chocolat; mais je suis

loin d'en retirer jamais autant d'avantages que du café. Cette boisson est donc un admirable remède pour les maladies de l'estomac et les mille accidents qui en sont la suite. C'est plutôt dans les maladies de tête que le thé est véritablement utile ; et le chocolat, de son côté, comme l'apprend l'observation, a des avantages incontestables dans tous les cas où il s'agit de fortifier la masse du sang, de lui rendre l'énergie, le ton, les éléments nutritifs qui lui manquent, et, à l'économie entière, les esprits vitaux affaiblis par l'abus des plaisirs. L'estomac, du reste, ne s'en trouve pas moins fortifié que le reste des organes, si bien que le chocolat mérite bien le nom qu'on lui donne de mets des dieux.

Il n'en est pas moins vrai, cependant, que l'abus du chocolat peut devenir fort nuisible, surtout pour les tempéraments sanguins et inflammatoires. Le cacao, en effet, par suite peut-être des propriétés huileuses et de la viscosité de ses fruits, épaissit le sang, le rend impropre à la circulation, et peut devenir ainsi la source d'une foule de maladies, telles que des inflammations viscérales, des apoplexies, des fièvres mésentériques interminables. Ces affections, qui sont devenues si communes aujourd'hui, ne le doivent peut-être qu'à l'abus du chocolat et à l'épaississement du sang qui en est la suite ; et c'est pour cette dernière raison, sans doute, que les grands buveurs de chocolat prennent tous de l'embonpoint, comme le prouve l'observation de chaque jour.

DE L'OBSERVATION DES YEUX

DANS LES MALADIES AIGUES.

Dans les cas d'affections aiguës et inflammatoires, ne quittez jamais un malade sans avoir examiné les yeux, et si vous y trouvez quelque altération notable, comme cela arrive par exemple après l'administration des opiacés dans la dysenterie et celle du quinquina dans l'embarras des premières voies, tenez-vous bien sur vos gardes. Qu'arrive-t-il, en effet, dans

les deux cas dont nous venons de parler? C'est que l'évacuation des humeurs morbides se trouve mal à propos arrêtée, ce qui fait courir au malade les dangers les plus graves. Or, ces dangers, c'est l'altération des yeux surtout qui en est le symptôme.

Quand les yeux s'affaissent, la mort n'est pas loin. — Hipp., *Epidém.*, II, sect. VI, nº 10.

Un regard fixe et menaçant présage le délire. — *Epidém.*, VI, sect. I, nº 15.

Si la lumière fatigue les yeux, s'ils se remplissent de larmes involontaires, s'ils se dévient, ou si leur coloration change d'une manière notable, ce sont autant de mauvais symptômes. — Hipp., *Pronost.*, 2 in medio.

Si le blanc des yeux paraît seul entre les paupières à demi fermées, cela peut être le résultat d'un cours de ventre excessif ou d'une grande fatigue; mais, dans le cas contraire, c'est un symptôme de mort. — Hipp., *ibid.*

Tant valent les yeux, tant vaut l'homme. — Hippocrate, *Epid.*, VI, IV, 22.

Les yeux, voisins du cerveau et étroitement unis avec lui, doivent être nécessairement les premiers à signaler les affections de cet organe. — Duret.

Lorsque les yeux deviennent rouges dans le cours d'une fièvre, cela indique un long état de souffrance du ventre. — Hipp., *Coaq.*, 219.

Houllier regarde la rougeur de l'un des yeux comme le signe d'un ulcère au poumon ou à l'un des viscères du même côté; il y voit également un signe de l'inflammation du cerveau ou de l'estomac.

Lorsque les yeux se couvrent de nuages et de ténèbres dans les maladies aiguës de poitrine, c'est un signe de mort. Cette observation m'a surtout frappé chez un vieillard pneumonique, auprès de Saint-Pantaléon-des-Monts, dans la rue qui mène au Colysée et à l'arc de triomphe de Constantin. — Hipp., *Coaq.*, 218; *Pronost.*, 2.

DU DÉCUBITUS DES MALADES.

Se découvrir les pieds, dormir sur le dos, la bouche ouverte, c'est un mauvais signe. — Hipp., *Pronostic.,* 3 in medio. C'est un mauvais signe également quand le malade glisse vers les pieds de son lit, les bras étendus tout de leur long. — Hipp., *Pronost.,* ibid. — Si le médecin les soulève et que le malade les laisse retomber, comme un corps inerte et à demi mort, c'est un bien plus mauvais signe encore. Tous ces symptômes existaient chez des malades que j'ai vus près de Saint-Charles-des-Milanais, dans la voie Flaminienne; à côté du Collége romain des jésuites; près de l'église Saint-André-de-la-Vallée des Théatins; chez d'autres enfin, près le théâtre de Pompée, au champ de Flore, etc.

Quand un malade veut rester assis sur son lit, dans une maladie aiguë, c'est un mauvais signe; et c'est surtout un signe très-mauvais, suivant Hippocrate, quand il s'agit d'une affection inflammatoire du poumon. C'est une chose dont j'ai été souvent témoin dans les hôpitaux d'Italie, et que j'ai retrouvée chez un malade, près du Collége des Irlandais.

Dans les maladies aiguës, il faut que le malade se retourne dans son lit avec facilité; s'il se semble lourd à lui-même, s'il se laisse aller sous le poids de la maladie, c'est une très-mauvaise chose.

C'est dans le décubitus et la respiration que brillent la force et l'énergie vitale.

Un sentiment de pesanteur générale est toujours une chose très-dangereuse.

Quant aux malades qui veulent rester couchés sur le dos, les jambes, les bras et le cou étendus, c'est un mauvais signe; mais s'ils se tournent sur le ventre, s'ils glissent aux pieds du lit, c'est bien plus triste encore. Si on leur trouve les pieds découverts et froids, s'ils jettent çà et là hors du lit la tête, les jambes et les bras, c'est un mauvais signe, il y a de l'anxiété. — Hipp., *Pronost.,* n° 3.

DE LA VOIX ET DU VISAGE

DANS LES MALADIES AIGUES.

Dans les affections graves, examinez toujours le visage; si la physionomie est bonne et naturelle, soyez plein d'espérance; si elle est mauvaise, n'en ayez guère.

Mais, si vous voulez éviter de tomber dans l'erreur, quand vous trouvez la physionomie d'un malade fort altérée, informez-vous d'abord si ce malade n'est pas resté depuis quelque temps sous le coup d'une longue insomnie, d'un cours de ventre excessif ou de la faim, toutes choses qui peuvent gravement altérer l'expression de la figure : s'il n'existe aucune de ces causes, la mort est imminente; dans le cas contraire, le danger est moins pressant. — Hipp., *Pronost.*, 2; *Coaq.*, 212, 192.

Quand une personne atteinte d'hydropisie ascite devient tout-à-coup livide, elle n'a plus qu'à mourir.

Si vous voyez une figure colorée, très-rouge et pleine d'embonpoint, défiez-vous de cette belle apparence, qui n'est souvent que le masque d'une maladie actuelle ou le présage d'une maladie à venir. C'est, en effet, la redondance des humeurs qui donne cette coloration à la face; c'est pour ainsi dire leur étranglement dans quelque organe, et surtout dans l'organe pulmonaire (1).

Une figure extrêmement colorée et vultueuse est très-mauvaise, et si le front se contracte, c'est un signe de frénésie. — Hipp., *Coaq.*, 213.

La rougeur des narines indique que l'intestin se prend avec facilité; elle est également le signe de maladies pulmonaires et hépatiques. — Hipp., *Coaq.*, 215.

(1) Quoique cette proposition puisse être regardée comme généralement juste, il ne faut pas oublier cependant qu'elle l'est moins en France qu'en Italie. Dans tous les pays méridionaux, en effet, le ton des chairs est naturellement plus brun et moins coloré que dans nos pays.

Dans les maladies aiguës, l'aphonie, quelle qu'en soit la source, annonce une mort prochaine. — Duret.

Quand l'aphonie succède à des douleurs violentes, la vie se termine par des spasmes cruels ou des convulsions. — Hipp., *Coaq.*, 249; L., 244; *Prorrhét.*, 55.

Lorsque la face, dans une fièvre un peu grave, conserve sa beauté, son embonpoint et sa fraîcheur; quand, au lieu de s'affaisser, elle semble plutôt prendre un peu plus d'éclat, ou que, du moins, elle n'éprouve aucune altération, c'est un signe que la maladie doit durer longtemps.

Quand la voix s'affaiblit en même temps que les forces s'éteignent, dans les maladies aiguës, c'est une très-mauvaise chose. — Hipp., *Prorrhét.*, 24 et 96; *Coaq.*, 245; L., 240.

Dans les maladies chroniques, tant que la face conserve sa physionomie et sa coloration naturelles, soyez sûr qu'il n'y a point d'obstructions viscérales; si la face, au contraire, a subi quelque altération, cela prouve que des obstructions existent, et que l'économie naturelle est troublée.

La prostration des forces, dans les maladies aiguës, est le résultat d'une sorte de paralysie universelle. Au début, c'est pour ainsi dire une sorte d'ivresse du principe nerveux; plus tard, elle indique l'état de langueur et d'épuisement de ce même principe, et si, avec cela, le malade glisse dans son lit, c'est définitivement un symptôme de mort prochaine. — Duret.

Dans les maladies même les plus graves, tant que le visage reste bon, il n'y a rien de perdu; dans les plus légères, si la physionomie est mauvaise, il y a tout à craindre. — Houllier, *Comment. sur les Coaques.*

Toute rougeur prononcée de la face indique une des choses suivantes : la surabondance du sang ou un tempérament chaud à l'excès; l'existence d'un phlegmon interne ou celle d'une ulcération dans quelque viscère. Le ventre est habituellement dur chez les hommes dont le visage est trop coloré. — Jacot., *Coaq.*

DES DÉPOTS

DANS LES MALADIES AIGUES.

Quand une maladie se jette avec violence vers les organes supérieurs, il se forme habituellement des dépôts vers le cou, les aisselles, etc. Si, au contraire, sa marche est lente, si elle se porte plutôt vers le bas, attendez-vous à des dépôts aux parties inférieures. Quand les pieds sont chauds, c'est un signe que les dépôts se feront surtout de ce côté; quand ils sont froids, les dépôts se feront en haut. — Hippocr., *De Humoribus,* n° 7.

A cet égard, je puis citer un malade que j'ai vu auprès du Grand-Trésor du Mont-de-Piété, du côté des Pèlerins de la Sainte-Trinité, au pont Sixte; chaque jour de fièvre, ses pieds ne manquaient jamais d'être froids; il se développa chez lui, vers le vingtième jour, un abcès à l'aisselle, dont le malade eut beaucoup de peine à se tirer vers le mois d'avril dernier.

C'est le 14 du même mois d'avril 1702 que Philippe V, duc d'Anjou et roi d'Espagne, vint de Barcelone à Naples avec cinq vaisseaux, pour rassurer, par sa royale présence, cette belle ville des Syrènes, l'honneur de l'Italie, bouleversée au mois de septembre 1701 par les conjurations, la guerre civile et la famine. Le 14 mai suivant, le cardinal Barberini, légat *à latere,* envoyé par N. S. P. le pape Clément XI, partit du port d'Ostie sur les galères pontificales, fit son entrée à Naples avec la plus grande magnificence, et, après s'être acquitté de son ambassade, il revint à Rome sur ses galères, en même temps que le roi partait pour Milan.

Les dépôts sont bons quand ils se développent au-dessous de l'organe malade, et fort loin de lui; quand ils se font par voie d'élimination, comme une épistaxis, par exemple, une sueur abondante, etc.; quand ils arrivent, enfin, un jour critique et qu'ils soulagent le malade (1). Il faut, d'ailleurs,

(1) On pourra trouver étonnant, peut-être, de voir donner le nom de dépôt (*abscessus*) à l'épistaxis, à la sueur, etc.; mais la collection hippocratique étend

qu'il existe une proportion entre la grandeur du mal et la grandeur de l'organe où se fait le dépôt; si cet organe est trop petit, c'est une mauvaise chose. Ainsi, nous lisons dans le père de la médecine que, dans un cas de fièvre aiguë et violente, il se fit, chez la nièce de Téménès, un dépôt sur un doigt; la gangrène se déclara, et la malade mourut. — *Epidém.*, IV, 26.

Les dépôts se font chez les jeunes gens beaucoup mieux que chez les vieillards, à cause du peu de mobilité des humeurs chez ces derniers. — Hippocr., *Pronost.*, 24; *Coaq.*, 143; L., 139.

DU FRISSON

DANS LES MALADIES AIGUES.

Il y a trois espèces de frisson morbide : le frisson critique, le frisson périodique et le frisson symptomatique ou erratique. Il faut soigneusement se rappeler cela quand on traite les maladies aiguës.

Le frisson est bon et critique quand il coïncide avec la coction des urines, quand il dissipe la fièvre et adoucit les symptômes, quand il est suivi de sueurs, de vomissements ou d'une autre évacuation quelconque. Il est mauvais, au contraire, quand il revient à chaque instant, car le frisson critique ne doit venir qu'une fois. Il est mauvais encore lorsqu'il amène la prostration des forces, car cela prouve que la nature affaiblie fait, pour lutter, de vains efforts. Tous les mouvements de la nature, en effet, sont dangereux quand ils sont inutiles, car tous ont pour résultat un *raptus* vers la tête et le diaphragme.

Tous les frissons à peu près commencent aux lombes

jusque là le sens du mot ἀπόστασις. On peut voir dans la précieuse *Économie d'Hippocrate*, de Foës, la discussion de ce mot, où il distingue exactement l'ἀπόστασις κατ' ἔκκρισιν et l'ἀπόστασις κατ' ἀπόθεσιν. C'est dans la première des ces catégories de dépôts que rentrent l'épistaxis, etc.

pour s'élever ensuite vers le dos et la tête ; et cette espèce de frisson lombaire est celui qui s'observe dans presque toutes les fièvres. Si le frisson se déclare dans quelque autre partie du corps, c'est qu'il existe un abcès caché qui en est la cause. — Duret. — Hippocr., *Epidém.*, II, III, 16 ; VI, III, 11 ; *Aph.*, V, 69.

Quand le frisson précède la suppression d'urine et l'hémorrhagie, il est salutaire ; quand il est précédé par elles, il est mortel. — Hippocr., *Prorrhét.*, 51 et 155; *Coaq.*, 5.

Il arrive quelquefois, dans les fièvres continues, qu'il se déclare à chaque instant un frisson avec horripilation ; les médecins regardent cela comme la conséquence et la preuve d'un abcès caché, et ils se trompent ; ce phénomène est produit par un amas, un encombrement d'humeurs morbides qui, se trouvant tout-à-coup mises en mouvement par le feu de la fièvre, cherchent de tous côtés à se frayer un passage vers la périphérie, et c'est l'agacement qu'elles produisent sur l'organisme qui développe le frisson. Tous les cacochymes, en effet, tous ceux qui sont pleins d'humeurs frissonnent dès qu'ils se trouvent sous l'influence d'une chaleur un peu forte. Mettez au grand soleil un homme cacochyme, et bientôt il aura du frisson et de la fièvre. — Baillou.

C'est là une observation que j'ai pu faire moi-même sur un homme d'une cinquantaine d'années, près de l'église de Jésus-et-Marie, des Augustins déchaussés, dans la voie Flaminia : et ensuite sur une jeune fille malade, à la place Navonne, près de la maison de notre excellent ami, le savant abbé Paul Stufa.

Des vomissements noirs annoncent une mort prochaine : ils sont la conséquence de l'affaissement, de la résolution complète des viscères. — Duret.

Il n'y a point de mouvement qui puisse être critique s'il est petit. Ainsi, les petits vomissements bilieux ne valent rien, surtout s'ils s'accompagnent d'insomnies ; et, s'il arrive une épistaxis, c'est un cas mortel. — Hippocr., *Coaq.*, 600 ; L., 588; *Prorrhét.*, 59.

Quand le hoquet vient compliquer des vomissements de

matières sans mélange, c'est un cas mortel. — Hippocr., *Coaq.*, 565; L., 554; *Aph.*, V, 4.

Quand le frisson revient tous les jours dans le cours d'une fièvre, tous les jours aussi cette fièvre a une période de rémission. — Duret, *ex Hipp.*

Quand le frisson se déclare au milieu d'une fièvre, la fièvre est jugée. — Hipp., *De Judic.*, n° 11.

Aussi, quand on voit venir le frisson dans le cours d'une fièvre continue bien traitée, c'est un bon signe; cela veut dire en effet que le mal se modifie et que la période d'acuité tire à sa fin. Je vois cela très-souvent dans ma pratique.

Si le frisson revient à chaque instant sans que la fièvre diminue, à une époque où les forces du malade sont notablement affaiblies, c'est un cas mortel. — Hipp., *Coaq.*, 9.

Quant au frisson symptomatique, c'est la marque d'une suppuration interne, ou le symptôme du transport des matières morbides vers la tête, ou bien enfin cela indique que la nature épuisée renonce à lutter contre la maladie.

Les frissons inutiles, ceux qui se font sans résultats, occasionnent d'habitude un transport symptomatique au cerveau; il en faut dire tout autant des sueurs. — Baillou.

Quand un homme qui n'est pas malade éprouve souvent de petits frissons, c'est qu'il y a chez lui des crudités ou une grande surabondance d'humeurs. Chez une personne malade de la fièvre, le même symptôme indique une modification dans la maladie, ou une suppuration dans la partie qui sert de point de départ au frisson. — Jacot.

Tout frisson qui survient dans une maladie est un signe critique, une preuve que la nature fait quelque effort énergique. Il est impossible, en effet, que la chaleur naturelle entre sans but dans une agitation aussi violente. — Jacot.

Ceux qui frissonnent souvent et qui suent beaucoup ont du mal à guérir. — *Coaq.*, 12, et 13.

DE L'HYDROPISIE SÈCHE (1).

Le météorisme du ventre ou hydropisie sèche n'est point causé, comme le croit le vulgaire, par des gaz accumulés entre les parois de l'abdomen et de l'intestin. Ce sont les fibres de l'intestin lui-même et celles de l'abdomen qui se tendent, se crispent, se dessèchent et acquièrent ainsi un ressort énorme. Voilà ce qui cause cette distension des solides, sans que les gaz y soient pour rien. Si l'on suppose maintenant que la distension augmente et que la circulation se trouve de plus en plus embarrassée, l'hydropisie humide finit souvent par succéder à l'hydropisie sèche, de façon que l'ascite, avant la mort, vient toujours se joindre au météorisme. Quant à ce qui dessèche les fibres, quant à ce qui les crispe, c'est une matière âcre, saline, poivrée, mordicante. Voilà la cause de la sécheresse et de la distension.

La saignée dissipe le météorisme. — Hipp., *Epidém.*, II, v, 5.

La cause du météorisme, c'est l'irritation portée sur les fibres solides par l'effervescence et l'âcreté des humeurs ; l'énergie contractile des fibres se trouve ainsi prodigieusement augmentée, et les petits arcs fibrillaires se tendent avec violence, ce qui entraîne une intumescence à vide, et non pas, comme on le croyait autrefois, un gonflement par les gaz. Aussi, les bains et les émollients sont-ils les véritables moyens de guérir cette maladie. Tout cela explique le mot d'Hippocrate : « L'ail amène le météorisme, parce qu'il augmente la « tension des esprits. »

Voici ce qu'on appelle l'hydropisie sèche ou flatulente d'Hippocrate : Le ventre est sec, les malades rendent des matières semblables à celles des chèvres, et ils éprouvent vers l'ombilic et les reins des coliques tormineuses et des douleurs

(1) V. l'*Hippocr.* de Littré, argument des *Aphorismes*, n° VII, t. IV, p. 415.

violentes accompagnées de fièvre, de soif et de toux sèche. Quand cette maladie se complique de strangurie, elle est fort dangereuse. Ce qui produit l'hydropisie sèche, c'est une sorte d'*intempérie* hectique des intestins, et elle est habituellement la conséquence d'autres maladies, des maladies aiguës surtout. Les cathartiques sont infiniment redoutables dans le cas dont il s'agit ; et ce sont les émollients en général, les médicaments nitrés, le petit-lait, le lait d'ânesse que l'on peut donner de toute manière avec le plus d'avantage.

A l'autopsie des individus morts d'hydropisie sèche, on trouve les glandes du mésentère arides, desséchées, dans un état de consomption. Suivant Baillou, c'est là la cause du mal.

Ceux qui éprouvent autour de l'ombilic des douleurs violentes et tormineuses, rebelles à toute espèce de remèdes, finissent toujours par tomber dans l'hydropisie sèche. — Hipp., *Coaq.*, 304.

En résumé, c'est une maladie très-aiguë, très-dangereuse et qui tue avec rapidité ; les selles et l'urine se suppriment immédiatement, et rien n'est plus à craindre dans les cas de cette nature que l'abus des remèdes.

DE L'ICTÈRE, ou JAUNISSE.

Dans le traité que nous avons fait sur la bile, avec des expériences relatives à cette sécrétion, on trouvera quelques considérations sur l'ictère utiles pour la pratique.

Il y a un ictère très-dangereux ; voyez à ce sujet Hipp., *De Morbis,* liv. III, n° 12, où il recommande l'absinthe et l'anis.

Pour l'ictère qui dépend d'une douleur hépatique violente, voyez également Hipp., *De intern. Affect.*, n° 31.

Dans le même traité, n° 38 et n° 39, Hippocrate parle encore de quatre espèces d'ictères assez rares, pour lesquelles il recommande l'emploi interne des cantharides avec le vin et le miel.

Voyez enfin dans Hippocrate, *De Diebus Jud.*, n° 7, une espèce d'ictère très-dangereuse, dont il faut voir le résultat.

Quand l'ictère se déclare avec frisson avant le septième jour, dans le cours d'une fièvre bilieuse, il dissippe la fièvre; mais s'il arrive sans frisson, à une période de la maladie moins favorable, il est pernicieux. — Hipp., *De Vict. in acut.*, n° 54; Cornarius ; — Littré, app. 93.

Dans les fièvres ardentes, quand l'ictère et le hoquet surviennent le cinquième jour, ce sont des symptômes mortels. — Hipp., *De Judic.*, n° 9.

Ceux dont la peau est profondément ictérique meurent; ils ont auparavant des déjections blanches. — Hipp., *Boaques*, n° 36; L., 37.

La coloration ictérique persiste jusqu'à la mort, sans qu'elle puisse être aucunement effacée, lorsqu'elle est le résultat d'une crise ou d'une inflammation du foie, ou d'une affection squirrheuse de cet organe, ou d'un empoisonnement, ou enfin d'une morsure venimeuse. — Duret, p. 20.

L'ictère est bon et critique quand il coïncide avec la période de coction, quand il met fin à la fièvre un jour critique, quand il laisse l'hypochondre souple et les excrétions alvines et vésicales colorées comme dans l'état naturel.

C'est une observation de Fernel, que chez des personnes frappées de mort subite on trouve dans la vésicule du fiel fort peu de bile, ou même pas du tout (1). J'ai vu moi-même, dans quelques cas semblables, la vésicule ne contenir qu'une très-petite quantité de bile noire comme de l'encre.

L'ictère est une chose qu'il n'est jamais permis de dédaigner,

(1) Fernel (Jean-François) naquit en 1497, à Clermont dans le Beauvaisis. Il fut premier médecin de Henri II et de Catherine de Médicis. Ce grand homme ne fut pas seulement le restaurateur de la médecine en France, il fut à la fois médecin, géomètre et savant cosmographe. On peut voir, dans l'*Histoire de l'Astronomie moderne*, de Bailly, t. I, 145; II, 34, la méthode ingénieuse, quoique un peu simple, dont il fit usage pour mesurer la terre. Fernel était encore un écrivain fort élégant; on a de lui, outre sa *Pathologie*, un certain nombre d'ouvrages de géométrie et une *Théorie du monde*. Il mourut à Paris, en 1558.

car, sous le masque trompeur de cette maladie, il se cache assez souvent une foule d'affections aussi graves, aussi dangereuses qu'elles peuvent être subites. Tous les jours, suivant la remarque de Dodoëns, on voit des ictériques mourir subitement.

Quand l'ictère se déclare au milieu d'une fièvre, il faut toujours se tenir sur ses gardes, car il est rare que cette affection soit exempte de toute espèce de malignité. S'il y a des signes de coction, et qu'ils se manifestent vers le septième jour, l'ictère est une bonne chose, car alors il est critique. Si au contraire il y a des signes de crudité, et qu'il arrive dès le quatrième jour, il est mauvais, car il est symptomatique ; et, si la fièvre ne cesse pas, il est mortel ou il présage les maladies les plus graves.

Voici ce que dit Hippocrate, à propos de l'ictère, dans le traité *De Locis in hom.* : « Les purgatifs ne conviennent point « à cette maladie ; prenez garde qu'en les administrant vous « n'alliez augmenter encore le trouble de l'économie. Faites « plutôt boire du vin généreux, faites suer ; conseillez un « exercice actif, des bains, tout ce qui peut enfin donner au « visage une coloration plus belle et plus animée. » — *De Loc. in hom.*, n° 28.

L'hystérie, les calculs, la colique et la fin des fièvres intermittentes sont autant d'états morbides qui se compliquent facilement d'ictère. A l'autopsie des ictériques on trouve dans la vésicule du fiel ou des calculs, ou une bile gluante, semblable à du marc d'huile. Il ne faut pas oublier cela quand on traite cette maladie.

Lorsque l'ictère, une fois guéri, revient de temps à autre, c'est une marque infaillible que cette affection dépend d'une pierre dans la vésicule du fiel ; cette espèce d'ictère se reproduit nécessairement : elle est incurable, et finit toujours par donner la mort. Quant aux calculs des reins, ceux qui en meurent périssent habituellement avec des convulsions et du délire, ainsi que je l'ai vu quelquefois.

Trois ou quatre jours après leur naissance, les petits enfants éprouvent un véritable ictère, causé par la rétention

du méconium dans l'intestin. C'est la même cause aussi qui leur donne des convulsions.

L'esprit acide de sel ammoniaque a guéri une foule d'ictériques. L'un des remèdes que j'emploie le plus volontiers dans cette affection, c'est une décoction de petite absinthe. Du reste, le fraisier, la petite centaurée, le chardon béni, le marrube et la grande chélidoine peuvent remplacer avec toutes sortes d'avantages les fastueuses préparations dont les pharmacopées sont pleines contre cette maladie. La paronyque à feuilles de rue est une autre plante vantée dans le même cas par Boyle comme un médicament héroïque; et enfin, quelques gouttes du suc de concombre sauvage (*elaterium*) mêlées avec du lait de femme et respirées fortement par le nez, ont une incroyable vertu pour dissiper l'ictère.

Le médecin qui traite un ictère doit examiner d'abord avec tout le soin, toute la prudence dont il est capable, si la maladie est produite par une bile gluante, aigre et huileuse, arrêtée dans les vaisseaux hépatiques, ou bien si elle dépend d'une autre espèce de bile âcre, ténue, brûlante et toujours prête à s'enflammer. Ce sont deux états très-opposés de la bile, et leur différence emporte nécessairement l'indication absolue de traitements également opposés.

Quand on juge bien une maladie, on la traite bien; et c'est la bonté du diagnostic qui est la source des plus heureux succès en médecine. Or, voici les signes de la viscosité bilieuse : langue blanche, humide; inappétence extrême, prostration, peu ou pas de fièvre, et flatuosités après les repas. Le genre de vie, en outre, et le tempérament ont dû être, dans les cas de cette nature, généralement propres à développer cet état.

Les symptômes qui accusent l'âcreté et la ténuité de la bile sont, au contraire, les suivants : de la soif, une certaine sécheresse de la langue, un sentiment de chaleur brûlante et de la tension aux hypochondres, une altération quelconque du pouls, un tempérament sec et de la maigreur. Le genre de vie a dû être échauffant; vins généreux, épices, sucreries, etc.

Quand l'ictère reconnaît pour cause l'état huileux et gluant de la bile, il cède d'une manière admirable à l'emploi des mé-

dicaments tartareux et de l'eau de Tetuccio, qui est saline ; s'il n'y a pas de fièvre, donnez la potion suivante :

R.	Tartre de Bologne.	45	grammes.
	Eau de Tetuccio.	180	id.

Faites bouillir jusqu'à réduction du tiers, puis ajoutez :

	Sirop de fleurs de pêcher. .	120	grammes.

Buvez.

Quand l'effet purgatif commencera à se manifester, faites boire à différentes fois, comme on le fait à Rome, un flacon entier d'eau de Tetuccio que l'on aura fait tiédir. J'emploie souvent le même médicament dans le cas de calculs des reins, et je m'en trouve très-bien.

Si l'espèce de bile dont nous parlons a de la peine à se détacher de l'organe hépatique, reprenez deux ou trois fois le même purgatif à un jour de distance. Arrivez ensuite à l'usage du petit-lait bouilli avec le marrube et pris chaud tous les matins. Dans le cas où il y a surabondance de bile visqueuse et noire, on peut faire macérer chaque jour avec le petit-lait quatre grammes d'ellébore noir préparé, ou y ajouter une cuillerée du sirop cachectique de Fernel à l'ellébore ; ce sirop a des vertus incomparables dans les maladies chroniques.

Quand on sera arrivé par ce moyen à se débarrasser de toute la bile répandue dans l'organisme, et cela doit être le but principal de tout médecin qui agit avec prudence, il sera temps alors d'en venir aux ferrugineux et aux toniques. Cette méthode de traitement ne m'a jamais fait éprouver un seul mécompte, et j'en ai pu voir surtout l'évidente utilité chez un homme malade auprès des Thermes de Constantin et de la basilique des Douze-Apôtres, aux Franciscains.

Cette antique et vénérable basilique était sur le point de tomber en ruines ; mais on vient d'en décider la reconstruction sur un plan beaucoup plus vaste et plus magnifique ; les fondations ont été creusées cette année-ci même, et la première pierre posée par notre saint père le pape Clément XI.

C'est parmi les décombres de la vieille église, dans la chapelle de Saint-Antoine, à droite, que l'on découvrit, au mois d'août 1702, dans une grande caisse de marbre, les

ossements de l'illustre et immortel cardinal Bessarion de Trébizonde. Je les ai vus moi-même, je les ai touchés de mes mains, et je sentais dans mes yeux des larmes de joie et de bonheur, en songeant aux immenses services rendus par ce grand homme à l'église du Seigneur et à la république des lettres (1).

Si la viscosité excessive de la bile l'empêche de céder à tout ce qu'on a pu faire, j'emploie alors le vin médicamenteux suivant, qui ne m'a jamais trompé :

R.	Limaille d'acier enfermée dans un nouet.	16 grammes.
	Séné d'Egypte, mondé.	25 grammes.
	Epithym.	aa 12 gram.
	Rhubarbe choisie, coupée.	
	Petite absynthe.	aa 2 poign.
	Petite centaurée.	
	Baies de genièvre contuses.	une poignée.
	Espèces des trois santaux.	aa 5 gram.
	Espèces diarrhodon.	
	Vin blanc vieux, peu généreux.	3 litres et demi.

Faites macérer pendant deux jours sur les cendres chaudes ; passez à travers la chausse d'Hippocrate pour obtenir un vin très-clair.

Le malade prendra 120 grammes de ce vin, chaque matin, deux heures avant de manger, pendant 15 jours, ou plusieurs fois chaque jour, ou de deux jours l'un, suivant qu'il purgera plus ou moins énergiquement.

Ce vin, composé ainsi, d'après nos indications, est également utile dans les cas de squirrhe et d'obstructions viscérales, si surtout il y a beaucoup de viscosités et peu de fièvre ; c'est ce que j'ai vu entre autres chez une jeune fille malade, dans la voie Julia, près du pont Sixte ; chez un vieillard

(1) Cet enthousiasme de Baglivi ne surprendra certainement pas ceux qui connaissent tout le respect qu'inspirait aux savants du XVIIe siècle le souvenir de ces hommes qui avaient apporté en Italie tout ce qui restait des précieuses connaissances de la Grèce. Mais cet enthousiasme paraîtra plus naturel encore quand on saura qu'il s'y mêlait un peu de patriotisme. Le cardinal Bessarion, né en 1395, était de Trébizonde, et la famille de Baglivi était originaire de l'Arménie. Le Grec Bessarion faillit monter sur le siége de saint Pierre, après la mort d'Eugène IV, et il mourut à Ravenne en 1472.

ictérique malade dans la même rue, près de la prison Neuve; chez un autre homme de 40 ans, près de Saint-Louis-des-Français, c'est-à-dire à côté des Thermes-de-Néron; et enfin chez une femme veuve, malade de la rate, près le Collége de Pise, à côté du théâtre appelé vulgairement *la Torre di Nona.*

Il faut procéder d'une façon toute différente quand l'ictère, produit par une bile âcre, ténue et brûlante, entretient autour du foie et dans l'organe lui-même un état d'éréthisme et d'ébranlement spasmodique. Dans ce cas-là, c'est aux racines émollientes et apéritives qu'il faut avoir recours; telles sont, par exemple, celles de fraisier, de chiendent, de chicorée, bouillies avec le petit-lait. Il y a également d'autres moyens qu'on peut employer avec beaucoup d'utilité; ce sont les eaux distillées apéritives, les demi-bains, les fomentations émollientes des hypochondres, les boissons acidulées et toutes les préparations de même nature qui peuvent délayer la bile, en diminuer la production, ou favoriser son excrétion par l'urine et les selles. Il y a une foule d'auteurs qui donnent les plus grands éloges à l'emploi des eaux acidules dans le traitement de l'ictère, et j'ai vu guérir par ce moyen un homme absolument désespéré, malade sur la place du Collége romain, près de l'église Saint-Eustache.

Cette église tombait également de vétusté; on l'a abattue de fond en comble, et on la reconstruit maintenant (1702) à la même place, beaucoup plus vaste qu'elle était et beaucoup plus belle. C'est cette même année 1702, et pendant le mois de novembre courant, que Philippe V, après un long séjour à Milan, s'est rembarqué à Gênes avec une flotte nombreuse, pour retourner en Espagne, après un voyage aussi heureux pour lui que pour ses peuples, à travers l'Italie consolée par ses bienfaits.

Quelle que soit l'espèce de fièvre, ceux qui deviennent ictériques avant le septième jour sont en mauvais état. — Hippocr., *Aphor.*, IV, 62.

C'est ainsi qu'Hermocrate, devenu ictérique le sixième jour de la maladie, finit par succomber; et Héraclide aurait éprouvé le même sort à la suite d'un ictère survenu le sixième

jour, si une triple évacuation naturelle par les selles, le vomissement et l'hémorrhagie n'était venue le tirer de ce mauvais pas.

Défiez-vous de l'ictère quand il arrive avant le septième jour; au 7e, au 9e, au 11e ou au 14e jour, son apparition est un signe salutaire, si l'hypochondre n'offre point de tumeur dure; dans le cas contraire, la chose n'est pas sans danger. — Hipp., *Coaq.*, 121.

L'ictère reconnaît une foule de causes; il peut se déclarer d'abord à la suite d'une boisson ou d'une morsure malheureusement empoisonnées; une seconde cause c'est l'orgasme; une troisième c'est l'obstruction du foie, l'inflammation ou le squirrhe de cet organe, trois choses qu'Hippocrate confond sous le nom de dureté de l'hypochondre. Il y a d'ailleurs un accident qu'on doit nécessairement supposer dans toute espèce d'ictère, c'est la congestion de la bile dans le foie et l'altération de son mouvement secrétoire.

Les déjections de matières stercorales blanches dans l'ictère sont un signe grave.—Hipp., *Coaques.*, 36.

Quoique l'ictère soit excessivement dangereux dans les fièvres quand il se déclare avant le septième jour, il est loin d'être sans danger quand il paraît plus tard, s'il n'y a point en même temps de signe de coction. C'est pour cela qu'Hippocrate dit que l'ictère est critique au 7e jour, au 9e, au 11e et au 14e, pourvu que l'hypochondre n'offre point de dureté.

DE L'HÉMORRHAGIE

DANS LES MALADIES AIGUES.

Quand les hypochondres sont durs, tuméfiés, douloureux, cela présage une hémorrhagie vers les parties supérieures. — Hipp., *Prorrhét.*, 147.

Les hémorrhagies sont mauvaises quand elles se font du côté opposé à celui qui est malade. Telles sont, par exemple, dans les affections du foie, les hémorrhagies de la narine gauche.—Hipp., *Coaq.*, 327; *Prorrhét.*, 125.

Toute hémorrhagie est mauvaise quand elle se borne à quelques gouttes de sang, car, dans les maladies aiguës, rien de ce qui est petit ne peut être critique; toute évacuation de cette nature est donc de mauvais présage, à moins qu'elle ne soit l'annonce d'une autre hémorrhagie copieuse pour le jour critique; or, cela peut se reconnaître à la coction des urines, si cette coction existe le même jour qu'il y a évacuation de quelques gouttes de sang. — Hipp., *Coaq.*, 600.

Quand le frisson vient après une hémorrhagie au lieu de venir avant, comme cela doit se faire pour qu'il soit bon, ce frisson-là est funeste à la fois comme effet et comme présage. S'il vient après une suppression d'urine, au lieu de venir avant, il est également funeste.— Hipp., *Prorrhét.*, 51, 155; *Coaq.*, 5.

Lorsque, dans une maladie longue, il se fait une petite hémorrhagie par gouttes, c'est un signe de mort. — *Coaq.*, 340.

Une chose à laquelle il faut faire attention, c'est qu'à la suite d'une hémorrhagie abondante ou excessive, les fonctions intestinales se dérangent, les digestions deviennent mauvaises et les selles liquides. — *Coaq.*, 332; *Prorrhét.*, 133.

Les hémorrhagies quartes, c'est-à-dire celles qui arrivent le quatrième jour, sont mauvaises quand elles sont abondantes, ou du moins elles présagent une longue maladie; car le quatrième jour n'a lui-même avant lui aucun jour indicateur.

Dans les cas de systrophie inflammatoire des parties nobles, une hémorrhagie abondante qui survient dès le début emporte habituellement la maladie. — Duret.

Quand il tombe quelques gouttes de sang le quatrième jour, c'est un mauvais signe. —Hipp., *Epidém.*, II, III, 9.

Une petite excrétion de sang est toujours mauvaise quand elle coïncide avec de mauvais signes; c'est-à-dire, par exemple, quand elle arrive un autre jour que le jour indicateur, qu'il n'y a point de coction des urines, ou qu'elle n'est pas suivie, le jour critique, par une hémorrhagie abondante. Elle peut être bonne, au contraire, avec des signes favorables; et c'est ce qui arriva à Méton: le quatrième jour, il perdit quelques gouttes de sang, et le cinquième, après une forte hémorrhagie, la maladie fut jugée. — Hipp., *Epid.*, I, III, 19.

L'épistaxis n'emporte point les fièvres quartes, ni aucune des maladies qui se guérissent d'habitude par les déjections alvines. —Hipp., *De Judicat.*, n° 10.

Toute épistaxis est dangereuse le onzième jour, qu'elle se renouvelle ou non.—Hipp., *Prorrhétique*, n° 148; *Coaq.*, 337; L., 331.

Toutes les fois que le sang tombe du nez goutte à goutte, il ne faut jamais guère s'en réjouir, car c'est toujours un fort mauvais signe, quand ce n'est pas un signe de mort. — Duret.

Les hémorrhagies abondantes emportent les maladies graves. — Hipp., *Epidémies*, II, I, 7 in fine.

Chez les jeunes gens, la fièvre ardente se guérit par l'hémorrhagie ; chez les vieillards par la dysenterie. — Duret, *Comm. d'Hipp.*

Quand une petite hémorrhagie nasale vient compliquer un état de surdité, d'engourdissement ou de prostration générale des forces, c'est toujours quelque chose de fâcheux. En ce cas-là, des vomissements ou une perturbation alvine sont toujours avantageux. — Hipp., *Coaq.*, 334, 208; *Prorrhét.*, 141.

Ceux qui sont sujets à un écoulement sanguin réglé finissent par mourir épileptiques, si cet écoulement s'arrête. — Hipp., *Coaq.*, 345; Litt., 339; *Prorrhét.*, 131.

Quand un petit écoulement de sang par le nez vient compliquer un point de côté, c'est une chose très-grave. — Hip., *Coaq.*, 405; L., 399.

Toute hémorrhagie est excessivement dangereuse quand elle ne soulage pas. — Duret. — C'est qu'en effet l'énergie de la nature s'affaisse, quand elle se trouve précisément trompée du côté qu'elle espérait se sauver.

DE QUELQUES AFFECTIONS RARES DU FOIE.

Commençons d'abord par examiner le vomissement de sang venu du foie; on se trompe, en effet, quand on croit que toute espèce de sang rejeté par la bouche vient des poumons. Il en peut venir du foie, de la rate, de l'utérus, de la

tête; et c'est souvent le résultat des suppressions de règles; dans ce dernier cas, d'ailleurs, ce n'est pas un symptôme très-redoutable, car on le rencontre chaque jour chez les femmes. Quand le sang vient des hypochondres et surtout du foie, il y a des signes qui l'indiquent; ce sont d'abord les battements à l'hypochondre, avec douleur, ardeur et tension; ce sont ensuite les signes des obstructions, la couleur verte ou jaunâtre de la face ou du reste de l'enveloppe tégumentaire, les battements de l'artère cœliaque ou de l'ombilic. Dans le cas qui nous occupe, c'est un sang noir que l'on vomit, et non un sang spumeux; on en perçoit clairement la marche, et la main le sent évidemment monter de l'hypochondre, ainsi que Baillou l'observa chez un de ses malades. C'est une sorte d'hémorrhagie assez habituelle dans la jeunesse. Quand le vomissement de sang a ainsi son point de départ dans le foie, les astringents sont peu utiles; ce qu'il y a à faire, dans ce cas, c'est de nettoyer les premières voies et de les débarrasser de cet encombrement d'humeurs, dont la viscosité obstrue les alentours de l'organe et refoule le sang vers les organes supérieurs. Nettoyez donc les premières voies avec les décoctions apéritives, les apozêmes purgatifs, le tamarin, les myrobolans; puis, terminez le traitement par les ferrugineux.

Quand il y a crachement ou vomissement de sang, gardez-vous bien de recourir tout de suite aux astringents. Il est absolument indispensable de commencer d'abord par nettoyer le poumon de tout le sang que l'hémorrhagie a pu laisser extravasé dans le tissu de cet organe, et le meilleur moyen pour arrriver à ce but ce sont les abstersifs, les préparations où entrent le miel, l'orge, etc. En suivant une autre conduite, on s'expose à voir le mal finir par la suppuration et la phthisie.

Ceux qui crachent un sang noir, coagulé et semblable à une éponge, ont nécessairement quelque partie de l'organe pulmonaire frappée de sphacèle, et personne n'en revient. — Dodoëns.

Une autre affection remarquable du foie, c'est l'abcès de cet organe. Le père de la médecine est revenu plusieurs fois

sur cette question et en a parlé d'une manière excellente : « Lorsqu'à la suite d'une cautérisation du foie, dit-il, il sort « un liquide semblable à du marc d'huile, c'est mortel. » *Coaq.*, 451 ; Litt., 442 ; *Pronost.*, 18 circ. fin. « L'empyème « du poumon emporte plus de vieillards, et celui du foie plus « de jeunes gens. » — Hipp., *Coaq.*, 431 ; Litt., 423 ; *Pronost.*, 18.

Une vive douleur, qui devient gravative, des lipothymies, des mouvements de fièvre plus forts la nuit, des frissons soudains et inattendus, ce sont autant de signes d'une suppuration interne.

Quelques collections purulentes s'ouvent le vingtième jour ; d'autres le quarantième ; d'autres le soixantième. C'est une bonne chose quand le pus se fait jour au dehors ; c'est une chose mauvaise quand il marche vers les viscères. La vieillesse, la débilité, l'hiver et la viscosité des humeurs retardent l'époque de leur ouverture ; les conditions opposées l'avancent. — Hipp., *Coaq.*, 402 ; Littré, 396 in medio.

Si l'ouverture d'un abcès est immédiatement suivie de la disparition de la fièvre, ou si du moins elle s'adoucit ; si le malade recouvre l'appétit ; si le pus est blanc, inodore, et si l'intestin reprend ses fonctions naturelles, la santé ne tarde guère à se rétablir. Des conditions opposées amènent un résultat contraire.—Hipp., *Coaq.*, 402 ; Littré, 396 ; *Pron.*, 17.

Tout travail naturel qui dépose dans un organe une vomique ou empyème peut se reconnaître à certains signes, tels que la réapparition du frisson et de la fièvre. Il en faut excepter pourtant les vomiques du poumon, qui se forment dans l'ombre, sans que rien vienne troubler le silence des symptômes. Mais aussi, bien des fois, l'on n'en reconnaît l'existence qu'au moment où leur explosion, s'il est permis de le dire, a mis l'homme tout-à-coup aux portes du tombeau. Willis et Tulpius, entre autres, ont confirmé la vérité de cette observation (1).

(1) Willis (Thomas), né à Great-Bedwen, comté de Wilt, mourut à Londres en 1675.

Tulpius, ou Tulp (Nicolas), médecin, numismate et magistrat hollandais,

Les dépôts vers les oreilles et les pieds sont fort utiles dans la vomique des poumons. — Hipp., *Coaq.*, 395; L., 389; *Pronost.*, 18.

Dans le troisième livre *De Morbis*, Hippocrate donne un moyen de reconnaître l'empyème caché du poumon, quand son existence n'est révélée ni par l'expectoration purulente, ni par le frisson, ni par les douleurs de poitrine. Voici les expressions d'Hippocrate : « Placez le malade sur un siége « solide; faites-lui tenir les épaules par quelqu'un des as- « sistants; ces préparatifs une fois faits, imprimez vous-même « au malade une forte secousse, appliquez immédiatement « l'oreille sur les parois thoraciques nues, et cherchez de « quel côté il y a des signes de collection purulente. Il vaut « mieux que ce soit à gauche, car, à droite, les maladies « sont plus violentes, en raison même de la plus grande force « du côté droit. Si, du reste, les liquides sont assez épais « pour empêcher la fluctuation, et par conséquent la pro- « duction du bruit dans la poitrine, voyez s'il existe une res- « piration difficile, une toux fatigante et du gonflement aux « pieds; s'il en est ainsi, soyez sûr que la poitrine est pleine « de pus, et mettez en usage le fer et le feu pour lui donner « issue. » — Hipp., *De Morb.*, III, n° 26, éd. de Frob.

Les douleurs du mollet ou de la jambe, quand elles sont intolérables et qu'elles résistent à toute espèce de médication, sont habituellement produites par la pénétration d'une certaine quantité de pus qui a glissé entre les organes, depuis le foie jusqu'à la jambe. C'est une observation de Bauhin et de Houllier (1).

Il y a encore une douleur excessivement dangereuse du foie, et dont il n'est question que dans le traité d'Hippocrate *De Intern. Aff.* Voici ce qu'en dit le divin vieillard : « Douleur de

naquit à Amsterdam en 1594, fut mêlé aux plus grandes affaires de sa patrie et publia d'excellentes *Observations médicales* et des *Aphorismes*. Il mourut très-vieux, après 50 ans de magistrature et d'exercice de la médecine.

(1) Il y a eu plusieurs médecins de ce nom. Le plus célèbre, Gaspard Bauhin, né à Bâle en 1560, fut l'un des restaurateurs de la botanique et mourut en 1624.

« foie très-aiguë, s'étendant aux fausses côtes, à l'épaule et à la « clavicule, et rendant la respiration extrêmement difficile. Le « foie est très-sensible à la pression; fièvre, frisson, horripila- « tion, vomissements bilieux, coloration livide de la peau; les « aliments apportent dans l'intestin une sensation de brûlure « et des coliques violentes. Tous ces symptômes semblent en- « suite diminuer; mais, au moment où on s'y attend le moins, « la douleur étouffe le malade, surtout vers le septième jour, « durée ordinaire de la maladie. Quand on peut passer ce « terme on guérit; et c'est avec les bains, le lait et la diète « qu'on peut atteindre ce résultat.» *De Intern. Aff.*, n° 31, éd. de Frob.

Diemerbroeck a toujours vu, comme c'était l'avis d'Hippocrate, les blessures du foie amener la mort, à cause des hémorrhagies terribles qu'entraîne la lésion des gros vaisseaux (1). D'autres médecins, cependant, ont vu le contraire.

L'inflammation du foie ressemble quelquefois beaucoup à la pleurésie, et cette ressemblance est souvent une cause d'illusion pour les médecins. Les symptômes cependant ne laissent pas que d'être assez différents. Dans l'hépatite la douleur est plus bas, elle ne s'étend point aux fausses côtes; elle est gravative et non pongitive; la respiration n'offre pas d'altération remarquable, la coloration de la face est jaune, la toux sèche et sans expectoration, le pouls sans dureté, les selles liquides et un peu sanguinolentes. C'est tout le contraire dans la pleurésie.

Quand le hoquet vient compliquer l'hépatite, c'est un cas mortel, suivant Hippocrate.

Si c'est à la partie convexe du foie que se développe l'inflammation, il y a prédominance des symptômes pleurétiques; si, au contraire, c'est à la partie concave, c'est à l'estomac surtout que se rapportent les symptômes.

Lorsque l'administration du sel de nitre purifié a déterminé dans l'hépatite une abondante évacuation d'urine, c'est une

(2) Diemerbroeck (Isbrandt), né à Montfort, dans la Hollande, en 1609, mourut à Utrecht en 1674.

chose avantageuse ; les préparations de nitre peuvent être considérées comme une espèce de spécifique dans l'hépatite, et même à peu près dans toutes les inflammations. C'est ce qui explique l'utilité du petit-lait dans les affections inflammatoires ; le petit-lait, en effet, est saturé du nitre des plantes, qu'une sorte de chimie naturelle et spéciale a su retirer des produits de la digestion dans l'intestin des animaux.

Comme les purgatifs sont pernicieux dans toute espèce de maladies inflammatoires, en raison même de l'inflammation, ils le sont également dans l'hépatite. Si, cependant, il existe dans les premières voies un encombrement excessif d'humeurs dangereuses, le médecin doit chercher alors dans sa prudence le moyen d'en débarrasser l'intestin. Gardez-vous néanmoins d'aller de cette manière porter le trouble et l'agitation dans l'économie, comme cela arrive toutes les fois qu'il y a des accidents inflammatoires. J'ai l'habitude, dans les cas de cette nature, de commencer d'abord par opérer une déplétion sanguine. Le purgatif trouve ainsi la voie mieux préparée, et son action sur les humeurs s'exerce sans secousse et sans danger.

Ceux qui passent leur vie à écrire, soit par métier, soit par goût pour les lettres, succombent généralement à une sorte de phthisie qui débute par un enrouement fatigant, rebelle à toute espèce de remèdes, et qui finit par emporter le malade au bout d'une année tout au plus. J'ai vu cela trois fois à Rome ; est-ce la même chose pour tous ceux qui sont dans les mêmes conditions? L'habitude d'écrire, portée à l'excès, prédispose-t-elle à la phthisie? C'est une chose que l'on ignore ; mais c'est une chose prouvée aussi par l'expérience de tous les jours, que toutes les personnes qui abusent de l'étude et passent leur vie la plume à la main contractent la phthisie avec la plus grande facilité. Voici ce que je serais porté à croire : c'est que le sang et les esprits vitaux, mis en feu pour ainsi dire par la continuité et l'excès de la fatigue intellectuelle, se trouvent poussés, agités sans relâche, et finissent ainsi par acquérir des propriétés âcres et subtiles. Les veines jugulaires offrant alors une voie courte et rapide, le sang revient, comme un torrent, porter dans les poumons le feu, l'âcreté et le mouvement qu'il a

puisés dans la tête; son acrimonie crispe l'organe pulmonaire, elle l'ébranle, le contracte et le dessèche; c'est-à-dire qu'elle le place dans les conditions les plus favorables au développement de la phthisie, car le principe, la trame, pour ainsi dire, de cette affection c'est la toux, qui n'est au fond que le produit de l'éréthisme et de la chaleur pulmonaires. Or, cette chaleur et cet éréthisme sont produits eux-mêmes par cet état du sang qui nous occupait tout-à-l'heure; la tension continue et la fatigue de la tête le mettent en feu, le rendent subtil et âcre; les jugulaires lui permettent d'inonder rapidement les poumons, et c'est alors sur ces organes que viennent retentir l'agitation et les ravages de l'intelligence. Voilà, selon moi, la source de tant de maladies pulmonaires chez les hommes adonnés à l'étude.

DE LA RESPIRATION

DANS LES MALADIES AIGUES.

Dans les maladies aiguës, il est avantageux de conserver une respiration facile. Tant que les fluides peuvent circuler en liberté dans l'organe pulmonaire et en pénétrer le tissu, c'est toujours une condition fort utile pour l'évolution des bonnes crises.

Petite et fréquente, la respiration est un signe certain de l'inflammation interne des organes respiratoires; grande et rare, elle est un signe de délire ou de convulsion.

Quand elle est rare et petite, la respiration présage une mort prochaine. — Duret.

Dans la variole, quelle que soit la gravité des autres symptômes, une bonne respiration est toujours un symptôme excellent; j'ai vu cela mille fois; aussi, tant qu'un varioleux respire bien, ne perdez jamais l'espérance. La diarrhée sans doute est pernicieuse dans cette maladie, mais ce danger n'est rien auprès de celui qu'amène l'embarras de la respiration. Je vois tous les jours, en effet, des enfants varioleux guérir avec la diarrhée; peut-être même est-ce pour la nature

un moyen de nettoyer l'intestin, et d'y éteindre ce foyer d'incendie si habituel dans le bas-âge, et si propre à développer la violence de l'éruption variolique, quand la diarrhée n'en vient pas emporter les éléments. Mais, si la respiration s'embarrasse, si elle devient de plus en plus difficile, c'est un signe que la variole a envahi la poitrine et porté l'inflammation dans le tissu même de l'organe pulmonaire. Dans ce cas-là, il est difficile de ne pas perdre l'espérance, et bien peu de malades en reviennent. Chaque jour, en effet, ajoute quelque chose alors à la funeste irritation portée sur le poumon par la variole, et le virus variolique, au lieu de se déposer à la peau, comme il le faudrait, se jette sur le poumon, où l'appelle l'irritation de cet organe. C'est une chose que j'ai été à même d'observer, surtout pendant l'été de cette année (1702) : la sécheresse extraordinaire des quatre mois de cet été avait amené une constitution varioleuse chez les enfants; il en mourut un très-grand nombre à Rome, et c'est à peine s'il en revint quelques-uns parmi ceux qui eurent une variole confluente sans diarrhée. Cette maladie, du reste, ne fut pas la seule; il régna en outre une foule d'affections aiguës, érysipélateuses et inflammatoires.

S'il en faut croire les astrologues, les sécheresses de cette année auraient été le résultat de la grande conjonction de Mars, Jupiter et Saturne dans le signe du Bélier, constellation chaude et sèche, où se réuniront les trois planètes au mois de janvier prochain (1703). Et ce n'est pas là, malheureusement, d'après ceux qui s'occupent d'astrologie, le seul malheur que nous présage cette conjonction dans la brûlante constellation du Bélier; c'est à elle, disent-ils encore, que nous devons les discordes sanglantes que la mort de Charles II, roi d'Espagne, vient d'allumer de toutes parts. Le démon de la guerre semble en effet déchaîné sur l'Europe : rien n'échappe à son épouvantable fureur, ni la terre ni les eaux; et, s'il souffle quelque part avec plus de violence encore, c'est toujours sur la triste Italie, où les armées impériales sont commandées par le prince Eugène, la terreur de l'Islamisme, le grand capitaine qui écrasa les Turcs sur les bords de la Theiss, dans cette im-

mortelle journée où se termina la grande guerre de Hongrie et du Péloponèse, guerre qui commença par la levée du siége de Vienne et qui dura quinze années au moins, quinze années de défaites, de malheurs et de honte pour la Turquie (1).

Une bonne respiration doit toujours se considérer comme une chose infiniment importante pour la guérison de toutes les maladies aiguës fébriles, celles même qui se jugent en quarante jours. — Hipp., *Coaq.*, 260; Litt., 255; *Pronost.*, n° 5.

Quand la respiration se fait d'une manière beaucoup plus longue que d'habitude, c'est un signe de délire. — Hipp., *Pronost.*, n° 4.

Tout embarras de la respiration doit inspirer de l'effroi, à moins que cet embarras ne soit expliqué d'une façon naturelle par une perturbation critique ou par la crise elle-même. On n'est jamais dans un état bien dangereux, tant que la maladie et surtout le feu de la fièvre laissent au malade une respiration facile; et parmi ceux qui conservent cette liberté du jeu respiratoire sans éprouver d'autre part quelque douleur très-aiguë aux parties nobles, et tout en conservant un sommeil tranquille, Hippocrate n'en a jamais vu mourir un seul. — Duret, *Comment. sur les Coaq.*, p. 146.

Si la respiration grande et rare est un signe infaillible de délire, la respiration rare et petite est, pour le moins, un signe aussi certain de mort prochaine. — Duret, p. 150.

Il y a deux espèces d'embarras de la respiration qui annoncent le délire et la mort, ou qui du moins ne laissent guère d'espérance : c'est d'abord la respiration grande, rare et lente, et ensuite la respiration petite et rare. Cela prouve, en effet, que la volonté presque éteinte n'imprime plus leur jeu naturel aux organes qu'à mesure qu'elle s'y trouve forcée. — Idem, *loco citato*, p. 51.

Si la respiration grande et rare est un signe propre du

(1) C'est la bataille de Zenta, livrée le 11 septembre 1697, huit jours avant la paix de Riswick. Cette bataille, où assistait le Grand-Seigneur en personne, fut une des plus sanglantes de l'histoire moderne. Il resta sur la place, du côté des Turcs, 20,000 hommes, 17 pachas et le grand-visir lui-même.

délire, ce n'en est pas cependant un signe inséparable, car il n'y a que la volonté en défaut; le malade se laisse aller, et il attend, pour respirer, qu'il ne puisse plus faire autrement.— Idem, p. 149.

DE QUELQUES AFFECTIONS RARES DU POUMON.

On ne peut voir sans admiration, dans les ouvrages d'Hippocrate, tout le soin qu'a mis ce grand homme à noter d'une manière méthodique les différences qui caractérisent chacune des maladies. Parmi les affections de poumon, il en est une fort remarquable, à laquelle il a donné le nom de pneumonie léthargique. Voici ce qu'il en dit : « Les conditions de « la pneumonie sont aussi celles du léthargus; et ceux qui « échappent à cette dernière affection n'y échappent qu'avec « une suppuration pulmonaire.—Hipp., *De Morb.*, III, nº 5; *Coaq.*, 140; L., 13.

La pneumonie, dans ce cas, envahit de suite le poumon, en même temps que le léthargus; et la source de cette double affection n'est autre chose qu'une humeur pituiteuse, putride et gluante, qui vient sidérer les poumons; il y a toux et coma; et, lorsque la maladie doit être mortelle, le ventre se relâche, comme on peut le voir au traité *De Morbis*, III, nº 5. Ce n'est donc point avec des céphaliques qu'il faut combattre le léthargus, ni avec tous ces médicaments spiritueux propres à diminuer l'épaississement des esprits animaux et la viscosité des humeurs, pour parler le langage ordinaire des médecins; c'est au contraire avec des expectorants qu'il faut agir; c'est avec tous les moyens propres à évacuer au dehors la sérosité putride et gluante qui frappe le principe de la vie dans l'organe pulmonaire. Il ne faut jamais perdre de vue cette distinction utile dont j'ai pu, tout récemment encore, constater la vérité chez un vieillard malade, près des ruines du vieux Trésor, dans la rue qui mène de l'ancien Forum à la rue Neuve-des-Monts, au quartier Suburra; une seconde fois, chez un marchand, aux Esquilies, tout près de la basilique de

Sainte-Marie-Majeure; et enfin chez une autre personne qui demeurait aux Quatre-Fontaines, dans la voie Quirinale, qui aboutit à la porte Pia.

Les maladies pulmonaires finissent assez souvent par devenir comateuses; et cela s'explique, car le sang des parties supérieures, trouvant à son retour les poumons obstrués par la maladie, s'accumule dans les vaisseaux sinueux du cerveau et y développe avec rapidité les complications soporeuses.

Ce n'est point une chose rare de voir mourir un malade avec les plus graves symptômes du côté de la poitrine, sans qu'à l'autopsie on puisse trouver dans les poumons aucune lésion qui explique la maladie; dans ce cas-là, tout dépend habituellement d'une sérosité âcre, maligne et ténue.

C'est souvent très-peu de chose que le principe, l'ame d'une maladie; une sorte de souffle empoisonné, qui, caché dans les ténèbres de l'organisme, peut y braver toutes les recherches du scalpel anatomique. On voit cela tous les jours, surtout chez les hommes doués d'un tempérament sec et nerveux.

C'est également de la même manière que s'expliquent les pleurésies sèches, les asthmes secs, les hydropisies sèches, les douleurs venteuses des organes et toutes les maladies semblables. Ce ne sont en effet ni les productions, ni les infiltrations aériformes qui sont, dans toutes ces circonstances, la cause véritable du mal; voici comment les choses se passent : la fibre solide, naturellement sèche, aride et douée d'une élasticité considérable, voit tout-à-coup cette élasticité puiser une sorte d'exaltation au contact de quelque humeur âcre et irritante; elle se met alors à vibrer avec force, et finit ainsi par troubler de mille manières la circulation des fluides, ce qui devient la source d'une foule d'accidents divers, ainsi que nous l'avons expliqué au long dans notre *Traité sur l'Irritabilité et les Maladies des Solides*.

Dans le livre d'Hippocrate, sur les *Affections internes*, l'érysipèle du poumon tient également une place considérable. Voici les symptômes de cette maladie : Vomissements d'une humeur âcre et aqueuse, lipothymies fréquentes, douleur aiguë en avant et en arrière de la poitrine, soif ardente; le malade, en respi-

rant, ouvre les narines comme un cheval fatigué par la course; sa langue sort de la bouche comme celle d'un chien épuisé par l'ardeur du soleil; sa figure est enflammée; il se jette de côté et d'autre, et meurt le septième jour. C'est une maladie très-grave, et très-peu en reviennent, au témoignage d'Hippocrate.

Vient ensuite une affection pulmonaire extrêmement dangereuse, qu'on appelle le catharre suffocant. Cette espèce de catharre reconnaît pour causes principales la stagnation subite du sang et sa coagulation dans les poumons et au voisinage du cœur; ce qui arrive, par exemple, lorsque le froid vient tout-à-coup saisir un homme échauffé par des mouvements rapides, par le feu ou les autres principes de chaleur, par un excès de table ou un abus d'aliments acides; et enfin, par toutes les autres causes qui se rapprochent de celles-là. Les symptômes de ce catharre sont les suivants: Pesanteur et douleur à la poitrine, respiration difficile, voix entrecoupée, anxiété, toux, *stertor,* pouls rare et lent, écume à la bouche, etc.

Ce catharre-là n'est point un asthme, car la respiration y est bien autrement étouffée que dans l'asthme, et il s'accompagne en outre des mauvais symptômes suivants: coryza, pesanteur de tête, toux énorme, éternuement, suffocation imminente. Ce n'est point non plus une apoplexie, car le malade se livre à de si violents efforts de respiration qu'il semble à chaque instant sur le point de rendre le dernier soupir; dans l'apoplexie, au contraire, et dans la syncope, c'est à peine si la vie se décèle encore. L'écume à la bouche est le résultat de la stase sanguine dans les poumons; celle-ci entraîne avec elle l'arrêt de la circulation lymphatique vers la face, ce qui force la lymphe à sortir ainsi sous forme d'écume. Le catharre suffocant, comme nous l'avons dit tout-à-l'heure, est donc produit par la stagnation soudaine du sang vers le cœur et les poumons, et non pas, comme l'ont cru faussement les anciens, par une humeur pituiteuse coulant du cerveau sur le poumon.

Quand on arrive au fort de l'accès, la première chose à employer, ce sont les évacuations sanguines, même répétées. Donnez ensuite le blanc de baleine dissous dans l'infusion

d'hysope, et faites boire, par petites gorgées, aussi chaud que possible, au point pour ainsi dire de brûler la langue. Le mal va vite, et si l'on ne se hâte de tirer du sang, il se ralentit, se coagule, et l'on n'a plus le temps d'y apporter remède. Il faut donc diminuer la masse du sang, combattre sa coagulation, et provoquer de douces sueurs; les fleurs de sureau sont admirables pour cela; donnez aussi quinze gouttes d'esprit succiné de corne de cerf; car c'est un dissolvant énergique, auquel on peut recourir toutes les fois qu'il n'y a point à redouter quelque inflammation commençante; mais il faut avoir soin de saigner d'abord, comme nous venons de le dire, et donner ensuite l'esprit succiné dans l'eau distillée d'hysope. Faites boire, aussi chaudes que possible, les décoctions de pâquerette, de véronique, et autres médicaments pectoraux. Nous avons une grande confiance dans les décoctions de carline, d'aunée, de lierre terrestre, de tussilage; et nous recommandons le suc de pâquerette rouge comme un médicament puissant pour combattre les coagulations sanguines dans le catharre suffocant, au témoignage d'une foule d'auteurs.

DU MAL DE REINS

DANS LES MALADIES AIGUES.

Un flux de sang qui succède à une douleur des lombes est toujours abondant. — Hipp., *Coaq.*, 307; Litt., 301.

Quand une douleur des lombes remonte à la tête; quand les mains sont engourdies, qu'il y a des douleurs au cardia et des tintements d'oreilles, il arrive de grandes hémorrhagies, des diarrhées copieuses, et, le plus souvent, des troubles de l'intelligence. — Hipp., *Coaq.*, 308; Litt., 302; *Prorr.*, 139; Litt., 39.

Les maladies qui débutent par une douleur au dos se guérissent difficilement. — Hipp., *Coaq.*, 309; Litt., 303. — Les douleurs chroniques aux lombes et à l'intestin grêle, ainsi que celles qui glissent vers l'hypochondre avec fièvre et dégoût,

s'il survient une forte céphalalgie, se terminent par une mort cruelle, dans un état spasmodique. — Hipp., *Coaq.*, 317; Litt., 311; *Prorrhét.*, 100.

Une douleur des lombes qui revient à chaque instant, sans cause manifeste, présage une maladie terrible. — Hipp., *Coaq.*, 322; Littré, 316.

La douleur des lombes, quand elle s'accompagne d'assoupissement et d'anxiété, est une chose excessivement dangereuse. — Hipp., *Coaq.*, 323; Litt., 316.

Ceux qui ont mal aux reins et au côté, sans cause évidente, finissent par devenir ictériques. — Hipp., *Coaq.*, 325.

Quand le mal de reins se glisse vers l'hypochondre avec fièvre et dégoût, s'il arrive à la tête, il tue dans des souffrances horribles et spasmodiques; mais, s'il n'y arrive pas, s'il enfonce, pour ainsi dire, ses ongles acérés dans l'intestin, qu'il enveloppe comme le filet de pêche qu'on appelle *griffon*, il amène l'ictère. — Duret, p. 201.

Les douleurs lombaires qui remontent, ainsi que les gonflements de rate, amènent l'hydropisie; il en est habituellement de même lorsque les affections des lombes se communiquent au mésentère, au mésocolon ou aux intestins. — Duret, p. 329.

Les douleurs lombaires vagues, avec et sans fièvre, se terminent d'ordinaire par une sciatique.

Lorsqu'un homme en pleine santé, ayant d'ailleurs le ventre resserré et l'estomac en bon état, éprouve à tout propos en hiver du froid et de la pesanteur aux lombes, on peut s'attendre à une sciatique, à une douleur rénale, ou peut-être à une strangurie. — Hipp., *Coaq.*, 487; L., 477.

Les affections douloureuses aux lombes se terminent par une évacuation de sang. — Hipp., *Coaq.*, 306 et 621; L., 310 et 610; *Prorrhét.*, 146.

Les douleurs lombaires se terminent facilement en sciatiques et en hémorrhoïdes. — Duret, *Coaq*.

Les douleurs lombaires qui arrivent sans motif dans les maladies aiguës doivent inspirer les plus vives inquiétudes. — *Coaq.*, 322.

Les douleurs cervicales sont effrayantes; elles sont mortelles quand elles s'accompagnent de délire. — Hipp.

Dans les maladies chroniques sans espoir, les douleurs à l'anus sont mortelles, que ce soient des ténesmes ou des douleurs dysentériques. — Hipp.

Dans toute espèce de maladie c'est une bonne chose quand le corps offre partout une température égale. — Hipp.

Lorsqu'une fièvre quelconque s'accompagne d'un cours de ventre opiniâtre, enveloppez les pieds de bandes et d'applications chaudes, afin de les maintenir dans un état de chaleur continuelle, et si les pieds d'ailleurs vous semblent dans des conditions de température suffisante, arrangez-vous de façon qu'ils ne puissent se refroidir. C'est un point recommandé par Hippocrate.

Le froid aux pieds, comme j'ai pu l'observer souvent, amène des affections abdominales, des coliques et autres maladies de même nature. Pour se bien porter et vivre longtemps, c'est une précaution fort utile de se garantir les pieds du froid et de l'humidité, car les rapports sympathiques sont fort remarquables entre les pieds et le mésentère, et même entre les pieds et le cerveau.

Quand on a froid aux pieds, il se fait d'habitude, suivant Duret, une soudaine répercussion d'humeurs, qui les entraîne, les refoule sur d'autres organes, les oreilles, la tête, le cou, etc.

Hippocrate, dans son livre *Des Jours critiques,* décrit une sorte de maladie avec délire, produite par une affection du foie, et qui s'accompagne d'un froid aux pieds continuel, ce qu'il est bon de ne pas oublier. — *De Dieb. Judic.*, n° 4.

Les personnes atteintes de scorbut ou d'hypochondrie éprouvent souvent des douleurs lombaires qui pourraient faire croire à la présence de calculs, lorsqu'au fond il n'y a rien de semblable; c'est une sorte de rhumatisme produit par quelque sérosité âcre, saline, qui se jette d'un organe sur l'autre. Interrogez le malade, demandez-lui s'il a ressenti quelquefois les mêmes douleurs dans d'autres parties du corps; s'il en est ainsi, vous pouvez être sûr que la douleur lombaire est le ré-

sultat de cette humeur âcre, saline et vague dont nous parlons, et que les calculs ne sont pour rien dans cette affaire. Les infusions de violette, le petit-lait, le lait bouilli, de douces purgations avec la casse sont des moyens fort utiles au début de cette maladie; plus tard les décoctions de scabieuse dans le petit-lait, ou de vipères fraîchement tuées, amèneront une guérison solide, en provoquant des sueurs douces et modérées.

Les douleurs lombaires qui arrivent sans motif présagent des hémorrhoïdes ou l'éruption des règles.

Dans toute douleur lombaire, l'affection peut intéresser le muscle psoas; quelquefois ce sont les reins ou les muscles externes, et plus souvent le mésentère. Cette dernière espèce de douleur lombaire, celle qui tient à une affection mésentérique, se rencontre à chaque pas dans l'atmosphère de Rome, et je la retrouve tous les jours chez une foule de malades. Il n'y a pas, dans cette ville, une seule maladie qui puisse lutter de fréquence avec les affections mésentériques diverses causées par l'amas, l'encombrement d'humeurs crues et putrides dans les glandes de cet organe. Or, comme le mésentère est fixé vers le milieu des lombes par un ligament solide, il n'est point étonnant, sans doute, que sa souffrance simule les souffrances lombaires; et toutes les fois que les médecins, séduits par la trompeuse douleur des lombes et par la chaleur qu'on y remarque habituellement alors, se laissent aller à prescrire les émulsions et tous les réfrigérants de la thérapeutique, le seul but qu'ils atteignent, c'est d'accroître la masse et la fermentation des mauvaises humeurs qui encombrent le mésentère; les douleurs faussement rapportées aux lombes redoublent de violence, et la maladie finit enfin par devenir extrêmement dangereuse.

Lorsqu'une longue suppression des selles, une constipation insolite, l'altération du goût, une légère inappétence, un sentiment de pesanteur générale, enfin, m'ont convaincu que la douleur des lombes n'est autre chose que le résultat d'une obstruction mésentérique, j'ouvre le traitement par des fomentations abdominales et des lavements, j'emploie ensuite les purgatifs, et cette méthode me permet d'enlever ainsi toute

espèce de douleurs dans l'espace de quelques jours; mais ces douleurs-là ne sont point des douleurs lombaires : ce sont véritablement des douleurs mésentériques, et c'est une chose que les médecins ne doivent jamais perdre de vue s'ils ne veulent pas éprouver de mécompte.

Les affections douloureuses des lombes passent facilement à la néphrite, et réciproquement.

Lorsque les collections purulentes du rein tendent à s'ouvrir un passage au dehors, elles glissent et viennent aboutir entre les muscles lombaires; aussitôt que la présence du pus s'est manifestée au dehors, ouvrez avec le fer et procurez-en l'évacuation. C'est un précepte de l'illustre Duret.

DE LA SIPHYLIS ET DES AFFECTIONS GLANDULAIRES.

Quand une fois le mal vénérien a pénétré dans l'économie, il est bien difficile d'en effacer la trace; l'administration des spécifiques peut mettre un frein à ses ravages, mais elle ne vient point à bout de l'éteindre. Après trente ans et davantage, vous le retrouverez en face de vous, sous le masque d'une autre maladie, défiant ainsi la sagacité des médecins, qui ne verront qu'une affection ordinaire dans une maladie causée par le réveil d'un virus siphylitique oublié.

Dans la plupart des cas, l'impuissance vénérienne n'est elle-même qu'un résultat de la faiblesse et de l'impuissance de l'imagination; or, cette faiblesse, cette impuissance, il y a une foule de causes qui peuvent les produire : c'est la crainte, c'est la honte ou une certaine débilité d'intelligence; c'est l'application excessive aux études, aux affaires, et mille autres circonstances de la même nature.

Les hommes doués d'une imagination forte; tous ceux, par exemple, qui, dans chaque branche des connaissances humaines, s'élèvent au-dessus de la foule, sont généralement fort enclins à l'amour et insatiables de plaisirs. C'est qu'en

effet cette même énergie des esprits vitaux qui donne à l'intelligence la pénétration et la force, donne également aux facultés génératrices plus de développement et de puissance.

Il y a cependant une exception à faire; c'est le cas où l'épuisement des forces physiques n'est lui-même que le résultat d'excès intellectuels ou d'abus du travail, car alors la plus brillante intelligence peut s'allier avec l'impuissance des organes de la génération.

Si les excès vénériens, en provoquant une effusion immodérée du sperme, peuvent amener chez les libertins la consomption dorsale, d'un autre côté, un excès de continence, en amassant continuellement vers les lombes le fluide spermatique retenu dans l'économie, peut produire, chez les hommes chastes, une accumulation exagérée de graisse lombaire. C'est une chose dont il est bon d'être averti dans le traitement des maladies.

Ceux qui, dans leur jeunesse, ont eu des gonorrhées, échappent rarement, sur leurs vieux jours, aux tourments causés par les ardeurs d'urine.

Il arrive assez souvent que l'impuissance a pour cause unique quelques ulcérations méconnues du rectum; le pus secrété dans ce cas semble exhaler alors une sorte de vapeur qui va porter la putréfaction dans les vaisseaux séminifères, ainsi que le fait remarquer Henri de Heers au quatrième livre de ses *Observations* (1).

L'abus immodéré du vin et de l'eau-de-vie peut produire l'impuissance vénérienne, la paralysie, le tremblement et d'autres affections cérébrales qui, du reste, se guérissent avec la plus grande facilité aussitôt qu'on a renoncé à cette funeste habitude. J'ai fait une observation de cette nature chez un personnage attaché à la maison du pape Innocent XII. L'abus de l'eau-de-vie avait amené chez lui un tremblement du bras très-grave qui dura plusieurs mois et ne disparut qu'après que le malade eut renoncé à l'usage de cette liqueur, ce

(1) Henri de Heers, médecin et mathématicien, né à Tongres en 1576, mourut en 1636.

qu'il ne fit complètement, du reste, qu'après la mort de ce pontife; or, pour le dire en passant, c'est le 27 septembre 1700, à neuf heures du soir, qu'arriva ce triste événement, et ce fut au mois de novembre suivant qu'on apprit la mort de sa majesté catholique Charles II, roi d'Espagne. Les cardinaux réunis en conclave procédaient alors à l'élection du nouveau pape, qui fut proclamé à l'unanimité, après une délibération très-courte, le 23 novembre 1700, pendant que Rome entière, stupéfaite à la nouvelle inattendue de cette mort royale, restait plongée dans l'épouvante et l'affliction.

La phthisie et l'hypochondrie sont assez habituellement la suite de l'impuissance.

Un stimulant énergique des organes générateurs, c'est le lait de femme. Faites donc sucer aux impuissants le lait d'une belle nourrice, s'il en faut croire Ettmueller et quelques autres médecins illustres.

Une douleur fixe, opiniâtre et fatigante au milieu de la poitrine, sans toux, etc., indique en général une infection vénérienne contractée depuis longtemps et qui ne se manifeste que par ce seul symptôme.

Quand une maladie méthodiquement combattue résiste à toutes les médications les plus rationnelles, on doit soupçonner quelque infection siphylitique, et, dans ce cas-là, le mal cédera peut-être à l'administration des anti-vénériens, comme je l'ai vu assez souvent.

Il y a des médecins qui n'osent pas donner le lait et le petit-lait dans les cas de siphylis avec émaciation et marasme, parce que, suivant eux, l'acide vénérien coagule ces liquides avec une grande énergie et ne fait ainsi qu'ajouter à la puissance du mal. Il y en a d'autres, au contraire, qui ne manquent pas de les prescrire, sans s'occuper aucunement de cette coagulation. Quant à moi, voici la méthode que je suis : je commence d'abord par mettre le malade à un régime sudorifique; j'emploie les décoctions, les bains d'étuves, les onctions mercurielles, et dès qu'une fois je suis ainsi venu à bout de dompter la virulence de l'acide vénérien, si je vois que

l'émaciation amène avec elle un état grave de faiblesse et de langueur, j'administre habituellement le petit-lait coupé d'abord; je prescris ensuite le lait d'ânesse, pur ou coupé, et je me trouve bien de cette méthode. C'est à chacun, du reste, à consulter son expérience, quand il s'agit de l'administration du lait.

Dans les cas de fièvre lente, compliquée de douleurs vagues, de maigreur et d'âcreté du sang, avec tous les symptômes d'une siphylis grave, j'administre le petit-lait de la manière suivante, qui m'a toujours bien réussi :

Pr. Petit-lait clarifié 500 gram. plus ou moins; salsepareille incisée et contuse, 8 gram. environ; faites macérer pendant la nuit sur des cendres chaudes; le matin ajoutez un peu de semence de coriandre; faites bouillir quelques instants, passez et buvez. Si l'émaciation n'est pas encore très-considérable on peut ajouter de la chair de vipère. Ayez soin, du reste, pendant le cours du traitement, de tenir le ventre libre, et si vous suivez bien cette méthode, vous ne pourrez manquer d'en retirer de grands avantages.

Il arrive assez souvent que le virus acide de la siphylis, après avoir traversé, pour ainsi dire sans y toucher, la masse du sang, va souiller dans leurs vaisseaux les sucs nutritifs et la lymphe, d'où il envahit sans difficulté les organes nerveux et les glandes, aux narines surtout, à la gorge et à l'aine. Or, par cela seul que le sang, dans cette hypothèse, reste pur, il n'y a rien qui doive étonner quand on voit des hommes infectés de cette manière rester pleins de vie et de santé, le teint frais, et ne portant au dehors aucune trace de lésion intérieure. On dirait ces hommes plus forts que la maladie; mais ce serait une grave erreur, car ils la portent partout avec eux : elle circule dans tous leurs organes, charriée par le fluide épais de la lymphe, qui, dans sa marche lente, en dépose le principe dans toutes les glandes de l'économie.

Or, tout cela rend la guérison fort difficile, et infiniment plus que si la maladie avait son siége dans la masse du sang lui-même.

Les maladies de la lymphe sont excessivement rebelles, et la

cause la plus légère suffit pour les faire dégénérer en squirrhes, pour les transformer en inflammations ou en fièvres hectiques incurables. En effet, quand une fois la lymphe se trouve coagulée dans une glande par l'action de quelque acide, il devient fort difficile de lui rendre le mouvement qu'elle a perdu; et, en outre, il suffit qu'une seule glande éprouve l'altération dont nous parlons pour que cette même altération se développe immédiatement dans un foule d'autres avec la plus grande facilité, ouvrant ainsi une large porte aux maladies les plus graves.

Si vous échauffez trop dans les maladies des glandes, vous aurez tort; si vous rafraîchissez trop, vous aurez tort également; délayez donc, et rafraîchissez de temps à autre, puis évacuez par les selles ou par les sueurs, et mettez la plus grande prudence dans l'emploi d'une médication échauffante; car, sans cela, ces organes deviennent facilement squirrheux.

Je le répète, apportez la plus grande prudence, les précautions les plus minutieuses dans le traitement des maladies glandulaires; rafraîchissez, délayez, et hâtez-vous ensuite d'évacuer les principes morbides, au moyen des purgatifs, et même, si cela vous semble nécessaire, au moyen des sudorifiques : c'est là surtout le grand secret du traitement.

Un membre peut se trouver frappé de paralysie, par suite d'une infection vénérienne; dans ce cas-là, ce sont les onctions mercurielles qui se montrent, sans contredit, les plus efficaces, quoique le mercure soit peu ami des nerfs : c'est un fait dont j'ai pu vérifier l'exactitude chez un malade qui demeurait à côté de l'ambassade de Venise, au commencement de l'ancienne voie Flaminienne, à l'extrémité du quartier Marforio. C'est là d'ailleurs un des principes développés, dans le chapitre de la paralysie, par Hercule Saxonia de Padoue, le médecin peut-être qui a le plus savamment traité des maladies vénériennes (1).

Quand le mal vénérien s'est fixé pendant longtemps sur

(1) Saxonia, né à Padoue en 1551, exerça à Venise et dans sa ville natale. Il a laissé de nombreux monuments de son savoir, et mourut à Padoue en 1607.

quelque organe, il en diminue le ton et l'énergie. J'ai vu, par exemple, à la suite d'une gonorrhée chronique, un homme tomber dans l'impuissance absolue des organes de la génération; chez un autre, un ulcère aux parties génitales eut exactement le même résultat.

Les professions différentes, les diverses positions sociales font varier également le siége des symptômes siphylitiques, qui semblent avoir, suivant les circonstances, des organes de prédilection. Ainsi, les hommes de peine et les gens du peuple, obligés de gagner chaque jour le pain qui doit les nourrir, ont les articulations généralement affaiblies par la fatigue d'un travail incessant. Que ces hommes soient soumis à l'infection vénérienne, et vous verrez chez eux le mal se fixer sur les articulations avec une sorte de préférence, précisément à cause de la fatigue toute spéciale de ces organes. Aussi, dans cette condition de la vie, c'est habituellement sous la forme de douleurs articulaires, de paralysies ou autres maladies des articulations que se manifeste l'affection siphylitique. Chez les hommes de lettres ou de cabinet, dont la tête est généralement épuisée par l'étude, c'est la tête qui devient le siége principal de la maladie, et la siphylis, dans ce cas, se traduit ordinairement par des affections cérébrales. Les musiciens, au contraire, dont les poumons, chaque jour en jeu, offrent par cela seul moins de résistance à la maladie, voient chez eux la siphylis assiéger pour ainsi dire cet organe et ne s'en éloigner jamais.

Quant aux femmes, celles du peuple comme celles du monde, les habitudes sédentaires ou même l'oisiveté qui leur sont habituelles amassent aux environs du mésentère une grande quantité d'humeurs crues et épaisses dont la présence finit par éteindre le ton de cet organe; aussi est-ce là que se manifeste plus spécialement la siphylis chez les femmes; et, en général, toutes les personnes qui vivent au sein du luxe et du loisir, quand elles ont contracté la siphylis, deviennent habituellement la proie d'accidents de la même nature : ce sont des crudités, des obstructions, de l'inappétence, de la pâleur, des fièvres mésentériques lentes, des phthisies, des hydropi-

sies, tout ce qui fait enfin le cortége des maladies du mésentère.

On pourrait ainsi passer en revue toutes les autres conditions sociales.

Tâchons donc de ne point oublier ce principe important, toutes les fois que notre profession nous appelle à traiter des affections vénériennes. On ne saurait croire quel jour il répand sur la thérapeutique de ces maladies, comme j'ai pu m'en assurer cent fois, et l'une des conséquences qui en découlent, c'est que les médicaments anti-vénériens doivent s'administrer de différentes manières : ici sous la forme sèche, là sous la forme humide; telle personne se trouve bien des sudorifiques et des étuves sèches; telle autre s'en trouve fort mal; ce qu'il lui faut, au contraire, ce sont des décoctions sudorifiques légères et des bains tièdes; si des préparations mercurielles énergiques guérissent ceux-ci, elles feront beaucoup de mal aux autres, et l'on peut dire exactement la même chose de tous les anti-siphylitiques.

Il y a des douleurs de côté produites par la siphylis et qui ne peuvent se guérir qu'avec les onctions mercurielles et les décoctions de bois sudorifiques. Comme ces sortes de douleurs se font sentir généralement la nuit et qu'elles résistent à toute espèce de remèdes, on ne peut les expliquer sans recourir à l'influence mystérieuse de quelque infection spéciale, et ce que l'on doit faire alors, c'est de leur opposer des remèdes qui s'adressent spécialement à cette infection.

Toutes les ulcérations, toutes les blessures, si légères qu'elles soient, sont toujours difficiles à guérir chez les vénériens, et elles se compliquent facilement de gangrène.

Il y a des médecins fort savants et en grand nombre qui considèrent la racine de bardane comme un des médicaments les plus héroïques contre la siphylis.

Les personnes qui ont été soumises à des frictions mercurielles sont pour longtemps à l'abri de la fièvre, s'il en faut croire l'incontestable expérience de Potier. Il en est de même des ouvriers employés aux mines de mercure ; jamais ou presque jamais ils n'ont la fièvre, suivant l'obser-

vation de M. Ettmueller, l'un des praticiens modernes les plus pénétrants et les plus distingués, l'un de ceux que la jeunesse, si elle veut nous croire, aura sans cesse devant les yeux, sûre d'y trouver l'essence de la médecine ancienne et moderne, et en outre des formules de médicaments infiniment utiles (1).

On regarde généralement le mercure comme le médicament spécifique de la siphylis, ce qui ne doit pas empêcher, je crois, de chercher d'abord quelque moyen plus doux.

La siphylis, la scrofule et la lèpre tuberculeuse sont, suivant moi, des maladies fort voisines l'une de l'autre; ce sont trois hydres que le mercure seul peut vaincre, peut écraser comme l'Hercule de la fable, s'il en faut croire notre illustre Baillou. La thérapeutique entière n'a point de filets assez forts pour braver les griffes tranchantes du monstre siphylitique, mais il est sans force lui-même pour échapper aux rets indestructibles où sait l'envelopper son héroïque ennemi le mercure.

Si vous avez affaire àun malade dont l'économie soit pleine d'humeurs épaisses, gluantes et pituiteuses, gardez-vous bien d'administrer le mercure à l'extérieur ou à l'intérieur, avant d'avoir graduellement diminué la viscosité de ces humeurs et de les avoir évacuées par des purgations réitérées. Sans cela, le mercure ira s'embarrasser dans ces viscosités, et bientôt, si quelque fermentation nouvelle vient à les jeter dans le torrent de la circulation, il deviendra lui-même la cause des plus graves accidents, tels que la carie des os, l'atrophie, les tumeurs glanduleuses, les tremblements, les salivations opiniâtres, etc.

La siphylis se range au nombre des maladies contagieuses; elle se communique de diverses manières : par le coït, la lactation, les baisers sur des lèvres malades, et même simple-

(1) Michel Ettmueller, né à Leipsick en 1644, mourut dans la même ville en 1683. Ettmueller avait parcouru presque toute l'Europe pour y recueillir les vastes connaissances dont il a fait preuve; il laissa un fils digne de son nom.

ment en couchant dans le même lit qu'une personne infectée. Toute communication avec une femme infectée peut d'ailleurs n'être pas nécessairement suivie de bubons, de gonorrhée ou autres accidents siphylitiques; n'allez pas croire, cependant, que l'on soit dans ce cas-là à l'abri de tout danger; l'énergie vitale des fluides et des solides a été assez grande, sans doute, pour protéger actuellement les organes contre la pénétration du virus, mais laissez tomber un peu cette énergie, affaiblissez le ton de la fibre, et vous verrez tout-à-coup le poison longtemps caché sortir, pour ainsi dire, de sa retraite et dominer en maître, en tyran, sur l'économie terrassée. C'est toujours donc une bonne chose de ne point s'abandonner aux plaisirs des sens, mais c'est une chose bien autrement utile de les savoir éviter quand ils sont impurs. Si, d'ailleurs, l'abus des plaisirs peut énerver les forces, leur usage, quand il est tempéré par la raison, peut au contraire, suivant Celse, donner au corps une activité plus grande.

La différence des complexions et des tempéraments exige des modifications tout aussi variées dans l'administration des médicaments anti-siphylitiques. Tantôt il faut employer la forme sèche, tantôt la forme humide; c'est le mercure pour les uns, pour les autres c'est la salsepareille, ou bien ce sont les bains d'étuve et ceux d'eau tiède, c'est-à-dire un bain d'étuve le matin et un bain d'eau tiède le soir. Quelquefois ce sont les bains tout seuls ou de douces sueurs provoquées suivant une méthode qui m'appartient, en faisant asseoir sur un petit siége le malade enveloppé de linges; on place ensuite sous le siége lui-même un réservoir d'eau bouillante, dont la vapeur va se répandre sur toute la surface du corps. Enfin, suivant que le malade est amaigri ou qu'il conserve encore un peu d'embonpoint, il faut prescrire les décoctions, et les administrer, ou largement, comme on fait pour les eaux thermales, ou en petite quantité, comme on fait d'ordinaire pour les décoctions sudorifiques. Voici une décoction que j'emploie assez habituellement dans les cas de siphylis compliquée d'amaigrissement notable, de consomption et de fièvre hectique.

Pr. Salsepareille et guy de chêne incisés et contus, de chaque 100 gram., eau de fontaine, vingt litres; faites infuser pendant vingt-quatre heures sur les cendres chaudes, dans un vase de terre verni. Ajoutez alors antimoine cru et pierre ponce broyée, renfermés dans deux nouets différents, de chaque 100 gram.; faites bouillir jusqu'à réduction au tiers; vers la fin, ajoutez cinnamomum contus 45 gram., et passez. — Prenez ensuite le résidu et faites une seconde décoction avec la même quantité d'eau et de la même manière que la première. Le malade boira cette décoction à ses repas en place de vin; il en prendra en même temps 350 grammes (deux verrées) environ le matin à jeun, et autant le soir, quelques heures avant souper, chaude ou froide suivant l'état de force ou de faiblesse de son estomac. Avant de mettre le malade à l'usage de cette décoction, purgez-le; et tous les dix jours, pendant la durée du traitement, faites prendre le soir, avant souper, quelque doux laxatif, afin de débarrasser les premières voies de toutes les impuretés qu'une longue maladie a pu accumuler dans ces organes. Il faut continuer l'emploi de cette décoction trente ou quarante jours, après quoi on peut en cesser l'usage, et terminer, si l'on veut, le traitement par un dernier purgatif, afin d'entraîner d'une manière complète les restes d'une maladie désormais vaincue (1).

A propos des maladies vénériennes, il y aurait bien des choses à dire sur la gonorrhée siphylitique et sur quelques moyens particuliers de la combattre, dont j'ai constaté l'infaillible efficacité chez plusieurs de mes malades, sans les avoir publiés jusqu'à présent. Il en est de même des chancres de la verge, contre lesquels je possède certains remèdes infiniment utiles et d'un effet aussi sûr que rapide; mais j'aurai en temps et lieu l'occasion de revenir sur toutes ces choses.

(1) Cette tisane anti-siphylitique ne diffère pas au fond de toutes celles qui ont eu dans le siècle dernier une réputation et des succès constants, sous des noms très-variés : elle aurait même sur les tisanes de Feltz, de Zittmann, de Vigaroux, de Pollini, l'avantage de la simplicité, avantage qui la mettrait au premier rang, si toutes ensemble elles n'étaient pas, les unes comme les autres, de simples modifications de la *tisane lusitanienne*.

DE LA COLIQUE.

La colique bilieuse s'accompagne très-souvent d'aphonie et d'une certaine raucité de la voix, qui durent presque tout le temps de la maladie. Ce dernier symptôme se manifeste également dans la plupart des fièvres qui reconnaissent la bile pour point de départ. C'est donc un signe que l'on peut ajouter à ceux qui caractérisent les maladies causées par la bile ou par sa présence dans le sang, et par la combustion de particules sulfureuses et salines.

Dans les cas de colique opiniâtre, s'il arrive une sueur copieuse et générale, avec épuisement et résolution des forces, attendez-vous à une attaque prochaine de paralysie.

Lorsque, dans la colique, le ventre est distendu ou rétracté d'une manière inégale, lorsque les muscles se raidissent sans symétrie, c'est un signe que la maladie est nerveuse plutôt qu'intestinale.

L'une des suites les plus habituelles de la colique, c'est la paralysie; il faut donc bien prendre garde d'abuser des opiacés dans cette maladie, car les opiacés ont pour conséquence ordinaire d'amener des sueurs abondantes, ce qui, dans les cas de colique, ne peut guère manquer d'amener la paralysie.

Il y a un spécifique pour la colique, de quelque nature qu'elle soit : c'est la camomille, surtout si l'on a soin d'administrer d'abord une potion sudorifique avec l'esprit de corne de cerf, l'antimoine diaphorétique et la poudre de licorne fossile.

Quand vous prescrivez les opiacés contre la colique, ajoutez-y le castoreum, qui a le double avantage de combattre le narcotisme et la douleur elle-même.

Les pilules suivantes m'ont rendu les plus grands services dans les cas de coliques occasionées par la viscosité, l'épaississement, l'acidité morbide des humeurs et des aliments dans les premières voies. Pr. poudre de rue et sel gemme, à volonté, quantité égale; miel épuré, Q. S. faites une masse, etc.

Rappelez-vous également la recette suivante, qui est fort bonne : Pr. poudre de feuilles de figuier sauvage (celui qui a poussé dans la terre et non sur un mur), 6 grammes ; poudre de feuilles d'orme, 1 gramme 25 cent. ; mêlez et donnez avec une infusion. La douleur cessera sur-le-champ (1). La même poudre, prise dans du vin blanc, est spécifique pour éteindre les douleurs néphrétiques ; il faut seulement, dans ce cas-là, que la quantité de poudre de feuilles d'orme soit supérieure à celle de feuilles de figuier. C'est le contraire pour la colique.

Quand il arrive que des coliques nerveuses opiniâtres et des douleurs spasmodiques du ventre reconnaissent pour cause la présence d'une humeur âcre et corrosive, examinez s'il y a en même temps de la soif, de la sécheresse à la langue et un sentiment de chaleur générale ; car, dans ce cas-là, lors même que tous les autres moyens se sont montrés inutiles, il reste encore un moyen plein d'efficacité : c'est la saignée suivie de quelque potion anodyne, d'une infusion de camomille surtout. Immédiatement après la saignée, on voit souvent la douleur s'éteindre tout-à-coup, étouffée pour ainsi dire en naissant ; les fibres intestinales raidies par le spasme se relâchent et laissent échapper enfin la masse de gaz que leur contraction retenait dans l'abdomen. Il y a une observation de Spigel qui s'accorde parfaitement bien avec ce précepte. En faisant l'autopsie de quelques personnes qui avaient succombé à une sorte de fièvre hémitritée, accompagnée d'atroces douleurs abdominales, il remarqua dans l'intestin des signes évidents d'inflammation et d'érysipèle. Or, dans un cas de cette nature, négliger la saignée ou lui substituer des purgatifs, comme on fait

(1) Huxham, dans son *Traité de la Colique de Devonshire*, plaisante beaucoup cette prescription, tout en comparant le sommeil de Baglivi à celui d'Homère. Mais, d'abord, est-il bien sûr que les propriétés d'une plante soient exactement semblables, quelle que soit la nature du terrain où elle croît ; et ensuite l'enthousiasme d'Huxham pour l'opium doit-il le rendre aveugle au point de dire que Baglivi proscrit ce médicament dans la colique ? Tous ceux qui liront ce paragraphe entier auront de la peine à le croire. Et enfin, l'efficacité absolue de l'opium en Ecosse et en Angleterre prouve-t-elle nécessairement une efficacité semblable dans un climat tout différent ? Baglivi a le soin de répéter dix fois qu'il écrit à Rome : *Scribo hæc in aere romano.*

trop souvent, n'est-ce pas une chose absolument contraire à la raison ? (1).

Presque toujours les demi-bains affaiblissent les douleurs de la colique. Recourez donc à ce moyen toutes les fois que cette espèce de douleurs se montrera rebelle.

Lorsque les douleurs abdominales sont le résultat d'un refroidissement subit; lorsqu'elles sont survenues, par exemple, après avoir marché pieds-nus sur des pavés froids, appliquez des briques chaudes sous la plante des pieds, et, à mesure que la chaleur s'y fera sentir, vous verrez la douleur du ventre s'effacer, disparaître même en fort peu de temps.

Des observations qui me sont propres m'ont convaincu qu'il existe une mystérieuse et inexplicable sympathie entre les affections du ventre et celles de la peau. J'ai vu des coliques se transformer en maladies articulaires; j'ai vu, d'un autre côté, des affections articulaires emportées sur-le-champ par une colique ou un cours de ventre. Ceci n'est, du reste, que l'application pratique de cette pensée d'Hippocrate : « Ventre lâche, « peau resserrée; peau lâche, ventre sec. » — *Epid.*, VI, III. — Aussi, voit-on tous les jours, dans la pratique, les diarrhées les plus longues céder comme par enchantement à l'emploi des diaphorétiques, lorsque tous les autres moyens ont échoué.

Quand les matières fécales cessent d'être retenues, quand la douleur change de place ou disparaît d'une manière intermittente, c'est que la maladie touche à sa fin.

Les douleurs de colique se terminent quelquefois par un abcès, et quelquefois par l'hydropisie.

Quand la douleur diminue après les selles ou une émission de gaz, elle a beau reparaître plus tard, c'est toujours un bon signe.

Lorsque la colique s'accompagne de vomissements, de sueurs froides, tous les moyens ordinaires peuvent échouer; mais alors la teinture de succin triomphe du mal présent, et met à l'abri du mal futur.

(1) Les hémitritées dont il est question étaient probablement une espèce de fièvres typhoïdes; et l'expérience a prouvé, contre le raisonnement, que la méthode purgative n'était pas contre-indiquée d'une manière bien absolue par les phénomènes inflammatoires de l'abdomen, du moins dans nos pays.

Avant d'en venir aux opiacés, faites toujours prendre un lavement. Les diaphorétiques combinés avec les opiacés sont infiniment utiles dans la colique.

Vous ne ferez jamais grand bien à vos malades, si vous ne commencez par distinguer exactement la colique humorale de la colique nerveuse.

La poitrine et l'intestin s'accommodent mal de tout ce qui est froid; il faut y prendre garde dans les diverses maladies de ces organes.

Les coliques habituelles et endémiques, celles surtout qui reconnaissent pour cause l'usage d'un vin acide, se guérissent avec les sudorifiques seuls; on devra, du reste, administrer chaque soir, en outre, quelque médicament anodin. Une chose que j'emploie très-volontiers dans ce cas, ce sont les pilules faites avec le diascordium de Fracastor et la confection d'alkermès ou d'hyacinthe, etc.

Les pilules de Matthéus, connues en Angleterre sous le nom de pilules de Starkey, ont véritablement des propriétés admirables dans toute espèce de douleurs internes ou externes. Dans les cas de douleurs siphylitiques, j'ai l'habitude de donner, conjointement avec elles, le calomel et la résine de gayac. Je fais boire ensuite par-dessus tout cela ma tisane anti-siphylitique, dont j'ai parlé plus haut. Quant à la composition des pilules de Starkey, vous en trouverez la formule dans la Pharmacopée de l'illustre Georges Bate, premier médecin du roi d'Angleterre (1).

Les purgatifs sont quelquefois fort heureusement employés dans la colique, dans les cas surtout où il n'y a ni vomissement, ni fièvre, et pourvu qu'on les donne sous forme liquide. J'em-

(1) Nous donnons ici la composition de ces pilules qui ont joui d'une juste célébrité :

Extrait d'opium bien purifié.	60	grammes.
Poudre de réglisse	60	id.
— d'ellébore blanc.	60	id.
— — noir.	60	id.
Savon de Starkey	180	id.
Essence de térébenthine.	Q. S.	

Faites une masse.

Dose : 50 centig. à 1 gramme 25 centig.

ploie habituellement la poudre cornachine à la dose de quatre grammes, et je fais boire par-dessus une infusion de fleurs de camomille.

Quand la douleur intestinale est fixe et s'accompagne de fièvre, elle se termine d'ordinaire par un abcès; il n'en est plus de même si la douleur est vague et change de place.

DU DÉLIRE.

Sous le climat de Rome, l'emploi des vésicatoires dans le délire m'a toujours semblé plus nuisible qu'utile, et plus souvent suivi de la mort que de la guérison. C'est là du reste une question fort grave et qui vaut la peine d'être soumise à une plus longue série d'expériences et d'observations.

Sous le même climat, dans les cas de délire, les vésicatoires m'ont toujours paru plus utiles pour les femmes que pour les hommes, et la proportion de celles qui guérissent est plus considérable.

Quand je vois venir le délire, ou même quand déjà il existe, au lieu d'appliquer des vésicatoires, j'ai l'habitude d'ouvrir la veine du pied, ou bien la salvatelle, à une main ou à l'autre; j'ordonne ensuite des boissons délayantes, telles que les tisanes de semences froides, celles de melon, etc., et le délire se trouve pour ainsi dire *jugulé*.

Lorsque la langue devient noire dans les maladies aiguës, il est bien rare que ces symptômes n'entraînent pas le délire.

Si vous trouvez à la fois chez un malade du délire, une fièvre aiguë, de la sécheresse à la langue, et tous les symptômes d'une violente inflammation viscérale, gardez-vous bien de lui appliquer des vésicatoires; car, presque toujours alors, la maladie n'en devient que plus grave, et elle se termine habituellement par les convulsions et par la mort. Si, au contraire, dans les cas de cette nature, vous faites ouvrir la veine du front ou celle du bras, et que vous ayez soin de donner ensuite des boissons délayantes en abondance, vous verrez guérir vos

malades avec la plus grande facilité. C'est là, du reste, une question à laquelle nous avons donné des développements convenables dans le petit *Traité* que nous avons publié *sur l'Usage et l'Abus des Vésicatoires*.

Dans les cas de délire, un cours de ventre, surtout s'il se manifeste vers la période de coction, emporte habituellement la maladie. C'est une chose que j'ai vue cent fois : des malades, tourmentés par le délire, en proie à l'anxiété, à l'agitation, sont tout-à-coup pris de diarrhée, et dès le lendemain un mieux sensible se déclare.

L'observation prouvait donc qu'un cours de ventre emportait souvent le délire. Ce fut là, à mes yeux, un avertissement de la nature, et je n'eus point à me repentir de l'avoir suivi ; car il m'arriva plus d'une fois d'administrer avec le plus grand bonheur la poudre cornachine, ayant soin, comme je l'ai dit plus haut, de faire boire ensuite et avec abondance quelque boisson délayante, telle que la décoction d'orge, celle de corne de cerf en poudre, le sel de prunelle et autres adoucissants, toutes les fois surtout qu'il y avait sensation de chaleur viscérale, ou que l'on pouvait soupçonner une inflammation cachée.

Quand le délire se transforme en léthargus, c'est un fâcheux symptôme ; il en est tout autrement quand le léthargus passe au délire.

Les fièvres ardentes sont toujours accompagnées d'urines ténues et colorées. Toutes les fois donc que vous verrez des urines de cette nature devenir plus blanches et plus ténues encore, examinez s'il y a en même temps de l'insomnie, du trouble dans la vue, de l'hésitation dans la parole, etc., et, dans ce cas, annoncez hardiment l'invasion prochaine du délire.

Les urines jumenteuses, c'est-à-dire celles qui sont épaisses et troubles, ne manquent presque jamais d'amener le délire avec elles dans toute espèce de maladies aiguës. Ainsi donc, si, avec des urines semblables, vous trouvez chez vos malades de la propension au sommeil, de la petitesse du pouls et d'autres symptômes de coagulation, vous pouvez sans crainte annoncer l'approche d'un léthargus infaillible. Si, au contraire, elles s'accompagnent d'insomnies, de douleurs de tête, de sé-

cheresse de la langue, d'ardeurs intestinales, annoncez un délire prochain, comme je l'ai fait moi-même fort souvent dans les hôpitaux d'Italie.

Les acides légers et les préparations de cinabre, avec les émulsions, forment sans contredit la partie la plus sûre et la plus héroïque des médications internes que l'on peut opposer à la frénésie. C'est le sentiment de Waldschmitt.

On a guéri un certain nombre de fous et de maniaques en les plongeant dans l'eau froide, comme on fait pour les hydrophobes, que l'on ne peut guérir qu'en les plongeant ainsi dans l'eau coup sur coup. Cette méthode de traiter la folie a été mise en pratique avec le plus grand succès par M. Robertson, en Angleterre, comme on peut le voir au § 29 du *Traité de l'homme,* par Mercure, fils de Van-Helmont (1).

DE L'ASTHME.

Si vous ne voulez pas éprouver de continuels mécomptes dans le traitement de l'asthme, commencez d'abord par vous mettre en état de distinguer exactement l'asthme humoral de l'asthme nerveux.

Si votre malade ne respire qu'avec peine, ouvrez la veine du bras, quand même l'asthme serait compliqué d'hydropisie. — Hipp., *Epid.*

Si le soir, à l'heure du sommeil, ou plutôt encore après trois ou quatre heures de repos, un homme se lève tout-à-coup, étouffé, pour ainsi dire suffoqué par un accès d'asthme; s'il ouvre précipitamment les fenêtres, aspirant avec avidité l'air qui lui manque, soyez sûr qu'il est travaillé par une hydropisie de poitrine. C'est une chose bien plus certaine encore, si l'on commence à voir s'infiltrer les extrémités, se dé-

(1) Le baron François-Mercure Van-Helmont fut, comme son père, un esprit brillant et singulier, mais il ne laissa pas, comme l'a fait son père, une trace profonde dans les sciences. Ses ouvrages ne sont guère que des traités de théologie *illuminée.*

colorer la face, et, par-dessus tout, s'il se manifeste dans le bras une espèce d'engourdissement, un commencement de paralysie. Cet engourdissement néanmoins est une chose que l'on observe également dans d'autres maladies pulmonaires, surtout dans la péripneumonie.

Quand la pleurésie ou la péripneumonie viennent compliquer un asthme, il est rare que la maladie ne soit pas mortelle.

La dysurie qui survient dans le cours d'un asthme est un bon signe, et celle qui cesse tout-à-coup chez un asthmatique ramène l'asthme sur-le-champ. Ceci confirme une observation que nous avons eu plusieurs fois l'occasion de faire : c'est que, dans les maladies de poitrine, il faut toujours, d'accord en cela avec la nature, favoriser l'élimination de la matière morbifique par les urines, à cause de la sympathie considérable qui existe entre la poitrine, les jambes et les organes de la génération, et parce que les affections qui ont leur siége dans ces parties du corps se changent facilement l'une dans l'autre.

Les diurétiques pris parmi les sels alcalins et acides sont loin d'être sans danger dans les maladies de poitrine, car ils excitent la toux et exaspèrent la maladie; la poudre de cloportes, au contraire, les préparations de térébenthine, le baume du Pérou, les décoctions de racines apéritives, le sirop d'althéa, de Fernel, etc., ont le double avantage de pousser fortement aux urines, sans irriter aucunement la délicatesse des membranes pulmonaires.

Quand il survient des dépôts aux extrémités inférieures chez un asthmatique, ces dépôts peuvent emporter l'asthme. — Rhazès (1). — Aussi les cautères aux jambes sont-ils fort utiles dans l'asthme.

Les accès d'asthme reviennent plus souvent quand la température est froide et humide, surtout s'il y a en même temps des habitudes crapuleuses.

(1) Rhazès ou Razi (Mohammed Aboubekr-ibn-Zakaria), né dans le Khoraçan, vers 850. Ses ouvrages forment une véritable encyclopédie médicale, qui servit longtemps, même en Europe, de base à l'enseignement de la médecine. Il mourut vers 923.

L'asthme vient de deux sources principales, l'hérédité ou les excès.

L'asthme dure autant que la vie chez les vieillards, et quelquefois même chez ceux qui ne le sont pas.

L'asthme est une maladie qui s'attache de préférence à l'obésité et au loisir.

Il n'est point rare de voir l'asthme passer à l'inflammation pulmonaire ; n'employez donc qu'avec beaucoup de discrétion les médicaments diffusibles dans cette maladie; sans cela, vous aurez bientôt fait d'amener l'inflammation sur les membranes si délicates du poumon, continuellement inondées par le torrent de la circulation tout entier.

L'asthme, quand il est violent, peut mettre un malade à la porte du tombeau. Le seul moyen de conjurer le danger, c'est la saignée pratiquée sur-le-champ, répétée même s'il est absolument nécessaire, ou bien faite à la fois sur un bras et sur l'autre. Donnez en outre le sperma-ceti à la dose d'un à quatre grammes dans une tisane excessivement chaude, après quoi la respiration reprend sa liberté. S'il est d'ailleurs une espèce d'asthme où le sperma-ceti ait des résultats véritablement merveilleux, c'est dans celle qu'on appelle habituellement l'asthme humoral ou pituiteux.

Si vous rencontrez un asthme produit par une pléthore quelconque ou par quelqu'un de ces catharres qui arrivent rapidement à leur période de maturation, examinez bien la nature et la marche de la toux : si elle est humide et qu'elle vienne tout-à-coup à cesser, ou seulement que l'expectoration diminue, sans que la difficulté de respirer disparaisse, le malade est à deux doigts de la mort. — Valescus de Taranta.

DE L'ASTHME (APPENDICE).

L'inégalité du pouls est un symptôme habituel de la plupart des affections pulmonaires.

Toute maladie qui survient aux jambes et aux parties gé-

nitales chez un asthmatique peut emporter l'asthme, et quand l'asthme disparaît, les pieds s'infiltrent.

Si vous voyez diminuer la quantité de l'urine pendant le cours d'une maladie pulmonaire, attendez-vous à une hydropisie, ainsi que je l'ai remarqué surtout chez une dame malade vers le trésor du grand hôpital du Saint-Esprit, auprès du môle d'Adrien. Cette observation est du 30 novembre 1700, le même jour que Notre Saint-Père le Pape Clément XI, au milieu d'un concours immense de peuple attiré par la nouveauté de la cérémonie, fut sacré évêque dans la basilique du Vatican, par S. E. le cardinal de Bouillon, doyen du Sacré-Collége et prélat aussi remarquable par sa piété que par son caractère.

Si l'asthme reconnaît pour cause la rétropulsion de la gale, faites coucher avec un galeux pour rappeler l'affection cutanée; ou bien encore faites battre la peau avec des orties.

Si vous voulez combattre un accès d'asthme avec avantage, recourez au sperma-ceti dissous dans l'eau d'hysope ou dans une infusion très-chaude. Faites boire d'ailleurs toujours très-chaud, si vous voulez, dans ces cas-là, triompher de la maladie.

Les vomitifs sont fort utiles dans l'asthme humide, ainsi que dans celui qui provient d'un état saburral de l'estomac. L'ébranlement que produit cette médication débarrasse en effet l'organe pulmonaire des viscosités qui l'obstruent, ou les détache des parois de l'estomac. Le sulfate de zinc est merveilleux pour cela; ainsi donc, suivant l'âge, le tempérament et les forces, donnez-en d'un à quatre grammes, un peu plus ou un peu moins, dissous dans deux cents grammes d'eau d'orge ou de tisane (1). Puisque j'ai l'occasion de parler ici de cet excellent médicament, je dirai tout de suite que je l'emploie volontiers comme émétique, et que je le considère comme un

(1) Ce vomitif, remis en honneur depuis quelques années par M. Toulmouche, est certainement un excellent médicament dans tous les cas qui réclament à la fois des vomitifs et des anti-spasmodiques; mais la dose est peut-être un peu forte. Du reste, la thérapeutique ancienne, d'une manière générale, était, il faut l'avouer, beaucoup plus hardie que la nôtre.

anti-épileptique puissant dans les maladies convulsives du jeune âge, habituellement causées par un amas de crudités impures dans l'estomac et les premières voies. Mais revenons à la question qui nous occupait tout-à-l'heure : le sulfate de zinc procure donc des vomissements répétés, l'estomac se nettoie de toutes les impuretés qui l'encombrent, et les poumons, secoués en même temps que l'estomac, se débarrassent comme lui des mucosités et de la maladie.

Je me suis convaincu par mes propres observations que l'estomac est presque toujours la source de cette espèce d'asthme qui dépend de l'abondance des humeurs et des crudités; aussi, j'ai l'habitude, pour nettoyer cet organe, d'administrer de temps à autre les pilules d'hiera et d'agaric avec une prise de crème de tartre de Pierre Castelli. Je donne en même temps chaque matin une cuillerée d'oxymel scillitique édulcoré avec un peu de suc de pomme d'api, et je fais boire par-dessus une tisane de chicorée où j'ai fait bouillir en même temps une quantité légère, 25 à 30 centigr. seulement, de bois de sassafras ou d'aloës. L'estomac une fois débarrassé, il faut le mettre à l'abri d'une nouvelle attaque, ce qu'on peut obtenir en faisant prendre tous les jours notre décoction stomachique de bois de calambach, ou les espèces diarrhodon, ou la poudre tonique de Duchêne. Tous ces médicaments-là sont fort utiles pour nos malades à Rome ainsi que dans le reste de la péninsule. Il serait donc bon peut-être qu'on épargnât un peu aux médecins d'Italie les injures que leur prodigue, dans le nord, cette espèce d'insensés qui veut absolument nous faire combattre toutes les maladies avec des remèdes chimiques. La chaleur du climat dans nos contrées, la faiblesse de l'estomac habituelle aux Italiens, leur genre de vie, tout cela, je crois, ne ressemble guère à ce qu'on voit dans le nord; et, au lieu de médicaments puisés dans le règne minéral, ce sont des médicaments pris dans les deux autres règnes qui nous sont nécessaires. Loin de nous, cependant, l'idée de mépriser la chimie! C'est une science que nous estimons, au contraire, que nous regardons comme digne de l'admiration la plus grande. La Hollande est pleine d'hommes illustres qui font

honneur à la médecine autant qu'à la république des lettres : ceux-là, nous avons pour eux toute la considération qu'ils méritent, et la gloire de leurs écoles brille à nos yeux, comme elle brille aux yeux de tout le monde ; mais il y a des insensés parmi eux, il y a des esprits téméraires qui parlent sans mesure de tout ce qui les entoure, et qu'il nous est bien permis de regarder avec tout le mépris dont ils sont dignes.

Il y a quatre médicaments qui, dans l'asthme humide et gastrique, l'emportent de beaucoup sur tous les autres : ces quatre médicaments sont la gomme ammoniaque, l'oxymel scillitique, le sperma-ceti et le julep de tabac.

Dans le cas où l'invincible viscosité des humeurs ne leur permet point de se détacher de la muqueuse pulmonaire, c'est au julep de tabac que je conseille de recourir. — Pr. julep de tabac 8 grammes ; sirop d'althéa simple 60 grammes. M. — On peut à volonté mettre un peu plus ou un peu moins de sirop d'althéa, afin de diminuer l'âcreté du tabac et ses propriétés nauséeuses, et pour l'empêcher d'agir ainsi trop vivement sur le poumon. C'est donc au médecin, dans les cas particuliers, à juger de la quantité de sirop qu'il faut ajouter au julep, après quoi l'on donnera par jour au malade quelques cuillerées de cette mixture, et l'on fera boire chaque fois, immédiatement après, quelque tisane pectorale, une infusion, par exemple, de lierre terrestre, de véronique, de scabieuse, etc. Cette médication vous donnera des résultats merveilleux, comme je l'ai vu moi-même, entre autres exemples, chez une femme très-distinguée, malade auprès du théâtre et du temple de la Paix, à côté de l'ancien Forum Agonale, maintenant place Navonne.

Les cautères aux jambes sont habituellement fort utiles dans les maladies graves de la poitrine, suivant ce principe du divin vieillard : « Les dépôts aux jambes dans une maladie de poitrine sont une bonne chose. »

Les matières saburrales et visqueuses peuvent s'amasser quelquefois dans les premières voies et dans les poumons en si grande quantité, qu'il devient impossible de les évacuer par les expectorants, avant d'avoir pour ainsi dire facilité le pas-

sage de ces derniers au moyen de quelque médicament particulièrement propre à nettoyer la poitrine. Lorsque je me trouve dans des circonstances aussi graves, aussi désespérées, j'ai un moyen qui m'a souvent réussi avec le plus grand bonheur. — Pr. gomme ammoniaque blanche et limpide 1 gram. 75 c.; faites fondre à une douce chaleur, avec tout le soin possible, dans suffisante quantité de vin blanc; aussitôt que la solution a acquis une consistance convenable, ajoutez alors du vin blanc de bonne qualité, autant que vous l'entendrez, 60 gram. environ, et 120 gram. d'eau d'hysope; après quoi vous ferez boire aussi chaud que possible. — Dans l'asthme humide et gastrique, dans le catarrhe suffocant, ce médicament réussit très-bien contre l'épaississement des humeurs; et, lors même qu'il ne parvient pas à les évacuer par les selles, il vient à bout de le faire par la toux et l'expectoration. C'est là une chose que j'ai vue souvent, et entre autres chez un homme malade auprès de l'amphithéâtre Flavien et du vieux temple de la Paix, sur le Forum, au mois de mai 1700.

C'est le 20 du même mois qu'arriva dans les murs de Rome Côme III, grand-duc de Toscane. Il était venu dans cette ville pour y visiter les lieux saints, à l'occasion du grand jubilé; ses galères l'avaient amené au port d'Ostie, nouvellement reconstruit par le pape Innocent XII sur les ruines de l'ancien, et le reste du voyage se fit en voiture jusqu'à Rome, où le prince fut accueilli par le souverain pontife et entouré des preuves de sa munificence. Ainsi, par exemple, c'est une règle que les chanoines seuls de Saint-Pierre au Vatican puissent toucher les saintes et illustres reliques conservées dans cette église; mais le Saint-Père, afin de permettre au grand-duc de contempler de près et de tenir dans ses propres mains ces restes vénérables, lui accorda, par une faveur spéciale, le titre de chanoine dans le chapitre de cette basilique. Ce fut donc en cette qualité que, revêtu de l'aube et de l'étole, Côme III montra lui-même les saintes reliques à la foule immense que la solennité du jubilé avait attirée ce mois-là de tous les points de l'univers, et qui ne dut quitter enfin la ville reine du monde que pénétrée d'admiration pour les œuvres de piété accomplies

dans cette ville sous le pontificat des papes illustres qui, de nos jours, ont gouverné l'Eglise.

L'asthme des femmes doit presque toujours se combattre avec les médicaments utérins associés aux béchiques.

L'asthme des femmes en couche, quand il est très-aigu, ne manque guère d'être mortel.

La pleurésie quelquefois se purge avec difficulté. Or, quand cette maladie se trouve, au début, dans les conditions dont nous parlons, et qu'arrivée à la période d'état elle se complique en outre d'un embarras plus grand de la respiration, avec viscosité des crachats, fièvre considérable et anxiété, on doit alors apporter tous ses soins à débarrasser la poitrine; sans cela, après trois ou quatre semaines, la maladie se terminera par un empyème presque toujours mortel. Le moyen que j'emploie habituellement pour prévenir cette funeste terminaison, ce sont les feuilles fraîches de véronique.

Pr. feuilles fraîches de véronique et de lierre terrestre, de chaque une poignée; faites bouillir dans du petit-lait bien clarifié; passez et faites boire chaque matin. En place de petit-lait, faites, si vous le voulez, avec les mêmes plantes, une simple tisane, et, si la fièvre est trop forte, si l'éréthisme inflammatoire du poumon vous fait craindre la véronique, dont la saveur est toujours quelque peu piquante, n'employez que le lierre terrestre et les racines de scabieuse, avec addition de 30 gouttes de l'élixir de propriété de Van-Helmont, par distillation avec l'eau de cinnamomum sans aloës. Avec cela, vous débarrasserez la poitrine sans danger, dans les cas de pleurésies les plus désespérés. — Mais c'est à Rome que j'écris; j'écris pour l'atmosphère de Rome.

Dans les cas d'asthmes chroniques et invétérés, nerveux ou humides, je conseille d'aller respirer l'air de la campagne, et je préfère à tout autre celui des campagnes labourées. Je recommande même au malade de marcher derrière les bœufs, quand ils labourent, de suivre pas à pas le sillon fraîchement tracé, et de respirer à pleins poumons les émanations sulfureuses et nitro-salines qui s'en échappent alors et qui viennent remplir l'atmosphère. Le ton de la fibre pulmonaire, affaibli

par de longues souffrances, finit ainsi par se réveiller; les émanations nitro-salines dispersées par la chaleur centrale du globe le raniment, l'affermissent, et, à mesure qu'il revient à son premier état, les fluides, à leur tour, circulent avec plus de liberté à travers la trame pulmonaire, et la maladie vaincue disparaît.

Les délayants, le petit-lait, les infusions de violettes, les émulsions de semences de melon, la gelée de corne de cerf et le lait sont des moyens thérapeutiques de beaucoup supérieurs à tous les autres, dans cet état particulier des poumons qu'on appelle l'asthme sec. Les sirops, au contraire, l'abus des médicaments, les purgatifs, ce sont des choses dont il faut se garder comme de la peste : leur usage détruit les digestions et favorise le développement des crudités; celles-ci, à leur tour, ne tardent pas elles-mêmes à faire naître un asthme humide, et tout ce que l'on a gagné à cela, c'est d'avoir deux asthmes au lieu d'un.

Les personnes attaquées d'asthmes nerveux et chargées d'embonpoint finissent habituellement par voir leur maladie se tourner en hydropisie de poitrine; c'est qu'alors les éternelles secousses de la toux amènent à la fin la rupture des lymphatiques du poumon, et par suite l'épanchement thoracique.

Nous avons dit plus haut que la saignée enlevait sur-le-champ un accès d'asthme; mais il faut bien se rappeler aussi que les évacuations sanguines répétées affaiblissent de plus en plus et éteignent la vigueur du sang, ce qui détermine enfin une hydropisie générale. Attaquez donc le mal dans sa cause; cela vaut mieux que d'en adoucir seulement la violence à force de saignées.

Les malades attaqués d'asthme nerveux supportent mieux l'été que l'hiver.

Quand l'asthme se complique de pleurésie, on en meurt la plupart du temps. C'est ce que j'ai vu chez un malade qui demeurait sur le Marché-aux-Bœufs, auprès du temple antique d'Antonin et de Faustine.

L'asthme, la dysurie et l'arthrite sont des maladies qui se transforment facilement l'une dans l'autre.

Les asthmatiques sentent comme une ceinture, une sorte de corde, dont la constriction embrasse la poitrine au-dessus de l'estomac. Or, c'est la convulsion du diaphragme et non celle du poumon qui produit ce phénomène.

DE LA DIARRHÉE ET DE LA DYSENTERIE.

La diarrhée n'a souvent point d'autre cause que le chagrin ou une affection morale; et, dans ce cas-là, rien n'en peut venir à bout tant que la cause persiste. Ceux qui se trouvent en proie à une maladie de cette nature finissent par tomber dans une espèce de fièvre erratique et s'éteignent enfin dans la consomption et le marasme.

La sueur qui survient dans le cours d'une diarrhée enraie cette maladie.

La diarrhée est pernicieuse dans les affections pulmonaires, ainsi que chez les femmes en couche et chez les enfants malades de fièvres mésentériques.

Quand vous traitez une diarrhée, ne débutez jamais par les astringents. Sans cela, vous déterminerez infailliblement des obstructions viscérales et intestinales, dont vous ne pourrez peut-être jamais triompher, et qui entraînent presque nécessairement d'interminables hydropisies.

Le régime animal augmente la diarrhée. Tâchez donc de vous en abstenir autant que vous pourrez.

Il n'y a rien qui resserre le ventre autant que l'usage des plaisirs vénériens. C'est un fait qui était connu d'Hippocrate, comme on peut le voir au VIIe livre des *Epidémies*. Aétius, L. III, ch. 8, et Paul d'Egine, L. I, ch. 13, professent également cette opinion, que les plaisirs de l'amour resserrent le ventre; et la même observation a été faite aussi par Amatus Lusitanus, *Centur.*, II, observ. 47e (1).

Les personnes qui abusent de l'étude, ou qui se laissent

(1) Aétius, né à Amide, sur le Tigre, est le premier médecin chrétien dont il nous reste des écrits. La vaste compilation qu'il a laissée, intitulée *Tetrabi-*

complètement absorber par les soins domestiques, ont habituellement le ventre dur. La constipation est l'une des maladies endémiques de Rome.

Les débilités d'estomac avec dysenterie, et les diarrhées se guérissent rapidement quand on a soin de mâcher constamment du cinnamomum et d'avaler la salive chargée des principes de cette substance.

Les purgatifs amènent quelquefois des superpurgations fort dangereuses, presque toujours accompagnées de lipothymies. Dans les cas de cette nature, quatre ou cinq grammes de thériaque administrés dans une certaine quantité de vin arrêtent cette espèce de *colliquium* avec tant de rapidité et de bonheur, que nous en avons été singulièrement frappé dans une occasion où l'on venait d'employer ce moyen thérapeutique, sur l'ordonnance d'un vieux médecin, à l'hôpital.

Dans les cas de flux intestinal invétéré, de dysenterie, de ténesme ou de chute du rectum, faites recevoir par en bas la vapeur de la térébenthine brûlée sur des charbons ardents, et vos malades guériront.

On trouve quelquefois des malades dont les matières diarrhéiques offrent une couleur safranée assez semblable à de la rouille de fer ou à de la poudre de brique rouge en suspension. Ces excrétions sont de fort mauvaise nature, comme j'ai pu le voir sur une foule de malades, qui tous ont succombé. — Chesnau, L. III, ch. 6.

La diarrhée qui suit un accès de colère est une bonne chose, car, s'il n'arrive pas un cours de ventre dans ce cas-là, il arrivera de la fièvre.

Il y a une chose que j'ai vue très-souvent et dont j'ai aussi entendu parler à d'autres : c'est que, dans quelques maladies, surtout dans les maladies chroniques, telles que la phthisie, etc., et même quelquefois dans un certain nombre d'autres af-

blos, a été en partie traduite par Janus Cornarius. — Il vivait à la fin du V[e] et au commencement du VI[e] siècle.

Paul d'Egine vécut au VII[e] siècle. Il fit un abrégé de Galien, et laissa un traité fort estimé, intitulé *De Re medicâ*.

Amatus Lusitanus (J. Rodrigue), savant et médecin portugais, juif d'origine, naquit à Castel-Bianco en 1511, et vécut au moins jusqu'en 1561.

fections, les malades éprouvent quelque temps avant la mort un impérieux besoin d'évacuations alvines, et même il arrive à quelques-uns de mourir pendant l'acte de la défécation. C'est là une chose qui vaut la peine d'être examinée d'une manière plus étendue.

Des vomissements bilieux au commencement d'une dysenterie sont des symptômes fâcheux. — Hipp., *Coaq.*, n° 463.

Presque tous ceux qui meurent de la dysenterie succombent au sphacèle de l'intestin; or, on peut saisir les symptômes de cette terrible complication trois jours au moins avant la mort. Ainsi, les extrémités deviennent froides, le pouls petit et inégal; il n'y a ni soif considérable, ni sentiment bien vif de douleur intestinale, et, enfin, il n'est pas rare de voir un certain nombre de malades tomber dans le délire quelques jours avant de s'éteindre.

La dysenterie apyrétique, quand elle résiste aux autres médications, se guérit infailliblement aussitôt qu'on recourt à l'eau de Tetucci donnée en quantité suffisante. J'en ai vu deux ou trois fois des effets véritablement merveilleux.

Si l'emploi des astringents a déterminé le gonflement du ventre ou rendu les gardes-robes plus difficiles et plus laborieuses, faites prendre la rhubarbe à doses assez rapprochées, en ayant soin seulement de prescrire entre chaque prise une mixture anodine avec le sirop de pavots, l'eau de violettes, l'électuaire de Nicolas, le cristal de montagne, ce qui suffira certainement pour rendre la santé à vos malades.

Toutes les fois que vous avez une dysenterie à combattre, gardez-vous bien de vous laisser aller à l'abus des remèdes; donnez-en peu et choisissez les plus simples. C'est en suivant cette méthode que je suis parvenu à triomper d'un très-grand nombre de dysenteries par le seul emploi du petit-lait en boissons et en lavements; je ne suis pas le seul, d'ailleurs, qui ait employé ce moyen; il y a une foule de très-grands médecins qui le regardent comme héroïque dans cette maladie. Du reste, les lavements trop fréquents et trop considérables ne font quelquefois qu'envenimer la maladie en exaltant davantage encore l'irritabilité des fibres intestinales ulcérées.

Il faut donc n'en donner qu'un petit nombre et les donner petits.

Quand le vomissement vient compliquer la dysenterie, il est excessivement dangereux.

Dans la dysenterie, s'il survient du hoquet, il est mortel; s'il survient une angine, elle est mortelle également; et, si la déglutition ne s'exécute qu'avec difficulté, annoncez hardiment que le malade est aux portes du tombeau.

Quand la dysenterie est excessivement grave, l'estomac lui-même est sympathiquement frappé. C'est là la source des mille accidents qui accompagnent cette maladie.

Les pilules de Cachundé, qui doivent leurs propriétés principales à la terre de cachou, sont un excellent anti-dysentérique; gardez-vous cependant de les administrer au début de la dysenterie.

S'il se manifeste chez un dysentérique de l'inflammation à la langue et de la difficulté dans la déglutition, le malade est perdu.

Quand les douleurs abdominales ne sont pas immédiatement suivies d'excrétions alvines, soyez sûr que l'intestin grêle est compromis.

Il faut bien distinguer la dysenterie et le flux sanguin hémorroïdal; dans le cas d'hémorroïdes, par exemple, c'est toujours le sang qui sort avant les matières; dans la dysenterie, au contraire, il ne sort qu'après, ou du moins qu'avec elles.

Si c'est l'intestin jejunum qui est malade, le cas est mortel, à cause de la proximité du foie.

Quand on emploie les opiacés contre la dysenterie, examinez l'état des yeux le lendemain matin: s'ils ont changé de couleur, la maladie tuera certainement le malade; mais s'ils conservent leur couleur naturelle, c'est un signe que le malade peut triompher de la maladie. — Waldschmidt.

Point d'astringents au début des dysenteries; et même, suivant Craton, n'en donnez jamais avant le septième jour (1).

(1) Jean Craton, ou plutôt, de Crafft, né à Breslau en 1519, fut médecin de trois empereurs, Ferdinand Ier, Maximilien II et Rodolphe II. Il mourut en 1585, laissant une grande réputation et un ouvrage intitulé *Isagoge medicinæ*.

Au nombre des meilleurs anti-dysentériques, je range la rhubarbe grillée, les fleurs de roses rouges, la noix muscade, etc.

Un médicament spécifique et presque infaillible dans les flux dysentériques et autres hémorrhagies, dans les colliquations humorales, etc., c'est sans contredit la racine d'ipécacuanha, ainsi que me le disait encore tout récemment Will. Sherard, botaniste et médecin anglais fort instruit, parti de Rome pour l'Allemagne avec l'illustre comte de Tondsen. J'avais d'ailleurs appris déjà la même chose par une lettre de Jean-Jacques Manget, médecin suisse, de la plus grande réputation. Quant à ceux qui seront curieux d'en savoir davantage sur cette plante, ils trouveront tout ce qu'ils peuvent désirer à cet égard dans le livre de Pison : *De Plantis Americæ* (1).

APPENDICE SUR LA DYSENTERIE.

Lorsque la dysenterie survient chez une personne malade du foie, c'est une bonne chose; mais si elle dure trop longtemps, elle passe à l'hydropisie et à la lienterie. — Hipp., *Aphor.*, VI, 43 et 48 ; *Coaq.*, 466 ; L., 457.

Donnez peu d'aliments et peu de remèdes ; moins il passera de substances solides ou liquides à travers l'intestin malade, et moins cet organe aura à souffrir de leur action toujours difficile. C'est ce qui fait que l'abus des lavements est un préjugé si malheureux et si condamnable.

La colique et la dysenterie peuvent se transformer en arthrites, et réciproquement.

(1) Shérard ou Sherwood (Guillaume), célèbre botaniste anglais, naquit en 1659. Linné lui a dédié une plante.

Manget (Jean-Jacques), né à Genève en 1652, mourut dans la même ville en 1742. Il a fait imprimer de très-vastes compilations sur presque toutes les branches de la médecine.

Guillaume Pison naquit à Leyde, en Hollande, et donna une excellente *Histoire naturelle du Brésil*. Il avait parcouru une partie de l'Amérique du sud, et rapporta en Europe, avec Margraff, la racine d'ipécacuanha.

L'humidité du ventre éteint l'ardeur pour les plaisirs de l'amour; sa sécheresse, au contraire l'augmente, et cette sécheresse, d'ailleurs, est produite par l'abus de ces mêmes plaisirs.

Le foie de serpent est considéré par Lindanus comme un moyen fort important dans les cas de dysenterie.

Toute dysenterie qui débute avec des nausées, puis des vomissements, est habituellement mortelle, ainsi que je l'ai vu souvent dans les hôpitaux d'Italie et dans Rome, la cité reine du monde.

La dysenterie n'est point un mal chez les femmes en couche, car elle diminue la matière des lochies par une voie que sa proximité rend très-convenable. Gardez-vous donc bien d'administrer les astringents, de peur de suspendre par ce moyen l'évacuation lochiale. Entre autres exemples de ce que nous avançons, je puis citer une femme qui demeurait sur la place Farnèse, tout près de la maison du savant et illustre chevalier romain Prosper Mandosi, et une autre encore qui habitait la rue du Parion, du côté de la place de Pasquin.

Dans les cas de dysenterie chronique et de ténesme, on s'est fort bien trouvé quelquefois d'une médication qui consiste à faire arriver sur le siége et dans le rectum les vapeurs de la térébenthine brûlée sur les charbons ardents.

Si la diarrhée survient chez une personne dont l'intestin se trouve gravement malade, il n'y a plus à espérer que quelques heures de vie, car c'est la gangrène alors qui a tout envahi et qui produit ce flux mortel. Si c'est un gonflement du ventre qui survient dans les mêmes circonstances, et que le malade, en même temps, laisse échapper avec bruit des flatuosités abondantes, il est aux portes de la mort. C'est ce que j'ai vu arriver chez un homme de soixante ans, malade auprès de Sainte-Marie-in-Publicolis, sur la place des Juifs.

Quand il arrive des flatuosités avec bruit chez une personne malade de dysenterie, c'est l'indice d'une convalescence prochaine. C'est le sentiment d'Hippocrate, et j'ai pu l'observer moi-même.

DE L'APOPLEXIE.

Il faut distinguer deux espèces d'apoplexie : l'apoplexie sanguine et l'apoplexie séreuse. Le moyen héroïque, le grand secret pour guérir l'apoplexie sanguine, c'est la saignée; et l'on voit souvent, après une saignée, le malade revenir à lui et entrer de suite en convalescence. Dans l'apoplexie séreuse, au contraire, un vomitif ou un purgatif énergique, administré sur-le-champ, en fait bientôt prompte et entière justice. Ce que je préfère à tout, pour remplir cette indication, c'est la poudre cornachine et l'infusion de safran des métaux dans le vin. Il y a des personnes qui se sont mises à l'abri de l'apoplexie en prenant chaque mois, comme vomitif, l'infusion dont je viens de parler. Il est clair, d'ailleurs, qu'il s'agit ici des apoplexies séreuses.

Examinez soigneusement la respiration des apoplectiques : plus cette fonction s'exécute mal, plus la maladie est grave; elle l'est d'autant moins que la respiration est plus naturelle.

Toute personne atteinte une fois d'apoplexie, et qui, plus tard, éprouve des étourdissements, doit s'attendre à de nouvelles attaques.

Si la saignée rend à la fois la respiration plus libre et le pouls meilleur, vous pouvez annoncer la guérison du malade.

Quand un lavement est rendu avant la fin de la première heure où on l'a donné, c'est un bon signe; mais, s'il n'est pas rendu du tout, c'est un mauvais symptôme, car cela prouve alors que les esprits animaux ont cessé de s'écouler du cerveau vers les fibres intestinales.

On ne doit donner aux apoplectiques que de petits lavements, afin qu'ils puissent se garder et rester plus longtemps dans l'intestin. Pour peu, en effet, qu'ils soient trop considérables, ils ne peuvent manquer de revenir. Mais, si on les donne petits et qu'ils reviennent, c'est un mauvais symptôme,

car cela annonce une complète résolution des parties, et par conséquent une mort très-prochaine.

La fièvre n'est guère un phénomène de l'apoplexie, surtout de l'apoplexie séreuse.

Quand il survient du *catoché* pendant l'accès d'une fièvre intermittente ou rémittente, ne faites rien du tout pendant l'accès lui-même, car tout serait dangereux pour le malade, excepté les frictions et les révulsifs, qui peuvent toujours s'employer de suite. L'accès fini, le catoché disparaît lui-même assez souvent; s'il persiste, pratiquez une saignée ou donnez un purgatif, suivant que l'un ou l'autre vous semblera mieux indiqué. Si le catoché revient, le malade mourra; on n'a jamais vu personne résister à deux attaques de catoché, comme le remarque le savant Dodoëns dans ses *Observations*.

Voici des observations de Vallesio sur des personnes frappées de léthargus : Le pouls, petit avant l'attaque, devenait plus large à mesure que le léthargus faisait des progrès, et plus le pouls prenait d'ampleur, plus les malades mouraient avec rapidité. Dans ses commentaires sur Septalius, Rhodius dit également, sur l'autorité de Baillou, que dans toutes les affections soporeuses, spécialement dans le léthargus et l'apoplexie, toutes les fois que le pouls prend plus de développement et de force, les malades meurent presque immédiatement (1). J'ai fait moi-même une observation semblable en 1695, chez une vieille femme qui, après quatre jours d'apoplexie, présenta un beau soir, à dix heures, un pouls large et vibrant, et qui était morte à quatre heures du matin. C'est donc une chose à laquelle il faut faire la plus grande attention.

Pendant l'hiver de 1694, j'ai pu m'assurer, dans un hôpital de Rome, que les apoplexies, toutes les fois qu'elles étaient fort graves et bien confirmées, ne se trouvaient aucunement bien des vésicatoires. Tous les apoplectiques à qui on mit des vésicatoires moururent sans exception.

(1) Rhodius (Jean), né à Copenhague en 1587, mourut à Padoue en 1659.

L'écume à la bouche est un symptôme mortel dans l'apoplexie. — Hipp., *Aph.*, sect. II, 43; Tulpius, *Obs. médic.*, I, 6. — Forestus (1), *Scholies*, X, observat. 74, dit également : « Quoique l'apoplexie, considérée d'une manière générale, soit essentiellement mortelle, on peut la regarder comme plus décidément mortelle encore quand elle s'accompagne d'écume à la bouche. C'est ce qui faisait dire à Rhazès, en parlant d'une violente apoplexie : « Quand il y a de l'é-« cume autour de la bouche, il est inutile de penser à une « médication quelconque. »

Il est très-rare qu'on échappe à une apoplexie sans quelque paralysie partielle. Si la paralysie est générale, la mort est rapide. Ceux d'ailleurs qui ont été frappés une première fois le sont généralement une seconde.

Les personnes menacées d'apoplexie ou de paralysie générale, ainsi que celles qui ont été frappées de l'une ou de l'autre de ces maladies, sont excessivement fatiguées par des vents, des borborygmes et des gonflements abdominaux. Or, la cause de ces fâcheux symptômes, c'est la suspension de l'influx nerveux cérébral ou de son écoulement vers l'intestin et les parties environnantes. Les fibres musculaires de ces organes se trouvant ainsi paralysées et leur mouvement contractile aboli, les gaz produits par la fermentation des matières contenues dans l'intestin se dégagent, ainsi que les molécules d'air entraînées avec elles, et les parois abdominales se trouvent de cette manière gonflées et distendues. Il y a une expérience physiologique qui reproduit ce phénomène. Quand on lie sur un chien la sixième paire de nerfs, on voit se développer immédiatement une intumescence considérable de l'estomac. C'est là un fait fort intéressant, dont on trouvera, si l'on veut, une explication détaillée dans notre traité ***De Fibrâ motrice et morbosâ***, auquel nous renvoyons à cet égard.

(1) Pierre Van Forest, né à Alcmaër en 1522, mourut dans les Pays-Bas en 1597.

DE LA DOULEUR EN GÉNÉRAL, DE LA CONVULSION ET DES MOUVEMENTS CONVULSIFS.

Toute douleur qui résiste aux médicaments ordinaires, aux évacuations sanguines et à tout autre moyen thérapeutique se termine par la suppuration. — Hipp., *Coaq.*, 394; *Pronost.*, 15, *ab initio.*

Quand il se manifeste aux hypochondres, au thorax, à l'épine dorsale ou quelque autre part que ce soit, une douleur fixe, avec gonflement et chaleur notable, s'il survient ensuite du frisson, on peut être sûr que la tumeur est phlegmoneuse et qu'elle se terminera par la suppuration. — Jacot, *Comment.* sur la IV[e] section des *Coaq.* d'Hipp.

Quand une douleur s'est fixée quelque part, sans qu'aucun médicament puisse l'en chasser, quelle que soit la place qu'elle occupe, appliquez-y le moxa de lin cru. — Hipp., *De Affect.*, sect. 5, où il traite de la sciatique.

Les douleurs qui diminuent tout-à-coup, sans qu'on sache pourquoi, sont mortelles. — Hipp., *Coaq.*, n° 370.

Le bézoard jovial est sans contredit le premier de tous les médicaments, quand il s'agit d'assoupir quelque intolérable douleur locale, et d'évacuer d'une manière insensible, par la transpiration, les éléments morbifiques (1). Il faut cependant y mettre de la prudence, et bien examiner si les douleurs ne seraient pas de nature goutteuse ou vénérienne, ou quelque chose de semblable, car alors, en enfermant dans l'économie les principes morbides, on risque de développer des maux bien plus graves que ceux que l'on veut combattre. Il faut également des précautions très-grandes quand il s'agit d'une maladie des nerfs ou de la tête, car l'étain, naturellement, n'est point ami des nerfs. Dans les maladies hystériques, au contraire, la préparation dont nous parlons est un médicament infaillible et dont nous avons cent fois admiré les effets.

(1) Le bézoard jovial, ou anti-hectique de Potier, est un composé d'étain fin, de régule d'antimoine et de nitrate de potasse.

Quand une douleur vient se jeter sur quelque organe d'une manière périodique et à une heure déterminée, ce n'est point au siége de la douleur qu'il faut chercher le principe de la maladie : il vient de plus loin. Dans les cas de cette nature, donnez, trois heures avant l'accès, une potion laxative, et le malade guérira, surtout si c'est le bas-ventre qui est le point de départ de la maladie.

Quand les parties externes sont le siége de douleurs rebelles à toute espèce de médication, recourez aux caustiques. J'ai l'habitude, dans ce cas-là, d'employer les feuilles de renoncule, ou bien une mixture composée avec la chaux vive et le savon liquide. Ce sont là des moyens fort utiles dans la sciatique et même dans plusieurs autres espèces de douleurs, comme c'était, du reste, l'avis d'Hippocrate : « Si la douleur, « dit-il, se localise quelque part, brûlez; — et même si la « douleur se manifeste dans quelque endroit du corps que ce « soit, excepté à la rate, brûlez ; et vous guérirez. » — Hipp., *De intern. Affect.*, § 19 ; et *De Affect.*, § 30.

C'est un fait constaté par une longue expérience, que les douleurs de tête, quand elles sont le résultat de quelque affection gastrique, ont principalement leur siége à la partie antérieure de la tête. Les affections utérines au contraire, quand elles déterminent une douleur cérébrale, retentissent avec une sorte de prédilection sur le haut de la tête et sur l'occiput. C'est la même raison sans doute qui fait que les femmes tourmentées par l'hystérie éprouvent assez habituellement, vers le sommet de la tête, une sorte de sensation de froid, qui est elle-même un des principaux signes caractéristiques de l'hystérie.

Quand il y a, quelque part sur le corps, un endroit fort douloureux, où la chair ait contracté quelque altération muqueuse, il faut brûler : c'est le meilleur remède. — Hipp., *De Artic.*, § 54 ; Littré, 50.

J'ai vu quelquefois des douleurs de tête fort opiniâtres, des douleurs à donner le délire, céder comme par enchantement au simple emploi de trois ou quatre grammes de poudre de Guttète donnés en désespoir de cause dans une infusion de fleurs de primevère, de bétoine, etc. ; ou bien dans une infu-

sion de thé. A l'égard de la poudre de Guttète, voyez Rivière, ch. de l'*Epilepsie* (1).

Les bains de pieds, pris tièdes en se couchant, sont très-utiles dans les douleurs de tête, les pesanteurs, etc.

J'ai vu tout récemment à Rome, chez un homme de 40 ans, un mal de tête excessivement dangereux, et qui avait résisté à toute espèce de remèdes, céder rapidement à un très-simple moyen, qui consistait seulement à respirer par le nez, avec force et plusieurs fois par jour, le suc extrait de la racine de bette.

Il y a pour les douleurs externes un médicament dont les résultats sont aussi utiles que rapides : c'est l'ammoniaque mêlée avec l'huile d'amandes douces vieille. L'expérience m'a d'ailleurs appris que les spiritueux, quand ils sont mêlés aux substances onctueuses, combattent excellemment bien les douleurs; mais ils sont loin de le faire avec autant d'avantages quand ils sont seuls.

Parmi les signes d'éruption variolique très-prochaine, il faut compter surtout les mouvements convulsifs. Ainsi, quand un enfant, qui n'a point eu la petite vérole encore, est saisi de fièvre, puis de mouvements convulsifs avec chaleur aux lombes, etc., dites à ceux qui l'entourent qu'une éruption variolique se fera le lendemain, ainsi que nous l'avons dit nous-même un certain nombre de fois.

Il y a des enfants qui sont pris de rougeole deux et même trois fois. C'est un fait dont il existe un certain nombre d'exemples, et, pour notre compte, nous l'avons vu une fois à Padoue.

Les personnes atteintes d'une affection nerveuse rendent presque toujours une urine ténue, abondante et incolore.

La poudre de Guttète est spécifique dans les maladies nerveuses, l'étourdissement, la céphalée et la pesanteur de tête.

(1) La poudre de Guttète n'est autre chose que la *poudre de la princesse de Carignan.*

Rivière (Lazare), né à Montpellier vers 1589, fut une des gloires de cette école française. Il mourut en 1655, laissant une *Pratique médicale* et des *Observations.*

Le baume de Paracelse est un médicament héroïque dans toute espèce de convulsions survenues après des blessures, dans les cas de piqûres de nerfs, etc., et chaque médecin devrait toujours en avoir avec lui. Voyez d'ailleurs la formule de ce baume dans la petite Chirurgie de Paracelse.

Presque toutes les convulsions de l'enfance viennent de l'estomac. Aussi, elles cèdent sur-le-champ à l'emploi des doux purgatifs, et particulièrement à l'infusion de rhubarbe.

Quand l'urine est trouble et épaisse dans les maladies convulsives, c'est un bon signe; quand elle est blanche et ténue, c'est un mauvais symptôme.

Dans toutes les maladies convulsives ou épileptiques, il y a trois médicaments très-supérieurs à tous les autres : ce sont le cinabre natif, le guy de chêne et l'ongle d'élan.

Les enfants qui ont à la tête quelque éruption dartreuse sont rarement en butte aux convulsions épileptiques.

L'éclampsie qui suit un avortement est presque toujours mortelle; c'est ce qui résulte de nos observations, et celles d'Aétius ont montré qu'à la suite du délire les convulsions se terminent également par la mort.

La poudre cornachine administrée comme purgatif dans les maladies de nerfs et de la tête est un médicament souverain.

La violette est spécifique dans les maladies convulsives et nerveuses.

L'ammoniaque donnée aux enfants coagule immédiatement le lait qui se trouve dans leur estomac; il faut donc bien se garder de recourir à ce moyen dans l'épilepsie de l'enfance.

Il y a une observation bonne à faire : c'est d'examiner si l'accès épileptique d'un enfant correspond toujours avec l'époque menstruelle de sa mère, ou bien s'il en est autrement.

DE LA TOUX.

Les toux chroniques s'éteignent quand il se fait un gonflement aux testicules, *et vice versâ.* — Hippoc., *Epid.*, II, sect. I, n° 7.

C'est une preuve de plus à l'appui de cette mystérieuse sympathie que nous avons si souvent remarquée entre les organes de la génération et la poitrine, entre l'appareil pulmonaire et les extrémités inférieures.

La toux des enfants a presque toujours pour cause unique un amas de crudités dans l'estomac, et, dans ce cas-là, c'est à l'estomac qu'il faut faire attention, sans négliger cependant les remèdes pectoraux.

La toux, quand elle est violente, amène habituellement la hernie chez les enfants, l'avortement chez les femmes grosses, et la phthisie chez les hommes. C'est donc une chose qu'il faut bien se garder de jamais dédaigner.

Dans les toux sèches qui reconnaissent pour cause l'acrimonie des humeurs et leur ténacité, le lait est un remède souverain. Je fais prendre habituellement dans les cas de cette nature le lait coupé avec du bouillon de viandes ou de l'eau de violette.

Quand la toux s'accompagne de fièvre, et qu'elle persiste avec tant d'opiniâtreté que rien n'en peut débarrasser le malade, on a beau ne point cracher le sang, la maladie ne s'en terminera pas moins par la phthisie.

Quand une maladie quelconque amène de la toux, celle-ci ne peut se guérir qu'après la maladie dont elle provient.

Quand la toux vient compliquer une maladie fébrile, la fièvre ne peut s'éteindre complètement avant que la toux n'ait elle-même complètement disparu.

L'influence des vents du nord entraîne habituellement des toux sèches et des irritations de gorge. — Hipp., *Aph.*, sect. III, n° 5.

Quand le poumon est le siége d'une toux violente, les se-

cousses qu'elle produit peuvent se communiquer à la tête, et produire ainsi, comme nous l'avons vu quelquefois, une perte subite de la mémoire et du jugement, et même la paralysie des mains ou de quelque autre organe. — Boyle. *De Util. philosoph. nat.* (1).

C'est un symptôme fort mauvais quand la toux survient chez une personne attaquée d'infiltration du tissu cellulaire. — Hipp., *Aph.*, sect. VI, n° 35.

Dans les cas de toux sèches absolument rebelles, j'ai plusieurs fois administré avec le plus grand avantage la poudre d'yeux d'écrevisse, à la dose de 20 grammes, dans une décoction de pourpier, de tussilage et de feuilles de violette.

Dans les toux de poitrine, on obtient avec les médicaments simples et les plantes pectorales beaucoup plus, sans contredit, qu'avec toutes les fastueuses préparations pharmaceutiques. C'est une observation que j'ai faite bien des fois.

Dans la toux, et surtout dans la toux de poitrine, il s'en faut bien que les purgatifs répondent toujours aux promesses des médecins, et même, dans le cas où la maladie n'est qu'un résultat de l'inclémence de l'atmosphère, ils sont plus nuisibles qu'utiles. Les toux de poitrine ne font habituellement que s'exaspérer sous l'influence des purgatifs, au témoignage d'Ettmueller, p. 212; mais cette espèce de médicament peut être utile dans les toux gastriques, et toutes les fois que la masse du sang paraît mêlée d'une grande quantité d'humeurs malfaisantes.

Des bols faits avec du beurre frais et du sucre, et pris le soir en se couchant, sont un excellent moyen pour adoucir les toux catharrales les plus violentes.

Le sirop d'Erysimum de Lobel est également fort employé dans les cas de toux et de raucité de la voix.

Il y a, contre la toux convulsive de l'enfance, un remède

(1) Boyle (Robert) fut un des hommes qui ont le mieux mérité de leurs semblables. Très-profond dans la plupart des sciences naturelles, il contribua beaucoup à leur avancement et ne perdit jamais de vue leur application à l'homme et leur liaison naturelle avec la religion. Bon philosophe et bon citoyen, Boyle, né à Lismore, en Irlande, dans l'année 1626, mourut à Londres, universellement honoré, en 1691.

dont nous avons pu nous-même constater l'excellence, d'après Willis; c'est une décoction faite avec le lichen pulmonaire, celui surtout que l'on trouve sur le chêne. Cette substance est d'ailleurs également utile dans d'autres maladies nerveuses.

L'esprit de corne de cerf est un médicament admirable contre les toux les plus violentes. — Boyle, *De Utilit. philos. natur.*, p. 348.

DES CALCULS ET DE LA GOUTTE.

La pierre et la goutte tuent plus de riches que de pauvres, plus de gens d'esprit que de sots.

Le vin, l'amour, l'oisiveté et la débauche, telles sont les sources principales d'où découlent la pierre et la goutte; on guérit ces maladies par l'usage de l'eau, le régime lacté, la tempérance et l'exercice. Or, c'est précisément sur ces considérations qu'était fondée l'excellente méthode de Zecchius, rapportée dans les *Consultations* de ce médecin, et qui consistait à boire immédiatement avant dîner un demi-litre d'eau chaude ou à peu près. Longtemps déjà avant Zecchius, Alexander et Pison avaient également recommandé l'eau chaude, et ils affirmaient qu'après le premier calcul rendu ils n'avaient jamais vu s'en produire un autre chez les personnes assez fermes pour continuer pendant longtemps l'usage de l'eau chaude.

Tous les remèdes du monde seront parfaitement inutiles aux goutteux s'ils ne commencent eux-mêmes par s'imposer la plus grande modération relativement au vin, à l'amour, à l'oisiveté et à la débauche.

Voici un moyen très-sûr pour distinguer entre elles les douleurs néphrétiques et les douleurs rhumatismales des lombes : faites courber le malade vers la terre et demandez-lui ensuite s'il éprouve en se levant quelque douleur considérable, comme s'il avait les reins coupés. Si ce sont là les symptômes qu'il éprouve, soyez sûrs que les douleurs ne sont point néphréti-

ques, mais rhumatismales, et qu'elles sont produites par la présence de sels âcres et muriatiques déposés sur les muscles lombaires par quelque humeur séreuse.

Quand j'ai eu à combattre cette espèce de douleurs rhumatismales des lombes, je me suis très-bien trouvé de faire boire le matin, à la dose d'un demi-litre environ, du lait bouilli et coupé avec parties égales d'infusion de thé. Il me semble d'ailleurs que la même méthode ne serait pas non plus sans utilité dans les cas de calculs et de goutte.

Lorsque les signes dont nous venons de parler (1) se montrent chez des néphrétiques en même temps que des douleurs aux muscles du dos, si ces douleurs ont leur siége dans les parties superficielles, attendez-vous à un abcès externe; mais si elles se font surtout sentir dans les régions profondes, c'est à un abcès interne qu'il faut plutôt s'attendre. — Hipp., *Aph.*, sect. VIII, n° 36.

L'usage du melon comme aliment, et de son eau distillée comme boisson, peut guérir le calcul et la goutte, ou du moins soulager considérablement les personnes atteintes de ces maladies, pourvu, toutefois, je le répète, qu'on ne se laisse point trop aller au vin, à l'amour, à l'oisiveté ou à la débauche.

Les préparations de cloportes sont des remèdes auxquels on peut recourir avec confiance, quand il faut combattre une suppression d'urine, dissoudre les calculs, etc.

Dans les suppressions d'urine très-graves, quand tous les autres moyens ont échoué, faites lever votre malade convenablement couvert, après quoi, soutenu par deux ou trois personnes, vous le ferez marcher pendant quelques instants autour de sa chambre. On a vu, au témoignage de Sydenham, cette simple pratique amener souvent une heureuse et abondante excrétion d'urine.

Les douleurs néphrétiques peuvent dépendre principalement de cinq causes, qui sont : la fluxion, c'est-à-dire le transport dans l'organe d'une sérosité âcre et corrosive, l'ulcère, l'inflammation, la pierre et les abcès.

(1) Hippocrate vient de parler des *épistases* grasses qui surnagent sur l'urine.

Dans les cas de néphrite, quand il se manifeste une impression subite de piqûre, quelque chose comme la sensation d'un aiguillon qui s'enfoncerait dans une partie de l'uretère, c'est un signe infaillible qu'un calcul est engagé dans cet organe.

Si l'on fait prendre un bain de siége, et que la douleur ait disparu, mais qu'ensuite, le lendemain, un peu plus tôt, un peu plus tard, la même douleur revienne accompagnée de vomissements et avec la même violence, soyez sûrs que cette douleur regarde les reins. — Chesnau.

L'usage des eaux minérales en boisson a le double avantage de chasser les calculs actuellement existants et d'en préserver pour l'avenir. Mais on n'a pas toujours à sa disposition quelqu'une de ces eaux; on peut leur substituer alors une forte décoction d'Eryngium légèrement contus. On coupe cette décoction avec du vin blanc, et l'on en fait boire avec abondance. C'est un moyen qui, au témoignage de Chesnau, soulage puissamment dans les cas de calculs et de goutte.

Ce n'est point une chose absolument rare de voir les calculs de la vessie produire des douleurs que l'on peut facilement confondre avec celles des hémorrhoïdes internes. Les premières sont néanmoins beaucoup plus atroces et reviennent beaucoup plus souvent que les secondes.

Il y a des malades atteints de calculs de la vessie qui n'éprouvent point de suppression d'urine; on ne peut donc regarder ce phénomène comme un signe infaillible de l'existence de la pierre.

Toute urine où l'on voit se faire un dépôt abondant de matière est favorable à la production des calculs. — Avicenne.

Quand une personne porte souvent la main aux organes génitaux; quand, au milieu d'une excrétion d'urine commencée, elle éprouve tout-à-coup le besoin de s'arrêter; quand vous voyez cette même personne, dans les rues, marcher en écartant les jambes, vous pouvez regarder ces trois symptômes comme autant de signes certains de calculs vésicaux.

Le thé et le café doivent être considérés comme des médicaments excellents parmi ceux que l'on oppose à la goutte et aux calculs.

Dans le rhumatisme vague et scorbutique, il n'y a pas une manière d'administrer le pin qui ne soit fort utile : l'eau distillée comme l'huile essentielle, l'extrait comme toutes les autres préparations. C'est l'avis de Waldschmidt.

Tant que dure l'accès de colique néphrétique lui-même, les lithontriptiques et les apéritifs sont plutôt nuisibles qu'avantageux. Ce sont les émollients, au contraire, qui sont utiles dans ce cas-là, ainsi que les laxatifs et les anodins. Ces médicaments, en effet, détendent les fibres, adoucissent l'éréthisme douloureux des reins et des parties adjacentes, et permettent ainsi aux calculs de pénétrer dans les uretères.

Il y a très-peu de temps qu'à Rome un homme atteint de douleurs articulaires rendit un beau jour une urine épaisse et abondante, qui se prit en gelée presque immédiatement, et le malade fut guéri de son rhumatisme.

Les personnes qui vomissent souvent et qui ont le ventre relâché ne sont guère atteintes de la pierre. C'est ce qui fait sans doute que les goutteux et les calculeux se trouvent si bien de l'usage des lavements ou des purgatifs doux, ainsi que j'ai pu l'observer souvent. J'ai vu, surtout à Rome, en 1693, un cas fort remarquable de cette nature : il s'agissait d'un vieillard de 70 ans, atteint de la goutte, et qui, tous les matins, était obligé de se faire conduire à la garde-robe, appuyé sur les bras de deux domestiques ; mais, aussitôt que le ventre était débarrassé, il revenait au lit, seul et sans appui, ses articulations, comme il avait coutume de le dire, reprenant alors tout-à-coup la souplesse et la liberté qu'elles avaient perdues.

La goutte et le rhumatisme commencent habituellement par l'un des gros orteils.

Ceux qui s'abandonnent sans aucune espèce de réserve aux plaisirs de l'amour et du vin sont à peu près inévitablement dévoués à la goutte ou aux calculs.

Lorsqu'un goutteux se trouve absolument incapable de toute autre espèce d'exercice, il y a toujours quelque organe, celui de la parole par exemple, qu'il doit exercer, d'une manière ou d'une autre, soit en faisant des lectures à haute voix, soit en conversant avec ses amis, soit même en chantant ; car, suivant

Plutarque, dans son traité hygiénique *De tuendâ Valetudine,* le chant et la conversation soutenue doivent se considérer comme deux espèces d'exercices. Voyez aussi à ce sujet notre traité *De Tarentulâ,* ch. XIII.

Une douleur fixe à la région du rein, et des vomissements incoërcibles, tels sont les principaux symptômes qui doivent faire rapporter la douleur à un calcul rénal ; aucun des autres signes n'est sûr, et on les retrouve dans toutes les autres maladies abdominales.

Il n'y a qu'un signe infaillible de l'existence d'un calcul dans la vessie, c'est quand ce calcul a été touché avec le cathéter. Tous les autres signes sont trompeurs, et les plus habiles s'y sont laissé prendre.

Rappelez-vous l'eau distillée de pêcher comme l'un des médicaments les plus héroïques contre les calculs, au témoignage de Boyle.

On rencontre des personnes qui ont des calculs dans les reins, sans que ces calculs y produisent la moindre apparence de douleur. J'ai observé deux fois ce phénomène, à Bologne et à Padoue. A l'autopsie, on trouva sur le cadavre des personnes dont je parle des calculs énormes dans le parenchyme des reins, et ni l'un ni l'autre n'avait éprouvé pendant sa vie aucune douleur rénale. Houllier, d'ailleurs, fait une remarque toute semblable dans sa *Pratique médicale,* au chapitre de l'*Hydropisie :* « J'ai, dit-il, trouvé sur un cadavre le rein gauche « complètement détruit et remplacé par une collection puru- « lente ; il y avait un calcul dans le rein droit, et cependant le « malade ne s'était jamais plaint d'aucune douleur du côté de « ces organes. »

Nous avons, jusqu'ici, essayé de tracer l'histoire des maladies d'une façon brève et concise, au moyen de sentences confirmées par une longue expérience et arrangées sans beaucoup d'ordre. C'est la voie que nous signalons aux médecins comme la plus propre à amener à sa perfection la pratique médicale : ils trouveront, dans cette manière libre et aphoris-

tique de décrire les maladies, une source d'avantages vraiment intarissable.

En premier lieu, la science médicale, exposée de cette façon, nous apparaît alors fidèle, claire, telle enfin qu'elle peut être en sortant du sein de la nature; elle devient, pour ainsi dire, une glose, une paraphrase perpétuelle, montrant à chaque instant la voie qui mène au traitement véritable des maladies.

En second lieu, on évite ainsi de tomber dans une erreur funeste dont nous allons parler : s'agit-il, en effet, de circonscrire une méthode, ou même de définir une maladie, s'il se rencontre quelques phénomènes naturels qui ne puissent entrer aisément dans les cadres de la méthode adoptée, on n'en parle pas ou l'on en détourne le sens; et, en torturant ainsi la nature, on arrive à cette conséquence inévitable, que le fruit de la science éclate, ses graines se dispersent, et il ne nous reste plus aux mains qu'une enveloppe vide et desséchée.

Troisièmement, ces aphorismes ou courtes sentences, au lieu d'être des tiges arides et stériles, sont au contraire les racines véritables de l'histoire des maladies. C'est donc là qu'il faut chercher la source vraie de ces indications curatives qu'il serait inutile de demander aux expositions méthodiques de la science. Ces méthodes, en effet, cercle éternel où chaque partie n'est éclairée que par celle qui la précède, semblent destinées à satisfaire l'esprit bien plus qu'à reproduire la nature elle-même.

Quatrièmement enfin, on économise par ce moyen un temps précieux, consacré d'ordinaire à recouvrir les sciences de ce vernis brillant et difficile que peuvent seules leur donner les lois sévères de la méthode : c'est ainsi, par exemple, qu'il faut donner aux diverses parties l'enchaînement et la connexion, sacrifier à l'hypothèse fondamentale, courir sans cesse après les fugitifs ornements de l'éloquence, les traits brillants, tout ce qui peut faire enfin la beauté d'un ouvrage plutôt que son mérite. Au milieu de tout cela, la vérité glisse, elle s'échappe, et nous ne tenons plus que de tristes et stériles bagatelles.

Voilà, entre mille autres, un certain nombre d'inconvénients que l'on évite au moyen de ces sentences sans liaison intime. Semblables au miroir métallique, qui ne peut réfléchir les images que lorsqu'il est parfaitement poli, ces aphorismes, quand ils ont une fois passé longtemps sous la lime de l'expérience, deviennent pour nous des miroirs fidèles, où se reflètent des méthodes curatives qui sont nécessairement des images également fidèles de la nature.

A l'appui de ces idées, nous pourrions citer en première ligne le divin Hippocrate, dont la science incomparable n'était pas sans quelque philosophie. Homme à la fois riche d'expérience et d'observation, dédaigneux des mots et des méthodes, il n'aimait à chercher ou à montrer que les nerfs de la science.

C'était également, dans un autre ordre d'idées, le sentiment de Bacon sur les livres de morale : « Dans la vie ordi-
« naire, dit ce grand génie, les actions des hommes sont épar-
« pillées; elles ne s'arrangent point avec ordre et méthode.
« Ce sont donc également des principes épars qui leur con-
« viennent le mieux. Toute exposition méthodique des sciences
« fait croire à des sciences complètes, et inspire à l'homme
« un sentiment de sécurité fondé sur la croyance où il doit
« être d'en avoir atteint les limites. »

Tel est l'avis de Bacon.

Non canimus surdis; respondent omnia sylvæ.

CHAPITRE X.

Des époques de la Médecine et de ses progrès.

—

I. Après avoir recherché et signalé les principaux obstacles qui entravent la pratique médicale, il faut arriver maintenant à d'autres questions. Et d'abord, si nous cherchons à consi-

dérer les époques de la médecine, c'est-à-dire ses périodes de progrès, d'état et de déclin, il nous sera difficile d'en concevoir une bien haute idée, à moins de nous arrêter à ces temps heureux de la Grèce où la pratique médicale, devenue si florissante, toucha presque à la perfection. Il y eut, en effet, quelque chose de fort singulier chez les Grecs : Démocrite, il est vrai, et les disciples de ce grand homme, contents d'interroger la nature en silence, ne voulaient point ouvrir d'école ; mais, excepté eux, vit-on jamais construire nulle part avec autant de bruit des systèmes de philosophie? Qu'est-ce que la nature fut pour les Grecs, sinon un prétexte sans fin de disputes fastueuses? Mais, si l'on ne veut considérer que la médecine, son affermissement et ses progrès, ils se montrèrent pleins de sagacité et vraiment inventeurs; si bien que cette nation semblerait s'être réservé pour elle seule et comme un patrimoine la gloire de la médecine forte et vraie. On peut citer des noms illustres à l'appui de cette vérité : c'est d'abord l'école de Cos toute entière, qui nous a laissé un éternel monument de son génie dans ce qui nous est parvenu sous le nom d'Hippocrate; puis viennent ensuite Cœlius-Aurelianus, Arétée et les autres médecins grecs qui se sont succédé jusqu'au siècle de Galien (1).

Ce fut alors, ou peu de temps après, que l'empire romain, heurté de tous côtés, commença de s'ébranler sous le choc impétueux des barbares; rien ne fut épargné, la médecine pas plus que le reste, et la plupart des sublimes monuments du génie antique périrent dans cette commune tempête qui dura jusqu'au temps de Charlemagne et ne s'apaisa que vers le dixième siècle de l'ère chrétienne. Par malheur, après avoir

(1) Cœlius-Aurelianus et Arétée furent deux médecins grecs dont les écrits sont restés comme des modèles de cette énergie concise dont Hippocrate avait donné l'exemple. — Cœlius-Aurelianus, né à Sicca-Venerea, aujourd'hui El-Kef, en Numidie, florissait à peu près vers le temps de Galien. Il a écrit sur les *Maladies aiguës et chroniques*, et ses livres sont le plus important monument qui nous soit resté de l'école méthodique.

Arétée, né en Cappadoce, vivait un demi-siècle avant Cœlius, vers le temps de Néron. C'est lui qui introduisit dans la thérapeutique l'usage des cantharides en vésicatoires. Son ouvrage porte le même titre que celui de Cœlius.

erré sans guide et sans lumière dans ce vaste désert du temps, la médecine n'en sortit enfin que pour venir tomber tout-à-coup au milieu du vain bruit des trompettes arabes. On eut bientôt fait dans ce pays-là d'énerver cette active et mâle médecine de la Grèce, qui ne devint plus dans leurs écoles qu'une affaire d'agitation intellectuelle, une matière de disputes inépuisables pour les bancs. C'était jouer le rôle de l'enfance, qui parle sans cesse et ne produit rien. Voilà ce qui détermina l'illustre Fuchsius à renverser complètement leur doctrine, comme on peut le voir dans ses *Institutions*, liv. V, ch. II et dernier (1). La voie qu'il avait ouverte fut suivie bientôt par Fernel, qui, dans sa préface au roi, s'élève ainsi contre les Arabes : « Leurs livres, dit-il, apportés en Italie « pour la honte éternelle de l'intelligence, ont bien fait peut- « être des drogueurs et des charlatans de foire, mais pas un « seul médecin. Comme ils n'ont aucune méthode de dé- « monstration rigoureuse, comme chez eux tout se borne à « des mots, ils parlent beaucoup et n'apprennent rien. Les « règles qu'ils nous ont laissées relativement aux évacuations « offrent si peu d'ordre et d'accord entre elles, elles sont « tellement embrouillées par une dialectique ténébreuse, que « les plus habiles gens eux-mêmes ont bien de la peine à « retrouver dans ce chaos l'espèce même de remèdes qu'ils « ont voulu indiquer. »

Tel est l'avis de Fernel, et c'est aussi le mien sur cette école barbare.

II. Il y avait longtemps déjà que les Arabes étouffaient la médecine sous le poids d'un sceptre qu'ils n'étaient pas dignes de porter, quand celle-ci, exposée depuis des siècles à de si longs naufrages, finit enfin par trouver un port assuré aux bords de la vieille Italie. Mais là, toute science était oubliée, et l'Italie se jeta avec avidité sur les premiers livres que le hasard lui offrit; malheureusement, ce furent des livres arabes, ou bien des livres altérés et corrompus à cette école.

(1) Fuchsius, ou Fuschius, ou Fusch (Léonard), médecin-botaniste, né à Weinbdingen, dans la Bavière, en 1501, créa l'étude de la botanique en Allemagne, fut anobli par Charles-Quint, et mourut à Tubingen en 1566.

Il y eut donc une sorte de peste arabique, une maladie qui porta de si rudes coups aux intelligences, qu'il dut s'écouler bien longtemps avant qu'il se dît ou se pensât un mot tant soit peu en dehors de la doctrine arabe. Les écoles étrangères, surtout celles de l'Espagne, ne tardèrent pas à recevoir la contagion, car c'était l'Italie seule, alors, qui faisait rayonner sur l'Europe le flambeau de la science; c'était elle seule qui en prononçait les oracles (1). Fouillez les livres de ce temps-là, interrogez les œuvres des médecins qui ont écrit depuis le XIe siècle jusqu'au XVe; vous n'y trouverez jamais que trois choses : en premier lieu, un mélange indigeste de compilations grecques ou arabes, puis des commentaires, des gloses interminables sur la vraie manière d'entendre les principes médicaux de ces écoles, et enfin, pour dernier spectacle, vous y verrez la médecine, soumise à la torture des théories, expirer pour ainsi dire, étouffée sous le poids d'une foule de choses plus pleines de vent, plus vides encore, s'il est possible.

Mais tout cela devait finir : ce fut l'Italie encore qui donna le signal, sous la conduite de Fabius Calvus, de Mercuriali, de Martian, de Septalius, etc. Les Français ne tardèrent pas à les suivre; c'était Duret, c'était Baillou, Houllier, Jacot, toutes les gloires de l'école de Paris. Le joug des Arabes fut brisé, et, libres enfin de ce honteux esclavage, on vit ces hommes illustres, unis dans un commun effort, employer toute leur puissance pour rétablir dans sa primitive splendeur l'antique édifice de la sagesse médicale des Grecs. Il n'est pas permis peut-être de s'avancer jusqu'à dire que, dans cette œuvre immense, ils soient venus à bout de surpasser leurs maîtres; mais ce qu'on ne peut leur refuser, c'est d'avoir su marcher dans la route tracée par l'antiquité grecque, c'est d'avoir pu tirer de ses ruines la vraie méthode de traiter les maladies : voilà leur gloire. Il faut d'ailleurs ajouter à cela que leur doctrine eut bientôt fait d'inonder toutes les écoles de l'Europe et d'y susciter partout des hommes éminents, dont la science,

(1) Il y a dans tout cela un peu d'exagération italienne. Pour contracter la *peste arabique*, l'Espagne de ce temps-là n'avait pas besoin de l'Italie.

également profonde, ne fit qu'ajouter chaque jour à la beauté et à la solidité de l'édifice qu'ils venaient de reconstruire.

III. Mais ce calme heureux ne fut pas de longue durée. Un homme d'innovation, Paracelse, avec son armée de chimistes, ramena tout-à-coup le trouble et la tempête, et attacha au vaisseau de la médecine des *rémoras* nouvelles qui continuèrent d'embarrasser sa marche. Van-Helmont le suivit de près ; à la tête d'une école nombreuse, il ne s'occupa pour ainsi dire qu'à multiplier les obstacles, et la nature alors, emprisonnée dans la cornue des chimistes, ne rendit plus d'autres oracles que ceux qu'on voulut qu'elle rendît. Il faut l'avouer, du reste, à la gloire de ces deux vastes intelligences, chacune d'elles a fourni sa large part à l'agrandissement de la médecine pratique, chacune d'elles a doublement mérité de la science, d'abord en l'armant de médicaments nouveaux, ce qui, à mon avis, devrait être le but spécial de tous nos efforts, et ensuite en écrasant une foule de préjugés médicaux, dont l'ignorance arabe et celle des mauvais interprètes avaient inondé la médecine. Mais, quand ces deux hommes conçurent la singulière prétention de donner au monde la raison des causes qui produisent les maladies, et celle des phénomènes qui les accompagnent, que firent-ils? Subissant eux-mêmes l'influence des livres, dominés par la trompeuse précision de leurs expériences, ils ne voulurent jamais envisager les causes efficientes des maladies et leur traitement qu'à travers le prisme philosophique de leur hypothèse des trois principes. Quant à la pratique, comme c'était à leurs yeux une chose qui ne valait pas la peine qu'on s'abaissât jusqu'à elle, ils ne tinrent aucun compte de l'observation des maladies, de leur histoire ni de leur marche, et jamais ils ne s'occupèrent de rechercher si les mouvements de la nature, ceux qui produisent le mal comme ceux qui le guérissent, si ces mouvements, dis-je, pouvaient se concilier d'une manière satisfaisante avec les théories qu'ils avaient puisées tout entières dans leur imagination. Voilà comment ces hommes vinrent à bout de rallumer l'orage qui venait si heureusement de s'éteindre, et comment ensuite, quand ils en vinrent à l'application, ils finirent par retrouver à leurs côtés le même cor-

tége d'erreurs qu'ils avaient prétendu détruire en combattant la pratique des disciples de Galien. Quel était leur but en effet? Ce n'était pas seulement de renverser la méthode et les principes véritablement faux qui dirigeaient les galénistes dans l'administration des remèdes ; ces principes étaient loin d'être au-dessus de tout reproche ; mais, au lieu de s'arrêter là, ils s'en prirent aux remèdes eux-mêmes. La saignée, par exemple, les purgatifs, les vésicatoires et mille autres moyens thérapeutiques de même nature furent représentés par eux comme autant d'inutilités ou de dangers qu'on devait épargner à la nature humaine. Or, quel fut le motif de cette proscription? Faut-il en rejeter la cause sur l'ignorance, ou bien sur cette haine aveugle qui les animait contre une école ennemie? Peu importe. Mais voici quel en fut le résultat: il s'éleva tout-à-coup un bruit immense; c'étaient des querelles, des discordes sans fin, et, chacun se séparant des autres, la médecine de ce siècle ne fut bientôt plus qu'une anarchie pleine de haine et de tumulte. Or, dans des conditions semblables, la pratique médicale, au lieu d'être pour l'homme un enseignement, une arme, un maître propre à corriger ses erreurs, à le ramener dans la voie, se trouva bientôt réduite à n'être plus qu'une espèce de fantôme stérile, épuisé de maigreur et de faim, ne vivant plus que par l'esprit de dispute, et assez fort, malgré cela, pour étouffer chez nous toute liberté d'ame et nous jeter aussi loin que possible de l'heureux sentier où nous eussions pu retrouver les traces de la nature.

IV. La tempête chimique finit cependant aussi par s'éteindre. Il en éclata de suite une foule d'autres soulevées chacune par ces innombrables écoles de philosophie que notre siècle a vues naître, l'école de Descartes, celle de Gassendi, l'école mécanique, l'école physico-mécanique et mille autres encore, dont les fondateurs et les disciples, sans s'être même donné la peine de jeter les yeux sur la médecine, ne craignirent point cependant de s'en faire les juges, et d'arranger à leur manière une histoire des maladies dont leurs vaines spéculations avaient fait tous les frais.

C'est une chose fort séduisante que la commodité des abs-

tractions métaphysiques; aussi, l'exemple une fois donné fut-il bientôt suivi, et l'on vit tout-à-coup les médecins, devenus autant de philosophes, transformer en une sorte de dialectique ergoteuse cette noble médecine pratique, dont la place est marquée nécessairement au chevet du malade. Or, quand un demi-sièle s'écoule, comme celui que nous venons de voir, au milieu du fracas de tant d'idées nouvelles, on ne trouve guère d'esprits assez fermes pour se consacrer encore à la médecine véritable, la médecine d'observation. Ce n'est donc point un spectacle qui doive beaucoup surprendre, quand on voit, d'une part, les innombrables productions médicales publiées depuis cette époque se réduire, au fond, à de simples abstractions philosophiques, pendant que, de l'autre, la voix de la nature reste oubliée ou méconnue, et que les principes de la médecine eux-mêmes semblent voués à une anarchie profonde, où les plus habiles gens ne peuvent plus distinguer ce qu'il faut faire, ce qu'il faut croire et le chemin qu'il faut suivre pour trouver le vrai traitement des maladies.

Ainsi donc, pour en revenir au but de ce chapitre, si nous voulons considérer la médecine relativement à sa situation actuelle, nous n'aurons sous les yeux qu'un état de trouble et de désordre, suite nécessaire de cette foule de maximes creuses et de généralités fausses, introduites dans la médecine par les sectes diverses, par les préoccupations théoriques, et par ces préjugés sans nombre qui assiègent chacun de nous, et que j'appelais des *idoles* au commencement de cet ouvrage. Si enfin nous voulons envisager la science sous le rapport de la période où elle se trouve, il résultera, je crois, de tout ce que nous venons de dire, qu'elle n'a point franchi encore les limites de l'enfance, et que l'homme n'a consacré que bien peu de temps à son avancement véritable. Otez, en effet, les beaux siècles de la Grèce, âge heureux où la médecine florissante faillit atteindre la perfection, qu'a-t-on fait pour elle depuis ce temps? Les Arabes la broyèrent indignement, et, si l'Europe chrétienne parvint à lui rendre quelque éclat, peut-on dire qu'elle en ait agrandi la puissance?

CHAPITRE XI.

Des sources de la théorie et de la pratique.

I. C'est en sachant obéir à la nature que le médecin peut arriver à recouvrer ses droits sur elle. Il y a deux manières d'arriver ainsi par l'obéissance à triompher de la nature : l'observation d'abord, en ce qui regarde la pratique ; et ensuite les dissections, pour tout ce qui touche aux théories. Or, la base de toute théorie, c'est la philosophie ; et de toutes les écoles de philosophie, la plus propre à jeter du jour sur les théories médicales, c'est sans contredit celle qui dissèque la nature et en étudie séparément chaque partie. C'est ce que fit autrefois l'école de Démocrite, c'est ce qu'a fait de nos jours une partie de l'école expérimentale ; et ces travaux, comme tout le monde l'avoue, ont donné aux théories modernes une certitude inconnue avant elles.

Ainsi donc, à présent que l'on sait parfaitement tout ce que l'observation peut donner de force à la pratique, et les dissections à la théorie, c'est à nous de mettre la main sur ces deux puissants instruments, afin d'arracher à la nature le secret de quelques indications curatives, certaines et capables de traverser les siècles, autant du moins que peuvent le permettre l'inconstance de l'homme et les vicissitudes des choses.

II. *Il n'est pas possible que deux hommes pensent de même quand l'un boit de l'eau et l'autre du vin.* Ce vieil adage est parfaitement applicable aux médecins, qui se trouvent partagés en mille sectes ennemies. Ainsi, par exemple, anciens ou modernes, une foule d'entre eux, comme les philosophes dont parle Bacon, n'ont bu qu'à des sources médicales dont les eaux

fades et crues n'étaient que les produits naturels d'une intelligence viciée, ou des résultats laborieux de la dialectique, quelque chose comme l'eau d'un puits tirée par des moyens artificiels. Or, il n'y a rien qui doive étonner beaucoup, si des médecins de cette nature envisagent la science tout autrement qu'Hippocrate et les disciples de ce grand homme, abreuvés à des sources bien différentes, et qui surent faire pour eux-mêmes et préparer pour la postérité une liqueur bien autrement généreuse. Imitant les vendangeurs habiles, ils commencèrent par ramasser de tous côtés un nombre infini d'observations; c'étaient, pour ainsi dire, des grappes choisies avec soin, recueillies une à une, parmi les plus belles et les plus mûres, sur les mille ceps de la science; et, après les avoir mises sous le pressoir, ils portèrent dans des vases convenables la liqueur qui en était sortie, pour lui ôter par la fermentation tout ce qui pouvait encore en altérer la pureté. Voilà ce que firent Hippocrate et ses disciples. Ces esprits supérieurs savaient très-bien que l'on ne viendrait jamais à bout de soulager une seule de nos maladies avec des opinions abstraites et des théories métaphysiques, sorte de pilori où le génie de l'homme se laisse enchaîner comme un esclave. Ils savaient que, pour arriver à ce but, il fallait d'abord se soumettre aux faits, savoir obéir à la nature pour se mettre en état de la vaincre, et découvrir ainsi, à force de patience et d'observations, quelques-uns de ces principes qui, dans une assemblée générale de la médecine, seraient accueillis par tout le monde sans distinction comme des gages infaillibles de guérison et de santé.

III. Voici au contraire le spectacle qu'a présenté la médecine jusqu'à ce jour : avide à l'excès de toute espèce de futilités, on ne l'en vit pas moins commenter à genoux, dans une sorte de contemplation stupide, les ouvrages de quelques hommes, pendant que son œil égaré laissait passer sans les apercevoir les mouvements de la nature et la marche des maladies. Qu'y a-t-il donc d'étonnant si la médecine, toujours renfermée dans ses anciennes limites, n'est pas plus en état qu'autrefois de nous montrer enfin achevée l'histoire des maladies, et d'expo-

ser convenablement les indications relatives à chacune d'elles, les préceptes et les remèdes qui leur sont propres? Au lieu de cela, que fait-elle ? Plongée chaque jour dans une confusion de plus en plus épaisse, elle s'amoindrit et semble clouée, immobile, au sol qui la supporte; ou bien encore, cachée dans les nuages de la spéculation et des théories, elle partage le sort des antiques idoles du paganisme : on se prosternait devant elles; mais ces inutiles adorations ne leur donnaient ni le mouvement ni la vie. Les arts mécaniques au contraire, nourris d'expériences, y puisent chaque jour ce souffle vital qui leur permet de grandir sans cesse et d'approcher de la perfection.

Ces remarques générales une fois faites, cherchons à voir maintenant la part qui doit revenir aux anciens et aux modernes sous le double rapport de la théorie et de la pratique médicale, en même temps que l'importance particulière de chacune d'elles relativement à la conduite et au traitement des maladies.

IV. Sous le rapport de la certitude, la théorie des galénistes est de beaucoup au-dessous des théories modernes ; et la cause de cela, c'est que d'abord les fondements de ces dernières reposent sur des expériences sans nombre faites avec soin, à la lueur du flambeau de la philosophie naturelle : ces théories n'ont donc pas besoin de recourir à de frivoles conjectures pour expliquer les causes et les symptômes morbides, mais elles peuvent les rendre aussi claires que le jour et les démontrer comme une proposition de géométrie ; en second lieu, une foule de phénomènes, expliqués d'une manière barbare dans les temps de barbarie, et révoqués en doute par les hommes véritablement instruits, se trouvant libres enfin des nuages où ils étaient plongés, semblent aujourd'hui s'inonder de lumière.

Voyons maintenant la théorie des galénistes : elle fait tout le contraire de celle dont nous venons de parler; en se tourmentant sur des questions futiles, elle vient à bout de rejeter loin de l'heureux sentier de la pratique les esprits trop faibles pour la suivre dans cette lutte sans fin. Et ce n'est pas tout : répétant jusqu'à satiété des choses mille fois connues, incapa-

ble de rien produire, de rien trouver, elle prodigue à pleines mains les arguties dialectiques, combat, rétorque avec un faste magistral les arguments de ses adversaires, et arrive ainsi, à force de confusion et de prolixité, jusqu'à noyer dans d'épaisses ténèbres la pratique médicale et les indications curatives des maladies.

C'est là sans doute qu'il faut aller chercher la source de ces discordes absurdes et acharnées qui ont de tout temps divisé les disciples de Galien et déchiré son école.

Or, ce que nous avons pu constater tout-à-l'heure à propos des théories modernes, on peut le prévoir, ce nous semble, pour la pratique, dans un avenir plus ou moins prochain; et, puisque la bonté divine, après avoir calmé de nos jours la longue tempête où manquèrent de périr toutes les sciences, semble vouloir leur imprimer aujourd'hui le développement le plus rapide, il nous est impossible de croire que, par quelque fatalité malheureuse, la pratique seule de la médecine puisse être condamnée à végéter dans ses anciennes limites, pendant que la théorie de la science s'approche, comme tout le reste, du point de la perfection.

V. Jusqu'aujourd'hui cependant, il faut l'avouer; la pratique des galénistes est restée infiniment supérieure à celle des modernes. Ecartons en effet, s'il est possible, cet amas d'hypothèses qui dérobent à nos yeux le diagnostic, le pronostic et le traitement de cette école, et nous trouverons qu'on n'en saurait jamais trop admirer l'étonnante pénétration. Or, quelle put être la cause de tant de succès pratiques obtenus par nos prédécesseurs? Il ne faut point, ce nous semble, la chercher ailleurs que dans cette infatigable patience d'observation qui leur permit d'entreprendre, sans hésiter, sans s'arrêter jamais, avec ordre, au contraire, et avec une persévérance réfléchie, l'étude de chacun des plus petits détails des maladies diverses. Et, comme le flambeau de la nature et celui de l'expérience brillent d'un éclat constamment égal, il devint à peu près impossible que des observations aussi solidement établies, aussi longuement éprouvées, n'acquissent pas de jour en jour plus de force encore et plus de solidité.

Le maître, le modèle de cette manière d'étudier la médecine, ce fut Hippocrate, sans contredit. Son coup-d'œil prophétique, perçant les voiles de l'avenir, entrevit tous les dangers qu'allait courir la science si l'on quittait un seul instant le sentier de l'observation grave et persévérante; il entra donc, le premier de tous, dans une carrière nouvelle; sacrifiant son propre jugement à celui de la nature, il ne voulut lui demander ses secrets qu'au moyen de l'expérience continuellement accumulée, et parvint, par cette méthode, jusqu'aux sources véritables, jusqu'aux sources médicales des maladies.

Les écoles modernes, au contraire, considérant avec orgueil l'espèce de certitude dont elles avaient entouré la théorie médicale au moyen de leurs expériences physiques et de l'anatomie, s'imaginèrent bien vite que cette même certitude devait rejaillir tout aussi nécessairement sur l'histoire des maladies et les principes de traitement, sans qu'il fût le moins du monde besoin de se livrer à des travaux spécialement propres à ces principes et à cette histoire. Avec des idées semblables, elles durent naturellement tout sacrifier à l'étude de la théorie, et bientôt, pour comble de malheur, à force d'appliquer à la pratique les règles de cette même théorie, à force de confondre ensemble l'une et l'autre parties de la science, elles finirent par la bouleverser tout entière et laissèrent passer, l'une après l'autre, cette foule de pernicieuses erreurs qui font aujourd'hui la honte et le désespoir de la médecine. Quel est, en effet, le but de la théorie? quel est son devoir? C'est de rendre raison des phénomènes morbides; c'est de donner, d'une manière exacte, le rapport ou la différence entre l'état actuel et l'état qui a précédé; c'est de rechercher les causes secrètes des maladies et la vraie source des causes elles-mêmes; c'est enfin d'écarter mille difficultés de cette nature, afin de permettre au médecin de marcher, non point comme un empirique, mais d'un pas ferme et libre à la recherche des indications curatives.

Le but de la pratique, au contraire, sa fonction, c'est d'étudier la marche, l'histoire des maladies; c'est de remplir les indications, de choisir les remèdes; c'est de soumettre enfin

aux lois de l'expérience tout ce qui peut, de près ou de loin, contribuer à la perfection du traitement. Si un médecin fait autre chose que cela, s'il veut soumettre aveuglément la pratique aux règles de la théorie, il doit renoncer pour jamais à toute espèce de succès thérapeutique. Mais, si l'on voit un homme s'appliquer avec ardeur à l'étude des vieux praticiens hippocratistes; si on le voit employer toute sa force pour imiter, pour atteindre cette incroyable puissance de la pratique ancienne, il est impossible de refuser à cet homme le titre d'ami sincère de la vérité.

Voilà, ô mes amis! voilà la vraie, la noble ambition qui doit animer vos ames : repoussez tous les conseils contraires et plongez-vous dans l'étude de cette grande pratique de l'antiquité. C'est elle qui, comme une source intarissable, a versé jusqu'à nos jours des flots de sagesse médicale, et c'est elle encore, elle seule qui peut aujourd'hui appeler sur vous les succès et la gloire.

VI. Quant à la seconde partie de la question, c'est-à-dire quant à connaître l'importance relative de la théorie ou de la pratique dans le traitement des maladies, il y a d'abord une remarque à faire. C'est que, dans l'antiquité grecque, on n'entendit jamais parler de cette division de la médecine en médecine spéculative et en médecine pratique. Séduit sans doute par le charme facile des spéculations, ou effrayé peut-être par les ennuis qu'entraîne la pratique, avec son histoire des maladies et ses recherches sur leurs causes les plus secrètes, un médecin arabe, Jevain, fut le premier qui imagina cette distinction; innovation malheureuse, qui lui attira sur-le-champ les reproches d'Alkorazoën, ainsi qu'on peut le voir au long dans Averrhoès (1).

(1) Je n'ai pu trouver de renseignements relatifs à Jevain, malgré l'importance de sa funeste distinction.

Alkorazoën est un des noms que l'on donnait à Rhazès, qui était né dans le Khoraçan.

Averrhoès, dont le vrai nom est Ibn-Rochd, philosophe et médecin, naquit à Cordoue dans le XIIe siècle, et mourut en 1206. Il avait traduit Aristote en arabe; cette traduction, mise en latin, fut longtemps, en Europe, la seule que l'on connût. Il faut dire cependant que dès l'année 1209, ainsi qu'on peut le

Mais, pour en revenir aux Grecs, c'est une chose toute naturelle s'il n'existe aucune trace de la distinction dont nous parlons, ni dans les monuments hippocratiques, ni dans les ouvrages des autres médecins de la Grèce, depuis Hippocrate jusqu'à Galien. C'était, en effet, comme nous l'avons répété vingt fois déjà, c'était une conviction bien établie chez tous les maîtres de cette école, que la médecine, née de l'observation, ne pouvait s'apprendre ou devenir utile que par elle. Ce que nous faisons, nous, au moyen des lois de la théorie, ils venaient à bout de le faire en sachant consacrer par une longue expérience les résultats de leur incroyable sagacité; ils pesaient ensuite, avec une scrupuleuse exactitude, tout ce qu'ils possédaient d'observations sur la nature et l'histoire des maladies, et, à force d'en poursuivre l'application au traitement des divers états morbides, ils finissaient par déduire les indications curatives convenables.

Les choses en étaient là, lorsque la secte empirique commença de lever la tête. Répudiant toute espèce de théorie et même toute espèce de raisonnement en médecine, cette école ne reconnut qu'un seul moyen thérapeutique, l'expérience; mais, au lieu de cette noble expérience pleine de méthode et fondée sur l'observation mille fois répétée, ce qu'elle entendit par là n'était qu'une expérience de hasard, niaise et banale, qui eût eu bientôt fait de noyer la médecine dans un océan d'absurdités, si Galien, vers le premier siècle de l'ère chrétienne, ne fût hardiment venu opposer une digue heureuse à ce torrent d'erreurs, en fondant ou plutôt en relevant avec sagesse et résolution l'école rationaliste. Cette école avait deux beaux fondements, le raisonnement et l'observation; mais, il faut bien l'avouer, ce fut le raisonnement qui prit la plus large part d'influence, et cela par un double motif: d'un côté, en effet, on craignait toujours de retomber dans les erreurs qu'on

voir au L. LXXVI, § 59, de l'*Histoire Ecclésiastique* de Fleury, les œuvres d'Aristote furent apportées de Constantinople en France, où il y avait, dès ce temps-là, des personnages d'une science incontestable. La traduction d'Averrhoès passe pour très-infidèle. Ses autres ouvrages, qui sont fort nombreux, traitent de la médecine, de la philosophie et de l'astronomie.

avait si vivement reprochées aux empiriques et à leur façon d'observer; de l'autre, cette finesse de raisonnement, cette subtilité, qui faisait le caractère particulier de cette école, et par-dessus tout celui de Galien, avaient pour l'esprit bien autrement d'attraits que la manière d'observer, austère, lente et opiniâtre de l'école de Cos.

Ainsi donc, il se faisait, dès ce temps-là, une sorte de travail qui tendait à subdiviser la médecine en médecine raisonnante et médecine observante; les siècles suivants ne firent que creuser davantage la ligne de séparation, jusqu'à ce qu'enfin les Arabes, maîtres de la médecine, en eussent fait deux sciences absolument distinctes, sous le nom de médecine spéculative et de médecine pratique; et cette subdivision a subsisté jusqu'à nos jours.

Or, ces spéculations, ces théories, basées chacune sur quelque idée philosophique spéciale, ne parlaient qu'au nom de cette idée; elles furent donc naturellement aussi nombreuses, aussi variées que les écoles philosophiques elles-mêmes, et le niveau de la médecine dut nécessairement varier comme elles. C'est en se plaçant ainsi, au point de vue d'une théorie philosophique, que Valésio, par exemple, un homme d'un mérite très-vaste, introduisit dans ses ouvrages une foule de préceptes pratiques; et il y en eût mis bien davantage, peut-être, s'il ne se fût pas habitué, en dialecticien déterminé, à n'envisager l'histoire et le traitement des maladies qu'au moyen des subtilités de la dialectique. Il faut ranger sur la même ligne Argentier, Massaria, Mercati, la plupart des galénistes qui ont fleuri dans les trois derniers siècles, et par-dessus tout Capivacci, dont les ouvrages, empreints des mêmes défauts, ont été si vivement critiqués par Gasp. Hoffman (1). Mais notre siècle, par bonheur, a vu naître et grandir la philosophie na-

(1) Massaria (Alexandre), né à Vicence en 1510, mourut à Padoue en 1598. C'est lui qui aimait mieux errer avec Galien qu'avoir raison avec les modernes.

Mercati (Michel), né à San-Miniato, en Toscane, en 1640, fut premier médecin du pape Clément X, et mourut, comblé d'honneurs, en 1693. Il a écrit sur la médecine, sur l'archéologie, et laissa une savante description d'un cabinet de minéraux et de fossiles, qu'il avait formé au jardin des plantes du Vatican.

Gaspard Hoffman, né à Gotha en 1572, mourut à Altorf en 1648.

turelle et expérimentale ; or, celle-ci à son tour étant devenue la base et l'appui de la théorie médicale, il n'est personne aujourd'hui qui puisse révoquer en doute la clarté, la force nouvelle que cette heureuse union fait rejaillir sur la médecine pratique.

VII. Les médecins se mirent donc enfin à examiner la structure du corps et les phénomènes de l'organisme, en appliquant à cet examen les principes de la géométrie mécanique, les expériences physico-mécaniques et celles de la chimie. A peine furent-ils entrés dans cette voie salutaire qu'ils se trouvèrent tout-à-coup en face d'une foule de choses inconnues aux siècles passés, et l'on put reconnaître alors que le corps humain, considéré sous le point de vue des actes physiques, n'était au fond qu'un ensemble de mouvements empruntés à la mécanique ou à la chimie, quoique déterminés par des lois d'un ordre purement mathématique. Examinez, en effet, avec quelque attention l'économie physique de l'homme : qu'y trouvez-vous ? Ces mâchoires armées de dents, qu'est-ce autre chose que des tenailles ? l'estomac, c'est une cornue ; les veines, les artères, le système entier des vaisseaux, ce sont des tubes hydrauliques ; le cœur, c'est un ressort, les viscères ne sont que des cribles, des filtres ; le poumon n'est qu'un soufflet ; qu'est-ce que les muscles, sinon des cordes ? qu'est-ce que l'angle oculaire, si ce n'est une poulie ? et ainsi de suite. Laissons les chimistes, avec leurs grands mots de fusion, de sublimation, de précipitation, vouloir expliquer la nature et chercher ainsi à établir une philosophie à part; ce n'en est pas moins une chose incontestable, que tous ces phénomènes doivent se rapporter aux lois de l'équilibre, à celles du coin, de la corde, du ressort et des autres éléments de la mécanique. Ainsi donc, les phénomènes de l'économie physique de l'homme ne pouvant s'expliquer d'une manière un peu claire, un peu facile, qu'au moyen des principes de mathématique expérimentale, ce qui est, au fond, le langage même de la nature, nous pensons également qu'il n'y a pas de manière plus simple, plus naturelle d'expliquer les phénomènes extra-physiques et morbides, et que, par conséquent, toute théorie

basée sur ces principes doit offrir nécessairement beaucoup plus de certitude que les autres.

Si les maladies n'étaient jamais qu'un résultat de quelque lésion des solides de l'économie, rien ne serait facile comme la recherche et l'examen des causes morbides, au moyen des principes dont nous venons de parler; mais il est loin d'en être ainsi : presque toutes, au contraire, ont leur source dans quelque modification des fluides, et par conséquent c'est une chose toute naturelle si des principes théorético-philosophiques sont impuissants à nous éclairer jamais sur la cause véritable et essentielle des maladies. Prenez, en effet, l'homme le plus versé dans la connaissance d'une hypothèse ou d'une philosophie quelconques; supposez que cet homme ait consacré les plus longues méditations, les travaux les plus opiniâtres à l'étude des éléments qui constituent chacun des fluides de l'économie animale : il faudra bien qu'il avoue à la fin que ces éléments, dans l'état naturel comme dans l'état pathologique, échapperont toujours à la science et ne se laisseront pénétrer par aucun effort de l'esprit humain. Les médecins auront beau faire, tout ce qu'ils pourront dire à cet égard ne sera jamais qu'une sorte de feu follet, une flamme légère qui effleure à peine la peau qu'elle semble dévorer.

Si, du reste, nous ignorons tout ce qui regarde la forme et la texture intime des molécules qui constituent les liquides animaux, il faut avouer qu'il n'est pas absolument indispensable de le connaître; il suffit, pour guérir, de savoir distinguer par expérience les phases diverses des mouvements morbides dans les fluides animaux, les périodes de progrès, de déclin ou de terminaison. Comme c'est la nature qui produit ces mouvements et qui les dirige, c'est à eux qu'il faut demander la source véritable des indications, l'opportunité des remèdes et les modifications du traitement. Ceci une fois convenu, il faut bien avouer que l'art de guérir est une chose qu'on ne peut acquérir jamais qu'à force d'usage et d'exercice, et que, par conséquent, sous le rapport du traitement des maladies, la théorie, comme nous le disions plus haut, ne peut se comparer à la pratique.

Le plus subtil mathématicien du monde est toujours moins subtil que la nature elle-même : quel que soit donc le résultat de vos méditations médicales, gardez-vous bien de prendre ce résultat pour une vérité, tant que vous ne l'aurez point soumis à la pierre de touche de l'expérience. Si l'expérience, au contraire, vous a montré cent fois la vérité d'une chose, cette chose est véritable, soyez-en sûrs. Pour savoir si un vin est bon ou mauvais, il faut l'avoir goûté ; il faut avoir chanté longtemps pour être un bon chanteur, et l'on n'est bon et brave soldat qu'après avoir fait la guerre.

Il n'est pas rare d'arranger dans son cabinet de fort belles idées, qui semblent parfaitement conformes à la raison, et que l'on peut regarder comme certaines. Essayez un peu de les mettre en pratique, et vous en verrez sur-le-champ l'impossibilité, l'absurdité même. Il y a une foule de choses au contraire, en fait de traitement surtout et de remèdes, qui paraissent, au premier abord, inutiles ou déraisonnables, soit qu'elles ne rentrent pas parfaitement dans nos hypothèses, soit que nos connaissances ne nous permettent point d'en donner quelque raison suffisante ; soumettez-les cependant au creuset de la pratique et de l'expérience, et vous y trouverez à la fois des moyens sûrs et pleins d'utilité.

Ainsi donc, laissons à la pratique et à la théorie la place que chacune d'elles doit occuper dans la science ; c'est le meilleur moyen, selon nous, de donner à la médecine l'appui dont elle a besoin et la force qui doit l'élever au-dessus de ce qu'elle a toujours été.

CHAPITRE XII.

Où l'on propose aux jeunes médecins une méthode propre à bien faire la théorie d'une maladie.

—

I. Tout ce qui a la nature pour base peut croître et se perfectionner; il n'y a point de développement possible, au contraire, pour ce qui n'est appuyé que sur le mobile fondement des idées. C'est en fait de médecine surtout, c'est lorsque nous nous étayons sur quelque hypothèse médicale incertaine et purement abstraite, que cette dernière proposition acquiert chaque jour une incontestable évidence. Si même on voulait se livrer d'une manière consciencieuse à la recherche des causes qui n'ont jamais permis d'établir un système de médecine à peu près certain, on aurait bientôt fait de s'apercevoir que la principale raison de cela, c'est que les médecins n'ont jamais voulu réunir en un seul et puissant faisceau les efforts de l'intelligence humaine et la force invincible de l'expérience. Un des esprits les plus pénétrants de l'Italie, Césalpin, dans un siècle où personne ne soupçonnait encore la circulation du sang, découvrit cet important phénomène, et crut qu'il s'exécutait dans l'espace de vingt-quatre heures, comme on peut le voir au long dans ses *Questions péripatétiques,* liv. V, question 4e. Mais cette admirable découverte ne fut pour lui qu'un coup de génie. Pour en faire une vérité évidente, il eût fallu des expériences physiques, des observations anatomiques convenables : il n'en fit rien; aussi, personne aujourd'hui ne peut s'étonner, quand on voit ce grand homme laisser à d'autres le soin d'élever l'édifice dont il avait posé la base, pendant que lui-même, lutteur de l'intelligence pure, payait de sa chute la confiance excessive qu'il avait eue dans la force de son génie. Harvey vit la faute, et, au lieu de s'a-

dresser seulement à la raison, comme avait fait Césalpin, il voulut éclairer la question de toutes les lumières de l'expérience. Il se mit donc à tourmenter la nature; le scalpel de l'anatomiste à la main, il la harcela sans relâche et avec tant de persévérance qu'elle se trouva forcée enfin de laisser échapper son secret. C'est ainsi que la raison, combinée avec l'expérience, vint contre toute attente donner le dernier sceau à cette étonnante découverte de la circulation; ce fut une sorte d'éclair de vérité, qui franchit tout-à-coup les Alpes, traversa les mers, pénétra toutes les académies médicales, sans que personne songeât même à se dérober à son éclat. Voilà ce qui nous fait espérer qu'au lieu de ressembler à ces ouragans dont la fureur bientôt lassée s'éteint à mesure qu'ils s'éloignent, la découverte de la circulation s'avancera dans les âges, semblable à ces fleuves immenses qui naissent pleins de force pour s'agrandir encore, et dont les flots, sans cesse grossis, s'écoulent dans un lit toujours plus vaste, à mesure qu'ils coulent plus loin du lieu de leur naissance (1).

II. Ce n'est point la nature, ce sont les opinions philosophiques qui ont fait jusqu'à ce jour tous les frais de la médecine. On pourrait en donner une foule d'exemples; mais ne parlons que de la fièvre, dont la nature a donné lieu de nos jours à un si grand nombre de théories destinées, ce semble, à exercer la patience des esprits les plus pénétrants.

C'est d'abord Sylvius, avec toute l'école de Bontekoee (2) : pour eux, la chaleur n'est point la cause de la fièvre, c'est seule-

(1) Baglivi fait ici une juste part à Césalpin et à l'illustre Harvey, dans cette importante découverte, entrevue souvent déjà avant d'être formulée par le savant médecin anglais.

Césalpin (André), né en 1519, à Arezzo, fut médecin du pape Clément VIII, et mourut à Rome en 1603. C'était un homme d'une science très-vaste et très-hardie; il a écrit sur la botanique, sur la médecine, sur les métaux, sur la philosophie, etc.

Harvey (Guillaume), immortalisé par la découverte de la circulation du sang, naquit en 1578 à Folkstone, comté de Kent, et fut médecin de Jacques I[er] et de Charles I[er]. Ayant suivi, dans la guerre civile, le parti de ce malheureux prince, il fut dépouillé de toutes ses places, et mourut en 1658.

(2) Sylvius (François de Le Boe), né à Hanau, Wétéravie, en 1614, mourut à La Haye, en 1672.

ment un effet de la fièvre, c'en est un symptôme. La rapidité du pouls, à leurs yeux, n'est point un signe qui indique que le sang se meut avec plus de vitesse : loin de là, c'est qu'alors sa marche est ralentie ; et par conséquent toute fièvre consiste essentiellement dans la coagulation du fluide sanguin, dans son épaississement.

Avec une opinion semblable, ils sont naturellement amenés à proscrire, dans le traitement des fièvres, la saignée et tous les moyens tempérants ; ce qu'ils recommandent, au contraire, ce sont les médicaments spiritueux et diffusibles, tous ceux enfin que l'on regarde comme propres à dissoudre cette coagulation chimérique ; et ils les prescrivent indifféremment dans toute espèce de fièvres, à quelque période de la maladie que ce soit, et cela pour satisfaire à une hypothèse qui n'est qu'une simple vue de l'esprit et non une déduction des faits.

Viennent ensuite, à peu près sur la même ligne, Van-Helmont et Campanella (1). Ceux-là pensaient que la fièvre, au lieu d'être une maladie, était un remède contre la maladie, un moyen employé par la nature dans le but surtout d'éliminer la matière peccante intimement mêlée aux humeurs de l'économie. Cette manière de voir leur fit tirer une conclusion singulière : suivant eux, en effet, le médecin appelé à traiter une fièvre quelconque devait se proposer par-dessus tout d'augmenter le feu de la fièvre au moyen des médicaments chauds, pour donner, comme ils disaient, plus de force à la nature, et la mettre en état de secouer plus facilement et plus vite le joug pesant sous lequel elle succombe.

D'un autre côté, voici Henri Screta qui reprend une idée de Dioclès ensevelie depuis longtemps dans la poussière de l'oubli (2) : toute fièvre, dit-il, est le résultat d'une inflamma-

Corneille Bontekoee, médecin hollandais, mourut à Francfort-sur-l'Oder, en 1685, à 35 ans.

La doctrine de Sylvius et de Bontekoee porta le nom de chimiatrie.

(1) Il s'agit probablement de l'auteur singulier de la *Cité du soleil*, livre tiré de l'oubli par les novateurs qui veulent refaire la société.

(2) Dioclès, de Caryste, en Eubée, de la famille des Asclépiades, jouit d'une

tion viscérale. Or, comme l'inflammation elle-même reconnaît pour cause nécessaire l'obstruction des vaisseaux, ou bien, pour s'exprimer comme lui, l'embarras de la circulation, il proscrit d'un seul coup la saignée, les purgatifs, les tempérants, tout ce qui peut, en un mot, affaiblir l'ardeur fébrile, et il traite toutes les fièvres avec les dissolvants, les spiritueux, les alcalis diffusibles et autres moyens semblables dirigés contre les prétendues obstructions inflammatoires des viscères.

Il était difficile que l'école de Descartes, armée des principes nouveaux qu'elle avait introduits dans la science, ne voulut pas faire aussi une théorie de la fièvre.

Voici donc sa théorie :

Il existe, suivant ces philosophes, un fluide subtil qui, dans l'état naturel, s'écoule en droite ligne, d'une manière continue et avec une rapidité prodigieuse, à travers les intervalles que laissent entre elles les particules qui composent la masse entière du sang. Cest là ce qui produit et entretient dans les liquides animaux les fermentations naturelles. Supposez maintenant qu'il arrive dans la distribution de ces intervalles quelque perturbation notable; qu'ils se trouvent par exemple obstrués par la présence d'une matière lourde et épaisse; immédiatement, le fluide subtil dont nous venons de parler se trouve retardé dans sa marche rapide et continue; irrité par les obstacles, il s'agite, il bouillonne, et, pour retrouver le libre passage qui lui était ouvert, il excite dans la masse du sang des mouvements violents et tumultueux. Or, c'est là ce qu'ils appellent la fièvre, et pour guérir la fièvre ils ne voient d'autre moyen que d'employer les médicaments spéciaux dont les propriétés sont à la fois légères et pénétrantes. Ces médicaments, dans leurs idées, sont destinés d'abord à dissoudre la matière épaisse qui embarrasse les intervalles des molécules sanguines et en détruit l'arrangement; ils la délaient ensuite

très-grande réputation dans l'antiquité. On croit qu'il vécut un peu après Alexandre, et l'on n'a que des fragments de ses ouvrages.

Henri Screta, médecin allemand, exerçait à Schaffouse, vers 1630. — D'après ce qu'on vient de lire, on ne doit pas trouver étonnant que Marquais ait accusé Broussais d'avoir puisé dans Screta sa fameuse théorie.

et l'éliminent par les sueurs, les urines ou autres émonctoires naturels ; après quoi le fluide subtil dont nous parlions tout-à-l'heure, devenu libre enfin, reprend doucement et sans tumulte la route que lui a tracée la nature au milieu de la masse des humeurs, ou, pour parler leur langage, à travers les pores des fluides de l'économie.

III. C'est de delà les Alpes surtout qu'il nous est arrivé une foule de théories de la fièvre, celles de Sylvius de Le Boe, de Bontekoee, de Craanenius, de Jones, de Piens et de mille autres. Mais il n'y a personne qui ne les connaisse, et ce serait perdre son temps que de les passer en revue.

On connaît de même l'opinion des galénistes touchant la nature et l'essence de la fièvre.

Préoccupés de cette fausse idée que, dans l'état de vie lui-même, les humeurs animales peuvent être accessibles à la fermentation putride, ils ne craignirent point de proclamer que la plus grande partie des fièvres n'avait pas d'autre origine que la putréfaction des humeurs ; puis ensuite, séduits par le préjugé vulgaire, qui ne fait de la putréfaction qu'un produit de l'humidité, ils conçurent contre l'emploi des boissons aqueuses dans les fièvres une horreur tellement profonde, qu'on les put voir souvent mettre leurs malades à deux doigts de la mort, faute d'une goutte d'eau qu'ils leur refusaient avec une obstination fatale. Voilà, je crois, ce qui explique un certain nombre d'observations singulières, répandues dans les ouvrages de médecine, et relatives à des personnes mortes de la fièvre sans qu'on leur eût permis la moindre boisson aqueuse : on trouvait, à l'autopsie, le cœur et les poumons absolument desséchés et retirés sur eux-mêmes.

En voilà bien assez, sans doute, pour qu'il soit évident aux yeux de chacun que toutes ces belles idées, toutes ces opinions philosophiques que nous avons vues naître n'ont pas avancé le moins du monde la thérapeutique des fièvres, et qu'au lieu de jeter sur elles quelque lumière qui du moins en éclairât la nature, elles n'ont fait qu'épaissir encore les ténèbres qui les entourent. En attendant, le feu de la fièvre continue de nous dévorer ; il brûle au foyer des écoles comme au chevet des ma-

lades, et ses ravages eussent étendu bientôt un voile de deuil sur l'univers entier, si notre siècle, au milieu d'un si grand nombre de stériles écrivains, n'eût à la fin produit un homme, Thomas Sydenham, qui fut, de nos jours, l'honneur et l'orgueil de la médecine. Plein de mépris pour les vaines fictions de l'esprit, ce grand homme ne voulut jamais s'adonner qu'à l'observation, et depuis les jours de sa jeunesse jusqu'à la fin de sa longue carrière tous ses amours furent pour la nature. C'est en marchant avec fermeté dans cette voie qu'il parvint à établir sur l'essence des fièvres un système bien autrement probable que les théories antérieures, et une méthode de traitement bien autrement plausible. Aussi, sa doctrine et son génie lui valurent tant de gloire que, dans sa patrie elle-même, on ne l'appelait que le *médecin des fièvres,* ainsi que je l'ai entendu dire en Italie par une foule d'Anglais qui visitaient nos contrées.

IV. Si l'on examine avec un peu d'attention quelques-uns des systèmes modernes, ainsi que les fondements sur lesquels ils reposent, on sera forcé d'avouer que les inventeurs de ces systèmes ont cédé au plaisir de créer une source nouvelle de spéculations, ou bien qu'ils ont ignoré d'une manière absolue les règles de toute théorie. Pour n'en citer qu'un exemple, considérons un instant les hypothèses émises de nos jours sur la nature de la chylification. Ces hypothèses se succédèrent sans interruption, à mesure que les chimistes ou les physiciens trouvèrent quelque fait nouveau au fond de leur cornue ou dans le laboratoire de la nature. Physiciens ou chimistes, il suffit aux uns comme aux autres de voir le mélange de deux ou trois corps en produire un quatrième de couleur blanchâtre, pour qu'ils se crussent en droit d'expliquer hardiment de la même manière l'élaboration du chyle dans l'estomac et sa transformation en sang. Malheureusement, ils n'en restèrent pas là, quant aux crudités, du moins, aux inappétences et autres lésions de la digestion ; et, au lieu d'aller puiser dans l'étude approfondie de ces affections et de leurs symptômes des indications curatives convenables, c'est à des considérations absolument étrangères, à des combinaisons, à des expériences de hasard, qu'ils s'en allèrent les demander. Mais,

outre qu'il est absolument faux que les coctions, les dépurations, les dissolutions et autres fonctions de l'économie animale s'exécutent dans l'intérieur des organes exactement comme dans la cornue d'un chimiste, cette brusque manière de construire ainsi une théorie générale avec deux ou trois expériences quelconques a le double inconvénient d'égarer l'homme qui cherche à pénétrer la nature, et d'écraser chaque jour, sous des monceaux d'erreurs, ceux qui s'adonnent à l'exercice de la médecine pratique.

V. Qu'on n'aille pas s'imaginer cependant que ce soit une sorte de haine aveugle contre les théories qui m'en fasse dire aujourd'hui tant de mal. Il faudrait, pour cela, nier toute espèce de raisonnement en médecine. Or, sans vouloir rappeler en ce moment que j'ai toujours poursuivi, pour mon propre compte, et conseillé aux autres l'étude des théories médicales, lorsque ces théories s'ajustent de tout point aux lois de la nature, on a pu voir dans le cours de cet ouvrage que je n'y avais rien tant à cœur que de rétablir entre l'observation et la théorie une sorte d'union, des liens plus étroits que ceux qui existaient auparavant. Mais si, dans le cours de ce premier livre, j'ai parlé des systèmes avec quelque vivacité ; si même j'ai été trop loin à cet égard, j'y ai été poussé par cette incroyable profusion de théories qu'on a vues naître de nos jours et par l'imprudente application qu'on en a faite au traitement des maladies. La fourmi ramasse des provisions et s'en sert : c'est l'image des empiriques, qui s'en vont çà et là, recueillant des faits, et qui bientôt, sans les soumettre à la pierre de touche de l'expérience et au creuset du raisonnement, se servent sans distinction de tout ce qu'ils ont pu recueillir. L'araignée, au contraire, tire d'elle-même tous les fils de sa toile; elle n'emprunte rien au dehors. C'est ce que font les médecins de la théorie, les purs dialecticiens de la science. L'abeille enfin agit bien mieux que l'une et l'autre: elle va chercher au fond des fleurs un miel brut; elle l'introduit dans ses organes, elle l'y travaille, elle l'y mûrit, pour ainsi dire, et l'amène ainsi, à force de soins, au point de perfection qui lui est nécessaire. Voilà ce que fait l'abeille; mais si vous cherchez des médecins

qui fassent comme elle, vous n'en trouverez pas. Les uns prennent la nature, ils en font une abstraction, une chose sans forme, sans réalité. Les autres, au contraire, ne voulant accepter que ce qui touche leurs sens, et rien de ce qui vient de la raison, finissent souvent par tomber dans une telle confusion d'idées qu'on les voit à la fois dédaigner certaines choses comme trop basses, et baisser les yeux devant certaines autres comme trop élevées.

VI. Quand je me mets par hasard à considérer les raisons secrètes qui ont poussé une foule d'écrivains à imaginer de nouvelles théories, j'en trouve deux principales :

En premier lieu, le frivole désir d'acquérir cette espèce de gloire dont on a coutume d'environner ceux qui ont trouvé de nouvelles choses ou de nouvelles idées, et le futile orgueil de voir invoquer son autorité, après avoir soi-même invoqué celle des autres.

En second lieu, et cela, peut-être, est plus habituel encore, ces hommes, après avoir pâli sur les livres pour y chercher quelque raison plausible des choses, las enfin de ne rien trouver qui les satisfasse, finissent par ne plus rien demander qu'à eux-mêmes ; ils se mettent à examiner les choses à leur manière et se jettent à corps perdu dans les explications de la nature. Si, par malheur ensuite, il arrive que ces explications soient accueillies avec quelque faveur dans la science, cette première gloire ne leur suffit plus, et ils se hâtent de construire sur ces idées un système du monde tout entier ou un système scientifique quelconque. Doués, en général, d'une imagination forte et hardie, remplis de dédain pour le servile troupeau qui ne pense que les pensées des autres, jamais on ne les voit céder rien de leur sentiment, qui possède seul, à leurs yeux, la certitude et l'évidence. Laissez-les trouver dans un livre ou dans un laboratoire quelque fait qui vienne le moins du monde à l'appui de leur hypothèse, non-seulement ils s'en emparent, non-seulement ils le retournent et l'arrangent pour cette hypothèse, mais encore ils se hâtent de le présenter comme un fait d'une valeur considérable, d'une certitude absolument palpable.

Au reste, cet immense désir d'asseoir ainsi leur théorie sur des bases éternelles finit par jeter dans l'esprit de ces hommes une telle confusion d'idées, que les objets ne viennent plus se peindre à leurs yeux sous leurs traits véritables, mais seulement sous les traits qu'ils désirent leur trouver.

VII. Revenons à la question. Voici, selon nous, les conditions que doit remplir une théorie pour être stable et rester dans la science. Au lieu d'être le simple produit de l'imagination d'un homme, il faut qu'elle sorte des entrailles mêmes des choses, qu'elle soit une déduction exacte de l'observation et des phénomènes de la nature bien constatés.

Veut-on avoir, dans l'ordre des sciences élevées, un exemple et une preuve de la bonté de ce principe, c'est l'astronomie surtout qu'il faut considérer. Il y a un principe fondamental sur lequel roule l'astronomie tout entière, et qui consiste à examiner avant tout les phénomènes des corps célestes, afin de permettre ensuite à l'intelligence de s'élever à des théories, à des systèmes exactement calqués sur les lois de la géométrie ; de façon que ces systèmes, conçus d'abord par l'esprit, puis discutés par la science, finissent par mettre l'homme en état de prévoir, de déterminer par le calcul les mouvements de ces corps, leurs positions relatives et leurs conjonctions. Le premier soin des astronomes est donc de se procurer une masse de faits considérable, et ce n'est qu'ensuite de cela qu'ils vont demander aux théories quelque raison probable de ces faits. Aussi, malgré la multiplicité des théories astronomiques, malgré les différences radicales qui existent entre le système de Ptolémée, celui de Copernic, celui de Tycho-Brahé, celui de Tycho modifié, etc., tous ces systèmes arrivent sans la moindre différence à un résultat semblable, dès qu'il s'agit de prévoir les phénomènes et de calculer leurs périodes, d'annoncer les éclipses, par exemple, les phases diverses des planètes, etc. Or, voici tout le secret de cette identité parfaite dans les résultats : c'est que, malgré la différence profonde qui sépare la théorie de chaque astronome de toutes les autres théories, chacune d'elles, au fond, est uniquement le produit de l'observation constante et uniforme des

mêmes astres, vus de la même façon par les uns et par les autres. La manière seule (et c'est là ce qu'on appelle la théorie), la manière seule d'envisager la nature de ces phénomènes, par cela même qu'elle dépend de l'intelligence, varie comme les intelligences et prend autant de formes qu'il y a de manières diverses de concevoir ou de rendre sa pensée. C'est ce qui fait que, malgré toutes leurs dissidences, quand il s'agit de l'explication ou de la théorie, chacune de ces explications étant fondée elle-même sur les mêmes observations des astres, c'est une chose toute naturelle de voir leurs prédictions s'accorder ensemble avec une aussi grande exactitude.

VIII. C'est dans la voie tracée par les astronomes que doivent s'engager les médecins s'ils veulent apprendre à faire la théorie des maladies; mais, pour arriver là, ce qu'il faut connaître avant tout, c'est la langue que parle la nature, ce sont les divers moyens qu'elle emploie pour se dévoiler à nous; c'est-à-dire tout simplement la longue et persévérante observation des effets utiles ou nuisibles. Ainsi donc, toutes les fois qu'une série d'observations soutenues aura prouvé que, dans le cours d'une maladie quelconque, tel phénomène arrive souvent, arrive toujours de la même façon, l'esprit alors peut essayer de se faire une hypothèse, et chercher à l'établir d'une manière solide, en l'appuyant sur ces mouvements de la nature dont nous venons de parler et qui accompagnent infailliblement la production ou la guérison de cette maladie ou celle de tout autre.

C'est là une vérité d'expérience; mais on peut l'appuyer encore sur l'autorité de M. Sydenham. Voici, par exemple, la théorie de l'hystérie, d'après cet illustre médecin.

Cette affection, suivant lui, consiste dans l'affaiblissement, dans la prostration même du ton des esprits animaux : ceux-ci, se trouvant ainsi abandonnés à l'effervescence et au désordre, vont exciter dans l'économie tout entière les convulsions hystériques et autres phénomènes symptomatiques de cette maladie.

Or, cette théorie, ce n'est point, comme on le fait habituel-

lement, dans les vastes champs de l'imagination que ce grand homme est allé la chercher; mais il avait remarqué mille et mille fois que les émissions sanguines, les purgatifs, les sirops acides, tous les médicaments qui agissent en diminuant l'énergie vitale du sang, les chagrins, les veilles, le jeûne, la mauvaise alimentation, et cent autres causes enfin de même nature, provoquaient l'hystérie, ou du moins l'aggravaient constamment; il avait vu, au contraire, la même maladie vaincue complètement, ou du moins singulièrement adoucie par les ferrugineux, la thériaque, les carminatifs, les huiles essentielles, l'équitation, l'habitation à la campagne, les vins amers, etc., etc. En présence de faits aussi nombreux et aussi concluants, il ne fit aucune difficulté d'affirmer en théorie que l'affection hystérique avait pour cause un certain affaiblissement, la prostration même du ton des esprits animaux, et l'appauvrissement du sang, privé de ses éléments les plus précieux, les élements basalmiques. Puis enfin, après l'avoir proclamé sans relâche par la parole, il sut prouver encore par l'expérience qu'il était nécessaire de ne demander qu'à sa théorie les indications curatives de l'affection hystérique.

IX. Le but principal des théories, ainsi que nous l'avons montré ci-dessus, étant donc de rendre raison des phénomènes morbides, afin de permettre ensuite à l'intelligence de marcher plus librement à la recherche des indications curatives, il devient également nécessaire de donner à ces théories l'appui et l'autorité de quelque principe très-général à la fois et très-évident; or, pour trouver des principes de cette nature, on ne peut guère s'adresser qu'à deux choses, la forme et le mouvement. La forme, en effet, est ce qu'elle est véritablement, qu'elle tombe sous les sens ou qu'elle n'y tombe pas, qu'elle soit perçue dans ses conditions véritables ou dans quelque condition que ce soit. On en peut dire autant du mouvement : le repos physique absolu étant une chimère, chaque corps a son mouvement propre, et c'est ce mouvement-là même qui produit dans chacun de ces corps les altérations diverses en vertu desquelles ils s'améliorent ou se détruisent. Il est donc à peu près impossible que des raisonnements basés sur deux propriétés des corps

aussi essentielles n'offrent pas enfin plus de certitude que les raisonnements appuyés sur des bases toutes différentes. C'est là une conclusion qui devient d'une évidence palpable en ce qui regarde les théories modernes : celles-ci, en effet, uniquement fondées sur les lois mécaniques de la forme et du mouvement, rendent compte des phénomènes morbides d'une manière bien plus naturelle et bien plus sûre que les théories galéniques avec leurs creuses fictions de propriétés primitives et occultes.

Il y a, d'ailleurs, à l'appui de notre proposition de tout-à-l'heure et de celle-ci une observation qu'il ne faut pas oublier : c'est que l'on peut, à la rigueur, combiner sur la production des maladies et leur thérapeutique une foule de théories différentes, parfaitement opposées même, et faites, pour ainsi dire, à plaisir ; mais, pour peu que chacune de ces théories, prise à part, représente d'une façon convenable et sérieuse l'ensemble des observations connues, elles pourront toutes, l'une aussi bien que l'autre, amener la guérison des maladies, comme nous avons vu, il n'y a qu'un instant, les astronomes arriver par des voies opposées à prédire également bien les phénomènes célestes.

X. Une chose certaine, c'est que la pratique n'est guère qu'une sorte de produit, une combinaison du raisonnement et de l'expérience, et que c'est de là qu'elle tire sa force. Mais, si l'on veut obtenir ce résultat d'une manière sûre et heureuse, il est absolument nécessaire que l'expérience et le raisonnement gardent chacun leur rôle et n'usurpent en rien leurs fonctions relatives ; il faut laisser à l'observation seule le droit de prononcer en dernier ressort sur le traitement des maladies, et c'est à la seule théorie que doit revenir le soin d'expliquer les phénomènes morbides et de rendre raison des mouvements apparents de la nature.

Quant à moi, je tiens aux théories tant qu'elles sont à mes yeux une représentation parfaitement exacte de la nature ; mais, pour peu que je les voie un instant s'écarter de ce modèle, je quitte bien vite les théories, et me remets fidèlement à la suite de cette nature que je n'ai jamais suivie en vain. Et

serait-il vraiment raisonnable de faire autrement? Réfléchissons un peu. Toute modification spécifique, toute altération morbide des humeurs étant, on peut le dire, à peu près inaccessible à la pénétration de l'esprit humain, nous nous trouvons par conséquent réduits à combattre ces altérations en attaquant d'abord non pas leur cause essentielle, mais des causes d'un ordre plus général, et ensuite en sachant varier nos méthodes, selon que nous y sommes conduits par l'observation des moyens que la nature emploie d'habitude pour guérir les maladies, ou par les résultats d'une longue expérience dirigée tout entière vers la connaissance des remèdes les plus propres à guérir ces mêmes maladies.

Les jeunes médecins, d'ailleurs, doivent bien se rappeler une chose; c'est que la sanction véritable de nos théories et de nos raisonnements consiste uniquement dans les succès pratiques qu'ils procurent. Sans cela, on ne doit s'y fier qu'avec une grande réserve; et tout homme qui négligera cette vérité, outre qu'il tombera bientôt dans les plus funestes erreurs, fournira encore à l'ignorance du vulgaire l'occasion de nous jeter à la face le honteux adage *qui fait de la médecine un royaume d'aveugles.*

XI. Ce n'est point un avis qu'il faut avoir: c'est une connaissance sûre et évidente; il ne s'agit pas non plus de discuter: il s'agit de demander à l'expérience ce que fait la nature, ce qu'elle peut faire. Gardons-nous bien de regarder comme impossible tout ce qui ne peut entrer dans le cercle de nos spéculations, car c'est calomnier la nature que de la rendre ainsi responsable des étroites limites de la science. Employons sans relâche toute la force de réflexion dont nous sommes capables pour trouver de nouvelles méthodes et des moyens nouveaux qui puissent nous permettre de guérir des maladies incurables. Quelques-unes de ces maladies, je le sais, sont réellement au-dessus de la puissance humaine; mais la plupart d'entre elles ne sont vraiment incurables qu'à cause de l'insuffisance de la médecine et non à cause d'une incurabilité essentielle. Il y a des observations incontestables de maladies de cette nature guéries çà et là par quelques médecins.

Pourquoi alors ne guériraient-elles pas toutes? Je ne vois pas trop ce qu'on pourrait répondre à cela. Cherchons en outre, ainsi que nous le disions plus haut, cherchons de nouvelles méthodes, des moyens nouveaux plus simples et plus faciles pour guérir les maladies qui, généralement, ne sont point considérées comme au-dessus des ressources de la médecine; cherchons-en pour prolonger la vie, pour reculer la vieillesse; cherchons-en pour découvrir enfin le mystère qui couvre la nature du sang et des autres fluides, et le secret de leurs éléments primitifs; nous avons mille moyens pour cela : d'abord l'analogie avec les autres fluides animaux ou végétaux; ensuite les recherches microscopiques faites, au moment même, sur le sang et les autres humeurs tirées de l'économie et appliquées sur un verre transparent; et enfin toute autre espèce d'analyse qui semblera plus convenable. Cherchons surtout des moyens qui puissent relever les malades affaissés sous l'étreinte suprême de la mort. Qu'y a-t-il, en effet, de plus honteux pour un médecin que de le voir, deux ou trois jours avant le moment fatal, laisser tranquillement un pauvre malade se débattre avec la mort, sans essayer l'un après l'autre, jusqu'au dernier instant, tous les moyens de la thérapeutique? Le souffle de vie le plus léger, tant qu'il anime le corps humain, nous permet de compter sur les ressources admirables de la science médicale. Cherchons enfin des médicaments spécifiques, des moyens qui s'adressent d'une manière infaillible à telle ou telle maladie. Que sais-je enfin? Il y a mille autres choses à trouver, mille lacunes semblables à combler dans la médecine, et n'oublions pas que ce sont là autant de bienfaits célestes que le Dieu créateur du monde verserait par nos mains sur l'humanité tout entière.

CHAPITRE XIII.

Où l'on examine combien il importe d'avoir des lois, des règles certaines et invariables, qui puissent guider le jugement des médecins, et lever, dans les cas difficiles, leurs embarras et leurs doutes.

—

I. La conséquence à tirer de tout ce que nous venons de dire, c'est, sans aucun doute, que les théories et les hypothèses sont doublement nécessaires en médecine, pour faciliter d'abord la recherche des causes et des effets morbides, et ensuite pour éclairer convenablement les méthodes thérapeutiques. Or, il faut l'avouer cependant, quand il s'agit, au lit du malade, de prendre une décision sur le traitement, combien de fois n'avons-nous pas vu ces théories tromper nos espérances? et, pour ne parler ici que de ce qu'il y a de plus clair en ce genre, combien de fois n'avons-nous pas vu la théorie elle-même de la circulation du sang rester pour ainsi dire une vérité inutile, pendant que des considérations qui lui étaient, ou qui du moins lui paraissaient absolument contraires, sauvaient les malades? Voilà ce qui nous fait penser que le plus grand service à rendre à la médecine, ce serait de réunir chaque jour aux préceptes de l'antiquité d'autres préceptes consacrés également par le temps et l'expérience, et relatifs au diagnostic des maladies, à leur pronostic et à leur traitement. Il est rare en effet, comme nous l'avons démontré longuement au chapitre II de cet ouvrage, paragraphes 7, 8 et suivants, il est rare qu'on tombe dans l'erreur quand on suit pas à pas ces sortes de sentences médicales, qui nous fournissent en outre, à mesure des besoins, des règles de conduite sûres, invariables, et dégagées des lenteurs et des nuages qui enveloppent les théories.

Qu'on n'aille pas s'imaginer d'ailleurs que ce soit la timidité d'esprit ou le scepticisme scientifique qui me fasse tenir ce langage ; la méthode dont je parle est celle d'Hippocrate, celle qu'il employa dans ses leçons et dans ses livres, celle enfin que les médecins les plus illustres empruntèrent tous à ce grand homme. Or, croyez-vous qu'Hippocrate, s'il n'eût reconnu d'une manière évidente la supériorité de cette méthode *préceptive* pour guérir les maladies et faire avancer la médecine, croyez-vous que ce prince de la science aurait gardé jusqu'à la fin la constance opiniâtre qu'il mit à s'en servir dans sa pratique et dans tous ses écrits ?

Voilà donc la voie qu'il faut suivre, et c'est pour cela que nous nous sommes déterminés à présenter ici un certain nombre de préceptes dont la vérité nous a paru démontrée par la lecture des meilleurs ouvrages de médecine ou par l'observation répétée dans les différents hôpitaux d'Italie. Ce sera, nous l'espérons, un guide ou un modèle qui pourra engager les jeunes médecins à faire tous leurs efforts pour apporter à la science des préceptes de même nature. Ainsi donc, nous commençons :

Au début des maladies aiguës et inflammatoires, gardez-vous de purger, surtout avec les drastiques. Et n'allez pas objecter à cela qu'on voit souvent un purgatif, administré de suite, emporter nettement un certain nombre de fièvres ; car, si l'on se met à examiner la chose avec un peu plus de soin, on trouvera toujours qu'il ne s'agit alors que de synoques légères ou de fièvres mésentériques produites par un abus de nourriture malsaine et par les sabures intestinales qui en sont la suite ; mais ce ne sont pas là de vraies maladies aiguës : celles-ci sont un peu plus difficiles, et, au témoignage d'Hippocrate lui-même, il leur faut, pour se juger, quatorze jours, tantôt plus, tantôt moins. — *De Judicat.*, n° 4. — Quant à celles dont nous parlons, le principe qui leur donne naissance étant au début perdu dans la masse du sang, et intimement mêlé avec elle, on comprend que cet état de l'économie, l'état de crudité des anciens, soit absolument impropre à la dépuration. Si donc vous allez choisir ce moment-là pour administrer un purgatif,

vous évacuerez ce qu'il ne faudrait point évacuer, vous tuerez le malade, ou bien, comme je l'ai vu cent fois, vous augmenterez la fièvre; si elle est simple, vous la rendrez double, et enfin vous amènerez infailliblement une foule de symptômes qui n'existaient pas auparavant ou qui étaient infiniment moins graves.

Mais ce n'est pas tout; j'ai dit qu'au début des maladies aiguës on ne devait pas purger; je dis en outre qu'on ne doit pas davantage employer les diaphorétiques énergiques et tous les autres médicaments qui agissent comme eux, en portant l'agitation dans l'économie; il y a bien alors assez de feu dans le sang, trop de feu même; l'état de crudité de la matière peccante, son mélange intime avec le sang portent le trouble dans la masse de ce dernier fluide, le mettent hors d'état de s'en débarrasser, et les remèdes dont nous parlions tout-à-l'heure ne font qu'allumer davantage le feu qui le dévore. Aussi, combien de fois ne voit-on pas le sang, dans ce cas-là, se jeter tout-à-coup sur la tête ou sur d'autres organes; il s'y amasse et y produit tantôt des congestions mortelles, et tantôt d'autres symptômes, comme le délire, l'insomnie, les sueurs non critiques, l'anxiété, l'étouffement, la soif et mille autres accidents de même nature. Je dois dire cependant que, pour ce qui me regarde, le phénomène que j'ai le plus souvent observé à la suite d'un purgatif ou d'un médicament trop actif administré au commencement d'une maladie aiguë, ç'a été seulement l'exacerbation de la fièvre ou son redoublement.

Si une personne attaquée d'une inflammation de la plèvre, de l'intestin, de la vessie, etc., voit tout-à-coup s'éteindre la douleur locale, sans que la fièvre diminue; si au contraire elle augmente, s'il arrive en même temps de l'intermittence et de la faiblesse du pouls, avec exacerbation des autres symptômes, soyez sûrs qu'avant quelques heures il viendra du délire et que la mort elle-même ne se fera pas longtemps attendre, car tout cela dénote que l'inflammation s'est terminée par la gangrène.

II. Tous les pleurétiques chez lesquels il se fait un dépôt vers les oreilles guérissent. C'est une observation que j'ai faite souvent.

Lorsque des malades, au début d'une fièvre, ont été fatigués pàr des efforts de vomissement, si on ne prend soin de les faire vomir, ou si la nature est impuissante à le faire elle-même, on peut s'attendre à les voir, plus tard et pendant le cours de la maladie, en proie aux dévoiements les plus graves. C'est encore là une observation que j'ai souvent faite.

Tant qu'une personne atteinte d'obstruction viscérale conserve une certaine fraîcheur, une coloration naturelle de la face, ne craignez pas d'entreprendre sa guérison : elle peut guérir ; mais si vous trouvez sa physionomie profondément altérée, s'il y a pâleur et maigreur générales, n'entreprenez rien si vous le pouvez : ces personnes-là ne guérissent point. Ajoutons cependant ici que, chez les femmes atteintes de cancer utérin, les choses ne se passent pas tout-à-fait de cette façon, et que, malgré le mal qui les dévore, leurs joues quelquefois n'en restent pas moins rosées.

Dans les cas de péripneumonie, si l'on voit, le cinquième jour, s'aggraver la fièvre, la toux et les autres symptômes, le malade mourra le septième ; et le pronostic sera d'autant plus infaillible que l'exacerbation sera plus violente.

Si vous avez des rapports acides, cessez de boire du vin, vous guérirez ; remplacez-le par une infusion d'anis ou de cinnamome, et ne revenez pas au vin avant d'être guéri.

III. Dans les cas de sciatique, si vous pouvez sur-le-champ, ou quelques heures seulement après l'invasion du mal, administrer un purgatif, le sirop de nerprun par exemple, que je donne habituellement dans du vin, vous verrez, après cette unique purgation, ou tout au plus après une seconde, votre malade revenir à la santé. Il en serait tout autrement si la maladie durait depuis quelques jours et surtout depuis quelques mois.

Il ne faut jamais quitter un malade sans avoir examiné sa langue, car c'est elle qui peut fournir sur l'état du sang les renseignements les plus clairs, sans contredit, et les plus positifs : tous les autres signes peuvent tromper, et cela se voit sans cesse ; la langue ne trompe jamais, ou du moins ne trompe guère. Aussi, tant que la coloration de la langue, tant que le goût et les autres conditions naturelles de cet organe

n'auront pas été ramenés à leur état ordinaire, gardez-vous de présenter jamais un malade comme hors de danger, si vous avez quelque soin de votre réputation. — *Epid.*, VI, v, 8.

Examinez ce que dure la période d'invasion d'une fièvre, car la période d'augment, celle d'état et celle de déclin auront la même durée. Examinez aussi la nature d'une maladie au début; voyez si elle revêt alors des caractères de violence, de malignité, etc., ou si, au contraire, elle se montre douce et bénigne, car toutes les autres périodes de la maladie offriront, chacune relativement, les mêmes caractères. Il résulte de là que, d'après la seule considération des commencements d'une maladie, pourvu que cet examen soit fait avec soin et sagacité, on peut annoncer d'avance la durée de la fièvre et sa terminaison heureuse ou malheureuse.

Dès qu'il paraît des pétéchies, il faut laisser les premières voies en repos et cesser toute évacuation, car les lavements eux-mêmes, dans ce cas-là, ne sont pas sans danger.

Si l'éruption pétéchiale se fait à une époque avancée de la maladie, vers la période d'état, par exemple, cette éruption est d'autant plus avantageuse qu'elle se fait plus tard; car, à cette époque, la maladie, qui approche de la coction, tend à se juger; et alors, quand des pétéchies paraissent, il faut à tout prix en favoriser l'éruption avec les bézoards et les diaphorétiques, tout en se gardant bien d'ailleurs de provoquer le cours de ventre, si cela est possible. Au début des fièvres, au contraire, l'éruption pétéchiale est dangereuse, car elle marque une dissolution grave, une sorte de décomposition du sang.

Dans les fièvres intermittentes, si le second accès est plus fort que le premier, et le troisième très-faible, soyez sûrs que la fièvre s'épuisera complètement au quatrième accès. Si, au contraire le quatrième accès est violent, et le cinquième beaucoup plus doux, c'est au septième qu'il faut attendre l'entier épuisement de la fièvre.

Tous ceux qui succombent à quelque fièvre intermittente meurent au commencement d'un accès. Il est très-rare de voir mourir un malade dans les périodes d'augment, d'état ou de déclin.

Dans les fièvres intermittentes, l'urine est extrêmement rouge, d'un rouge de brique ; et cette coloration est tellement habituelle dans cette espèce de maladie, qu'elle y est à peu près un signe pathognomonique. Toutes les fois que vous voyez de l'urine teinte en rouge foncé abandonner en se refroidissant à l'air un dépôt couleur de brique, soyez sûrs que la maladie en question, sous quelque forme qu'elle se cache, touche par son origine aux fièvres intermittentes. Nous l'avons vu cent et cent fois.

IV. Il y a un grand nombre de maladies où l'usage continué des remèdes est beaucoup plus nuisible qu'utile, et qui se trouvent au contraire parfaitement bien du changement d'air et de l'exercice à la campagne. C'est une observation faite de tout temps par les médecins les plus illustres, qu'il existe un certain nombre de maladies chroniques très-opiniâtres, de celles surtout qui sont produites par de longs chagrins ou des affections morales, et qui ne cèdent bien qu'à l'exercice du cheval au grand air de la campagne.

Dans les cas de colique bilieuse très-opiniâtre, dans les cas de phthisie accompagnée de diarrhée colliquative et des autres symptômes de cette horrible maladie, dans l'hystérie invétérée et dans les vieilles hypochondries, dans toutes les maladies chroniques, enfin, qui reconnaissent pour cause une obstruction des viscères, quand vous aurez employé sans résultat tous les moyens de la thérapeutique, vous trouverez encore des ressources précieuses, je dirais presque héroïques, dans l'exercice de l'équitation pratiqué d'abord pendant quelques minutes, puis pendant des heures entières, surtout le matin et en plein air, au soleil. C'est là un secret thérapeutique loyalement révélé par un médecin fort illustre, Thomas Sydenham, et longtemps avant lui par Hippocrate, au livre *Du Régime*. La faiblesse du malade elle-même, quand elle serait assez grande pour l'empêcher de se mouvoir dans son lit, n'est pas un obstacle qui doive faire reculer, car on peut, dans ce cas-là, commencer par un exercice d'un quart d'heure en voiture, et finir insensiblement par des courses à cheval de plusieurs heures.

Voici quel est le mode d'action dans cette sorte d'exer-

cice : Toute secousse imprimée par les mouvements du cheval retentit tout entière sur le bas-ventre du cavalier; le reste des organes s'en ressent à peine. Ceux du bas-ventre éprouvent donc une secousse légère, dont la répétition finit par réveiller peu à peu le ton des fibres engourdies, ranime le mouvement presque éteint des fluides et des esprits vitaux, et rejette enfin dans la circulation tout ce qu'une certaine viscosité des humeurs avait arrêté çà et là dans les glandes viscérales. De cette façon, tous les ferments cachés dans les viscères se trouvent remis en mouvement: les longues courses à cheval en exaltent même les propriétés; leur coction peut donc se faire, les sécrétions rentrent dans les conditions ordinaires de la santé, et les principes morbides, après avoir si longtemps empoisonné l'organisme, sont enfin éliminés par les voies que la nature a destinées à cet usage; etc. Ce grand secret de l'exercice, il faut le proclamer bien haut pour les habitants de Rome, car l'atmosphère de cette ville, presque toujours humide , nébuleuse, et par conséquent fort peu élastique, se trouve tout naturellement propre à donner aux parties solides de l'économie une sorte de mollesse et de flaccidité, en même temps que les fluides restent, pour ainsi dire , dans une espèce d'inertie et de langueur. C'est pour cela , sans doute, qu'en examinant, dans son traité *Du Régime à Rome,* les maladies qui frappent plus particulièrement les habitants de cette ville, le savant Petroni en signale trois surtout comme faisant beaucoup de ravages : d'abord la congestion encéphalique ou pesanteur de tête habituelle, ensuite la lassitude des membres, et enfin la sécheresse du ventre. Tout cela prouve évidemment que, dans l'atmosphère de Rome, tous les mouvements vitaux, ceux des fluides comme ceux des solides, se font sans énergie, et qu'à ce titre l'air de cette ville sera toujours pour la santé de ceux qui l'habitent une source de désordres très-graves, à moins qu'un exercice matériel ne vienne donner au mouvement des humeurs et des esprits vitaux un ton et une activité qui leur permettent au moins de circuler librement dans les vaisseaux qui leur sont propres. De cette manière, les esprits vitaux et les fluides ayant retrouvé l'énergie nécessaire, les viscères et les

autres organes de l'économie reprennent les fonctions d'élaboration et de sécrétion dont la nature les a chargés.

V. C'est un fort mauvais signe quand l'urine, rouge et très-chargée au commencement de la période d'état d'une maladie, devient tout-à-coup légère et incolore; quand le pouls, devenu plus rapide, se trouve à la fois faible et tremblant; quand la main qui cherche le pouls du malade perçoit des soubresauts tendineux; quand il survient de la loquacité, des rêves effrayants et d'autres phénomènes de même nature. Dans ce cas-là, en effet, on doit s'attendre à voir se développer bientôt les symptômes cérébraux les plus graves, tels que le délire, l'insomnie, le coma, ou bien quelque désordre dans un autre organe, mais par-dessus tout la transformation de la fièvre en fièvre maligne.

C'est à la nature du pouls qu'il faut demander, dans les fièvres, des renseignements sûrs et fidèles relativement à l'énergie des esprits animaux. Tant qu'il restera fort et égal, le délire lui-même, les convulsions, les tremblements et tous les autres symptômes nerveux graves ne doivent point nous faire renoncer à toute espérance. Mais si, au contraire, le pouls devient très-rapide, faible et tremblant, tous les autres symptômes auront beau être favorables, il n'y en aura jamais d'assez bons pour vous empêcher de craindre. Avec un pouls de cette nature, la mort est au chevet du malade.

Qu'il s'agisse d'une fièvre continue ou d'une fièvre intermittente, les fiévreux, tant qu'ils crachent, ne doivent pas, en général, se considérer comme en danger.

Il faut toujours se défier d'une langue sale et épaisse.

Rien n'est aussi bien connu que la fièvre, si l'on n'en considère que les phénomènes; rien n'est plus obscur, si l'on en veut pénétrer la nature et la cause.

Si, dans un cas d'hydropisie de poitrine, d'hydropisie abdominale ou de cachexie, vous voyez la physionomie, d'abord fraîche ou suffisamment bonne, devenir tout-à-coup pâle et livide, le malade mourra subitement au bout de quelques jours, ou tout au plus au bout d'un mois.

Les enfants des riches meurent de l'abus des remèdes plus

encore que des maladies, surtout quand il s'agit de maladies aiguës. Peu de remèdes, et beaucoup de prudence pour les administrer.

VI. Quand la maladie abdominale appelée *passion iliaque* est suivie d'un cours de ventre spontané ou d'une fièvre aiguë, le malade meurt quelque temps après.

Quand l'apoplexie ou l'épilepsie viennent se compliquer d'amaurose, c'est un signe mortel, la plupart du temps, ou du moins cela présage une grande violence dans la maladie.

Dans les cas de *passion iliaque,* plus vous emploierez de remèdes énergiques, purgatifs ou lavements irritants, plus vous augmenterez l'étranglement abdominal, en augmentant par ce moyen l'éréthisme et la contraction des fibres intestinales. Employez les anodins, les émollients et les dissolvants; vous vous en trouverez mieux.

Lorsque l'*iléus* se complique de suppression d'urine, de strangurie, de hoquet, de météorisme ou de convulsions, la maladie est mortelle.

Le délire et la mélancolie sont tellement voisins l'un de l'autre, qu'il n'est pas rare de voir le délire, par exemple, se transformer en mélancolie; et les débuts de la mélancolie tiennent bien souvent du délire, s'il en faut croire les observations de l'illustre et savant Dodoëns.

Les femmes atteintes de gonorrhée, ou qui ont leurs règles, ont généralement sous les yeux une bande livide ou plombée. C'est là un phénomène à mettre au nombre des signes qui indiquent les maladies des femmes.

Dans les maladies aiguës, quand elles se présentent avec de la petitesse et une sorte de tremblement du pouls, on voit mourir les malades bien plus souvent qu'on ne les voit guérir.

Dans les cas de maladies ou de fièvres aiguës, l'urine *subjugale,* celle qui ressemble à l'urine trouble et épaisse des bœufs sous le joug, présage toujours quelque désordre du côté de la tête. Quand vous voyez cette espèce d'urine, si vous trouvez en même temps le pouls petit et faible, de la propension au sommeil, de la pesanteur de tête, etc., comptez bien que vous êtes

sur le point d'avoir affaire à une affection soporeuse, et surtout à un léthargus. Si au contraire, en même temps que l'urine en question, vous remarquez de l'insomnie, du mal de tête, de la soif, de la sécheresse à la langue, des ardeurs d'entrailles et autres phénomènes semblables, annoncez l'invasion prochaine du délire, ou des convulsions, ou d'une affection nerveuse quelconque. Si d'ailleurs l'urine *subjugale* est de mauvais augure dans les maladies aiguës, elle est favorable, au contraire, dans un certain nombre de maladies chroniques, telles que le rhumatisme, les douleurs articulaires, etc.

Il y a des personnes qui, trois heures après le repas, éprouvent d'habitude quelques accidents du côté de l'estomac : c'est surtout de la douleur, ce sont des vents, des crudités, etc. Une chose qui m'a parfaitement réussi dans ce cas-là, c'est de faire prendre alors vingt grammes de la poudre stomachique de Duchêne dans une tasse de café. C'est particulièrement aux tempéraments humides, aux constitutions lentes que convient ce moyen, et par-dessus tout à ceux qui écoutent mal les lois de la tempérance. La teinture alcoolique d'écorce de sassafras, prise également à la dose de deux cuillerées, et répétée même dans la journée, s'il est nécessaire, emporte aussi les flatuosités, et cela sur-le-champ. On en peut dire autant de la teinture alcoolique de lierre terrestre.

L'huile de menthe est avantageuse dans toutes les maladies de l'estomac.

La fièvre hectique de la siphylis, quelque désespérée qu'elle puisse paraître, se guérit cependant sans difficulté quand on a pu chasser le virus siphylitique au moyen de médicaments convenables.

Quand une femme en couche est atteinte de fièvre continue, s'il arrive de la dyspnée, c'est une chose fort dangereuse ; très-peu de femmes en reviennent.

Au nombre des symptômes qui, suivant les auteurs, indiquent la mort de l'enfant dans le sein de sa mère, on peut ranger comme un signe infaillible le ténesme que la mère éprouve, c'est-à-dire le besoin fréquent et irrésistible d'aller à la garde-robe ; c'est une remarque que nous avons déjà faite quelque part.

L'ictère qui vient compliquer une fièvre a toujours quelque chose de peu rassurant; c'est presque toujours un signe de malignité.

Les choses douces ne conviennent aucunement dans les fièvres. Gardez-vous donc autant que possible de toute espèce de substances sucrées dans le traitement de ces maladies; cela ne fait que les rendre plus dangereuses, surtout quand il s'agit d'un hypochondriaque, d'une hystérique ou d'un enfant.

Ce qu'il faut considérer avant tout dans les fièvres malignes, ce sont les yeux, la langue et les mains. Une langue sale et des mains tremblantes sont toujours, dans les maladies aiguës, des présages pleins de dangers.

Dans les fièvres malignes, où il existe une matière morbide qui doit être chassée du centre à la périphérie, tant que cette expulsion n'est pas faite, la respiration reste difficile et s'accompagne d'anxiétés précordiales considérables. Aussitôt l'élimination faite, tout cela diminue; c'est une observation que nous avons eu souvent l'occasion de faire dans les fièvres pétéchiales, la rougeole, la variole, la scarlatine et les autres maladies de même caractère.

Le bubon de la peste est d'autant plus favorable qu'il se manifeste à une époque plus rapprochée de l'invasion; de cette façon, en effet, les organes internes sont plus vite à l'abri du poison.

Le prurit du nez est, d'après Waldschmidt, un symptôme infaillible de synoque simple, ainsi qu'une moiteur légère de la peau.

J'ai vu souvent la fièvre lipyrie céder sur-le-champ et très-heureusement après d'abondantes évacuations bilieuses. Des sueurs ou des évacuations d'urine ne produisent pas le même résultat; il faut donc mettre les plus grands ménagements dans l'emploi des diaphorétiques et des diurétiques, quand il s'agit de cette espèce de maladie.

Je n'ai jamais vu dans les cas de pétéchies une seule hémorrhagie sanguine avoir de bons résultats, si le reste des symptômes surtout offre beaucoup de gravité.

Dans les fièvres qui prennent les étrangers à Rome, j'ai toujours vu que la saignée du bras amenait immédiatement des accidents soporeux, ce qui n'arrivait pas avec une saignée du pied.

Pendant l'été de l'année 1693, à Rome, j'ai observé à l'hôpital que les maladies aiguës guérissaient toutes ou à peu près quand la saignée se recouvrait d'une croûte blanche et chyleuse. Les malades mouraient, au contraire, quand le sang était rutilant ou d'un rouge éclatant à la superficie.

Lorsque j'ai affaire à une fièvre aiguë, j'en commence le traitement par une saignée. C'est une méthode où j'ai été amené par l'expérience, et j'ai vu très-souvent la saignée, dans ce cas, déterminer sur-le-champ une sueur abondante, au grand soulagement du malade.

J'ai vu, dans un hôpital à Rome, les fièvres malignes tourner tout-à-coup au plus mal, dès qu'on faisait une saignée du bras : la maladie alors se jetait sur le cerveau, et l'on voyait se déclarer bientôt le délire, le coma, etc. Ceux que l'on saignait du pied, au contraire, se trouvaient mieux.

La couperose et les autres maladies semblables de la face résistent quelquefois à toute espèce de médication; mais alors l'application d'un cautère aux jambes en fait justice, au témoignage de Mercuriali, dans son livre *De la Beauté*, ch. XIII. C'est à Padoue que j'ai appris ce moyen héroïque, de la bouche d'un célèbre médecin de cette ville.

Les purgatifs suffisent pour guérir les maladies de la face; l'expérience confirme en cela les assertions du divin vieillard, quand il dit dans ses *Coaques*, n° 616 : « Les perturbations du « ventre ont beau n'amener que peu de matières; elles finissent « par guérir les exanthêmes de la face. » Et, au liv. II de son traité *Du Régime*, on retrouve que les évacuations alvines attirent vers le ventre, en raison même de sa chaleur, l'humidité du reste du corps, et particulièrement celle de la tête. Or, la tête une fois débarrassée, les yeux se trouvent dégagés ainsi que les oreilles, etc. Quant au visage, il devient lui-même plus clair et plus frais. Tel est l'avis d'Hippocrate.

Quand une fièvre débute par des syncopes considérables,

par des hoquets ou des étouffements, on lui donne, suivant la nature des symptômes, le nom de fièvre syncopale, ou de fièvre singultueuse, ou de fièvre vertigineuse; mais, dans un cas comme dans l'autre, il faut ouvrir le traitement par les vomitifs; c'est dans le ventricule, en effet, que se cache alors le foyer de la fièvre, c'est-à-dire cette humeur âcre et corrosive dont le contact irritant blesse les membranes qui tapissent l'estomac, et va sympathiquement reporter l'irritation sur le cœur, le diaphragme ou le cerveau, et produit dans les organes les symptômes dont nous venons de parler. Le vomitif que j'emploie habituellement dans cette espèce de fièvre consiste simplement dans un peu d'huile d'amandes douces avec de l'eau tiède. Dès que le vomissement est terminé et que l'âcreté des sels se trouve ainsi délayée, je donne immédiatement les absorbants, les émollients, les émulsions, en même temps que le petit-lait ou les décoctions de violettes, et les malades guérissent fort bien par cette méthode.

Lorsque la fièvre ou une autre maladie quelconque s'accompagne, au début, d'anxiété considérable; lorsque les malades, agités, inquiets, ne peuvent rester en place et se roulent dans leur lit, etc., c'est encore la présence de quelque humeur âcre dans l'estomac qu'il faut accuser de tous ces fâcheux symptômes. Le seul remède contre cette espèce d'agitation et d'anxiété c'est un vomitif antimonial, le safran des métaux, par exemple, administré avec du vin ou de l'eau tiède et de l'oxymel scillitique. Immédiatement après le vomissement, les malades se trouvent débarrassés et calmes, et cela arrive surtout dans le cas où il y avait en même temps de la cardialgie et quelque dérangement gastrique. On peut d'ailleurs, après le vomitif, donner par précaution un peu de la poudre de Marc Cornachin.

Plus la fièvre s'approche de la période d'état, moins il faut employer les rafraîchissants, de peur de gêner la crise. Au début des fièvres, au contraire, on peut les donner largement; car, à cette époque de la maladie, la brûlante chaleur de la fièvre et l'orgasme impétueux du sang peuvent entraîner les dangers les plus graves, si, à force de délayants et de

rafraîchissants, on ne vient à bout d'en modérer la violence et de ramener la circulation à ce degré d'activité modérée qui convient pour l'épuration des humeurs.

Dans les maladies pulmonaires mortelles, fébriles ou non, j'ai presque toujours observé vers la fin quelques désordres cérébraux, tels que le coma, le léthargus, le vertige, l'obscurcissement de la vue, etc.

J'ai vu des érysipèles de la face céder rapidement à un seul purgatif proportionné au tempérament du malade, et c'était là un des héroïques secrets de mon excellent ami, le médecin de Padoue dont j'ai parlé plus haut.

D'après Celse, il faut que les vieillards aient le ventre sec et les jeunes gens humide.

Ceux dont la voix devient rauque, sans que rien puisse lui rendre son timbre ordinaire, meurent de consomption avant la fin de l'année, ainsi que je l'ai vu deux fois.

Presque tous les maux de tête viennent de l'estomac; ainsi donc, dans les cas particuliers où ce principe vous semblerait évident, employez les stomachiques, la diète et les lavements. Nous ne parlons pas ici des douleurs vénériennes ou des migraines invétérées, qui ont une tout autre origine.

VII. Il faut obéir aux instructions de la nature, et même, quand elles échappent à notre intelligence, il n'en faut pas moins leur obéir encore. Ce ne sont pas en effet des lois de hasard que les siennes; ce sont des lois immortelles, inviolables. Tâchons de le démontrer par les observations suivantes :

Une femme reçoit à Padoue un coup de mousquet chargé à petit plomb; le coup avait porté à gauche, vers l'extrémité des fausses côtes, et les petits projectiles avaient brisé les lames de baleine qui soutiennent habituellement le corset des femmes. Pendant le traitement de cette blessure, il survint une toux des plus violentes, et tout-à-coup, au milieu de l'étonnement général, cette femme expectora plusieurs fragments de baleine; or, quels furent les moyens employés par la nature pour procurer cette expulsion? C'est ce que l'on ne peut savoir. La blessure guérit, mais, quand elle fut fermée,

il survint autre chose. Une douleur intolérable se déclara entre les deux fesses, après quoi il vint du gonflement et de l'inflammation. Tout cela se termina par un abcès qu'il fallut ouvrir; mais notre étonnement ne fut pas moindre que la première fois, quand nous vîmes sortir de l'abcès les grains de plomb qui étaient entrés par la blessure de la poitrine. Il n'arriva pas d'autre accident, et la femme se trouva parfaitement guérie.

Il existe à Rome un homme fort instruit, chez qui on observe le phénomène suivant : s'il prend un lavement d'eau tiède, il le garde; puis, au bout d'un certain temps, ce même lavement est expulsé en entier par la vessie, sans que l'intestin en laisse échapper une seule goutte ; et cela lui est arrivé cent fois, d'après ce qu'il m'a dit à moi-même.

Cette observation, du reste, a quelque rapport avec une autre, que Benivieni de Florence nous a conservée au chapitre VII de ses *Observations curieuses*.

Il s'agit dans celle-ci d'un enfant de douze ans qui souffrit pendant sept jours entiers d'une suppression d'urine, après quoi le tout s'écoula par l'intestin, et l'enfant fut guéri. L'anatomie a cherché bien longtemps, mais en vain, les canaux qui peuvent conduire un liquide de l'intestin à la vessie. Bonet, dans sa *Médecine du Nord* (1), et les *Transactions philosophiques de Londres* parlent bien, il est vrai, de ces canaux de communication nouvellement découverts entre ces organes, mais la vérité à cet égard est loin d'être prouvée, et l'on ne peut encore y ajouter une foi entière. Si quelqu'un, du reste, avançait que ce passage des liquides de la vessie à l'intestin s'exécute à travers les pores des vaisseaux et des membranes, de la même façon qu'on voit les purgatifs appeler dans l'intestin l'eau qui remplit la cavité abdominale chez les hydropiques, serait-ce une bonne ou une mauvaise explication? C'est une

(1) Théophile Bonet, de Genève, né en 1620, et mort en 1689. C'est l'auteur du *Sepulchretum*.

Les communications dont parle Baglivi sont mentionnées dans la *Médecine du Nord*, t. II, p. 652, et dans les *Transactions philosophiques*, t. IV, nº 67, 30 oct. 1670.

question que j'abandonne au jugement de ceux qui sont capables de la juger (1).

Un homme de quarante ans, sujet aux hémorrhoïdes, vit s'élever sur le milieu de sa poitrine une tumeur dure et proéminente. Ceci dura longtemps, et toutes les ressources de la thérapeutique, employées pendant neuf mois entiers, à l'intérieur comme à l'extérieur, n'avaient abouti qu'à laisser le malade dans un état désespéré. Survint un flux hémorrhoïdal, et l'on vit, sans transition pour ainsi dire, la tumeur de la poitrine s'affaisser, disparaître, et le malade revenir tout-à-coup à un état de santé parfaite. On voit souvent, chez la même personne, la suppression des hémorrhoïdes amener sur-le-champ de petites tumeurs rouges aux doigts; on a beau faire, ces petites tumeurs persistent; mais, si le flux hémorrhoïdal reparaît, il n'en est plus question le lendemain.

Il me serait facile d'accumuler ici une foule d'autres exemples au moyen desquels on prouverait, en dépit d'Harvey, combien l'ouverture des veines hémorrhoïdales l'emporte sur toute autre saignée des veines, toutes les fois qu'il s'agit des hypochondres, dans les cas de douleur, par exemple, de chaleur et de pesanteur aux lombes; dans les cas de vents, de tension, de borborygmes, et dans une foule d'autres circonstances où sont en jeu les viscères du bas-ventre et quelques autres organes de la vie animale et végétative. Mais Hippocrate, au livre *Des Humeurs* et au VI[e] livre des *Epidémies*, a parlé du flux sanguin hémorroïdal en termes qui ne permettent pas d'insister davantage sur le sujet en question. Voici ce que dit ce grand homme : « Ceux qui ont des hémorrhoïdes sont à « l'abri de la pleurésie, de la péripneumonie, de l'ulcère ron- « geant, des furoncles et de cette espèce de tubercules que leur « forme fait appeler *lupins*; peut-être même sont-ils à l'abri « de la lèpre et du vitiligo. » — *De Humorib.*, n° 20.

VIII. Si l'expectoration chez les pleurétiques ne s'établit pas le quatrième jour; si, au contraire, la fièvre augmente,

(1) Il ne faut pas, sans doute, faire honneur à Baglivi de la découverte des phénomènes physiques démontrés par M. Dutrochet; mais ce passage n'en est pas moins remarquable, au point de vue de la physique et de la physiologie.

ainsi que les autres symptômes ; s'il survient de la difficulté dans la respiration et du *stertor,* les malades meurent le septième jour : avant la mort, les pieds se gonflent et les yeux se couvrent.

Les phénomènes qui accompagnent le squirrhe de la vessie ressemblent quelquefois, à s'y tromper, aux phénomènes qui indiquent le calcul vésical.

Une urine épaisse et sédimenteuse, blanchâtre, visqueuse et adhérente aux parois du vase de nuit, est un des signes les plus considérables de la présence d'un calcul dans la vessie.

Ceux qui portent un anévrisme interne meurent au milieu d'un crachement de sang, ou tombent frappés de mort subite. Quand on est atteint d'une affection semblable, il faut éviter tout excès de travail, renoncer au plaisir, à la colère, aux liqueurs spiritueuses, à tout ce qui peut enfin troubler la circulation ou lui donner une activité désordonnée ; il faut se mettre au régime lacté, n'user que d'aliments visqueux, et prendre de l'exercice avec modération.

Ce qui produit l'anévrisme, c'est la rupture d'une tunique artérielle ; ce qui produit les varices, c'est la rupture des valvules veineuses ; et c'est la rupture des valvules lymphatiques qui produit les kystes.

Dans toutes les maladies de poitrine, et particulièrement dans le crachement de sang et la pleurésie, il faut ordonner la diète la plus sévère ; car autrement le sang, chargé d'un chyle exubérant, pourrait aller se jeter avec impétuosité sur la trame délicate de l'organe malade.

La dureté du pouls est un signe inséparable de la pleurésie ; il est mou, au contraire, dans les autres maladies pulmonaires. Rappelez-vous cette distinction ; elle peut vous servir beaucoup pour établir le difficile diagnostic des maladies de poitrine.

Lorsque, dans le cours d'une fièvre grave et de mauvaise nature, il survient une parotide sans douleur considérable, sans apparence d'inflammation, prenez le fer rouge et portez-le sur la tumeur ; vous pourrez ainsi attirer au dehors et chasser par la suppuration les principes de malignité de la ma-

ladie. Si vous agissez autrement vous aurez toujours à craindre la rétrocession du foyer morbide sur des organes plus importants et la mort. Beaucoup de médecins recommandent cette méthode, particulièrement Valésio, et j'ai eu quelquefois moi-même l'occasion d'en admirer l'utilité, entre les mains d'un vieux et savant médecin, dans un hôpital de Padoue.

Les parotides symptomatiques sont fort mauvaises, car les malades chez qui elles viennent meurent tous sans exception, s'il en faut croire quelques médecins et surtout Rivière. Les parotides critiques, au contraire, sont fort bonnes. Or, j'entends par symptomatique toute parotide dont l'apparition n'arrête en rien les symptômes de la maladie, et qui laisse celle-ci dans le même état, sinon dans un état pire.

Si une personne qui tousse amène avec ses crachats de petits grains blanchâtres, et que ces petits grains, écrasés sous les doigts, répandent une odeur fétide, il existe dans les poumons une vomique ignorée jusque-là; vous pouvez en être sûrs, pour peu surtout que vous trouviez en outre quelques autres symptômes. Lorsque la vomique, dans ce cas-là, finit par se rompre, ces personnes s'éteignent pour l'ordinaire d'une manière subite, suivant l'observation de Forestus.

Quand la suppuration s'établit dans un organe, elle a pour symptômes, en général, le frisson et la fièvre; mais l'organe pulmonaire se dérobe à cette règle, et, quand la suppuration s'y établit, c'est-à-dire quand il s'y fait une vomique, elle s'y fait sourdement et sans aucun des symptômes ordinaires. Que les jeunes médecins y fassent bien attention!

Les dépôts vers les oreilles et les pieds sont favorables dans les cas de vomique pulmonaire, d'après Hippocrate. Il semble, en effet, que, par une raison qui nous est inconnue, ces deux points de l'économie soient comme deux émonctoires principaux par où la nature a l'habitude de dégager le poumon.

L'angine, il faut bien le remarquer, n'est très-souvent que le résultat d'une suppression de règles ou d'hémorrhoïdes.

Si la vraie angine inflammatoire, l'angine sanguine comme on l'appelle, résiste à une première et à une seconde saignées, appliquez aux épaules des ventouses scarifiées, et vous verrez,

comme je l'ai vu plusieurs fois, diminuer sur-le-champ la maladie.

Une femme était très-sujette à l'angine ; on avait tout essayé pour combattre ces angines fréquentes; je parvins à l'en débarrasser au moyen d'un cautère au bras. D'une manière générale, d'ailleurs, toutes les maladies qui ont leur siége vers le cou et la face se trouvent bien des cautères, ainsi que des scarifications à l'épaule, etc.

Si, dans le cours d'une angine profonde, il se déclare un point de côté en même temps que disparaissent en partie la douleur du cou et de la gorge, la difficulté de respirer et d'avaler, c'est que l'angine s'est changée en péripneumonie, et ce changement est très-dangereux, car les malades meurent vite, ou la maladie se termine par la suppuration. C'est un fait signalé par Hippocrate et confirmé par le savant Dodoëns, dans ses *Observations*.

IX. Dans toute espèce de maladies, et surtout dans les maladies aiguës, quand il survient au ventre un météorisme qui persiste, ce météorisme annonce une mort imminente, comme j'ai pu m'en assurer souvent, sans jamais y être trompé, dans les hôpitaux d'Italie.

Quand la langue d'un malade devient froide dans le cours d'une maladie aiguë ou de toute autre maladie mortelle, il est à deux doigts de sa fin. Rivière, observation communiquée par Pacheco, *Observ.* I. J'ai vu moi-même quelques faits semblables.

Si, dans une maladie quelconque, l'appétit, après avoir été perdu complètement, devient tout-à-coup insatiable, sans que cela soit la suite d'une crise ou d'une diminution notable des symptômes, les malades meurent peu de temps après ; c'est qu'alors, en effet, il ne s'agit point d'un appétit naturel : ce n'est que le résultat d'une lésion cérébrale et d'une extinction de la force sensitive; j'ai eu l'occasion d'annoncer ainsi pour le lendemain, sur l'autorité de Sennert, la mort d'une jeune fille malade depuis longtemps, et ma prédiction se trouva justifiée (1).

(1) Daniel Sennert, né à Breslau en 1572, fut un des plus grands médecins de l'Allemagne. Il mourut de la peste à 65 ans, en 1637.

Ceux qui, épuisés par une maladie aiguë ou chronique, par une plaie ou par toute autre cause, ont un flux de bile noire ou de matières semblables à du sang noir, meurent le lendemain. — Hipp., *Aphor.*, sect. IV, n° 23. — J'ai eu également quatre fois, à l'hôpital, l'occasion de prédire la mort de certains malades qui présentaient ces symptômes et qui moururent.

Les flux abdominaux verts et porracés sont des présages de mort ou de maladies fort longues; c'est ce que nous avons vu souvent, et surtout dans des maladies aiguës.

Si l'on voit se développer chez un fébricitant une tumeur considérable au périnée, et que cette tumeur entraîne de l'ischurie ou une suppression des selles, le symptôme est mortel, car il y aura gangrène du périnée, et le malade mourra.—Tulpius et Hipp., *Epidém.* — J'ai vu deux fois ce principe se confirmer d'une manière admirable.

Toutes les fois qu'une personne atteinte de la fièvre reste absolument tranquille, sans dormir, sans se plaindre, sans parler autrement que pour répondre; si vous lui prenez la main et qu'elle la retire tremblante, de ce tremblement particulier aux fièvres hectiques, soyez sûrs qu'elle mourra, car tous les malades meurent avec ces symptômes. — Rivière, *Obs.* — J'ai vu à l'hôpital des malades sans nombre mourir de cette façon. Toutes les fois que vous explorez le pouls d'un malade, cherchez donc à voir si la main est tremblante, car le danger, dans ce cas-là, est pressant, et il y a peu de malades qui y échappent.

Dans les fièvres aiguës ou pernicieuses, ne manquez pas d'examiner la physionomie et les modifications qu'elle éprouve. Si vous la trouvez profondément altérée, votre malade court les plus grands dangers.

Quand vous voyez les ailes du nez s'ouvrir et se gonfler, le nez s'aplatir et la figure s'altérer, ce sont autant de présages de mort. Je m'en suis assuré bien souvent.

L'intermittence du pouls présage une mort très-prochaine. Ce principe de Galien m'a permis, trois ou quatre fois, d'annoncer d'avance la mort de quelques personnes malades à l'hôpital.

Quand on saigne dans une pleurésie et que le sang refuse de couler, soit à cause de la douleur excessive, soit à cause de l'épaississement du sang lui-même, faites faire à votre malade un effort de toux violent, et vous verrez sur-le-champ couler la saignée. — Tulpius, etc.

Il n'y a pas encore, que je sache, un seul médecin qui ait recherché par expérience si le quinquina administré en lavement peut exercer dans l'économie sa vertu fébrifuge. Or, cette expérience, j'ai essayé de la faire tout récemment sur un enfant de cinq ans, à Rome. Cet enfant avait une fièvre double-tierce, et, comme on n'avait jamais pu le déterminer à prendre aucun médicament par la bouche, il était tombé dans un état à peu près désespéré. Je fis donner le matin un lavement évacuant; une demi-heure après, je fis administrer un second lavement composé avec eau d'orge et quatre grammes de quinquina en poudre. On recommença les jours suivants; mais, dès le troisième lavement, il n'y avait plus trace de fièvre, et l'enfant recouvra sa santé première au moment où personne ne comptait plus sur lui. C'est là un essai que je livre au public, qui pourra, je l'espère, encourager d'autres médecins à l'appuyer eux-mêmes de leur expérience et de leur autorité.

X. Chez les pleurétiques et les femmes en couche, craignez les purgatifs comme la peste.

Chez les femmes en couche, la plupart des maladies sont le résultat d'une impression de froid, ou d'une émotion morale, ou d'une alimentation froide et copieuse.

Dans les fièvres ardentes, le sel de prunelle est héroïque.

Dans l'anasarque sans fièvre, un moyen souverain, c'est l'emploi des étuves sèches ou de celles qu'on peut établir avec certaines précautions dans le lit même du malade.

Les purgations violentes ou superpurgations dangereuses par leur abondance sont arrêtées sur-le-champ par la thériaque donnée dans un peu de vin, à la dose de quatre grammes. C'est un fait signalé par Dodoëns.

Il y a deux médicaments d'une puissance souveraine, dans les cas d'obstructions chroniques : le fer et la rhubarbe. Voici ma formule :

Pr. : Fer sulfuré ou autre préparation martiale, 75 centigr. ; rhub. en poudre, 1 gr. 25 centigr. M. — Faites des pilules selon l'art. — Buvez par-dessus quelque tisane amère et diurétique, et n'oubliez pas de faire un certain exercice dans la matinée.

Les maladies chroniques des viscères abdominaux, surtout quand il s'agit de maladies produites par des affections morales, se guérissent pour la plupart au moyen d'un exercice à cheval fait méthodiquement, dans des endroits agréables et en pleine campagne. Les secours, au contraire, que l'on va chercher dans les médicaments contre ces maladies trompent souvent notre espérance, ou même n'arrivent qu'à faire du mal. Quant à ce qu'il y a de particulier dans les affections produites par les inquiétudes de l'esprit, c'est ce que nous allons tâcher de développer dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XIV.

Des moyens de guérir les maladies de l'ame et de faire leur histoire.

—

I. Tout homme a ses peines, et s'il y a un joug auquel personne ne puisse dérober sa tête, c'est celui que fait peser sur nous la fatalité lamentable qui, dans cette prison d'aveuglement et de ténèbres qu'on appelle la vie, sème presque incessamment sous nos pas les difficultés, les obstacles et les soucis amers. C'est là une vérité que personne ne nie; mais il y a une vérité tout aussi évidente, et qui découle de celle-ci : c'est que la plupart des maladies ne sont produites ou entretenues que par cet inévitable fardeau que chacun de nous traîne ici-bas; et cela est peut-être plus vrai encore pour ceux qui passent leur vie dans la grandeur et l'opulence. Chez ceux-

là, en effet, c'est l'ame qui est frappée bien plus que le corps ne peut l'être; et, si la maladie, chez eux, envahit le corps, elle trouve souvent de puissants aliments dans les maladies de l'ame. Il y a donc un bel enseignement dans ces mots de Sénèque, en son livre *De la Tranquillité de l'ame*, où il dit : « Toute vie est un esclavage; il faut donc se faire à sa condi-« tion, s'en plaindre le moins possible, et saisir tout ce qu'elle « peut avoir d'avantages et de commodités. Il n'y a rien « d'assez triste au monde pour qu'une ame calme et ferme ne « puisse trouver le moyen de ne point s'y laisser abattre. Si « vous trouvez des difficultés, appelez à vous la raison : On « peut amollir ce qu'il y a de plus dur, élargir ce qu'il y a de « plus étroit, et le fardeau le plus lourd pèse toujours moins « sur ceux qui savent le porter. »

J'engage donc les médecins, s'ils veulent m'en croire, à interroger là-dessus les malades avec tout le soin, toute la prudence qu'ils pourront y mettre; qu'ils recherchent avec eux la nature des causes occasionnelles de la maladie, surtout les troubles moraux, et qu'ils se gardent bien enfin d'aller, sans examen préalable, chercher la cause de toute affection, indifféremment, dans les fantastiques théories de pléthore et de cacochymie.

Il faut bien se le rappeler, en effet, suivant que les causes extérieures et occasionnelles sont différentes, le traitement d'une maladie doit s'établir sur des principes différents eux-mêmes, comme j'aurai soin de l'expliquer au long dans le chapitre du second livre de cet ouvrage, où je traiterai des *Causes*.

Je dois d'ailleurs le déclarer de suite, la manie d'attribuer toutes les maladies à quelque espèce de pléthore, et de diriger exclusivement dans ce but, comme on le voit tous les jours, les méthodes thérapeutiques, cette manie me semble absolument contraire à la vérité. Il y a beaucoup de malades, je le sais, qui ne doivent leurs maladies qu'à des pléthores d'une ou d'autre espèce; mais il y en a bien plus encore qui ne les doivent qu'à des affections morales, toutes les fois surtout qu'il s'agit d'un père de famille, d'un homme dans les

affaires, d'un personnage constitué en dignité, ou des gens de la cour, toutes personnes qui ont bien autre chose à faire qu'à se gorger de bonne chère et de vin.

II. Pour bien éclairer la question, il y a trois problèmes à résoudre : il s'agit de savoir d'abord si les passions de l'ame ont une action sur le corps; en second lieu, quelle est la nature de cette action, et enfin quels sont les moyens de guérir les maladies qui en sont la suite.

Relativement à la première question, si les affections morales ont une action sur le corps, c'est une chose que l'expérience de tous les jours a mise hors de doute. J'ai vu en Dalmatie, quand je vins par mer à Venise, en 1690, un jeune homme saisi tout-à-coup de convulsions effroyables, rien que pour avoir vu un autre jeune homme se rouler à terre dans un état de convulsion épileptique. Les ouvrages de médecine sont remplis de faits semblables, qui prouvent l'active influence de l'imagination sur les organes du corps, et nous y renvoyons le lecteur.

On rencontre à chaque pas une foule de personnes, d'ailleurs pleines de force et de santé, qui mangent à peine et ne le font qu'en tremblant, voyant toujours devant elles le fantôme des crudités traînant à sa suite le long cortége des maladies. Or, qu'arrive-t-il en réalité? C'est que cette crainte elle-même, ces idées puériles et morbides les amènent à ce point, que non-seulement ces personnes digèrent mal le peu de nourriture qu'elles se permettent, mais qu'elles vont encore, précisément à cause de cela, se jeter, pour ainsi dire, dans les maladies qu'elles voulaient éviter.

D'un autre côté, on voit tous les jours des hommes sans intelligence et sans instruction, qui ne prennent aucun soin de leur santé. Ces hommes se gorgent de nourriture, et ils la digèrent fort bien, et ils jouissent d'une santé de fer; c'est là, je le répète, une chose que l'on voit tous les jours, chez les gens de la campagne et chez les hommes du peuple, qui ne savent pas, eux, disputer ainsi avec leurs besoins, mais qui savent, à force d'insouciance, chasser de leur esprit le sentiment des douleurs et celui des chagrins.

Les hypochondriaques, les mélancoliques, tous les hommes d'un caractère timide et inconstant sont bien plus souvent malades que les autres, et cela, comme nous le montrerons plus tard, vient surtout de ce qu'ils ne savent pas tenir en bride les mouvements de leur ame, ou même, s'il le faut, s'en rendre absolument les maîtres. Quand ces personnes sont malades, toutes leurs maladies, au premier coup-d'œil, semblent absolument désespérées; elles guérissent cependant avec assez de facilité; mais ce qu'il faut pour en arriver là, ce n'est pas la multitude des remèdes, ce serait plutôt la conversation de quelques amis, la jouissance des plaisirs simples de la campagne, l'exercice fréquent du cheval, ou enfin un régime de vie établi par quelque médecin prudent et instruit.

Quand il se déclare une épidémie grave, il y a au commencement une foule de personnes qui sont atteintes et qui périssent, frappées par la peur du fléau et le malheur public, bien plus encore peut-être que par la contagion elle-même. A une époque plus avancée de l'épidémie, l'habitude ayant diminué la frayeur et relevé l'énergie, la maladie a moins de prise sur l'homme, et ceux qui sont atteints guérissent plus facilement, au témoignage des médecins les plus dignes de foi.

Les femmes, à cause même de la faiblesse et de la timidité de leur sexe, sont plus souvent que les hommes et plus violemment qu'eux la proie des affections morales; c'est une chose dont on ne peut guère douter, surtout quand on réfléchit aux maladies qui atteignent les jeunes filles dévorées par les feux de l'amour. La chlorose, par exemple, leur maladie la plus habituelle, résiste à tous les médicaments et ne se guérit que par le mariage, s'il en faut croire le savant Panaroli, médecin de Rome.

On pourrait ajouter à ces observations bien d'autres observations semblables, d'où l'on peut conclure qu'il existe réellement un ordre de maladies produites par les passions de l'ame, et que l'imagination toute seule et par ses propres forces est un moyen capable de produire une maladie ou de la guérir.

III. Ceux qui sont sous le poids d'une affection morale sont plus particulièrement sujets à des affections de l'estomac;

c'est une chose que l'on peut observer tous les jours chez les personnes qui sont dans le chagrin. Elles commencent par se plaindre d'une certaine paresse de l'estomac; viennent ensuite l'inappétence, l'amertume de la bouche et la soif dès le matin, les crudités acides et nidoreuses, les vents, la tension des hypochondres et tous les autres phénomènes qui indiquent le trouble de la digestion. Sous l'influence de ces causes diverses, le chyle corrompu par elles, et devenu sans vertu, va bientôt porter dans la masse du sang la corruption qu'il a contractée lui-même, et, suivant qu'il y arrive dans un état ou dans l'autre, il y porte avec lui le germe de maladies différentes, aiguës ou chroniques, celui de quelque obstruction viscérale, surtout du scorbut, de l'hypochondrie, etc.

Les hommes de cabinet, ceux qui s'adonnent à l'étude et qui le font avec excès, commencent également par se plaindre de l'estomac; puis, bientôt, le mal passe dans le sang, et enfin dans les organes. Or, qu'y a-t-il d'étonnant à tout cela? Considérez, en effet : dans le cas dont nous parlions tout-à-l'heure, c'étaient de tristes pensées; dans celui-ci, ce sont des méditations profondes qui dissipent et éteignent une grande masse d'esprits vitaux; l'estomac se trouve donc également appauvri, et, au lieu de fournir à l'organisme un chyle de bonne nature, il ne lui prépare qu'une matière gluante, acide, épaisse et indigeste; or, avec de pareils matériaux, le sang ne peut avoir lui-même que des qualités semblables, et c'est de là que vient la source de tant de maux.

Voici donc mes conclusions : Dans toute maladie qui dépend d'une affection morale, la première chose qu'il y ait à faire, c'est de surveiller l'estomac et la nature des digestions; c'est de tirer les esprits vitaux de leur engourdissement, c'est de les réveiller de leur sommeil. Ce qu'il faut faire ensuite, c'est de se tenir en garde contre la funeste habitude d'entamer le traitement de toute espèce de maladie par les purgatifs, les rafraîchissants, les délayants et la saignée.

IV. Quand une maladie vient saisir une personne qui se trouve actuellement sous l'influence d'une affection morale, cette maladie, habituellement, dure autant que l'affection mo-

rale elle-même ; et, plutôt que de quitter le malade, elle prendra le masque d'une affection étrangère. C'est une chose que j'ai vue tout récemment encore chez une femme de quarante ans. Cette femme, à la suite de violentes émotions morales, fut atteinte d'une hémorrhagie utérine excessivement abondante, qui ne fut bien guérie qu'au bout de trois mois et après une foule de remèdes. Mais les chagrins de cette femme n'avaient pas cessé ; ils durèrent presque toute l'année, et même devinrent beaucoup plus graves ; aussi, la perte une fois guérie, il survint un écoulement utérin, tantôt blanc, tantôt sale et mêlé. Cet écoulement se passa ; il arriva de suite des serrements de cœur, des anxiétés précordiales, une prostration absolue des forces, de la maigreur, de l'inappétence, de la soif, de la fièvre lente, les cheveux tombèrent, que sais-je ? Il y eut mille autres symptômes semblables, contre lesquels, pendant six mois, vinrent échouer toute espèce de remèdes. Pour comble de malheur, les pieds s'infiltrèrent, le ventre en fit autant, puis enfin le corps devint la proie d'une anasarque universelle. Ces horribles souffrances durèrent encore cinq mois, après quoi, broyée sous le poids de la maladie et des chagrins, cette pauvre femme quitta enfin la terre pour retourner dans la patrie céleste.

Or, si les esprits vitaux ressentent si fortement les troubles et les émotions de l'ame, si les influences morales peuvent ainsi les bouleverser, il n'y a rien, je crois, qui doive beaucoup surprendre quand on voit les mêmes causes rendre inutiles les vertus des médicaments, et ces médicaments eux-mêmes puiser dans l'estomac appauvri des propriétés nouvelles qui en font un danger pour le malade, au lieu d'être pour lui, comme on l'espérait, un moyen de soulagement et de salut. Tant que le principe de la vie, en effet, est agité par l'orage, les médicaments sont inutiles ; ils peuvent venir à lui, mais ils passent, ils glissent sur lui sans force et sans action.

Il faut donc aller avec douceur, avec beaucoup de douceur, dans le traitement des maladies qui dépendent d'une souffrance morale, et surtout il faut éviter avec le plus grand soin l'abus des remèdes et les remèdes violents. Il faut ensuite ne jamais

perdre de vue l'état des esprits vitaux : s'ils sont engourdis, étouffés, ranimez-en l'énergie ; si vous leur trouvez de l'âcreté, de l'agitation, adoucissez, apaisez leur violence ; dans quelque état enfin que vous les trouviez, employez pour eux l'espèce de remèdes qui leur convient alors, surtout la bonne nourriture et les vins généreux, donnés à chacun suivant la nature de son tempérament, en quantité plus ou moins grande.

V. Voilà ce que nous avions à dire sur la première partie de la question ; quant à la seconde, qui consiste à savoir par quel mécanisme les affections de l'ame peuvent produire les maladies, il faudrait, pour résoudre cette question, résoudre à la fois deux problèmes extrêmement difficiles : il faudrait chercher d'abord le mode d'action des humeurs et des constitutions sur l'ame, et l'importance des modifications qu'elles peuvent lui faire subir ; il faudrait savoir ensuite le mode d'action de l'ame sur le corps, et l'importance des modifications qu'elle peut leur imprimer à son tour. Or, ces problèmes, ils ont fait dans tous les siècles l'inutile objet des méditations du génie, et, si l'on excepte les idées de Descartes, c'est à peine si l'on trouve à cet égard, dans l'histoire de la philosophie, quelque chose qui puisse même passer pour vraisemblable.

Laissons donc là ces questions inaccessibles et qui n'ont d'ailleurs que fort peu d'utilité pour le traitement des maladies ; il y en a d'autres plus simples et que je regarde comme bien autrement nécessaires, celles, par exemple, qui concernent l'histoire vraie et nue de chaque souffrance morale, et l'histoire des maladies qui en dépendent, d'autant plus que cette voie n'a guère été suivie dans la science. Voilà donc ce que je voudrais voir en médecine : ce serait, comme je viens de le dire, une histoire des affections produites par les souffrances morales ; il faudrait qu'on y déterminât la nature des maladies qui sont le résultat particulier de telle ou telle impression de l'ame ; qu'on y décrivît leurs symptômes, leur marche, leur terminaison, leur durée, leurs transformations habituelles ; il faudrait qu'on y rapportât les moyens thérapeutiques utiles dans chacune de ces maladies, ceux, au contraire, qui y sont nuisibles, les bonnes méthodes de traite-

ment pour les combattre, et une foule de choses enfin que je voudrais voir et qui manquent encore à la science médicale.

Ainsi, par exemple, on voit tous les jours des diarrhées qui sont le résultat des chagrins. Que la cause morale persiste, et ces diarrhées deviennent incurables; elles finissent par se compliquer de fièvre erratique; l'atrophie vient, et puis enfin la mort. Mais le chagrin n'est pas le seul qui produise ces flux diarrhéiques; la colère en fait autant, ou bien, si ce n'est pas un dévoiement qu'elle amène, il suffit qu'elle soit violente pour amener la fièvre. Les chagrins, comme les autres souffrances morales, peuvent produire immédiatement des fièvres malignes; c'est ce que l'on observe dans les villes assiégées, où les fièvres de cette nature sont plus nombreuses et mille fois plus graves que partout ailleurs, ce qu'on ne peut attribuer qu'aux inquiétudes inséparables d'un siége, s'il en faut croire les plus savants médecins.

Il n'est plus nécessaire, sans doute, de montrer l'énorme influence que peuvent acquérir sur l'état des fluides et des solides de l'économie les émotions morales diverses, surtout la tristesse et la peur; mais cette influence serait aujourd'hui démontrée pour tous ceux qui ont vu, comme nous, le dernier tremblement de terre arrivé à Rome, le 14 janvier courant, 1703, à huit heures du soir. Ce tremblement de terre n'a coûté la vie à personne dans la ville; les édifices n'ont été que fort peu endommagés, et, malgré cela, telle fut la terreur des Romains, qu'il y eut dans le cours du mois une foule de fièvres mortelles et des avortements sans nombre, et que l'on put, en outre, observer d'une manière évidente une exacerbation générale chez tous les malades. J'ajouterai même ici, en passant, que c'était précisément ce jour-là qu'avait lieu la grande conjonction de Mars, de Jupiter et de Saturne dans le signe du Bélier. Mais, pour en revenir à ce que nous disions plus haut, relativement aux affections produites par les soucis de l'ame, affections si difficiles à guérir, si promptes à changer de formes et d'apparence, on pourrait, en suivant la marche que nous proposons, découvrir sans peine une foule de choses qui jetteraient beaucoup de lumières sur les maladies de cette nature.

VI. Et maintenant, il ne reste plus à examiner que la question du traitement. Or, une chose qu'il faut avouer de suite à cet égard, c'est que le traitement de ces maladies repose entièrement, ou peu s'en faut, sur les dispositions morales du malade, sur sa patience, son énergie, sa prudence, sa tranquillité, sur toutes les qualités enfin qui peuvent donner à son ame la force dont elle a besoin. Sans cela, en effet, il n'y a pas de remède qui puisse être utile, pas de médecins dont les efforts puissent être couronnés de succès. Tout ce qu'on vend dans les pharmacies sous le nom de médicaments exhilarants et anti-mélancoliques, tout ce qu'on y étale comme propre à fortifier le cœur, la mémoire, à aiguiser l'intelligence, etc., tout cela n'est, au fond, qu'une suite d'inventions qui peuvent jeter sur la science du faste et de l'éclat, mais qui sont tout-à-fait incapables de chasser de l'ame les noirs soucis qui l'écrasent.

Il faut avouer cependant qu'il existe contre les maladies de l'ame un certain ordre de remèdes; ce sont ceux qui peuvent apporter dans la nature du fluide sanguin des modifications fondamentales; ceux dont l'action, au lieu d'être superficielle, s'insinue et pénètre jusqu'au fond même des organes fluides et solides de l'économie. Tels sont, par exemple, les bains fréquents et l'alimentation dirigée dans un but particulier, c'est-à-dire un régime approprié à la maladie. Un exercice convenable, le changement de pays, la chasse dans des lieux agréables et sur le bord de la mer, le séjour de la campagne et les courses à cheval dans les champs, sont aussi des choses qui rentrent dans le même ordre de moyens; la musique elle-même, la danse et autres distractions semblables peuvent concourir au même but. C'est qu'en effet il existe au fond de tout cela quelque chose qui remue doucement l'esprit, relève peu à peu la constitution altérée et ramène ainsi dans l'ame le calme qui en était banni. Or, comme la plupart des maladies de l'ame ne sont que le résultat d'un excès de tension morale ou intellectuelle, ou d'un genre de vie uniformément plongé dans les méditations, les affaires ou les inquiétudes, sans aucun mélange de repos et de distraction, ce

sont là autant de choses qu'il faut absolument éviter, surtout lorsque la vie doit s'écouler au milieu d'occupations graves. Le sublime génie de Sénèque avait admirablement senti toutes ces vérités : écoutons donc un instant ce qu'il conseille pour guérir les ames, ce philosophe qui a pénétré si avant dans l'étude de l'homme et de la philosophie pratique.

« ...... Il faut, dit-il, entremêler les deux choses, et cher-
« cher tour à tour la solitude et le monde. La solitude nous
« fera désirer la société, et le monde nous fera désirer de re-
« venir à nous-mêmes. L'une et l'autre se serviront de remède;
« la retraite adoucira notre misanthropie, et la société dissi-
« pera l'ennui de notre solitude.

« Il ne faut pas non plus tenir toujours l'esprit tendu; il est
« bon de l'égayer quelquefois par des amusements. Socrate ne
« rougissait pas de jouer avec des enfants, et Caton cherchait
« dans le vin une distraction à la fatigue des affaires publiques.
« Scipion lui-même exerçait à la danse ses membres glorieux
« et durcis par la guerre..... Nos anciens héros, aux jours de
« fête et de plaisir, menaient une danse héroïque, en telle fa-
« çon qu'ils eussent pu, sans inconvénient, avoir pour specta-
« teurs les ennemis mêmes de la patrie.

« Il faut donc du relâche à l'esprit; ses forces et son ardeur
« se remontent par le repos..... Un travail trop assidu éteint
« l'ardeur des esprits; le repos et la distraction leur redonnent
« des forces. La trop grande continuité de travaux n'amène
« que l'épuisement et la langueur.....

« Le sommeil est nécessaire pour réparer nos forces; mais,
« vouloir le prolonger et la nuit et le jour, ce n'est plus la vie,
« c'est une mort véritable.....

« Les législateurs ont institué des jours de fête, afin que les
« hommes rassemblés pour ces réjouissances trouvassent à
« leurs travaux un délassement, une interruption nécessaires.

« De grands personnages se donnaient, chaque mois, quel-
« ques jours de vacances; d'autres même partageaient chaque
« journée entre le repos et les affaires. Je me souviens entre
« autres qu'Asinius Pollion, le fameux orateur, ne s'occupait
« plus d'aucune affaire, passé la dixième heure. Ses lettres

« elles-mêmes, il ne les lisait pas, de peur que cela ne l'en-« traînât à quelque nouveau soin; mais, durant ces deux « heures, il se délassait des fatigues de toute la journée.

« L'esprit demande des ménagements; il faut lui accorder « un repos qui soit comme l'aliment réparateur de ses forces « épuisées. La promenade dans des lieux découverts, sous un « ciel libre et au grand air, récrée et retrempe l'esprit. Quel-« quefois un voyage en litière et le changement de lieu, comme « aussi quelques excès dans le manger et dans le boire, lui « redonnent une nouvelle vigueur; parfois même on peut al-« ler jusqu'à l'ivresse, je ne dis pas jusqu'à s'y étouffer, mais « jusqu'à s'y oublier du moins (1); car elle dissipe les soucis et « réveille ainsi l'énergie de l'ame; elle guérit certaines mala-« dies, comme elle guérit la tristesse..... Elle délivre l'ame du « joug des chagrins, lui donne de l'assurance, une vie nou-« velle, l'enhardit à toutes sortes d'entreprises. Mais il en est « du vin comme de la liberté; il faut en user avec modération, « si l'on veut en retirer quelque avantage..... Il est bon quel-« quefois d'exciter l'ame à la joie et à la liberté; il est bon de « tenir un peu à distance une sobriété trop sévère. S'il faut en « croire un poète grec, en effet, *il y a quelquefois du plaisir « à perdre la raison.* Aristote n'a-t-il pas dit : *Point de « grand esprit sans un grain de folie?* L'ame ne peut rien dire « de grand, rien qui soit au-dessus de la portée commune, si « elle n'est fortement émue. Mais, quand elle a dédaigné les « pensées vulgaires et les routes battues, quand elle a osé, dans « son délire sacré, s'élever dans l'espace, les accents qu'elle

(1) Nous avons suivi, dans ce morceau de Sénèque, la traduction de M. Ch. Durozoir, mais non pas pourtant de manière à nous oublier nous-même. M. Durozoir traduit : « *non pour s'y plonger, mais pour y trouver un excitant.* » Il nous semble difficile de donner ce sens aux expressions de Sénèque, *non ut mergat nos, sed ut deprimat;* la première espèce d'ivresse nous paraît correspondre à ce que Montaigne appelle des *ivresses estouffées et ensepvelies;* et la seconde, à celle que les Stoïciens conseillaient *pour relascher l'âme.* V. Montaigne, *Essais*, l. II, chap. II.

Du reste, dans les deux ou trois morceaux de Sénèque, cités par Baglivi, nous n'avons fait, il est vrai, aucune difficulté de suivre quelqu'un des traducteurs de ce philosophe, mais nous n'avons pas craint davantage de modifier la traduction, toutes les fois que cela nous a semblé convenable.

« fait entendre alors ne sont plus ceux d'une bouche mortelle. « L'ame ne peut atteindre à rien de sublime, à rien qui soit « d'un difficile accès, si elle n'est comme transportée hors de « soi. Il faut qu'elle s'écarte de la route battue, qu'elle s'élance, « et que, mordant son frein, elle entraîne son guide et le « transporte en des lieux que, livré à lui-même, il eût craint « d'escalader. » — Sénèque, *De la Tranquillité de l'ame*, ch. XV.

VII. Le traitement des maladies de l'ame repose-t-il donc tout entier sur l'ame elle-même? Voilà maintenant ce que j'espère rendre évident au moyen des observations suivantes, prouvées par l'expérience de tous les jours.

Des hommes fort instruits assurent qu'on a vu des maladies absolument rebelles à toute espèce de remèdes céder enfin, vaincues par la seule patience du malade, par le calme seul de son ame. La même raison qui explique cet heureux résultat explique aussi comment il se fait que les maladies, lorsqu'elles frappent un homme rongé de soucis domestiques ou d'autres souffrances morales, soient généralement si dangereuses, si graves ou si extraordinaires, toutes les fois qu'on n'a pu venir à bout d'écarter d'abord ces causes morales, ou d'en adoucir du moins suffisamment l'effet par le calme et la tranquillité de l'ame. Les médecins feront bien, je crois, d'avoir toujours cette pensée présente à l'esprit, lorsqu'ils viennent auprès d'un malade; car, s'il leur arrive d'avoir affaire à une maladie de cette nature, leurs remèdes, dans ce cas-là, non-seulement ne peuvent servir à rien, mais peut-être même seraient-ils fort nuisibles, s'ils en donnaient d'énergiques, ou s'ils les donnaient à dose élevée.

Les femmes un peu hardies n'accouchent guère d'enfants *marqués*, et sont moins sujettes que les autres aux affections morales. L'homme ferme et intrépide, celui qui

« .....tranquille, au milieu de la mer en furie, »

comme dit le poète, a pris pour devise et répète à chaque instant le mot sublime *Nec spe nec metu*, celui-là n'a rien à craindre des maladies qui sont le produit des souffrances

morales ; ou, s'il se laisse atteindre par elles, il saura bien en triompher sans médecin et sans remède, lui qui, chaque jour, traverse en les bravant les orages tumultueux de la vie. Les caractères timides, au contraire ; les hommes faibles, délicats, colères, impatients ; ceux enfin qui se font lâchement les esclaves de leurs passions, tous ceux-là sont à la fois plus souvent et plus gravement malades que le reste des hommes ; ils font le désespoir de la médecine par l'éternelle complication de soucis et de chagrins qui semblent se donner rendez-vous dans leur ame, pour y réveiller, à chaque instant, l'aiguillon de la maladie ; ils font le désespoir du médecin par les perturbations sans nombre que le désordre des esprits vitaux vient exciter chaque jour dans la marche ordinaire et naturelle des affections et de leurs symptômes. Il y a d'autres exemples. Voici un homme gravement blessé ; mais il supporte la souffrance avec intrépidité, avec calme ; ce n'est point une chose rare de voir un homme comme celui-là arriver sans accident à une guérison rapide et sûre, tandis qu'à côté de lui tel autre homme périra plus rapidement encore avec une blessure légère, mais agrandie sans mesure par l'épouvante et le désespoir.

On voit souvent une maladie sans importance, entretenue par l'impatience et la colère, dégénérer peu à peu en une maladie sans fin, ou même en une maladie mortelle. La toux, par exemple, si on ne sait la supporter avec patience, si l'on s'abandonne à des efforts immodérés, a bientôt fait de dégénérer en phthisie. On voit d'autres personnes, au contraire, triompher sans difficulté des maladies les plus terribles. Or, que font-elles pour cela ? Rien autre chose que d'accepter la maladie sans effroi, avec calme, et surtout avec cette patience résignée où l'on peut arriver sans peine en considérant que la maladie n'est qu'un des principaux monuments, une des preuves de la dégradation de l'homme. S'il faut, en effet, de la constance, s'il faut une force d'ame presque divine pour traverser les écueils de la vie, ces qualités ne sont plus seulement des choses utiles ou nécessaires quand il s'agit de traverser les maladies, elles sont encore

une partie du traitement lui-même. Aussi, sous le point de vue du monde et de la vie pratique, ce sont des vertus, et des plus désirables, que la constance et la fermeté ; elles sont une source d'avantages inépuisable, et elles appellent sur l'homme qui les possède une sorte de respect et de vénération. Ecoutons à ce sujet notre admirable Sénèque :

« Si vous voyez, dit-il, un homme que n'effraie aucun « péril, que ne souille aucune passion, heureux dans l'ad- « versité, calme au sein des tempêtes, qui voit les hommes « à ses pieds, les Dieux à son niveau, ne serez-vous pas « saisis d'admiration pour lui ? Ne direz-vous pas : Il y a « dans cet être quelque chose de grand, de sublime, qui « ne saurait être de même nature que ce misérable corps ? « Ici Dieu se révèle : oui, une ame grande et modérée, « qui regarde en pitié toutes les choses d'ici-bas, qui se « rit du sujet de nos craintes et de nos espérances, est mue « par une impulsion divine. Sans l'appui de la divinité, « comment se maintiendrait-elle à cette hauteur ? La « plus belle partie de cet être est donc aux lieux de son ori- « gine, etc. » (1).

Mais il y a dans la même lettre de Sénèque un autre passage bien plus beau encore, sur ce même sujet de la présence de la divinité dans l'homme : « Point d'homme de bien, dit-il, en « qui Dieu ne réside. Sans cet appui, comment s'élever au- « dessus de la fortune ? De lui nous viennent les nobles con- « seils, les hautes inspirations. Dans le cœur de tout homme « de bien

« ... habite un Dieu. Quel est-il ? Je l'ignore. »

O nobles paroles, divines expressions de Sénèque !

Ainsi donc, ce que je souhaite le plus pour mes malades, quand ils veulent guérir d'une manière heureuse et rapide, c'est de les voir supporter avec constance les assauts de la maladie. L'affaire d'un homme ferme, c'est de se guérir, et non de s'irriter contre la souffrance.

(1) Sénèque, *Lettre XLIe*, traduction de M. Charpentier.

C'est encore là une des observations de notre inimitable Sénèque. Ecoutons-le :

« Notre Démétrius, dit-il, appelle une *mer morte* toute « vie tranquille que n'a troublée aucun accident de fortune. « Ne rien éprouver qui vous excite, qui vous ranime, rien « dont l'annonce ou la réalité vienne mettre votre courage à « l'essai, ce n'est point là de la tranquillité ; c'est ce que les « médecins appellent de la *malacie*. Attale le stoïcien avait « coutume de dire : J'aime mieux que la fortune me reçoive « dans son camp que dans son palais ; je souffre, mais avec « courage. C'est bien. Je péris, mais avec courage. C'est « bien... Je brûle, mais sans être vaincu. Pourquoi ne se- « rait-ce pas à mes yeux une chose désirable, je ne dis pas « d'être brûlé, mais d'être brûlé sans crier grâce ? » (1).

C'est donc la tranquillité d'esprit, c'est la constance qui, plus que tout au monde, peuvent assurer à l'homme la santé forte et la longue vieillesse. Rappelons-nous-le bien, en effet, il n'y a rien dans l'homme ni autour de lui qui soit immuable : tout ce qui l'environne change à chaque instant, et c'est la connaissance de cette vérité qui a fait dire à Virgile, dans son Enéïde :

« O passi graviora ! dabit Deus his quoque finem ;
« Durate, et rebus vosmet servate secundis. »

VIII. Il n'est donc plus permis d'en douter, je crois : les maladies produites par les soucis et les souffrances morales sont à peu près inaccessibles à toute espèce de remèdes, tant qu'on n'a pas d'abord arraché l'ame au trouble et à la tyrannie des passions, tant qu'on n'a pas fait succéder l'harmonie et la paix à la furie tumultueuse des esprits.

Ainsi donc, toutes les fois que vous verrez une maladie quelconque se montrer rebelle aux moyens thérapeutiques ordinaires et convenablement employés ; toutes les fois que vous lui trouverez une marche insolite ou des phénomènes absolument étrangers à sa nature, prenez garde qu'il ne se cache là-dessous quelque blessure de l'ame, et cherchez à

(1) Sénèque, *Lettre XLVIIe*, traduction de M. Trognon.

vous en assurer auprès des parents ou des amis du malade. Sachez encore vous défier quelquefois d'une infection siphylitique, ou bien, quand il s'agit d'une femme, sachez penser à l'hystérie ; si c'est un enfant qui présente des phénomènes semblables, défiez-vous des vers. Du reste, nous reviendrons là-dessus au livre II, chapitre des *Causes*.

Voici maintenant les conclusions que nous avons à tirer : c'est que, d'abord, quand on supporte le malheur et les chagrins avec patience, quand on sait prendre un exercice convenable et vivre avec sobriété, on est à peu près à l'abri des maladies ; ou, si l'on est atteint par elles, le calme habituel de l'ame, la patience et l'emploi bien entendu de quelques médicaments ont bientôt fait d'en faire justice.

En second lieu, c'est que tout médecin qui sait triompher des maladies de l'ame saura vaincre aussi ce qu'on appelle habituellement des maladies incurables.

Est-il besoin maintenant d'avertir que cette méthode n'est guère applicable que dans le cas où les malades n'ont rien perdu de leur intelligence, et seulement quand il n'est pas question d'une maladie pressante, maligne, aiguë ou compliquée de délire. Dans ce cas-là, en effet, il faut se servir des remèdes ordinairement employés dans chacune de ces affections. Tâchez seulement, s'il est possible, de n'y employer jamais que des médications simples et douces : c'est le tumulte des esprits vitaux, c'est le trouble des humeurs qui produisent la plupart de ces maladies ; et ce serait jeter de l'huile sur le feu que de les vouloir combattre avec des médicaments d'une grande activité.

Tout ce que nous venons de dire prouve d'abord l'énergique influence des passions morales sur la production comme sur la durée des maladies, et ensuite l'action non moins énergique de la patience et du calme de l'ame pour la guérison des mêmes maladies.

Or, si c'est à l'esprit du malade lui-même qu'il faut demander en grande partie le secours moral dont il est question, et cela nous semble démontré par les passages de Sénèque que nous avons cités et par d'autres que nous aurions pu citer

encore, le médecin n'en a pas moins quelque chose à faire de son côté. C'est ce qui nous reste à examiner.

Lorsqu'un médecin se trouve en face d'une maladie compliquée de souffrance de l'ame, son talent et son adresse doivent avoir pour but principal de relever par tous les moyens possibles l'énergie de cette ame abattue. Il y a mille moyens d'arriver à ce but : c'est tantôt une conversation douce et insinuante, propre à chasser le souvenir des maux; une autre fois, c'est l'heureux emploi de quelque médicament plein d'espérances et qu'on est parvenu à revêtir de propriétés merveilleuses et tout-à-fait spéciales contre l'affection du malade; ce sont ensuite des considérations sur la grandeur et la dignité de l'ame: se peut-il qu'elle laisse longtemps avilir sa céleste origine sous le honteux empire des sens, d'où découlent pour l'homme tous les malheurs, tous les troubles de la vie? Et enfin, s'il s'agit d'une personne accablée sous le poids des affaires domestiques, ou gravement engagée dans les soucis inséparables de celles de l'Etat, on peut conseiller les distractions de la campagne, comme le remède souverain des soucis et le premier de tous les spécifiques contre la souffrance. En tout cas, quels que soient les remèdes ou les moyens thérapeutiques proposés, le médecin doit absolument faire en sorte de les prescrire d'une manière particulière, c'est-à-dire avec cette sûreté de parole, cette intrépidité de science qui sont, plus que tout le reste, propres à laisser dans l'esprit de ces pauvres malades la patience, la tranquillité et la confiance sans bornes qui leur sont nécessaires. On ne peut vraiment s'imaginer l'incroyable puissance que peut acquérir alors la parole du médecin sur l'imagination et la vie de ses malades. Donnez, par exemple, à un médecin une façon de parler sûre, ferme, irrésistiblement persuasive, et vous le verrez donner ainsi aux remèdes qu'il emploie des qualités si prodigieuses, inspirer à ses malades une confiance si absolue, que les médicaments les plus vulgaires suffiront parfois entre ses mains pour venir à bout des maladies les plus graves, tandis qu'à côté de lui d'autres médecins très-supérieurs, mais dont le langage est sans action, sans force, sans vie, verront échouer tous leurs efforts et les médicaments les plus héroïques.

Ne serait-ce pas là aussi la source de ces différences profondes dans les résultats obtenus par des médecins différents avec des médicaments semblables? Ne serait-ce pas que les uns avaient le secret de rallumer chez leurs malades la confiance et l'espoir, pendant que la parole des autres, languissante et morte, n'effleurait pas même leur imagination?

Au nombre des moyens les plus puissants pour adoucir les souffrances de l'ame, il faut mettre aussi la musique, de l'avis de tout le monde, et l'on peut à ce sujet rapporter ici une réflexion d'Alessandro Alessandrini, au ch. V de son traité intitulé *Dierum genitalium Lib. VI.* « Ce qu'Asclépiade, dit-il, « employait avec le plus de succès, dans les cas de frénésie, « d'altération de l'intelligence ou de souffrance morale, c'était « le son des instruments et l'harmonie des voix » (1).

CHAPITRE XV.

Où l'on exhorte les médecins à rechercher soigneusement et à fortifier par l'expérience des méthodes thérapeutiques spécialement applicables au pays qu'ils habitent. — Digression sur la nature de l'air à Rome, et le traitement des maladies dans cette ville.

—

I. Si la différence des climats et les diverses manières de vivre peuvent donner aux hommes des constitutions particulières, il faut savoir également changer quelque chose aux méthodes thérapeutiques toutes les fois qu'on se trouve dans des conditions atmosphériques différentes ; on risquerait, sans cela, de tomber à chaque instant dans d'innombrables erreurs de pratique. C'est là, je crois, une vérité incontestable. D'où

(1) Alessandro Alessandrini n'était pas un médecin, mais un jurisconsulte, né en 1461, à Naples, et mort à Rome, en 1523.

vient donc alors l'étonnante indifférence qui jamais, dans aucun temps ni dans aucune contrée, n'a permis aux médecins de rechercher avec quelque ardeur une médecine du pays, c'est-à-dire une méthode thérapeutique et des médicaments spécialement convenables à leurs compatriotes? D'où vient qu'au lieu de s'attacher à suivre exactement la marche et l'histoire des maladies les plus fréquentes dans la contrée qu'ils habitent, on les voit combattre indistinctement toutes ces maladies au moyen de principes généraux et de méthodes thérapeutiques fort utiles peut-être dans le pays où on les a établis, mais qui peuvent également bien ne convenir que là? Qu'il soit question d'une contrée du Nouveau-Monde, on en fait des relations fort exactes et fort étendues; on ne reculera pas même devant une histoire générale de la nature; mais qu'il s'agisse de la patrie à qui on doit tout, sa vie et son sang, on laissera passer son histoire sans daigner même s'en occuper. Pour attirer notre attention, il faut venir des bouts du monde, et nous n'avons que du dédain pour tout ce qui se trouve chez nous et à côté de nous.

Si vous n'avez cependant qu'une seule et même méthode pour traiter les maladies, un seul et même régime de vie à conseiller, il est impossible que cela puisse convenir à la fois pour tous les pays du monde; il en faut changer à chaque pas. S'il y a une manière de traiter les Italiens, qui vivent avec sobriété sous un climat brûlant, il y en a une autre pour les Français, une autre pour les Espagnols, pour les Anglais, les Allemands, qui sont soumis, chacun de leur côté, à des conditions atmosphériques différentes, et dont la manière de vivre est plus différente encore. En France, par exemple, et c'est une chose que nous tenons de témoins oculaires, on voit réussir assez souvent la *suture des tendons* et l'opération de la hernie étranglée; on y voit guérir des ulcères chroniques, etc.; voyez maintenant ce qui se passe à Rome, lorsque des opérations de la même nature sont essayées et faites par la main elle-même des chirurgiens les plus habiles: le malade y joue sûrement sa vie. Dans tout autre pays que le nôtre, on voit rarement la fièvre double-tierce prendre un caractère de ma-

lignité; à Rome, au contraire, la plupart des fièvres de ce type sont des fièvres malignes ou du moins fort dangereuses; et c'est là, du reste, une remarque qu'avait déjà faite Galien, dans le temps qu'il exerçait à Rome.

II. Si l'évolution des crises, dans les maladies aiguës, se faisait autrefois d'une manière si précise en Grèce, on doit l'attribuer surtout à cette éclatante pureté, à cette transparence de l'atmosphère qui caractérise la Grèce, ainsi que cette partie du continent de l'Asie qui en approche. L'élasticité de l'air et son extrême légèreté se communiquent nécessairement aux humeurs vitales; il se mêle avec elles, il les pénètre, il leur donne ainsi son active mobilité, de façon que les lois naturelles qui règlent le mouvement des humeurs, n'ayant pour ainsi dire à lutter contre aucun obstacle étranger à l'organisme, il est difficile qu'on voie se déranger souvent la constante harmonie de ces lois. Sous des cieux différents au contraire, dans une atmosphère humide et chargée d'impuretés épaisses, comme cela est habituel dans le nord et dans les pays marécageux, les humeurs de l'économie sont, comme l'atmosphère, chargées d'épaisses impuretés; soumises à cette triste influence, les réactions naturelles ne se font plus comme elles devraient se faire, et dès lors si les humeurs organiques, tout imprégnées de principes morbides, ne peuvent que rarement achever l'œuvre difficile de la crise ou épuration, il n'y a rien qui doive beaucoup surprendre, puisque en effet, comme nous venons de le dire, les impuretés de l'atmosphère viennent à chaque instant troubler la marche des humeurs et y apporter le désordre.

La pureté de l'air n'était point, du reste, la seule cause qui procurât en Grèce l'heureuse évolution des crises; il y avait une autre raison non moins puissante qui concourait au même but; je veux parler de l'admirable prudence médicale des médecins de ce temps-là. Leur grand principe à eux était de suivre les mouvements, les indications de la nature, et de n'entrer qu'après elle dans la voie qu'il y avait à suivre pour traiter chaque maladie; on ne les voyait point ensuite changer de méthode de traitement, à moins qu'un mouvement nou-

veau ne fût venu leur révéler à la fois ce qu'il y avait à faire, le moment et la manière de le faire. Aussi, comme la nature médicatrice était pour eux l'expression claire d'une éternelle vérité, ils n'employaient qu'un fort petit nombre de remèdes dans le traitement des maladies aiguës; ils auraient craint d'en troubler la marche régulière et d'entraver les efforts prévoyants de la nature en administrant au hasard des remèdes sans aucune opportunité peut-être.

Avec un traitement semblable appliqué dès le début, il était tout naturel que les maladies aiguës, arrivées à leur période d'état, se jugeassent d'une manière heureuse et régulière par la manifestation des crises. Il devenait dès lors également naturel que les médecins se trouvassent portés à considérer les crises et les jours critiques non point comme une chimère de l'imagination, mais comme un mouvement physique nécessaire, destiné à procurer dans chaque espèce de maladie le point de maturation exigé par la nature pour la solution de ces maladies. Or, l'expérience ayant démontré aux Grecs la certitude de ce principe, ils se mirent à l'œuvre, et, à force de travail et de science, ils vinrent à bout d'établir enfin la doctrine des crises sur une base ferme et solide.

La médecine de nos jours, au contraire, aveuglée par le désordre et l'anarchie, ne veut plus voir dans cette doctrine salutaire le simple langage d'une nature bienveillante, et les crises ne sont plus pour elle qu'une des fantastiques imaginations de la Grèce. Aussi, quelles erreurs et combien de fautes n'a-t-elle pas commises dans le traitement des fièvres ! C'est ce que nous ferons voir au livre II de cet ouvrage, dans le chapitre où nous traiterons des *Crises*.

III. Pour donner par les faits une idée plus claire de la chose, nous allons exposer en quelques mots les observations que nous suggère une expérience de tous les jours, relativement aux conditions atmosphériques de Rome et aux méthodes de traitement qu'il est convenable d'y employer.

Enfermé aujourd'hui dans l'enceinte des sept collines reines du monde, l'air de Rome est naturellement pesant et humide, et c'est une chose prouvée par l'expérience, que si

l'on s'éloigne un peu des quartiers populeux de la ville ; on sent peser sur soi, d'une manière évidente, un air lourd et de mauvaise nature. Que cette atmosphère soit inondée de vapeurs salines, vitrioliques et alumineuses, c'est une chose dont on ne peut douter quand on considère la nature du sol de Rome, les plantes qui végètent à sa surface, les eaux courantes qui l'arrosent, et les gîtes de vitriol et d'alun qu'on trouve partout dans ses entrailles. Sans défense contre les vents pernicieux qui soufflent du sud, sud-sud-est et du sud-ouest, la chaleur y prend quelquefois un développement si énorme, qu'on n'a plus lieu de s'étonner quand on lit au Ve livre des ***Histoires*** de Tite-Live le récit d'une peste qui, sous le consulat de L. Valerius Potitus et de M. Manlius, désola la campagne de Rome à la suite de chaleurs excessives et de sécheresses sans exemple (1).

Ce sont ces conditions atmosphériques qui, réunies avec d'autres dont nous parlerons plus bas, donnent aux Romains, en général, un tempéramment mélancolique et un peu bilieux, souvent même une certaine pâleur de la peau, une habitude extérieure sèche et peu d'embonpoint. La tête se prend chez eux pour le plus léger motif, et leurs maladies les plus ordinaires sont celles que produit la pesanteur de l'atmosphère ; tels sont, par exemple : les désordres pulmonaires, les fièvres malignes, les cachexies, les pâles couleurs, le cauchemar, la phthisie et autres affections semblables.

Il faut remarquer d'ailleurs que l'air de Rome, tout impur, tout insalubre qu'il soit, ne l'est point également partout ; ses propriétés sont plus particulièrement dangereuses dans les lieux où l'absence d'habitations laisse croupir un air immobile, ainsi qu'on le voit sur les bords du Tibre ou dans les lieux entourés par les hauteurs comme par un retranchement, et surtout dans les endroits où de vieilles murailles, des cryptes

(1) La peste dont parle Tite-Live est celle qui eut lieu l'an de Rome 362, 392 ans avant J.-C., sous le consulat de ce Manlius qui sauva Rome au Capitole, et qui plus tard faillit la perdre par son effroyable ambition.

Quant à la détermination des vents qui soufflent à Rome, nous avons pris celle de Pline, L. II, chap. 46.

ou des ruines antiques viennent jeter dans l'atmosphère leurs exhalaisons et leurs miasmes. On peut voir ainsi tout ce qu'il y a d'effroyables dangers aux environs du Cirque, dans toute l'étendue comprise entre le mont Palatin et le mont Aventin, ainsi que dans la plaine qui s'étend depuis le mont Aventin jusqu'au Tibre et à la porte d'Ostie.

Mais reprenons d'une manière générale : tous les endroits couverts de maisons, tous ceux qui sont dans une position élevée, tournés au nord ou à l'est et fort éloignés du Tibre, sont dans de bonnes conditions de salubrité ; on regarde, au contraire, comme étant dans des conditions mauvaises, toute habitation isolée ou éloignée des quartiers populeux, située sur un terrain bas et surtout entre deux hauteurs, assez près du Tibre enfin, et tournée vers le midi ou le couchant.

On voit, du reste, dans quelques endroits, une chose assez singulière ; on trouve ici, par exemple, un air pur et salubre, et quelques pas plus loin, à une distance véritablement insignifiante, l'air est devenu tout-à-coup malsain et tout-à-fait pernicieux.

IV. Ce qui entretient à Rome cette funeste insalubrité de l'atmosphère, c'est particulièrement le voisinage de l'antique Latium, enveloppé d'une couronne de montagnes qui n'est interrompue que du côté de la mer, où le terrain s'abaisse doucement et se confond avec la plaine. Le vieux Latium, en effet, n'est plus aujourd'hui qu'un désert misérable, exposé sans défense aux vents du midi ; on trouve une foule d'endroits, tels qu'Ostie et Civita-Vecchia, où l'atmosphère est si malsaine, en été surtout, qu'il suffit d'y coucher une seule nuit pour rapporter sûrement à Rome une sorte de fièvre maligne qu'on met généralement sur le compte du changement d'air, mais qui est une fièvre *sui generis*, complètement différente des autres fièvres, non-seulement sous le rapport de sa cause, mais encore sous celui des symptômes qui l'accompagnent et du traitement qu'il faut lui opposer. Ainsi, par exemple, comme elle offre des signes de coagulation, les vésicatoires et les alexipharmaques rendent tous les jours entre nos mains, dans cette espèce de fièvre, les plus signalés services ;

les émissions sanguines, au contraire, y sont excessivement dangereuses.

Toutes les substances alimentaires qu'on trouve autour de Rome sont fort peu nutritives. Il en résulte d'abord une grande abondance de résidus excrémentitiels dans les premières voies, et ensuite la masse du sang qui en est le produit se trouve nécessairement aigre et peu fluide.

Avec des conditions atmosphériques semblables et une pareille constitution des humeurs organiques, il est impossible que les Romains éprouvent une grande énergie d'appétit; les étrangers eux-mêmes, des hommes qui, dans leur patrie, peuvent se livrer avec une sorte d'impunité à tous les excès du vin et de la table, n'ont pas plutôt touché du pied le seuil de Rome, qu'ils voient s'éteindre peu à peu cet appétit insatiable; ils doivent même aller plus loin, ils doivent renoncer à toute espèce d'intempérance et se mettre au sobre régime des Romains, s'ils ne veulent se résoudre à payer par d'incurables souffrances des plaisirs trop dangereux dans cette ville.

Quand on a bien dîné à Rome, il faut souper avec la plus grande sobriété, prendre à peine sept onces de nourriture, et s'abstenir, avant tout, d'aucune espèce de viande le soir : agir autrement, ce serait se ménager d'une manière infaillible des crudités, des saburres et des altérations d'humeurs. Une des choses les plus utiles en même temps, c'est l'exercice, celui du matin surtout et celui du soir, quand une fois la digestion est finie et la séparation des principes nutritifs commencée. L'expérience le prouve en effet; toutes les fois qu'un dîner un peu copieux n'est pas suivi, dans la soirée, d'un certain exercice du corps, il survient infailliblement des pesanteurs de tête, des lassitudes générales, du malaise aux hypochondres, des crudités, une sorte de tristesse particulière et d'autres phénomènes semblables. Ainsi donc, l'air n'ayant point la ténuité suffisante pour aider beaucoup la digestion et favoriser l'expansion des humeurs, ceux qui veulent se livrer à la bonne chère sans courir trop de dangers doivent prendre un exercice considérable ou se procurer deux ou trois selles par jour, car c'est également un fait prouvé par l'expérience que les

personnes qui se portent le mieux à Rome sont toutes des personnes sobres, ayant chaque jour des garde-robes fort régulières.

V. En voilà assez pour les observations d'hygiène; passons maintenant à celles de médecine, ou, si l'on veut, examinons spécialement tout ce qui concerne à Rome l'administration des médicaments et les méthodes thérapeutiques.

La constitution des Romains ne s'arrange aucunement des médicaments spiritueux et fort énergiques, tels que les sels volatils, les essences et en général toutes les substances âcres ou très-aromatiques. L'emploi de ces moyens amène de fâcheux symptômes : la tête se prend, elle devient lourde et douloureuse, les nerfs sont en proie à des souffrances considérables, il se déclare des tensions viscérales, le ventre devient brûlant, sec; etc., etc. Il peut arriver cependant qu'une maladie soit de nature à réclamer positivement cette sorte de remèdes; dans ce cas-là, pour diminuer autant que possible les inconvénients dont nous venons de parler, j'essaie d'adoucir la trop grande énergie de ces médicaments au moyen des délayants, des onctueux et des autres préparations convenables, pour arriver au même but : quand on s'y prend de cette façon, on finit toujours par obtenir des purgatifs ce qu'on avait à leur demander.

En résumé, les médicaments qui réunissent des propriétés spiritueuses avec une certaine onctuosité, les émulsions aromatiques, par exemple, remplissent chez nous toutes les indications exigées.

Les vomitifs énergiques sont peu employés à Rome; on s'en défie, à cause des graves accidents qu'ils entraînent. Il en est de même pour les purgatifs énergiques. Donnés sous forme pilulaire, les purgatifs purgent peu et mal; sous forme liquide, au contraire, et à petite dose, ils rendent les plus grands services. Si l'on veut qu'un purgatif fasse bien son effet, surtout quand il s'agit de pilules ou de bols, il faut donner en grande quantité, dès que l'action purgative commence, quelque boisson délayante, deux ou trois litres d'eau de Nucérium par exemple, ou d'une autre eau douce et légère; ou bien, si cela

est impossible, faites boire à chaque instant un peu de tisane également légère. Les délayants donnés ainsi en même temps que les purgatifs rendent à la fois leur action plus rapide et préviennent les inconvénients qui accompagnent d'ordinaire l'emploi des purgatifs donnés seuls, la soif, le gonflement, le malaise des hypochondres, les nausées, et plus tard les insomnies, les ardeurs internes, etc. Du reste, cette manière de combiner l'emploi des délayants avec une autre médication ne doit pas s'appliquer exclusivement aux purgatifs; on doit faire la même chose toutes les fois qu'on administre sous forme sèche un médicament quelconque doué de propriétés spiritueuses; on vient à bout, par ce moyen, d'empêcher les graves souffrances de la tête et des nerfs qu'entraîne habituellement l'emploi de ces remèdes.

Il y a pour moi un fait d'observation générale dans le traitement des maladies aiguës et de celles qui ont un caractère de malignité, ou qui dépendent de l'acrimonie des humeurs; c'est qu'alors, à la tête de tous les moyens thérapeutiques, il faut mettre les délayants, les plastiques et les gélatineux (1), c'est-à-dire la gelée de corne de cerf, l'huile d'amandes douces récente, les émulsions de semences et celles d'amandes fraîches, le sirop de violettes, les crêmes et autres préparations d'orge, la diète lactée, les bains. On peut ajouter à cette liste les substances spiritueuses, mais à condition que leur action soit adoucie par celle des médicaments huileux ou délayants. J'ai vu ensuite, d'une manière à peu près aussi générale, que toutes les préparations volatiles, âcres, spiritueuses, aromatiques, trop énergiquement dissolvantes ou trop actives, avaient presque toujours de mauvais résultats, si faible que fût la dose employée.

VI. Je me résume en quelques mots : Il n'y a pas un seul médicament dont l'utilité, pour les habitants de Rome, puisse en rien se comparer aux avantages que peuvent avoir pour eux l'exercice et l'emploi sagement répété des purgatifs doux.

(1) On peut voir dans Galien, *De simpl. med. fac.*, IV, chap. v, la subtile définition des *plastiques*.

Ainsi donc, la liberté du ventre et l'exercice, voilà les deux choses qui conviennent par-dessus tout à nos compatriotes; et c'est ce que savait bien l'illustre Pétroni quand il composa l'électuaire purgatif appelé de son nom l'*Electuaire Alexandrin*, avec lequel il obtint des succès prodigieux à Rome. C'est également à ce médecin que nous devons un ouvrage du plus grand mérite, qu'il publia dans le cours du siècle dernier sous ce titre : *De Victu Romanorum;* il y passe d'abord en revue avec un talent et un soin particuliers les avantages et les inconvénients du climat de Rome, sous le triple rapport de l'air, de l'eau et des aliments; il y développe ensuite une foule de vues très-remarquables sur les méthodes curatives et l'emploi des remèdes dans le traitement des maladies chez les habitants de cette ville. Il nous y apprend enfin, sur la foi d'une longue expérience, que les Romains sont presque toujours sous l'influence de trois maladies principales, savoir : une sorte de pesanteur habituelle de la tête, le *capiplenium*, comme il dit, ou la pléthore cérébrale; en second lieu, la lassitude des membres, et en troisième, la sécheresse du ventre.

En voilà bien assez, sans doute, pour justifier largement toutes nos assertions relativement à cette pesante impureté de l'air et à cette inerte acidité des fluides, qui ne sont, à Rome, que la conséquence des vapeurs vitrioliques et alumineuses intimement mêlées avec les fluides de l'atmosphère.

Dans le traitement des blessures et des ulcères, il faut ici se défier des onguents et des pommades, qui, généralement, font plus de mal que de bien. Les balsamiques, au contraire, sont fort utiles, ainsi que les décoctions, les teintures vulnéraires et toutes les substances de même nature, qui fortifient les parties lésées, redonnent du ton aux fibres et rendent ainsi la cicatrisation plus facile; etc.

Les ulcères des extrémités inférieures sont, chez nous, à peu près incurables; toute blessure des pieds ne se guérit aussi qu'avec peine, surtout si l'on se sert d'onguents. A la tête au contraire, la guérison des ulcères, comme celle des blessures, n'offre vraiment pas de difficultés sérieuses.

Voilà, sans doute, un bien petit nombre d'observations re-

latives au climat et à l'atmosphère de Rome, mais elles suffiront, je l'espère, pour faire comprendre aux médecins la voie qu'ils ont à suivre, s'ils veulent découvrir et asseoir sur des bases certaines une méthode de traitement spécialement applicable aux habitants de leur pays.

VII. Ce serait, je crois, une entreprise inutile et vaine de vouloir démontrer plus au long la nécessité de faire ainsi l'histoire *médicinale* d'un pays; la chose, d'elle-même, parle assez haut. On peut le dire hardiment : la plupart des erreurs où nous tombons relativement à la question du régime, à celle du dosage des médicaments et de leurs indications, la plupart de ces erreurs n'ont pas d'autre source que le manque d'histoires semblables, malgré tout ce que peuvent dire à cet égard des hommes qui vont chercher la cause de ces erreurs dans des principes à perte de vue, qui n'ont pas la moindre analogie avec les maladies en question.

L'expérience elle-même prouve d'ailleurs cette puissante influence des climats sur la production des maladies et sur la constitution des hommes : c'est un fait généralement connu, que les habitants de certains pays semblent dévoués à quelques affections spéciales, plus ou moins étrangères au reste du monde : tel est le scorbut dans le nord, la plique en Pologne, le rachitisme et la suette en Angleterre, l'éléphantiasis en Grèce, en Égypte et en Syrie; telle fut la mentagre à Rome, au temps de Pline ; tels sont encore le goître dans les Alpes, la scrofule en Espagne, etc. D'un autre côté, on voit des peuples qui connaissent à peine certaines classes de maladies. Ainsi, par exemple, la fièvre quarte est excessivement rare en Ecosse, et l'épilepsie en Hongrie, s'il en faut croire le témoignage de Doni, au feuillet 7 de son livre *Sur les moyens de ramener la salubrité dans la campagne de Rome*. Or, la cause de ces singularités réside sans aucun doute dans certaines conditions particulières aux climats eux-mêmes.

Il en est de même pour les médicaments : les habitants de tel ou tel pays supportent sans difficulté des remèdes qui suffiraient pour tuer les habitants d'une autre contrée. Les médecins de l'Allemagne emploient sans cesse les émétiques;

et tous les jours, dans leur pratique particulière comme dans les chaires de leurs écoles, ils célèbrent les propriétés quasi-universelles de ces médicaments. Or, c'est ce qu'ils ne feraient pas sans doute si l'expérience ne leur avait prouvé les avantages de cette conduite sous un climat comme le leur, où l'hiver est, pour ainsi dire, éternel, et l'intempérance un défaut général. Ce sont les mêmes raisons, peut-être, qui font que l'on supporte si bien dans le nord les excès de table et toute espèce de remèdes chimiques, quelle qu'en soit l'activité. En Italie, au contraire, et surtout à Rome, toutes les fois qu'on a voulu suivre une médication semblable, il n'a rien servi de suivre pas à pas les prescriptions et les méthodes de l'Allemagne; malades et médecins, nous avons vu s'évanouir bien vite nos désirs et nos espérances. Ce que nous disons ici de l'Allemagne, on peut le dire de tous les autres pays : partout, les médecins ont un certain nombre de remèdes généraux, un régime particulier où ils mettent toute leur confiance et dont leurs malades se trouvent fort bien. C'est ainsi que nous voyons les Espagnols célébrer par-dessus tout les émissions sanguines; ce sont les opiacés que l'on vante en Angleterre, et les diaphorétiques en Hollande. Il en est de même partout. Or, il faut des raisons pour que les médecins d'un pays attachent tant d'importance à l'usage de certains médicaments, et ils ne le feraient pas sans doute si l'observation ne leur eût démontré l'incontestable utilité de ces médicaments dans leur patrie. Mais, si l'on veut maintenant faire chez soi l'application de toutes ces méthodes, sans choix, sans examen, sans s'occuper de la nature et des propriétés du climat où l'on vit, ni d'une foule d'autres choses dont nous parlerons plus loin, a-t-on vraiment le droit de s'étonner quand on finit par se trouver en face de résultats tout-à-fait contraires à ceux qu'on voulait obtenir ? Toutes ces modifications, d'ailleurs, dans les climats et le genre de vie, ne seraient-elles pas peut-être la véritable cause qui met en défaut pour nous les aphorismes d'Hippocrate et les solides principes qu'il nous a laissés sur la médecine ? Ne serait-ce point là ce qui nous fait douter quelquefois de la vérité de ces

préceptes et quelquefois de leur constance ? Ces réflexions, du reste, sont d'un ordre général, et elles peuvent s'appliquer à tous les cas où les préceptes de quelques médecins se trouvent aussi en désaccord avec nos observations. Trop heureux encore si c'était là la seule cause d'erreurs ! Mais nous en trouverions bien d'autres si c'était ici la place d'examiner ces innombrables méthodes médicales, toutes différentes, toutes opposées, et qui ne s'accordent qu'en ce qu'elles troublent toutes également la constance des vieux principes de la médecine.

VIII. Je le répète pour la dernière fois : l'air, le genre de vie et la nature des aliments étant des choses qui varient dans chaque contrée, et dont l'influence est presque absolue sur la production des maladies, c'est donc pour les médecins, en général, un véritable devoir de chercher à découvrir, à force d'observations, une méthode de traitement spécialement applicable au pays qu'ils habitent, et l'espèce de remèdes qu'il convient d'employer ou de proscrire. S'ils étudient un ouvrage étranger, qu'ils se gardent bien d'en adopter les méthodes avant de les avoir exactement comparées avec celles de leur pays, et bien établi le rapport des observations.

Il y a enfin un dernier conseil que je les conjure de ne jamais perdre de vue : c'est de rechercher avec tout le soin possible la nature des constitutions médicales régnantes, et celle des maladies générales qui dominent alors sous la double influence de l'air et de ces constitutions. L'expérience des médecins les plus instruits prouve en effet que toute maladie, prise à part, revêt en partie le caractère de l'influence générale et semble se modeler sur elle : c'est le même mode d'invasion, ce sont les mêmes périodes et des lésions semblables. Or, suivant que ces influences seront différentes, il faut opposer aux maladies qui sévissent alors des méthodes curatives qui changent comme elles. C'est là un fait d'observation constante.

IX. Quant aux principaux points sur lesquels devrait rouler l'histoire médicale d'un pays, il faudrait qu'elle traitât de l'air, des eaux et des lieux; c'est-à-dire des fleuves, des lacs, des

fontaines, des collines, des plaines et des montagnes; elle devrait signaler l'exposition de ce pays, vers l'orient, l'occident ou un autre point du ciel; décrire les plantes, les animaux qui naissent et vivent dans la contrée, les minéraux eux-mêmes et tous les autres produits du sol. Il faudrait ensuite qu'elle exposât les mœurs des habitants, leur constitution, leurs maladies les plus ordinaires et les méthodes qui conviennent le mieux dans ces maladies. Il faudrait enfin qu'elle constituât une médecine locale, ou, autrement, qu'elle fît l'histoire des médicaments de la localité; celle des principales influences de chaque saison; mille autres choses enfin, dont l'action incontestable favorise le développement des maladies, ou vient à bout de les guérir.

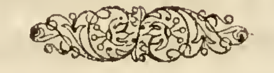
Ainsi, dans les pays froids et humides, les hommes ont habituellement la tête grosse, le corps lourd, les lèvres épaisses, les joues saillantes, etc. Il y a telle contrée où l'homme n'atteint qu'à peine une taille très-médiocre, telle autre où la stature est généralement haute, élancée; ici des conditions locales donnent aux habitants du pays un cou épais, et déformé en outre par des tumeurs strumeuses; là, comme en Angleterre, par exemple, ce sont des dispositions à la phthisie et aux toux férines; autre part c'est la peste, ou enfin des maladies quelconques.

Ce n'est pas tout : cette variété de climats amène également chez les hommes une variété non moins grande sous le rapport moral. On observe entre chaque pays des différences marquées relativement à la timidité, à la hardiesse, à l'amour des plaisirs, au sentiment de la douleur et à toutes les autres modifications morales : on dirait que les affections de l'ame se prêtent un peu, sous ce rapport, aux modifications matérielles de l'organisme.

Dans quelque pays qu'il exerce, il faut absolument qu'un médecin soit au courant de toutes ces choses, s'il veut se trouver capable de rendre à la santé de ses concitoyens tous les services qu'on a le droit d'attendre de lui. Et c'était l'idée que Celse voulait exprimer dans la préface de son livre *Sur la Médecine*, quand il dit, qu' « il faut changer de méthode, sui-

« vant la nature des lieux, et que, s'il en faut une pour « Rome, il en faut une autre pour l'Egypte, une autre pour « la Gaule, etc. » (1).

(1) On sait peu de choses sur Celse (Aurélius-Cornélius), mais il reste de lui un précieux monument de la Médecine romaine, en huit livres, intitulé *De Re medicâ.* Au rapport de Quintilien, Celse avait traité, avec une égale supériorité, de l'agriculture, de l'art militaire et de la médecine. Il était né à Rome ou à Vérone, et vivait dans le premier siècle de l'ère chrétienne. On l'a confondu quelquefois, mais à tort, avec un philosophe qui combattit le christianisme et qui fut réfuté par Origène.



LIVRE II.

CHAPITRE Ier.

En forme de prolégomènes au présent Livre.

—

Le but que nous nous sommes proposé dans cet ouvrage consiste principalement à faire ressortir, autant que possible, l'énorme importance de l'observation en médecine. C'est pour établir cette vérité que nous avons commencé d'abord par exposer, dans la mesure de nos forces, un certain nombre de causes générales qui n'ont fait qu'entraver la marche de la science ; or, celles que nous avons passées en revue ne sont pas les seules ; il y en a d'autres, que nous examinerons en leur place, au chapitre suivant.

Nous allons maintenant consacrer ce second livre au développement de nos idées sur les moyens de faire avancer la pratique médicale par l'observation et l'histoire des maladies. Dieu veuille que ces idées ne soient que l'expression, l'image fidèle de la vérité ! Je me réjouirai, dans ce cas, d'avoir été utile aux hommes. Si je me trompe, au contraire, je saurai subir la critique, et souhaiter du fond de mon ame qu'un autre puisse rendre à l'humanité les services que je n'aurai pu lui rendre moi-même.

La théorie d'une maladie quelconque doit nécessairement comprendre une foule d'éléments différents, les causes d'abord,

les signes ensuite, les phénomènes, les indications, les remèdes, etc. Or, ces éléments nous les examinerons tous l'un après l'autre, en commençant par l'histoire des phénomènes; car c'est là, et là seulement, que se trouve la véritable nature des maladies.

Du reste, pour donner à nos idées toute la clarté désirable, nous croyons qu'il est utile d'établir d'abord une division qui partage la science médicale en *médecine première* et *médecine seconde*.

Ce que j'appelle *médecine première,* c'est l'histoire pure et simple des maladies, c'est le résultat nu de l'observation, puisé au lit du malade, ou recueilli de la bouche du malade lui-même. Pour faire ainsi l'histoire d'une maladie, il n'est besoin d'aucune science étrangère, ni de la connaissance des livres; c'est ce qu'on appelle une science *per se,* une science propre; et, comme elle n'a d'autres éléments que l'observation et les renseignements fournis par le malade, tout ce qui vient du dehors ne peut jamais être pour elle qu'une source de confusion et de trouble, la triste source de toutes ces erreurs qu'on nous a si souvent reprochées. Le devoir du médecin, dans cette première partie de la science, se borne à jouer le rôle d'un témoin, qui raconte mais n'apprécie pas; il doit, comme celui-ci, noter avec un soin scrupuleux les circonstances des faits les plus minutieuses; car les unes n'ont besoin que de se produire pour mettre aussitôt sur la voie du véritable traitement, et, si les autres ne sont qu'un flambeau, on peut, du moins, à la lueur de ce flambeau, marcher sans crainte, et sonder la nature des phénomènes les plus mystérieux. Or, cela permet de reconnaître deux sortes d'observations, les unes qui éclairent, les autres qui portent des fruits. Ainsi donc, quand il s'agit d'une question aussi grave, quand il s'agit d'établir l'histoire des maladies, gardons-nous bien de faire comme les poètes, dont l'esprit, impatient du joug, échappe sans cesse au sujet de leurs chants pour aller s'égarer dans les espaces sans fin de l'imagination; quant à nous, sachons, tout au contraire, nous faire les esclaves des choses, vaincre la nature à force d'obéissance, et lui dérober son langage à force de savoir l'écouter.

Voilà pour la *médecine première* : j'appelle maintenant *médecine seconde* tout le reste de la médecine ; or, celle-là peut s'appuyer sur les autres sciences, sur la connaissance des auteurs, et enfin sur tout ce que, dans l'école, on appelle, d'une manière générale, la science, la méthode et la raison.

Mais on traitera de chimérique peut-être le désir que nous exprimons ici, de voir les médecins tracer enfin une histoire des maladies sûre et immuable. On nous objectera que la maladie n'est, au fond, qu'un effort aveugle de la nature, une lutte désordonnée, sans principe et sans règle, contre la matière morbide. C'est ce que nous allons examiner.

Le corps animé ou l'organisme animal n'est en quelque sorte que l'ensemble harmonique d'un certain nombre d'actions animales, vitales et naturelles, qui découlent elles-mêmes de principes certains et des lois éternelles données par Dieu à la nature. Supposez maintenant qu'une force ou une erreur quelconques viennent déranger dans leur action régulière des principes comme ceux dont nous venons de parler, et l'agitation que ceux-ci produiront pour revenir à leur condition normale sera toujours de l'agitation, sans doute, mais ce sera nécessairement une agitation régulière et ordonnée.

Sans recourir à des preuves qu'il serait facile de trouver, montrons seulement des analogies, voyons tous les produits de la nature, les plantes surtout, les sucs, les fruits, etc., accomplir en un temps fixe et déterminé leurs évolutions diverses, la floraison, la maturation, l'épuration et la putréfaction. Les maladies elles-mêmes, et surtout les maladies aiguës, ne sont-elles pas, au commencement comme à la fin, soumises à une sorte de développement régulier ? Essayez de troubler, avec vos remèdes, la marche naturelle, les périodes déterminées des maladies aiguës, et vous verrez ces maladies prendre bientôt plus de gravité, ou se transformer en une autre affection beaucoup plus dangereuse ; c'est ce qu'on voit tous les jours, par exemple dans les fièvres tierces.

On peut ajouter ici une autre considération fort importante : les observations des pères de la médecine, celles d'Hippocrate surtout, se vérifient chaque jour sous nos yeux ; or, je

vous le demande, comment cela pourrait-il se faire, s'il n'y avait pas pour les maladies une marche, un développement nécessaires? Pour nier ces choses, pour accuser par conséquent la médecine d'être une imposture, on ne peut être soi-même qu'un ami de l'imposture et du mensonge (1).

Si on veut donner à l'histoire des maladies, comme je l'entends, toute la clarté nécessaire, il faut conserver d'abord l'antique division en maladies aiguës et maladies chroniques.

On appelle aiguës des maladies qui ont plus particulièrement leur siége dans les fluides de l'économie; et, comme elles sont le résultat d'une immense ébullition de ces fluides, elles ont rapidement fait de parcourir leurs périodes; mais, si on les combat sans précaution et sans prudence, elles finissent bien vite par devenir mortelles, ou bien elles se traînent sans mesure et sans fin.

Les maladies chroniques, au contraire, sont habituellement le résultat d'une altération des solides; ou bien, si elles ont leur siége dans les fluides organiques, c'est que ces fluides, mal préparés, se trouvent dans un état de viscosité qui ne leur permet d'arriver que difficilement ou même pas du tout au point de coction nécessaire.

Un état du sang si peu semblable dans ces deux classes de maladies exige nécessairement des médications qui ne se ressemblent guère. Il faut donc bien se tenir en garde contre cette habitude si commune aujourd'hui de prescrire à tous, indifféremment, des médicaments spiritueux ou des médicaments aqueux.

Savoir attendre et ne jamais agir qu'avec prudence et discernement, ce sont deux choses qui donnent au médecin une puissance énorme contre les maladies aiguës. On voit tous les jours la nature ou le hasard guérir sans nous des affections de cette espèce. Et, malgré cela, comme nous le ferons voir plus bas, c'est dans le traitement de cette espèce de maladie que les médecins commettent le plus habituellement les erreurs les plus graves.

(1) Voir Hippocrate, *De Arte*, nos 1 et 2.

Quant aux maladies chroniques, comme elles n'ont d'autre source que la langueur et l'atonie absolues des fluides et des solides, on ne peut compter, pour les guérir, que sur l'habileté hardie du médecin et sur l'énergie des remèdes ; le hasard et la nature n'ont aucune action sur elles.

Il se trouvera peut-être quelques esprits sévères qui s'ennuieront de voir si souvent revenir dans cet ouvrage le nom de la nature, un mot commode pour l'ignorance. Voici ce que j'ai à leur répondre : La nature n'est point pour moi une mystérieuse intelligence planant sur l'univers et dirigeant tout par sa sagesse ; j'entends par ce mot l'ensemble général des causes physiques produisant aveuglément des résultats conformes aux lois premières établies par le souverain créateur, et les produisant avec un ordre si parfait, qu'ils semblent s'arranger sous les yeux d'une intelligence suprême. J'entendrai encore par ce nom, si l'on veut, l'éther, la source universelle des mouvements du monde. J'entendrai enfin la réunion des accidents nécessaires, c'est-à-dire la mobilité, la forme, l'étendue, les rapports et l'inertie, qui forment, sous la direction de l'ame, l'ensemble des éléments de tout mouvement organique. Voilà, pour moi, la nature ; voilà ce que j'entends par ce mot qui tient dans mon livre une place si considérable.

CHAPITRE II.

Où l'on signale quelques-unes des principales causes qui ont jusqu'aujourd'hui entravé l'histoire des maladies, ou ce que j'appelle la Médecine première.

—

I. Nous venons de dire, au chapitre précédent, que sous le nom de médecine première nous n'entendons rien autre chose qu'une description exacte et rigoureuse des phénomènes mor-

bides dont la réunion constitue la véritable et naturelle histoire d'une maladie quelconque. Nous donnerons plus loin les règles à suivre pour tracer cette histoire d'une main sûre et fidèle; mais, avant d'entrer en matière, jetons d'abord un coup-d'œil sur les causes principales qui ont pu, jusqu'ici, empêcher les médecins de cultiver, comme ils le devaient, cette partie de la science; et cherchons ensuite comment il est possible qu'avec un si grand nombre d'observations publiées et connues, nous ayons fait sur ce point des progrès si peu sensibles.

La première raison qui nous ait détournés de l'étude expérimentale des faits, c'est une opinion propagée dans ces derniers temps, par une école philosophique nombreuse. Pleine de confiance, et d'une confiance exclusive, dans les spéculations métaphysiques, cette école ne voulut voir dans le témoignage des sens qu'un guide extrêmement infidèle, et l'étude des faits de détail ne constituait à ses yeux qu'un travail ingrat, sans but possible et sans issue. Or, il est impossible de ne pas voir la fausseté de cette idée, si l'on veut seulement considérer la source des vastes progrès que notre siècle a fait faire aux sciences. A quoi les devons-nous, en effet, ces progrès, si ce n'est aux sens et à l'expérience? Il y a même quelque chose de plus singulier : combien y en a-t-il que nous ne devons qu'au hasard? N'est-ce pas à lui, par exemple, que nous devons la plupart de nos médicaments et une bonne partie de la médecine? Il serait un peu long de développer ici la liste des découvertes qui sont dans le même cas ; mais, pour ne parler que de cela, à qui devons-nous la poudre à canon, la boussole et le télescope, si ce n'est au hasard? Or, si le hasard peut avoir tant de puissance, pourquoi les sens en auraient-ils moins, quand ils interrogent la nature avec ordre et méthode? Ils se trompent quelquefois, je le sais; mais leurs erreurs ils les indiquent eux-mêmes et ils les rectifient.

La seconde raison qui ait fait négliger l'expérience, c'est cette vieille haine de l'école rationaliste, qui ne voulut jamais voir dans l'empirisme qu'une secte de bas étage, bonne pour la place publique, et tout-à-fait indigne de l'attention d'un

homme instruit. Cette répulsion pourrait avoir, au fond, quelque chose de légitime, si, par le mot d'empirisme, on n'entendait que cette manière d'expérimenter, brutale, sans suite, sans persévérance, et qui, n'étant point réchauffée au feu de l'intelligence humaine, ne peut mettre au jour que des produits monstrueux de mensonge et d'erreur. Mais il n'en serait plus de même si l'on voulait proscrire sous ce nom l'empirisme rationnel et scientifique, fils de la méthode et non du hasard, l'empirisme fécondé par l'intelligence, dirigé par elle et marchant, au moyen de l'opiniâtre exploration des effets morbides, à la conquête de la vérité. Cet empirisme-là, les plus grands hommes l'ont toujours honoré, toujours exalté, comme une fidèle expression de la nature.

En troisième lieu, si nous avons fait si peu de progrès dans l'histoire des maladies, c'est qu'il nous manquait un chef dont l'exemple pût nous guider, dont la main sût tenir le flambeau et montrer à nos yeux la véritable méthode expérimentale cachée parmi les mille détours du dédale sans fin des maladies. Le génie d'Hippocrate avait, il est vrai, pressenti cette méthode, et même il l'avait consacrée par des écrits publics; mais elle fut repoussée par les médecins, ou bien ils n'en tirèrent parti qu'au profit de leurs préjugés et de leurs idoles.

Les médecins de l'école rationaliste consultent bien un peu l'expérience; mais ils n'y cherchent que des généralités, sans s'occuper même de les dégager convenablement ou de les examiner à fond. Pour le reste, on l'abandonne aux agitations philosophiques, afin de pouvoir l'accommoder plus tard aux besoins du raisonnement.

Les empiriques, de leur côté, quoiqu'ils aient toujours sur les lèvres le beau nom de l'expérience, ne s'élèvent que rarement jusqu'à la chose; et comment pourraient-ils le faire, eux qui vont à sa recherche sans lumière et sans méthode, dépourvus d'ailleurs de la longue patience nécessaire pour l'observation continue des phénomènes morbides, et par conséquent incapables d'en tirer des conséquences pratiques légitimes? Il n'y a donc rien qui doive surprendre, quand on voit cette manière d'expérimenter, niaise, pleine de ténèbres et

d'erreurs, n'enfanter à la fin qu'une pratique médicale qui lui ressemble de tout point.

On voit des hommes qui prennent deux ou trois expériences, les plus obscures, les plus étroites qu'on puisse trouver, et qui, de suite, en font la base d'une philosophie nouvelle ou d'une nouvelle théorie médicale. Il se trouve bien, de côté ou d'autre, un certain nombre de faits qui ne veulent point entrer dans cette théorie ; mais c'est-là qu'ils sont admirables pour arranger ces faits à leur manière et les y faire entrer de force. Telles sont, par exemple, toutes ces théories chimiques fondées sur quelques expériences de cabinet ou de cornue ; telle est la théorie de Gilbert sur le magnétisme (1), le système médical de J. Majow sur le nitre aérien ; tels sont enfin tant de systèmes pratiques où la médecine entière roule sur l'acide et l'alkali, sur le triumvirat humoral de la première région, Cardimelech, Microcosmétor, et vingt autres idées de même nature.

II. On voit d'autres hommes, et en grand nombre, qui ont l'air de courir après l'expérience ; mais ils ont eu soin de se faire d'abord une opinion bien arrêtée, et cette opinion devient un moule rigoureux où les faits sont obligés de venir prendre la forme qu'on désire. Puis, selon que le champ de leur imagination se trouve ensuite libre ou chargé de préjugés, ces hommes portent sur leurs expériences comme sur celles des autres des jugements tout-à-fait différents, et, dès que les faits ont passé par leurs méditations, ils ont perdu toute leur signification et tout leur éclat.

Il y a enfin une dernière espèce de médecins. Ceux-là se sont appliqués tout entiers à l'astrologie et à la magie ; ils ont

(1) William Gilbert, médecin de la reine Elisabeth, né à Colchester en 1540, mourut en 1603. Gilbert eut tort, sans doute, de ne vouloir trouver dans les maladies que des phénomènes magnétiques ; mais on lit dans les œuvres de Descartes (*Des Passions de l'ame*), que « la pierre d'aimant a fait dépenser plus « de 50,000 écus à Gilbert, quoiqu'il fût homme de très-bon esprit. » On peut bien pardonner à un homme qui a fait d'aussi énormes sacrifices pour la science d'attacher aux grandes idées qu'il fut le premier à développer une influence un peu exagérée. Bacon a très-souvent attaqué les théories physiques de Gilbert; mais ces théories étaient, comme beaucoup d'autres choses, au-dessus de la portée du grand réformateur des sciences.

cultivé sans relâche des sciences mystérieuses créées par la superstition dans des régions inaccessibles à l'intelligence humaine, et cela leur a suffi pour jeter la confusion dans les vrais phénomènes morbides.

Voilà donc la triple source où prennent naissance trois sortes de doctrines médicales fausses et erronées, la médecine sophistique, la médecine empirique et la médecine occulte.

Examinons maintenant comment il se peut faire qu'avec un si grand nombre d'observations entassées pendant des siècles, l'histoire première de chaque maladie ait cependant fait si peu de progrès. Il y a plusieurs raisons de cela.

La première, c'est qu'on n'a point procédé à l'observation des faits avec ordre et méthode; on a fait comme font les hommes qui marchent au milieu des ténèbres, et dont la main mal assurée cherche à sentir dans l'ombre et à reconnaître les objets, jusqu'à ce qu'un hasard heureux les mette dans une voie sûre et tranquille; on a fait comme font les voyageurs perdus au milieu du désert, et qui prennent également pour guide le hasard des circonstances : on a recueilli une observation, on a négligé l'autre; on a pris sans ordre et sans méthode celles qui se trouvaient pour le moment sous la main. A-t-on le droit de s'étonner, après cela, si des hommes qui ont été demander la lumière à de semblables observations n'ont pu jeter qu'un jour douteux sur les phénomènes morbides, au lieu de les transmettre à la postérité inondés de clartés vives et durables ?

En second lieu, ces observations, mobiles et inconstantes comme les flots, ne sont, au fond, que des expériences fugitives, répétées à peine trois ou quatre fois, au lieu de l'être par centaines, par milliers, et dans un ordre invariable, comme on le faisait à Cos.

Troisièmement, on trouve encore assez souvent des expériences qui portent le cachet d'une observation véritable; mais, obscurcies comme elles le sont, et troublées de fond en comble par les formules des théories, toute l'habileté du monde suffit à peine pour distinguer si c'est la nature qui parle ou si ce n'est que l'homme.

Une quatrième raison du peu de progrès qu'a fait l'histoire des maladies, c'est que la pratique médicale, entre les mains d'un grand nombre de médecins, se rattache à des spéculations, à des hypothèses beaucoup plutôt qu'à la nature elle-même. D'où il résulte que ces maladies, au lieu de parcourir leurs périodes suivant des lois naturelles et immuables, n'obéissent plus qu'aux influences très-variables des différentes méthodes employées pour les combattre; de manière que leurs progrès, leur terminaison et l'ensemble de leurs phénomènes ne sont vraiment que des résultats du traitement et non des conséquences individuelles et nécessaires de la nature de ces maladies. Ainsi, par exemple, quand on ouvre le traitement de la pleurésie par des purgatifs ou des diaphorétiques énergiques, ce qui est, sans contredit, une pratique pleine d'incertitude et de danger, tous les symptômes qui suivront cette médication devront s'attribuer à la médication elle-même bien plutôt qu'à la nature propre et individuelle de la pleurésie. Voilà ce qui fait que toutes les observations relatives à des maladies traitées par de mauvaises méthodes, par cela seul qu'elles ne sont point l'expression pure et simple de ces maladies, deviennent complètement inutiles pour faire avancer leur naturelle et véritable histoire.

Cinquièmement enfin, sous la pression des mêmes préjugés, il est arrivé souvent de voir écarter la plupart des symptômes morbides qui ne rentraient pas parfaitement dans le cadre des théories, ou d'en voir inventer une foule d'autres dont on avait besoin pour étayer quelqu'une de ces hypothèses scientifiques. On comprend bien, après cela, qu'il soit si difficile de trouver dans les livres l'histoire simple et rigoureuse des maladies, celle qui découle de la nature même des choses et qu'on recueille de la bouche même du malade; on le comprend, je le répète, quand on voit les descriptions de maladies sortir tout arrangées du cerveau de l'auteur, au lieu d'être la fidèle image de l'observation et des faits; on le comprend enfin, quand on voit l'imprudence des théories ou la négligence des médecins attribuer aux affections diverses une foule de symptômes que l'expérience met tous les jours au rang des songes et des chimères.

Il y a un exemple frappant de ce que nous venons de dire : c'est l'hypochondrie. Personne, en effet, ne peut ignorer tout ce que les galénistes ont imaginé pour soutenir et sauver leur hypothèse, qui faisait consister la nature de l'hypochondrie dans la chaleur du foie et le froid de l'estomac.

III. Ceux qui veulent faire l'histoire des maladies en suivant les principes et les règles de quelque autre science de prédilection, ceux-là ne parviendront jamais à faire des observations utiles ou à jeter du jour sur la nature des maladies, ainsi que nous l'avons longuement démontré au chapitre VII de notre Ier livre. On peut voir dans les ouvrages de Bacon avec quelle vivacité ce grand homme, entre autres choses, déplore le mal immense qu'ont fait à l'histoire naturelle en général, et à ses progrès, Platon d'abord, en portant dans la philosophie ses idées théologiques et abstraites, et en jugeant par elles les questions philosophiques; Aristote ensuite, en confondant l'une avec l'autre la dialectique et la philosophie. On en peut dire autant à l'égard de la médecine : le siècle qui vient de finir a été pour la dialectique un siècle d'honneur ; les médecins firent comme tout le monde : ils s'armèrent de ses austères principes et s'en servirent pour développer l'histoire des maladies et leur traitement. Aussi, dans quel abîme d'erreurs on vit tomber ces hommes ! C'est ce qui devient évident, quand on considère que de si vastes travaux n'ont donné ou fait entrevoir aucun résultat nouveau; qu'ils n'ont produit qu'un stérile enchaînement de disputes, de subtilités et de mensonges, pour laisser, à la fin, tomber honteusement la médecine aux indignes mains des sophistes. La dialectique, je le sais, peut être utile dans les sciences et dans les autres opérations humaines qui ne sont fondées que sur la pensée ; mais les subtiles opérations de la nature ne sont guère de son ressort, et, en matière d'histoire naturelle, elle sert bien plus à défendre l'erreur qu'à la renverser. Voilà pourquoi saint Grégoire de Nysse dit avec tant de raison : « Tout le monde le « sait, les subtilités de la dialectique frappent également à « droite et à gauche ; elles sont propres à renverser la vé- « rité tout comme à attaquer le mensonge. Aussi, la vérité

« elle-même, quand elle se présente à nous avec l'appareil « de la dialectique, nous inspire presque toujours des soupçons, comme si c'était la nature de celle-ci de forcer les « yeux de notre intelligence à se détourner de la vérité. »

Quoique la plupart des hommes qui ont recueilli des observations médicales n'aient ainsi ajouté que fort peu de matériaux et de lumière à l'histoire des maladies, il y a toujours eu cependant, surtout dans les deux derniers siècles, des hommes en petit nombre, que la supériorité de leur esprit ou l'excellence des leçons de leurs maîtres, ou la lecture des écrits d'Hippocrate avait mis sur la voie de la vérité : ceux-là surent le grand art d'observer; et des préceptes pratiques, sanctionnés par une longue expérience, les mirent en état d'éclairer l'histoire des maladies, et de s'illustrer eux-mêmes par une pratique heureuse et brillante. Au nombre de ces hommes, il faut mettre Duret, Houllier, Jacot, Baillou, Mercuriali, qui fut l'un des plus savants hommes de l'Italie, Forestus, Etmueller, Vallésio, Arétée de Cappadoce, Cœlius Aurelianus (passons sous silence les princes de la médecine, Hippocrate et Galien, et ceux qui ont bu aux mêmes sources, Celse, Avicenne et une foule d'autres); mettons encore sur la même ligne : Martian, Sydenham, Septalius, Morton, Manget, Valescus, Tulpius, Nicolas Chesnau, Rivière, Jodocus Lommius, Tozzi, Valdschmidt, tous ceux enfin qui leur ressemblent, et qu'il faut proposer avant tout comme des modèles de pratique à l'imitation des jeunes médecins.

CHAPITRE III.

Où l'on donne des règles pour tracer l'histoire des maladies, pour favoriser ses progrès, et pour en déduire de courts principes de traitement.

—

I. L'école médicale qui fit la gloire de Cos a toujours été pour les médecins le juste et légitime objet d'un respect et d'une admiration sans bornes. Soit que l'on considère en effet l'ordre et l'importance des travaux, ou que l'on envisage l'immensité des résultats obtenus, il est impossible de ne pas voir combien cette école l'emporta sur toutes les autres écoles du monde. Il en sortit une foule de grands hommes, au milieu desquels on vit briller Hippocrate, de la famille des Asclépiades, petit-fils de Jupiter au vingtième degré, d'Esculape au dix-huitième, et du roi Chrysamis au neuvième. Marchant d'un pas ferme dans la route tracée par les fondateurs de cette école, Hippocrate se montra un observateur infatigable; il s'efforça de tracer avec la plus grande sévérité l'histoire exacte des maladies, et le génie admirable qu'il déploya pour établir des préceptes pratiques et les fortifier par une longue expérience éleva pour ainsi dire ce grand homme au-dessus de l'humanité. Or, s'il employa constamment dans ses ouvrages cette méthode sérieuse, dogmatique et aphoristique, il ne le fit sans doute que dans le but de nous faire entendre combien elle l'emportait sur toutes les autres méthodes pour affermir et faire avancer la médecine. Je sais que les vieux pères de la science n'ont point transmis nettement aux siècles qui les ont suivis les lois et les principes d'après lesquels on doit constituer ces préceptes; je sais qu'ils ne nous ont rien laissé de ce nombre immense d'observations d'où ils les ont tirés; mais d'où vient ce silence? C'est, selon moi, que l'antiquité médi-

cale a fait ce que font nos architectes quand ils élèvent un obélisque ou qu'ils construisent un monument. Il leur faut pour cela des échelles, des pièces de bois, des câbles et mille autres instruments de travail sans lesquels ils ne pourraient rien; puis, l'ouvrage une fois fini, ils enlèvent tout ce qui a servi à le faire, et plus tard, quand la postérité admire la grandeur de ces monuments superbes, elle a perdu le souvenir des moyens qui ont servi à les élever. Les jeunes médecins n'ont que des regards d'admiration et de respect pour les travaux sublimes d'Hippocrate; mais, quant à la route qu'il a dû suivre pour aller si loin dans la science, quant aux moyens qu'il a mis en œuvre pour élever à la médecine un monument si magnifique, ce ne sont là pour eux que des questions pleines de ténèbres et de mystères. Or, ces questions, si nos forces nous le permettent, nous essaierons de les éclaircir dans le cours des chapitres suivants, et nous tâcherons de retrouver la route suivie jadis par Hippocrate, quand il entraînait la science vers la perfection, au moyen de l'observation de l'histoire des maladies et des préceptes thérapeutiques.

II. Pour faire l'histoire d'une maladie quelconque, il y a quatre choses plus spécialement nécessaires : il faut réunir d'abord un ensemble immense d'observations particulières, puis ensuite ranger ces observations; il faut, en troisième lieu, les mûrir et les digérer, pour en déduire enfin des principes généraux et des axiômes. Reprenons l'une après l'autre chacune de ces quatre conditions.

Quand on veut faire l'histoire d'une maladie, la base principale de cette histoire c'est la recherche et la description d'un nombre infini de faits particuliers qui s'y rattachent; il faut donc commencer par là et consacrer d'abord plusieurs années à réunir toutes les observations que l'on pourra trouver. Ce n'est point alors le moment de chercher à plaire au lecteur par l'éclat et l'élégance du style; ce ne doit même pas être le but spécial de l'auteur, de chercher à se rendre utile au malade; la seule chose qu'il ait à faire, c'est de réunir un si grand nombre de cas particuliers, qu'on puisse en tirer légitimement des axiômes incontestables et se faire une idée claire,

naturelle et précise sur la théorie de la maladie en question. Il faut que les observations soient écrites d'une manière simple, sans ornement, dans les termes mêmes dont se servent les malades pour nous expliquer leurs souffrances. Ecrivez tout, si petit que ce soit, si inutile que cela puisse paraître. N'ajoutez rien à l'observation, ni raisonnement subtil, ni érudition vaine : soyez seulement un copiste fidèle, recueillant avec soin les lois promulguées par la nature, et les écrivant, pour ainsi dire, sous sa dictée. Qu'il en soit de vos observations comme des jugements de nos tribunaux, où la justice est plus exacte à proportion qu'on accorde moins à l'éloquence effrénée des avocats pour s'en remettre exclusivement aux témoignages. Les jugements sur la nature des maladies seront également l'exacte expression de la vérité, toutes les fois qu'on ne consultera que les témoignages évidents et multipliés de l'expérience, sans demander à l'imagination rien qui puisse altérer la pureté de ces jugements. Prenez les témoignages de l'homme : le caprice et le préjugé y jouent un rôle considérable; dans les témoignages des choses au contraire, il y a quelquefois de l'obscurité, de l'incertitude; mais il y a toujours en récompense une vraie et sincère impartialité.

Cette manière d'écrire les observations médicales, sans élégance et sans apprêt; la longue patience nécessaire pour en recueillir un grand nombre et pour les rédiger; tout cela est fait, je l'avoue, pour inspirer fort peu d'attrait aux lecteurs comme à l'auteur de ces observations; tout cela peut paraître à la fois ennuyeux et inutile; mais, que l'on y fasse attention, quand on est parvenu à réunir ainsi une quantité considérable de faits, on s'est préparé véritablement une sorte de magasin où sont entassées l'une sur l'autre toutes les observations, toutes les remarques faites dans le cours des maladies; ce n'est point un lieu d'agrément, c'est un magasin où l'on va chercher ce qu'il faut pour établir un axiôme, ou des moyens de traitement.

S'il y a quelque chose au monde qui ait jamais pu rendre incertaines l'exactitude et la fidélité de l'histoire naturelle mé-

dicale, c'est, avant tout, cette malheureuse manie qui pousse les auteurs à l'embellir sans cesse par l'élégance et la nouveauté du langage, par la subtilité des spéculations, les citations sans fin, et par tout ce qu'ils peuvent imaginer pour plaire au lecteur. Ainsi donc, sous le rapport de l'histoire des maladies et de la description des faits, il convient de reprendre aujourd'hui la médecine à son enfance et comme si elle venait de naître; l'histoire des maladies, en effet, celle dont on aperçoit à peine la vague image dans les livres de notre siècle a besoin d'une réforme profonde, comme celle que demandait autrefois Bacon pour la philosophie naturelle : « Tout le monde « le sait, dit ce grand homme, l'histoire de la nature, comme « nous l'avons, est pleine de charmes par sa variété, et très- « souvent aussi pleine d'intérêt par la scrupuleuse exactitude « des recherches; mais retranchez-en les fables, les antiqui- « tés, les citations d'auteurs, les vaines disputes, les supersti- « tions, la philologie et les ornements, toutes choses fort « bonnes pour les entretiens de table ou le délassement des « gens instruits, mais peu utiles pour l'avancement de la phi- « losophie, et vous verrez combien le reste sera peu de « chose » (1).

Si l'on veut donner à l'histoire première d'une maladie quelconque toute la fidélité possible, il faut que celui qui l'écrit fasse entrer dans ses observations l'indication exacte des moindres phénomènes, l'ordre dans lequel ils se succèdent, leur violence, leur progrès et leurs résultats, bons ou mauvais. Ce n'est pas tout; il doit en outre consigner dans leurs détails les plus minutieux les circonstances de temps et de lieu, la constitution de l'année, les causes passées ou actuelles, la méthode thérapeutique et les médicaments employés; il doit, en un mot, ne rien oublier de ce qui a précédé, accompagné ou suivi la maladie dont il fait l'histoire. Si petite en effet que puisse être une circonstance, il n'y en a pas une seule dont l'omission ne soit de nature à amoindrir la valeur d'une observation tout entière, ou à vicier les conséquences que l'on en tire. Peut-être même

(1) Bacon, *De Augmento Scientiar.*, L. II, ch. III.

cette omission est-elle une lacune sérieuse dans l'histoire de la maladie. Ainsi donc, je le répète, il faut savoir mettre en cela tant de scrupule et de soin, que, s'il arrive dans le cours d'une observation quelque chose d'incertain ou d'inattendu, on ne doit aucunement l'effacer ou le passer sous silence, comme font malheureusement la plupart de ceux qui recueillent des observations; il faut, au contraire, le consigner d'une manière claire et détaillée, sous la forme d'*Avertissement* ou de *Note*, et ne pas s'en inquiéter autrement. Les axiômes que l'on déduira de ces observations seront vrais ou ils seront faux; et, dans un cas comme dans l'autre, ils auront bientôt fait de démontrer la fausseté ou la vérité des expériences.

Il est même bon d'aller plus loin, et, si l'on veut donner à ses observations un caractère de vérité consciencieuse, il faut exposer en détail la méthode d'observation elle-même. De cette façon, chacun du moins sera juge du degré de confiance qu'on peut accorder à la méthode suivie, et quelques-uns même y pourront trouver peut-être un point de départ pour en chercher d'autres meilleures.

S'il y a donc une chose plus spécialement utile pour amener à sa perfection l'histoire première des maladies, c'est, avant tout, une abondante moisson de faits particuliers. La recherche des axiômes et la manière de les formuler ne sont plus, après cela, qu'une tâche facile et rapide; mais il est loin d'en être ainsi quand on ne peut disposer que d'un maigre ensemble d'observations incomplètes.

III. Lorsque vous aurez consacré aux observations un temps convenable, scruté pendant plusieurs années la nature d'une maladie, et soigneusement noté tout ce qui la concerne, il sera temps de songer alors à disposer vos matériaux, et vous pourrez essayer d'introduire au milieu de ce chaos d'empirisme quelques-uns des rayons de la science. Les observations, en effet, sont comme les caractères alphabétiques : chacune d'elles n'a par soi-même aucune valeur, aucune utilité; mais, rapprochées l'une de l'autre, unies, rangées de mille manières différentes, elles finissent par devenir le vrai langage, la véritable expression de la nature.

Ce que j'appelle la *disposition* consiste principalement à mettre à part, dans des catégories communes, les choses qui offrent le plus d'importance, et à ranger sous des titres convenablement appropriés tous les résultats de l'observation. Si vous avez, par exemple, mille ou deux mille observations de colique, prenez l'ensemble de ces observations, et faites-en des catégories différentes : rangez les unes sous le point de vue des signes diagnostiques et pronostiques, habituels ou accidentels ; les autres, sous le rapport des causes diverses et de leurs diverses influences ; divisez-les selon la nature des constitutions médicales ; faites des classes pour les symptômes inséparables des maladies, et d'autres classes pour les symptômes qui ne le sont pas ; ayez des catégories pour les résultats heureux ou malheureux des indications puisées dans les maladies, ayez-en d'autres pour les résultats des médicaments, heureux ou non ; établissez enfin une foule de divisions semblables, auxquelles on peut donner le nom de *divisions de recherches;* et quand vos cadres seront ainsi remplis, s'il se trouve quelque autre chose qui puisse entrer dans l'une ou l'autre de ces classes, ne craignez pas de l'y faire entrer. De cette manière, chacun des éléments de votre histoire étant convenablement rangé, l'induction qui conduit aux formules des axiômes ou principes généraux devient une chose régulière et sans illusion possible.

IV. Vient ensuite la *maturation* ou *digestion*, qui consiste seulement à s'emparer de ces éléments particuliers, bruts et sans suite, pour y opérer, après les divisions convenables, un certain nombre d'épurations nécessaires, et pour en faire ainsi un tout ordonné et bien *digéré.* C'est, si l'on veut, une opération destinée à dissiper quelques nuages, à fortifier des côtés faibles, à déterminer des différences entre des choses qui paraissent semblables, à éliminer enfin tout ce qui est faux, etc. Voici quelques exemples :

Les diurétiques sont généralement fort utiles dans les maladies de poitrine; mais il faut n'y employer jamais, cependant, les diurétiques acides, qui sont infidèles et dangereux, qui corrodent le poumon et y *caillent* le sang, comme l'expérience nous l'a souvent appris.

Le quinquina est sans contredit un remède héroïque dans le traitement des fièvres intermittentes, mais à la condition de ne point le donner toutes les fois qu'on peut soupçonner une inflammation viscérale, un dépôt interne ou bien quelque débilité, quelque disposition morbide dans un organe quelconque. Dans l'un ou l'autre de ces cas-là, en effet, loin de couper la fièvre, le quinquina l'augmente; il transporte sur l'organe malade toute la matière morbide, il l'y fixe, et produit ainsi des inflammations locales mortelles, et enfin la gangrène. Dans les intermittentes simples elles-mêmes, le quinquina est utile sans doute, pourvu cependant qu'on ne le donne pas dès le début et avant la coction des humeurs, car alors il n'est pas rare de le voir échouer, ou s'il réussit à couper la fièvre, elle revient au bout de quelques jours : souvent même il produit, dans ce cas, des maladies nouvelles, l'asthme, par exemple, l'hydropisie, la dysenterie, le rhumatisme, la suppression de quelque évacuation habituelle, ou d'autres désordres semblables; c'est là une chose prouvée par d'irrécusables expériences modernes.

Quand il s'agit de calmer une douleur locale violente, il y a un médicament suprême, le bézoard jovial, qui vient à bout, en quelques instants, d'assoupir l'impétuosité des esprits et la fureur des sels. Mais prenez garde d'avoir affaire à des douleurs goutteuses, siphylitiques ou autres de même espèce, dont les principes, forcés de rester dans l'économie, peuvent y produire des maladies bien autrement redoutables; prenez garde aussi de le donner dans les maladies des nerfs et dans quelques affections cérébrales graves, comme l'apoplexie, la paralysie, etc.; car cette préparation est à la fois infidèle dans ce cas-là et dangereuse pour les nerfs et le cerveau.

Il faut procéder de la même manière et employer les mêmes précautions pour établir d'une manière convenable et sûre tous les autres points importants de l'histoire des maladies, tels que les signes diagnostiques et pronostiques, les symptômes principaux, les causes de toute nature. L'induction ne fournit, en effet, que des conclusions fort imparfaites, quand on opère par simple énumération, sans avoir éclairci d'abord

les points douteux, et démêlé ensuite, sous le masque d'une maladie, des phénomènes qui appartiennent à une autre; sans avoir éliminé enfin les choses reconnues fausses ou infidèles. Mais heureusement cette forme d'induction n'est pas la seule : il y en a une autre, bien différente, fort estimée de Bacon, et qui est une manière de raisonner qui donne de la force à l'intelligence, éclaire l'esprit, l'aide à tirer des conclusions justes, touche à la nature et la pénètre pour ainsi dire.

V. Maintenant, je le suppose, vous êtes en possession d'une quantité suffisante de faits particuliers; vous les avez classés, séparés et convenablement élaborés; le reste est l'affaire de la raison, et l'observateur doit songer enfin à formuler des préceptes généraux, qui soient l'expression vraie, l'essence même de la science.

C'est alors, ou jamais, qu'il faut à l'intelligence quelques rayons de ce feu céleste dont la brillante lumière peut seule éclairer les écueils semés à chaque pas dans cet obscur et immense chaos, où l'esprit, trompé sans cesse par la ressemblance des objets et des signes, sans cesse embarrassé par la complication des causes, perd à chaque instant le chemin qu'il doit suivre. Mais, à la lueur de ce flambeau divin, modérant ou excitant le feu de son intelligence, l'homme peut s'engager dans la voie, monter pas à pas, et, à force de persévérance, franchir l'une après l'autre, comme autant de montagnes, toutes les difficultés pathologiques, pour venir enfin s'asseoir tranquillement sur les plus hautes cimes de la nature. Là, une atmosphère calme et sereine permet d'embrasser au loin l'aspect véritable des maladies, et l'on n'a plus à suivre qu'une pente douce et facile pour descendre ensuite à la pratique.

VI. Les préceptes généraux, dans l'antiquité, portaient le nom d'aphorismes; et, comme ces aphorismes étaient des jalons destinés à montrer la route véritable, comme c'étaient des planches de salut au moyen desquelles le médecin devait traverser avec sécurité la sombre tempête des malades, le droit de les formuler n'était remis autrefois qu'aux hommes vieillis dans la science et usés dans la pratique, à ceux dont l'esprit attentif et opiniâtre savait démêler les différences les plus déli-

cates, douter avec patience, agir avec réserve, classer avec sagesse, etc. ; voilà ce que l'on faisait autrefois ; — aujourd'hui le dernier garçon apothicaire s'arroge impudemment le droit de juger sans appel, en médecine, au moyen d'aphorismes et de sentences qui lui sont propres ; aujourd'hui, quand les médecins ont fait, en s'amusant, une ou deux observations particulières, cela leur suffit pour se croire en droit d'en tirer les conclusions les plus générales. Or, que tout cela fasse un tort immense à la médecine et couvre de honte les médecins eux-mêmes, c'est une chose qu'il est facile de savoir, sans que j'aie besoin de le dire. — Mais revenons à la question.

Quand une fois le médecin aura fait passer et repasser devant lui toutes ces observations si laborieusement ramassées ; quand il aura étudié jusque dans ses éléments l'alphabet des maladies, qu'il se garde bien encore de s'élancer tête baissée vers le champ des généralités les plus vastes, bravant des difficultés sans nombre et des précipices inaccessibles à la nature, mais ouverts de tous côtés aux chicanes de la dialectique. Ce n'est point là ce qu'il doit faire ; qu'il sache, au contraire, monter ou descendre, fouiller profondément la masse entière des faits particuliers, tout voir pas à pas, tranquillement, et déduire enfin de l'ensemble un certain nombre de principes et des axiômes convenablement généraux.

S'il était nécessaire de rappeler ici quelques-unes de ces abstractions dont je parlais tout-à-l'heure, quelques-unes de ces propositions générales, affirmatives ou négatives, déduites de faits particuliers mal étudiés et mal connus, rien ne serait plus facile, car les ouvrages de médecine moderne en sont pleins : Henri Screta, par exemple, trouve un certain nombre de fois, chez des individus morts de fièvre maligne ou inflammatoire, des inflammations ou des abcès dans les viscères ; il part de là et ne craint pas de poser en principe que toute fièvre a pour base quelque inflammation organique cachée. Et comme, d'après lui, les fièvres hectiques elles-mêmes n'ont pas une source différente, il donne également dans toutes ces fièvres les diaphorétiques et les apéritifs

divers, afin de résoudre les inflammations et les abcès qu'il suppose cachés dans la profondeur des organes. Cette pratique est fort bonne, sans doute, quand la fièvre hectique a véritablement pour cause une lésion de cette nature; mais il est loin d'en être de même, quand elle dépend d'une cause tout-à-fait différente, comme le sont, par exemple, les sueurs profuses, la gonorrhée simple, les flueurs blanches, la lactation trop prolongée, la dysenterie et la diarrhée, le diabète, la salivation excessive, la diète, quand elle est excessive aussi, les veilles trop prolongées, les excès de travail et autres conditions semblables. Ce ne sont point alors des phlegmons cachés, comme le croyait Screta, c'est l'excessive élimination des sucs nutritifs qui entretient la fièvre lente; et le traitement de ces fièvres doit varier, comme varient les causes de ces maladies.

Il est inutile d'insister plus longtemps sur ces déductions générales mal à propos tirées de quelques observations particulières, car il suffit d'ouvrir un livre de médecine moderne pour en rencontrer de semblables.

Pour être à l'abri des attaques de l'homme et de celles du temps, un axiôme doit être proportionnel aux faits particuliers dont il n'est que la conséquence. Il ne faut pas qu'il dise plus, il ne faut pas qu'il dise moins; qu'il soit l'expression nette, vraie, exacte des faits eux-mêmes; s'il va trop loin dans le domaine des généralités, il échappera à nos yeux, perdu dans de vagues et nébuleuses abstractions; s'il reste terre à terre, sans oser même s'élever aux généralisations les plus timides, il nous laissera, comme auparavant, embarrassés au milieu des faits particuliers, qui n'auront rien perdu de leur incertitude et de leur désordre; qu'il soit comme les eaux de source qui s'élèvent à leur sortie jusqu'au niveau de leur réservoir. Avant tout enfin, quand il s'agit d'un travail de cette nature, l'esprit doit se laisser aller aux conseils de la prudence, ne pas perdre un seul instant de vue les faits particuliers, et renoncer aveuglément aux élans naturels qui ne le poussent que trop et trop vite vers les généralités et les abstractions.

C'est exactement sur ces idées qu'ont été faits les *Aphorismes*

d'Hippocrate, ses *Prorrhétiques*, ses *Prénotions de Cos*, la plus grande partie enfin des ouvrages qui nous restent sous le nom du divin vieillard; et c'est toujours aux mêmes sources que nous devons puiser, si nous voulons ajouter aux axiômes de l'antiquité de nouveaux axiômes. Quel serait aujourd'hui l'éclat de la science, si, attachée depuis tant de siècles aux mamelles de la nature, elle n'eût jamais sucé que le lait salutaire des observations ! Mais, comme on l'arracha violemment au sein qui la nourrissait, pour la mettre grandir au bruit des disputes de l'école, qui donc aurait aujourd'hui le droit de se plaindre, en voyant que la médecine de nos jours a changé sans grandir ? Qui donc aurait le droit de s'étonner, en voyant que les Arabes et ceux des chrétiens qui ont hérité de leur ignorance et de leur manie de disputes n'ont rien ajouté à la médecine antique, rien que des *bavardages, des contes de vieillards à une jeunesse ignorante ?*

VII. Du reste, le seul moyen de créer des axiômes incontestables, c'est d'avoir, avant tout, des descriptions exactes, sévères de tous les symptômes, quelque petits qu'ils soient, quelque bas et inutiles qu'ils puissent paraître. Quant à moi, je l'avoue hautement, je ne vois rien de plus funeste aux progrès de la médecine que cette triste manie de s'étendre avec complaisance sur des phénomènes largement évidents, pendant qu'on ne daigne pas s'occuper des phénomènes qui paraissent vils ou obscurs. Tous les efforts de la nature ont un but; les plus petits sont souvent le commencement de résultats très-graves, et l'on peut arriver par eux à la connaissance de choses considérables. Les *vents*, par exemple, sont regardés comme un phénomène sans aucune importance pour le traitement, et, cependant, si un dysentérique vient à rendre par le bas des vents qu'il ne rendait point au commencement de sa maladie, on peut compter sur une prompte convalescence, ainsi que j'ai pu le voir un certain nombre de fois. Dans les cas d'entérite grave, s'il sort avec bruit des vents nombreux et très-fétides, ils présagent une mort prochaine; c'est une observation que j'ai faite à Rome en 1693, chez un malade de 60 ans. — Quand un enfant se frotte sans cesse le ventre, c'est

un signe qu'il y a chez lui des vers dont on ne se doutait pas. — Lorsque, dans une fièvre, il se dépose sur les dents une matière visqueuse, la fièvre devient plus intense. — Ceux qui ont les narines rouges ont le ventre habituellement relâché. — Des sueurs abondantes qui arrivent pendant le sommeil, sans cause apparente, indiquent que le corps a usé de trop d'aliments; mais, si cela arrive quand on n'a pas pris de nourriture, c'est un signe qu'on a besoin d'une évacuation.

Il y a une foule de phénomènes semblables que les médecins laissent passer chaque jour comme inutiles ou sans importance. Mais il est loin d'en être ainsi; ces phénomènes peuvent éclairer, ils peuvent porter des fruits, ils peuvent aider enfin au diagnostic, au pronostic et aux indications curatives, tout aussi bien que d'autres phénomènes plus évidents et plus considérables.

CHAPITRE IV.

De la création des Académies médicales pour favoriser les progrès de la pratique.

—

I. L'œuvre immense dont nous venons de tracer l'esquisse exige des travaux si vastes et de si profondes méditations, qu'il est impossible à un homme seul, ou même à quelques hommes, de songer un instant à soulever ce fardeau. Il faut, pour cela, toute une assemblée d'hommes doctes. Il nous semblerait donc nécessaire que, dans les villes du moins où il existe une population nombreuse et de grands hôpitaux, les chefs de l'Etat créassent des académies de médecine destinées à faire avancer la pratique médicale au moyen des observations et de l'histoire des maladies. C'est, d'ailleurs, à peu près ce que nous avons vu faire depuis un siècle pour les arts et les sciences, à l'exception ce-

pendant de la médecine. Le collège médical dont je parle, ou, si l'on veut, cette académie de médecine pratique, devrait se partager en deux sections : la première serait chargée de dépouiller tous les ouvrages où l'on pourrait trouver des observations ; la seconde, de son côté, aurait pour mission d'en instituer, d'en recueillir chaque jour de nouvelles. Il faudrait que la première section, celle que j'appellerais section littéraire, se proposât spécialement de lire une certaine classe d'ouvrages, non pas ceux qui n'offrent que des observations incroyables, des cas rares ou des histoires faites tout exprès pour exciter l'étonnement, mais ceux qui rapportent des observations de maladies très-communes, écrites avec une fidélité rigoureuse; des observations où l'auteur ait noté soigneusement toutes les circonstances : la constitution de l'année, les causes antécédentes ou occasionnelles de la maladie, ses diverses périodes, les symptômes et leur succession journalière, leur transformation à chaque période morbide, les résultats bons ou mauvais survenus à une époque quelconque de la maladie après la manifestation d'un nouveau symptôme, l'administration d'un médicament ou l'emploi d'une méthode particulière, puis enfin le mode de terminaison lui-même, par la mort ou par la santé ; et, dans ce dernier cas, la durée de la maladie ou sa transformation en une autre maladie fort différente et fort éloignée. Il faudrait ensuite que chacun des membres de la première section ne fût chargé pendant sa vie entière que de l'étude d'une seule maladie ; et voici, je crois, comme on devrait s'y prendre : celui qui aurait, par exemple, à traiter de la pleurésie, étudierait toutes les histoires de pleurésie qu'il pourrait trouver décrites par des médecins observateurs ou d'autres savants médecins ; il en ferait une analyse exacte sur un registre spécialement arrangé pour cela ; après quoi il relirait ces observations, les relirait encore, les méditerait profondément, puis en viendrait enfin aux investigations suivantes : il étudierait d'abord la nature, c'est-à-dire l'idée générale de la maladie ; il chercherait ensuite les signes diagnostiques et pronostiques, les aphorismes et les préceptes généraux qu'on en peut déduire, les meilleures méthodes de traite-

ment, les médicaments choisis, héroïques; les transformations de symptômes et de maladies, leur durée, les efforts de la nature, la marche et la méthode qu'elle suit dans l'œuvre d'élimination de la matière morbide; une foule d'autres choses enfin, pleines d'importance, que nous passions en revue tout-à-l'heure, et que nous avons examinées plus au long dans le chapitre précédent. Après avoir bien étudié tout cela, il disposerait chaque chose dans la classe qui lui convient, et sous un certain nombre de titres principaux, comme nous l'avons également expliqué dans le dernier chapitre.

Ainsi, par exemple, en étudiant toutes les observations de pleurésie qu'il aura à sa disposition, il fera sans difficulté la série de remarques suivantes :

Les pleurésies sèches et sans crachats sont pleines de gravité et de dangers. — Toute expectoration qui n'enlève pas la douleur est mauvaise; elle est bonne, au contraire, si elle fait disparaître la douleur. — Les points de côté chez les vieillards sont généralement mortels, la faiblesse ordinaire à cet âge ne leur permettant guère de se débarrasser la poitrine. — Ceux qui purgent dans les pleurésies aiguës et très-inflammatoires tombent sous le coup de la loi *Aquilia*, car ils suppriment l'expectoration, rendent l'inflammation plus grave et préparent la voie à la phthisie et aux suppurations pulmonaires (1). — Les purgatifs sont généralement nuisibles dans les maladies de poitrine, surtout dans les maladies inflammatoires; les diurétiques, au contraire, y sont utiles, ainsi que les expectorants, les bains de pieds, etc. — La saignée répétée et les décoctions pectorales, prises aussi chaudes que possible, ont bientôt fait justice des pleurésies les plus rebelles et les plus douloureuses. — Les flux de ventre dans la pleurésie sont généralement mortels. — Le siége le plus ordinaire des douleurs pleurétiques se trouve vers le haut de la poitrine, sous le sein, der-

(1) La loi Aquilia réglait l'action du dommage causé à tort, mais ne s'occupait que du dommage considéré sous le point de vue de la propriété. Voici le paragraphe 7 de cette loi : *Imperitia quoque,...... veluti si medicus ideò servum tuum occiderit quòd eum malè secuerit, aut perperàm ei medicamentum dederit.*

rière la poitrine, etc. — Ceux qui ont des pleurésies fréquentes meurent généralement de pleurésie ou de péripneumonie. — Plus l'expectoration se fait vite dans une pleurésie, plus la guérison est rapide. — Dans les pleurésies malignes, il est sage de ne pas saigner. — Il y a un grand nombre de pleurétiques qui ne meurent que pour avoir bu froid, ce qui n'empêche pas les médecins d'attribuer la mort à toute autre espèce de causes.

On trouvera une foule de choses semblables dans les histoires dont nous parlons; car, toutes décousues, tout indigestes qu'elles soient, il y a toujours quelque chose en elles qui sent la nature et qui reproduit exactement ses lois.

Si nous donnons ici les règles à suivre pour trouver dans les livres de médecine des moyens d'agrandir et d'éclairer l'histoire des maladies, c'est afin de sauver du moins tant de richesses arrachées par l'homme à la nature, dans la mesure des forces et du talent de chacun; c'est pour empêcher de périr dans la nuit éternelle de l'oubli ces immenses travaux entassés par tant de médecins illustres. Et d'ailleurs, puisqu'il est évident qu'un homme seul peut se flatter à peine de pouvoir répandre assez de lumière sur les détails infinis d'une seule maladie, cherchons partout des appuis; faisons comme les gens de commerce, et procurons-nous de toutes mains un nombre infini d'observations particulières puisées aux quatre coins de la science.

C'est ce qu'avait bien vu Galien lui-même, quand il écrivait le passage suivant : « La vie d'un homme, disait-il, est trop « courte pour qu'il puisse découvrir par lui-même tous les se« crets de la science; il faut donc réunir en corps toutes les « observations des âges précédents, et, s'il est permis de le « dire, faire ainsi de tant d'hommes séparés par les siècles « un seul homme d'une science infinie. » — *De Subfigur. empir.*, chap. IX.

II. Voilà pour la première section de notre académie. La seconde, que nous appellerons section pratique, aurait pour mission d'instituer elle-même de nouvelles expériences et de recueillir avec soin des observations nouvelles de maladies;

elle devrait, pour arriver à ce but, suivre exactement la même conduite que la section littéraire, c'est-à-dire ne donner à chacun de ses membres qu'une seule maladie à traiter. Quant à la manière de recueillir au lit du malade l'histoire des maladies et d'en déduire ensuite des aphorismes ou préceptes généraux, c'est un sujet sur lequel nous nous sommes étendus au chapitre précédent, et nous y renvoyons le lecteur. Mais, pour mettre la chose dans tout son jour, nous allons concentrer ici en quelques mots ce que nous avons développé plus haut.

L'histoire des maladies consiste tout entière dans la connaissance de leurs symptômes, c'est-à-dire des phénomènes plus ou moins durables qui les accompagnent. Celui donc qui veut écrire cette histoire doit d'abord consacrer toutes les forces de son intelligence à reproduire au vif l'ensemble de ces phénomènes, si petits qu'ils puissent être, à les retracer avec leur physionomie propre et tels qu'on les recueille de la bouche même du malade. Or, pour savoir combien les médecins ont mal compris jusqu'à présent la mission qu'ils avaient à remplir, on n'a besoin que de jeter les yeux sur leurs ouvrages. S'ils avaient, par exemple, à traiter d'une maladie, c'était à leurs livres qu'ils allaient demander conseil, ou bien à leur imagination; quant à l'expérience, on n'avait rien à lui demander, et l'on ne daignait pas même ouvrir le livre de la nature. Avec une méthode semblable, il est tout simple que nous ne retrouvions plus chez nos malades les symptômes qu'ils assignaient aux maladies, ou même que nous y trouvions des symptômes tout-à-fait différents.

Il faut, en second lieu, rechercher longuement, puis déterminer la nature des symptômes; mettre d'un côté ceux dont la présence est constante, caractéristique, et de l'autre les phénomènes accidentels, ceux qui sont communs à plusieurs affections ou qui peuvent être considérés comme une conséquence du traitement ou du concours infini des causes, plutôt que comme un résultat naturel de la maladie.

En troisième lieu, il faut noter exactement, pour chaque période de la maladie, le caractère des symptômes, leur violence, leur marche, leurs résultats, et enfin leurs transformations.

Quatrièmement, il faut noter de la même manière les diverses modifications, heureuses ou non, que peut subir la maladie elle-même après la manifestation d'un symptôme ou sa disparition; modifications dans la physionomie générale, la violence, la marche, la terminaison, etc.

Il faut, en cinquième lieu, tenir un compte exact des symptômes particuliers qui s'aggravent et de ceux qui disparaissent sous l'influence d'un médicament quelconque ou d'une méthode thérapeutique employée à telle ou telle période de la maladie. Il faut ensuite en faire autant relativement à l'influence immédiate de la méthode et des médicaments sur la maladie principale elle-même.

Sixièmement, cherchez avec soin les symptômes qui durent autant que la maladie, et l'époque de leur plus grande violence; cherchez ensuite ceux qui n'ont qu'une durée passagère, et la période morbide où ils se manifestent; cherchez enfin quels sont les résultats qu'on observe dans la maladie quand l'un ou l'autre de ces symptômes disparaît ou se remontre.

Septièmement enfin, c'est sur des centaines, sur des milliers de malades qu'il faut poursuivre sans relâche la série de recherches que nous venons de passer en revue; il n'y a pas d'autre moyen que celui-là pour se rendre maître de la vérité, et se mettre ainsi en état de déduire sans peine des principes ou axiômes généraux. Appuyée ensuite sur un terrain aussi solide, la science médicale elle-même, comme une plante forte et vivace, peut plonger au loin ses racines vigoureuses, puis croître et s'affermir sans mesure et sans fin.

Mais il ne suffit pas d'observer ainsi les phénomènes morbides et d'en faire l'objet de ses remarques; il est bon de songer en même temps à perfectionner, chacune à part, l'histoire des causes, celle des signes diagnostiques, celle des bonnes et solides indications, c'est-à-dire les méthodes de traitement, l'histoire des remèdes spécifiques, celle enfin de tous les éléments essentiels de la maladie que l'on examine, et sur lesquels nous reviendrons plus bas, dans un certain nombre de chapitres qui leur seront spécialement consacrés. Il faudrait que désormais, dans tous les ouvrages nouveaux, la science

considérât ces éléments comme des *lieux communs* naturels, des points de départ pour agrandir l'histoire des maladies au moyen de l'étude des phénomènes. Les médecins de tous les siècles, ceux du nôtre surtout, n'ont jamais guère marché dans cette voie; mais c'est là une chose que nous avons répétée si souvent, que nous osons à peine la répéter encore. Faut-il le dire cependant? On peut comparer, ce nous semble, leurs méthodes médicales au monstre de la fable, dont la poitrine et la figure étaient celles d'une belle jeune fille, mais dont le corps se terminait par une ceinture de chiens hurlants. C'est bien là l'image de la plupart des méthodes médicales actuelles: si l'on ne considère que l'extérieur, l'apparence générale, elles font plaisir à voir, elles semblent belles et utiles et font concevoir une foule d'espérances; mais allez plus avant, interrogez les organes de leur fécondité, et cherchez-en les produits, vous ne trouverez ni des fruits de pratique, ni même la vague espérance d'en obtenir jamais; ce ne sont que des questions, des idées monstrueuses, je dirais presque hurlantes, ou bien l'on n'y trouve que des choses vieillies et répétées jusqu'à la plus extrême satiété. Demandez donc à l'expérience de vous éclairer; c'est la mère des sciences, leur mère véritable,

. . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam. . . . . . .

comme l'a dit Manilius. Or, il en est de la médecine comme des autres sciences : l'expérience y a le pas sur la raison, et la raison sur l'autorité; tout au contraire de ce qui a lieu en jurisprudence, où l'autorité et les décisions anciennes ont toujours plus de poids que les plus beaux raisonnements du monde.

III. Avant de terminer ce chapitre, il serait bon peut-être de parler des règlements de cette académie; mais ces règlements ne peuvent que ressembler beaucoup à ceux des autres sociétés savantes, du moins quant aux dispositions générales. La seule disposition particulière qui nous semblerait indispensable, ce serait, comme nous l'avons dit plus haut, de ne donner jamais à chaque membre de l'une ou l'autre des sec-

tions qu'une seule maladie à approfondir dans tout le cours de sa vie ; c'est là une condition qui me semble absolument exigée par l'importance et les difficultés de l'entreprise. Si nous considérons, en effet, le nombre infini d'observations qu'il faut recueillir et arranger suivant une certaine méthode, élaborer ensuite et distribuer convenablement, on s'aperçoit bien vite que tout cela exige tant d'années, des méditations si profondes, tant de sagesse, de soins, de pénétration et de prudence, que la vie tout entière d'un homme peut paraître bien courte déjà pour l'étude complète d'une seule maladie. Que serait-ce donc s'il se chargeait de plusieurs? Poussé, pressé par le temps, ce serait bientôt pour lui une honteuse nécessité de copier le travail des autres, sans pudeur, sans critique et sans fruit ; d'imaginer des phénomènes et de compiler quelques-uns de ces in-folio énormes qui ont l'air d'être la science et qui n'aident même pas la science. Las, enfin, et comme épuisés par les ennuis d'une si longue recherche, ils tombent nécessairement dans cet abîme de vieilles erreurs que nous avons signalées vingt fois dans le cours de cet ouvrage. Ce n'était donc point, peut-être, une loi fort déraisonnable que celle qui défendait aux médecins, en Egypte, de traiter chacun plus d'une espèce de maladie.

A des époques déterminées, et pour le moins une fois par mois, il y aurait des réunions générales où les membres de cette académie soumettraient à l'examen de commissions spéciales les observations qu'ils auraient recueillies. On choisirait pour ces commissions les membres les plus âgés, les plus instruits, ceux qui passeraient pour avoir le jugement le plus mûr ou qui auraient vieilli dans la pratique. On leur donnerait un pouvoir absolu pour examiner ces observations et pour corriger tout ce qu'ils y trouveraient de contraire aux lois de l'histoire ou aux méthodes les plus propres pour la perfectionner.

Quant aux autres dispositions relatives au développement ou à la gloire de l'académie et de la pratique médicale, on en chargerait une réunion spéciale d'hommes prudents et instruits.

CHAPITRE V.

Objections et réponses.

—

I. Nous n'ignorons pas que les gens instruits peuvent faire à nos idées, sur l'histoire des maladies, un certain nombre d'objections auxquelles il est bon de répondre. Voici la plus forte d'entre elles :

Les maladies, peut-on dire, ne sont que des phénomènes obscurs, changeants, désordonnés; ce sont des mouvements de la nature désespérée, incapable de se défendre. Donc, celui qui voudrait faire une histoire régulière de ces phénomènes, une histoire reconnaissable, celui-là se donnerait une tâche aussi vaine que s'il voulait, comme tant d'autres, rouler aussi l'éternel rocher de Sisyphe.

Or, c'est là, sans doute, un fort bel argument, mais il a contre lui l'expérience. Ainsi, par exemple, cet œuvre dont nous parlons, il a été déjà entrepris, et glorieusement, par Hippocrate. Pourquoi ne le serait-il pas par un autre ? S'il y a une chose au monde qui soit mise hors de doute par l'expérience générale des médecins, c'est la constance uniforme des mouvements et des périodes morbides, leur régularité et leur individualité à toutes les époques de la maladie. Or, comme tout cela n'est dû qu'à une exaltation spéciale, individuelle, ou, s'il est permis de le dire, à une *spécialisation* de l'humeur peccante, il est impossible de concevoir des *spécialisations* semblables sans imaginer en même temps, et comme conséquence nécessaire, des modes d'invasion et de maturation immuables, individuels, accompagnés de symptômes toujours les mêmes et absolument différents des symptômes et

du mode d'invasion et de maturation qui caractérisent l'exaltation des humeurs dans les autres maladies. Il existe même un certain nombre d'affections où l'exaltation humorale dont nous parlons devient tellement spéciale et constante, que, quel que soit l'organe attaqué ou le masque revêtu par la maladie, elle se trahit infailliblement par des caractères inséparables de sa nature ou de sa *spécialisation*. Un exemple rendra notre pensée d'une manière plus nette.

La *spécialisation* humorale, ou cet état particulier des humeurs qui donne naissance à la fièvre tierce, n'a certainement aucune espèce de rapport avec l'état humoral, également particulier, qui produit l'hystérie, la siphylis et les autres maladies de toute nature. En vertu même du principe inconnu qui donne aux humeurs cette propriété *tertiaire*, la fièvre tierce, depuis l'antiquité la plus reculée, continue à marcher immuablement de la manière suivante : elle débute par du frisson et des vomissements, après quoi survient une chaleur dévorante ; chaque accès particulier dure douze heures, et, à moins que le médecin n'y mette obstacle, sept accès suffisent pour épuiser la maladie. Ni la purgation, ni la saignée ne conviennent au commencement d'une fièvre tierce; chaque accès se termine généralement par une sueur abondante, et ce n'est qu'après deux septenaires qu'il est permis de recourir aux fébrifuges; l'urine, dans cette maladie, prend une couleur de brique, un rouge très-foncé, et cette coloration des urines est un signe à peu près infaillible de la fièvre tierce et des fièvres intermittentes en général.

II. Il est inutile d'aller plus loin ; seulement, j'ai une remarque à faire en passant, à propos de cette espèce d'urine : c'est qu'une observation très-souvent répétée m'a mis à même de voir que, dans tous les cas à peu près où l'on trouvait l'urine ainsi colorée, la maladie avait sa source réelle au même foyer que les fièvres intermittentes ; et mes conjectures à cet égard se sont trouvées d'accord avec l'expérience. Ainsi, j'ai vu souvent des douleurs périodiques ou autres maladies qui s'exaspéraient par périodes, comme de véritables fièvres, offrir en même temps cette urine couleur de brique, ou du moins fortement colorée

en rouge ; tout semblait échouer contre ces maladies, mais on en venait facilement à bout dès qu'on les attaquait, comme une fièvre intermittente, au moyen des diurétiques, des incisifs, des amers et des fébrifuges administrés d'une manière prudente, c'est-à-dire en temps convenable, et combinés avec les diurétiques et les purgatifs.

Or, on peut appliquer à toutes les maladies ce que nous venons d'exposer en particulier, relativement à la *spécialisation* du principe tertiaire. En voici un exemple évident, l'hystérie.

Comme cette affection est le produit d'une exaltation particulière et tout-à-fait spécifique des humeurs, elle ne cède également qu'à des remèdes qui lui sont propres, et elle a des symptômes qui l'accompagnent presque toujours. Ce sont, par exemple, des constrictions de la gorge et d'énormes souffrances précordiales ; la sensibilité est abolie, le ventre devient le siége de mouvements convulsifs, ou bien ce sont d'autres parties du corps ; la malade éprouve au sommet de la tête une sensation de froid qu'il faut mettre aux premiers rangs parmi les signes de l'hystérie ; les extrémités sont froides; etc.

Tant que l'humeur hystérique se joue dans l'économie, sans se fixer nulle part, ce sont les symptômes que nous venons de passer en revue qui se manifestent; mais si, par hasard, elle vient à se fixer sur un organe quelconque, les désordres qu'elle y amène se compliquent des symptômes essentiels aux fonctions de cet organe. Ainsi, par exemple, si elle se jette sur le cerveau, elle peut simuler l'apoplexie, les douleurs de tête ou autres maladies cérébrales ; si elle envahit le système nerveux, ce sont des mouvements convulsifs qu'elle paraît amener ; fixée au cœur, ce sont des étreintes du cœur qu'elle simule, ou des palpitations ; au poumon, c'est la toux, c'est l'asthme, ce sont toutes les maladies pulmonaires ; si elle s'arrête sur le colon, elle y prend la forme de coliques extrêmement rebelles ; fixée sur les reins ou les lombes, on la prendrait exactement pour une colique néphrétique véritable ; à la vessie, elle produit les symptômes de la suppression d'urine ; sur l'estomac ou l'intestin, elle amène des vomissements, des diarrhées, et ainsi de suite. C'est pourquoi, si un médecin n'a pas la science et la sa-

gacité nécessaires, s'il ne sait pas découvrir, sous le masque trompeur d'une maladie, un principe morbide absolument différent, il regardera tous les phénomènes dont nous venons de parler comme autant de maladies dont la cause est essentielle, ou repose dans l'organe affecté lui-même ; il prescrira les médicaments qu'on prescrit d'habitude dans les maladies qu'il croit voir, et, comme le dit un vieux proverbe populaire, énergique et trivial, *il perdra ainsi son temps à laver des briques.* En attendant, néanmoins, ses malades verront augmenter sans mesure des souffrances qui n'ont pas d'autre source que l'hystérie, qui peuvent braver tous les remèdes, et qui céderaient en un instant à l'emploi bien entendu des antihystériques.

On en peut dire tout autant pour la siphylis et pour quelques autres maladies de même nature, sur lesquelles nous reviendrons plus bas, au chapitre des *Causes.*

III. Or, il y a dans les mouvements morbides une régularité si parfaitement immuable qu'on la retrouve partout, à la fin d'une maladie tout aussi bien qu'au commencement, dans la période de progrès comme dans la période de déclin. C'est ce qui fait qu'en examinant les diverses causes morbides, nous voyons les unes achever leur évolution complète dans l'espace de quelques heures, les autres dans l'espace de quelques jours ou de quelques mois, tandis qu'il faut des années pour quelques unes d'entre elles. Dans certains cas même où l'énergie de la nature vient à leur aide, on voit des maladies qui guérissent fort bien toutes seules et sans aucun secours médical. Ainsi, par exemple, s'il en faut croire Hippocrate et l'expérience, la fièvre tierce exquise, quand on l'abandonne à elle-même, s'épuise en quatorze jours ; c'est le temps exigé par le principe tertiaire pour achever sa dépuration. Employez la méthode que vous voudrez, donnez tous les remèdes qu'il vous plaira, vos méthodes et vos remèdes seront inutiles, et vous n'arriverez jamais à déraciner la fièvre tierce avant deux septenaires. Et qu'on n'aille pas ici nous parler de fébrifuges ! Je sais que l'ignorance a la prétention d'étouffer avec eux la fièvre tierce dans son œuf, s'il est permis de le dire ;

j'avouerai même que cela se voit quelquefois; mais, je le demande, qu'est-ce que cela signifie? Au bout de cinq ou six jours, la fièvre revient plus violente que jamais, ou bien il vient à sa place une foule de maladies plus dangereuses qu'elle-même, l'asthme, l'hydropisie, la fièvre lente, la consomption, etc. Consultez l'expérience à cet égard, et bientôt vous saurez à quoi vous en tenir. Mais nous reviendrons là-dessus un peu plus tard.

Nous venons de parler des fébrifuges; on en peut dire autant des purgatifs et de la saignée. Ces moyens thérapeutiques sont pernicieux au début des fièvres intermittentes; et c'est une chose irrécusablement prouvée par l'expérience, que l'emploi de ces moyens double immédiatement la fièvre, ou la rend infiniment plus dangereuse. S'il arrive ensuite, et cela se voit très-souvent, s'il arrive que la fièvre tierce exquise dure plus de quatorze jours, ou dure même des mois entiers; si la pleurésie se prolonge au-delà d'un septenaire ou deux, et ainsi de suite, il faut en accuser d'abord la mauvaise direction du traitement. Ainsi, par exemple, si, au début d'une fièvre tierce, vous allez prodiguer les purgatifs, les saignées, les diaphorétiques énergiques, et troubler de cette façon la sage lenteur que met la nature dans sa lutte contre l'humeur peccante, tout ce que vous obtiendrez, dans ce cas, ce sera de détruire la *spécialisation* tertiaire, pour la remplacer par une *spécialisation* nouvelle : celle-ci entraîne à sa suite tout un cortége de symptômes nouveaux, des successions de périodes nouvelles, et rien n'arrête sa marche jusqu'à ce que la nature, avec ses lois à elle, ait opéré spontanément l'épuration des humeurs, ou qu'un hasard heureux vous ait fait tomber sur une médication directement appropriée à la nouvelle forme de maladie; ce qui est la source d'où est venue la doctrine des médicaments spécifiques.

Dans le cas où l'on ne peut attribuer à la mauvaise direction du traitement la prolongation d'une maladie au-delà de ses limites naturelles, on peut en accuser généralement les modifications survenues dans la constitution atmosphérique, ou de graves écarts de régime, ou bien enfin quelques autres causes

d'une grande énergie, et qui toutes ont pour effet de troubler l'évolution régulière du principe de la fièvre tierce, sa *spécialisation* et sa durée naturelle.

IV. Ce que nous avons dit de la fièvre peut également s'appliquer à toute espèce de maladies, et surtout aux maladies aiguës, car c'est toujours là qu'on peut voir avec le plus d'évidence cette coction des humeurs peccantes et cette épuration dont nous venons de parler; ces phénomènes sont moins clairs dans les maladies qui tournent à la chronicité.

On peut faire enfin à l'objection que nous combattons une dernière réponse, puisée dans l'analogie : quand la nature poursuit et achève son œuvre d'élaboration des principes morbides, elle fait exactement ce qu'on lui voit faire tous les jours dans la production et l'évolution complètes des végétaux, des animaux et de tous les produits physiques; c'est toujours le même ordre déterminé, constant, immuable ; ou, si cet ordre est troublé quelquefois, ce ne peut être que par des causes extrêmement énergiques, et les résultats, dans ce cas, ne sont plus que des avortons ou des monstruosités. Or, si les animaux et les végétaux sont soumis chacun à un développement tout-à-fait spécial ; si les plantes naissent, fleurissent, fructifient et meurent dans un ordre invariable, celles-ci en mai, celles-là en juillet, etc., il en est exactement de même pour les maladies : comme chacune d'elles est le résultat d'une exaltation propre et spéciale des humeurs, elles ont chacune leur marche spéciale et constante, et leurs symptômes : il y a cinq signes de la pleurésie, sans lesquels on ne voit jamais cette affection; l'hydropisie a les siens, aussi particuliers et constants; les autres maladies ont les leurs; et il ne s'agit pas uniquement ici du siècle où nous vivons, c'est une observation de toute l'antiquité, c'est un fait qui remonte aux premiers âges du monde, suivant le témoignage des auteurs.

Les objections que nous venons de combattre ne sont donc point une raison suffisante pour désespérer de voir jamais établir une exacte et véritable histoire des maladies : nous croyons, en effet, avoir démontré que, dans toutes ses œuvres, la nature suit un ordre solennel, immuable, irrésistible; et, quand

il se trouve par hasard des causes assez énergiques pour la faire reculer, elle ne produit plus, comme nous venons de le dire, que des monstruosités, des avortons ou d'informes ébauches. Mais cela est bien rare.

V. On pourrait faire une objection différente ; on pourrait dire que l'histoire des maladies, comme nous l'entendons, est d'une exécution extrêmement difficile, en raison du nombre infini de causes et de circonstances qui concourent à les produire, et ensuite en raison de la variété non moins grande des méthodes employées pour les combattre.

Or, en ce qui regarde la première partie de l'objection, nous ne croyons pas le moins du monde que les causes et les circonstances morbides soient tellement confuses, tellement irrégulières, que les plus longues observations ne puissent venir à bout de déterminer la marche véritable, les progrès et la terminaison des maladies. Les *Aphorismes* d'Hippocrate, ses *Pronostics,* ses *Coaques* n'auraient jamais pu s'établir, si chaque malade eût offert à l'observateur cette éternelle confusion des causes.

La seconde partie de l'objection ne nous semble pas plus grave. Il est sans doute incontestable que la manière de traiter une maladie peut en modifier la physionomie naturelle et amener de nouveaux symptômes ; mais ces symptômes sont de ceux qu'on appelle secondaires et accidentels, ils sont communs à d'autres maladies et n'ont rien de fixe, rien de caractéristique : et encore cela est rare. Vous avez beau, par exemple, combattre la pleurésie par toutes les méthodes que vous voudrez, il vous sera bien difficile de faire disparaître le point de côté, la dyspnée, la dureté du pouls, la toux et les autres signes caractéristiques de cette affection ; ou bien, si vous en supprimez quelques-uns, vous ne les supprimerez jamais tous. Si, du reste, vous voulez éviter toute erreur de méthode, si vous désirez ne jamais jeter une maladie hors de la voie tracée par la nature, lisez les écrivains dont la nature a été toujours la maîtresse fidèle, ceux qui, avec plus d'ardeur que de bruit, ont cherché à pénétrer le secret des maladies comme celui de leur traitement, et qui sont parvenus ainsi à élever

sur des fondements inébranlables l'éternel édifice de la médecine. Tels sont, chez les Grecs, Hippocrate, Cœlius-Aurélianus, Aétius, Arétée et Galien lui-même quand il sort des nuages de la spéculation. Tels sont, chez les Latins, Celse et tous ceux que nous avons cités plus haut, à la fin du chapitre II de ce IIe livre.

Cette seconde objection n'est donc pas davantage un motif suffisant pour désespérer de voir établir un jour une bonne histoire des maladies par les moyens que nous avons proposés.

VI. Ajoutons enfin une dernière considération relative aux dissections cadavériques : l'autopsie des individus morts de maladie peut jeter sans doute une vive lumière sur la cause inconnue d'une affection et contribuer largement au perfectionnement de l'histoire des maladies. Il ne s'agit pas cependant, comme on le fait d'habitude, d'ouvrir simplement des cadavres et d'en ouvrir sans cesse. Toutes les fois qu'un médecin doit faire ainsi l'autopsie d'une personne morte, qu'il fasse d'abord, sur un registre particulier, l'histoire exacte de la maladie ; qu'il y indique d'une manière précise la cause occasionnelle, l'ensemble des symptômes, le développement du mal, sa marche, sa terminaison, la méthode de traitement mise en usage, l'effet des remèdes, toutes les autres questions enfin dont nous avons parlé ci-dessus. Une fois tout cela bien connu, c'est le moment de commencer l'autopsie, de rechercher le siége de la maladie et sa cause, de voir si elle avait pour point de départ une lésion des solides ou des fluides, de s'assurer dans quel organe se cachait le principe morbide et quelle était sa nature. Il faut chercher ensuite le degré de lésion des solides, voir si la fibre est flasque ou tendue, libre ou obstruée, dans un état d'éréthisme ou dans un autre état quelconque; il faut voir, enfin, si les lésions trouvées communiquent de près ou de loin avec un autre organe, et mille autres choses semblables.

Nous sommes bien forcé de l'avouer, il existe une foule de maladies chroniques et fort obscures, sur lesquelles il est à peu près impossible de se prononcer avant l'autopsie, et leur histoire ne peut jamais acquérir la perfection nécessaire, tant

qu'on n'aura pas recueilli avant l'autopsie tous les renseignements dont nous avons parlé plus haut. Quant à ouvrir des cadavres sans but et sans méthode, sans savoir d'avance l'histoire particulière de la maladie, c'est une chose absolument inutile au progrès de la science, sous le rapport étiologique et pathologique.

Nous n'en dirons pas davantage en ce moment, mais c'est là un sujet sur lequel nous reviendrons plus au long dans notre Traité de la *Fibre motrice*.

CHAPITRE VI.

Contenant un court spécimen d'histoire première, appliqué spécialement à la description de la goutte et aux aphorismes pratiques que l'on en peut déduire.

—

I. La meilleure manière de mettre à l'abri de toute objection les idées que nous avons émises sur l'histoire des maladies et la déduction des aphorismes, ce serait de faire nous-même, à l'égard d'une maladie déterminée, un essai d'histoire qui pût servir de modèle pour décrire exactement toutes les autres. Or, comme on sait, en général, que la goutte tue plus de riches que de pauvres, plus d'hommes d'esprit que de sots, nous allons en dire quelques mots et nous développerons sans détour tout ce que l'observation nous a appris sur cette affection; d'autant mieux que nous sommes, à cet égard, parfaitement d'accord avec l'illustre Sydenham, dont nous avons embrassé la méthode (1).

(1) Baglivi aurait pu ajouter ici que le chapitre entier appartient à Sydenham. Ceux qui connaissent les ouvrages de l'Hippocrate anglais retrouveront à chaque ligne, je ne dis pas seulement sa pensée, mais son expression

II. La goutte est une affection douloureuse des articulations. Elle frappe plus spécialement les vieillards, ceux-là surtout qui ont passé dans l'élégance et la mollesse les plus belles années de leur vie, ceux qui, accablés de loisirs, se sont abandonnés tout entiers aux plaisirs de la table, à ceux des sens, au vin, aux liqueurs spiritueuses, et qui, sur le déclin de l'âge, ont renoncé à toute espèce d'exercices pour se plonger enfin dans l'oisiveté la plus complète. Quand il lui arrive de frapper les jeunes gens, et cela est rare, elle s'adresse plutôt à ceux qui sont maigres ou élancés et qui se trouvent dans des conditions particulières : tantôt, par exemple, c'est un héritage de famille, tantôt c'est l'abus des plaisirs ou leur usage prématuré; celui-ci a renoncé tout-à-coup à des exercices habituels; celui-là s'abandonne à la gourmandise, ou bien il a passé, sans transition, de l'usage immodéré du vin et des liqueurs spiritueuses à l'usage des boissons froides et délayantes; tel autre enfin a détruit chez lui l'énergie digestive par une excessive application à l'étude, par des chagrins ou des tourments d'esprit.

Les personnes disposées à la goutte ont le crâne développé, une tendance marquée à l'embonpoint, une habitude du corps molle et humide, en même temps qu'une constitution robuste et beaucoup de penchant au plaisir.

Quand cette maladie attaque un vieillard, elle l'attaque toujours avec moins de violence qu'un homme fait ou un jeune homme.

Les enfants, les eunuques et les femmes n'ont point la goutte ou l'ont rarement.

C'est aux alentours de l'équinoxe et du solstice que viennent habituellement les accès généraux de goutte; mais son époque de prédilection ce sont les premiers jours ou le milieu de février.

même. Il faut avouer du reste que Baglivi, pour donner une idée précise de sa manière d'entendre l'histoire des maladies, pouvait difficilement mieux choisir. L'histoire de la goutte, par Sydenham, écrite, s'il est permis de le dire, sous la dictée de la douleur, mérite largement la grande réputation qu'elle a toujours eue dans la science.

Les erreurs de régime, les souffrances morales et une foule de causes énergiques, mais cachées, suffisent pour déterminer un accès qui arrive tout-à-coup, sans aucun signe précurseur, mais qui finit de même et disparaît en général avec rapidité quand on est parvenu à éloigner les causes qui l'ont produit.

Quant aux accès généraux, quelques semaines ou du moins quelques jours avant qu'ils ne se déclarent le malade perd peu à peu l'appétit; la digestion se fait mal, les mouvements sont lourds, le corps semble gonflé par des gaz, puis les symptômes s'aggravent, et un beau jour l'accès paraît.

III. Voici maintenant comment il marche : quelques jours avant l'attaque, on éprouve comme un engourdissement, puis vient une sensation particulière : on dirait un gaz qui glisse entre les muscles de la cuisse; et tout cela s'accompagne d'une sorte de crampe. La veille de l'accès, l'appétit semble insatiable, mais il n'y a rien de naturel. On se met au lit plein de santé, puis, tout-à-coup, vers le milieu de la nuit, la douleur vous réveille; elle occupe, en général, le gros orteil; quelquefois c'est au talon qu'elle se fait sentir, au mollet ou à la cheville du pied. Bientôt après il survient du froid, un peu de frisson et une sorte de fièvre légère; mais tout cela disparaît peu à peu. La douleur, au contraire, augmente d'un moment à l'autre, et elle continue de croître ainsi jusqu'au lever du soleil : à ce moment-là, elle est dans toute sa violence et elle a fini par occuper, d'une manière ou d'une autre, tous les os qui composent le tarse et le métatarse.

Les sensations sont horriblement variées : c'est la morsure d'un chien dévorant, c'est une compression, une coarctation terrible; ou bien encore on croit sentir déchirer jusqu'au dernier tous les ligaments de la partie attaquée. La douleur qu'éprouve le malade, aussitôt après son réveil, ressemble à celle qui accompagnerait la dislocation des os, et il s'y mêle une sensation vague comme celle que produirait sur l'endroit malade une affusion d'eau un peu froide. La partie affectée devient le siége d'une douleur si vive que le poids seul des draps qui la couvrent est pour elle un tourment, et le bruit des pas un supplice insupportable.

La nuit suivante est pleine encore d'agitation et de souffrance; le malade se jette d'un côté sur l'autre, cherchant en vain pour lui-même et pour l'organe attaqué une position qui lui permette d'échapper à la douleur. Celle-ci, cependant, finit par se calmer vers une ou deux heures du matin, un peu plus tôt ou un peu plus tard, suivant que le principe morbide a plus ou moins d'abondance et de viscosité. Une douce moiteur alors s'empare du malade; il se laisse aller au sommeil et n'en sort que pour voir, à la place de la douleur tout-à-fait diminuée, la tuméfaction survenue dans la partie malade. Celle-ci, jusque-là, n'était le siége d'aucune tuméfaction remarquable; il y avait seulement dans les veines d'alentour une sorte de gonflement qu'on retrouve dans tous les accès de goutte, qui précède chacun d'eux, et que l'on peut regarder comme un signe caractéristique de l'invasion prochaine d'un accès. C'est là une observation que tout le monde peut faire.

IV. Pendant les deux ou trois jours qui suivent, la douleur, toujours assez considérable, surtout le soir, s'apaise généralement le matin ou quelque temps après minuit; mais lorsque la matière morbide est abondante, la douleur continue plus longtemps avec plus ou moins de force. Au bout de quelques jours, l'autre pied se prend, et la douleur est plus forte ou plus légère, plus courte ou plus longue, suivant que le premier pied a été plus ou moins malade. C'est la règle que les pieds soient pris ainsi l'un après l'autre; mais, quand la matière morbide se trouve fort abondante, les deux pieds sont pris à la fois, et les douleurs sont aussi violentes dans l'un que dans l'autre.

Les accès des premiers jours ont généralement une corrélation évidente sous le rapport de l'invasion, comme sous celui de la durée; mais, quand une fois la goutte a successivement maltraité les deux pieds, les accès suivants n'ont plus entre eux aucun rapport nécessaire, excepté cependant qu'on les voit toujours s'exaspérer la nuit et diminuer le matin.

On distingue dans la goutte un accès général, et des accès particuliers dont l'ensemble constitue l'accès général. Les accès particuliers reviennent tous les jours, comme nous l'a-

vons dit : c'est surtout le soir que la douleur devient plus forte ; toute la nuit elle tourmente la patience du malade, et ce n'est que vers le chant du coq ou le lever du soleil qu'elle finit par s'adoucir insensiblement. En examinant avec soin les accès particuliers, on s'aperçoit que les derniers sont toujours plus doux et moins longs que ceux de la veille, et cela continue ainsi jusqu'à ce que, la matière morbide se trouvant complètement épuisée, le malade recouvre enfin sa santé première. Quant à l'accès général, sa marche varie suivant l'âge du malade, ses dispositions physiques, le concours des circonstances externes et mille autres conditions de même nature. Le plus souvent cependant, il procède de la manière suivante : quand il attaque un homme dans la force de l'âge, ou peu sujet à la goutte, l'accès général dure habituellement quatorze jours; chez les vieillards et chez tous ceux qui sont souvent attaqués, il dure jusqu'à deux mois ; dans le cas, enfin, où il s'agit d'un homme épuisé par l'âge ou par d'interminables accès, on n'est jamais quitte de ces horribles souffrances que vers le milieu de l'été.

V. Pendant les quatorze premiers jours, l'urine des goutteux est d'un rouge très-prononcé, et elle dépose un sédiment rougeâtre, assez semblable à du sable fin ; les malades ne rendent, le plus souvent, par les urines, que la troisième partie de leurs boissons : les deux autres tiers restent dans l'économie. Durant les premiers jours, le ventre est également resserré. Il y a peu d'appétit ; chaque soir le corps est pris d'une espèce de frisson, et, pendant toute la durée de l'accès, l'organisme entier se trouve en proie à un sentiment de pesanteur, à une sorte d'impression désagréable. Lorsque l'accès finit, il survient à la partie malade une démangeaison insupportable, et le pied se couvre d'une espèce de désquammation furfuracée. La maladie une fois terminée, le malade recouvre peu à peu un excellent appétit, la liberté du ventre et toutes les autres conditions d'une santé parfaite.

VI. Telle est la marche de la goutte, quand cette affection se développe d'une manière régulière; mais il est loin d'en être toujours ainsi ; et, lorsque cette maladie est combattue par de

mauvaises méthodes thérapeutiques, lorsqu'elle a duré trop longtemps et donné pour ainsi dire sa propre nature à l'économie, il arrive malheureusement trop souvent de voir troubler de fond en comble la marche régulière de la goutte et celle de ses symptômes. Devenue tout-à-fait différente d'elle-même, c'est à peine si l'on peut reconnaître alors son mode d'invasion et les symptômes qui l'accompagnent d'habitude, quand elle marche suivant ses lois ; c'est à peine, enfin, si la nature peut, comme autrefois, venir à bout d'en débarrasser l'organisme.

Or, les pieds étant le siége principal de la matière goutteuse, toutes les fois que celle-ci quitte les pieds, ou que, sans les quitter, elle envahit d'autres organes, c'est une marque sûre que l'on a employé une mauvaise méthode de traitement, ou que la vigueur organique a baissé, en même temps que le principe goutteux a pris une extension considérable. Dans ce cas-là, il peut se jeter sur une foule d'endroits, sur les mains, les coudes, les genoux, sur tous les organes enfin, tant ceux de l'intérieur que ceux de l'extérieur.

Quand la goutte suit ainsi une marche irrégulière, et dépose sur les doigts ce principe qui l'alimente, elle finit par les tuméfier, et, lorsqu'elle a rempli toutes les articulations digitales, les doigts se déforment ; ils deviennent semblables à des panais, ils perdent leurs mouvements ; des concrétions tophacées se manifestent à l'entour des articulations ; au bout d'un certain temps, la matière acrimonieuse de ces concrétions détruit la peau, puis l'épiderme, et elles paraissent alors à découvert, semblables à de la craie ou à la matière des tablettes de corne de cerf. Les articulations digitales ne sont pas, du reste, les seules exposées à ces accidents ; la matière morbifique peut également se déposer sur l'articulation du coude, où elle forme une tumeur blanchâtre, de la grosseur d'un œuf de poule, et qui souvent s'enflamme ou devient extrêmement rouge. Quand elle se dépose sur l'articulation fémorale, elle y apporte une sensation désagréable, comme serait, par exemple, celle d'un poids fort lourd suspendu à la cuisse; mais elle n'y cause pas de douleur considérable. Si elle se fixe sur le genou, c'est un véritable supplice ; car alors, outre la dou-

leur excessive qu'elle entraîne, elle empêche à peu près toute espèce de mouvement; le malade, cloué sur un lit de souffrance, est donc obligé d'y rester immobile, car le plus petit dérangement devient une source de tortures horribles, sans parler même de ce malaise général qui fait un des principaux caractères de la maladie.

VII. Ainsi donc la goutte, tant qu'elle est régulière, ne commence habituellement que vers la fin de l'hiver à peu près, et l'accès général ne dure alors que quelques jours, ou tout au plus quelques mois. Mais quand elle est devenue irrégulière, quand elle a jeté dans l'organisme des racines profondes, elle frappe toute l'année, excepté deux ou trois mois en été.

Les accès particuliers, dans la goutte régulière, ne durent guère que vingt-quatre heures; mais, dans la goutte irrégulière, ils durent jusqu'à quatorze jours, quelquefois même davantage, et, pendant tout ce temps, la partie affectée devient, sans relâche, la proie des plus horribles souffrances, si ce sont les pieds surtout qui sont malades, ou les genoux.

Quand les accès sont devenus aussi longs et aussi opiniâtres, les membres finissent par se contracter, la liberté des mouvements se perd, et, si l'on demande au malade de faire quelques tours dans sa chambre, il a beau s'appuyer sur un bâton ou se faire soutenir par quelqu'un des assistants, ce n'est jamais sans beaucoup de difficultés et de douleurs qu'il en peut venir à bout. Il arrive même assez souvent, dans les cas de cette nature, que, si le malade a fini par prendre ainsi dans sa chambre un certain exercice, et donné par-là à ses pieds la force nécessaire pour résister un peu à la fluxion goutteuse, tout ce qui reste du principe morbide ne pouvant plus se déposer dans l'endroit accoutumé, va se jeter sur quelque organe interne, où il devient pour la plupart du temps le germe funeste d'un dépôt goutteux mortel.

Au milieu de tout cela, on n'est point à l'abri d'une foule d'autres symptômes, tristes souvenirs d'une goutte invétérée, suspendus comme une menace éternelle sur la tête du malade; tels sont, par exemple, le gonflement douloureux des veines

hémorrhoïdales, les lassitudes générales des membres, cette sorte d'inappétence complète, particulière aux premiers jours d'un accès, les crudités des jours suivants, les rapports nidoreux et fétides, comme s'il y avait dans l'estomac des aliments en putréfaction, ce qui arrive surtout lorsque le malade a mangé un peu plus que de coutume, ou pris des aliments d'une digestion plus difficile. En tout cas, l'appétit n'est jamais sans un affaiblissement quelconque. Le malade ressent au dos et en d'autres endroits une démangeaison très- incommode, surtout vers l'heure du sommeil. L'urine, qui d'abord était en petite quantité et fort colorée, devient alors limpide et abondante; sa couleur et sa quantité peuvent même rappeler dans ce cas-là l'urine qu'on rend dans le diabétès.

VIII. Il y a encore d'autres symptômes qui accompagnent la goutte à cette période. Ainsi, par exemple, le matin surtout, et à son réveil, le malade éprouve dans les ligaments qui réunissent les os du métatarse une sorte d'ébranlement, une sensation particulière, comme si une main robuste serrait, comprimait fortement le pied. Quelquefois même, au milieu d'un sommeil tranquille, le malade se réveille tout-à-coup, poussant des cris de douleur : il semblerait qu'on vient de lui broyer le métatarse d'un coup de massue. D'autrefois enfin les tendons des muscles jambiers sont atteints d'un spasme si violent et si douloureux, que toute la patience du Portique ne pourrait y résister.

Mais cela ne peut durer toujours. Aussi, lorsqu'un homme est arrivé à la vieillesse, frappé sans relâche par d'intolérables souffrances, les accès finissent par devenir moins douloureux, soit que la nature, épuisée par la douleur, et désormais impuissante à repousser la matière morbide vers les extrémités, la laisse tranquillement séjourner dans les viscères, soit que l'afflux continuel du principe goutteux, en obstruant les fibres charnues et membraneuses, ait fini de la sorte par éteindre la sensibilité dans la partie malade. C'est ce qui fait sans doute que la douleur alors est remplacée par une certaine pesanteur générale, par des tranchées et quelquefois même par un peu de dévoiement. Aussitôt que ces symptômes paraissent, les

douleurs articulaires s'adoucissent; si les symptômes s'en vont, la douleur reparaît tantôt d'un côté, tantôt de l'autre : c'est une lutte sans fin, et la patience du malade est sans cesse à l'épreuve ; de sorte que l'on sait à peine si chaque accès, au lieu de s'appeler un accès de goutte, ne s'appellerait pas avec plus de justesse un accès de colère, de tristesse, de crainte ou tout autre accès moral. L'esprit, en effet, énervé pour ainsi dire par les longues souffrances du corps, devient facilement la proie de toutes les passions, et n'envisage qu'avec une sorte de désespoir la perspective de souffrances nouvelles.

Du reste, la goutte n'est pas la seule affection où l'on retrouve cette transformation des maladies articulaires en maladies abdominales, *et vice versâ;* nous en avons fait la remarque plus d'une fois dans le cours de cet ouvrage, et cette transformation est si vraie, que l'emploi des laxatifs pour guérir les maladies articulaires, et celui des diaphorétiques pour guérir les maladies du ventre ne sont pas seulement des méthodes indiquées par la nature, mais encore des médications consacrées par la plus heureuse expérience. Il y a une observation que j'ai faite assez souvent chez les goutteux ; c'est que la disparition subite ou la rétrocession des matériaux de la goutte entraînait immédiatement de violentes douleurs d'estomac, des vomissements bilieux, et enfin la jaunisse, dont trois ou quatre prises de rhubarbe faisaient du reste assez promptement justice.

Les premières attaques de la goutte produisent des douleurs énormes; dans la suite, les progrès de l'âge et la durée elle-même de la maladie rendent ces douleurs plus supportables ; mais cet avantage est balancé largement par les mille souffrances que nous venons de passer en revue. Si d'abord, en effet, les tortures de la goutte étaient plus violentes, leur violence du moins n'était pas sans compensation, puisque les accès ne revenaient qu'à de longs intervalles, pendant lesquels on semblait recouvrer les beaux jours de sa santé ; mais, quand la maladie a pris tout son développement, quand on arrive à la vieillesse, il n'y a plus rien de semblable.

Malheureusement, ce n'est pas là tout encore : il y a une

autre complication bien grave. Faut-il l'attribuer au long décubitus sur le dos, ou bien aux lésions fonctionnelles des organes chargés d'éliminer les superfluités qui font les maladie ; faut-il en accuser l'analogie qui rapproche les éléments de la goutte et ceux de la pierre ; je n'en sais rien, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que les goutteux finissent généralement par être atteints de calcul rénal, et que leurs excrétions urinaires sont très-chargées de gravier. Arrivés à ce point de la maladie, si la goutte nous quitte un instant, ce n'est que pour faire place à la pierre : on dirait une sorte de branle, triste spectacle, dont les souffrances du malade font éternellement les frais.

Mais on n'en est pas toujours quitte pour le calcul et la gravelle ; le principe arthritique peut amener aussi une foule d'autres souffrances du côté de la vessie : c'est l'ischurie, par exemple, c'est la dysurie, le prurit du scrotum, le pissement de sang, etc. ; et si la matière goutteuse est considérable, elle entraîne d'autres symptômes encore : l'appétit n'existe plus, pour ainsi dire, le visage se décolore, les pieds se gonflent, la langue, épaisse et visqueuse, est tantôt amère, tantôt salée ; chaque organe enfin peut avoir sa souffrance, suivant la nature de ses fonctions et le degré de prudence que met le malade dans l'usage des six choses non naturelles, etc., etc.

IX. Il serait trop long de passer en revue, dans ce chapitre, l'interminable série de symptômes que peuvent amener chez les goutteux les conditions variées d'âge, de tempérament, de régime, etc. Cela, sans doute, serait nécessaire pour une histoire complète de la goutte ; mais le but que nous nous sommes proposé ici, c'est seulement de tracer aussi rapidement que possible un essai d'histoire première où les jeunes médecins puissent apprendre sans peine la manière de recueillir les éléments morbides et de les rendre avec la simplicité, la vérité que mettent dans leur récit les malades eux-mêmes. Or, si l'on veut examiner avec quelque attention l'histoire de la goutte que nous venons de donner comme exemple, on nous rendra, je crois, cette justice, que nous n'avons pas quitté d'un seul pas la méthode et les règles développées dans cet ouvrage, et que nous avons su garder jusqu'au

bout la sévérité justement exigée pour l'observation exacte et l'exacte description des maladies. Ajoutons seulement quelques mots pour en finir avec la goutte.

La goutte attaque rarement les femmes, ou du moins elle ne s'adresse qu'aux femmes d'une constitution un peu masculine ou qui sont avancées en âge. Chez celles qui sont fort sujettes au rhumatisme ou à l'hystérie, le principe de ces affections peut également se manifester quelquefois par des douleurs articulaires.

Dans l'enfance et la jeunesse, la goutte est également très-rare ; cependant, l'expérience et la raison ne permettent point de s'étonner beaucoup lorsqu'on voit le fils d'un homme très-goutteux frappé quelquefois, dès son bas âge, par de légers symptômes de goutte.

Et enfin, lorsque les viscères, longtemps frappés dans leurs fonctions, ou gênés d'une autre manière, ne peuvent plus opérer, comme ils le doivent, l'élimination des principes morbides, le sang des goutteux finit par contracter un degré d'impureté extrême, une sorte de féculence; la mort descend à côté du malade, la fièvre se déclare, ou bien une autre maladie se développe sous l'influence du principe arthritique, et la vie est éteinte.

X. « Un homme éprouvait une certaine douleur vers la « partie droite du colon ; survint une affection articulaire, et « la douleur abdominale s'adoucit. Un peu plus tard l'affec- « tion articulaire finit par céder, et le colon redevint immé- « diatement douloureux. » — Hipp., *De Humor.*, 20; *Epidém.*, VI, IV, 3. — Voilà une observation qui ne permet guère de nier cette éclatante sympathie que nous avons fait remarquer si souvent dans cet ouvrage, entre l'intestin et la périphérie. Il existe une sympathie semblable entre l'intestin et les organes urinaires, suivant cette sentence d'Hippocrate : « Toutes les fois que la dysurie survient dans le cours d'un « choléra, la maladie est jugée. »

Dans un grand nombre de cas, l'invasion d'un accès de goutte est précédé par des douleurs intestinales. Aussitôt qu'elles disparaissent, la goutte se déclare; ce qui vient de

plus en plus à l'appui du *consensus* dont nous parlions tout-à-l'heure, entre les petites glandes de la peau, celles de l'intestin, etc. — « Les personnes qui ont, depuis longtemps, un « dévoiement chronique avec une toux violente ne peuvent « guérir que si les pieds deviennent le siége de vives dou-« leurs. » — Hipp., *De Judic.*, n° 11.

Ce n'est pas seulement entre les maladies de la peau et celles de l'intestin que l'on observe cette sympathie qui les transforme si facilement l'une dans l'autre; il existe une sympathie toute semblable entre la poitrine et les organes de la génération, entre la poitrine et les jambes, et ainsi de suite. C'est pour cela qu'Hippocrate a dit avec tant de raison : « Une « douleur violente qui tombe sur les testicules emporte les « toux sèches. » — *Epidém.*, II, v, 9.

« Toutes les fois qu'il vient de la toux dans le cours « d'une orchite, l'orchite disparaît, *et vice versâ.* » — *Epidém.*, II, I, 6.

« Quand le testicule vient à se gonfler chez un homme qui « a de la toux, cela rappelle la sympathie qui unit la poitrine, « le sein, les organes de la génération et ceux de la voix. » — *Ibid.*

« Toutes les fois que, dans une pneumonie violente et dan-« gereuse, il se fait des dépôts aux jambes, ces dépôts sont « fort utiles. » — Hipp., *Pronost.* 18, *in medio.*

« Une hydrocèle répercutée et mal guérie amène des hy-« dropisies de poitrine. » — Meara, *Hist. médic.*

« Quand on porte à l'une des jambes un ulcère qui sécrète « des sérosités purulentes, si la surface de cet ulcère se sèche « et se nettoie, en même temps qu'il se déclare à la poitrine « un point douloureux du même côté que la jambe, c'est un « cas mortel. » — Hippocr., *Epidém.*, IV, 1.

« Quand un ulcère guérit aux extrémités inférieures, il « arrive un crachement de sang. » — Rhodius, *Observ.; Cen-« tur.*, II, obs. 84.

« Un homme portait à la jambe gauche un vieil ulcère qui « fut guéri par un charlatan. Au bout de quelques mois le « malade fut pris de pleurésie du côté gauche, et il en mou-

« rut. Or, pendant tout le temps de sa pleurésie, les crachats « qu'il expectorait offraient exactement la même apparence « que les produits sécrétés auparavant par son ulcère. » — Fabr. de Hild., *Observ. medic.-chirur.;* Cent. III, obs. 39 (1).

Nous avons vu nous-même, en 1691, dans un hôpital d'Italie, un homme qui mourut pour avoir fait guérir mal à propos une dartre qu'il portait au pied.

Tout cela, sans doute, suffit bien pour mettre à l'abri de toute objection l'évidente sympathie qui unit ensemble la poitrine, les jambes et les organes de la génération. Mais en voilà assez sur ce sujet, qui ne regarde que fort indirectement l'histoire de la goutte.

PARAGRAPHE SPÉCIAL,

où l'on propose des aphorismes pratiques déduits de l'histoire première de la goutte.

I. Si nous avons donné place ici à cette courte et simple histoire des symptômes de la goutte, nous l'avons fait surtout dans le but de montrer aux lecteurs de cet ouvrage le chemin qu'il faut suivre pour créer, pour enrichir sans cesse, au moyen de l'observation, l'histoire d'une maladie quelconque et celle de la goutte elle-même. Ce qui nous reste à faire maintenant, c'est d'exposer un certain nombre de préceptes généraux ou aphorismes pratiques, déduits de l'histoire première de la goutte par des médecins de la plus grande autorité. Basés sur des observations sans nombre faites dans les conditions les plus variées d'âge, de tempérament, de genre de vie, etc., ces aphorismes sont éminemment propres à nous guider dans la voie difficile du diagnostic, du pronostic et du traitement des maladies.

Voici maintenant les préceptes ou aphorismes dont nous parlons.

(1) Fabrice de Hilden, né en 1560, à Hilden, près de Cologne, exerça la médecine et la chirurgie à Berne, et mourut en 1634.

Ceux qui se nourrissent de pain d'orge sont peu sujets à la goutte ou aux maladies articulaires.

Pendant les accès de goutte, gardez-vous bien d'administrer en trop grande abondance les émollients-anodins, car l'abus de ces médicaments amène d'abord la production des tophus articulaires, après quoi les contractions des membres ne tardent pas à venir.

Il existe entre l'intestin et les articulations une admirable et mystérieuse sympathie, en vertu de laquelle les maladies de ces organes se transforment l'une dans l'autre. C'est l'explication de ces mots déjà cités d'Hippocrate : « Un homme, « dit-il dans son livre des *Humeurs,* souffrait à la partie droite « du colon, et quand la douleur se jetait sur les articulations, « celle du colon devenait plus supportable. » — *De Humor.* 20. — Et au livre VI[e] des *Epidémies,* IV, 3 : « Un homme qui « avait une maladie articulaire fut pris de douleurs abdomi- « nales à droite; la maladie articulaire diminua. Les dou- « leurs abdominales une fois guéries, les articulations se « reprirent, etc. »

Ce qui fait mourir les goutteux, ce n'est pas la goutte : ils meurent parce que le principe goutteux cesse de s'écouler sur les articulations.

Avant un accès de goutte, et quelquefois même après, ce n'est point une chose rare de voir survenir aux pieds une tumeur œdémateuse. Or, cette tumeur n'a pas d'autre source que la matière morbide elle-même, et c'est la nature qui, par des lois sages et connues d'elle seule, détermine cette espèce de crise et dépose sur les pieds le principe morbide, sous la forme d'un gonflement et d'un œdème. Aussi, toutes les fois que vous aurez affaire à une tumeur de cette nature développée avant l'accès, ou à la suite de l'accès lui-même, gardez-vous bien, si vous voulez m'en croire, de prescrire aucune espèce de médicaments internes ou externes, dans le but surtout d'écarter des pieds le principe morbifique. J'ai vu cent fois la matière de ces œdèmes, chassée des pieds par les purgatifs, les diurétiques ou les sudorifiques, se jeter sur un organe interne, y produire, suivant la nature de cet organe, une apoplexie ou un asthme, la

fièvre ou même une mort très-rapide ; et cela ne manquera jamais d'arriver toutes les fois qu'on emploiera, pour combattre l'œdème des pieds, des topiques, des résolutifs, ou une autre médication externe quelconque, ce que l'on fait malheureusement trop souvent.

Si l'on veut donc s'éviter des regrets amers, il ne faut jamais, dans ce cas, employer des topiques, ni troubler la nature dans les efforts réguliers qu'elle fait pour écouler vers les pieds le principe de la maladie. Il faut, au contraire, se confier à elle, s'en remettre aveuglément à ses lois, soigner les digestions, et régler convenablement le régime et l'exercice. J'ai vu souvent, à Rome et ailleurs, les œdèmes dont je parle disparaître heureusement sous l'influence de ces simples précautions.

II. Dans sa *Pratique médicale, Traité de l'Arthrite,* chap. IV, Sennert fait passer sous nos yeux la longue série des dangers que peut faire courir la goutte, lorsque le principe arthritique ne s'écoule pas convenablement vers les articulations. C'est un chapitre qui mérite d'être lu et médité sérieusement.

« La dysenterie guérit la goutte; et d'une manière gé-
« nérale, toute sécrétion abondante qui se fait vers le bas-ventre est utile dans cette maladie. » — Hipp., *Prorrhét.,* Liv. II, 15.

La première attaque de goutte débute presque toujours par le gros orteil.

Les douleurs articulaires se transforment quelquefois en douleurs abdominales, comme les douleurs abdominales passent quelquefois aux articulations.

On voit assez souvent la goutte se transformer en une hydropisie, une anasarque, etc.

L'invasion d'un accès de goutte est souvent précédée d'une diminution notable dans l'excrétion des urines, de la sueur et des crachats. Il existe en même temps de l'inappétence, une sorte de lassitude générale ; les veines se gonflent et se distendent aux alentours de l'organe qui doit devenir le siége de la goutte.

L'apparition des varices pendant un accès de goutte annonce au malade la fin de ses souffrances.

La vieillesse prédispose à la goutte, ainsi que la convalescence des maladies chroniques. Dans ces deux conditions, en effet, toute erreur dans l'usage des six choses non naturelles affaiblit, détruit pour ainsi dire l'activité fonctionnelle des viscères.

Tout mouvement de colère un peu violent a pour résultat de provoquer un accès de goutte plus violent que d'habitude.

Ceux qui foulent souvent le raisin ou se baignent les pieds dans le moût récent sont rarement attaqués de la goutte.

Ceux qui, après chaque repas, s'adonnent à quelque violent exercice se prédisposent par cela seul à la goutte, ou bien ils l'aggravent, s'ils l'ont déjà.

La goutte est triste à tout âge, mais elle est cependant plus triste encore chez les vieillards, et surtout chez ceux qui s'abandonnent au plaisir, à la gourmandise et à l'oisiveté.

Les enfants n'ont pas la goutte avant les premières jouissances. — *Aphorism.,* VI, 30.

Les eunuques n'ont pas la goutte et ne deviennent pas chauves. — *Ibid.,* VI, 28.

Les douleurs articulaires sont aux vieillards ce que les exanthèmes sont à l'enfance et les hémorrhagies à la jeunesse, un préservatif contre des maladies fort graves : la goutte, quand elle vient, met les vieillards à l'abri de ces maladies, et, quand elle ne vient pas, elle les laisse exposés aux affections les plus dangereuses. Or, ce que nous disons là de la vieillesse on peut l'appliquer tout aussi bien à certaines natures de tempérament disposées à la goutte.

Les personnes qui ont l'estomac délicat, toujours prêt à se charger de crudités, ne peuvent jamais guérir de la goutte avant que l'estomac n'ait été rendu à son énergie primitive.

Les purgatifs violents ne conviennent jamais dans les douleurs articulaires ; il en est de même des diaphorétiques puissants ; et, si j'en puis croire les résultats d'une observation attentive, l'emploi soigneusement réglé des six choses non naturelles constitue, avec les remèdes stomachiques, la seule médication qu'on doive opposer à la goutte et au rhumatisme.

Comme les accès de goutte ont l'habitude de venir plus

particulièrement vers l'équinoxe et le solstice, instituez quelque temps d'avance chez vos malades une sorte de traitement préservatif, au moyen d'un régime convenable ou de quelques doux lénitifs; peut-être arriverez-vous ainsi à étouffer par avance le foyer de la maladie, ou du moins vous viendrez à bout de rendre son explosion plus douce.

Il y a trois choses qui produisent la goutte : le vin, le plaisir et l'oisiveté. Il y en a trois qui la guérissent : l'eau, le lait et l'exercice.

On a vu, dans quelques cas de maladies articulaires, l'établissement d'un cautère procurer au malade un soulagement très-prononcé.

Faites coucher de bonne heure, surtout en hiver, les personnes qui sont exposées à la goutte; car les veilles sont comme les émotions morales, elles jettent le trouble dans les fonctions digestives et multiplient à l'infini les matériaux de l'affection goutteuse.

Nous avons, du reste, au livre Ier de cet ouvrage, exposé au long un grand nombre de préceptes généraux relatifs à cette maladie, et nous y renvoyons le lecteur.

CHAPITRE VII.

Où l'on expose en abrégé les lacunes qu'il reste à combler dans la Médecine.

—

Ce que nous avons eu le plus à cœur dans tout le cours de cet ouvrage, ç'a été de faire entreprendre aux médecins l'étude de quelques parties de la science, fort importantes, selon nous, mais généralement négligées comme inutiles, ou laissées de côté comme inabordables. Or, afin de mettre, à cet

égard, nos idées dans tout leur jour, nous allons développer ici en quelques lignes le tableau des questions médicales que nous regardons comme les plus graves, et qui manquent complètement dans la science. Il y a d'autres lacunes, sans doute; mais le lecteur y suppléera, en ajoutant à notre liste toutes celles qu'il pourra découvrir.

Voici donc, selon nous, ce qui manque à la science :

L'histoire diagnostique, pronostique et curative des maladies et des symptômes qui sont le résultat d'une lésion des solides.

L'histoire diagnostique, pronostique et curative des maladies qui sont le résultat d'une lésion des fluides.

L'histoire des maladies, sous le rapport des causes ou des maladies principales dont elles dépendent.

L'histoire complète des urines et des matières stercorales dans toutes les maladies.

L'histoire complète des modifications de la langue, et celle des modifications de la peau, des yeux et des autres sens, dans toutes les maladies.

L'histoire diagnostique, pronostique et curative des maladies et des symptômes qui sont le résultat d'une souffrance morale quelconque.

L'histoire des moyens propres à faciliter le diagnostic dans les maladies et les symptômes difficiles.

L'histoire diagnostique, pronostique et curative de toutes les maladies considérées chacune sous le rapport de l'âge et de la condition, sous le rapport du sexe et du genre de vie, et surtout sous le rapport des différentes évacuations supprimées dans les derniers jours avant la maladie, et ainsi de suite.

L'histoire complète de l'utilité et des dangers que peut faire courir aux organes principaux, tels que le cœur, le poumon, le cerveau, les nerfs, etc., l'emploi des médications le plus généralement mises en usage dans le traitement de presque toutes les maladies, comme la saignée, les purgatifs, les sudorifiques, etc.

L'histoire complète des médications, comprenant d'abord les précautions et la méthode à suivre dans l'administration de

chaque médicament, et les règles relatives à son utilité et à ses dangers; en second lieu, les précautions et les règles relatives aux effets des médicaments combinés.

L'histoire de l'invasion, des progrès, du traitement et de la terminaison des maladies et des symptômes qui se déclarent ou s'exaspèrent à certaines saisons de l'année, et pour ainsi dire d'une manière périodique.

Le tableau historique des maladies véritablement aiguës, véritablement chroniques ou véritablement incurables. Or, j'entends par ce dernier mot l'incurabilité sous le rapport des solides, l'incurabilité absolue, et non pas l'incurabilité sous le rapport des fluides, qui n'est que relative à la faiblesse de nos connaissances.

L'histoire générale des phénomènes spéciaux qui accompagnent la mort, à la fin de chaque maladie en particulier.

L'histoire des causes qui, presque toujours, ou du moins le plus souvent, produisent telle maladie et non telle autre.

L'histoire des maladies qui laissent à l'homme le libre usage des sens et de la raison, tant qu'il lui reste un souffle de vie; et celle des maladies où l'homme perd l'usage de la raison et des sens plusieurs jours avant sa mort.

Des conseils aux médecins pour les encourager à étudier sans relâche l'histoire et le traitement des maladies qui dépendent des modifications actuelles et générales de l'atmosphère, ou des influences atmosphériques antécédentes.

Une exhortation aux médecins pour les encourager à faire, chacun de leur côté, l'histoire naturelle du pays qu'ils habitent, c'est-à-dire la description du tempérament général, l'histoire des maladies endémiques, celle des méthodes de traitement les mieux appropriées aux conditions locales, l'histoire des médicaments indigènes, tout ce qu'ils trouveront enfin de particulier au pays.

Des conseils aux médecins pour les exciter à la recherche des moyens propres à guérir ce qu'on appelle des maladies incurables.

D'autres conseils pour les encourager à chercher des moyens de retarder la vieillesse.

L'histoire spéciale des maladies du nez, celles des yeux, de la bouche, des oreilles, de l'estomac, du foie, des nerfs, celle enfin de chacun des organes les plus importants.

Voilà, ce me semble, les lacunes principales qui empêchent la pratique de se développer comme elle le devrait. Si quelqu'un d'ailleurs, en étudiant surtout des questions médicales différentes, trouvait d'autres vides à combler, ce ne serait point une chose absolument inutile que d'en ajouter la liste à la liste que nous avons donnée.

CHAPITRE VIII.

Des signes diagnostiques et de leurs sources.

—

1. En jurisprudence, c'est du fait que découle le droit. On en peut dire autant pour la médecine : c'est de la connaissance exacte du fait morbide que doivent découler tous les éléments du traitement. Lorsque j'ai à soigner une de ces maladies qui n'exigent pas de mesures promptes et décisives, voici la marche que je suis d'habitude : le premier jour j'emploie toute l'attention dont je suis capable à recueillir auprès du malade les causes occasionnelles de la maladie, toutes les circonstances qui l'ont précédée, toutes celles qui l'accompagnent. Ce jour-là, je ne prescris aucun remède; j'aurais peur d'agir à contre-temps, de troubler la marche régulière de la maladie, l'ordre constant des symptômes, et de donner ainsi à l'affection que j'ai à combattre une physionomie toute différente de sa physionomie véritable. Ou bien, si je donne un médicament, je fais en sorte que ce soit quelque chose de général et d'innocent, quelque chose même dont le résultat, bon ou mauvais, soit propre à jeter du jour sur la nature de

la maladie. Le second jour, après avoir attentivement pesé toutes les circonstances observées, je détermine l'espèce de la maladie et je lui oppose la médication convenable. Ainsi donc, pour dire les choses comme elles sont, la base principale du traitement de toute affection morbide, c'est la connaissance précise de cette affection, son diagnostic exact.

C'est, en effet, une nuit bien sombre que celle qui couvre la trame première des maladies; et la science elle-même, incertaine au milieu des ténèbres, ne pourra jamais saisir le traitement convenable si elle ne marche pas d'abord à la lueur pure et brillante que répand de tous côtés le flambeau du diagnostic. N'est-ce pas, d'ailleurs, une chose à la fois glorieuse et utile pour le médecin, de pouvoir annoncer d'avance le calcul de la vessie, par exemple? Et n'y a-t-il pas enfin quelque chose qui semble supérieur à l'humanité dans cette sorte de divination qui nous révèle l'existence et la nature de toute espèce de maladie ?

II. Chez les Grecs, après Hippocrate, il n'y a guère que Cœlius-Aurelianus qui ait ajouté aux richesses de la médecine des richesses véritables. Ce grand homme, qui est resté jusqu'à nos jours la gloire et la force de l'école méthodique, avait une si haute idée de l'importance thérapeutique des signes, qu'il semblerait véritablement avoir concentré tous les efforts de son intelligence sur l'étude des phénomènes et des circonstances spéciales qui caractérisent chaque maladie; et, sous ce point de vue, l'on peut dire, avec les hommes doctes, qu'il a laissé loin derrière lui, Grecs ou Latins, tous ceux qui ont écrit sur la médecine. Ses ouvrages, vus de près, ne sont en effet qu'une féconde pépinière de signes diagnostiques, un recueil utile de préceptes pleins d'importance; et même, si l'on veut prendre quelques-uns de ses chapitres et les examiner avec soin, on les trouvera consacrés d'un bout à l'autre à l'exacte et rigoureuse description de la nature des signes morbides; quant au reste, il n'en est pas question le moins du monde. D'autrefois, au contraire, c'est avec le pinceau de la nature elle-même qu'il trace le fidèle tableau des maladies, et c'est ce que personne n'a fait depuis Hippocrate, à l'exception

de Sydenham, qui semble avoir emprunté à Cœlius sa méthode de tracer et de faire l'histoire des maladies.

En établissant sur une base plus solide l'école rationaliste, Galien, je le sais, plongea dans un silence de plusieurs siècles la secte des méthodiques; mais ce silence a cessé de nos jours, et cette école médicale semble renaître. On attribue aujourd'hui l'origine de toutes les maladies à la coagulation des fluides ou à leur dissolution, à la tension des solides ou à leur flaccidité : or, qu'est-ce que tout cela, si ce n'est le *strictum* et le *laxum* des méthodiques? Sur quoi repose aujourd'hui la pratique des plus habiles médecins d'Italie, si ce n'est sur cette hypothèse du *strictum* et du *laxum* expliquée par les lois de la mécanique? Si l'on veut se faire, à cet égard, une idée du mouvement général dont nous parlons, il faut étudier les ouvrages des savants hommes qui, de nos jours, à Naples, à Rome et à Pise, ont assis la médecine sur les inébranlables fondements de la mécanique, et que nous avons cités avec éloge dans l'un des chapitres précédents.

III. Pour bien comprendre la mystérieuse nécessité des signes diagnostiques, il faut avoir eu à traiter quelqu'une de ces maladies compliquées, dont la marche obscure ou la trompeuse physionomie sont pour l'esprit une source inépuisable de perplexités; il faut avoir passé par ces tourments de l'intelligence, qui nous laissent à la fin bien loin des vérités que nous croyions avoir sous la main; il faut avoir traité une maladie pour une autre, et contribué ainsi pour sa part à allonger l'interminable catalogue des maladies incurables. Mais ce sont là des nuages qui se dissipent bien vite quand on est assez heureux pour tomber sur un auteur excellent, qui sache exposer avec candeur ce qu'une longue expérience a pu lui apprendre relativement au vrai diagnostic des maladies, qui n'est autre chose que la manière de distinguer facilement la nature des maladies difficiles.

Donnons quelques exemples :

Les flueurs blanches utérines et la gonorrhée siphylitique ont des symptômes si parfaitement semblables, que la plupart des médecins s'y laissent prendre, surtout quand il s'agit de

pauvres femmes que la honte empêche d'avouer un écoulement contracté dans un commerce impur et qui n'accusent que des flueurs utérines. Afin d'empêcher à l'avenir des erreurs de cette nature, je vais donner un signe infaillible pour distinguer l'une de l'autre les deux maladies que je viens de nommer. Interrogez la femme et demandez-lui si, pendant le cours de ses règles, l'écoulement blanc continue. Si elle vous répond qu'il en est ainsi, dites-lui hardiment que la maladie dont elle se plaint est un écoulement siphylitique. Si, au contraire, l'apparition des règles fait disparaître l'écoulement blanc, qui revient d'ailleurs aussitôt que les règles sont finies, soyez sûr que la femme n'a que des flueurs blanches utérines. Tous les autres signes sont trompeurs, celui-là seul est infaillible et met à nu le mensonge des femmes.

Au nombre des signes qui annoncent la mort d'un enfant dans le sein de sa mère, ceux qu'on regarde habituellement comme les plus graves sont les suivants : refroidissement des organes générateurs externes, odeur cadavérique de la bouche, ballottement du fœtus à droite et à gauche, et quelques autres phénomènes semblables. Or, tous ces signes trompent fort souvent les médecins, et Cœlius-Aurelianus en donne un autre véritablement caractéristique, dans son chapitre *De fœtu mortuo*. Si une femme grosse, en même temps qu'elle présente les signes ordinaires, éprouve en outre d'impérieux besoins d'aller à la garde-robe, c'est-à-dire du ténesme, tenez-vous pour assuré que l'enfant qu'elle porte est mort. C'est là un fait dont j'ai pu moi-même vérifier l'exactitude une fois à Padoue et une seconde fois à Rome.

Les signes qui accompagnent l'hydropisie de poitrine sont fort obscurs et très-incertains. Si cependant vous voyez chez un malade la respiration devenir difficile vers la première partie de la nuit, de façon qu'au bout de quelques heures de sommeil ce malade se réveille en sursaut, plein d'angoisses et comme suffoqué, ouvrant les fenêtres et cherchant le grand air, soyez parfaitement sûr qu'il y a là une hydropisie de poitrine, et, si vous y faites attention, vous verrez venir bientôt le gonflement des extrémités inférieures et les autres signes

d'une moindre importance. Et, si l'on refuse de vous croire, le développement ultérieur de la maladie et l'ouverture du cadavre n'en viendront pas moins justifier la vérité de votre diagnostic.

Il n'y a pas un organe dont les maladies soient accompagnées de signes aussi faciles à confondre que ceux qui appartiennent aux maladies du poumon; aussi, rien n'est moins rare que de voir d'ignorants praticiens traiter l'une pour l'autre les affections de cet organe, surtout quand il s'agit des tubercules pulmonaires, sorte de lésion trompeuse à propos de laquelle Hippocrate s'exprime ainsi dans son livre ***Du Médecin*** : « Il faut beaucoup d'art pour reconnaître les tubercules « pulmonaires (1), pour les fondre ou pour prévenir leur « collection. » — Hipp., *De Medic.*, 8.

Dans son chapitre sur la *Vomique pulmonaire,* Willis parle du tubercule en ces termes : « C'est une lésion dont la mar- « che, au début, est tellement perfide, qu'il est presque im- « possible d'en saisir la trace; c'est une embûche continuelle. »

Tel est aussi l'avis de Tulpius, et beaucoup de savants médecins paraissent avoir perdu, comme lui, l'espoir de posséder jamais des signes pathognomoniques et sûrs du tubercule pulmonaire, d'autant plus que les symptômes de cette lésion sont à peu près les mêmes que ceux de la pleurésie chronique. S'il nous est permis, néanmoins, d'en croire notre expérience personnelle, voici quelques symptômes qu'on peut regarder comme plus constants : on a l'air de se bien porter; cependant la respiration devient difficile, la dyspnée augmente; il n'y a pas de sifflement trachéal ni de crachats, mais on éprouve à la poitrine une douleur continue; il est impossible de se coucher sur le côté malade; une toux sèche et fatigante déchire le poumon; enfin, les pommettes des joues deviennent rouges; il se déclare une petite fièvre lente, et, à mesure que

(1) Dans le passage cité, Hippocrate parle des abcès en général; le mot *pulmonum* n'existe pas dans le texte. Peut-être Baglivi avait-il à sa disposition quelque traduction d'Hippocrate ainsi conçue; cependant, il me semble certain qu'il citait généralement sur la traduction de Cornarius, où le *pulmonum* ne se trouve pas.

le travail de la suppuration avance, tous les autres symptômes de la suppuration arrivent l'un après l'autre.

Or, parmi tous ces signes, il y en a deux cependant qui sont pour ainsi dire pathognomoniques du tubercule à son début, du tubercule crû : c'est d'abord la toux sèche, et ensuite cette douleur sourde que nous signalions tout-à-l'heure, dans un côté de la poitrine ou dans l'autre. On trouve dans Hippocrate un passage qui s'accorde parfaitement avec ce que nous venons de dire : « Tant que le tubercule, dit-il, reste à l'é« tat crû, il ne produit qu'une douleur faible et une toux « sèche. » — Hippocr., *De Morb.*, I, 63.

La présence des tubercules pulmonaires entraîne assez souvent une mort très-rapide; car, une fois arrivé à suppuration, l'abcès se fait jour, le pus envahit la trachée, et le malade meurt suffoqué. Aussi, plus le siége des tubercules est éloigné du centre des poumons, moins la suffocation est à craindre; car, alors, le pus se jette de préférence dans la cavité de la plèvre, où il est éliminé par les urines.

Quand un phthisique éprouve tout-à-coup une violente douleur de côté, la fièvre s'allume avec fureur, le délire vient et le malade meurt en quelques jours. Il faut savoir, néanmoins, que ces douleurs si vives, quand elles se manifestent chez les phthisiques dans les circonstances indiquées, ont infailliblement pour cause l'adhésion morbide du poumon et des côtes, et vous pouvez hardiment porter ce pronostic. C'est là un fait que nous avons eu bien des fois l'occasion de vérifier sur des cadavres de phthisiques.

IV. Plût au ciel que chaque maladie eût, comme celles dont nous venons de parler, deux ou trois signes caractéristiques et infaillibles ! Plût au ciel que, dans chacun des siècles écoulés, un certain nombre de médecins eussent consacré leurs efforts à développer cette partie de la médecine qui concerne les signes ! Il y a longtemps, je crois, s'il en eût été ainsi, il y a longtemps que la science aurait atteint le degré de perfection compatible avec la faiblesse de la nature humaine. Mais non ! on aima mieux suivre une voie toute différente : on alla s'enfermer dans l'école de Galien; on y chercha des adversai-

res, pour le seul plaisir de les enlacer dans des subtilités qu'un habile homme eût méprisées, sans se donner la peine de les combattre. Voilà ce qu'on fit, au lieu d'aller, dans l'école de la nature, lutter contre la nature elle-même, et la vaincre à force de faits et d'observations de symptômes.

Or, si deux maladies spécifiquement semblables sont cependant, comme nous l'avons montré, si difficiles à guérir, quand on n'a pas établi d'abord une exacte et rigoureuse appréciation de chacun de leurs éléments, au moyen des diverses circonstances qui leur sont propres, combien cela ne doit-il pas être plus difficile encore lorsque les maladies sont fort différentes comme espèce, et fort éloignées l'une de l'autre !

Ainsi donc, ce qu'il s'agit surtout de découvrir, c'est la source diagnostique de chaque maladie : la médication, les indications curatives, tout en découle immédiatement et sans peine dès qu'on a pu la trouver ; mais si on ne veut point s'en occuper, ou même si elle échappe, on applique à une affection les moyens qui conviennent à d'autres affections tout-à-fait différentes ; et, comme alors il est impossible d'obtenir l'effet qu'on désirait, on voit une foule de pauvres médecins qui s'en vont, laissant là comme incurables un grand nombre de maladies qui ne le sont point, attaquant les méthodes médicales, déclarant la médecine une science vaine et sans certitude, se moquant des jours critiques, méprisant la science du pronostic, qu'ils n'ont d'ailleurs jamais sue, et portant sur toutes choses enfin des jugements hardis qu'eux seuls ne devraient pas porter.

Allons, tous tant que nous sommes, à l'œuvre ! Ce sont des choses qu'il faut à la médecine, et non des arguments ! Plus de faits nouveaux, et moins de raisons probables ! La dialectique la plus déliée peut bien, en effet, forcer l'intelligence et l'entraîner, mais elle n'effleure pas même la nature intime des choses.

CHAPITRE IX.

Des causes morbides.

—

ARTICLE PREMIER.

Considérations préliminaires relatives à l'histoire et à la division des causes.

I. Maintenant que nous avons fini tout ce qui concerne les moyens de perfectionner l'histoire des maladies par l'étude de leurs phénomènes, examinons les moyens d'arriver au même but par l'étude des causes qui les produisent. Commençons d'abord par une remarque importante.

C'est une très-grave erreur que cette opinion malheureuse en vertu de laquelle des médecins admettent un assez grand nombre de maladies *primaires*, toujours produites par les mêmes causes, et toujours exigeant un traitement semblable. L'immuable observation des auteurs les plus graves a prouvé au contraire, et jusqu'à l'évidence, que ces affections n'étaient point généralement des maladies *primaires* ni des résultats d'une cause unique, mais bien plutôt des maladies *secondaires* et des résultats de causes très-diverses ; que l'on devait par conséquent les diviser en autant d'espèces qu'il y avait de maladies ou de causes principales à quoi on pouvait les rapporter; et même enfin, que chacune de ces espèces ou subdivisions ayant ses symptômes particuliers et caractéristiques, son mode d'invasion, d'augment et de déclin, exigeait par cela même une méthode de traitement spéciale et complètement différente de toute autre méthode.

Donnons un exemple pour mieux expliquer notre pensée.

II. Prenons la phthisie : les galénistes des siècles passés regardaient cette affection comme une maladie *primaire,* spécifiquement identique, toujours produite par la même cause, c'est-à-dire par une fluxion des humeurs du cerveau vers le poumon, et par conséquent ils ne voyaient qu'une seule méthode thérapeutique à lui opposer. Or, depuis les belles observations publiées par l'illustre Morton et quelques autres savants modernes, tout le monde sait aujourd'hui quelle fut à cet égard l'immense erreur de l'école galénique. Ces observations, en effet, puisées dans les entrailles mêmes de la nature, ne permettent plus de douter que la phthisie ne soit souvent une maladie secondaire, une dérivation de quelques autres maladies principales, telles que la siphylis, le scorbut, l'ictère, la chlorose, l'asthme, le crachement de sang, les ulcères externes ou internes, les fièvres, la mélancolie, la variole, l'hydropisie, la dysenterie, les souffrances morales, les excès intellectuels et autres affections semblables. Et, suivant que la phthisie est produite ou entretenue par l'une ou l'autre de ces causes, les symptômes qui l'accompagnent ne ressemblent en rien aux symptômes des autres phthisies ; les méthodes de traitement doivent être toutes différentes, et la nature des médicaments doit varier comme elles. Il faut donc établir avec un soin scrupuleux les différences qui caractérisent chaque espèce de phthisie ; sans cela, vous courez le risque d'appliquer à l'une d'entre elles des méthodes thérapeutiques ou des médicaments qui ne conviendraient qu'à une autre espèce extrêmement différente, vous jetez vos malades dans les plus grands dangers, ou l'insuccès vous couvrira de honte.

III. Tout ce que nous avons dit de la phthisie, on peut l'appliquer à une affection quelconque, et surtout aux affections chroniques. Nous parlions, il y a un instant, des lacunes qu'il reste à combler dans la médecine ; il n'y en a guère, je crois, de plus importantes que celle-ci : il faudrait que chaque maladie fût divisée en autant d'espèces qu'il y a de maladies primaires capables de les entretenir, ou de causes énergiques et constantes capables de leur donner naissance, il faudrait ensuite que chacune de ces espèces eût ses signes caractéristiques,

son histoire première, sa médication propre et immuable ; ce serait quelque chose comme la méthode des botanistes, qui prennent un nom de plante, le chardon, par exemple, et qui en font une dénomination générique, réunissant sous ce titre plusieurs espèces de chardons, décrivant la grandeur de chaque espèce, sa figure, sa couleur, sa saveur, tous les caractères enfin qui peuvent distinguer l'une de l'autre deux espèces de chardons, et le faisant avec tant de soin qu'il est véritablement impossible de leur donner trop d'éloges.

Mais les médecins font tout le contraire. S'il existe un certain nombre de maladies que des symptômes semblables font ressembler l'une à l'autre, et qu'il faudrait par conséquent diviser en autant d'espèces qu'il y a de maladies principales ou de causes productrices, ils les réunissent toutes sous une dénomination générale et n'ont qu'une seule médication pour les combattre (1). Or, la nature a mis entre elles, cependant, des différences fondamentales ; chacune d'elles devrait avoir son traitement propre, sa place distincte et spéciale, comme nous l'avons vu tout-à-l'heure pour les différentes espèces de chardons : ceux-ci, en effet, sont bien réunis tous ensemble sous une dénomination générique, mais chacun d'eux est décrit à part et semble traité pour son compte.

IV. Il y a quelques maladies où les médecins de l'antiquité ont porté cette attention scrupuleuse ; mais il y en a bien davantage qu'ils négligèrent d'étudier de la même manière. Donnons quelques exemples :

L'affection soporeuse pouvait passer facilement pour une maladie unique ; l'antiquité cependant avait distribué cette maladie en un certain nombre de divisions faites avec soin, avec exactitude ; c'étaient : le *cataphora*, le *coma vigil*, le *coma somnolent*, le *léthargus*, le *carus*, l'*apoplexie*, etc. On avait établi en outre, pour chaque espèce, des signes diagnostiques

(1) On a fait plus, même ; il a suffi quelquefois d'un seul symptôme semblable pour réunir sous une seule dénomination des fièvres sans nombre, qui n'ont peut-être rien de commun que le nom ; mais toutes ces innovations, fort vieilles au fond, séduisent toujours à cause de l'immense simplicité qu'elles paraissent apporter dans l'étude de la science.

et pronostiques, une méthode curative et tous les autres éléments dont l'ensemble peut constituer l'histoire complète d'une maladie.

Il en fut de même pour la pleurésie et la péripneumonie. Ces deux lésions n'en font qu'une, sans doute, soit que l'on considère l'organe malade ou la cause productrice, ou quelques symptômes qui sont absolument les mêmes ; l'antiquité, néanmoins, en fit deux espèces distinctes qu'on rangea sous deux titres spéciaux et que l'on étudia à part, sous le point de vue du diagnostic, du pronostic et du traitement applicable à chacune d'elles.

Voyons maintenant la convulsion : c'est une maladie générale, tout le monde en convient; mais les médecins de l'antiquité, comme ceux des derniers siècles, ont jugé à propos de la diviser en un certain nombre d'espèces. Pour ne rien dire en effet de cette triste et épouvantable épilepsie, on compte jusqu'à trois espèces de convulsions générales, l'opisthotonos, l'emprosthotonos et le tétanos ; il y a des convulsions de l'œil et des convulsions de la bouche, il y a un asthme convulsif, une colique convulsive, une hystérie convulsive et des convulsions musculaires de l'abdomen. A propos de cette dernière espèce de convulsion, assez rare dans notre ville, j'ajouterai ici que j'ai eu tout récemment l'occasion d'en observer un cas chez un homme de quarante ans, dont les muscles abdominaux étaient en proie à des soubresauts énergiques. Une évacuation sanguine par les veines hémorrhoïdales, quelques lavements de lait et une tisane abondante, avec une certaine quantité d'huile d'amandes douces et de sirop de pavot, suffirent pour éteindre la maladie, qui disparut complètement au bout de deux jours.

Mais revenons à notre sujet. Outre les convulsions que nous venons de passer en revue, il existe une foule d'autres maladies qui ne sont que des résultats de convulsions internes, quoique la médecine ne les ait point rangées encore sous le titre spécial qui leur convient. Quant aux convulsions véritables, celles dont nous parlions tout-à-l'heure, non-seulement nous trouvons dans les livres chacune de leurs espèces, sous des

titres nettement caractérisés, mais nous y trouvons également des préceptes relatifs au diagnostic, au pronostic et au traitement de ces maladies; nous y trouvons enfin leur histoire première décrite avec la perfection que pouvait comporter la babarie de ces âges grossiers, où la chute de l'Empire romain laissa la médecine et toutes les sciences exposées aux ravages des hommes de delà les monts.

V. Qu'une maladie principale puisse se cacher sous le masque trompeur d'une maladie tout-à-fait différente, c'est ce qu'on voit tous les jours dans la pratique. Jetons un coup-d'œil sur l'hystérie. Cette maladie, nous le savons, a des symptômes qui l'accompagnent presque toujours : c'est une soudaine oppression des sens, une constriction de la gorge, un sentiment de froid au sommet de la tête ; ce sont des convulsions locales, etc. Or, non contente de ce cortége de symptômes, qui sont les siens, tous les jours on voit l'hystérie se présenter au médecin sous les apparences les plus insidieuses, telles qu'un mal de tête ou une apoplexie, des palpitations de cœur ou tout autre symptôme vers cet organe, la toux, l'asthme, des douleurs abdominales ou néphrétiques, des vomissements, de la diarrhée, un gonflement douloureux des jambes, une suppression d'urine, des refroidissements périphériques locaux, d'intolérables douleurs dorsales ; l'hystérie enfin, prend une foule d'autres formes, trompe ainsi le médecin qui n'est pas sur ses gardes, et l'expose enfin à la honte et au mépris.

Je fus appelé, il y a quelque temps, auprès d'une femme du grand monde cruellement tourmentée par un asthme opiniâtre : elle avait à peu près perdu toute espérance, car depuis trois mois son médecin l'avait soumise en vain à tous les remèdes anti-asthmatiques. Cette dame me raconta qu'elle était fort sujette à des accès d'hystérie, et que, depuis le commencement de la maladie actuelle, elle éprouvait habituellement au sommet de la tête une sensation de froid accompagnée d'une sorte de douleur. Cela suffit pour m'éclairer, et je prononçai hardiment que l'asthme en question n'avait pas d'autre foyer que l'hystérie. Je fis donc prendre le sel de Jupiter dans de l'eau de mélisse, et appliquer sur l'ombilic l'emplâtre *matrical* de

Mynsicht, dont le sel de Jupiter fait également la base ; quelques jours après, cette dame était parfaitement guérie (1).

Un jeune homme de la ville souffrait depuis huit mois d'une ophtalmie grave et extrêmement douloureuse ; après avoir suivi sans succès les conseils des plus savants médecins de Rome, ce jeune homme vint me trouver. Je considérai avec soin toutes les circonstances de la maladie, et je finis par soupçonner, sous le masque d'une ophtalmie, l'action d'une cause énergique ou l'existence d'une maladie principale. Je lui demandai donc s'il n'aurait pas eu autrefois quelque affection siphylitique ; il me répondit que, huit ans auparavant, il avait contracté un écoulement vénérien ; que cet écoulement, mal soigné d'abord, avait enfin disparu tout-à-coup, au bout de deux mois, à la suite d'un traitement convenable. Or, comme je savais que le principe impur de la siphylis pouvait infecter l'économie pendant trente ans et davantage, laissant à l'homme la trompeuse apparence de la santé, reparaissant de temps à autre sous la forme d'une maladie quelconque, et jetant ainsi les médecins dans de honteuses erreurs, je considérai sur-le-champ cette affection comme une transformation de la siphylis, et j'administrai, comme on fait pour les eaux thermales, une abondante décoction de salsepareille, d'antimoine crû, etc. Dix jours après il était guéri.

Nous pourrions citer bien d'autres cas semblables, si nous ne désirions être brefs, mais les deux observations précédentes suffiront pour prouver de quelle importance il serait de diviser les maladies en autant d'espèces qu'il peut y avoir de maladies principales ou de causes productrices énergiques. Si nous eussions possédé, en effet, une bonne histoire, décrivant avec exactitude et fidélité les signes pronostiques et diagnostiques, la méthode curative et les préceptes généraux relatifs à l'asthme hystérique et à l'ophtalmie vénérienne, c'est une chose évidente que les médecins consultés dans les deux circonstances dont nous parlons n'auraient pas méconnu,

(1) Le sel de Jupiter, dont Baglivi a déjà parlé au I[er] livre, est une préparation d'étain, et probablement le bézoard jovial, dont nous avons donné la formule.

comme ils le firent, l'ophtalmie vénérienne et l'asthme hystérique, cachés sous l'apparence d'une ophtalmie simple et d'un asthme ordinaire. Mais l'absence de divisions semblables devient une source d'erreurs abondantes, et jette dans l'histoire des maladies une confusion inexprimable.

VI. La médecine ancienne, qui traitait l'asthme convulsif sans se douter de son origine, dut être vouée à des erreurs sans nombre jusqu'au moment où les modernes eurent découvert enfin que cette maladie n'était point produite par la présence d'une humeur épaisse et gluante dans le poumon, mais qu'elle avait uniquement pour cause la convulsion des muscles thoraciques, ou celle du diaphragme, ou celle enfin des fibres musculaires mêlées au tissu propre du poumon. C'est pour cela qu'on donna à cette affection le nom d'épilepsie pulmonaire, après quoi on lui consacra une place à part et une histoire toute spéciale, sous le rapport du diagnostic, du pronostic et du traitement.

On peut en dire autant de la colique convulsive. Il fallut que Fernel, au VI[e] livre de sa *Pathologie*, n° 10, vînt révéler aux médecins que cette espèce de colique n'était point, comme on le disait, un résultat de certaines humeurs froides répandues sur l'intestin, mais bien le produit d'une irritation convulsive des nerfs du mésentère, et que cette maladie, toujours exaspérée sous l'influence des lavements purgatifs et des remèdes échauffants, se calmait au contraire sous celle des médicaments anti-nerveux, dulcifiants et purement anodins.

Voilà donc ce qu'il faudrait faire pour chaque maladie, et surtout pour les maladies chroniques, où les fermentations, généralement constantes, ne se font qu'à force de temps. Celles des maladies aiguës, au contraire, sont plus rapides, elles sont déterminées par des causes plus légères, et souvent même, prenant vers la fin l'apparence d'une maladie principale, elles s'achèvent autrement qu'elles n'avaient commencé. C'est une chose qu'on voit tous les jours et clairement, dans les fièvres, les angines et autres maladies aiguës semblables.

ARTICLE DEUXIÈME.

De la cause procatarctique et de la cause proégumène ou dispositive.

I. Parmi les écueils sans nombre où vient se heurter l'intelligence de l'homme, l'écueil le plus difficile, peut-être, c'est l'investigation de cette cause première et très-prochaine qui détermine l'explosion des maladies et nous frappe d'une manière tout-à-fait immédiate; c'est de là, en effet, que nous sont venus ces flots d'erreurs, ces déchirements intellectuels qui ont coûté à la médecine de nos jours des larmes si amères, je dirai même si inévitables; car, la science intuitive n'étant point le partage de l'homme, toute l'activité de son esprit était incapable de pénétrer à fond le mystère des mouvements morbides. Heureusement, il nous restait une ressource, le secours des sens, auxquels nous pouvions demander sans relâche la solution de ce problème; mais c'était là une entreprise considérable, et, pour en venir à bout, chacun suivit une voie bien différente.

Voici d'abord Hippocrate et après lui toute la Grèce médicale. Ceux-là, si nous en croyons l'antiquité, donnaient aux sens, en matière de médecine, une confiance à peu près exclusive; leur vie tout entière, comme on l'a dit de Démocrite, n'était qu'une longue expérience, si bien que, par le seul exercice des sens et à force de les interroger, ils finirent par se procurer la connaissance intime des causes morbides. Il ne leur fut pas donné de tout pénétrer, cela est vrai, et c'est ce qu'attestent tous les jours les ruines impérissables du monument qu'ils avaient élevé à la science; mais jusqu'où n'ont-ils pas été, ces hommes prodigieux qui ont presque déchiré le sombre voile où s'enveloppait la nature des maladies, au fond du sanctuaire de la vérité ! Ce n'était, pour ainsi dire, qu'un vague fantôme perdu dans l'ombre de la nuit; ils vinrent seuls, leur main hardie écarta les nuages, et le monde étonné put sonder enfin le mystère tout inondé par eux des douces lumières de la vérité elle-même.

La Grèce disparut, et, pendant une longue suite de siècles où la médecine lutta sans relâche contre les maladies, on vit l'armée entière des médecins, méprisant les sens et leur utile secours, tourmenter, fatiguer l'intelligence, pour qu'elle les guidât, comme par la main, vers la retraite cachée des causes morbides.

Mais, ce n'est pas l'intelligence qui peut pénétrer ces mystères, à moins d'unir à ses efforts le concours actif des sens. Aussi, qu'ont-elles produit depuis ce temps-là, toutes les méditations des médecins sur la nature des causes morbides? Leur main, qui cherchait la vérité, n'a saisi que les ténèbres; en variant à l'infini leurs formules de langage, ils n'ont réussi qu'à varier les dehors, l'écorce des maladies : quant à leur essence, quant à leurs causes véritablement essentielles, ce sont des choses qu'ils n'ont pas même effleurées.

II. Si nous voulons procéder avec ordre, il faut d'abord accepter l'ancienne division des causes morbides en cause *procatarctique*, cause *proégumène* ou dispositive, et cause *prochaine*, c'est-à-dire une cause dont la présence entraîne nécessairement l'existence de la maladie, et dont l'extinction entraîne de même l'extinction des phénomènes morbides.

Qu'elles viennent de l'intérieur ou du dehors, les causes procatarctiques sont généralement considérées comme des choses sans aucune importance, parce que la maladie une fois déclarée, ces causes disparaissent d'elles-mêmes, ou le malade les dissimule. C'est ce qui fait que la plupart des médecins emploient toutes les ressources de leur esprit pour exalter, d'une façon exclusive, l'étude des causes prochaines, que leur obscurité met, pour ainsi dire, à l'abri du jugement des sens. Or, ceux qui agissent ainsi agissent sans aucune espèce de raison, car il n'y a pas de circonstance, si petite qu'elle soit, pas de cause, de quelque nature qu'elle puisse être, où nous ne devions puiser des indications curatives, toutes les fois surtout que ces circonstances ou ces causes ont un caractère de fécondité qui les rend propres à nourrir une maladie ou bien à en devenir la base. On ne peut guère douter de cette vérité, quand on arrête un instant son attention sur les affec-

tions chroniques et périodiques : peut-on croire, en effet, que ces affections fussent en état de durer si longtemps ou de revenir avec tant d'opiniâtreté, si le foyer morbide, renouvelé sans cesse ou sans cesse multiplié par des influences internes ou externes, ne développait à chaque instant l'action des causes immédiates qui les produisent ?

Ces réflexions, du reste, peuvent s'appliquer à toute maladie où la fermentation joue un rôle, et la loi est tellement générale que les substances inanimées elles-mêmes sont soumises à des conditions toutes semblables, et qu'elles ont souvent besoin, pour fermenter, de l'action d'un *stimulus* externe, la chaleur, par exemple, le mouvement, etc.

Ainsi donc, pour en revenir aux trois sortes de causes énumérées tout-à-l'heure, chacune d'elles ayant sa part égale d'influence dans la production et la durée des maladies, il faut chercher maintenant ce que chacune d'elles peut fournir relativement aux indications curatives, et c'est ce que nous allons faire.

III. La cause procatarctique est sans contredit la plus claire pour les sens ; j'ose affirmer, en outre, qu'à moins d'apporter sur elle, dans l'étude générale des causes morbides, une attention toute particulière, il est impossible de compter jamais sur des résultats heureux ; car la voie la plus courte et la plus sûre pour arriver à la connaissance des faits morbides intérieurs, c'est, sans contredit, l'étude des circonstances externes qui ont été l'occasion de la maladie, pourvu, cependant, que cette étude se fasse d'une manière complète.

Supposez une fièvre allumée par l'insolation ou par toute autre cause externe de même nature. On appelle un de ces médecins aux yeux desquels une cause procatarctique n'est rien, mais pour qui l'acide est tout, dans toute espèce de maladie. Plein de ces belles idées modernes, il donne à son malade tout ce qu'il peut lui donner d'alcalis diffusibles, afin de neutraliser d'abord l'acide imaginaire de la fièvre, et de l'éliminer ensuite par la diaphorèse. Que ferait ce médecin, je vous prie ? Ne serait-il pas aux antipodes de la vérité ? Quand l'action prolongée du soleil ou quelque autre influence sem-

blable a mis le feu dans l'économie, faut-il calmer par de doux remèdes les bouillonnements tumultueux du sang, ou bien redoubler sa furie, en y ajoutant la furie des alcalis ?

Ainsi donc, lorsqu'au milieu des mille causes procatarctiques et antécédentes, le développement d'une cause immédiate et prochaine a déterminé l'explosion d'une maladie, il ne faut jamais oublier de demander aux premières les indications curatives qu'elles peuvent fournir, car on ne doit pas traiter de la même manière les fièvres produites par un refroidissement et les fièvres qui suivent une débauche, celles qui sont le résultat d'un excès vénérien et celles qui ont pour cause l'action prolongée du soleil, celles enfin qui dépendent d'une souffrance morale ou qui ont pour point de départ une autre cause quelconque.

IV. Or, voici une chose qu'on ne peut assez admirer : les médecins de nos jours semblent n'avoir qu'une idée; mais elle fait toute leur occupation, elle fait leur gloire : c'est la détermination des causes essentielles et prochaines d'une maladie, des causes les plus inaccessibles à l'esprit humain. Quant à celles qui peuvent frapper nos sens, et dont l'action toute extérieure devient l'occasion même de la maladie, ils ne daignent pas en faire le sujet de leurs investigations. Pleins de routine dans leur pratique, ils attaquent toutes les maladies avec les mêmes armes, sans s'occuper des causes extérieures qui les produisent ; pleins de dédain pour les vieilles doctrines, ils heurtent aveuglément les méthodes consacrées et bouleversent l'ordre naturel des causes.

Quel est celui d'entre nous qui connaisse la nature intime des lésions du sang chez l'homme, dans la fièvre, la pleurésie, l'apoplexie, le délire, etc. ? Quel est celui qui connaisse la cause première et prochaine qui détermine ces affections ? Il y a, dans le développement de toutes les maladies, aiguës ou chroniques, quelque chose de mystérieux, quelque chose d'impénétrable aux spéculations de l'intelligence ; l'étude expérimentale des résultats peut nous éclairer à cet égard, mais, sans elle, tous les secours de la raison ne sont absolument d'aucune utilité.

Il suffisait que la cause immédiate des maladies fût enveloppée de ténèbres pour que chacun se crût en droit de donner la sienne. Pour les uns donc, ce fut la bile ; ce fut l'acide pour les autres. Ceux-ci ne voulurent y voir qu'une série de combinaisons de la pituite avec les humeurs, ceux-là qu'une matière éthérée et subtile ; il y eut mille autres hypothèses, aussi creuses les unes que les autres ; mais, toutes vaines que fussent ces imaginations, on n'en fit pas moins la base d'autant de méthodes curatives : celles-ci, à leur tour, firent oublier la route véritable du traitement ; puis, à force de ne vouloir écouter que les décisions de l'intelligence, on finit par énerver l'esprit de recherches, et, comme l'œuf était mauvais, il n'en put rien sortir de bon.

V. Nous ne voudrions pas cependant qu'on pût nous accuser de soutenir ici la cause de l'empirisme, qui ne veut voir jamais que les causes évidentes et palpables, sans tenir aucun compte des causes cachées et internes ; nous n'aimerions pas davantage qu'on nous crût de l'avis d'Hérophile, qui n'en voyait, lui, d'aucune espèce (1). Mais, comme la médecine est couverte de ténèbres ; comme elle n'est, au jugement de Celse, qu'une science conjecturale, rarement d'accord avec les hypothèses, et presque aussi rarement avec les faits, il nous semble utile de ne point trop mépriser les causes évidentes, et d'ajouter quelque foi aux phénomènes que nous pouvons toucher par les sens ou découvrir à l'ouverture des cadavres. Ce sont là en effet des choses sûres, incontestables, dont l'esprit ne peut guère être la dupe, ou qui ne peuvent du moins le tromper que bien légèrement, en comparaison de ces causes mystérieuses, cachées dans les profondeurs de l'organisme. Nous ne sommes pas d'ailleurs les seuls de cet avis ; écoutons la manière dont s'exprime l'illustre Sydenham, dans la préface de son livre :

(1) Hérophile, l'un des fondateurs de l'Ecole d'Alexandrie, naquit à Carthage ou à Chalcédoine, 344 ans avant J.-C. C'est à lui qu'il faut véritablement faire remonter la secte empirique, et on peut le considérer, en outre, comme le vrai créateur de l'anatomie humaine ; mais il est difficile de croire qu'il ait poussé la fureur de l'anatomie jusqu'à disséquer des hommes vivants. C'est Hérophile qui a donné à l'étude du pouls l'importance qu'elle mérite. Il vécut à Alexandrie, sous Ptolémée Lagus, vers l'an 315 avant l'ère chrétienne.

« S'il est, dit-il, absolument impossible qu'un médecin con-
« naisse les causes morbides qui n'ont aucun rapport avec les
« sens, il faut avouer aussi que cela n'est pas nécessaire. Pour
« être en état de distinguer exactement une maladie d'avec
« une autre, il suffit parfaitement de savoir quelle est la cause
« immédiate de cette maladie et quels en sont les symptô-
« mes » (1).

Tel est l'avis de Sydenham.

Si donc les praticiens veulent nous en croire, ils n'épargneront rien pour tâcher d'acquérir chez chaque malade l'exacte connaissance de la cause procatarctique, celle qui détermine dans l'organisme la modification morbide. Cette connaissance, en effet, rend infiniment plus facile le traitement d'une maladie. Souvenons-nous seulement que l'incurie des malades la leur fait souvent perdre de vue à eux-mêmes, et que la honte d'un aveu difficile la leur fait aussi souvent cacher au médecin. Voyez cependant combien cette connaissance est importante ! Supposez, par exemple, une de ces fièvres ardentes produites par des excès vénériens : ne serait-ce pas, pour un médecin, le comble de la folie, s'il allait vouloir combattre une fièvre de cette nature au moyen des purgatifs, de la saignée, etc., comme on fait d'habitude quand il s'agit de toute autre espèce de fièvres ardentes?

Je donnais tout récemment des soins à un homme de distinction qui souffrait d'une sciatique cruelle. Rien n'avait eu de prise sur cette maladie, et j'avais fini par renoncer à l'espérance d'en venir à bout, lorsqu'un mot ou deux échappés au malade me laissèrent entrevoir qu'une vingtaine d'années auparavant, il avait eu des bubons siphylitiques. Il y en avait assez pour me faire soupçonner que la siphylis était la source véritable de cette sciatique ; je donnai donc sans tarder la tisane de salsepareille, avec antimoine crû, écorce de noix, etc., et, quelques jours après, au moment où personne ne s'y attendait plus, la sciatique avait complètement disparu.

VI. Examinons maintenant l'espèce de cause que les Grecs

(1) Sydenham, *Préface*, nº XX.

appelaient προηγουμενη et les Latins *dispositiva;* on entend par là une certaine disposition de l'organisme, en vertu de laquelle les solides et les fluides se trouvent propres à contracter une maladie. Comme cette disposition n'a réellement point d'action par elle-même, on pourrait à la rigueur ne pas la considérer comme une cause ; mais les causes procatarctiques diverses étant généralement hors d'état de développer leur énergie à moins que l'organisme ne soit disposé d'avance à en subir l'action, des médecins fort instruits ont rangé cette disposition parmi les causes, et ils ont voulu qu'on y cherchât des indications curatives et une direction pour le traitement.

Une femme infectée a des rapports avec un certain nombre d'hommes ; mais tous ne contractent pas l'infection, quelques-uns seulement sont atteints. Parmi ceux qui donnent des soins aux pestiférés, tous ne sont pas pris de la peste ; et ceux qui s'asseoient à une même table de débauche sont loin de porter tous la peine de leur gloutonnerie. D'une manière générale enfin, toute cause morbide qui pèse sur la foule ne frappe pas cependant la foule toute entière ; d'où l'on peut déduire que la cause procatarctique ou occasionnelle, pour agir sur l'économie, a généralement besoin de trouver dans l'organisme cette disposition dont nous parlons, et qui seule peut mettre en jeu la cause prochaine des maladies. Cette disposition d'ailleurs peut être perceptible aux sens, mais elle peut aussi leur échapper. Dans la première catégorie viennent se ranger les dispositions scorbutique, hystérique, calculeuse, vénérienne, hypochondriaque, épileptique, et toutes celles de la même nature, sur lesquelles une maladie antérieure a pu nous éclairer ; or, toutes les fois qu'une autre maladie se déclare sous l'influence de quelqu'une de ces dispositions morbides, il faut bien se garder de négliger ces dernières ; on doit, au contraire, en rechercher d'abord la nature et le foyer, pour attaquer ensuite et à la fois la maladie nouvelle et l'ancienne disposition de l'économie.

Les dispositions dont nous venons de parler sont évidentes ; mais il y en a d'autres fort obscures, et chacun de nous a la

sienne. L'antiquité donnait à ces dispositions le nom de *tempérament ;* elle en reconnaissait plusieurs espèces : des tempéraments chauds, froids, secs ou humides, simples ou composés. Prises d'une manière large, ces conditions organiques peuvent sans doute entrer pour quelque chose dans la production des maladies ; mais vouloir, comme nos pseudo-galénistes, en faire la clef de tous les phénomènes et en déduire la cause immédiate de toute espèce d'affection, c'est une chose bien difficile, un jeu plein de dangers, une vaine hardiesse enfin, réduite à sa juste valeur par les sages disciples de la vraie et solide philosophie.

VII. Il y a, du reste, une variété et des différences infinies dans ces propriétés internes qui disposent le sang à contracter telle ou telle maladie ; ce n'est point, en effet, la même constitution qui donne au fluide sanguin la propriété de se coaguler, de se dissoudre ou de s'enflammer, etc. ; ce ne sont point les mêmes propriétés qui le disposent à contracter une fièvre maligne ou une fièvre éphémère, et ainsi de suite. Quant au caractère essentiel de ces dispositions morbides et à la structure intime des éléments organiques, ce sont des questions qui peuvent braver les plus hardies spéculations de l'homme ; mais, si l'on s'attache à considérer chez un malade le genre de vie, ainsi que l'usage ou l'abus des six choses non naturelles, on peut acquérir du moins une sorte de connaissance générale de ces propriétés et deviner quelque chose de leur nature ; on peut soupçonner, par exemple, des qualités terreuses, acides, âcres ou humides, inflammables, épaisses ou coagulables, etc. Quand un homme s'est livré à la débauche ou qu'il a poussé jusqu'à l'excès la fatigue et les veilles ; quand il s'est abandonné à la colère ou à d'autres passions violentes, n'est-il pas naturel de penser que le sang de cet homme a dû nécessairement contracter, sous de pareilles influences, des propriétes actives, âcres ou inflammables ? Aussi, qu'arrive-t-il ? C'est que toutes les maladies qui surviennent dans des circonstances semblables sont produites ou du moins entretenues par la disposition préexistante ; de manière que les indications curatives, dans ce cas-là, ne doivent pas s'adresser

seulement à la maladie actuelle, mais aussi à la disposition antécédente. Les anciens, qui étaient fort soigneux de toutes ces choses, avaient donné des caractères pour reconnaître dans l'organisme les qualités premières et secondes qui le rendent propre à contracter une maladie; ils appelaient ces qualités des *intempéries*, et il y en avait avec ou sans matière, etc.

VIII. Une maladie est d'autant plus grave et plus longue, que la disposition d'où elle dépend date elle-même de plus loin ou se trouve plus profondément ancrée dans l'économie. C'est là une chose prouvée par l'expérience de tous les jours. Qu'observe-t-on, en effet, chez les personnes qui ne savent mettre de modération en rien, chez celles qui abusent de la débauche et du plaisir, des veilles, des fatigues, des passions de l'ame et de tant d'autres choses semblables? C'est que, chez elles, les maladies sont mille fois plus longues et plus dangereuses qu'elles ne peuvent l'être chez celles que leur modération naturelle met à l'abri de ces passions.

Ainsi donc, lorsque les renseignements du malade nous auront fait connaître la cause occasionnelle d'une maladie, cherchons d'abord à remonter par ce moyen jusqu'à la disposition morbide des fluides et des solides, après quoi, peut-être, il nous sera permis d'entrevoir quelque chose relativement à la nature des dispositions prédominantes, âcres ou acides, visqueuses, inflammables, coagulables, ou telle autre que vous voudrez.

Mais, afin de ne négliger aucun élément du diagnostic, il faut savoir, en outre, le tempérament naturel du malade, s'il est chaud ou froid, sec ou humide. Je me sers des mots anciens, car, en vérité, pourquoi en chercher d'autres, et disputer gravement sur des subtilités puériles? Si quelqu'un, cependant, tient absolument aux expressions modernes, il s'agira, pour lui, de déterminer si le sang est chargé de particules humides ou terreuses, de principes ignés ou de molécules fixes et inertes, toutes dénominations qui correspondent exactement aux vieilles qualités de la médecine antique.

Sous ce même titre du tempérament il faut considérer aussi l'état des parties solides; il faut voir si elles sont lâches ou

tendues, sujettes aux convulsions ou à l'atonie, exposées de près ou de loin aux impulsions du cœur ; si elles sont plus ou moins riches en vaisseaux sanguins, en fibres musculaires ou nerveuses, etc. Ce sont là autant d'éléments fort utiles pour arriver à mettre au jour l'intime disposition des parties, et chacun d'eux demande l'attention la plus sérieuse si l'on ne veut pas voir les médicaments devenir autant de dangers. Il faut, en effet, que la médication prenne toutes les formes et varie autant que peuvent varier les tempéraments organiques et les causes morbides antécédentes.

ARTICLE TROISIÈME.

De la cause prochaine des maladies, et des principales sources où on doit la chercher.

I. Après avoir développé la nature des causes procatarctique et dispositive, il ne nous reste plus à examiner que la cause *première* et *très-prochaine*, celle dont la présence entraîne nécessairement l'existence de la maladie, et dont l'extinction entraîne de même l'extinction des phénomènes morbides.

Or, c'est là cette question fameuse dont la solution, si longtemps cherchée, est encore de nos jours le triste drapeau autour duquel les factions médicales se livrent de si rudes combats ; et comme les plus hautes méditations de l'intelligence ne nous semblent guère en état de pénétrer les phénomènes qui se passent au-dedans de nous-mêmes, il faudra bien chercher quelque autre part une voie plus fidèle et plus sûre.

Il y a de très-savants hommes qui, las de fouiller en vain le mystère des causes *prochaines*, et désespérant de pouvoir déterminer jamais la nature du ferment hétérogène qui produit la maladie d'une manière immédiate, posèrent enfin ce principe que, pourvu que l'on pût, dans une maladie, s'assurer de bonnes indications et de bons remèdes, il importait infiniment peu que l'on ignorât la cause immédiate, inaccessible aux sens.

Or, ce principe a pour lui du moins l'expérience des empiriques. Ceux-ci, en effet, n'ont que des regards de pitié pour les savantes spéculations que l'école rationaliste a imaginées dans le but d'expliquer la cause prochaine des maladies ; néanmoins, il faut l'avouer, leurs petits secrets, pour la plupart du temps, guérissent tout aussi bien que les méthodes élégantes et les belles théories du rationalisme.

C'est la même chose pour les maladies épidémiques produites par une mauvaise constitution de l'atmosphère : tout le monde sait que la science est hors d'état de saisir, de déterminer la nature du miasme qui, dans ces sortes de maladies, vient empoisonner la circulation. Faut-il en conclure que nous ignorons de même les moyens d'étouffer les accidents produits par le germe funeste mais inconnu qui est la source de ces affections ? La conclusion serait fausse, car ces moyens on les trouve tous les jours et sans difficulté, quand on sait observer avec soin et prudence les résultats bons ou mauvais des divers agents thérapeutiques ; et s'il n'y a pas un seul médecin un peu sincère qui fasse difficulté d'avouer son ignorance relativement à la cause interne et immédiate des maladies, il n'y en a pas un non plus que cela empêche d'entreprendre chaque jour le traitement d'une maladie quelconque et d'obtenir des guérisons parfaites, en suivant simplement les méthodes consacrées par une longue expérience.

II. Quoi qu'il en soit, il est possible d'indiquer un certain nombre de moyens fort propres à jeter du jour sur la cause immédiate de chaque maladie.

Le premier moyen, c'est la connaissance des causes procatarctique et dispositive, dont nous venons de nous occuper tout-à-l'heure.

En second lieu, il existe un assez grand nombre de maladies dont la cause immédiate est palpable : l'eau, par exemple, dans l'hydropisie ; le pus, chez les empyématiques ; les productions pierreuses, chez les calculeux. Otez la cause, dans ce cas-là, et la maladie n'existe plus. C'est là, néanmoins, un résultat trop heureux pour qu'on puisse souvent s'y attendre : la cause immédiate, en disparaissant, n'emporte pas toujours

avec elle cette autre cause plus éloignée et tout-à-fait mystérieuse qui produit l'eau des hydropiques, le pus de l'empyème, le calcul des néphrétiques, et d'autres causes immédiates semblables; il faut alors quelques précautions dont nous parlerons plus tard.

Un troisième moyen pour s'éclairer sur la nature des causes immédiates, c'est l'observation des excrétions, celle des principes retenus dans l'économie et celle des autres phénophènes visibles, tels que les modifications de la langue, des yeux, de la face et des autres organes.

Un quatrième, c'est l'observation des bons et des mauvais résultats, c'est-à-dire la connaissance de la méthode curative appropriée à chaque maladie.

Un cinquième moyen, c'est de rechercher la nature elle-même des choses utiles ou nuisibles; car cela une fois connu, les sens ou la raison ont bientôt fait de nous dévoiler les derniers éléments de la cause immédiate.

Un sixième, c'est la transformation d'une maladie en une autre maladie de même espèce, ou d'une espèce différente.

Un septième, c'est la lésion des fonctions principales, telles que le pouls, la respiration, l'énergie ou la langueur des forces, etc.

Et enfin un huitième moyen pour découvrir les causes immédiates, c'est l'étude des symptômes morbides, de leur nature, de leur violence, etc.

III. Il est inutile de nous étendre sur les deux premiers moyens que nous avons cités; mais arrêtons-nous un instant sur ce qui concerne l'examen des excrétions et celui des principes retenus dans l'économie.

Il faut mettre aux premiers rangs, dans cette catégorie, les matières stercorales, l'urine, les crachats, la sueur, le vomissement, le sang tiré des veines; la coloration de la peau, celle des ongles, des yeux, etc.

Quant aux principes de l'urine, l'analyse chimique nous a mis à même de les connaître. C'est un sel ammoniacal qui, dans l'état naturel, constitue l'un de ses principaux éléments, et c'est à lui que les urines doivent leur coloration et leur

poids. Dans l'état morbide, au contraire, les sels varient dans leur nature et leurs combinaisons, presque autant que les maladies. On peut donc, en examinant l'urine et l'intensité de sa coloration, juger de l'abondance des sels qui les produisent ou de leur appauvrissement. Quand il survient chez quelqu'un une suppression d'urine mortelle, il se déclare d'abord une sorte de stupeur intellectuelle, du tremblement, un frisson général; viennent ensuite la fièvre, la paralysie et d'autres affections nerveuses, d'où il est facile de conclure quelles sont les maladies que peuvent produire les sels de l'urine quand ils sont en excès dans le sang. Si l'urine, dans une maladie aigüe, devient tout-à-coup légère et incolore, c'est un signe qui annonce du délire ou d'autres phénomènes cérébraux; on peut donc arriver à connaître la cause immédiate de ces sortes de maladies en connaissant la véritable nature des principes constitutifs de l'urine, et la science peut ensuite nous fournir les moyens d'y porter remède en nous apprenant ce qu'il faut opposer à ces principes.

On en peut dire autant des matières stercorales; leur coloration, leur odeur sont des signes qui permettent de découvrir la nature de la cause prochaine, ou, pour mieux dire, celle de la cause antécédente, dont la cause prochaine n'est qu'une conséquence immédiate. Si ces matières sont très-jaunes, ou plutôt vertes, noires, cela indique une abondance extrême de sels acides, âcres, vitrioliques; si, au contraire, elles sont blanches, copieuses ou liquides, c'est qu'il existe une certaine inertie dans le ferment des premières voies, ou bien les parties sulfureuses et salines, qui donnent aux matières stercorales leur coloration et leur odeur, ne s'y trouvent plus en quantité suffisante.

C'est la langue qui donne les renseignements les plus positifs sur l'état morbide du sang. Toutes les fois qu'elle se trouve comme inondée de saveurs acides, c'est que la constitution du sang ou celle des humeurs qui en dérivent participe à cette acidité; il en est de même pour les autres saveurs : une saveur salée indique dans les fluides un état de même nature; à une saveur amère correspond une constitution amère du

sang ou des humeurs ; toute sensation visqueuse, épaisse ou fade représente également une constitution semblable des fluides ; quand la langue est humide, la constitution l'est aussi ; quand elle est sèche, c'est qu'il existe dans le sang une diathèse sèche et inflammatoire. Enfin, je dois l'avouer, mon secret le plus sûr pour connaître l'état du sang, c'est l'étude des modifications de la langue. Si l'on réfléchit, en effet, au nombre infini de glandes et de papilles nerveuses qui offrent, dans cet organe, un libre passage aux manifestations du principe morbide ; si l'on considère ensuite que dans un trajet si rapide le principe dont nous parlons ne peut guère changer de physionomie, ce qui arrive souvent aux produits longuement ou lentement éliminés par les autres émonctoires, on comprendra facilement toute la confiance que l'on doit accorder aux modifications de la langue dans l'investigation des maladies. Tous les autres signes peuvent tromper, et ils trompent souvent ; les signes tirés de la langue trompent rarement, si même ils trompent jamais. Ainsi donc, si vous voulez m'en croire, ne quittez jamais un malade, quelle que soit sa maladie, sans avoir auparavant soigneusement examiné la langue ; mettez-y plus de soin encore, s'il est possible, dans tous les cas où vous aurez à craindre une inflammation interne ; la langue, dans ce cas-là, vous en avertira infailliblement, car, au plus léger soupçon d'inflammation, la langue devient sèche, et sa sècheresse augmente en proportion de l'inflammation.

IV. Tout ce que nous avons dit de l'urine et des matières stercorales peut s'appliquer à la sueur et au vomissement : dans l'un comme dans l'autre cas, la coloration, l'odeur, l'abondance et les autres conditions physiques peuvent servir à jeter du jour sur la nature des causes immédiates ou des causes antécédentes. L'étude du sang tiré des veines peut aussi nous amener au même résultat. Quand il est d'une couleur rutilante, c'est qu'il abonde en parties volatiles et inflammables ; quand il est d'une couleur trop foncée, noirâtre, c'est qu'il est plein de molécules fixes et terreuses. Dans l'inflammation des organes internes, et surtout dans la pleurésie aiguë, j'ai toujours vu se former à la surface des saignées une sorte de croûte

blanche et comme gélatineuse : cette croûte n'est, au fond, que la partie nutritive et chyleuse du sang, séparée de la masse, et coagulée par l'excès de la chaleur morbide et l'abondance des parties volatiles. Aussi, quand on traite des maladies de cette espèce, il faut comprimer l'excessive fermentation des fluides par les saignées répétées, les délayants et les adoucissants alcalins ; on ramène ainsi l'intime combinaison de l'élément rouge et de l'élément nutritif, qui constituent le sang, et l'on éteint dans son germe cette malheureuse disposition aux dissolutions inflammatoires. La consistance du sang est également un moyen propre à dévoiler la nature des principes qui y sont en excès. Les personnes en proie à une fièvre hectique ont le sang rutilant et peu coagulable ; elles sont en même temps maigres, colères ; leur sommeil est agité, etc. ; d'où l'on peut déduire que ce qui domine chez eux dans la masse des fluides, ce sont les principes âcres. Weppfer raconte qu'il a vu assez souvent, chez des personnes atteintes de fièvres continues ou de fièvres malignes, le sang devenu incoagulable conserver après la mort toute sa fluidité (1). Simon Paulli, dans son traité des *Fièvres malignes*, paragraphe II, prétend qu'il a vu sortir des veines, chez beaucoup de malades, un sang d'un rouge très-vif, tirant sur celui de la lobélie cardinale ou trachélium des Indes, et contenant fort peu de sérum : or, tous ces malades, ajoute Simon Paulli, couraient danger de la vie (2).

De nombreuses relations modernes confirment d'ailleurs la même chose pour la peste.

Je conclus donc que la couleur du sang, sa consistance et les autres modifications que peut présenter une saignée sont des moyens utiles pour éclairer la nature cachée de la cause prochaine.

V. Puisque nous en sommes sur la question du sang, nous dirons tout de suite qu'aucun médecin ne parviendra jamais à

(1) Weppfer (Jean-Jacques), né à Schaffouse en 1620, mourut en 1695, laissant une *Histoire de l'apoplexie*, un *Traité de la Ciguë* et des *Observations*.

(2) Simon Paulli, médecin naturaliste, naquit à Rostock, en 1603, et mourut en

guérir convenablement une fièvre, si, avant toute espèce de médication, il n'a commencé d'abord par s'assurer, autant que possible, dans quelles conditions fébriles se trouve le sang : s'il est, par exemple, trop agité, trop léger, inflammable; ou bien, au contraire, s'il est extrêmement coagulable, lent, putride. Il est tout naturel, en effet, que, dans des conditions si différentes, les indications curatives fournies par elles soient différentes aussi; s'il faut agir d'une certaine manière lorsque l'état du sang paraît tendre vers la dissolution, l'orgasme et l'ébullition extrême, il faut employer des armes toutes différentes lorsque le sang présente, au contraire, une tendance marquée vers la coagulation, la lenteur et la putridité; ce qui prouve de plus en plus combien est vaine la méthode qui attaque indifféremment toutes les fièvres au début par les purgatifs, afin de nettoyer, comme on dit, les premières voies ou le sang lui-même. Qu'est-ce que produit, en effet, cet aveugle emploi des purgatifs ? La fièvre redouble, ou bien elle prend un caractère de malignité; et c'est ce que peuvent observer tous les jours les galénistes eux-mêmes, qui font sonner si haut la méthode dont nous parlons.

Quand un accès d'hystérie va se déclarer, l'un des principaux signes qui l'annoncent c'est la couleur de l'urine, qui devient tout-à-coup légère et incolore, au lieu de citrine qu'elle était fort peu de temps avant l'accès. Nous savons ensuite que, chez les personnes en proie à une souffrance morale, l'urine perd également sa coloration, devient tout-à-coup pâle et aqueuse, et ne recouvre plus sa couleur primitive tant que dure l'affection morale. L'invasion d'un accès convulsif est toujours précédée aussi par une émission d'urine sans couleur, et les personnes qui sont sous l'influence d'une affection spasmodique rendent presque toujours une urine ténue, claire et abondante. Or, la conclusion que l'on peut tirer de tout

1680. Il fut médecin de Frédéric III, roi de Danemarck, et de Christiern V. Ce dernier prince lui donna, en outre, l'évêché d'Arhusen, devenu héréditaire dans sa famille. Il a écrit sur les fièvres malignes, sur les médicaments simples et sur la botanique de sa patrie.

cela, c'est que les sels de l'urine sont la source véritable des maladies dont nous venons de parler, ou du moins qu'ils les entretiennent.

On peut également trouver, dans la coloration de la peau, des signes et des avertissements utiles; si elle est blanche, pâle, jaune, noirâtre, sombre, etc., on en peut conclure qu'il existe dans les viscères ou dans le sang un excès d'éléments semblables.

VI. L'étude des résultats, bons ou mauvais, c'est-à-dire l'étude des méthodes curatives appropriées à chaque maladie est ensuite un quatrième moyen de reconnaître la nature des causes immédiates, ou du moins celle des causes antécédentes. Prenons, par exemple, les fièvres intermittentes : l'abus des fruits et l'usage immodéré de l'eau, en été, le froid et l'humidité, en hiver, amassent tour à tour des crudités dans la masse du sang et préparent ainsi la voie aux ravages des fièvres intermittentes de printemps et d'automne. Saignez ou purgez au début de ces fièvres, et vous les verrez doubler de violence ou prendre une mauvaise tournure. Voici leurs symptômes : froid, lassitudes, tremblement, chaleur douce, langue épaisse, soif modérée. Les médicaments qui réussissent le mieux sont les amers, les remèdes âcres, volatils, savonneux, alcalins, etc.; ceux qui ne font que du mal, au contraire, sont les sirops rafraîchissants, les aliments aqueux, les médicaments visqueux et froids, etc. La mauvaise nourriture et l'intempérance rendent les accès plus violents; la diète, au contraire, les adoucit. Si vous voulez, dès le commencement, couper ces fièvres au moyen des fébrifuges, vous ferez infailliblement courir à vos malades une foule de dangers, ainsi que nous l'avons répété souvent dans le cours de cet ouvrage. Tels sont les résultats observés dans le développement des fièvres intermittentes; d'où l'on peut conclure avec certitude que la cause prochaine de ces maladies consiste en quelque chose de crû, de visqueux et de coagulable, comme tout homme qui réfléchira peut s'en convaincre.

La goutte et la pierre sont généralement les tristes filles du vin, du plaisir et de la débauche; et le meilleur moyen pour

les combattre, c'est au contraire l'usage de l'eau et du lait, la tempérance, et, avant tout, les soins donnés au bon état de l'estomac. Or, tout cela, je crois, prouve que la cause immédiate de la goutte consiste en quelque chose de terreux, d'âcre et d'aigu, et que ce principe trouve en général un aliment malheureusement trop facile dans les conditions mauvaises dont nous venons de parler. D'un autre côté, la nature des conditions favorables est faite aussi pour prouver la même chose; car, si l'on veut émousser la violence des principes âcres, aigus et terreux, rien n'est plus propre à cela que l'eau et le lait, dont les éléments, à la fois souples et doux, glissent facilement dans les humeurs.

Il faudrait qu'on pût instituer une série de recherches semblables pour chaque maladie, pour celles surtout qui dépendent des causes inconnues, ou qui sont produites par des influences atmosphériques. De cette façon, en donnant d'abord quelques remèdes simples et sans danger, et en notant les résultats de ces remèdes, on finirait bien vite par avoir des notions certaines touchant la nature des causes immédiates et les moyens spéciaux que la nature emploie pour l'élimination de chacune d'elles. C'est surtout pour les maladies dont le principe est inconnu, c'est au début d'une épidémie, ou dans les cas de maladies sporadiques nombreuses, qu'il faudrait tenir cette conduite; car il est à peu près impossible alors d'épargner à beaucoup de malades les dangers les plus graves, jusqu'à ce que l'observation attentive des résultats thérapeutiques ait enfin fourni au médecin des méthodes appropriées au caractère de ces maladies.

VII. Un cinquième moyen, peu différent de celui que nous venons d'examiner, peut encore nous diriger dans la recherche des causes prochaines : je veux parler de la nature elle-même des médicaments utiles ou nuisibles. Le lait, par exemple, est généralement regardé comme le principal moyen à employer dans les fièvres lentes. Quels sont maintenant les éléments constitutifs du lait? Ce sont : le *caseus*, le *beurre* et le *serum*. Or, le caséus et le beurre sont formés eux-mêmes de principes doux, obtus, alcalins, sulfureux, etc.; il faut donc que les

principes morbides du sang, dans les cas de fièvre hectique, soient doués de propriétés toutes contraires, et qu'ils soient âcres, aigus, durs, etc.

Dans les fièvres intermittentes, rien de plus utile que les substances amères, âcres, lixivielles, alcalines, dont les éléments sont rudes, aigus, sulfureux, etc. Donc le principe morbide, dans ces sortes de fièvres, est constitué par une matière visqueuse, épaisse et inerte.

Il faut, pour les fièvres ardentes, des médicaments différents; ce sont les émulsions de semences, les boissons abondantes, les acidules, les anodins, toutes substances dont les éléments sont doux et aqueux, et l'activité assez faible. Donc, le principe qui produit la fièvre ardente est une substance volatile, aiguë, âcre et impétueuse.

Il y a des fièvres de longue durée et des maladies chroniques où l'on retire les plus grands avantages de quelques médicaments que leur austère amertume range à peu près dans la classe des astringents. Tels sont, par exemple, le quinquina, la tormentille, la racine de quintefeuille, l'alun, les préparations chalybées, l'écorce de frêne, le sulfate et le tartrate de fer, et d'autres médicaments, dont l'action dépend surtout de leur caractère astringent. Comme c'est là une vérité prouvée par l'observation, on peut en conclure hardiment que l'espèce de fièvres dont nous parlons est produite par le relâchement, l'atonie des parties fluides et solides, et qu'elle n'est pas, comme on le croit généralement, le résultat de certaines obstructions que l'imagination ne manque jamais de trouver dans quelques viscères. C'est pour cela que les substances puisées dans la classe des médicaments amers, styptiques et légèrement spiritueux, en donnant aux fibres plus d'énergie et de ton, mettent l'organisme en état de braver l'orage que va exciter le principe fébrile, l'empêchent lui-même de se fixer nulle part, et chargent les organes sécrétoires, convenablement fortifiés, d'en débarrasser l'économie.

VIII. Lorsque la sueur est nécessaire, et que rien cependant ne peut réussir à la provoquer, saignez, et la sueur viendra, surtout si l'obstacle n'a d'autre cause que la turgescence des

humeurs et leur gène dans les vaisseaux. Je connais un hypochondriaque qui éprouve de temps à autre un accès subit d'asthme suffocant, avec tension du ventre et borborygmes. Dès qu'on m'appelle auprès de lui, je fais faire une saignée du bras, et là saignée est à peine faite que tout disparaît à la fois, l'asthme, la tension du ventre et les menaces de suffocation.

Une chose que j'ai vue très-souvent, c'est que les coliques nerveuses opiniâtres, produites, ce semble, par l'orgasme des esprits, guérissaient avec promptitude et facilité à la suite d'une saignée et de tisanes calmantes légères.

Je sais, également, que rien n'égale une saignée faite sur-le-champ, dans le cas d'apoplexies sanguines. J'entends par-là celles qui sont produites par un engorgement des vaisseaux du cerveau, avec rougeur de la face, turgescence des veines, etc. Ceux qui traitent indifféremment toute sorte d'apoplexies, sanguines ou séreuses, par les purgatifs, les vomitifs et les spiritueux, sans se donner la peine de commencer d'abord par la saignée, dans les cas d'apoplexies sanguines, tous ces médecins-là auraient eux-mêmes besoin qu'on leur donnât un peu d'ellébore. J'ai guéri fort heureusement, en trois jours, par la méthode suivante, une femme de soixante ans atteinte d'hémiplégie et de paralysie de la langue. Je fis faire d'abord une saignée de trois cents grammes, du côté paralysé, après quoi je fis prendre à cette femme la mixture suivante :

Eau distillée de pivoine et de chardon bénit, de chaque	90 gram.
Ammoniaque,	12 gouttes.
Poudre de crâne humain et d'antimoine diaphorét., de chaque	1 gram. 50 cent.

M. et buvez.

Je fis faire sur l'épine dorsale tout entière et le côté paralysé des onctions et des fomentations chaudes avec un mélange d'huile de renard et d'esprit de vin : en même temps, elle gardait dans sa bouche, aussi longtemps que possible, un gargarisme fait avec une décoction de gui de chêne, édulcorée avec oxymel scillitique. Au bout de trois jours à peine,

comme je l'ai dit plus haut, cette femme était parfaitement guérie.

Qu'y a-t-il à conclure de toutes les observations que je viens de rapporter ? C'est que, d'abord, les diverses maladies dont il a été question avaient toutes la même origine ; je veux dire une oppression, une sorte d'étranglement des humeurs ou des esprits dans un organe ou dans l'autre ; et, en second lieu, c'est que rien n'est propre à dissiper des engorgements de cette nature comme la saignée faite sur l'organe malade ou du moins près de lui. La saignée, dans ce cas, fait des prodiges, et l'on ne peut assez admirer la merveilleuse propriété qu'elle a de remettre en mouvement le sang qui s'arrête ou qui va s'arrêter, d'affaiblir son éréthisme et de lui rendre sa fluidité primitive. Le feu vital, alors, a plus d'espace, et, au lieu de s'éteindre, il ne fait que s'allumer davantage, excité sans cesse par l'énergique action du cœur, la source et le mobile de toute circulation.

Ainsi donc, d'après la mécanique et d'après une chose bien autrement importante que la mécanique elle-même, l'expérience, il est prouvé que la saignée peut dissiper, dès le début, la stase des humeurs, et éteindre en quelques instants l'orgasme des fluides.

IX. En sixième lieu, la transformation d'une maladie en une autre maladie de la même espèce ou d'une espèce différente est encore un moyen de reconnaître la nature de la cause prochaine. C'est ce que n'ignorait point l'illustre Baillou, quand il disait, dans sa treizième *Consultation* : « Si le père de « la médecine voulait qu'on observât si attentivement la « succession des maladies, c'est qu'il savait que, dans les ma- « ladies de longue durée, il se trouve toujours une foule de « symptômes dont la trompeuse apparence peut jeter dans « l'erreur le médecin le plus instruit lui-même, et que ces « maladies peuvent naître l'une de l'autre, s'enchaîner enfin « comme des générations qui se succèdent. »

Tel est le sentiment de ce grand homme.

Les douleurs articulaires se changent très-facilement en douleurs abdominales ; donc, celui qui connaît la cause prochaine des unes connaît la cause prochaine des autres.

Tous les calculeux deviennent facilement ictériques, *et vice versà ;* donc, la connaissance de la cause immédiate, dans un cas, entraîne nécessairement la connaissance de la cause immédiate dans l'autre.

Une dartre répercutée ou mal guérie peut devenir la source d'une foule de maladies très-graves, telles que le crachement de sang, l'apoplexie, l'hydropisie, les longues fièvres, etc. On trouve au livre des *Epidémies* d'Hippocrate une excellente observation d'hydropisie due à la cause dont nous parlons. Voici cette observation : « Il y avait à Athènes un homme « couvert de dartres; cet homme alla se faire guérir à Mêlos, « où il y a des bains chauds. Les dartres disparurent, en effet; « mais, quelque temps après, il se déclara une hydropisie « dont il mourut. » — *Epidém.,* V, 9.

Il n'est pas rare de voir succéder la fièvre ou la cécité à la répercussion des dartres, et Sennert en cite un exemple dans sa *Pratique médicale,* IIIe partie, section IIe, chap. 44. « Un « enfant, dit-il, fut guéri de la gale au moyen de pommades « et de frictions; la fièvre le prit et il devint aveugle; après « quoi l'épilepsie se déclara, et l'enfant mourut. »

Quand il arrive une éruption dartreuse chez une personne atteinte de fièvre quarte, c'est un bon signe ; car la fièvre quarte, dans ce cas-là, ne durera pas longtemps, et l'éruption elle-même disparaîtra quelque temps après, sans qu'on ait besoin de faire aucune espèce de remèdes. C'est là un fait d'expérience.

Ainsi, toutes les fois que l'on connaît la cause prochaine de la maladie primitive, on connaît également la cause immédiate de la maladie secondaire. Les démangeaisons, l'âpreté de la peau, le genre de vie, le traitement, tout cela nous permet de conclure que la cause prochaine et immédiate des dartres consiste en un principe âcre et muriatique mêlé à des sucs qui peuvent être visqueux ou ténus. Il est donc très-probable que les maladies qui succèdent à ces éruptions ont la même origine, la même cause prochaine que ces éruptions elles-mêmes.

On peut voir dans tous les livres de médecine une foule de

transformations morbides semblables, et nous y renvoyons le lecteur.

X. La lésion des principaux organes ou de leurs fonctions est un septième moyen pour arriver facilement à la connaissance des causes immédiate et antécédente.

Les battements de cœur ont presque toujours pour cause un obstacle quelconque vers cet organe. Nous avons fait l'autopsie d'un certain nombre de personnes mortes dans les hôpitaux à la suite de palpitations, et presque toujours nous avons trouvé dans les ventricules, ou aux alentours, des polypes, des anévrismes, des ossifications, des caillots de sang très-considérables, des concrétions calcaires, des vers ou autres obstacles semblables. Nous nous rappelons, entre autres, un vieillard de soixante ans, mort de battements de cœur à Padoue; nous trouvâmes dans l'aorte ascendante, près du cœur, un anévrisme énorme, et dans la cavité même de l'anévrisme un polype de la grosseur d'un œuf d'oie. Les battements de cœur ne sont point, du reste, la seule maladie où nous ayons rencontré les lésions dont nous venons de parler; nous en avons trouvé de semblables dans d'autres maladies du poumon et du cœur, dans l'asthme, par exemple, dans l'intermittence du pouls et dans quelques autres maladies semblables. Puisque nous en sommes sur ce chapitre, nous donnerons, en passant, un signe diagnostique dont l'importance et la vérité nous semblent démontrées par de très-nombreuses autopsies : toutes les fois que l'affection du cœur reconnaît pour cause une lésion organique, telle qu'un polype, un anévrisme, etc., les souffrances du malade sont continues, incessantes; la face est pâle, ou bien elle présente quelque autre coloration morbide; il se manifeste enfin une foule de symptômes très-graves qui, généralement, tiennent un peu de l'hydropisie. Toutes les fois, au contraire, que l'affection du cœur a pour cause une matière fluide, âcre et irritante, le malade ne souffre que par intervalles, et surtout sous l'influence des vents du sud ou des ébranlements de l'ame; le teint est naturel et les accès ne sont ni très-violents, ni très-longs. Cherchons donc avec attention l'organe

où apparaissent constamment les principaux symptômes, et soyons sûrs que là est le siége de la maladie.

Qu'est-ce que le corps humain ? Un faisceau de fibres mêlées de mille manières, enchaînées l'une à l'autre et se mouvant sous l'impulsion d'un fluide qui semble tenir, dans l'économie, la place du ressort en mécanique; admirable unité de structure, d'où viennent ces sympathies de l'organisme célébrées par le grand Hippocrate sous des noms variés : *consensus unus, conspiratio una, consentientia omnia.*

Quand nous parlons de ces étonnantes sympathies organiques, ce n'est pas que nous veuillons défendre le vieux système des vapeurs qui s'élèvent d'un organe vers un autre, système complètement abandonné par les modernes. Pour nous, toute sympathie est le résultat direct de l'une des causes suivantes :

D'abord, la contiguité des organes, comme cela se voit entre la plèvre et le diaphragme, la vessie et le rectum, etc.

En second lieu, la communication des vaisseaux, et il y en a de plusieurs sortes : celle qui fait un tout de chaque système, veineux, artériel, nerveux, et ainsi de suite (1), et celle qui unit ensemble des organes voisins, comme fait le canal cholédoque pour le foie et l'intestin.

La troisième cause enfin d'où je fais dépendre les sympathies organiques, c'est l'analogie et la continuité des substances, telle qu'on l'observe, par exemple, d'une façon merveilleuse, entre toutes les parties membraneuses de l'économie. C'est cette connexion admirable qui produit, dans les opérations vitales, une suite de phénomènes si prodigieux, si incompréhensibles, que l'homme n'a souvent qu'à s'humilier devant le mystère où s'enveloppe la nature.

Si l'on admet une fois cette sympathie nécessaire, les signes fournis par des organes éloignés ne peuvent plus devenir pour l'intelligence, lorsqu'elle poursuit la recherche des causes prochaines, une source d'illusion et d'erreur; mais il n'en

(1) Dans le système physiologique de Baglivi, les nerfs n'étaient que des canaux au même titre que les lymphatiques, les veines et les artères. On subissait, quoi qu'on en eût, la grande influence de Descartes.

faut pas moins apporter dans cette recherche toute l'attention possible, car c'est d'elle seule que dépend pour nous la connaissance plus ou moins prompte, plus ou moins facile des obscurs phénomènes qui semblent se passer sur les limites de la nature; et cette attention est plus spécialement nécessaire encore lorsque l'action d'une cause morbide s'exerce sur des organes revêtus, pour ainsi dire, de fonctions publiques, tels que le cœur, par exemple, le poumon, le cerveau, le système nerveux, dont les souffrances, presque toujours, se traduisent par des symptômes qui sont exactement les mêmes. Or, c'est ce qui se voit tous les jours, surtout dans les fièvres malignes, dont le foyer s'allume tantôt sur un organe, tantôt sur l'autre, si bien que l'investigation des lésions fonctionnelles devient alors pour le médecin le seul moyen de s'y reconnaître.

Tout cela, du reste, ne regarde que le siége des causes immédiates; pour ce qui est de leur nature, il en faut revenir aux paragraphes précédents.

XI. Il y a enfin un huitième moyen qui nous semble propre à éclairer la nature des causes prochaines : c'est l'étude des symptômes qui précèdent ou accompagnent une maladie; c'est l'observation de leur caractère, de leur violence, de leur mode d'invasion, des rémissions enfin, ou des exacerbations qu'ils présentent sous l'influence des médicaments.

Les personnes frappées d'apoplexie séreuse ont la face pâle, elles sont ensevelies dans une sorte de sommeil de plomb, le pouls est petit; les vomitifs leur font beaucoup de bien, ainsi que les purgatifs; la saignée, au contraire, leur fait beaucoup de mal, etc. De tout cela, on peut déduire que cette espèce d'apoplexie reconnaît pour cause immédiate quelque principe visqueux, lent et épais.

Dans les cas d'apoplexie sanguine, au contraire, la face est extrêmement rouge, les artères et les veines de la tête sont gonflées, le *sopor* est moins lourd, le pouls moins faible; la saignée diminue le mal, un vomitif l'aggrave, ainsi que tous les moyens énergiquement perturbateurs. La conclusion que l'on peut tirer de cet ensemble de symptômes, c'est que la cause

qui les produit consiste en de certains obstacles qui embarrassent, dans le cerveau et les parties voisines, la circulation du sang, celle des esprits ou des autres fluides qui s'y précipitent et s'y entassent.

Dans la colique bilieuse, on voit survenir tous les jours une aphonie ou une raucité de la voix qui dure quelquefois aussi longtemps que la maladie elle-même. Or, on observe souvent cette même raucité de la voix dans les fièvres bilieuses ; d'où on peut déduire avec raison que, dans la plupart des maladies, l'aphonie et la voix rauque sont des motifs suffisants pour nous faire soupçonner que la cause prochaine de ces maladies doit être la bile ou quelque principe âcre, volatil et sulfureux. Il n'est pas rare non plus que cette espèce d'aphonie soit le présage de convulsions épileptiformes, dans les cas de colique.

Il y a des douleurs qui reviennent périodiquement, comme une fièvre intermittente. Si vous en rencontrez de semblables, soyez sûrs que la cause prochaine dont elles dépendent est étrangère à l'organe où naît la douleur. J'ai vu souvent, dans les cas de cette nature, échouer toutes les médications ordinaires, tandis qu'un doux purgatif, administré trois heures avant l'accès, enlevait rapidement et facilement la douleur, surtout quand la scène se passait vers le bas-ventre. Du reste, toute espèce de douleur périodique en fait autant, et les purgatifs, administrés chaque jour de la même manière, ont bientôt fait de les éteindre.

Les abcès cachés du foie se trahissent quelquefois par d'intolérables douleurs à la cuisse et au mollet, douleurs qui ne cèdent à aucune médication. On pourrait citer à l'appui de ce principe l'autorité d'un grand nombre de médecins ; nous ne citerons que celle de l'illustre Houllier, qui s'exprime en ces termes : « J'ai eu deux ou trois fois l'occasion de faire une ob-« servation singulière ; il s'agissait de douleurs intolérables de « la cuisse et du mollet, et ces douleurs bravaient tout, fomen-« tations, onctions, cataplasmes. Les malades moururent ; je fis « à la cuisse de profondes incisions, et il s'en échappa sur-le-« champ un pus pâle et séreux qui remplissait les intervalles « musculaires et la grande veine. Je voulus remonter jusqu'à

« la collection purulente ; pour cela, j'ouvris l'abdomen et j'y « trouvai le foie converti en un vaste abcès rempli de suppu- « ration putride. Ceux qui sont atteints d'une maladie pareille « sont infailliblement dévoués à la mort. » — Houllier, *Comment.* sur les *Coaq.*, p. 348.

On trouve en outre quelques faits semblables dans les Commentaires de Jacot sur les *Coaques* et dans les Observations de Bauhin, avec des planches anatomiques.

Voilà ce que nous avions à dire sur la manière de rechercher la cause prochaine des maladies ; nous n'avons fait qu'effleurer sans doute, dans la mesure de nos forces, les traits principaux de cette grande et utile question, mais le temps nous manque ; et si, plus tard, nous ne pouvons la traiter à fond, nous nous en remettrons de ce soin à l'ardeur plus heureuse de nos successeurs.

CHAPITRE X.

Des moyens d'établir de bonnes indications thérapeutiques.

I. Après avoir tracé l'histoire des maladies au moyen de leurs phénomènes et de leurs causes, la tâche du médecin n'est pas finie ; il a besoin, comme auparavant, de toute son active patience, s'il veut tirer de cette histoire de bonnes indications curatives, c'est-à-dire une méthode thérapeutique sûre et constante. Il faut l'avouer, en effet, la base véritable de la pratique, ce sont les indications ; celles-ci une fois trouvées, les médicaments s'offrent d'eux-mêmes ; le dernier garçon apothicaire sait parfaitement bien que la rhubarbe purge, qu'on fait suer avec l'antimoine, uriner avec les cloportes, etc.; mais de savoir quand il faut purger, quand il faut exciter la sueur et

comment il est bon de le faire, voilà ce qui exige des méditations profondes et une longue expérience. « Quand une chose « soulage, dit le père de la médecine, c'est qu'elle a été admi- « nistrée à propos. » — *De Arte,* 5. — On peut juger après cela du degré de confiance que méritent les médecins qui remplissent de formules et de recettes des ouvrages où l'on trouve à peine un mot des indications ; et celles que l'on y trouve, ce n'est guère à la nature elle-même, c'est au délire des théories qu'on est allé les demander.

II. S'il y a, en médecine, quelque chose qui ait plus spécialement besoin de réformes, ce sont certainement les indications. Fondées toutes sur de trompeuses hypothèses, les indications ne sont plus aujourd'hui que la vaine image des théories les plus vaines. Voyez les galénistes : comme ils n'admettent aucune cause morbide en dehors de leur quaternaire humoral, leur merveilleuse utopie les suit nécessairement au chevet du malade. On les appelle : la première occupation qu'ils se donnent, c'est de déterminer entre ces quatre humeurs quelle est l'humeur peccante. Il faut, pour y arriver, beaucoup de questions, beaucoup de raisonnements ; mais ils en viennent à bout. L'humeur peccante une fois déterminée, toute la science des galénistes n'a plus qu'une chose à faire : il s'agit seulement de préparer l'évacuation de cette humeur et de l'opérer. Et cela ne se fait pas seulement une fois ou deux fois, on y revient tous les jours dans une même maladie ; c'est un cercle où les indications se succèdent, mais ne finissent pas. Donnons un exemple :

Il y a pour les galénistes une théorie démontrée : c'est que la fièvre tierce vient de la bile. Ceci une fois posé, il n'y a plus pour eux qu'une indication, qui consiste seulement à évacuer la bile peccante au moyen d'une série de purgatifs. Or, nous l'avons observé bien souvent, on a beau évacuer alors une quantité de bile énorme, la fièvre n'en est que plus violente ; elle était simple, elle devient double ; elle était double, elle devient chronique ou même enfin mortelle. Aussi, toutes les fois que je lis des observations recueillies par des galénistes, dans le cours des deux derniers siècles, quand je les vois aban-

donner enfin comme incurables des tierces simples, que leurs préparations et leurs interminables purgatifs avaient fini par faire durer des années entières, il m'est impossible d'admirer comme je le voudrais le prodigieux aveuglement de ces hommes.

Mais, à propos de la fièvre intermittente, voici deux considérations bien propres à renverser le fragile édifice des indications galéniques.

La première repose sur une découverte faite de nos jours : je veux parler du quinquina et des autres fébrifuges artificiels, dont l'administration, quand elle est faite avec prudence et dans les conditions convenables, suffit toujours pour éteindre une fièvre intermittente quelconque, et sans qu'il soit besoin d'y mêler ni préparation ni évacuation d'humeurs.

La seconde repose sur l'expérience journalière de tous les médecins. Cette expérience prouve que les purgatifs administrés au début des fièvres intermittentes ne manquent jamais de redoubler ces fièvres ou d'en exalter les symptômes, et, si l'on y revient souvent, ils en font des maladies chroniques et même des maladies mortelles.

D'après cette manière d'entendre les indications dans la fièvre intermittente, on peut juger de ce que les galénistes ont fait pour tout le reste des maladies, et comprendre en même temps l'immense danger qu'il peut y avoir à puiser les indications curatives à des sources fausses et mauvaises. Quant à nous, sans respect pour les quatre humeurs et pour la vaine influence qu'on leur attribue sur la génération de toutes les maladies, nous pouvons le dire, nous en guérissons un grand nombre avec des remèdes bien légers, et quelquefois même sans aucune espèce de remèdes.

III. Les modernes voulurent tourner l'écueil où l'école galénique avait fait naufrage ; ils en trouvèrent d'autres plus dangereux, et vinrent y échouer. Le triste exemple des galénistes était là, cependant, pour leur prouver que la médecine, sans l'observation, pouvait devenir peut-être un art plus élégant et plus commode, mais à la condition de ne jamais faire un pas ; l'exemple fut perdu : on voulut sacri-

fier au goût du siècle, et l'on alla demander la cause de toutes les maladies au triste fantôme de l'acide ou de l'alkali : c'était un délire, mais on ne consulta que lui ; l'alkali et l'acide avaient fourni les causes, ils fournirent encore les indications curatives ; on ignorait bien, il est vrai, quelle espèce d'acide produisait chaque maladie, et quelle espèce d'alkali la guérissait, mais le principe général parut suffisant.

Combien tout cela était fragile ! L'expérience ne prouve-t-elle pas tous les jours que l'homme a mille moyens d'être malade ; que toute maladie est le résultat d'une *spécialisation* des humeurs, différente pour chaque maladie, et qu'il est impossible de renfermer un si grand nombre de causes morbides dans le cercle étroit des quatre humeurs, même en y joignant l'acide et l'alkali ? A-t-on le droit de ne compter pour rien les quatre principes des méthodiques, l'amer, l'âcre, le relâchant et l'astringent, ou, si l'on veut, le principe coagulant, le dissolvant, l'austère et le salé ? Faut-il, enfin, laisser de côté cent autres principes de même nature ?

Il y a des maladies, et en grand nombre, qui n'ont pas d'autre cause qu'une sorte de modification dans la texture naturelle ou dans l'arrangement des parties élémentaires qui constituent l'une des humeurs de l'économie ; cette modification elle-même peut être le produit d'une influence externe, mais elle peut dépendre aussi d'une agitation intestine, d'une action réciproque des solides sur les fluides, en vertu de laquelle tout change dans les molécules élémentaires, le mouvement, la forme et les rapports ; et c'est là une source abondante de maladies. Or, dans ce cas-là, qu'importe la nature des médicaments ? Chauds ou froids, acides ou alcalins, doués de vertus semblables ou de vertus contraires, administrés à l'intérieur ou bien à l'extérieur, pourvu qu'ils soient en état de rendre aux fluides ou aux solides le ton et l'arrangement qu'ils ont perdus, soyez sûrs qu'ils sont parfaitement propres à guérir l'espèce de maladie dont nous parlons.

C'est là ce qui explique une anomalie singulière, dont nous sommes témoins à chaque pas. On voit tous les jours, par

exemple, une seule et même maladie céder également bien à des médicaments chauds et à des médicaments froids ; à des remèdes et même à des méthodes absolument contraires. D'un autre côté, l'eau de Spa, dont la juste réputation est faite depuis si longtemps, dans les cas de suppressions de règles, l'eau de Spa, disons-nous, au témoignage de Henri de Heers, est encore le plus sûr et le meilleur moyen d'arrêter les pertes, ou de modérer l'écoulement exagéré des règles. On en pourrait dire autant, du reste, de la plupart des autres remèdes.

En présence d'un si grand nombre de faits, il nous est impossible de ne pas croire de plus en plus à la nature médicatrice ; les aliments les meilleurs sont à la fois des principes de mort et des principes de vie ; on en peut dire autant du mouvement de nos humeurs : celles-là mêmes qui ont produit la maladie parcourent d'abord le cercle qui leur est prescrit ; après quoi, si rien ne vient déranger l'habituelle régularité de leur marche, elles finissent par devenir, au contraire, des causes et des gages de santé.

Faisons, en passant, une réflexion qui peut ici trouver sa place :

Si un médecin veut construire un nouveau système, s'il veut établir que les médicaments agissent en vertu de propriétés nouvelles et imaginaires, son hypothèse, quand on l'appliquera, guérira tout aussi bien les malades ou les tuera tout aussi malheureusement qu'une foule d'autres hypothèses qui passent pour beaucoup plus solides, car ce ne sont pas les théories qui guérissent, ce sont les médicaments ; et presque toujours ils le font sans produire aucune évacuation sensible, mais seulement en rendant aux éléments de l'organisme l'énergie et le ton qu'ils avaient perdus.

IV. Il existe un grand nombre de maladies qui, produites d'abord par de très-petites causes, prennent bientôt un aspect fort grave et se guérissent aussi sans évacuation sensible. Telles sont les morsures de vipères ; tel est le mal de mer, cette affection si singulière et si pénible, que l'odeur seule de la mer ou d'un navire peut sembler mettre un homme aux portes du tombeau ; telles sont encore les maladies produites

par la simple vue d'une chose qui fait horreur, les affections causées par des passions morales, tant d'autres maladies enfin qui tous les jours se manifestent chez l'homme sans qu'on puisse montrer, à sa sortie ou à son entrée, le principe matériel qui en serait la source; tout se réduit à une sorte d'action extérieure ou bien à l'ébranlement énergique de l'imagination.

Nous venons de voir des maladies considérables produites par une très-faible cause, quelquefois même par des causes insaisissables et absolument en dehors de l'organisme; or, d'un autre côté, il y a des maladies tout aussi graves, que l'on voit guérir en un instant sans que l'on puisse saisir non plus la moindre évacuation, mais qui disparaissent sur-le-champ par le seul fait d'un changement quelconque dans les rapports, la texture, la forme ou les autres propriétés des principes fluides qui sont la cause de la maladie. C'est ainsi que l'on voit des fièvres quartes, et même d'autres affections graves, guérir tout-à-coup sous l'impression d'une terreur soudaine, ou bien céder, sans évacuation aucune, à l'application externe de remèdes spécifiques, ou même à de simples changements d'air. Quant à cette influence de l'atmosphère, c'est une observation que nous avons faite souvent à Rome, et tout récemment encore chez un de nos meilleurs amis. S'il va passer quelque temps à Naples ou dans les environs, il se trouve atteint sur-le-champ de sciatique et d'hémorrhoïdes : rien ne peut le guérir ; mais, s'il peut mettre le pied à Terracine, dans la campagne de Rome ou à Rome même, ses maux disparaissent comme par enchantement.

Les médecins chinois et indiens guérissent une foule de maladies par l'application du moxa et l'acupuncture; si, même, il en faut croire Guill. Ten-Rhyne, dans son *Traité de l'Arthrite,* ils enlèvent d'une manière merveilleuse certaines fièvres intermittentes par la seule cautérisation du talon (1).

(1) La cruelle épidémie indienne qui, depuis vingt ans, menace ou ravage l'Europe, peut bien être une excuse suffisante pour qu'on puisse rappeler ici que les médecins du Bengale combattent également par la cautérisation profonde du talon le choléra des bouches du Gange, ainsi qu'on peut le voir dans l'ancien Recueil des *Lettres édifiantes et curieuses.*

En voilà bien assez, sans doute, pour prouver d'une manière évidente ce que nous avons dit déjà, que l'homme a mille moyens d'être malade, et que la guérison des maladies, aussi bien que leur génération, est un phénomène merveilleux qui se passe bien au-delà de notre intelligence. « La « nature, en effet, comme le dit l'illustre vieillard, n'a pas be- « soin de méditations pour s'ouvrir elle-même la voie qu'elle « veut suivre; elle n'a besoin de rien apprendre pour faire ce « qui doit être fait. » — *Epidém.*, VI, v, 1. — Il faut donc avoir perdu toute sagesse et n'avoir aucune idée des choses, pour réduire aux quatre humeurs, à l'acide et à l'alkali l'infinie variété des causes morbides.

V. Qu'est-ce que la vie ? On n'en sait rien, dit Pline; mais faut-il dire nous-même ce que nous en pensons ? On ne sait pas davantage, on sait moins encore peut-être ce que c'est que la maladie, car jamais l'esprit de l'homme ne saisira l'élément primordial et immédiat qui la produit. Au milieu de si épaisses ténèbres, où donc aller puiser maintenant les indications curatives ? Quant à moi, je ne vois que le témoignage des sens qui puisse jamais nous en fournir : épions donc la nature avec une patience opiniâtre; étudions la marche qu'elle suit pour produire les maladies, pour opérer la coction et la séparation des humeurs peccantes; ne perdons jamais de vue la considération des moyens utiles ou nuisibles, et nous pourrons établir ainsi une méthode thérapeutique exactement calquée sur les procédés de la nature elle-même.

Or, quel doit être, en tout ceci, le rôle de la raison, cette raison si fastueusement exaltée par les médecins ? Son rôle est de se mettre au service de l'empirisme, pourvu qu'on entende par ce mot l'empirisme studieux et instruit, l'empirisme imprégné d'observation et dirigé lui-même par le flambeau de l'intelligence. Mais, quant aux théories, si les ressources qu'elles nous offrent peuvent enfler un instant l'espérance de l'homme, ce n'est pas pour longtemps : notre siècle a vu naître l'une sur l'autre d'admirables découvertes en anatomie comme en physiologie; où est le médecin qui osera dire que son siècle a découvert en même temps des in-

dications curatives plus solides ? On se disputait autrefois sur les causes des maladies et les indications thérapeutiques ; où est le médecin qui osera dire qu'on s'accorde mieux depuis ces belles découvertes ?

Ainsi donc, la seule chose qui puisse faire avancer la pratique médicale, c'est la pratique elle-même ; et nous pouvons, à cet égard, invoquer l'autorité de Sydenham, le plus profond observateur qui ait paru depuis le temps d'Hippocrate. Dans un endroit de son ouvrage, où il examine les causes cachées des fièvres, voici ce que dit ce grand homme : « Une chose « dont je suis sûr par quantité d'observations très-exactes, « c'est que les maladies épidémiques, surtout les fièvres con- « tinues, diffèrent tellement l'une de l'autre, que la même « méthode qui aura sauvé les malades une année les tuera « peut-être l'année suivante. » — Sydenham, *OEuvres,* sect. I, ch. II, n° 10.

Et, quelques lignes plus loin, il ajoute : « Ainsi donc, à « moins que je n'y apporte une attention extraordinaire et des « précautions infinies, il est à peu près impossible que les « deux ou trois premiers malades qui se confient à mes soins « ne courent pas les plus grands dangers ; mais une fois que « j'ai bien pénétré la nature de la maladie, je vais droit à elle « et je l'attaque avec confiance. » — *Ibid.*

Ainsi donc, perdus comme nous le sommes au milieu d'un océan d'incertitudes et de ténèbres, tâchons de nous faire une théorie sûre et fidèle, qui nous fournisse tout naturellement les indications les plus solides. Il n'y a qu'un seul moyen d'éviter l'erreur, c'est de s'entourer, avant tout, d'une longue série d'observations ; ces observations, il est vrai, ne nous apprennent que la marche des maladies et leur développement ; mais on arrive ainsi à pénétrer leur caractère, après quoi on déduit sans difficulté les indications curatives.

VI. Au commencement des maladies aiguës, nous n'employons jamais les purgatifs ni les diaphorétiques ; au début des intermittentes, nous n'employons également les purgatifs qu'avec une réserve extrême. Plus tard, un peu, nous mettons de côté les pompeuses préparations qu'on emploie d'ha-

bitude, et toute notre attention se concentre sur l'état de la fermentation fébrile ; nous cherchons à voir si elle languit ou s'exagère, ouvrant ainsi la voie à des coagulations dangereuses ou à des dissolutions fatales, qui sont ensuite autant d'obstacles à la coction ou à l'épuration des humeurs peccantes. Si nous trouvons la fermentation languissante, nous essayons de la ranimer au moyen des spiritueux et des diffusibles; si nous la trouvons exagérée, nous en modérons l'impétuosité, au moyen des incrassants et des rafraîchissants; et nous continuons d'agir ainsi, tant que nous ne voyons pas les humeurs fébriles amenées au degré de mouvement nécessaire pour opérer l'épuration de la matière morbide et sa précipitation à l'époque convenable et par les voies habituelles, c'est-à-dire par la sueur, l'urine, les garderobes, etc.

Telle est la conduite que nous tenons dans les fièvres, et nous n'agissons guère autrement dans la plupart des autres maladies. Or, si nous en sommes venus là, ce n'est pas que nous y ayons été amenés par une série de raisonnements ou de déductions théoriques, c'est seulement que notre expérience personnelle et l'expérience répétée des observateurs les plus illustres nous ont clairement démontré que les purgatifs administrés au début des maladies aiguës en aggravaient énormément le danger, rendaient immédiatement continues les fièvres intermittentes, et pouvaient même, quand on y insistait, en faire des fièvres chroniques ou mortelles. Et comment voudrait-on qu'il en fût autrement? Toutes les fois qu'on laisse à la nature sa liberté d'action, ce n'est pas au début d'une maladie aiguë qu'il peut y avoir jamais une crise salutaire : « Pour être bon, » suivant le divin vieillard, « nul mouve- « ment critique ne doit se manifester trop vite. » —*Epidém.*, II, I, 6. — Pour dire enfin ce qui nous regarde personnellement, nos plus beaux succès dans le traitement des fièvres, nous les avons toujours obtenus en maintenant dans de justes limites la fermentation des fluides, en ranimant sa langueur ou bien en modérant son exaltation, car l'un de ces défauts est aussi propre que l'autre à empêcher la coction et la dépuration des humeurs peccantes. Ainsi donc, nous le répétons,

c'est à la seule expérience que nous avons demandé les indications nécessaires pour guérir les affections dont nous venons de parler.

VII. Résumons-nous : les indications les plus sûres, dans tous les cas, sont celles qui se déduisent des symptômes actuels les plus graves, des symptômes dominants, car ce sont eux qui sont l'expression la plus vraie du caractère d'une maladie et de sa gravité. Néanmoins, comme il y a toujours dans une maladie quatre choses principales à considérer, sa nature, sa cause, ses symptômes et sa violence, le médecin doit toujours, et chez tous ses malades, étudier avec un soin extrême chacun de ces quatre éléments morbides ; et ce n'est qu'après les avoir attentivement considérés, ce n'est qu'après avoir bien comparé leur importance, qu'il a vraiment le droit de prendre un parti et de se prononcer sur les indications. Il faut le redire enfin, s'il y a au monde un moyen qui permette de trouver sûrement et rapidement des indications curatives, c'est la longue expérience, c'est l'observation répétée des maladies sous le point de vue de leur caractère principal et des mille formes qu'elles peuvent revêtir quand elles viennent et quand elles s'en vont. La puissance du médecin sera bien plus grande encore si l'expérience, chez lui, se trouve en même temps fortifiée par la lecture des bons ouvrages, comme ceux dont nous parlions tout-à-l'heure, pleins de sages distinctions et de préceptes ; et quiconque enfin pourra joindre à tant d'avantages ce mâle et heureux génie, cet admirable instinct qui sait découvrir dans une maladie les mouvements qui l'ont déterminée et ceux qui l'accompagnent, les phénomènes obscurs, ceux qui sont évidents, ceux qui se combinent, etc., celui-là, sans doute, saura déduire facilement de bonnes et solides indications.

VIII. Ce que nous venons de dire s'applique surtout aux affections aiguës, où tout retard peut être funeste. Dans cette espèce de maladies, en effet, soutenue par une longue expérience et par la connaissance approfondie des propriétés générales et spécifiques des médicaments, la pénétration du médecin peut vraiment sembler quelquefois une sorte d'instinct

particulier qui lui dicte les plus sages résolutions et lui fait trouver dans les circonstances les plus insignifiantes des moyens de traitement qui confondent l'intelligence, et pour lesquels il n'y a pas d'expression possible. Dans les maladies chroniques, au contraire, les phénomènes ayant à la fois plus de constance et de durée, rien ne peut fournir des indications aussi sûres que l'observation des choses utiles ou nuisibles, ainsi que l'étude sévère des causes morbides, telle qu'on peut les trouver, surtout après la mort, sur le cadavre.

Si l'on veut bien seulement se rappeler ce que nous disions tout-à-l'heure, on en pourra déduire l'explication de ces prodiges de sagacité médicale que l'on admire quelquefois chez des praticiens illustres : à peine ont-ils vu le malade, à peine ont-ils considéré avec quelque attention les symptômes de la maladie et les principales lésions des sens, qu'ils ont pénétré d'un seul coup les mystères du diagnostic, du pronostic et du traitement, et cela par des voies tellement cachées, que si on leur demande à eux-mêmes les raisons de cette étonnante sagacité, ils se trouveront certainement hors d'état d'expliquer en rien cette merveilleuse aptitude de leur intelligence. Voilà pourquoi l'art médical me semble consister tout entier dans une manière de juger, d'après l'expérience, avec rigueur et sagacité ; ou bien, si l'on veut, je regarde toutes ces merveilles de thérapeutique comme la conséquence d'une pratique consommée qui peut seule aplanir en un instant mille difficultés différentes, et guider l'esprit au milieu de l'infinie variété des signes morbides, toujours vagues, incertains et généraux.

CHAPITRE XI.

Des Médicaments spécifiques et de leur histoire.

I. Comme il existe des rapports intimes entre les indications et les remèdes, il est impossible de compter beaucoup sur le traitement des maladies, tant qu'on n'aura pas insisté sur ces rapports beaucoup plus qu'on ne l'a fait jusqu'aujourd'hui. Les rôles, du reste, sont loin d'avoir la même importance ; et si l'indication sans les remèdes, ou les remèdes sans l'indication forment toujours quelque chose de fort incomplet, il faut bien l'avouer, cependant, *il n'y a que les remèdes qui guérissent.* Et, dans le cas même où on pourrait les croire donnés à contre-temps, les résultats qu'ils produisent sont une des sources les plus abondantes de bonnes indications.

A l'appui du principe que nous venons d'émettre, on peut citer d'abord l'école des empiriques tout entière : cette école, en effet, sans respect pour les belles méthodes et les indications du rationalisme, et n'ayant en main que ce qu'elle appelle ses remèdes spécifiques, n'en guérit pas avec moins de bonheur une foule de maladies.

En second lieu, lorsque les indications sont bien établies, et même fort souvent quand elles le sont mal, les médicaments produisent, entre les mains de l'ignorance comme entre celles du talent, des résultats également heureux. Supposez, au contraire, les plus belles indications sans les remèdes, et vous ne retarderez pas d'un instant la chute du fragile édifice de la vie.

C'est donc un incontestable principe : « Il n'y a que les remèdes qui guérissent. » Vous tous qui aimez la médecine,

croyez-moi, une des grandes lacunes à combler dans la science, c'est l'histoire des remèdes, non pas cette sorte d'histoire qu'un esprit un peu vif pourrait faire en se jouant, mais une histoire pleine de fatigues, de temps et de recherches. Que l'on nous donne des remèdes constants dans leur action, sûrs dans leur administration, spécifiques et pour ainsi dire infaillibles, chacun dans une maladie particulière; et il y en a de ce genre : tels sont, par exemple, le quinquina dans la fièvre intermittente, et le petit-lait dans la dysenterie ; tels sont encore, dans la siphylis, le mercure et la salsepareille ; dans l'hystérie, le sel ou le bézoard jovial ; telle est, dans les douleurs qui suivent l'accouchement, la teinture de succin avec l'eau distillée de cinnamomum et un peu de sirop du même nom ; tel est enfin, dans l'ictère, l'esprit acide de sel ammoniaque. Plût au ciel qu'il y eût ainsi, pour toutes les maladies, des remèdes à peu près spécifiques, au moyen desquels on pût éloigner autant que possible la coupe amère de la mort ! S'il en était ainsi, s'il y avait pour chaque maladie un médicament spécifique, un seul, il deviendrait bien vite évident que ce n'est point le bonheur d'un médecin, mais bien son talent et ses remèdes qui guérissent les maladies. Voici, à ce propos, un beau passage du divin vieillard :

« La médecine me paraît, dès aujourd'hui, découverte « toute entière; j'entends la médecine comme nous venons « de la voir, celle qui enseigne en chaque circonstance les « tempéraments et les occasions. Celui qui sait ainsi la méde- « cine ne se repose aucunement sur la fortune ; avec ou sans « la fortune il réussira. La médecine entière est solidement « établie, et les belles doctrines qui la constituent ne sem- « blent avoir aucun besoin de la fortune. La fortune ne dé- « pend que d'elle-même; elle ne connaît point l'obéissance, « et la prière elle-même ne la fait pas venir; mais la science « obéit, et elle réussit toujours quand celui qui sait veut la « mettre en usage. Et d'ailleurs, quel besoin la médecine « peut-elle avoir de la fortune ? S'il y a des remèdes évidents « pour les maladies, et je crois qu'il y en a, ces remèdes, je « pense, n'attendent pas la fortune pour rendre la santé,

« puisque [en eux-mêmes] ce sont des remèdes. Mais, s'il « fallait, en les donnant, compter seulement sur l'action de « la fortune, ce qui est remède alors ne guérirait pas plus « les maladies que ne le ferait en réalité ce qui n'est pas re- « mède, donné avec l'aide de la fortune. » — Hippocrate, *De Locis in homine*, n° 46, Littré; — V. aussi *De Veteri medic.*, § 2, et *De Arte*, n° 4.

II. Ainsi donc, en écrivant l'histoire d'une maladie, on doit consacrer à l'étude des remèdes la même attention et la même méthode que l'on a consacrées auparavant à l'étude des causes, des symptômes et des indications : il faut donc, tout comme auparavant, consulter le témoignage des sens et interroger la nature des résultats ; c'est aux résultats seuls et aux sens qu'il appartient de déterminer le mode d'administration, et de résoudre tout ce qui concerne l'emploi et la dose d'un médicament, l'époque où il convient de l'administrer, etc.

Si l'on vient nous dire que le lait est un médicament spécifique quand il s'agit de combattre l'acrimonie du sang, je ne vois pas qu'on nous ait mis parfaitement en état de guérir cette maladie, à moins qu'on ne nous explique en même temps la meilleure manière de le donner, les précautions à prendre et les règles à suivre.

Le lait, par exemple, administré en automne ou au printemps, donne des résultats bien plus sûrs qu'en été; mais, dans cette saison, le petit-lait est fort utile.

Lorsqu'on prend le lait, il faut s'abstenir du vin et des acides ; il faut prendre garde également, quand on le donne, si les premières voies ne sont pas par hasard encombrées d'acidités.

Quand la diarrhée a pour cause des crudités gastriques, il ne faut pas donner le lait.

Dans les maladies des nerfs et dans celles du cerveau, le lait est fort nuisible. Ainsi, j'ai vu tout récemment un très-savant homme qui s'était mis, pour toute nourriture, à l'usage exclusif et abondant du lait; au bout de vingt jours environ, il fut saisi d'une contraction terrible de la bouche avec tension

douloureuse des muscles du cou et de ceux d'une partie du corps. Pour combattre cette affection nouvelle, je fus obligé d'employer divers médicaments, et ce ne fut qu'au bout de deux mois qu'il fut rendu à la santé.

Le lait ne vaut rien pour les nerfs et le cerveau ; il est fort bon pour la poitrine, et, dans les maladies du bas-ventre, il donne des vents.

Pour empêcher le lait de s'aigrir dans l'estomac, il y faut ajouter du sucre ou du miel. Dans le cas, d'ailleurs, où le lait s'aigrit ainsi, gardez-vous bien d'en condamner immédiatement l'usage ; donnez d'abord pendant deux jours des poudres absorbantes, et revenez ensuite à l'usage du lait. S'il s'aigrit encore, reprenez les absorbants ; vous finirez ainsi par l'empêcher d'aigrir avec autant de facilité, et vous arriverez à votre but.

Quand on vient de boire du lait, il faut rester tranquille ou ne faire qu'une simple promenade ; tout exercice un peu violent de l'esprit ou du corps contrarie l'effet du lait, ainsi que le sommeil. Dans les deux cas, en effet, le lait, sans avoir été d'abord élaboré, se trouve poussé vers le cerveau, où il dépose le germe funeste de plusieurs maladies différentes. — Voyez *Aphor.*, V, 64 ; *Epid.*, V, 56.

Voilà des règles qu'il faut savoir avant de prescrire le lait ; or, ces règles et beaucoup d'autres semblables, ce n'est point aux efforts laborieux de l'esprit que la médecine en doit la connaissance : nous ne la devons qu'à l'opiniâtre observation des bons ou des mauvais résultats. Et tout médecin qui, sans connaître d'abord les règles que nous venons d'exposer, oserait cependant prescrire le lait, agirait, ce nous semble, avec aussi peu de raison que le voyageur insensé qui, la nuit, sur un chemin semé de dangers ou d'incertitudes, ne voudrait point allumer de lumière ni attendre celle du jour.

III. Ce que nous demandons pour le lait, on doit l'exiger également pour tous les autres remèdes. D'où viennent, en effet, cette foule d'accidents que l'emploi des remèdes vient quelquefois développer dans les maladies ? Ces accidents, en général, n'ont pas pour cause les mauvaises qualités des mé-

dicaments; ce qui leur donne le plus souvent naissance, ce sont les fausses indications, c'est l'ignorance des précautions à prendre, ou bien l'oubli des règles à suivre. De bons remèdes et de bonnes règles pour les administrer, voilà deux choses qui suffisent souvent pour guérir les maladies; et voilà ce qui fait aussi qu'avec des remèdes éprouvés ou avec la solide connaissance des précautions et des règles, on voit des hommes fort médiocres, de vrais empiriques, usurper quelquefois dans le monde la glorieuse réputation d'hommes de génie.

Les purgatifs, on le sait, peuvent étouffer quelques maladies; mais tous les jours on les donne sans prudence au début des affections aiguës, ou bien on y revient sans cesse dans le traitement des fièvres intermittentes. Comment veut-on, après cela, que le malade s'en tire?

Un médecin fort ignorant fut appelé, il y a quelques mois, pour traiter une fièvre ardente : on commença de suite par donner un purgatif, après quoi le malade alla plus mal. Il ne fut pas question de saignée; mais, vers le septième jour, on donna un second purgatif qui jeta le pauvre malade dans un état désespéré; cela dura jusqu'au quinzième jour, où celui-ci rendit par les selles environ quatre livres de sang grumelé; puis la maladie se transforma en fièvre hectique. Si quelqu'un maintenant voulait trouver dans cette évacuation de sang grumelé la preuve qu'il fallait, au début de la maladie, l'évacuer lui-même par la saignée et ne rien demander aux purgatifs, je laisserais aux gens instruits le soin de juger cette question.

Dans le courant du mois de juin 1695, à Rome, une femme de quarante ans, affectée d'un squirrhe de l'estomac, était, depuis six mois, atteinte de fièvre lente. Un vieux médecin lui fit prendre des préparations chalybées; sur-le-champ elle devint hydropique, et elle mourut au bout d'un mois. Quelques jours avant sa mort, elle avait été prise d'une épouvantable constriction de la gorge, qui semblait à chaque instant devoir étouffer cette malheureuse et ne permettait à aucun aliment de passer. A l'autopsie, je trouvai l'estomac tout entier converti en une masse squirrheuse, ainsi que l'utérus, et l'abdo-

men était rempli d'une grande quantité de sérosité noirâtre et très-fétide.

On n'en finirait pas si on voulait passer en revue les innombrables accidents déterminés chez les malades par l'usage des remèdes, et cela parce que les auteurs n'ont pas développé comme ils le devaient les moyens et les règles de leur administration. Les deux faits que nous venons de rapporter mettront du moins cette vérité hors de doute en ce qui regarde : premièrement, l'administration du fer dans les squirrhes de l'estomac, et peut-être aussi dans ceux des autres organes; et secondement l'emploi des purgatifs au début des fièvres ardentes.

IV. Dans l'un des chapitres précédents, nous avons établi que toute maladie a pour cause, soit une exaltation spécifique et individuelle des humeurs, soit l'exaltation spécifique et originelle d'une maladie principale; nous avons établi en outre que ces sortes de spécialisations humorales étaient soumises aux lois de la nature, comme toutes les choses d'ici-bas. Mais de savoir en quoi consiste l'essence de ces spécialisations et la nature intime de ces combinaisons mordides qui font qu'une maladie devienne précisément celle-ci et non une autre, c'est ce que j'ignore absolument. Que sait-on, du reste ? Rien ne prouve que ce mystère en sera toujours un. Laissez quelques hommes de génie tourner enfin leurs méditations vers les phénomènes de la vie réelle; faites-les renoncer un instant à leurs théories, sortes d'enfants gâtés pour lesquels ils oublient tout, même la pratique, et peut-être le voile sera levé. En attendant, un médecin pourra toujours guérir avec bonheur des maladies aiguës ou chroniques, toutes les fois que le hasard ou une longue expérience l'aura fait tomber sur des remèdes propres à étouffer dans l'œuf, pour ainsi dire, telle ou telle espèce morbide. Et même, pour expliquer ces propriétés merveilleuses, il est fort inutile de recourir aux qualités premières ou secondes : on les a invoquées, je le sais; mais outre que l'essence des maladies ne consiste point dans ces qualités, on en voit tous les jours qui résistent à toute espèce de remèdes, chauds, froids, humides ou autres, jusqu'à ce qu'enfin on soit

tombé sur un médicament qui les éteigne d'une manière spécifique. Voilà comment il se fait que des maladies qu'on appelle chaudes, et d'autres qu'on appelle froides, se guérissent fort bien par des remèdes auxquels on attribue les mêmes qualités, et quelquefois même se guérissent par des moyens qui nous sembleraient tout-à-fait contraires à la nature de l'homme. C'est ainsi, par exemple, que de temps à autre nous voyons des malades guérir à la suite des plus graves erreurs de régime, ou même à la suite de remèdes absolument contraires à leurs maladies. Comment cela se fait-il? Peut-on expliquer ces anomalies par l'action des propriétés contraires, ou n'est-ce pas plutôt le résultat des spécialisations humorales?

V. Mais ces remèdes spécifiques dont nous parlons, c'est particulièrement dans les cas de maladies chroniques qu'ils sont nécessaires. Quelle est, en effet, la cause de ces maladies? Un épaississement, une élaboration incomplète des humeurs, et, la plupart du temps, une lésion des solides organiques bien plutôt que des fluides. La nature, habituellement étouffée sous le poids d'un mal qui ne finit pas, n'a plus l'énergie nécessaire pour opérer la coction et la dépuration de la matière peccante; il faut donc que le médecin éteigne lui-même l'espèce morbide au moyen de quelque médication spéciale; ou bien il faut relever le ton de l'organisme avec des médicaments spiritueux, analeptiques et amers; de cette façon, l'économie, retirée de sa torpeur, peut à la fin secouer elle-même le joug si lourd que la maladie faisait peser sur elle. Voilà sans doute pourquoi, dans la pratique, on voit aujourd'hui si souvent les modernes, avec leurs médications spiritueuses, volatiles et excitantes, réussir si bien dans les maladies chroniques et si mal dans les maladies aiguës. Dans celles-ci, en effet, les fermentations se faisant avec énergie et promptitude, et les solides ayant généralement toute leur intégrité de fonctions, la nature n'a besoin de rien, ou du moins elle a besoin de peu de chose pour opérer elle-même la coction rapide, l'épuration de la matière peccante, et pour en débarrasser l'économie au moyen des évacuations, qu'elle sait choisir mieux que personne.

Cependant, lorsque les maladies aiguës ont leur source première dans quelque modification inconnue de l'atmosphère, ou dans un changement de constitution médicale, le meilleur moyen et le plus sûr pour trouver des médicaments qui puissent combattre et étouffer cette espèce nouvelle, c'est l'observation attentive et répétée des résultats, bons ou mauvais : on voit tous les jours des remèdes qui, dans une épidémie donnée et sous l'influence d'une constitution médicale particulière, font autant de bien qu'ils font de mal dans une épidémie différente et sous l'influence d'une autre constitution.

VI. Puisque nous en sommes sur le sujet des maladies aiguës, essayons de montrer en passant combien elle est grave l'erreur de ces médecins qui viennent tourmenter les maladies aiguës et inflammatoires, et qui font si bien, avec tous leurs remèdes, que la nature enfin, ne sachant plus que faire, tiraillée d'un côté par la maladie, de l'autre par les médicaments, doit finir nécessairement par succomber dans la lutte. Et ces résultats n'ont rien que de naturel. Examinons, en effet, la marche des maladies aiguës, celle des fièvres surtout : fort souvent elles guérissent toutes seules; c'est ce qu'on voit tous les jours chez les pauvres et chez les gens de la campagne; ce même bouillonnement des humeurs, qui est la source de la fièvre, est aussi le moyen qui détermine en un temps donné la coction et l'élimination de la matière morbide. Or, cette élimination, c'est à la nature seule qu'il appartient de la faire, et voilà pourquoi le traitement des fièvres aiguës est un écueil où les médecins viennent échouer mille fois plus souvent et plus dangereusement qu'ailleurs. Une si grande quantité de remèdes, ou des remèdes donnés avec si peu de méthode finissent par jeter dans les mouvements si réguliers de la nature le trouble et le désordre; au lieu de diminuer, la fièvre augmente, les crises n'arrivent pas au moment déterminé, et le malade, trop faible pour résister à tant d'assauts, va tout droit à la mort ou aux maladies chroniques.

VII. L'emploi des remèdes dans les maladies est devenu aussi pour les médecins le sujet de quelques idées fausses et préconçues; pour appuyer notre assertion, citons-en quelques-unes.

Il y a des médecins, et malheureusement il y en a beaucoup, qui entassent l'un sur l'autre les médicaments de toute sorte, parce que, disent-ils (et je n'ai pu l'entendre sans chagrin), parce que, dans la quantité, il doit toujours s'en trouver un qui puisse étouffer la maladie. Grand Dieu! quel aveuglement terrible! Et, lorsqu'on entend de pareilles choses, est-il possible de ne pas répéter le cri d'indignation que poussait Appius Cœcus, quand ce grand homme reprochait aux Romains la pensée seule de faire la paix avec Pyrrhus! « Pères cons-« crits, leur disait-il, la perte de mes yeux était pour moi, « depuis longtemps, un grand sujet de tristesse, mais plût « aux dieux qu'ils m'eussent aussi rendu sourd! Je n'aurais « pas le chagrin de vous entendre aujourd'hui agiter de si hon-« teuses résolutions! »

Il y a d'autres médecins qui établissent dans l'application des remèdes une graduation qui peut paraître d'abord assez spécieuse, mais qui n'existe guère dans la nature; ils fixent la place de chacun d'eux : les uns sont forts, les autres sont faibles; c'est toujours par les plus légers qu'ils commencent, sauf à en venir graduellement aux plus énergiques, si la maladie continue de marcher. Ainsi, par exemple, et surtout dans les maladies pleines de dangers, ils prescrivent d'abord les purgatifs, puis la saignée, ou bien la saignée d'abord, puis les purgatifs; ils donnent des lavements, puis des sirops, ou bien des sirops d'abord et puis des lavements; c'est un cercle où ils tournent tant que la maladie reste la même; s'ils voient les choses aller plus mal, ils en viennent aux grands moyens, comme ils disent; et leurs grands moyens, ce sont les larges vésicatoires, les scarifications, les sinapismes, les purgatifs drastiques, etc., après quoi, s'ils n'ont pas atteint le but qu'ils se proposaient, ils n'insistent pas davantage et attendent la crise, n'ayant pas honte de demander cette crise à la nature, après avoir si profondément troublé ses opérations avec leur boucherie humaine et leur méthode à contre-sens.

VIII. La manière d'administrer un médicament doit varier selon le tempérament du malade, son habitude extérieure, son âge, le pays qu'il habite, les causes antécédentes, etc. Les

médicaments désobstruants, par exemple, conviennent certainement, d'une manière générale, dans toute espèce d'obstructions; néanmoins, la manière de les donner doit être différente, suivant les circonstances dont nous venons de parler: dans un cas, c'est la forme sèche qui convient; c'est la forme liquide dans un autre, ou la forme aromatique; s'il vaut mieux les donner ici à l'intérieur, la méthode externe peut-être sera préférable autre part; et ainsi de suite.

J'ai soigné tout récemment, à Rome, un homme assez maigre, chez qui une mauvaise petite fièvre lente et des tumeurs du cou avaient remplacé une fièvre double-tierce; la langue était visqueuse, le ventre serré, les urines rouges; il y avait de l'insomnie, etc. On lui avait donné à prendre dans une infusion une poudre cachectique composée de fer sulfuré, de cinnamome et de sucre mêlés ensemble; son état n'avait fait qu'empirer, et le ventre s'était trouvé distendu par des gaz. En présence de tant de désordres, je commençai par étudier soigneusement les symptômes, je comparai les uns avec les autres, et je proposai enfin de reprendre les désobstruants, mais sous une autre forme; je conseillai les sucs dépurés de chicorée, de bourrache et de laiteron; le malade en prit pendant quelque temps, et recouvra parfaitement la santé.

D'un autre côté, j'ai fait une observation un peu différente. Il s'agissait encore d'un malade assez maigre, et que j'avais débarrassé aussi d'une fièvre lente au moyen du suc des mêmes plantes; je voulus en continuer l'usage; mais je m'aperçus que cela jetait le malade dans d'énormes sueurs nocturnes; je cessai de donner les sucs d'herbes, et les sueurs disparurent.

IX. Rien ne sert de prendre des airs belliqueux pour marcher contre la mort; rien ne sert de marcher contre la maladie avec le bruyant cortége des discussions et de la dialectique; il n'y a que les remèdes qui guérissent; et là même où la science fléchit, les remèdes suffisent encore pour soutenir la chute et sauver la majesté de la science. Ce qu'il y aurait donc, selon nous, de plus important pour l'humanité, ce serait qu'on pût, de temps à autre, découvrir quelques remèdes nouveaux,

ou donner aux remèdes connus plus de sûreté d'action, en les fortifiant chaque jour par de solides règles d'expérience.

La phthisie pulmonaire ulcéreuse est une maladie généralement abandonnée comme incurable, parce que, dit-on, l'ulcère, interne et caché, ne peut être lavé et nettoyé comme un ulcère ordinaire. Mais pourquoi les médecins ne chercheraient-ils pas à connaître la place exacte de l'ulcère? Et, cette place une fois connue, pourquoi n'essaieraient-ils pas de pratiquer entre les côtes un passage pour y introduire des médicaments? C'est ce qu'il m'est impossible de comprendre. Pendant que j'étais à Padoue, il y a sept ans, un homme reçut dans la poitrine, à droite, une blessure qui pénétrait jusqu'au poumon. C'était bien là, je crois, une blessure mortelle; néanmoins, un chirurgien habile pratiqua entre les côtes une ouverture de six doigts de largeur, afin de mettre à jour le siége lui-même de la blessure; il en vint à bout; puis, avec des seringues et des canules, il fit des injections dans la plaie; au bout de deux mois, l'homme était parfaitement guéri.

Si les médecins essayaient, pour l'ulcère des phthisiques, quelque chose de semblable à la savante hardiesse du chirurgien dont je parle, on diminuerait peut-être ainsi ce long catalogue de maladies incurables qui déshonore la science. Songeons-y bien, tous tant que nous sommes, si l'expérience et la réflexion doublent les forces de l'intelligence, le désespoir et l'inaction les brisent.

X. Beaucoup savoir et peu agir, c'est un principe qui serait toujours juste en médecine, ne le fût-il que là; et c'est surtout dans les cas de maladies aiguës ou difficiles que la vérité de ce principe est particulièrement sensible. Combattons de tout notre pouvoir et éteignons, s'il est possible, ce préjugé des malades, qui ne veulent pas croire que l'on puisse bien guérir sans prendre beaucoup de remèdes ou des remèdes puissants, et qui ne veulent accorder aucune vertu à des médicaments simples ou peu coûteux. Stupide ignorance! Voyez tous ces hommes qui, las de porter si longtemps le joug de la maladie et celui des remèdes, abandonnent enfin à la nature le soin de les guérir! Celui-ci, bientôt, sent disparaître le pâle essouffle-

ment de sa respiration; celui-là voit tomber en quelques jours le masque livide qu'il portait depuis des années. Ce n'est pas tout; l'heureuse indifférence de l'un et l'imprudence heureuse de l'autre ont sauvé bien des gens que la science aurait tués peut-être. Consultons l'histoire, et nous y verrons que les premiers habitants de la terre passaient, sans médecin, une vie exempte de maladies. Que le médecin épargne donc à l'homme cet amas de médicaments, et que la crédulité vulgaire se l'épargne à elle-même. Dans la plupart des cas, en effet, le lit, le repos, l'abstension même de toute espèce de remèdes suffisent parfaitement pour étouffer une maladie, où les remèdes n'auraient rien fait, sinon de l'aggraver.

XI. Pour compléter enfin l'histoire des maladies, il resterait bien encore un dernier sujet de recherches : le mode d'action des remèdes; mais c'est là une chose pleine de ténèbres et fort au-dessus des sens. Ce n'est donc point l'affaire d'un homme seul, et, pour en venir à bout, ce ne serait point trop d'une académie médicale tout entière ; car cette question touche à toutes les sciences, à la chimie, à la mécanique, à l'anatomie, à toutes les branches enfin de la philosophie naturelle et expérimentale.

Il ne faut pas cependant s'exagérer les choses : il est certain que l'expérience moderne et de longues méditations nous ont donné, sur l'action de quelques médicaments, des notions bien autrement claires que celles de l'antiquité; mais il faudrait qu'il en fût de même pour tous. C'est là, d'ailleurs, une chose si pleine de difficultés, que la nature, il faut l'avouer, semble s'arranger avec les remèdes comme ferait un homme tombé dans une fosse profonde, où on lui aurait jeté quelque morceau de bois pour l'aider à sortir : il essaie de toutes les manières; il le tourne à droite, il le tourne à gauche, il monte dessus, il l'applique aux parois de la fosse, il le serre avec force, et fait si bien que, d'une façon ou d'une autre, il finit par sortir. Quand nous donnons un remède, la nature en fait aussi quelquefois à sa guise; elle s'en sert tantôt pour réveiller les fermentations assoupies, tantôt pour éliminer les humeurs nuisibles ; ici, pour éteindre le feu des fluides, et là

pour détacher des viscosités opiniâtres; elle emploie ainsi de mille manières, et c'est son secret, elle emploie pour une indication ou pour l'autre les médicaments que nous lui confions.

CHAPITRE XII.

Le Centaure. — Des paradoxes inventés par la Médecine moderne pour tourner en dérision les crises, les jours critiques, etc.

—

I. L'une des plus tristes erreurs qu'aient vu naître ces dernières années, c'est la malheureuse manie de tourner en ridicule les crises, les jours critiques, la marche des maladies par jours pairs ou impairs, et quelques autres faits de même nature que les observations de l'antiquité médicale avaient établis au grand avantage des malades. Or, la médecine de nos jours a deux raisons principales pour tenir cette sage conduite.

La première, c'est qu'au lieu d'examiner elle-même, elle va chercher une opinion toute faite dans ce déluge immense de livres qui viennent chaque jour attaquer la science antique. Une fois imprégné de ces belles leçons, il est à peu près impossible que l'esprit du lecteur ne s'accoutume pas d'abord à accuser d'erreur les dogmes de l'antiquité. Pour n'être pas en arrière du siècle, on cherche ensuite à les inonder de honteux sarcasmes, de façon enfin que, tout en paraissant rester dans la voie de la vérité, on finit par la perdre absolument de vue.

La seconde raison, c'est que les méthodes modernes étant toutes fondées sur des spéculations vagues et trompeuses, chaque théorie, chaque médecin même ayant sa méthode, il est absolument impossible qu'au milieu d'un pareil chaos la nature puisse arriver à produire les crises, ou du moins à les

produire d'une façon régulière ; d'où la médecine moderne conclut et ne veut voir dans la médecine antique que de grands mots vides de sens.

Mais arrivons à la question ; dégageons la vérité des nuages du mensonge, montrons que la doctrine des crises est la base du traitement des fièvres, et rendons-lui sa primitive splendeur.

Il y a une chose avouée par les contempteurs eux-mêmes de l'antiquité : c'est que le sang est un liquide susceptible de fermentation, et que, sous l'influence du feu de la fièvre, comme sous toute autre influence morbide, il est soumis aux diverses périodes de crudité, d'ébullition et de dépuration, au même titre que tous les liquides fermentescibles. Or, ces liquides eux-mêmes sont soumis à une loi physique, en vertu de laquelle les diverses périodes de fermentation et de dépuration sont renfermées, pour chacun d'eux, en un certain nombre de jours déterminés, et jamais on n'en voit un seul franchir les bornes qui lui ont été fixées par la nature.

Ainsi, par exemple, il faut au vin un certain temps pour opérer sa dépuration ; il en faut un autre pour la bière, pour le cidre, pour toutes les liqueurs enfin, naturelles ou artificielles. On en peut dire autant des fruits : chacun d'eux a son temps marqué pour accomplir sa maturation; mettez en œuvre tous les artifices que vous voudrez pour précipiter la maturation d'un fruit ou d'une liqueur fermentescible, vos efforts seront à peu près inutiles, et tout ce que vous retirerez de ces violences faites à la nature, ce sera d'obtenir ainsi des produits très-corruptibles au lieu de produits naturels et mûrs.

II. Et maintenant, s'il y a, sous plusieurs points de vue, des rapports si considérables entre le sang et les autres liqueurs fermentées, pourquoi ces mêmes rapports n'existeraient-ils plus dès qu'il s'agirait de la coction et de la dépuration de la matière peccante en un certain nombre de jours ou de mois ? Voilà encore une chose que je ne saurais comprendre, d'autant plus que, s'il en faut croire à la fois Hippocrate et l'expérience, la tierce simple s'épuise d'elle-même au bout de sept

accès, la fièvre éphémère au bout de vingt-quatre heures, la synoque en quatre jours, chaque accès de fièvre, en particulier, à des heures déterminées, et ainsi de suite. Et la nature met dans la marche et la durée de ses opérations un ordre si parfaitement régulier, qu'on voit des fièvres résister à toute espèce de remèdes, tant que n'est pas révolue la période fixée par elle pour la coction et la dépuration des humeurs peccantes. On voit même quelquefois l'administration imprudente ou intempestive d'un purgatif, d'un fébrifuge ou d'un autre médicament quelconque augmenter tout-à-coup certaines fièvres, en doubler la violence et livrer même un passage à la mort, en jetant dans les humeurs un désordre extrême, infiniment nuisible à la régularité des mouvements de la nature. Ce sont là des accidents que nous avons vu souvent arriver dans les fièvres intermittentes.

III. Cette épuration régulière du sang fébrile, c'est ce qu'on appelle une crise, instrument merveilleux que la nature emploie pour faire parcourir à la matière peccante les périodes de crudité, d'ébullition et d'épuration réglées par elle, et qui sont nécessaires pour amener enfin l'élimination définitive des principes morbides. Chez les gens de campagne, chez les personnes qui n'appellent pas de médecin, c'est un plaisir de voir avec quel ordre et quelle régularité se font habituellement ces crises ou épurations de la matière peccante au moyen des sueurs, des selles, des urines, au moyen enfin d'une excrétion naturelle quelconque. Instruits de cette vérité, Hippocrate et tous ses compatriotes respectaient les mouvements dépuratoires de la nature avec tant de scrupule, qu'ils n'employaient pour ainsi dire dans le traitement des fièvres aucune espèce de médicaments, dans la crainte de les donner mal à propos, et de troubler ainsi la marche régulière des agents internes. Quant à ce qui regarde Hippocrate lui-même en particulier, il ne donnait jamais que fort peu de médicaments dans le traitement des fièvres, surtout des fièvres aiguës; et, à l'exception d'un vomitif léger, d'un lavement ou de quelque autre moyen semblable, qu'il pouvait être obligé d'employer au début, une fois la maladie entrée dans sa période de pro-

grès, il se bornait à donner la *ptisane*, modifiée suivant le caractère de l'affection, laissait à la nature le soin d'achever son ouvrage, et, simple spectateur de la maladie, il en attendait tranquillement la crise. C'est ce qu'on peut voir dans son livre *Du Régime dans les Maladies aiguës.*

IV. Cessons donc de nous étonner si les crises n'arrivent plus de nos jours ni aussi souvent, ni aussi régulièrement qu'en Grèce. Que font-ils, en effet, tous ces hommes qui ignorent les principes de la médecine antique ou qui les calomnient; que font-ils d'un bout à l'autre des maladies, si ce n'est d'écraser le malade sous le poids de tous leurs remèdes, purgatifs, diaphorétiques, saignées, spiritueux, employés aveuglément, sans prudence et sans méthode? Comment veut-on, après cela, que les humeurs, perdues pour ainsi dire dans la mêlée des remèdes, puissent accomplir en un temps donné la grande affaire de la dépuration critique? Au milieu d'une agitation qui ne finit pas, la crise ne se fait point, elle est remplacée par de tristes métastases, et, de cette façon, nous ne retrouvons plus chez nos malades ni les crises, ni les jours critiques, ni aucune autre des lois que l'antiquité nous a transmises comme étant l'expression des mouvements de la nature dans les fièvres.

Mais, dit-on, il est nécessaire de donner d'abord des remèdes purgatifs, afin de soustraire à l'économie une partie de la matière peccante, ce qui diminue le foyer morbide, et permet ainsi à la nature de travailler avec plus de fruit à la coction du reste. Malheureusement l'expérience est peu favorable à cette manière de voir: on sait tout ce qu'il y a de suspect, de dangereux même, dans les évacuations qui se font au commencement d'une maladie et durant la période de crudité; c'est ce qu'Hippocrate appelait avec tant de raison *des mouvements critiques qui ne jugent rien. — Epid.,* II, I, 6. — La maladie ne diminue point, ni les symptômes, ou plutôt tout s'aggrave, car ces mouvements sont des produits d'irritation, et non pas les résultats naturels d'une dépuration régulière. Et cela est vrai surtout quand il s'agit d'évacuations procurées par des purgatifs violents. Or, si la nature, au début des ma-

ladies, ne met jamais en mouvement la matière peccante, crue alors et mêlée intimement aux humeurs pures et saines, l'art doit-il tenter de le faire, lui qui ne peut être que l'interprète de la nature et son ministre obéissant? L'ignorance, je le sais, ou d'incurables préjugés d'école entraînent souvent les médecins dans cette voie; mais tout médecin qui essaiera d'y entrer jettera dans les humeurs de l'économie un trouble d'autant plus profond qu'il aura employé des médicaments plus énergiques, purgatifs, diaphorétiques ou autres de même genre; et l'on peut ajouter ici qu'en raison même de ce trouble, il n'obtiendra de ces médicaments que des évacuations insignifiantes, ou, si elles sont considérables, ce sera un malheur de plus : les symptômes s'aggraveront, et la maladie finira par devenir chronique, à moins de finir par devenir mortelle.

Vers la fin de la coction, au contraire, les mêmes médicaments, si faible qu'en soit la dose, procurent sans difficulté des évacuations considérables, qui diminuent la maladie et soulagent le malade.

Il ne faut rien exagérer, cependant; il existe un certain nombre de fièvres où, sans attendre la coction, il est bon d'éliminer sur-le-champ la matière peccante au moyen des sueurs ou par toute autre voie qui semblera mieux appropriée au caractère de la maladie. C'est ce qu'il faut faire, par exemple, quand la matière morbide, douée d'un principe de malignité, dispose le sang à des coagulations funestes qui l'emprisonnent elle-même dans les humeurs et précipitent ainsi l'instant fatal. C'est ce qu'il faut faire encore lorsque la matière morbide est due à l'ingestion d'aliments de mauvaise qualité ou à d'autres influences de même nature, telles que les épidémies contagieuses et malignes, où le moindre retard peut être pernicieux, car elles tuent avec une grande rapidité.

Il y a des médecins qui regardent comme nécessaire d'administrer des purgatifs dès le début, afin de chasser des premières voies les crudités qu'une alimentation trop copieuse accumule dans le tube intestinal, où elles constituent un vaste foyer de maladie. Or, il est bon que ces médecins le sachent :

les crudités des premières voies se digèrent toutes seules, ou du moins, s'il faut des médicaments pour cela, ce sont des stomachiques qu'on doit prendre, des substances propres à donner du ton et de l'énergie aux forces digestives, et non ces malheureux purgatifs, qui ne font que jeter davantage les crudités dans la masse du sang, et qui aggravent ainsi la maladie ou l'entretiennent.

Ainsi donc, dans le cas même dont nous parlons, les purgatifs ne conviennent pas du tout au début des maladies.

V. Quoique la génération des phénomènes naturels soit soumise à un ordre constant et immuable, il faut savoir cependant que cette constance peut être profondément modifiée par le concours d'éléments contraires, et que les résultats, par conséquent, peuvent varier suivant les circonstances. S'il y a quelque chose qui puisse établir cette vérité dans tout son jour, c'est la considération des crises. J'ai parcouru, il y a quelques années, la plupart des villes d'Italie et de Dalmatie, instituant partout des expériences sévères sur cette question, et voici ce que j'ai pu conclure : c'est que, malgré la constance des mouvements de la nature, ces mouvements peuvent varier suivant les méthodes de traitement, suivant les saisons, les pays, le genre de vie, le tempérament des malades, leur âge, etc. En hiver, le refroidissement de l'atmosphère et une alimentation plus forte diminuent la mobilité des sucs vitaux, en ralentissent la circulation, rendent plus difficile la transpiration insensible, et accumulent ainsi dans le sang une masse énorme de crudités impures. Or, toutes les fois qu'une fièvre s'allume dans ces conditions organiques et sous l'influence de la mauvaise saison, il lui faut un temps considérable pour mener convenablement à terme la dépuration et la crise; et même, en raison du trouble jeté dans les humeurs par cette grande quantité de principes hétérogènes et épais, elle n'arrive souvent qu'avec beaucoup de difficultés à produire, d'une façon régulière et naturelle, les dépurations nécessaires. Les fièvres d'hiver sont également moins aiguës que celles d'été, et la crise en est moins rapide. Toutes les raisons que nous venons de dire peuvent s'appliquer d'ailleurs aux

pays froids, marécageux ou septentrionaux ; et c'est ce qui fait qu'on y trouve si rarement des crises régulières, ainsi qu'on peut s'en convaincre par le témoignage des médecins de l'Allemagne et des autres pays du nord. Ce sont là des cas où il est bon de ne pas craindre les médicaments un peu chauds, les carminatifs, les fortifiants, au moyen desquels la nature, pour ainsi dire réveillée de sa torpeur, peut exciter enfin dans les humeurs de l'économie le degré de mouvement nécessaire pour achever, au moment déterminé, la dépuration régulière de la matière morbide.

Au printemps, au contraire, ou en été, chez les gens de la campagne et chez les pauvres, qui n'ont guère recours au médecin, j'ai vu presque toujours une saignée, quand on la jugeait nécessaire, la diète plus ou moins rigoureuse et les délayants emporter heureusement en quelques jours, par des urines, ou des sueurs, ou des selles critiques, toute espèce de fièvre aiguë ou inflammatoire. Pendant ces deux saisons, en effet, l'élasticité de l'air, devenue plus grande, augmente la transpiration insensible ; les humeurs, devenues plus pures, deviennent aussi plus agiles, et les scories morbides mêlées avec elles, soumises comme elles à la chaleur et à l'agitation, se séparent plus vite, arrivent plus rapidement à la période de coction, et sont éliminées à la première crise qui arrive.

Les considérations relatives aux saisons chaudes sont tout-à-fait applicables aux pays chauds par rapport aux pays froids, aux tempéraments chauds et juvéniles par rapport aux tempéraments humides et usés ; et ainsi de suite.

VI. Ce sont les raisons que nous venons de dire qui, autrefois, rendaient les crises si heureuses en Grèce et dans l'Asie-Mineure. L'air qui baigne ces heureuses contrées, voisines de l'Orient, étant doué d'une pureté, d'une transparence admirables, le vin et les autres productions de la terre y arrivent sans peine à une maturité rapide ; la masse du sang, ne trouvant point dans un air pur les éléments grossiers qui pourraient la souiller, reste elle-même pure et agile, et de cette manière, lorsque des principes morbides quelconques viennent y allumer le feu de la fièvre, la nature a bientôt fait d'en débarrasser

l'organisme, au moyen des crises qu'elle détermine avec bien plus de rapidité que dans une atmosphère épaisse, marécageuse et froide. Ainsi donc, plus le climat est chaud, ou la saison; plus l'air est pur et transparent, et plus les crises sont rapides et sûres dans les maladies aiguës.

Il faut le dire, pourtant, on pourrait réunir toutes ces conditions sans obtenir, malgré cela, des crises heureuses et salutaires, et c'est ce qui arrive toutes les fois qu'on s'écarte des méthodes employées chez les Grecs par Hippocrate, le prince de la médecine. Ce grand homme, à qui une longue expérience avait appris que la nature guérit elle-même les maladies, surtout les maladies aiguës, n'employait jamais au début qu'un fort petit nombre de remèdes; puis, lorsque l'affection arrivait à sa période d'état, il n'en donnait plus du tout, à moins d'y être forcé par le caractère spécial ou la malignité de la maladie; et, tranquille spectateur des crises, il laissait à la nature le soin de sauver le malade. Les médecins de nos jours, au contraire, soit dédain, soit ignorance de ces sages préceptes, harcellent le malade pendant toute la durée de la fièvre, l'accablent sous le poids des remèdes, et font si bien qu'une maladie naturellement simple et bénigne finit par devenir entre leurs mains une maladie chronique ou mortelle.

VII. Je désire qu'on ne m'accuse pas d'orgueil ou de vanité; mais on me permettra de dire que j'ai guéri très-souvent et très-heureusement des fièvres inflammatoires et surtout des petites-véroles en employant la méthode suivante : je commençais par une saignée toutes les fois qu'elle me semblait exigée par la violence du mouvement fébrile, par le transport impétueux des fluides vers la tête ou un autre organe, ou bien enfin par quelque autre cause analogue; je me bornais ensuite à une diète légère, secondée par l'emploi sage et réservé des délayants, et je puis dire qu'aucun des varioleux traité par cette méthode n'a jamais vu sa vie en danger.

J'emploie, du reste, une méthode semblable dans les autres fièvres continues et aiguës, et je ne prescris jamais, au début de ces maladies, que les remèdes qu'il faut, et autant qu'il en faut pour mettre le sang dans les conditions de fermentation

qui me semblent convenables. Plus tard, lorsqu'arrive la période d'état, je m'arrête, je laisse aller la nature sans la perdre de vue ; j'attends qu'elle se prononce et qu'elle m'apprenne elle-même enfin par où il est bon d'éliminer l'humeur peccante, préparée alors et bien séparée de la masse du sang.

Voilà la méthode que j'ai suivie, et il m'est véritablement difficile d'exprimer le bonheur que j'ai souvent éprouvé en voyant par cette méthode les fièvres marcher doucement et sans secousse, et accomplir leurs périodes d'une manière régulière ; l'ébullition fébrile marcher de même avec calme, sans être à chaque instant troublée par l'orage des symptômes ou celui des remèdes ; les crises enfin et les dépurations, générales ou particulières, s'opérer vers la fin de la maladie avec une régularité parfaite.

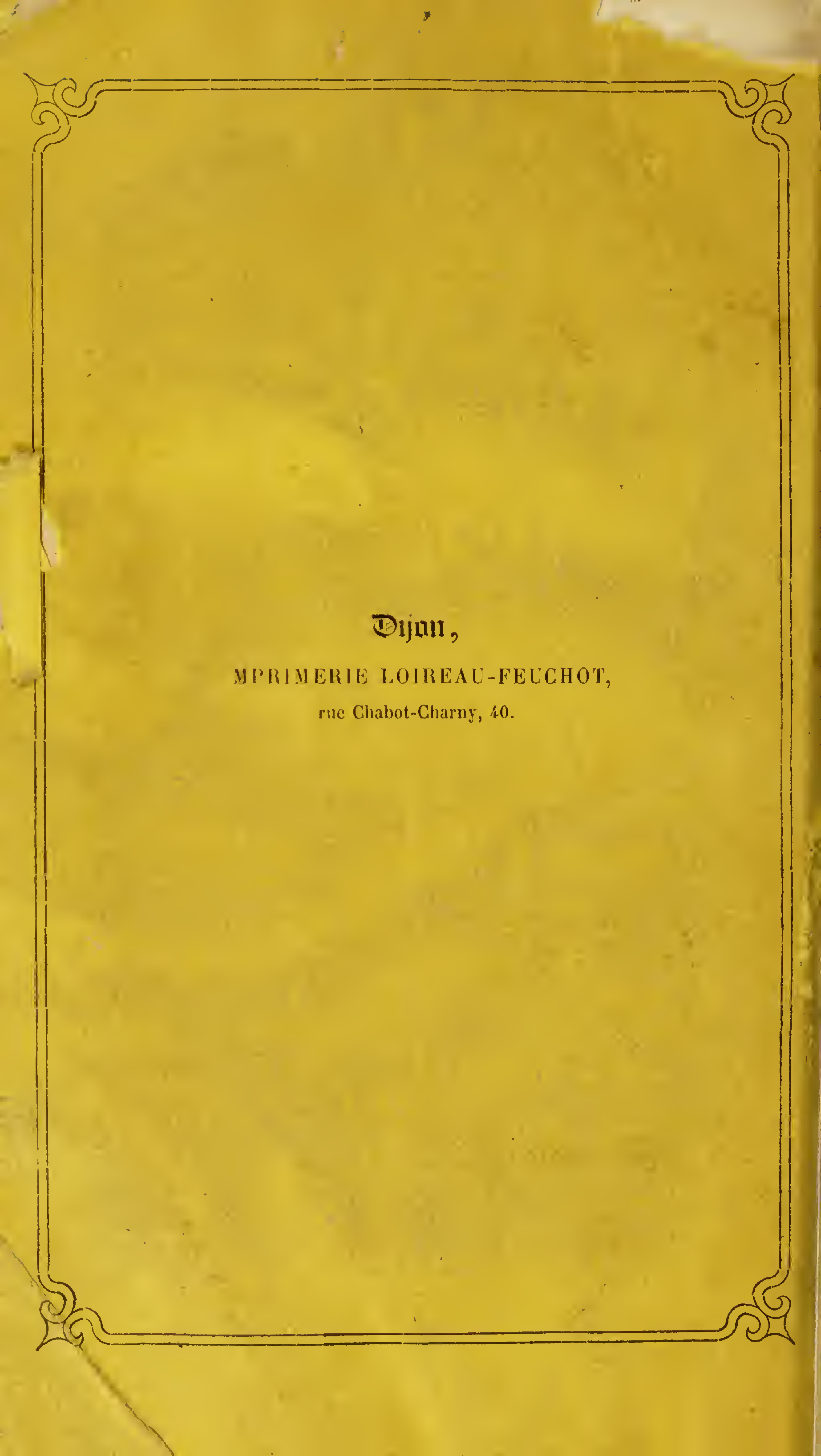
Combien de fois, au contraire, n'ai-je pas vu des maladies devenir tout-à-coup formidables, quand on voulait à chaque instant déranger, à force de remèdes, le sage travail de la nature !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE II.

FIN DE LA TABLE.



Dijon,

MPRIMERIE LOIREAU-FEUCHOT,

rue Chabot-Charny, 40.